



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

L. MÉNARD

A

877,778

HISTOIRE
DES ANCIENS
PEUPLES
DE L'ORIENT

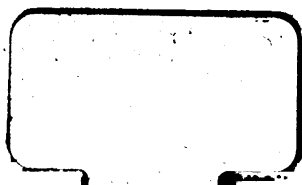


LIBRAIRIE DE LA FACULTÉ

PROPERTY OF
*University of
Michigan
Libraries*

1817

ARTES SCIENTIA VERITAS



1

HISTOIRE
DES
ANCIENS PEUPLES
DE L'ORIENT

Tous droits réservés.

HISTOIRE
DES
ANCIENS PEUPLES
DE L'ORIENT

PAR

LOUIS MÉNARD

Docteur ès Lettres

AVEC PLUS DE 300 ILLUSTRATIONS

D'APRÈS LES MONUMENTS



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

—
1883

D
59
.M53

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. CRÉTÉ.

HISTOIRE DES ANCIENS PEUPLES DE L'ORIENT

INTRODUCTION

Monde connu des anciens.

La naissance des sociétés se dérobe à l'œil de la science comme toutes les questions d'origine. Les religions en ont gardé un vague souvenir et nous l'ont transmis dans la langue poétique du symbole : elles placent au seuil de l'Histoire le tableau d'une époque de paix et d'innocence où l'humanité vivait sans lois et sans travail, bercée comme un enfant sur le sein maternel de la nature. D'après le *Livre sacré* des Égyptiens (1), la vie humaine est la punition d'une révolte antérieure à la naissance. Dans la *Genèse* hébraïque, le premier couple humain est chassé du paradis pour avoir mangé le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Selon la mythologie grecque, le Titan Prométhée, père de la race humaine, est enchaîné pour avoir ravi le feu du ciel. A la conquête du feu, source de toute industrie, se rattache la naissance de Pandore, allégorie de la civilisation. Cette vierge charmante, ornée

(1) Voir ma traduction d'*Hermès Trismégiste*, livre III.

de tous les dons des Dieux, condamne l'homme au travail, « parce qu'elle aime le luxe et déteste la pauvreté ». De sa boîte fatale sortent mille maux inconnus à l'état sauvage, mais l'Espérance reste au fond. Les lions, les sangliers, les hydres des légendes héroïques, le dragon qui garde le jardin aux pommes d'or, représentent les terribles obstacles que la terre multiplie sous les pas de l'humanité naissante. L'état social est une lutte contre les puissances cosmiques, et il n'y a pas de lutte sans douleur, mais l'apothéose est le prix de la victoire. Héraclès délivrera Prométhée de ses chaînes, car l'humanité s'affranchit par les vertus héroïques et le travail civilisateur.

Si la civilisation est une lutte contre la nature, elle a dû se développer d'abord dans les conditions qui rendent le travail plus facile. La première de ces conditions est un climat égal et tempéré. L'excès de la chaleur énerve l'homme, l'excès du froid l'oblige à consacrer son activité au soin de sa conservation et de sa subsistance. Les variations excessives de température l'empêchent de compter sur le lendemain. Les sociétés primitives n'ont pu naître et grandir ni dans les déserts de sable, ni dans les forêts tropicales où l'exubérance de la végétation s'oppose à toute culture régulière, moins encore dans les plaines couvertes de neige une partie de l'année, dans les montagnes où la terre est bouleversée par de fréquents orages. Les régions moyennes, bien arrosées et bien abritées, où se trouvent à l'état natif des plantes alimentaires et des animaux faciles à réduire en domesticité, sont les plus propres au développement d'une société naissante. Ces conditions favorables sont celles qui se rencontrent en Égypte, dans l'Inde supérieure, en Chine, et ce sont en effet les pays où la tradition place le siège des plus anciennes sociétés civilisées.

Après la chasse, qui répond à l'état sauvage, le soin des troupeaux est la forme la plus simple du travail. La vie pastorale représente l'enfance des sociétés, et a dû exister au début de toutes les civilisations. On en trouve le tableau dans la *Genèse* et le *Rig Veda*, les deux plus anciens livres qui nous soient parvenus. Quand le travail de la terre oblige les tribus nomades

à s'établir dans des demeures fixes, la véritable civilisation commence ; aussi les Grecs donnaient-ils à Dèmèter, la grande Déesse de l'agriculture, le surnom de *Thesmophoros*, législatrice. Après l'agriculture, se développe l'industrie sous toutes ses formes, le travail des métaux, la fabrication des tissus, l'architecture avec les arts qui s'y rattachent. Les tribus rapprochées par une communauté d'origine, de traditions et d'intérêts, se groupent en États et fondent des villes. Sur les bords de quelques grands fleuves, le Nil, le Tigre et l'Euphrate, l'Indos et le Gange, le Fleuve Bleu et le Fleuve Jaune, se sont formés les premiers empires, isolés par de hautes chaînes de montagnes et de vastes déserts. Plus tard, autour du bassin de la Méditerranée, se développèrent les villes commerçantes de la Phénicie et les cités républicaines de la Grèce et de l'Italie, qui représentent la seconde phase de la civilisation antique.

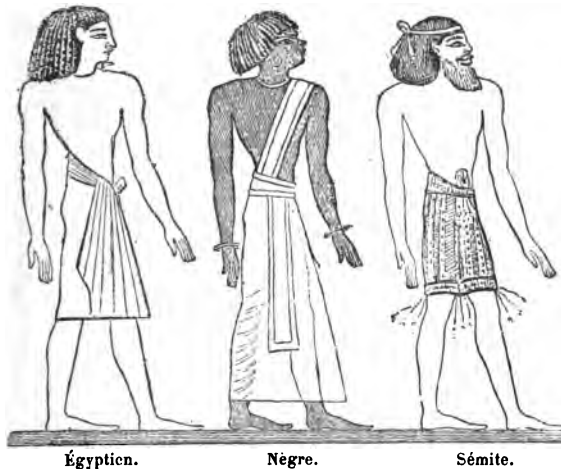
Chacun des peuples civilisés de l'antiquité se croyait placé au centre de la terre. La Chine s'intitule encore aujourd'hui l'Empire du milieu. Selon les Brahmanes de l'Inde, le mont Mérou, séjour des Dieux, s'élève au milieu de la terre comme le pistil au centre d'une fleur de lotos. Pour les Iraniens, ce point central était le mont Bordj, pour les Hébreux c'était Jérusalem : « Je l'ai posée au milieu des peuples, dit Ezéchiël, et je l'ai entourée de toute la terre. » Dans le *Livre sacré* d'Hermès Trismégiste, Hôros demande à sa mère pourquoi les Égyptiens sont si supérieurs aux autres hommes, et Isis lui répond en comparant la terre habitée à un homme couché sur le dos, ayant la tête au sud, les pieds au nord ; l'Égypte représente la poitrine et le cœur, séjour de l'âme. Chez les Grecs, le gouffre au-dessus duquel était placé le trépied d'Apollon, et d'où s'échappaient les exhalaisons prophétiques, était appelé le nombril de la terre. On racontait que Zeus ayant lâché deux oiseaux en même temps aux deux extrémités du monde, ils se rencontrèrent au-dessus du sanctuaire de Delphes. Nous sommes naturellement portés à prendre l'horizon visuel, au centre duquel nous sommes placés, pour la limite réelle du monde. Tous les cours d'eau semblent descendre de ce cercle bleu qui nous entoure et qui sépare la terre du ciel, c'est pour cela que les Grecs faisaient de l'Océan le père des fleuves. Si on s'en rap-

porte aux apparences, la terre est un disque plat, semé de montagnes et entouré d'eau ; les premiers qui l'ont représentée comme une sphère ont dû passer pour des rêveurs qui substituaient leurs systèmes à l'observation des faits.

Par suite de leur isolement, les peuples anciens devaient avoir des notions aussi vagues et aussi incomplètes en ethnographie qu'en géographie. Dans les rares monuments de la science primitive qui sont parvenus jusqu'à nous, les origines et les affinités des races sont présentées sous forme de généalogies. Le x^e chapitre de la Genèse contient l'énumération des peuples connus des Hébreux, sous les noms des trois fils de Noé et de leurs descendants. « On peut, dit M. Munck, considérer les noms de Japhet, de Cham et de Sem, comme analogues à ceux d'Europe, d'Afrique et d'Asie. Mais la division n'est pas exactement la même. Japhet embrasse le midi de l'Europe, l'Asie Mineure et les pays du Caucase ; à Cham, dont le nom signifie *chaleur*, appartiennent le N.-E. de l'Afrique et le S.-O. de l'Asie, le long de la côte de la mer Rouge ; Sem embrasse les pays du milieu de l'Asie, entre la Méditerranée et le golfe Persique. L'auteur lui-même indique très clairement qu'il entend nous donner un tableau ethnographique, car au milieu des noms qui, en apparence, désignent des individus, nous en rencontrons quelques-uns qui ont la terminaison du pluriel, ou celle de noms patronymiques et désignent évidemment des peuples. Tels sont par exemple les noms de *Mizraïm* (Égypte ou Égyptiens), *Pelischtim* (Philistins), *Caphthorim* (Crétois), *Yebousi* (le Jebusite), *Emori* (l'Amorrhéen). Les autres noms, qui paraissent appartenir à des individus, sont également empruntés à des peuples alors connus ; de la même manière, les Grecs imaginèrent un *Æolus* père des Éoliens, un *Dorus* père des Doriens, un *Ion* père des Ioniens, etc. » Il serait intéressant de comparer le x^e chapitre de la Genèse avec le poème d'Hésiode intitulé *le Catalogue*, ou les *Grandes Eoïées*, où se trouvait, sous forme de généalogie, l'énumération des peuples grecs ou connus des Grecs ; malheureusement ce poème est perdu ; il n'en reste que de rares et courts fragments.

On trouve des indications sur les connaissances ethnographiques des Égyptiens dans les monuments où ils ont repré-

senté leurs vaincus et leurs tributaires. On y reconnaît le type des populations asiatiques et celui des nègres, conduisant quelquefois devant eux des gazelles, des girafes, des autruches, des panthères. Parmi les peintures qui décorent l'intérieur des tombes royales à Biban-el-Molouk, Champollion a trouvé un tableau des races humaines connues des Égyptiens : « Les hommes, guidés par le pasteur des peuples, Horus, appartiennent, dit-il, à quatre familles bien distinctes. Le premier, le plus voisin du Dieu, est de couleur rouge sombre, bien propor-



Races humaines d'après les peintures égyptiennes.

tionné, physionomie douce, nez légèrement aquilin, longue chevelure nattée, vêtu de blanc. Les légendes désignent cette espèce sous le nom de *Rot-en-ne-rôme*, la race humaine, les hommes par excellence, c'est-à-dire les Égyptiens. Il ne peut y avoir aucune incertitude sur celui qui vient après : il appartient à la race des nègres qui sont désignés sous le nom général de *Nahsi*. Le suivant présente un aspect bien différent : peau couleur de chair tirant sur le jaune, teint basané, nez fortement aquilin, barbe noire, abondante et terminée en pointe, court

vêtement de couleurs variées. Cette race porte le nom de *Namou* (asiatiques). Enfin le dernier a la teinte de la peau que nous nommons couleur de chair, ou peau blanche de la nuance la plus délicate, le nez droit ou légèrement voûté, les yeux bleus, la barbe blonde ou rousse, la taille haute et très élancée ; il est vêtu de peau de bœuf conservant encore son poil, véritable sauvage tatoué sur les diverses parties du corps ; on nomme cette race *Tamhou* (Européens). »

Dans d'autres tombes, les Égyptiens et les Africains sont représentés de la même manière, mais les *Namou* (asiatiques) et les *Tamhou* (races européennes) offrent de curieuses variantes :



Races humaines d'après les peintures égyptiennes.

« Au lieu de l'Arabe ou du Juif si simplement vêtu, représenté dans un tombeau, l'Asie a pour représentants dans d'autres tombeaux (celui de Ramsès-Méïamoun, etc.) trois individus costumés avec une rare magnificence. Dans l'un ce sont évidemment des Assyriens. Leur costume, jusque dans les plus petits détails, est parfaitement semblable à celui des personnages gravés sur les cylindres assyriens ; dans l'autre ce sont

les Mèdes, habitants primitifs de quelques parties de la Perse ; leur physionomie et leur costume se retrouvent trait pour trait sur les monuments dits persépolitains. On représentait donc l'Asie par l'un des peuples qui l'habitaient, indifféremment. Il en est de même de nos bons ancêtres, les *Tamhou* ; leur costume est quelquefois différent, leurs têtes plus ou moins chevelues et chargées d'ornements, leur vêtement sauvage varie un peu dans la forme, mais leur teint blanc, leurs yeux et leur barbe conservent tout le caractère d'une race à part. » Ces diverses représentations ont un caractère ethnographique et non géographique. « Il faut donc, dit Champollion, entendre ici par les *Tamhou*, tous les peuples de race blonde et à peau blanche, habitant non seulement l'Europe, mais encore l'Asie, leur point de départ. »

Les Phéniciens, qui furent les premiers navigateurs de l'antiquité, avaient dans les îles et sur les côtes de la Méditerranée de nombreuses colonies, dont la plus importante fut Carthage. Selon Hérodote, un roi d'Égypte chargea des vaisseaux phéniciens de faire le tour de l'Afrique en partant de la mer Rouge et en revenant par la mer Méditerranée. Ce voyage dura trois ans ; ils racontèrent à leur retour qu'en naviguant dans la mer australe ils avaient vu le soleil à leur droite. « Ce fait, dit Hérodote, ne me paraît nullement croyable, mais peut-être le paraîtrait-il à quelque autre. » Cette circonstance, qui paraît incroyable à Hérodote, est précisément ce qui prouve l'authenticité du voyage, car elle n'aurait pu être imaginée à une époque où l'astronomie était dans l'enfance. Mais ni les Égyptiens ni les Phéniciens ne tirèrent parti de cette découverte. Les Carthaginois firent sur la côte septentrionale et occidentale de l'Afrique un voyage d'exploration dont la relation nous est parvenue sous le titre de *Périple d'Hannon*. Mais ils s'arrêtèrent, faute de vivres, sur un point de la côte où vivaient des sauvages velus qu'ils nommèrent Gorilles. On a pensé que c'étaient des singes et c'est pour cela qu'on a donné le nom de Gorille à un grand singe nouvellement découvert sur la côte de Guinée. Pendant qu'Hannon explorait le littoral de l'Afrique, un autre Carthaginois, Himilcon, traversant également les colonnes d'Hercule (déroit de Gibraltar), explorait la côte ; de l'Europe mais on n'a

pas de détails sur cette expédition, mentionnée par Avienus. On sait seulement que les Phéniciens et les Carthaginois tiraient de l'étain des îles Britanniques, que les Grecs ont nommées pour cette raison îles Cassitérides.

Les Grecs furent de très bonne heure un peuple de marins.



Le monde d'après Homère.

Le souvenir de leurs premières tentatives de navigation sur le Pont-Euxin (mer Noire) s'est conservé dans la légende des Argonautes, et l'*Odyssée* contient un écho des récits des matelots qui avaient voyagé sur les côtes de la Sicile et de l'Italie.

La géographie d'Homère, très exacte pour la Grèce, devient fantastique dès qu'il s'en éloigne. Le couchant et le nord sont pour lui le côté de la nuit, où demeurent, sur les rives du fleuve Océan, les Kimmériens, que n'échauffent jamais les rayons du soleil ; du côté du jour, c'est-à-dire au S. et à l'E., habitent les Ethiopiens, les plus justes des hommes. Un roi d'Ethiopie, Memnon, fils de l'Aurore, joue un certain rôle dans les légendes posthomériques : son nom est peut-être une altération de ceux d'Amenhema ou de Meïamoun. Jusqu'au cinquième siècle avant notre ère, les connaissances des Grecs en géographie ne s'étendirent guère au delà des côtes de la Méditerranée, de l'Archipel et de la mer Noire, où ils avaient semé

leurs colonies. Hérodote, qui avait beaucoup voyagé, éleva quelques doutes sur les idées qui avaient cours de son temps : « Je ne connais pas de fleuve Océan, écrit-il, et il me paraît que c'est Homère ou quelques anciens poètes qui ont inventé ce nom et l'ont introduit dans leurs poèmes. »



Le monde d'après Hérodote.

Au quatrième siècle, Pythéas de Marseille, longeant les côtes de la Méditerranée jusqu'au détroit de Gadès, navigua ensuite vers le nord dans la direction qu'avait suivie le Carthaginois Himilcon. Il côtoya l'Ibérie, la Keltique et la grande île qu'Himilcon avait appelée Alfion ou Albion (Angleterre). Plus loin vers le nord, dans une région où la nuit ne durait que deux ou trois heures, il rencontra une terre qu'il nomma Thulé, au delà de laquelle il n'y avait plus de navigation possible, car l'air, la terre et la mer semblent se fondre en une sorte de *poumon marin* (1). A peu près vers la même époque, la flotte d'Alexandre, sous le commandement de Néarchos, explorait la côte méridionale de l'Asie depuis les bouches de l'Indos jusqu'à l'Euphrate. Déjà la conquête de la Perse, de la Bactriane et des régions occidentales de l'Inde semblait ouvrir des routes nouvelles au commerce et à la science des Grecs ; malheureusement au bout de

(1) *Voyageurs anciens*, par Ed. Charton.

quelques années l'établissement du royaume des Parthes éleva de nouveau entre la civilisation de l'Orient et celle de l'Occident une barrière que ni les Grecs ni les Romains ne parvinrent à franchir.



Le monde suivant Aristote.

L'opinion de Thalès ou d'Anaximènes sur la sphéricité de la terre fut admise par Aristote. On croyait de son temps que



Le monde suivant Eratosthènes.

l'Inde ne devait pas être fort éloignée des colonnes d'Hercule, puisqu'en Afrique aussi bien qu'en Inde on trouve des éléphants.

L'École pythagoricienne avait pensé, par des raisons d'esthétique et de convenance générale, que la terre tournait autour de la région du feu ; Aristarque de Samos appuya sur des raisons astronomiques le mouvement de la terre autour du soleil, mais cette opinion ne prévalut pas dans l'antiquité. Le système d'Aristote resta la base de la géographie comme des autres sciences et la terre fut regardée comme le centre du monde. On n'en connaissait d'ailleurs qu'une très petite partie et on ne croyait pas possible de la parcourir en tous sens, car les régions équatoriales passaient pour aussi infranchissables que les régions polaires. Eratosthènes et Hipparque d'Alexandrie firent de la géographie une science positive en la soumettant aux calculs de l'astronomie et des mathématiques ; mais les observations dont ils disposaient ne s'étendaient pas au delà de l'hémisphère boréal. « Le ciel, dit Pline, est divisé en cinq parties appelées zones. Tout ce qui répond sur la terre aux deux zones extrêmes autour des deux pôles du Nord et du Sud, est couvert de glaces éternelles. La partie du milieu qui est sous la route du soleil, dévorée et calcinée par les flammes, est toujours embrasée par le voisinage de cet astre. Aux deux côtés de la ligne, entre la zone torride et les zones glaciales, sont les deux seules zones tempérées ; encore le passage de l'une à l'autre est-il fermé par les feux allumés dans cette partie du firmament. Ainsi le ciel nous a ôté les trois cinquièmes de la terre. Les usurpations de l'Océan ne peuvent se calculer. »

Depuis qu'on avait traversé les colonnes d'Hercule, l'Océan n'était plus un fleuve comme pour Homère, c'était une mer extérieure enveloppant la terre de tous côtés et la pénétrant de ses golfes. La terre formait au milieu de l'Océan une surface immense, pas tout à fait circulaire, mais plus étendue en largeur, dans le sens de la marche du soleil. On la partageait en trois grandes divisions, l'Europe, l'Asie et la Libye. « Je ne puis conjecturer, dit Hérodote, pourquoi la terre étant une, on lui donne trois noms différents qui sont des noms de femmes, et je n'ai pas pu savoir quels étaient ceux qui ont ainsi divisé la terre, ni d'où ils ont pris les noms qu'ils lui ont donnés. » La Libye porte aujourd'hui le nom d'Afrique que les anciens appliquaient au territoire de Carthage (la Tunisie). Il est probable

que les noms d'Europe et d'Asie, restreints d'abord à d'étroites localités, se sont étendus successivement. L'Europe n'est pour nous qu'un prolongement de l'Asie, et leur limite est établie



Le monde d'après Strabon.

d'une manière assez arbitraire, mais pour les Grecs ces deux noms répondaient aux deux rives opposées de la mer Egée, de



Le monde suivant Ptolémée.

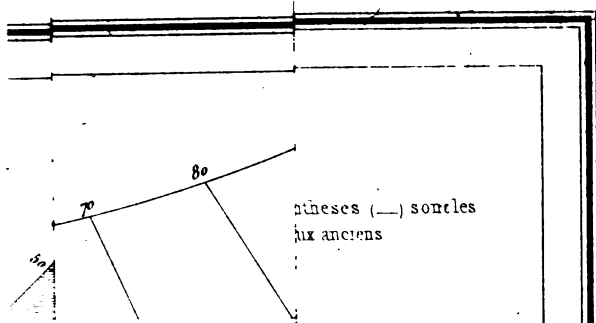
la Propontide, du Pont-Euxin et du marais Maiotis. Quant à la mer Caspienne, on la croyait en communication avec l'Océan, comme la Méditerranée, le golfe Persique et le golfe Arabeque.

Les connaissances positives de Strabon, de Ptolémée et des autres anciens géographes ne s'étendirent guère au-delà des limites de l'empire d'Alexandre et de l'empire romain. Ils ne soupçonnaient pas l'immense étendue de l'Afrique qu'ils croyaient limitée en deçà de l'équateur, ni celle des régions septentrionales et orientales de l'Asie. Les marchands rapportaient du pays des Sères un tissu précieux, la soie, que les Romains payaient au poids de l'or, mais le vaste empire des Chinois était aussi inconnu que l'Amérique ou l'Australie. Quant à l'Inde, on disait qu'elle s'étendait au delà du Gange, on parlait de la grande île de Taprobane (Ceylan), mais tout ce qu'on savait de ces lointaines contrées, après les expéditions d'Alexandre et des Séleukides, c'est qu'il y avait des gymnosophistes et des éléphants. Malgré les voyages qu'on attribuait à Pythagore, on ne connaissait absolument rien des grands systèmes religieux et philosophiques des Indiens. Même l'Europe n'était connue que jusqu'aux limites vagues de la Germanie. On savait qu'une matière précieuse, l'ambre jaune, se trouvait sur les côtes de la Scandinavie, qu'on croyait une île. La lointaine Thulé, une des îles de la mer Cronienne (peut-être l'Islande), était regardée comme la borne extrême et infranchissable de la terre. Pourtant Sénèque le tragique dit quelque part, que dans bien des siècles on trouvera de nouvelles terres au delà de Thulé : ce passage a semblé une prophétie de la découverte du nouveau monde.

Le champ de l'histoire était naturellement aussi restreint que celui de la géographie et de l'ethnographie. Il faut bien avouer qu'il n'y a pas de véritable histoire en dehors des Grecs, qui sont, quoi qu'en dise Juvénal, le moins menteur de tous les peuples. Sans eux, il ne nous resterait des vieux empires que des listes de rois et de sèches énumérations de pays conquis. On a appelé Hérodote le père de l'histoire, et on a eu raison, mais ni lui ni ses successeurs ne pouvaient nous transmettre d'autres renseignements que ceux qu'ils recueillaient, et ces renseignements n'étaient le plus souvent que des légendes populaires, quelquefois même des symboles religieux mal compris et transformés en faits historiques. Quand on a par hasard quelques moyens de contrôle, on est effrayé de l'incertitude où

ils vous jettent. Xénophon raconte l'histoire de Kyros tout autrement qu'Hérodote ; lequel des deux a fait un roman ? Ce que Justin dit de l'histoire des Juifs montre clairement qu'il n'a pas lu leurs livres ; qui prouve qu'il connaît mieux ceux des autres peuples ? A la vérité, Ctésias a consulté les annales des Perses ; il n'en mérite pas plus de confiance pour cela, Josèphe non plus. Cependant Josèphe avait lu Manéthon : qui empêchait Diodore d'en faire autant ? Il a mieux aimé copier des légendes sur l'Égypte dans les auteurs grecs. Dans l'antiquité les livres étaient rares et on n'apprenait pas les langues étrangères. Quant à interroger les monuments, on n'y songeait même pas.

Aujourd'hui, la linguistique et l'archéologie sont pour l'histoire des auxiliaires aussi importants que la paléontologie pour l'histoire naturelle. On a exhumé des fossiles, les papyrus de l'Égypte, les briques de l'Assyrie, les livres sacrés de l'Inde et de la Perse. L'étude de la langue sanskrite et de la langue zende, le déchiffrement des hiéroglyphes et des inscriptions cunéiformes ouvrent à l'histoire ancienne de l'Orient un champ nouveau et presque indéfini. Sans doute il y reste bien des lacunes et la plupart ne seront jamais comblées, mais l'histoire ne consiste pas seulement dans la succession des événements. La connaissance des idées est plus importante que celle des faits. La philologie comparée nous éclaire sur les affinités des races, les langues primitives nous font comprendre la religion, qui est la première forme de la pensée des peuples, et la poésie qui est la plus ancienne forme de l'art. Les œuvres de l'architecture, de la sculpture, des arts domestiques, sont des témoins muets et irrécusables des mœurs et des usages d'une nation. Si l'histoire est obligée de renoncer aux anecdotes apocryphes qui étaient pour elle un élément pittoresque, elle aura, par compensation, l'enseignement par les yeux qui est le plus attrayant de tous, et de la comparaison des monuments sortira l'histoire de l'art, qui est l'histoire de la civilisation.



1

LIVRE PREMIER

LES ÉGYPTIENS

CHAPITRE PREMIER

Description de l'ancienne Égypte. — Le Nil.

Des hautes régions de l'Afrique équatoriale descendent des torrents et des rivières qui s'élargissent en lacs dans une suite de plateaux échelonnés et se réunissent enfin dans le lit d'un grand fleuve, le Nil. Après avoir traversé l'équateur, le Nil reçoit des montagnes de l'Abyssinie plusieurs affluents, dont le dernier, l'Astaboras, enveloppe ce que les anciens nommaient l'île de Méroë, puis se creuse à travers la Nubie, appelée autrefois l'Éthiopie, un lit tortueux interrompu quatre fois par des cataractes. Il se dirige alors en droite ligne vers le nord, dans une vallée très étroite, entre deux chaînes de granit remplacé plus loin par un grès-rougeâtre. Peu à peu la vallée s'élargit, la double chaîne s'abaisse, le fleuve se partage en plusieurs branches et descend vers la Méditerranée par une large plaine triangulaire que sa ressemblance avec une lettre grecque (Δ) a fait nommer delta. Le pays compris entre la dernière cataracte du Nil et la mer est l'Égypte ; Homère donne ce nom à la fois au Nil, « fleuve qui tombe de Zeus », et au pays que ce fleuve traverse. Pour les Grecs, le Nil était la limite entre l'Asie et la Libye, que nous appelons l'Afrique, et le nom d'Égypte s'appliquait seulement à la longue vallée comprise entre la chaîne arabique et la chaîne libyque. Les anciens habitants de l'Égypte nommaient leur pays *Kémi*, la noire,

sans doute à cause du limon noir déposé par le Nil entre ces deux falaises rouges qui forment à droite et à gauche la limite du désert.

« L'Égypte, dit Hérodote, ne ressemble ni à l'Arabie qui la confine, ni à la Libye, ni à la Syrie. C'est une terre noire et friable formée par le limon que le Nil apporte d'Éthiopie, tandis que le sol de la Libye est rouge et sablonneux, celui de l'Arabie et de la Syrie, argileux et pierreux. » Hérodote appelle l'Égypte un présent du Nil. Il pense que la Méditerranée formait autrefois entre l'Arabie et la Libye un golfe profond qui fut comblé peu à peu par les atterrissements du fleuve. L'Égypte est une oasis au milieu du désert, et les sables l'auraient envahie si, chaque année, les débordements du Nil n'y déposaient une nouvelle couche de limon. Les prêtres égyptiens n'expliquaient pas d'une manière satisfaisante ces inondations régulières, sans lesquelles l'Égypte cesserait d'exister ; mais les Grecs reconnurent, à l'époque des Ptolémées, que les débordements du Nil étaient produits par les pluies périodiques de la haute Éthiopie. Comme toutes les rivières des régions tropicales, le Nil reçoit chaque année d'énormes masses d'eau qu'il emporte dans sa vallée inférieure avec le limon arraché à ses rives dans les montagnes. En Égypte, il pleut très rarement et seulement dans le Delta. L'inondation y supplée. Elle commence vers le solstice d'été et atteint sa plus grande hauteur vers l'équinoxe d'automne ; puis les eaux se retirent, on commence les semailles à mesure que le fleuve rentre dans son lit, et la moisson se fait au printemps.

Nulle part le travail de la terre n'est aussi facile. « Les habitants du pays au-dessous de Memphis, dit Hérodote, ne sont pas obligés de tracer péniblement des sillons avec la charrue, ni de retourner et de bêcher la terre, ni de faire aucun des travaux auxquels les autres hommes sont condamnés pour récolter. Le fleuve se répand lui-même dans les champs, les arrose et se retire. Chacun ensemence ses champs et y lâche des pourceaux qui retournent et enterrent les graines. Il ne reste plus qu'à attendre la moisson. Lorsqu'elle est faite, on fait fouler les épis sous les pieds des bœufs, et le grain recueilli est porté dans les maisons. » Une vallée inondée une partie de

l'année ne peut produire beaucoup d'arbres. On trouve cependant en Égypte le sycomore, le figuier, le grenadier ; deux espèces de palmiers y viennent sans culture, le palmier Doum et le dattier. Mais le sol est très propre à la culture des céréales, des légumes et des fruits. Deux plantes aquatiques, le lotus et le papyrus, se développaient autrefois en abondance dans la terre humide et donnaient à la campagne un aspect particulier.

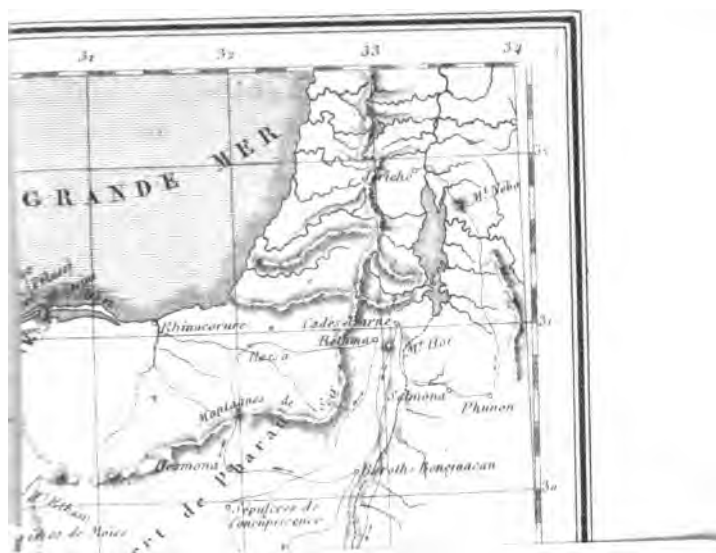
Le Nil nourrit de nombreuses espèces de poissons, mais on y voyait autrefois en assez grand nombre des crocodiles et des hippopotames qui rendaient l'accès du fleuve dangereux pour les hommes et pour les bestiaux. La civilisation les a fait reculer peu à peu au delà des cataractes, de même qu'elle a refoulé dans le désert le lion, l'hyène et le léopard. Le cheval, le chameau, le mouton, le poulet, ne figurent pas sur les monuments les plus anciens, mais l'oie et le canard, le bœuf, la chèvre et l'âne ont été apprivoisés dès la plus haute antiquité ; on voit même par des peintures que la gazelle avait été réduite à l'état domestique. L'Égypte possède de nombreuses espèces d'oiseaux et malheureusement aussi quelques reptiles venimeux et une grande quantité d'insectes. Les anciens avaient été frappés de la surabondance de vie qui se manifeste après les débordements du Nil ; la merveilleuse fécondité du fleuve faisait croire à une génération spontanée des espèces animales et même de l'espèce humaine. Les Égyptiens se croyaient issus du limon du Nil et regardaient leur pays comme le berceau du genre humain.

Nous avons donné dans le premier chapitre le tableau des races humaines, d'après les monuments égyptiens, expliqués par Champollion. « Les traditions égyptiennes, dit M. Chabas, attribuaient la dispersion des nations à l'un des épisodes de la révolte des méchants. Dans les beaux textes d'Edfou, publiés par M. Naville, nous lisons que le bon principe, sous la forme solaire de Harmakou (Harmachis), triomphe de ses adversaires dans le nome Apollinopolite. De ceux qui échappèrent au massacre, quelques-uns émigrèrent vers le Midi et devinrent les Kouschites ; d'autres allèrent vers le Nord, ils devinrent les Amou ; une troisième colonne se dirigea vers l'Occident, ils devinrent les Tamahou ; une dernière enfin, vers l'Est, ils de-

vinrent les Shasou. Dans cette énumération, les Kouschites comprennent les nègres; les Tamahou englobent la race à peau blanche du nord de l'Afrique, des îles de la Méditerranée et de l'Europe; parmi les Amou, comptent toutes les grandes nations de l'Asie, la Palestine, la Syrie, l'Asie Mineure, la Chaldée et l'Arabie; les Shasou sont les nomades, les Bédouins du désert et des montagnes de l'Asie. Telle est pour les Égyptiens la division des grandes races humaines. »

La tradition hébraïque consignée dans la Genèse attribue également la dispersion des races humaines à une tentative de révolte; mais le point de départ de cette dispersion est transporté à Babylone, et les Égyptiens, loin d'avoir la prééminence qu'ils s'attribuent dans leurs monuments, sont relégués dans une race maudite, condamnée dès l'origine à servir les autres. Mizraïm, fils de Cham, et personnification de l'Égypte, a pour frères Kousch, Phout et Canaan. Kousch désigne l'Éthiopie et en général les pays chauds du Midi dont les habitants ont la peau noire; Phout représente, selon Josèphe, la Mauritanie; sous le nom de Canaan et de ses fils sont personnifiés les peuples qui habitent entre la mer Morte et la Méditerranée, et que les Grecs appelaient Phéniciens. La Genèse énumère ensuite les tribus égyptiennes sous les noms des fils de Mizraïm. « L'aîné d'entre eux, Loudim, personnifie, dit M. Maspero, les Égyptiens proprement dits, les *Rotou* ou *Lodou* des inscriptions hiéroglyphiques. Anamim représente assez bien la grande nation des Anou, qui fonda On du Nord (Héliopolis) et On du Sud (Hermonthis), dans les temps antéhistoriques. Lehabim est le peuple des Libyens qui vivent à l'occident du Nil; Naphtouhim (No-Phteh) s'est établi dans le Delta au nord de Memphis; enfin Pathrousim (*Pa-to-res*, la terre du Midi) habita le Saïd actuel, entre Memphis et la première cataracte. » Il faut y joindre les Caslouhim, c'est-à-dire, selon Bochart, les Colchidiens, qu'Hérodote présente comme une colonie égyptienne, et les Caphtorim, les Crétois, au milieu desquels vécut, dit M. Munk, une partie des Caslouhim dont descendent les Philistins.

Plusieurs égyptologues, notamment M. Maspero, rattachent la langue égyptienne aux langues dites sémitiques: « Non-seu-





lement un grand nombre de ses racines appartiennent au type hébraïco-araméen, mais sa constitution grammaticale se prête à de nombreux rapprochements avec l'hébreu et le syriaque. L'un des temps de la conjugaison, le plus simple et le plus ancien de tous, est composé avec des pronoms suffixes identiques dans les deux langues. Les pronoms suffixes et absolus sont exprimés par les mêmes racines et jouent le même rôle en égyptien et dans les langues sémitiques. Seulement, ajoute le même auteur, l'égyptien et les langues sémitiques, après avoir appartenu au même groupe, se sont séparés de très-bonne heure, à une époque où leur système grammatical était encore en voie de formation. » D'un autre côté, M. Munk regarde comme chimérique le système des savants modernes qui établissent une liaison entre le copte et l'hébreu.

Les caractères ethnographiques des Égyptiens d'après les monuments figurés se retrouvent encore aujourd'hui dans les populations de la haute Égypte, principalement chez les Coptes et les Barabras ou *Berbers*. Leur type est très éloigné du type nègre ; la couleur de la peau, surtout chez les hommes, est d'un rouge fuligineux, intermédiaire entre le brun foncé des Abyssins et le teint clair des Syriens. Les lèvres sont épaisses, le nez busqué, les oreilles très haut placées, les épaules très larges, les hanches étroites ; ces caractères sont plus marqués dans le peuple que dans les classes supérieures où domine l'élément arabe.

CHAPITRE II

L'Ancien empire.

C'est à l'histoire naturelle et à la physiologie qu'il appartient de discuter la question de l'unité ou de la diversité originelle des races humaines. L'Histoire n'a d'autre élément d'informations que les traditions des peuples. On peut choisir entre celle des Égyptiens qui se croyaient indigènes et celle des Juifs qui faisaient venir les Égyptiens de l'Asie. En ad-

mettant cette migration asiatique, il resterait à savoir si elle s'est faite par le nord ou par le sud. La Genèse ne s'explique pas là-dessus. A cette époque reculée, il devait être moins difficile d'entrer en Égypte par la mer Rouge et l'Éthiopie que par l'isthme et le désert. Avant le temps où les branches du bas Nil furent dirigées et canalisées, le Delta ne devait être qu'un immense marais souvent envahi en partie par la mer. La civilisation a donc dû se développer d'abord dans la haute et la moyenne Égypte. Selon Hérodote et Diodore, les Éthiopiens soutenaient même que l'Égypte n'était qu'une colonie partie de Meroë, entre le Nil et l'Astaboras. Nous n'avons aucun moyen de savoir si cette prétention était justifiée. Aucun des monuments qu'on a découverts en Nubie ne remonte avant la conquête du pays par les Égyptiens. Il se peut qu'il y ait eu, dans des temps beaucoup plus anciens, une civilisation éthiopienne indigène, mais on n'en a jusqu'ici découvert aucune trace.

Le travail de la terre étant plus facile en Égypte que partout ailleurs, il a dû s'y développer de très bonne heure une société agricole. Quand les Hébreux, d'après leurs traditions, n'étaient encore qu'une famille, l'Égypte était déjà un pays riche et puissant, où les patriarches venaient chercher du blé dans les années de disette. Les déserts qui entourent l'Égypte mettaient les laboureurs à l'abri des incursions et des pillages ; la disposition de la vallée du Nil, très étroite jusqu'au Delta, multipliait les centres de population ; la longue durée des débordements rendait indispensable la fondation des villes et des villages. Il en dut résulter un développement précoce de l'industrie et de l'architecture. Plusieurs modes de construction durent se produire simultanément dans les différentes régions de l'Égypte, suivant la nature du sol et des matériaux, et il est inutile de chercher, comme on le fait quelquefois, quel système d'architecture a précédé les autres. Dès l'origine on a dû pratiquer des excavations dans les roches de la haute Égypte et de l'Éthiopie, tandis que dans la vallée, avec du limon, des briques séchées au soleil et des roseaux, on bâtissait des huttes comme celles qu'habitent encore aujourd'hui les fellahs. Dans le Delta, où le bois n'a pas toujours été aussi

rare qu'aujourd'hui, on a pu construire des cabanes en planches. Ces divers modes de constructions se sont développés isolément sans emprunts réciproques et ont servi de modèles aux monuments de pierre élevés dans les mêmes régions aux époques postérieures.

Il serait intéressant de suivre dès ses débuts cette civilisation qui ne pouvait rien emprunter à d'autres, mais toutes les traces de ses premiers tâtonnements ont disparu, et les plus anciens monuments nous montrent les diverses branches de l'industrie et de l'art en pleine possession de leurs procédés. L'agriculture et l'architecture, les arts graphiques et l'écriture hiéroglyphique, la religion et l'organisation sociale, tout semble arrivé à un état de développement qui suppose des siècles d'essais. Ces siècles sans histoire, pendant lesquels on a fondé les villes, canalisé les branches du fleuve, multiplié les travaux d'irrigation, sont représentés dans les traditions égyptiennes par les dynasties divines antérieures aux dynasties humaines. On a supposé que cette tradition du règne des Dieux devait s'expliquer par le gouvernement des prêtres. Je ne le crois pas : ce qu'on trouve au commencement des sociétés, ce n'est pas la théocratie, c'est l'état patriarcal. L'autorité des chefs de famille s'exerce en matière religieuse comme en toute chose. Il y a des religions locales et les luttes entre les tribus peuvent prendre le caractère de luttes religieuses ; c'est ce qui est arrivé en Palestine avant le temps de David et de Salomon : il en fut, sans doute, de même en Égypte avant l'établissement de la monarchie, qui dut être considérée comme un moyen de maintenir la concorde et la paix. La royauté est l'extension de la puissance patriarcale à un groupe de tribus réunies en une seule nation.

Les Égyptiens n'avaient pas de système de chronologie fixe ; ils dataient les années depuis l'avènement de chaque roi. Manéthon, né à Sebennytis et gardien des archives du temple d'Héliopolis, sous Ptolémée Philadelphe, avait écrit une histoire d'Égypte dont il ne nous reste que quelques fragments, et en tête de cet ouvrage se trouvait une liste des dynasties ou familles royales jusqu'à la conquête d'Alexandre, avec le nom des rois de chaque dynastie et le nombre des années qu'elle avait duré. Cette

liste ne nous est connue que par des chroniqueurs chrétiens ; elle est à peu près d'accord avec des monuments originaux très précieux quoique fort incomplets, notamment le papyrus de Turin, la table d'Abydos, la table de Sakkarah. Cet accord confirme l'autorité des listes de Manéthon qui sert aujourd'hui de base à la chronologie égyptienne. Mais, comme la haute Égypte et la basse Égypte ont souvent formé des royaumes séparés, il est quelquefois difficile de savoir si les dynasties de Manéthon sont successives ou parallèles. A la vérité cette incertitude n'existe que pour les époques les plus anciennes ; pour les suivantes on a des points de repère : un lever de l'étoile Sothis indiqué sur un monument de Thèbes sous un des rois de la XX^e dynastie a été calculé par Biot comme se rapportant à l'an 1300 avant notre ère. Les épitaphes des Apis, retrouvées par Mariette dans le Sarapéion de Memphis, permettent de remonter sans interruption à l'an 672 avant J.-C.

Les savants n'ont pas encore pu se mettre d'accord sur la durée totale de la monarchie égyptienne ; les uns lui donnent environ 5000 ans depuis son origine jusqu'à la conquête romaine ; les autres, regardant plusieurs des dynasties de Manéthon comme collatérales, s'en tiennent au chiffre de 4000 ans qui dépasse encore de beaucoup la durée de tous les autres empires. On partage l'histoire de l'Égypte en cinq périodes. La première, qu'on nomme l'*ancien empire*, comprend les dix premières dynasties ; les six suivantes appartiennent au *moyen empire* ; une invasion d'étrangers nommés Hyksos ou pasteurs fait de cette période de l'histoire égyptienne une sorte de moyen âge. L'expulsion des pasteurs marque le commencement du *nouvel empire* qui s'étend de la XVIII^e dynastie à la conquête de l'Égypte par les Perses. Mais les Égyptiens n'acceptèrent pas cette conquête, pas plus qu'ils n'avaient accepté celle des Hyksos. Cette période, pendant laquelle ils réussirent plusieurs fois à reprendre leur indépendance, comprend cinq dynasties, de la XXVII^e à la XXXI^e. La conquête de la Perse par les Macédoniens fut pour l'Égypte une délivrance. La XXXII^e dynastie, celle des Lagides ou Ptolémées, remplit seule cette dernière période qui fut peut-être la plus brillante de l'histoire de l'Égypte. Malgré son origine étrangère,

cette dynastie doit être considérée comme nationale, au moins autant que le sont dans notre histoire les familles qui ont régné sur la France et qui descendaient toutes de quelques conquérants germain^s. Mais l'histoire de l'Égypte sous les Ptolémées est inséparable de celle des autres royaumes grecs. Nous n'avons pas à en parler, et conformément au programme de l'Université, nous nous arrêtons à la fin du Nouvel Empire, c'est-à-dire à l'époque où l'Égypte fut conquise par les Perses.

Selon Manéthon, d'accord avec Hérodote et Diodore de Sicile, le premier homme qui régna sur l'Égypte s'appelait Ména ou Ménès. Ce nom rappelle celui de Minos, roi des Crétois et de Manou, législateur de l'Inde. Malgré cette ressemblance et quoiqu'on n'ait découvert aucun monument du règne de Ménès, les savants le regardent comme un personnage historique. On ignore si la royauté s'établit par la force ou par l'union spontanée de ces petits départements dont se composait l'Égypte et que les Grecs appellent des nomes. Ménès était du nome de Théni, sur les confins de la haute et de la moyenne Égypte. La ville de Théni avait dans les premiers temps de la monarchie égyptienne une importance qui passa plus tard à Abydos où était le tombeau d'Osiris. Selon Hérodote, Ménès fonda Memphis, sur la rive gauche du Nil, un peu au-dessus de la pointe du Delta, après avoir élevé une digue et rectifié le cours du fleuve. Sous le nom de digue de Koscheisch, elle sert de clef aux réservoirs d'inondation de la haute Égypte. La nouvelle ville appelée Mannower (la bonne place) fut consacrée au Dieu Phtah qui lui donna son nom sacré Ha-Ka-Phtah, demeure de Phtah, d'où les Grecs ont fait Égypte. Diodore de Sicile attribue la fondation de Memphis à un roi qu'il nomme Ouchoreus ; mais il fait de Ménès le fondateur de la Ville des crocodiles et le constructeur du Labyrinthe. « Quelques-uns disent qu'un des anciens rois, appelé Ménas, poursuivi par ses chiens, se réfugia dans le lac Mœris et fut recueilli miraculeusement par un crocodile qui le posa sur le rivage ; par reconnaissance pour l'animal qui l'avait sauvé, il bâtit dans le voisinage une ville qu'il nomma Ville des crocodiles et prescrivit aux habitants du pays d'honorer ces animaux

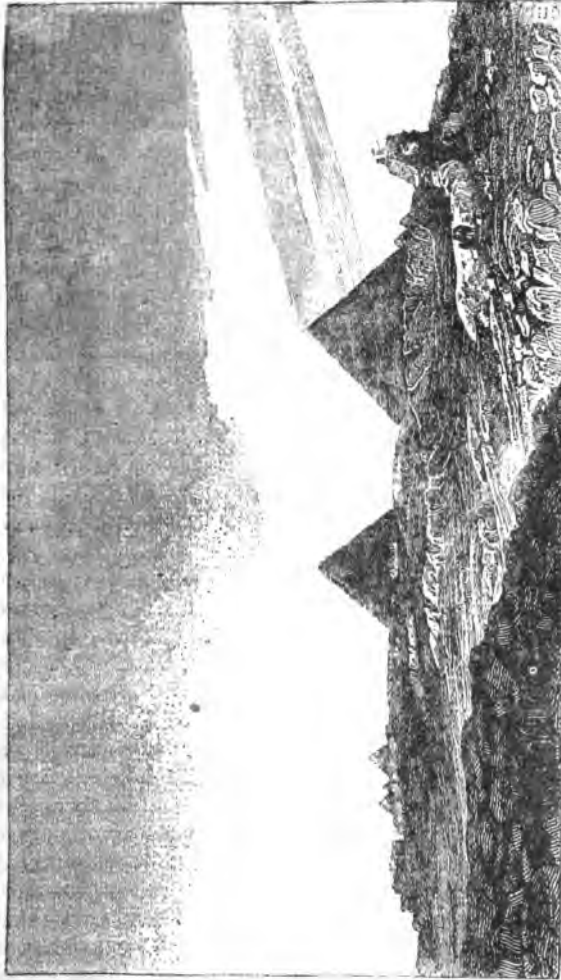
comme des Dieux et de consacrer le lac à leur entretien. Il y éleva pour lui-même un tombeau avec une pyramide carrée, et construisit aussi le fameux labyrinthe. »

On ne connaît aucun monument de la 1^{re} dynastie, dont on fixe la durée à 253 ans. La 2^e, originaire de Théni, comme la 1^{re}, dura 302 ans. On rapporte à cette période l'établissement du culte des animaux sacrés ou du moins des plus célèbres : le bœuf Apis, incarnation de Phtah, adoré à Memphis ; le bœuf Mnévis, de On du Nord (Héliopolis) ; le bouc sacré du nome Mendésien. La pyramide à cinq étages de Sakkarah est regardée comme le tombeau d'un roi de la 2^e dynastie. Ce serait donc le plus ancien monument du monde. Contrairement à l'usage suivi dans les autres pyramides, sa base n'est pas un carré parfait, elle a 120 mètres sur deux de ses côtés et 107 sur les deux autres. La porte basse et étroite qui donnait accès dans la chambre sépulcrale a été enlevée par M. Lepsius qui l'a transportée au musée de Berlin.

La 3^e dynastie, qui dura 214 ans, était originaire de Memphis. Vers la fin de cette dynastie se place le premier monument auquel, selon M. de Rougé, on puisse assigner un rang certain : c'est un bas-relief trouvé à Ouady-Magara, et représentant le roi Snewrou, qui avait fondé dans la presqu'île du Sinaï un établissement égyptien pour l'exploitation des mines de cuivre. Cette sculpture assez grossière nous montre « le roi des deux Égyptes, le seigneur des diadèmes, le maître de justice, l'Hor vainqueur, Snewrou, le Dieu Grand », levant sa masse d'arme sur un vaincu à genoux, qu'il tient par les cheveux. On croit pouvoir rapporter à peu près à la même époque trois statues, d'une exécution bien supérieure, qui sont au musée du Louvre, en haut de l'escalier qui mène de la galerie des sculptures égyptiennes aux salles du premier étage. Ces statues représentent un fonctionnaire nommé Sépa, parent royal, prêtre du taureau blanc, et sa femme Nasa également qualifiée de parente royale.

Les monuments les plus célèbres de l'ancien empire, les deux grandes pyramides de Gizeh, ont été élevées par deux rois de la 4^e dynastie, Choufou et Shafra, appelés Chéops et Chephren par Hérodote. La plus ancienne, celle de Chéops,

est aussi la plus grande ; elle a pour base un carré de 248 mè-



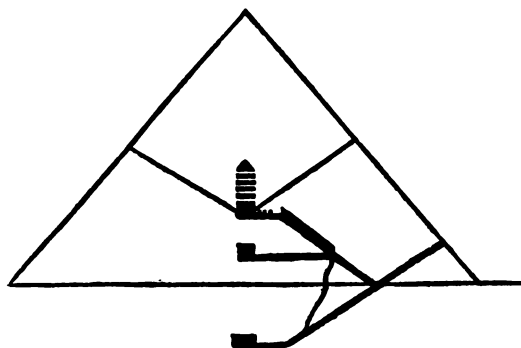
Les pyramides de Gizeh et le grand Sphinx.

tres de côté, orienté vers les quatre points cardinaux. Sa hau-
L. M.

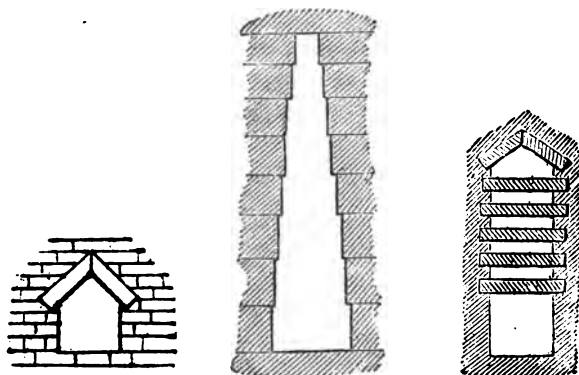
teur est aujourd'hui de 133 mètres, c'est-à-dire 8 mètres de plus que la coupole de Saint-Pierre de Rome, à peu près deux fois la hauteur des tours de Notre-Dame. Les pyramides étaient construites d'abord en terrasses de pierre calcaire, ensuite on remplissait les terrasses et on les enveloppait de pierres taillées et polies ; mais dans la pyramide de Chéops ce parement a entièrement disparu ; il y a 206 gradins d'une hauteur moyenne de 2 à 3 pieds. La seconde pyramide, celle de Chephren, a conservé un revêtement uni sur le quart supérieur de ses faces.

A l'intérieur de la grande pyramide une galerie étroite, dont l'entrée est du côté du nord, conduit à des chambres dans l'une desquelles était placé le sarcophage royal. Au-dessus de cette chambre, située à 43^m,50 au-dessus du sol, se trouvaient cinq autres chambres superposées dont le but paraît être d'alléger la pression de la maçonnerie supérieure sur le caveau royal. Les chambres de la seconde pyramide sont taillées dans le roc et sa maçonnerie n'offre aucun vide. Ni dans l'une ni dans l'autre il n'y a de trace de voûte. Au-dessus de la porte d'entrée de la pyramide de Chéops, M. Lepsius a jugé à propos de graver très profondément en caractères hiéroglyphiques de dimensions énormes, le nom du roi de Prusse : c'est ainsi que les Allemands entendent le respect des œuvres d'art.

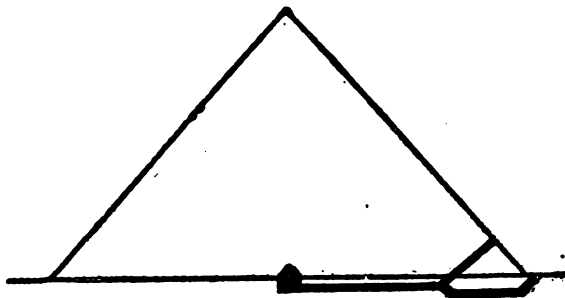
On a calculé que les pierres dont se compose la grande pyramide pourraient fournir les matériaux d'un mur de deux mètres de haut faisant le tour de la France. On ne saura jamais combien d'existences humaines se sont usées à élever ces prodigieuses montagnes de pierre, à une époque où la mécanique n'existait pas encore. Hérodote rapporte, d'après le récit des prêtres égyptiens, qu'on mit trente ans à construire la grande pyramide : « Chéops, dit-il, commença par fermer les temples et par défendre qu'on offrit des sacrifices ; puis il força tous les Égyptiens à travailler pour lui. Les uns furent occupés à fouiller les carrières des montagnes d'Arabie, à traîner de là jusqu'au lit du Nil les pierres qu'on en tirait et à passer ces pierres de l'autre côté du fleuve ; d'autres les recevaient et les traînaient jusqu'à la montagne de Libye. On employait tous les trois mois cent mille hommes à ce travail. Quant au temps pendant lequel le peuple fut ainsi tourmenté, on passa dix an-



Coupe de la pyramide de Chéops.



Porte d'entrée, galerie intérieure et chambres de la pyramide de Chéops.



Coupe de la deuxième pyramide.

nées à construire la chaussée par où on devait traîner les pierres, sans compter le temps qu'on employa aux ouvrages de la colline sur laquelle sont élevées les pyramides et aux constructions souterraines que fit faire le roi pour lui servir de sépulture. La pyramide même coûta vingt années de travail. » Hérodote ajoute que Chéops régna cinquante ans et eut pour successeur son frère Chephren qui se conduisit de la même manière et bâtit la seconde pyramide. « Les prêtres m'apprirent, dit-il, que Chephren régna cinquante-six ans. Ainsi les Égyptiens furent accablés cent six ans de toutes sortes de maux et pendant tout ce temps les temples restèrent fermés. »

On a rectifié quelques détails du récit d'Hérodote. Selon M. Maspero, Chephren serait le fils de Chéops et non pas son frère. D'après une tradition recueillie par Manéthon, Chéops, se repentant sur ses vieux jours de son impiété, aurait écrit un livre sacré fort estimé des Égyptiens. On a retrouvé quelques inscriptions lui attribuant des fondations pieuses; il aurait fait réparer notamment un temple d'Atmor à Denderah. Quant à Chephren, le temple de granit et d'albâtre qu'il fit construire devant le grand sphinx, et que Mariette a retrouvé, le décharge également de l'accusation d'impiété.

On a discuté longtemps sur la destination des pyramides; on a prétendu que c'étaient des phares, des monuments astronomiques, des digues contre les sables du désert; l'archéologie moderne a confirmé l'opinion d'Hérodote qui les regardait comme des sépultures royales. Elles ne diffèrent que par leurs dimensions d'une foule de constructions de même forme élevées sur la rive gauche du Nil en Égypte et en Nubie, et dont un certain nombre subsistent encore. Mariette voit dans ces constructions colossales un éclatant hommage rendu au dogme de l'immortalité de l'âme : « Plus les matériaux sont énormes, dit-il, plus on est sûr que les promesses faites par la religion recevront leur exécution. En ce sens, les pyramides ne sont pas des monuments de la vaine ostentation des rois, elles sont des obstacles impossibles à renverser et les preuves gigantesques d'un dogme consolant. » On aimerait mieux des preuves moins gigantesques et plus concluantes. Si l'âme d'un roi est immortelle, celle d'un homme du peuple

doit l'être également, et l'idée de consacrer par le luxe des tombeaux l'inégalité des conditions humaines n'a rien de moral. Le dogme de la vie future n'est consolant que parce qu'il nous fait espérer le redressement de cette injuste inégalité. Quant à ces inutiles montagnes de pierre, on n'en peut tirer qu'un enseignement assez triste, c'est que, depuis le commencement du monde, les rois ont abusé impunément de l'inépuisable patience des peuples. On peut dire, à la vérité, que les Égyptiens méritaient leur sort puisqu'ils ne se révoltaient pas. Mais les peuples qui n'ont pas le courage de se délivrer d'un tyran prennent quelquefois leur revanche quand il est mort. Les Parisiens ont insulté le cercueil de Louis XIV. Diodore de Sicile dit, en parlant des deux pyramides, que « quoique les rois qui les avaient élevées les eussent destinées à leur servir de sépulture, il arriva cependant qu'aucun d'eux n'y fut enterré; le peuple indigné à cause des travaux dont ils l'avaient accablé, et de la violence et de la cruauté dont il en avait été traité, menaçait d'arracher leurs cadavres de leurs tombeaux et de les mettre en pièces; aussi ces deux rois ordonnèrent-ils à leurs parents de les enterrer secrètement dans un lieu inconnu. »

Ce qui semble venir à l'appui de ce passage de Diodore, c'est que dans le temple du sphinx, élevé par Chephren, Mariette a retrouvé des statues de ce roi brisées et entassées au fond d'un puits. Elles ont été transportées au musée de Boulaq. La plus importante, qui n'avait subi que de légères mutilations, est une statue de diorite que les visiteurs ont pu voir à l'Exposition universelle de 1867. Il y en a un moulage au Louvre, devant un des côtés de la porte d'entrée du musée Charles X. « Les inscriptions gravées sur le socle ne laissent, dit Mariette, aucun doute sur l'identification de ce monument qui représente Schafra ou Chephren, le fondateur de la deuxième pyramide. Le roi est représenté assis, dans l'attitude imposée par les lois religieuses de l'Égypte. Derrière sa tête est debout un épervier, les ailes ouvertes en signe de protection. Le roi a la main gauche étendue sur la jambe; la main droite tient une bandelette ployée. On remarquera les détails du siège, dont les bras se terminent par des têtes de lion; sur les côtés sont figurés en relief épais les deux



Statue du roi Schafra (Musée de Boulaq).

plantes (le lotus et le papyrus) qui désignent la Haute et la Basse-Égypte, enroulées autour du caractère Sam, symbole de réunion. L'ensemble de cette statue est empreint d'une certaine majesté tranquille qui charme et qui étonne. La tête, d'une conservation incroyable, doit être le portrait du roi dans son âge mûr. Les épaules, les pectoraux, les genoux surtout trahissent un ciseau puissant que la difficulté de la matière n'a pas rebuté. Plus qu'à aucune autre époque peut-être, la nature a été observée et rendue. »

Le grand sphinx qui se trouve à 500 mètres de la seconde pyramide est un rocher auquel on a donné, à une époque inconnue, la forme d'un lion accroupi à tête humaine. Les irrégularités de la pierre ont été rectifiées par un travail de maçonnerie rapportée. Le corps, qui a 57 mètres de longueur, est presque entièrement recouvert par le sable. La face mesure 9 mètres de hauteur.

on peut reconnaître qu'elle a été peinte en rouge ; elle est en partie mutilée, il y manque une portion du nez et des joues. D'après les inscriptions hiéroglyphiques qu'on y a lues, ce colosse était la représentation d'un Dieu solaire, Harmachis, le soleil levant. Entre les deux pattes de devant on a trouvé une stèle où le roi Thouthmès I^{er} de la dix-huitième dynastie est représenté offrant un sacrifice au Dieu, mais le sphinx existait sous l'ancien empire, puisque c'est à lui que Chephren avait consacré le temple retrouvé par Mariette. Il y a au Louvre plusieurs sphinx en grès, en basalte, en granit rose. Ce type est un de ceux que l'art égyptien a reproduits le plus souvent. « L'association d'un corps de lion et d'une tête d'homme était, dit M. de Rougé, le symbole de la force unie à l'intelligence. On n'appliquait ce mode de représentation qu'à un Dieu ou à un roi. Les sphinx féminins étaient en Égypte une rare exception. » On voit que le sphinx égyptien n'avait aucun rapport avec le sphinx de la légende grecque d'Œdipe. Il est probable que les Phéniciens avaient porté en Grèce quelques figurines du sphinx parmi des marchandises égyptiennes. Les Grecs, pour lesquels cet être singulier était une énigme, en conclurent qu'il posait des énigmes aux passants. Ils en firent une femme, on ne sait pourquoi, peut-être parce que sa tête n'a pas de barbe, peut-être parce que la femme est l'énigme éternelle ; et ils fabriquèrent un conte qui les dispensait de chercher de meilleures explications ; c'est ce qui arrivait pour tous les symboles étrangers qui pénétraient en Grèce.

Chephren eut pour successeur Menkera, appelé par les Grecs Mykerinos. « Comme il désapprouvait la conduite de son prédécesseur, dit Hérodote, il fit rouvrir les temples et rendit au peuple réduit à la dernière misère la liberté des sacrifices. Enfin il jugea les différends de ses sujets plus équitablement que les autres rois. Si quelqu'un se plaignait du jugement qu'il avait prononcé, il lui donnait quelque présent pour l'apaiser. » Il construisit une pyramide beaucoup plus petite que les deux autres, mais plus richement décorée : elle avait un revêtement de granit qui n'existe plus aujourd'hui. Le colonel Wyse y pénétra en 1837 : comme les deux autres, elle avait été violée par les Arabes ; on y trouva un sarcophage de basalte d'une ornementation

tation très simple et plus loin les débris d'un cercueil en bois de sycomore. Le vaisseau qui transportait le sarcophage en Angleterre sombra sur les côtes de Portugal. Sur le cercueil, maintenant au Musée britannique, on a lu une prière en caractères hiéroglyphiques dans laquelle le roi défunt est identifié avec Osiris : « O l'Osiris, roi des deux Égyptes, Menkera vivant pour l'éternité, enfanté par le ciel, porté dans le sein de Nout, germe de Seb ! Ta mère Nout s'étend sur toi en son nom d'abîme du ciel. Elle te divinise en mettant à néant tes ennemis, ô roi Menkera, vivant pour l'éternité. » Des doutes ont été émis sur la haute antiquité de ce cercueil. Selon M. Maspero, il se rapproche plus du type de la vingt-cinquième dynastie que du type de l'ancien empire.

Le plateau sur lequel s'élèvent les pyramides servait d'emplacement à une des nécropoles de Memphis. Les tombes y sont très nombreuses ; les unes sont de petites pyramides, les autres sont des chambres carrées, souvent décorées de peintures et d'inscriptions, et communiquant par un puits avec le caveau sépulcral. Les représentations de divinités, si communes dans les peintures des époques postérieures, manquent absolument dans les peintures de l'ancien empire. On y voit le défunt entouré de sa famille, assistant à des scènes diverses ; il chasse dans les roseaux, il préside aux travaux des champs, des serviteurs lui apportent des produits de ses fermes, d'autres immolent à ses pieds les bœufs du sacrifice. Dans les inscriptions, la religion tient peu de place, il n'y a guère qu'une courte invocation à Anubis, le bon chacal, le gardien des tombeaux. Les chambres n'ont d'autres meubles que des tables d'offrandes où les parents du mort apportaient, à certains anniversaires, des pains sacrés, du vin et des fruits. Dans un petit réduit voisin de la chambre principale, mais muré de toutes parts, étaient enfermées des statues du défunt. Il y a des tombes semblables autour des pyramides de Sakkarah, dont la plus grande, la pyramide à six étages, est attribuée, comme je l'ai dit, à un prédécesseur de Chéops. On trouve dans le voisinage un grand nombre de puits sépulcraux, où sont entassées des momies d'hommes et d'animaux sacrés, des serpents, des bœufs, des moutons, et surtout des ibis ; en remontant la vallée vers le

PEINTURES DES TOMBEAUX PRÈS DES PYRAMIDES



Récolte des fruits.



Chasseur.



Joute sur l'eau.

sud, on trouve d'autres groupes de pyramides, les unes en pierre, les autres en briques. Les pyramides de Dachour qui font suite à celles de Sakkarah atteignent presque les dimensions des pyramides de Gizeh : l'une d'elles présente une forme insolite : vers le milieu de sa hauteur, ses lignes offrent une brisure qui donne à sa partie supérieure une inclinaison très surbaissée, par comparaison avec la partie inférieure.

On n'est pas entièrement fixé sur l'époque à laquelle on doit rapporter un ouvrage fort admiré des anciens, le lac Mœris : c'était un vaste réservoir destiné à recevoir le trop-plein du Nil pendant l'inondation et à le distribuer pendant la sécheresse. Les anciens l'attribuaient à un roi appelé Mœris par Hérodote, Myris par Diodore de Sicile ; on peut retrouver son nom dans celui d'un roi de la sixième dynastie, Papi-Meri-Ra, que Manéthon nomme Phios. Mais la plupart des savants attribuent le lac Mœris à un roi de la douzième dynastie, Amenhema III. « Ce réservoir, une des merveilles de l'Égypte antique, dit M. Maspero, portait plusieurs noms ; il s'appelait *Hount*, l'inondation, *Meri*, le lac par excellence, dont les Grecs ont fait Mœris, et *Phiou*, la mer, d'où les Arabes ont tiré le nom de Fayoum qu'ils donnent à la province. » Rien n'empêche de supposer qu'un grand travail d'utilité publique comme le lac Mœris ait été entrepris par un roi de l'ancien empire et achevé ou augmenté par un des successeurs. Selon Strabon, le lac Mœris est naturel. C'est le reste d'une mer qui devait couvrir autrefois toute la basse Égypte et dont on retrouve des traces près de l'oasis d'Ammon : on a seulement établi un double canal et des écluses pour l'entrée et la sortie des eaux. M. Linant de Bellefond a retrouvé des restes de construction qui paraissent avoir fait partie de l'endiguement du lac Mœris. Il existe aussi des traces de deux pyramides qui s'élevaient au milieu du lac et qui étaient surmontées de la statue du roi et de celle de sa femme.

Vers la fin de la sixième dynastie, on trouve une reine appelée Nitocris. Elle monta sur le trône à la mort de son frère qui était en même temps son mari. L'usage de marier les rois avec leurs sœurs dura en Égypte depuis l'ancien empire jusqu'à la fin de l'époque des Ptolémées. C'était une conséquence de l'ido-

lâtrie monarchique. Les Égyptiens, persuadés que leurs rois



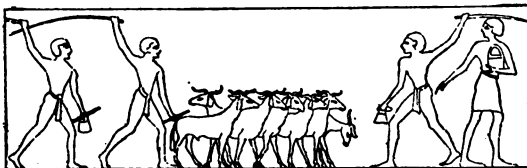
Cuisine.



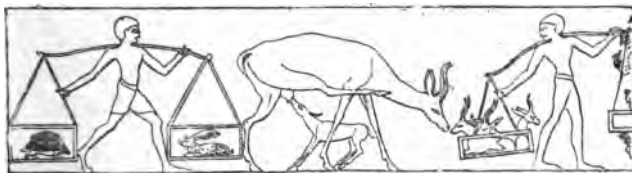
Cuisine.



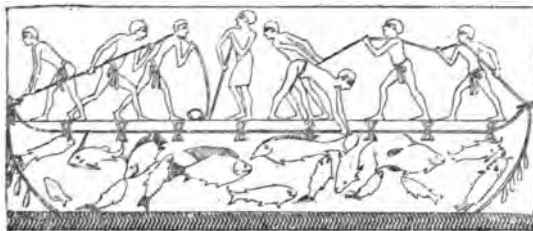
Cuisine.



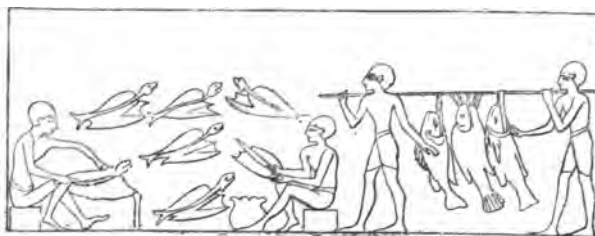
Chèvres piétinant la semence.



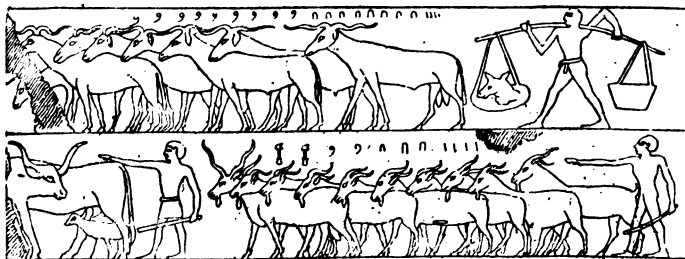
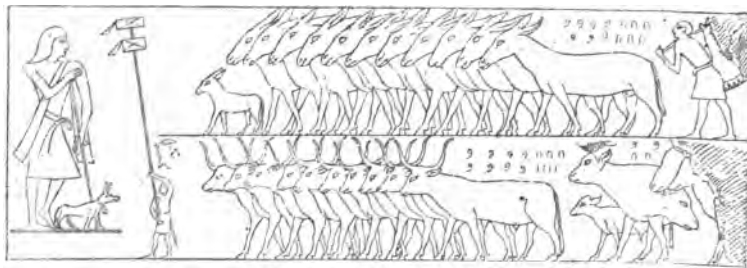
Parc de gibier.



Pêche au filet.



Préparation des poissons.



Propriétaire visitant ses troupeaux.

étaient de race divine, avaient imaginé ce moyen de préserver cette race de tout mélange. Le frère de Nitocris ayant été assassiné, elle n'accepta le trône, dit Hérodote, qu'avec l'idée bien arrêtée de le venger : « Elle fit bâtir une grande salle souterraine, puis, sous prétexte de l'inaugurer, mais en réalité dans une tout autre intention, elle invita à un grand repas et reçut dans cette salle un grand nombre d'Égyptiens qu'elle savait être les principaux auteurs de la mort de son frère et, pendant qu'ils étaient à table, elle fit entrer les eaux du fleuve par un canal secret. Voilà ce qu'on raconte d'elle ; on ajoute qu'après cela elle se jeta elle-même dans une grande chambre remplie de cendres, afin d'éviter le châtement. » Cette reine, surnommée la *belle aux joues de rose*, avait fait agrandir et embellir la pyramide de Menkera pour s'y faire enterrer ; cette usurpation de tombeaux se reproduisit plus d'une fois dans la suite. On a retrouvé des fragments du sarcophage de Nitocris, en basalte bleu, au-dessus de la chambre où reposait Menkera. Plus tard, les Grecs traduisirent le surnom de la *belle aux joues de rose* par le mot Rhodopis, qui a le même sens dans leur langue, et c'est peut-être de là que vint la légende attribuant à une courtisane grecque la construction d'une des pyramides d'Égypte.

Si l'histoire politique de l'ancien empire, obligée de rejeter les légendes dont se contentaient les Grecs, n'a plus à enregistrer que quelques noms de rois, l'histoire des mœurs et de la civilisation est très riche en documents sur cette époque reculée. Grâce aux peintures trouvées dans les tombeaux, la physionomie des anciens Égyptiens, leurs costumes, leurs meubles, les outils des divers métiers, les occupations et les travaux des gens de toutes les classes sont plus faciles à connaître que ceux des Grecs du temps de Périclès ou des Romains du temps de Cicéron. Il serait à souhaiter que ces peintures fussent toujours photographiées aussitôt après leur découverte, avant d'être dégradées par le stupide vandalisme des indigènes et surtout des voyageurs. Mariette a fait inutilement des efforts inouïs pour s'opposer à ces dégradations. Malheureusement il n'est pas facile de transporter des peintures murales dans un musée. Il y en a de très curieuses au British Museum. Le Louvre est moins riche sous ce rapport, mais il possède quel-

ques précieux spécimens de la sculpture de l'ancien empire. A côté des statues de Sepa et de sa famille dont j'ai parlé plus haut, on trouve quelques figures qu'on rapporte au temps de la cinquième ou de la sixième dynastie, notamment celle qui représente un intendant des domaines ruraux nommé Skhem-Ka. Une petite statue peinte, d'une conservation parfaite, qui a été trouvée dans le même tombeau et qui représente un scribe accroupi, a été placée au milieu de la salle civile, dans la galerie égyptienne du premier étage. Sur la cheminée de la même salle est une tête peinte en rouge qu'on croit pouvoir attribuer à peu près à la même époque. On a pu voir, à l'Exposition universelle de 1867, quelques œuvres remarquables de la statuaire de l'ancien empire, provenant du musée de Boulaq, notamment la statue en bois de Ra-em-Ke et celle de sa femme, et un groupe de femmes occupées à pétrir du pain.

L'étude de ces peintures et de ces statues, qui sont les plus anciennes œuvres d'art qu'on connaisse, doit faire abandonner un système ingénieux, admis jusqu'ici sans contestation par tous les théoriciens de l'histoire de l'art. D'après ce système, exposé d'une façon très brillante par Lamennais dans son *Esquisse d'une philosophie*, l'architecture est née de la religion, et toutes les autres formes de l'art dérivent de l'architecture. Le temple est la manifestation visible de la pensée religieuse. A l'intérieur on chante des hymnes et on exécute des danses sacrées. Sur les murs on sculpte et on peint des figures, expressions symboliques de la vie divine. Puis, les figures se détachent de leur fond et deviennent des statues isolées, en même temps que la peinture murale accompagne et remplace les bas-reliefs. L'art, exclusivement religieux à ses débuts, descend peu à peu de l'idéal dans la réalité, et la décadence est le dernier terme de cette évolution. Telle est cette hypothèse qu'il n'est plus possible d'accepter aujourd'hui en présence des monuments de l'ancien empire égyptien. L'art de cette époque est purement réaliste et individuel; toutes les peintures reproduisent des scènes empruntées à la vie de tous les jours, à l'agriculture, à la chasse, à la pêche, aux diverses industries. On n'y trouve aucun symbole religieux; peut-être les Dieux n'avaient-ils alors d'autres manifestations visibles que les

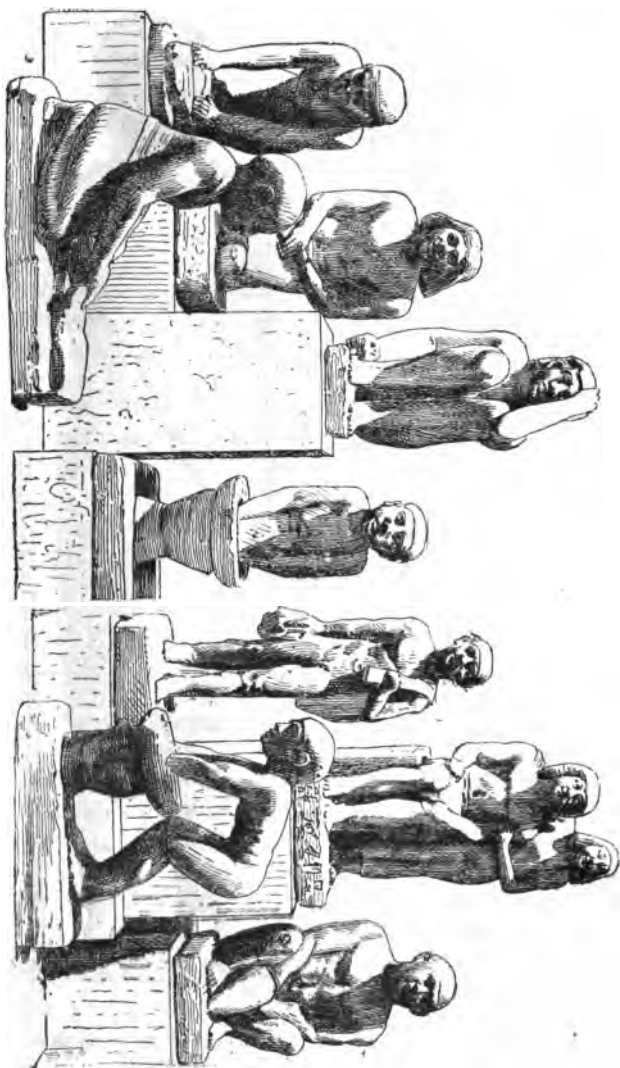
animaux sacrés. La sculpture était indépendante de l'architecture ; les premières statues, qui paraissent aussi anciennes que les bas-reliefs, sont toujours des portraits. Malgré la raideur des attitudes, elles ont un caractère de vie extraordinaire. Dans le petit scribe du Louvre, dans la statue en bois de Ra-em-Ke, la prunelle, formée d'un morceau de cristal de roche derrière lequel est un clou, produit l'illusion d'un regard humain.

Dans les peintures funéraires qui nous montrent le défunt inspectant ses troupeaux et les produits de ses domaines, on peut voir, pendant le défilé des bœufs, des ânes, des chèvres et des oies, un personnage tenant une tablette à la main et faisant le compte des têtes de bétail. Les Égyptiens ont toujours été une race de scribes ; cela n'a rien d'étonnant dans le pays du papyrus. Ce qu'on nommerait aujourd'hui leur bureaucratie était aussi paperassière et probablement aussi inutile que



Statue en bois de Ra-em-Ke (Musée de Boulaq).

Statuettes funéraires de l'ancien empire égyptien (Musée de Bouak).



la nôtre. C'est du moins ce qu'on peut supposer d'après le nombre et la variété de leurs fonctionnaires, qui dans les inscriptions s'attribuent toutes les vertus et se vantent toujours de posséder à un degré exceptionnel la confiance et la faveur du roi. Parmi ces fonctionnaires, on est étonné de trouver dès la sixième dynastie un *conservateur de la maison des livres*. A moins de supposer que ce titre fût une sinécure, comme cela arrive quelquefois chez nous, on doit en conclure qu'il y avait dès lors une bibliothèque royale. La littérature égyptienne ne paraît pas avoir commencé par la poésie, comme chez les peuples qui n'ont appris que tardivement l'usage de l'écriture. Le papyrus donné par M. Prisse à la Bibliothèque nationale de Paris est regardé par les égyptologues comme le plus ancien livre du monde. Il contient des fragments de deux traités de morale qu'on rapporte l'un à la troisième dynastie, l'autre à la cinquième. Le dernier, désigné sous le titre d'*Instructions de Phtahotep*, contient une série de conseils pratiques pour faire son chemin dans le monde et se diriger dans les circonstances de la vie. C'est d'une platitude et d'une médiocrité banale qui rappelle les moralistes chinois. La base de toute morale est l'obéissance filiale qui aura pour récompense, comme dans le Décalogue, une longue vie sur la terre; Phtahotep y ajoute la faveur du roi: « Le fils docile sera heureux par suite de son obéissance, il vieillira, il parviendra à la faveur. » L'auteur se cite lui-même comme exemple: « Je suis devenu ainsi un ancien de la terre. J'ai parcouru cent dix ans de vie avec la faveur du roi et l'approbation des anciens, en remplissant mon devoir envers le roi dans le lieu de sa faveur. »

Dans d'autres papyrus, dont quelques-uns remontent peut-être au premier empire, mais dont l'antiquité est moins bien établie, on trouve des recettes médicales entremêlées quelquefois de conjurations magiques, un fragment de conte fantastique rappelant ceux des *Mille et une nuits*; mais pour trouver une œuvre de quelque valeur littéraire il faut descendre jusqu'au poème de Penta-Our, sous la XVIII^e dynastie; pour trouver quelque chose qui ressemble à de la philosophie, il faut descendre jusqu'aux livres hermétiques, qui ne nous sont parvenus qu'en grec, et où l'influence des

idées grecques se fait sentir à chaque page. La littérature et la science n'ont jamais été chez les Égyptiens à la hauteur des arts plastiques et de l'industrie. La construction et l'orientation des pyramides atteste certaines connaissances en géométrie pratique et en astronomie, mais la science théorique ne fut cultivée qu'assez tard. Les légendes racontées à Hérodote par les prêtres et la peine que se donnent les savants pour fixer la chronologie égyptienne suffiraient pour montrer que les Égyptiens ne soupçonnaient pas les conditions de l'histoire. Quand M. de Rougé dit que la bibliothèque de l'Ancien Empire serait plus précieuse pour nous que celle d'Alexandrie, il pousse un peu trop loin le culte de l'archéologie; toute la littérature égyptienne, d'après ce que nous en connaissons, ne vaut pas une tragédie de Sophocle ou d'Eschyle et rien ne consolera l'humanité de la perte des chefs-d'œuvre détruits sous Théodose avec le Sarapeion.

CHAPITRE III

Le Moyen Empire. Invasion des Pasteurs.

On n'a retrouvé aucun monument des VII^e, VIII^e, IX^e et X^e dynasties. Elles n'étaient pas de Memphis comme les précédentes, mais de Hnès, ville de la moyenne Égypte appelée par les Grecs Héracléopolis. On ne sait absolument rien sur cette dernière période de l'Ancien Empire, on la fait durer à peu près cinq cents ans. Il se peut que plusieurs dynasties aient régné simultanément sur différentes parties de l'Égypte. La XI^e dynastie, qui règne à Thèbes et qui ouvre la période qu'on nomme le Moyen Empire, n'est guère mieux connue. Il y a au Louvre, dans la galerie égyptienne du premier étage, deux cercueils de bois en forme de momies ayant appartenu à deux rois de la XI^e dynastie nommés Antew. L'un est fort simple, l'autre est assez richement orné; il était entièrement doré et les yeux sont incrustés en émail. Toute la

décoration consiste en deux grandes ailes qui enveloppent tout le corps du roi défunt. L'inscription se compose d'abord d'un hommage au Dieu funéraire Anubis ; après cette prière vient la mention curieuse que ce cercueil a été dédié au roi Antew l'aîné par son frère le roi Antew. La famille des Antew est la première dynastie thébaine. Elle précède immédiatement la XII^e dynastie. Ces cercueils et un troisième que possède le Musée britannique ont été trouvés dans la montagne funéraire voisine de Thèbes. Le nom d'Antew est devenu dans la mythologie grecque celui d'Antaios, géant libyen, fils de la Terre ; attaqué par Héraklès, il renouvelait ses forces en touchant du pied sa mère ; le héros grec l'étouffa en le soulevant dans ses bras. Diodore de Sicile fait d'Antaios un gouverneur de la Libye sous le règne d'Osiris. La ville de Douw dans la haute Égypte est appelée par les Grecs Antaiopolis.

La XII^e dynastie, originaire de Thèbes comme toutes celles du Moyen Empire, dura 213 ans et représente pour l'Égypte une période de puissance militaire et d'activité industrielle. Les rois de cette dynastie, qui s'appellent tous Amenhema ou Ousortesen, établirent leur empire au nord-est sur l'Arabie Pétrée, au midi sur le pays de Coush, c'est-à-dire sur la Nubie ou la basse Éthiopie. On trouve des traces de leur domination jusqu'à la seconde cataracte. Sur les noms de ces rois conquérants, la tradition accumula de siècle en siècle les principaux exploits de leurs successeurs et promena leurs armées victorieuses dans la Bactriane et dans l'Inde ; c'est ainsi que se formèrent les légendes de Memnon et de Sésostris. Ce qui vaut mieux que ces conquêtes imaginaires, c'est la prospérité intérieure développée par de grands travaux d'utilité publique et entretenue par une bonne administration. Le lac Mœris avait probablement été entrepris sous l'ancien empire, mais l'endiguement des eaux dans ce vaste réservoir, les canaux qui distribuaient et régularisaient l'inondation du Nil paraissent l'œuvre de la XII^e dynastie. Le lac Mœris ne rend aujourd'hui aucun service, mais il est possible qu'un jour, par le rétablissement des digues et des canaux, il redevienne ce qu'il était autrefois, une source de richesse et de prospé-

rité pour l'Égypte. Il suffirait pour cela que ce pays tombât entre les mains d'un gouvernement intelligent.

Le pouvoir de régler les débordements du Nil, d'où dépendait la fertilité du sol, donnait au roi le caractère d'une divinité bienfaisante. Nous avons eu longtemps l'habitude d'attribuer à nos gouvernements ce rôle de providence, sans avoir la même excuse que les Égyptiens. Voici ce que dit Napoléon dans un morceau dicté à Sainte-Hélène sur la géographie de l'Égypte : « Dans aucun pays l'administration n'a autant d'influence sur la prospérité publique. Si l'administration est bonne, les canaux sont bien creusés, bien entretenus, les règlements pour l'irrigation sont exécutés avec justice, l'inondation est plus étendue. Si l'administration est mauvaise, vicieuse ou faible, les canaux sont obstrués de vase, les digues mal entretenues, les règlements de l'irrigation transgressés, les principes du système d'inondation contrariés par la sédition et les intérêts particuliers des individus et des localités. Le gouvernement n'a aucune influence sur la pluie ou la neige qui tombe dans la Beauce ou dans la Brie ; mais en Égypte, le gouvernement a une influence immédiate sur l'étendue de l'inondation qui en tient lieu. C'est ce qui fait la différence de l'Égypte administrée sous les Ptolémées, de l'Égypte déjà en décadence sous les Romains et ruinée par les Turcs. Pour que la récolte soit bonne, il faut que l'inondation ne soit ni trop basse, ni trop haute. Le roi Mœris avait remédié à ces grands inconvénients. Le lac qu'il fit construire était un grand réservoir où il faisait écouler le Nil lorsque l'inondation était trop forte. Il ouvrait le lac et venait au secours du Nil dans les années où son inondation était trop faible... On se servait de ce réservoir pour fournir l'eau, pendant les basses eaux, aux pays qui en avaient besoin, et dans une proportion calculée. »

Il y a à Rome une magnifique statue du Nil, de l'époque gréco-romaine ; on peut en voir une bonne copie au jardin des Tuileries. Le fleuve d'Égypte est représenté par un vieillard majestueux couronné d'épis, accoudé sur un sphinx et tenant une corne d'abondance ; un crocodile et un ichneumon sont à ses pieds. Seize enfants, tous de la hauteur d'une coudée, sont

groupés autour de lui; leur nombre allégorique indique la crue de seize coudées nécessaire à l'abondance des récoltes et à la prospérité de l'Égypte. « La crue du Nil, dit Pline, se mesure par des marques qui sont dans des puits; le débordement régulier est de seize coudées; un débordement moindre n'arrose pas tout, un débordement plus grand, mettant plus de temps à se retirer, retarde les travaux; celui-ci, par l'humidité qu'il laisse dans le sol, empêche de profiter de l'e-



[Le Nil (Statue gréco-romaine du musée du Vatican).]

poque des semailles; celui-là ne permet pas d'ensemencer sur un sol desséché. L'Égypte redoute l'un et l'autre : à douze coudées il y a famine, à treize il y a encore disette; quatorze amènent la joie, quinze la sécurité, seize l'abondance et les délices. » On a trouvé à Eléphantine un Nilomètre destiné à marquer la crue exacte des eaux; les traces de numération grecque font regarder ce monument comme ne remontant pas au delà des Ptolémées; mais on sait qu'il en a existé à des époques beaucoup plus anciennes. « On a recueilli, dit

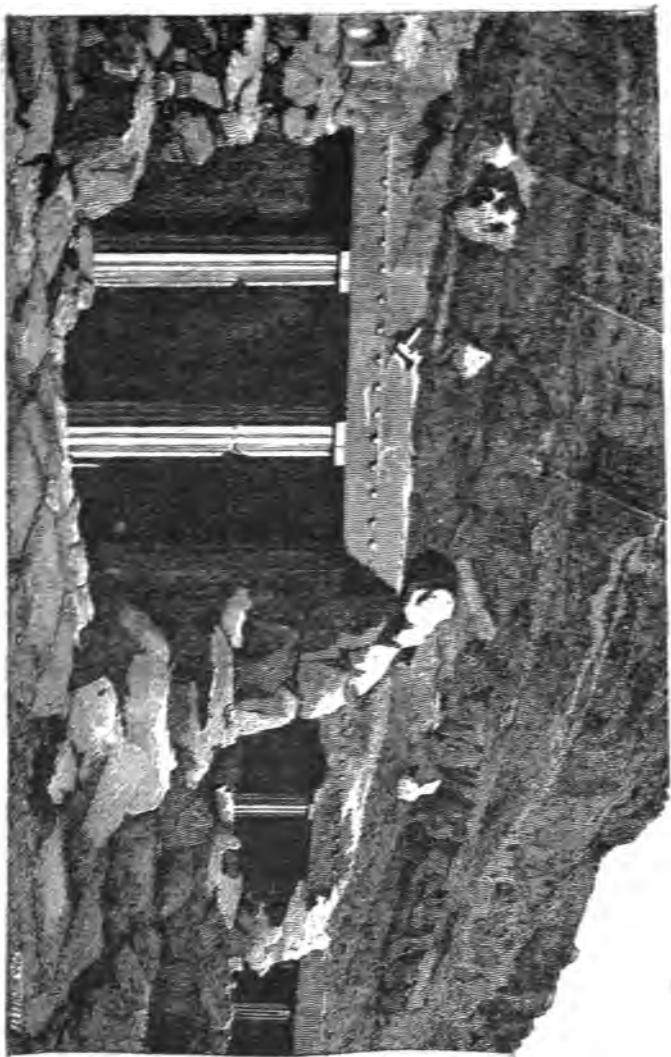
M. Pierret, des indications hiéroglyphiques de l'élévation du Nil sous Amenhema III (XII^e dynastie) : il montait alors à Semneh, dans le temps de l'inondation, à sept mètres plus haut qu'aujourd'hui et baignait sans doute des régions qui sont devenues stériles. »

Il y avait près du lac Mœris une construction appelée le palais au bord du lac, *lopt-ro-hount*, d'où les Grecs ont fait Labyrinthe. Les ruines de ce monument, très célèbre dans l'antiquité, ont été retrouvées en 1799 par deux Français, MM. Jomard et Bertre. Depuis, M. Lepsius les a explorées avec soin, et y a retrouvé plusieurs fois le nom d'Amenhema. Hérodote place la construction du Labyrinthe à une époque moins ancienne : il l'attribue aux douze rois qui régnèrent ensemble avant Psammitichos. Il en parle avec admiration et le trouve supérieur même aux Pyramides. « Je l'ai vu, dit-il, et je l'ai trouvé au-dessus de sa réputation..... Il renferme douze cours entourées de murs et autant de portes, six ouvrant au nord et six au midi. La partie supérieure de l'édifice contient cent chambres et il y en a un nombre égal sous terre. J'ai visité toutes les chambres de l'étage supérieur et je ne parle que de ce que j'ai vu ; quant aux appartements inférieurs, je ne les connais que par information, car les Égyptiens chargés de leur garde ne voulurent point me permettre d'y descendre, parce qu'ils renferment les tombeaux des crocodiles sacrés et ceux des rois qui bâtirent le Labyrinthe. Je ne parle donc des logements souterrains que par ouï-dire : quant à ceux d'en haut je les ai vus et les regarde comme ce que les hommes ont fait de plus grand. On ne peut se lasser d'admirer la variété des passages tortueux qui mènent des cours dans les chambres et des issues qui conduisent à d'autres cours. Le toit de tous ces bâtiments est de pierre ainsi que les murs, qui sont partout décorés de sculptures. Autour de chaque cour est une colonnade de pierres blanches. A l'angle où finit le labyrinthe s'élève une pyramide de cinquante orgyes, où sont sculptés de grands animaux. »

Il est difficile de savoir à quoi servait le labyrinthe. « On n'est pas d'accord, dit Pline, sur la destination de cet édifice. Selon Démotélès, c'était le palais du roi Mothérudes ; suivant

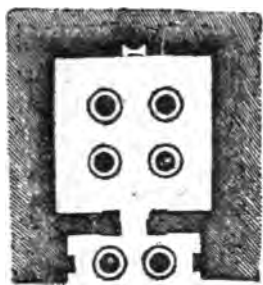
Lykéas, le tombeau de Mœris ; plusieurs croient que c'était un temple consacré au soleil, et cette opinion a prévalu. » L'explication de Strabon est la plus vraisemblable : il dit que le nombre des cours répondait à celui des préfectures de l'Égypte, que les Grecs appellent des *nomes* ; les gouverneurs y étaient réunis à l'occasion de certaines fêtes religieuses, pour le règlement des questions politiques et militaires. Champollion-Figeac conclut de là que le gouvernement de l'Égypte était représentatif : c'est forcer un peu le sens du passage, d'ailleurs peu explicite, de Strabon ; si les Égyptiens avaient eu des assemblées nationales, Hérodote, qui leur attribue l'oracle de Dodone et jusqu'aux noms des divinités grecques, n'aurait pas manqué de leur attribuer aussi l'invention des formes républicaines. Dans ce qu'on nous dit du Labyrinthe, il n'est pas question d'une salle de délibérations ; on ne nous parle que de chambres et de couloirs où il était impossible de se diriger sans guide. Cette disposition bizarre avait singulièrement frappé les anciens et il y eut beaucoup de labyrinthes imités de celui d'Égypte. Le plus célèbre était en Crète ; on y plaçait la fable du Minotaure. Il y en eut aussi un à Lemnos, un autre en Italie, que Varron décrit comme le tombeau de Porsenna. « Étrange manière, dit Pline, de chercher la gloire dans des dépenses qui ne peuvent servir à personne ! »

Les grottes sépulcrales de Beni Hassan, où se trouvent les plus anciennes colonnes qui se soient conservées en Égypte, sont du temps de la XII^e dynastie. Ces colonnes sont des prismes à huit ou à seize faces, égaux dans toute leur hauteur et surmontés d'un abaque de forme quadrangulaire, taillé dans le roc, ce qui indique l'imitation d'une construction en bois. Champollion, trouvant une ressemblance entre ces colonnes et celles des temples doriques, a cru qu'elles avaient pu servir de modèles aux Grecs et a donné à cette architecture le nom de *proto-dorique*. M. Daniel Ramée, dans son *Histoire de l'architecture* admet cette ressemblance, mais il en tire une conclusion toute différente : on sait que les Égyptiens faisaient élever leurs constructions par des prisonniers de guerre, et qu'à des époques très anciennes, des aventuriers grecs, mêlés à



Grottes spéléologiques de Beni Hassan.

des Tyrrhéniens et à d'autres peuples, ont essayé d'envahir l'Égypte par la Libye. M. Ramée suppose que les colonnes de Beni Hassan ont été élevées par des prisonniers grecs. On peut choisir entre les deux opinions, mais peut-être n'est-il pas nécessaire d'expliquer une ressemblance très contestable. Les colonnes prismatiques de Beni Hassan n'ont ni renflements dans le fût, ni échine au-dessous de l'abaque, ni triglyphes sur l'architrave, ni métopes dans les entre-colonnements, rien en un mot de ce qui constitue l'ordre dorique. Il n'est pas difficile d'équarrir un tronc d'arbre, et de reproduire cette



Plan d'une des grottes de Beni Hassan.



Colonne prismatique de Beni Hassan.

forme de pilier à pans coupés, quand on remplace un poteau de bois par un support de pierre. C'est une idée tellement simple que les Grecs n'ont pas eu besoin de l'emprunter à l'Égypte, qu'ils ne connaissent pas quand ils ont bâti leurs premiers temples. Si un architecte grec avait visité les grottes de Beni Hassan, à côté de ces colonnes prismatiques il en aurait vu d'autres beaucoup plus élégantes, formées par la réunion de quatre colonnettes renflées par le bas, amincies par le haut, et reproduisant la forme d'une tige de lotos ; s'il avait cherché des modèles, il aurait certainement imité ces colonnes plutôt que les autres.

La plupart des grottes de Beni Hassan sont décorées de peintures très curieuses, et analogues à celles qu'on trouve dans les tombes voisines des pyramides. On y voit la représentation naïve et très variée des travaux agricoles, de la chasse,

Solles données aux animaux domestiques.



L'homme et ploutage.



PEINTURES DES GROTTES DE BENI HASSAN

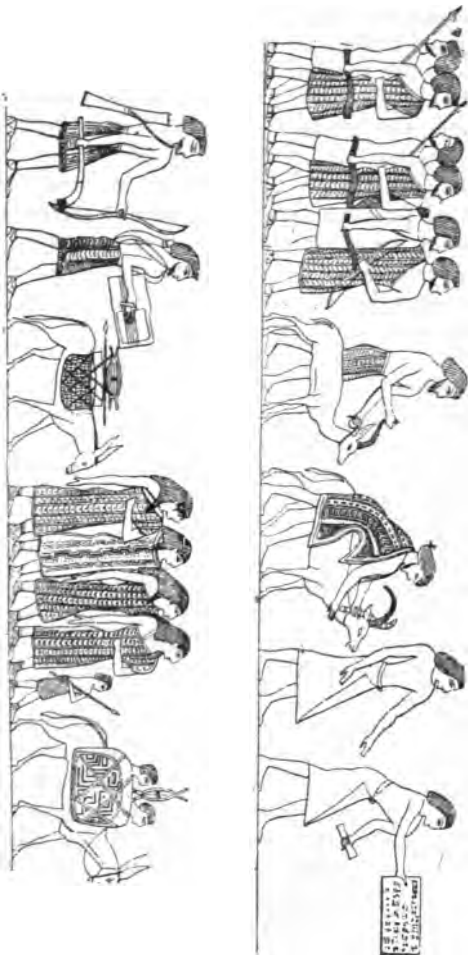
de la pêche, des occupations domestiques et des divers amusements qui constituaient la vie égyptienne. Comme ces peintures décorent des tombeaux, on peut croire qu'elles se rapportent à la destinée des âmes, mais elles semblent impliquer l'idée d'une résurrection sur la terre plutôt que l'espoir

d'une existence différente dans un monde supérieur. Les peintures des tombeaux de Beni Hassan font voir que les Égyptiens connaissaient dès lors les diverses variétés de la race humaine et que le commerce ou la guerre les avaient mis en rapport avec les populations asiatiques. D'après l'*Itinéraire* de M. Isambert, une scène curieuse qui se trouve dans l'avant-dernière grotte, vers le Nord, représente l'arrivée en Égypte, sous le règne d'Ousortesen, d'une nombreuse famille d'étrangers dont le nom est *Aam* dans l'inscription correspondante, nom qui désignait un peuple nomade de l'ancienne région de Canaan, peut-être les Ammonites de la Bible. On a là sous les yeux une scène patriarcale, qui fait songer à Jacob et à ses fils. Le chef de la famille s'avance le premier et offre en cadeau un bouquetin. Ses compagnons le suivent armés de lances et d'arcs. Les femmes rappellent le type juif. Ce n'est pas le cheval ni le chameau qui accompagne la famille immigrante, c'est l'âne. Le cheval ne paraît dans les peintures et dans les bas-reliefs que sous le Nouvel Empire. Quant au chameau, quoique la Genèse le nomme parmi les animaux donnés par Pharaon à Abraham, il ne figure sur aucun monument égyptien. Dans les tombes de Beni Hassan comme dans celles de Gizeh et de Sakkara on peut remarquer aussi l'absence de représentations religieuses : il est probable qu'il y avait des figures de divinités dans les temples, mais les obélisques d'Héliopolis et du Fayoum sont tout ce qui reste des temples de la XII^e dynastie et nous ne pouvons juger l'art de cette époque que par les tombeaux.

Les grottes funéraires de Beni Hassan ne sont pas des sépultures royales, c'est le cimetière des princes héréditaires de Meh. Ces princes appartenaient à ce que M. Maspero appelle la féodalité égyptienne, et ce qu'il dit de la condition des classes nobles sous le Moyen Empire justifie ce rapprochement avec la société européenne au moyen âge : « Les nômes, principautés héréditaires placées entre les mains de quelques grandes familles, pouvaient passer de l'une à l'autre par mariage ou par héritage, à condition pour le nouveau possesseur de se faire confirmer dans son acquisition par les souverains régnants. Les devoirs de ces petits princes envers leurs suzerains et

leurs sujets étaient fort nettement définis : ils devaient l'impôt

Emigration d'une famille asiatique en Égypte (Peinture des grottes de Beni Hassan).



et le service militaire à l'un, bonne et exacte justice aux

autres. » Voici en quels termes Améni, prince de Meh, se vante de sa fidélité au roi : « J'ai servi mon maître lorsqu'il marcha pour battre les ennemis dans les contrées étrangères... Quand Sa Majesté revint en paix après avoir battu ses ennemis dans Koush la vile, je vins servir devant lui. Pas un mes soldats n'a déserté lorsque je convoyai les produits des mines d'or à la sainteté du roi Ousortesen I^{er}, vivant à toujours et à jamais. » Il fait ensuite l'éloge de son administration : « Moi, j'étais un maître de bonté, plein d'amabilité, un gouverneur qui aimait son pays. J'ai travaillé, et le nôme entier fut en pleine activité. Jamais petit enfant ne fut affligé, jamais veuve ne fut maltraitée par moi, jamais je n'ai troublé de pêcheur ni entravé de pasteur. Jamais disette n'eut lieu de mon temps, et je ne laissai jamais d'affamé dans les années de mauvaise récolte. Car j'ai labouré tous les terrains du nome de Meh, jusqu'à ses limites au sud et au nord. J'ai donné également à la veuve et à la femme mariée, et je n'ai pas préféré le grand au petit dans les jugements que j'ai rendus. »

On pourrait croire d'après cela que l'Égypte était pour le peuple un paradis terrestre ; mais les oraisons funèbres ne sont pas toujours très véridiques. Un vieux scribe du temps nous montre le revers de la médaille et trace un tableau peu séduisant de la condition des classes laborieuses ; en voici quelques traits que nous empruntons à M. Maspéro : « J'ai vu le forgeron à la gueule du four. Ses doigts sont rugueux comme des objets en peau de crocodile ; il est plus puant qu'un œuf de poisson... La nuit, quand il est censé être libre, il travaille encore, il veille au flambeau. — Le tailleur de pierres cherche du travail en toute espèce de pierres dures... ; comme il reste accroupi dès le lever du soleil, ses genoux et son échine sont rompus. — Le barbier rase jusqu'à la nuit... il va de maison en maison pour chercher des pratiques ; il se rompt les bras pour emplir son ventre. — Le batelier descend jusqu'à Natho pour gagner son salaire ; quand il a accumulé travail sur travail, qu'il a tué des oies et des flamants, à peine arrive-t-il à son verger, à sa maison, qu'il lui faut s'en aller. Je te dirai comme le maçon est exposé aux rafales, construisant péniblement, attaché aux chapiteaux en forme de lotus des maisons ; ses deux bras

s'usent au travail, ses vêtements sont en désordre, il se ronge lui-même, ses doigts lui sont des pains ; il ne se lave qu'une fois par jour ; quand il a son pain, il rentre à la maison et bat ses enfants. — Le tisserand, dans l'intérieur des maisons, est plus malheureux qu'une femme. Ses genoux sont à la hauteur de son cœur ; il ne goûte pas l'air libre. Si un seul jour il manque à fabriquer la quantité d'étoffe réglementaire, il est lié comme le lotus des marais. C'est seulement en gagnant par des dons de pain les gardiens des portes qu'il peut voir la lumière. » L'auteur passe encore d'autres métiers en revue, et conclut en engageant son fils à embrasser la carrière des lettres dont il fait un pompeux éloge, car elle conduit aux emplois et aux faveurs, et il paraît qu'alors comme aujourd'hui, on ne connaissait rien de plus désirable que d'émarger au budget.

La XII^e dynastie représente dans le Moyen Empire, comme la IV^e dans l'Ancien Empire, une époque de puissance et de prospérité ; mais après l'une comme après l'autre les monuments offrent une lacune. « Quelques savants pensent, dit M. de Rougé, que dès le commencement de la XIII^e dynastie arrivèrent les invasions des peuples nomades de l'Asie, que l'histoire nous désigne sous le nom de Pasteurs. Il faut néanmoins remarquer que les rois nommés Sevekhotepe et Nouwrehotepe, qui appartiennent à cette dynastie, étaient encore de puissants princes. Nous avons au Louvre une grande statue de granit rose représentant Sevekhotepe III, qui fut trouvée, dit-on, dans la basse Égypte. Un de ses successeurs faisait élever d'immenses colosses dans l'île d'Argo, au fond de l'Éthiopie. Tous ces travaux semblent indiquer encore une souveraineté paisible. On possède une très longue liste des rois qui suivirent les Sevekhotepe ; ils constituent les XIV^e, XV^e, XVI^e et XVII^e dynasties, sous lesquelles Manéthon place l'invasion des Pasteurs. »

Cette invasion, dont Hérodote ne parle pas, non plus que Diodore de Sicile, est racontée en ces termes dans un passage de Manéthon cité par Josephé : « Il y eut un roi nommé Amenhema (1) ; sous lui, je ne sais comment, le Dieu souffla

(1) On l'appelle Timaos parce qu'on a la mauvaise habitude de ne lire les auteurs grecs que dans des traductions. Il y a dans Josèphe :

contre nous, et des hommes de race ignoble, venus des régions de l'Orient, envahirent le pays d'une façon imprévue et s'en emparèrent sans combat. Ils mirent la main sur les chefs, incendièrent les villes et renversèrent les temples des Dieux. Ils traitèrent tous les habitants d'une manière très dure, tuant les uns et réduisant les autres en esclavage avec leurs femmes et leurs enfants. Enfin ils prirent pour roi un des leurs nommé Salatis. Il s'établit à Memphis, soumit à un tribut la haute et la basse Égypte et plaça des garnisons dans les lieux les plus convenables. Il fortifia surtout les pays de l'Orient, prévoyant que les Assyriens, s'ils devenaient un jour plus forts, voudraient envahir le royaume. Et trouvant dans le nome Saïte une ville avantageusement située, près du fleuve Bubastite, et appelée d'après l'ancienne théologie Avaris, il la reconstruisit, l'entoura de fortes murailles et y établit une garnison de quarante mille soldats. Il y venait chaque été pour récolter la moisson et pour payer ses troupes, qu'il exerçait avec soin afin d'inspirer la terreur au dehors. » Manéthon donne ensuite les noms de cinq rois, successeurs de Salatis, qui, pendant deux cents ans, « s'efforcèrent d'extirper les racines de l'Égypte : cette race s'appelait Hyksos, c'est-à-dire les rois pasteurs, car *Hyk* dans la langue sacrée signifie roi, et *sos* est le nom des pasteurs dans le dialecte vulgaire ; quelques-uns disent que c'étaient des Arabes. »

Depuis les fouilles exécutées par Mariette sur l'emplacement de Tanis (Sân), les savants n'admettent plus sans restrictions le rôle dévastateur et barbare attribué par Manéthon à la domination des Hyksos. Quatre sphinx et des statues de rois appartenant à une des dynasties de pasteurs et que Mariette a fait placer au Musée de Boulaq, tout en offrant un caractère de physionomie qui indique une race étrangère, sont égaux, et peut-être supérieurs comme œuvres d'art, aux monuments de la dynastie indigène qui régnait à la même époque en Thébaidé. « La face, dit Mariette, est ronde, anguleuse, le nez écrasé, la bouche dédaigneuse. Une épaisse crinière de lion encadre le visage et en augmente encore l'énergie... Jusqu'ici, sur la foi de

ἐγένετο βασιλεὺς ἡμῖν τίμαος. Il est évident qu'il faut lire : ἐγένετο βασιλεὺς Ἀμενήμαος. Cela fait remonter l'invasion des Pasteurs à la XII^e dynastie.

Manéthon, on avait cru que les Hyksos n'avaient été que de sauvages envahisseurs, irréconciliables ennemis de la puissance des Pharaons. Mais ce sphinx de Sâh porte des légendes en langue égyptienne, officiellement rédigées au nom d'un de ces rois. Bien plus, ce même personnage y prend le cartouche égyptien ; il s'y dit le Dieu bienfaisant et le fils du Soleil... Loin d'avoir mutilé et détruit les statues des souverains nationaux qu'ils expulsaient, les rois Pasteurs respectèrent ces statues et les ornèrent de leurs propres noms écrits en hiéroglyphes. L'amour-propre national froissé aura donc porté Manéthon à exagérer les désastres de l'invasion asiatique. Peut-être quelques violences, inséparables de toute conquête à main armée, marquèrent-elles l'arrivée des Hyksos sur les frontières orientales du Delta. Mais les images des rois détrônés ne furent pas détruites et il vint même un temps où les vainqueurs, subissant à leur tour la loi des vaincus, adoptèrent leur écriture, leur art et, en partie, leur religion. »

Les races palestiniennes ou sémitiques auxquelles appartenaient principalement les conquérants de l'Égypte ont toujours eu sur la religion des idées exclusives et des habitudes d'esprit intolérantes. Si les Hyksos s'étaient contentés d'introduire un Dieu nouveau dans le panthéon égyptien, il n'y aurait pas eu de réclamation, d'autant moins que leur Southeh se confondit avec Set ; mais les Égyptiens ne pouvaient admettre que pour honorer ce Dieu il fallût proscrire les autres. C'est sur cette question qu'une lutte s'engagea entre les rois étrangers, suzerains de l'Égypte, et les princes indigènes de Thèbes, réduits par la conquête à la condition de vassaux. Un papyrus du British Museum expose ainsi l'origine de cette lutte qui devait se terminer par l'expulsion des Pasteurs : « Il arriva que le pays d'Égypte tomba aux mains des ennemis, et personne ne fut plus roi (du pays entier) au moment où cela arriva. Et voici que le roi Tiaaken fut seulement un *hyk* (prince vassal) de la haute Égypte... Les ennemis étaient dans Héliopolis et leur chef dans Avaris... Le roi Apepi se choisit le Dieu Southeh comme seigneur et ne fut serviteur d'aucun autre Dieu existant dans le pays entier... Il lui bâtit un temple en bon travail durant à toujours. » Tiaaken voulait continuer à

adorer Ammon qui était le Dieu de Thèbes. Cela offusqua le roi Apepi, il fit des sommations qui furent mal reçues, et Tiaaken, comptant sur l'appui des autres princes indigènes et de toute la population, prit le titre de roi et commença la guerre.

La domination des Pasteurs durait depuis cinq cents ans, il fallut encore un siècle et demi pour les rejeter hors de l'Egypte. La guerre fut terminée par un roi nommé Amosis ou Ahmès qui s'empara de leur camp fortifié d'Avaris. M. de Rougé a traduit l'épithaphe d'un officier qui prit part à cette guerre ; il s'appelait aussi Ahmès et il était chef des nautonniers : « Lorsque je suis né dans la forteresse d'Eileithuia, dit-il, mon père était lieutenant du feu roi Tiaaken. Je fis le lieutenant tour à tour avec lui dans le vaisseau nommé le *Veau*, au temps du feu roi Ahmès... J'allai à la flotte du nord pour combattre... et on assiégea la forteresse de Tanis, et je combattis sur mes jambes devant Sa Majesté. Voici que je passai sur le vaisseau nommé *l'Intronisation à Memphis*. On livra un combat naval sur l'eau qui porte le nom d'eau de Tanis (le lac Menzaleh)... La louange du roi me fut accordée et je reçus le collier d'or pour la bravoure... Le combat se fit au sud de la forteresse... On prit la forteresse de Tanis et j'en enlevai un homme et deux femmes, en tout trois têtes que Sa Majesté m'accorda comme esclaves. » Josèphe rapporte d'après Manéthon que les Pasteurs obtinrent une capitulation et se retirèrent dans le désert de Syrie au nombre de deux cent quarante mille ; mais qu'ils s'arrêtèrent en Judée par crainte des Assyriens et fondèrent la ville de Jérusalem. Il s'agit sans doute ici de la ville des Jébuséens qui ne prit le nom de Jérusalem que longtemps après, sous la domination des rois juifs.

CHAPITRE IV

Le Nouvel Empire.

Les Dynasties guerrières. — La dix-huitième dynastie qui commence après l'expulsion des Pasteurs ouvre la période de l'his-

toire d'Égypte qu'on nomme le Nouvel Empire. Le rôle prépondérant du sacerdoce et de l'armée pendant cette période, la distingue nettement des précédentes. C'était la conséquence naturelle d'une guerre à la fois nationale et religieuse. A peine délivrée des conquérants étrangers, l'Égypte devint conquérante à son tour. Ahmès, le vainqueur des Hyksos et le fondateur de la XVIII^e dynastie, avait épousé une Éthiopienne ; ses successeurs, les Amenhotep et les Thouthmès étendirent leur domination sur l'Éthiopie et le pays de Koush plus loin que ne l'avaient fait les rois de la XII^e dynastie. Au nord-est, ils soumirent la Syrie et la Phénicie, et firent plusieurs expéditions heureuses en Assyrie et en Mésopotamie. « Les légions égyptiennes, dit M. Maspero, prirent le chemin de l'Asie que les débris des Pasteurs leur avaient ouvert, et ne l'oublièrent plus. Dès lors, ce ne fut plus, des sources du Nil Bleu aux sources de l'Euphrate et sur toute la Syrie, que victoires et conquêtes perpétuelles. Un jour, on apprenait à Thèbes la défaite des nègres d'Abyssinie, l'arrivée du général ou du prince victorieux, de son butin, de ses soldats. Des processions fantastiques de girafes menées au licol, de cynocéphales enchaînés, de panthères et d'ours apprivoisés, s'allongeaient indéfiniment dans les rues. Le lendemain, victoire remportée à l'occident du Delta sur les Libyens et leurs alliés. Les barbares du Nord, coiffés de casques étranges ou la tête encadrée dans le mufler d'une bête fauve dont la peau flottait sur leurs épaules, venaient étaler aux yeux des Égyptiens brunis leurs grands corps blancs ornés de peintures et de tatouages. Puis c'était un succès sur les Routen ou la prise d'une place forte, entrepôt du commerce syrien. Le défilé recommençait aux fanfares du clairon et aux roulements du tambour ; les acclamations de la multitude et les chants des prêtres accueillaient partout le cortège triomphal du Pharaon. C'était le temps des fortunes rapides : le fils d'un batelier s'en allait simple soldat et revenait général. Il fallut cinq siècles de guerres perpétuelles pour calmer l'humeur belliqueuse des Égyptiens. »

Les XVIII^e, XIX^e et XX^e dynasties, qui marquent l'apogée de la puissance militaire de l'Égypte, répondent en même temps au plus haut degré de développement de l'art sacerdotal.

Des temples s'élevèrent dans les principales villes de la vallée du Nil, principalement à Thèbes, l'immense capitale du Nouvel Empire, la ville aux cent portes, comme l'appelle Homère. Sur les murs des temples, qui étaient en même temps des palais, les rois faisaient sculpter leurs victoires et graver les noms des peuples vaincus. On les voit sur les pylônes enlevant d'une main par les cheveux leurs ennemis terrassés, ou les écrasant sous les roues de leur char. Le cheval, qui n'avait pas encore paru dans les peintures égyptiennes,



Retour triomphal du roi ramenant ses prisonniers de guerre.

figure souvent sur les monuments du Nouvel Empire. Sur les parois intérieures des cours et des salles, et du haut en bas des grandes colonnes, sont des bas-reliefs peints qui représentent les symboles de la religion. A l'occident, au fond de la vallée, dans les flancs arides de la montagne de Libye, sont creusées de longues galeries toujours décorées de peintures, quoique la lumière n'y pénètre jamais. Ces hypogées, ou souterrains, sont des tombeaux dont les plus richement ornés sont ceux des rois. C'est d'un cercueil trouvé au pied de la montagne que proviennent les magnifiques bijoux qui

ont figuré à l'exposition de 1867 et qui appartiennent au musée de Boulaq. Ce cercueil était celui d'une reine, Aah-Hotep, qu'on croit la mère du roi Ahmès, fondateur de la dynastie.

Thèbes s'étendait sur les deux rives du Nil. Pendant plus de mille ans d'immenses constructions y furent élevées et successivement agrandies par une longue suite de rois. Saccagée et à peu près détruite par Cambyse, le conquérant perse de l'Égypte, écrasée définitivement par Ptolémée Lathyre après une insurrection, Thèbes fut depuis cette époque ce qu'elle est encore aujourd'hui, un désert où sont dispersées, sur un grand espace, quelques huttes de fellahs parmi des monceaux de ruines. On désigne ce qui reste de ces monuments par les noms modernes des villages élevés sur leurs débris, Louksor et Karnak à droite du fleuve, Kournah et Medineh Tabou sur la rive gauche. Quand les soldats de la République poursuivaient, sous la conduite de Desaix, les mameluks de Mourad bey, on dit qu'oubliant leurs fatigues, le manque de vivres et l'accablante chaleur du climat d'Égypte, ils battirent des mains d'enthousiasme à l'aspect des ruines de Thèbes. A cette époque, la plupart des monuments de cette ville magnifique auraient pu être restaurés, comme le prouvent les gravures du grand ouvrage publié par la commission française. Mais depuis, Méhémet Ali eut besoin de matériaux pour bâtir des salpêtrières et trouva économique de prendre des pierres toutes taillées dans les édifices en ruine; cet exemple de vandalisme fut souvent suivi par ses successeurs. Les temples et les palais de Karnak, le plus prodigieux ensemble de constructions qu'il y eût au monde, devinrent une carrière inépuisable. La partie orientale des ruines, qui est la plus ancienne, fut celle qui eut le plus à souffrir. C'est ce qu'on appelle le Thoutmoseion, du nom des Thoutmès qui agrandirent dans d'énormes proportions le sanctuaire élevé dès la XI^e dynastie en l'honneur d'Ammon, le grand Dieu de la Thébaïde.

La division occidentale des ruines de Karnak appartient aux XIX^e, XX^e et XXI^e dynasties. Elle est séparée du Thoutmoseion par un espace découvert où deux obélisques de granit avaient été élevés par la reine Hatasou, fille et sœur des Thoutmès.

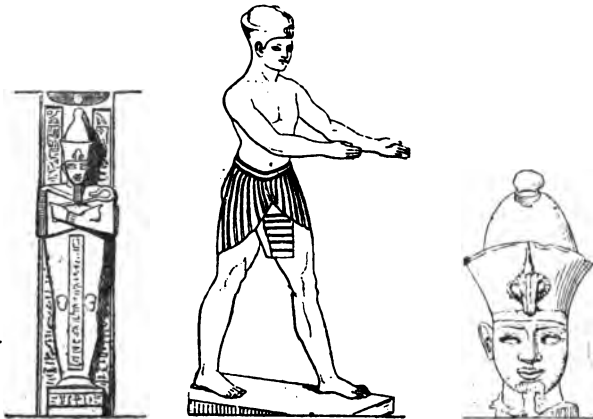
L'un des deux est brisé, l'autre est encore debout : il a 6 mètres de plus que celui de la place de la Concorde. D'après une inscription gravée sur la base, cet obélisque fut extrait de la montagne de Syène, transporté et dressé en sept mois. Cette reine Hatasou qui, après la mort de Thoutmès I^{er}, gouverna longtemps l'Égypte sous le nom de ses deux frères, se faisait quelquefois représenter en homme avec la barbe postiche des souverains. Elle éleva dans une autre partie de Thèbes, sur la rive gauche du Nil, un monument important de son règne : c'est un temple sur les murs duquel sont des bas-reliefs peints représentant tous les détails d'une expédition dans une contrée de l'Arabie appelée le pays de *Pount*, qui paraît être le berceau des Phéniciens (Pœni). On y voit le transport des troupes égyptiennes sur des barques, puis l'armée rangée en bataille sur le rivage et les chefs de Pount faisant leur soumission. Des indigènes apportent des animaux de leur pays et même des arbres qu'on se propose évidemment d'acclimater en Égypte, car les racines sont soigneusement enfermées dans un panier. Plus loin on voit les barques prêtes à mettre à la voile, l'embarquement des tributs imposés aux vaincus et le retour de l'armée victorieuse qui monte au son des trompettes et des tambours avec des étendards portant le nom de la reine Hatasou. Il y avait à l'Exposition universelle de 1867, dans la section égyptienne, d'excellentes copies de ces curieuses représentations. Malheureusement il n'en reste aujourd'hui que la description dans le catalogue de Mariette.

La première cour intérieure du Thoutmoseion est attribuée à Thoutmès I^{er} et porte le nom de cour des caryatides, à cause des grandes statues d'Osiris adossées aux piliers ; mais ces statues ne sont pas de véritables caryatides, car elles ne supportent pas d'architrave comme dans les monuments grecs et romains. Dans la seconde cour, beaucoup plus grande que la première, sont deux groupes de constructions très considérables, mais presque ruinées aujourd'hui. Le groupe situé à l'extrémité orientale est regardé comme le palais de Thoutmès III, le plus illustre des rois de la XVIII^e dynastie. C'est là que se trouvait la *salle des ancêtres*, qui a été transportée à la Bibliothèque

nationale de Paris. Elle aurait sans doute eu le sort du reste de l'édifice sans une lourde architrave qui menaçait d'écraser dans sa chute les dévastateurs. En 1843, M. Prisse d'Avennes, apprenant que le khédive faisait une nouvelle réquisition de pierres taillées, voulut sauver d'une destruction imminente ce monument, très précieux pour la science, car il contenait les cartouches de soixante rois que Thoutmès III avait choisis parmi ses ancêtres pour leur rendre hommage. Il résolut de l'enlever secrètement, en profitant de l'absence du pacha. L'entreprise était très difficile ; M. Prisse en vint à bout grâce à des précautions sans nombre, et par ses soins, les précieux bas-reliefs furent transportés à Paris. Quand il les embarqua, les peintures, après trente-cinq siècles d'existence, conservaient encore tout leur éclat. Mais, par une négligence bien conforme à nos habitudes administratives, les caisses restèrent pendant tout un hiver dans la cour de la Bibliothèque. Quant on fit le déballage, on s'aperçut que six mois de neige et de pluie avaient fait plus de mal que trois mille ans de poussière et de soleil.

En avant du palais de Thoutmès III est un autre groupe de constructions en ruine qu'on nomme les *chambres de granit*. Au centre était le sanctuaire primitif près duquel on a retrouvé le cartouche d'Ousertesen. Des bas-reliefs peints se sont conservés dans quelques-unes des chambres. Une inscription qui décorait celle qu'on appelle la *salle de Thoutmès III* est aujourd'hui au musée du Louvre. Elle a subi à une époque inconnue de singulières mutilations : la tête des hommes et celle de presque tous les animaux a été martelée avec soin : on a surtout détruit scrupuleusement le nom du Dieu Ammon. Il y a sur les monuments de nombreux exemples de ces martelages systématiques. C'est le seul indice qui nous reste des révolutions et des réactions qui se sont accomplies dans l'histoire politique et religieuse de l'Égypte. L'inscription du Louvre contenait le récit des expéditions de Thoutmès III tantôt en Éthiopie tantôt dans l'Asie occidentale et jusqu'en Mésopotamie (Naharaïn). Le nom de Thoutmès I^{er} est rappelé dans cette inscription qui malheureusement est incomplète. Une stèle du musée de Boulaq trouvée par Mariette dans les mêmes ruines, se rapporte éga-

lement au règne de Thoutmès III, et on y remarque des mutilations semblables. Le premier registre a été martelé ainsi que le commencement de la première ligne où se lisaient les noms et les titres du Dieu Ammon. Ce premier registre représente, en deux scènes presque identiques, Ammon recevant les hommages de Thoutmès. Le Dieu est appelé Ammon-Ra, roi des Dieux, seigneur du ciel; le roi a pour titres le Dieu bon, seigneur des deux pays, seigneur des diadèmes. Derrière lui, une Déesse debout porte en main l'arc, les flèches et la hache d'armes.



Pilier à statue d'Osiris.

Thoutmès III.

Thoutmès III.]

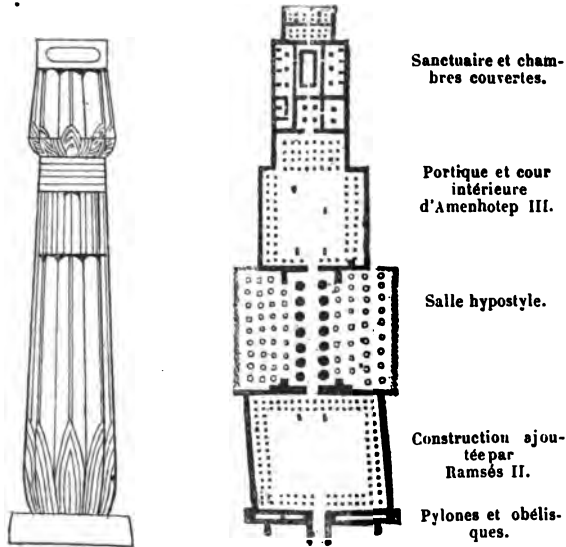
L'hieroglyphe qui forme sa coiffure a fait reconnaître la Thébaïde personnifiée.

Le second registre est rempli par la copie d'un poème en l'honneur de Thoutmès III. C'est Ammon-Ra qui parle. « J'accorde que ton cri de guerre retentisse au milieu des barbares et que les rois de toutes les nations soient réunis sous ta main. J'accorde que tu renverses tes ennemis sous tes sandales et que tu frappes, comme je te l'ai ordonné, les chefs des impurs. Le monde dans sa longueur et dans sa largeur, de l'Occident à l'Orient est sous tes ordres. Tu pénètres chez tous les peuples, le cœur en joie, aucun ne foule aux pieds le terri-

toire de ta majesté, mais je te guide pour que tu arrives jusqu'à eux. Tu as traversé le grand fleuve de la Mésopotamie en vainqueur puissant, comme je te l'avais ordonné. Tes cris de guerre, ils les entendent retentir jusque dans leurs cavernes ; je prive leurs narines du souffle de la vie... Me voici ; je t'accorde de frapper les princes de Tahî ; je les jette sous tes pieds à travers leurs contrées. Je leur fais voir ta majesté comme un seigneur de lumière ; tu resplendis sur leurs têtes, comme mon image. — Me voici. Je t'accorde d'écraser les barbares d'Asie, d'emmener en captivité le chef des Rotennou ; je leur fais voir ta majesté revêtue de la parure de guerre, quand tu saisis tes armes, sur le char. — Me voici : je t'accorde de frapper le pays de l'Orient, de pénétrer jusqu'aux villes de la terre sacrée, je leur fais voir ta majesté comme l'étoile Seschet, qui projette sa flamme et donne la rosée. — Me voici : je t'accorde de frapper le pays de l'Occident ; Kefa et Asi sont sous ta terreur ; je leur fais voir ta majesté comme un jeune taureau au cœur fort ; il est orné de cornes, et on ne peut lui résister. — Me voici : je t'accorde d'écraser ceux qui résident dans les ports. Les régions de Maten tremblent devant toi ; je leur fais voir ta majesté comme l'hippopotame, maître terrible des eaux ; on ne peut l'approcher. — Me voici : je t'accorde d'écraser les habitants des îles ; ceux qui vivent au milieu de la mer sont sous ton rugissement : je leur fais voir ta majesté comme un vengeur qui se dresse sur le dos de sa victime. — Me voici : je t'accorde d'écraser les Tahennou. Les îles de Tana (Δαυαί, les Grecs ?) sont au pouvoir de ton esprit. Je leur fais voir ta majesté comme un lion qui se couche sur les cadavres dans les vallées. — Me voici : je t'accorde d'écraser les districts de la mer ; le pourtour de la grande zone des eaux est lié à ton poing ; je leur fais voir ta majesté comme l'épervier qui étend son regard où il lui plaît. »

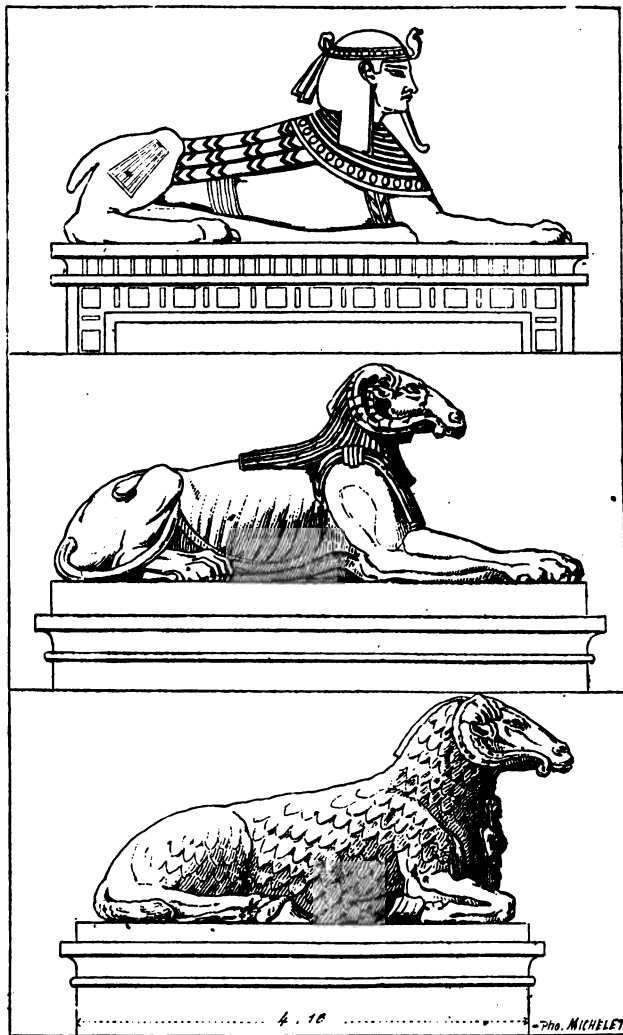
Il est très difficile d'assimiler à des contrées connues les pays désignés en hiéroglyphes sur les murs de Karnak. A part ceux de Babel, de Ninive et de Sennaar, la plupart de ces noms géographiques sont presque aussi embarrassants pour les savants que le X^e chapitre de la Genèse. On a essayé de tracer l'histoire militaire de Thoutmès III, à l'époque où

l'Égypte, selon le style emphatique des inscriptions, « fixe les limites de son empire où il lui plait ». La bataille de Mageddo, où il n'y eut que quatre-vingt-trois morts et trois cent quarante prisonniers, suffit pour lui soumettre les *Rotennou*, qu'on croit être les Assyriens ; mais, chaque année, il fallait une nouvelle campagne. Les vainqueurs, au lieu de s'assimiler les provinces conquises, comme le firent les Romains, se bornaient à



Colonne du temple de Louqsor. Plan du temple de Louqsor.

imposer des tributs aux vaincus en leur laissant leurs princes indigènes. La domination égyptienne ne paraît pas s'être étendue en Asie au delà du Tigre : S'il est vrai que Thoutmès III fit la chasse aux éléphants, on doit supposer que ces animaux n'étaient pas encore relégués dans l'Inde. En Libye, l'empire égyptien devait s'étendre fort loin, puisqu'on a trouvé une stèle de Thoutmès III en Algérie. Les conquêtes maritimes indiquées dans la stèle de Boulaq s'étendaient sans

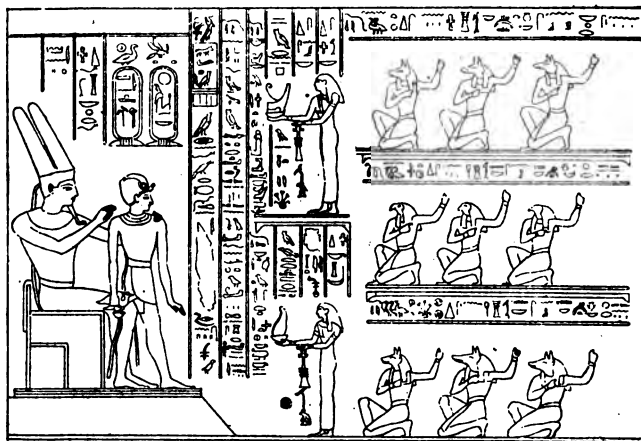


Sphinx et béliers.

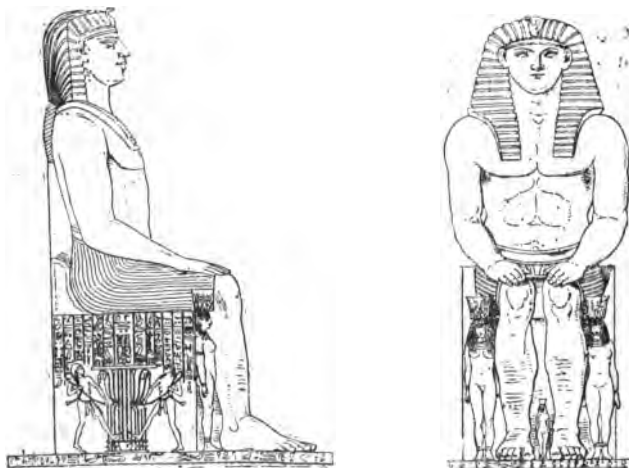
doute sur les côtes méridionales de l'Asie Mineure et sur quelques îles de l'archipel, comme plus tard au temps des Ptolémées. Les Égyptiens n'ayant jamais été navigateurs, il est probable que la flotte de Thoutmès était montée par des Phéniciens. Peut-être est-il resté un vague souvenir de ces expéditions dans les légendes grecques de Danaos, de Kadmos et de Kekrops. Mais de toutes les conquêtes des Égyptiens la seule durable fut celle de l'Éthiopie ; ils y construisirent des villes et de nombreux monuments ; les deux peuples avaient la même langue, la même écriture, la même religion, et plus tard une dynastie éthiopienne régna sur l'Égypte.

Après Thoutmès III, le roi le plus célèbre de la dix-huitième dynastie fut Amenhotep III, qui bâtit le temple de Louqsor et le réunit au Thoutmoseion par une longue avenue de sphinx et de béliers ; il y en avait plus de six cents. Quelques-uns subsistent encore, mais ils sont plus ou moins mutilés. Sur la rive gauche du Nil, au pied des collines où sont les grottes sépulcrales, Amenhotep III avait élevé un grand temple dont il reste à peine quelques traces, des débris de colonnes, de sphinx et de statues, dispersés sur le sol. C'est là que se trouvaient les deux colosses monolithes connus sous le nom de statues de Memnon. Ce sont deux figures assises, hautes de 20 mètres, en comptant le piédestal ; c'est à peu près la hauteur d'une maison de quatre étages. Les inscriptions portent le nom d'Amenhotep III. La partie supérieure d'une de ces deux statues fut renversée par Cambyse selon Pausanias, par un tremblement de terre d'après d'autres. Chaque jour, au lever du soleil, il en sortait un murmure pareil à des sons de lyre. Les Grecs disaient que c'était la statue de Memnon, fils de l'Aurore, et que tous les matins il saluait sa mère. Le bas de la statue est couvert d'inscriptions grecques et latines, quelques-unes en vers. Elles ont été tracées par des voyageurs venus pour entendre la voix merveilleuse et attestent la réalité du phénomène, qu'on explique aujourd'hui par le brusque dégagement de la rosée à travers les fissures de la pierre. Les Égyptiens avaient beau soutenir, dit Pausanias, que c'était l'image d'un de leurs anciens rois, les Grecs tenaient à leur explication et à leur légende. L'empereur Septime Sévère fit réparer la statue mutilée au

moyen de blocs de grès superposés en cinq assises, tels qu'on



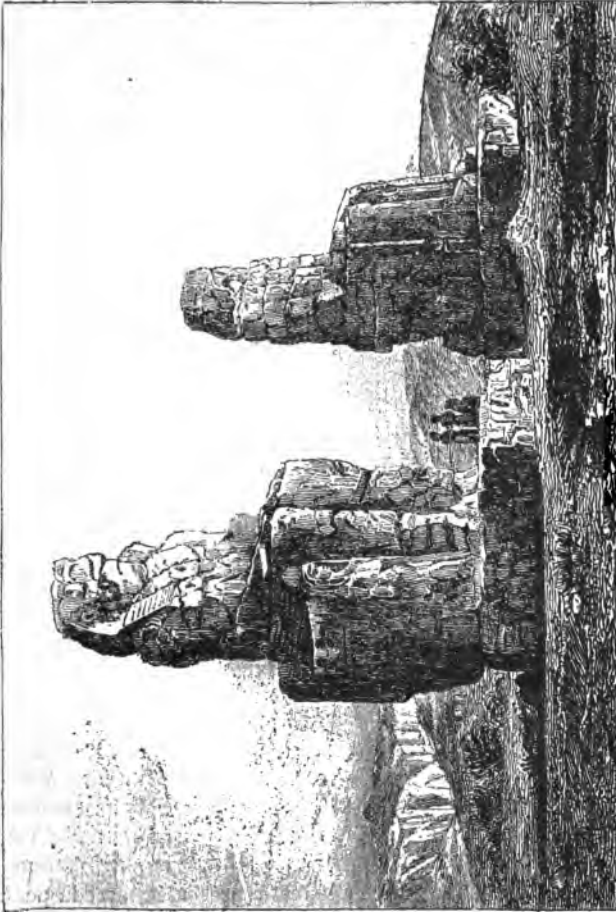
Couronnement d'Amenhotep III.



Colosses de Memnon restaurés.

les voit encore aujourd'hui. Ce travail ayant bouché les

fissures par où s'échappait l'humidité de la nuit, le colosse ainsi restauré ne fit plus de musique.



Colosses de Memnon.

La fin de la XVIII^e dynastie fut marquée par une révolution religieuse dont il est difficile de déterminer le véritable

sens. Elle semble avoir été spécialement dirigée contre le culte d'Ammon dont les images furent effacées et le nom martelé sur tous les monuments. Le culte proscrit fut remplacé par celui du soleil, adoré sous le nom d'*Aten* et représenté par un disque d'où partent de nombreux rayons terminés par autant de mains ouvertes. C'est dans les grottes de Tell-el-Amarna qu'on trouve les monuments de culte d'*Aten*. Une seule légende, toujours la même, accompagne ces représenta-



La reine Tai (Musée de Boulaq).

tions du disque : « *Aten-ré* dans la montagne du ciel, *Aten-ré* seigneur du ciel, seigneur des célébrations religieuses, *Aten-ré* dans la montagne solaire. » On a cru voir là un essai de monothéisme et on l'a attribué à l'influence de la reine Tai, mère d'Amenhotep IV. Elle n'était pas de race égyptienne ; dans le tombeau des reines elle est représentée avec la peau blanche, et il se pourrait qu'elle fût syrienne ou juive. D'après un scarabée du Musée de Boulaq, son père s'appelait Joua, nom qui rappelle celui du Dieu des Juifs. Dans le nom d'*Aten*,

sous lequel le soleil est adoré dans les peintures de Tell el Amarna, on croit trouver l'Adonai ou Adonis des populations palestiniennes. Mais ce sont de simples conjonctures ; et il se peut qu'Amenhotep IV ait voulu dégager la religion de ses symboles et la ramener à son origine ; le soleil est le plus ancien objet du culte égyptien, et le disque ailé figure au-dessus de l'entrée des temples et sur tous les monuments de l'Égypte.



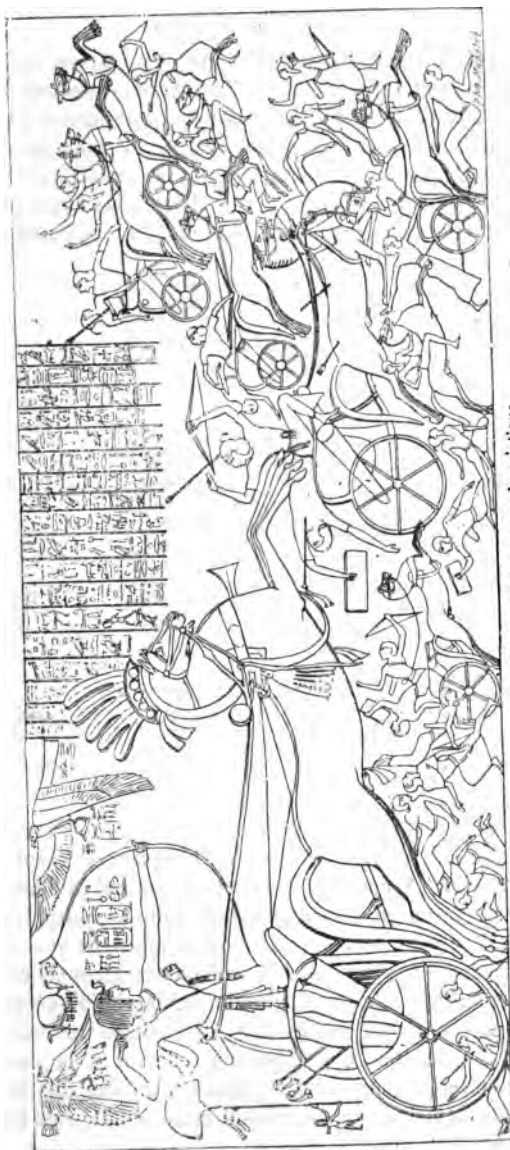
Amenhotep IV.



Sacrifice à Aten
(Peinture de Tell el Amarna).

Seti I^{er}.

Réforme ou révolution, cette tentative eut peu de succès ; le culte d'Ammon fut rétabli, celui d'Aten proscrit à son tour. Amenhotep IV et ceux de ses successeurs qui avaient voulu continuer son œuvre furent regardés comme usurpateurs et leurs noms partout martelés. Il semble pourtant que l'agitation religieuse ne s'arrête pas immédiatement, mais elle suit une direction nouvelle. Il résulte d'une inscription découverte à Tanis par Mariette que la XIX^e dynastie se rattachait aux Hyksos ; Set, le Dieu des Pasteurs, redevint à la mode, on retrouve son nom dans celui de Sêti I^{er}, un des rois les plus illustres de cette dynastie. Il rétablit la domination de l'Égypte



Guerre de Sétî I^{er} contre un peuple asiatique

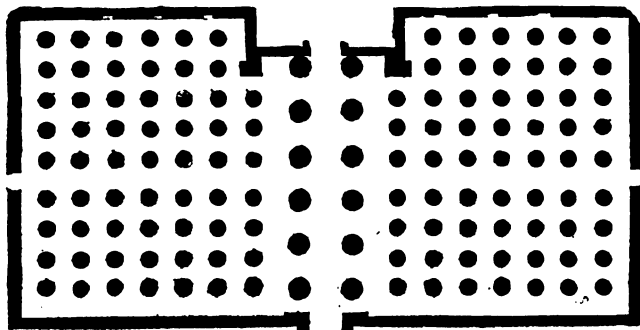


Sati I^{er} ramenant ses prisonniers.

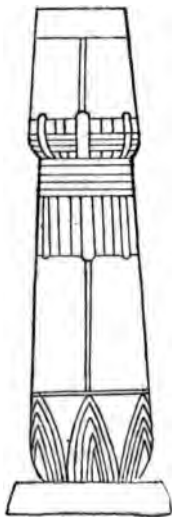
sur les peuples d'Asie, qui pendant les troubles religieux avaient repris leur indépendance et refusaient de payer le tribut. Ces peuples formaient une confédération à la tête de laquelle étaient les Schetas. Sêti les attaqua dans le pays des Amorrhéens, prit la ville de Kadesh et termina la guerre par un traité en laissant des garnisons dans des places fortes, Gaza, Ascalon, Mageddo. Il put alors tourner ses armes contre les Rotennou et rétablir la domination, ou du moins la suzeraineté de l'Égypte sur les contrées autrefois soumises par Thoutmès III. Les conquêtes de Sêti sont représentées en bas-reliefs peints sur les murs de la grande salle hypostyle de Karnak, dont on lui attribue la construction.

Cette salle, mieux conservée que les autres monuments de Thèbes, est l'œuvre la plus importante qui subsiste de l'architecture égyptienne. C'est un rectangle de 50 mètres de long et de 100 mètres de large ; l'église Notre-Dame pourrait s'y placer toute entière. Le plafond est formé de larges dalles supportées par cent trente-quatre colonnes qui se rapportent à deux types différents et sont de deux grandeurs inégales. De chaque côté d'une avenue centrale dont le plafond est à 23 mètres de hauteur sont douze colonnes de 10 mètres de circonférence ; c'est à peu près la grosseur de la colonne Vendôme. Leur chapiteau est campanulé, c'est-à-dire en forme de cloche évasée par le haut. A droite et à gauche, les autres colonnes forment deux quinconces, dont les plafonds sont moins élevés de 10 mètres que la partie centrale ; les chapiteaux de ces colonnes ont la forme d'une fleur de lotus renflée par le bas et surmontée d'un abaque, ou de carré, assez large. Ces deux types de colonnes se retrouvent avec peu de différence dans tous les temples de l'Égypte, jusqu'au temps des Ptolémées. La salle hypostyle de Karnak était entièrement couverte ; un demi-jour y pénétrait par les fenêtres grillagées dont on voit encore des parties sur l'un des côtés de la nef centrale, et adoucissait la crudité des peintures qui couvrent les colonnes. Cette décoration intérieure ne fut achevée que sous Ramsès Meïamoun, fils de Sêti I^{er}. Ce fut lui également qui fit sculpter sur le mur extérieur les bas-reliefs relatifs aux campagnes de son père dans l'Asie occidentale.

Pour annexer ses descendants à la famille des rois de Thèbes,



Plan de la salle hypostyle de Karnak.



Colonne des quinconces.



Colonne de l'avenue centrale.

Colonnes de la salle hypostyle de Karnak.

Séti avait épousé, du vivant de son père Ramsès I^{er}, une fille

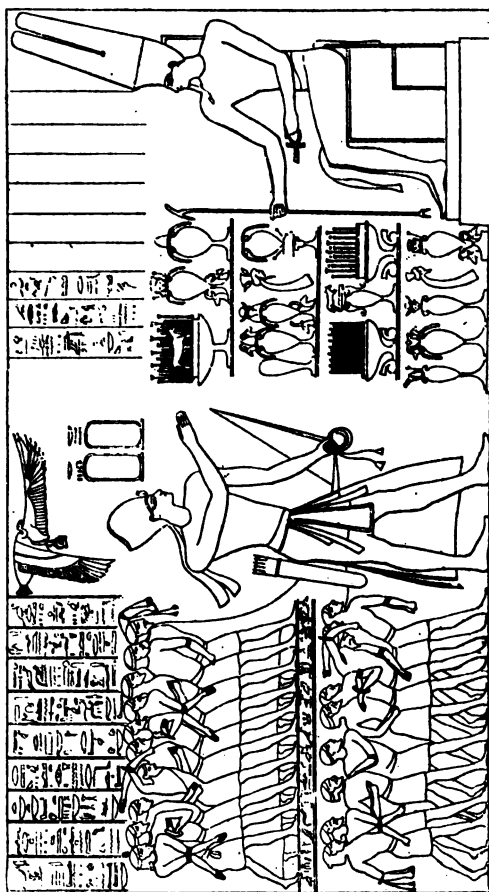
d'Amenhotep III. Aux yeux des légitimistes, l'enfant né de cette union était le véritable roi, et c'est peut-être pour les rallier



Sésou 1^{er} combattant.

que Sésou l'associa de bonne heure au trône. Le nom de cet enfant était Ramsès, il y joignit plus tard celui de Méiamoun, ami d'Ammon. Mais il paraît que le peuple l'appelait Sésou ou

Sesoura et que cette appellation populaire, dont on a trouvé la trace dans les cartouches, le fit confondre avec les Sesourtasen

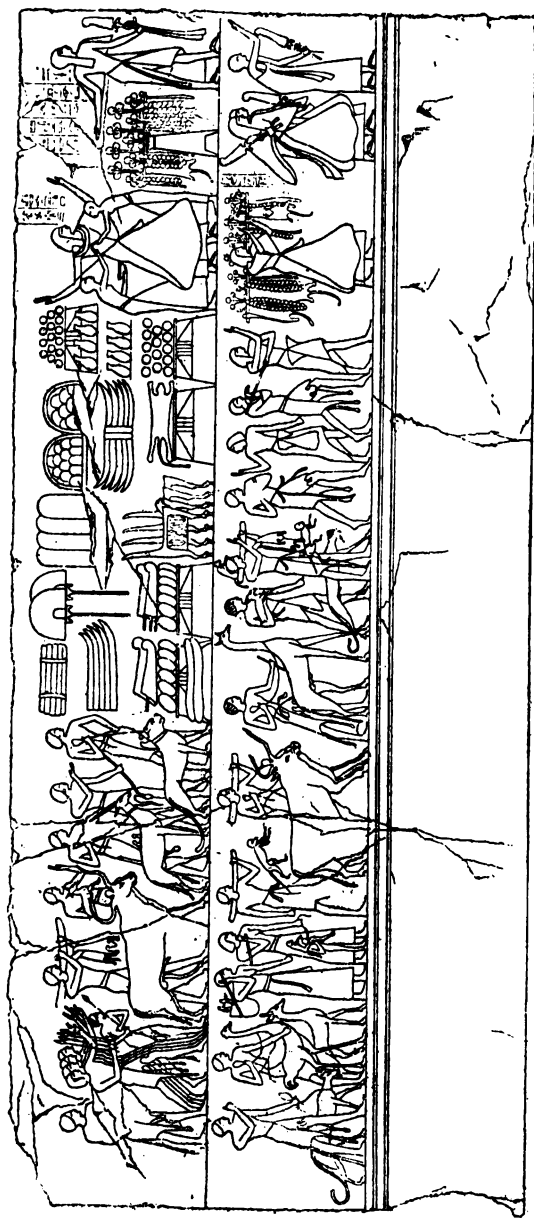


Sati 1^{er} offrant ses prisonniers au Dieu Ammon.

du Moyen Empire. Ce qui est certain, c'est que le grand roi appelé Sésostriis par Hérodote, Sésosôsis par Diodore, est un



Guerre contre les nègres.



Enlra et prisonniers (Bas-relief de Bet-Oually).

personnage légendaire sur lequel la tradition a accumulé les exploits de tous les rois guerriers de l'Égypte. Ramsès II a pu fournir les principaux éléments de cette légende, non qu'il fût un grand conquérant, mais c'était un grand batailleur. Dès sa jeunesse et du vivant de son père, il dirigea en Éthiopie, contre les Kouschi et les Schari une expédition à laquelle se rapportent les bas-reliefs peints du temple de Bet Oually dans la Nubie inférieure. On y voit Ramsès présentant à son père Sêti un prince éthiopien soutenu par deux de ses enfants, et des chefs militaires égyptiens. Sur des tables et des buffets sont des chaînes d'or, des peaux de panthère, des sachets renfermant de l'or en poudre, des troncs de bois d'ébène, des dents d'éléphant, des plumes d'autruche, des faisceaux d'armes et de flèches, des meubles précieux. A la suite de ce butin pris sur l'ennemi ou imposé par la conquête, marchent des prisonniers, des femmes portent leurs enfants sur leurs épaules ou dans une espèce de panier retenu sur leur dos par une large courroie qui leur passe sur le front. Suivent des nègres conduisant au roi les animaux les plus curieux de l'intérieur de l'Afrique : un lion, des panthères, des singes, une autruche, une girafe. Il y a au British Museum des copies de ces curieuses peintures.

Sur les murs du grand temple souterrain d'Abou Simbel sont représentées les campagnes de Ramsès II en Éthiopie contre les Kouschites et les nègres, en Asie contre les Schétas qui avaient rompu le traité conclu avec son père Sêti I^{er}. Si les Schétas sont les Scythes, comme l'ont pensé quelques savants, la guerre que leur fit Ramsès peut avoir été l'origine des légendes sur une expédition de Sésostriis en Scythie. Selon d'autres, les Schétas sont les Hittim ou Hétéens des livres juifs, une des populations cananéennes qui occupaient la Palestine avant les Hébreux. Le récit poétique de la première campagne de Ramsès contre les Schétas nous est parvenu presque en entier par diverses sources : un papyrus du British Museum en contient une grande partie ; d'autre part, on en a retrouvé des fragments sur les murs de plusieurs monuments, à Abou Simbel, au Ramesseion de Thèbes, à Karnak, à Louqsor. Ce poème jouissait donc d'une grande vogue ; son étendue est celle d'un chant de l'*Iliade* ;

il avait été composé par un letré nommé Penta-Our. Nous en citerons quelques passages d'après M. de Rougé qui en a publié une traduction :

Le roi trompé par de faux rapports se trouve tout à coup séparé de son armée et abandonné par ses officiers au milieu d'une troupe innombrable d'ennemis : « Alors Sa Majesté à la vie saine et forte, se levant comme le Dieu Mouth, prit la parure des combats ; couvert de ses armes, il était semblable à Baal dans l'heure de sa puissance... Lançant son char, il entra dans l'armée du vil Chéta ; il était seul, aucun autre avec lui. Il se trouva environné par deux mille cinq cents chars, et sur son passage se précipitèrent les guerriers les plus rapides du vil Chéta et des peuples nombreux qui l'accompagnaient, et le roi n'avait avec lui ni princes ni généraux, ni ses capitaines des archers et des chars. « Mes archers et mes cavaliers m'ont abandonné, pas un d'eux n'est là pour combattre avec moi. Quel est donc le dessein de mon père Ammon ? Est-ce qu'un père oublie son fils ? N'ai-je pas marché sur ta parole ?... N'ai-je pas célébré en ton honneur des fêtes éclatantes et n'ai-je pas rempli ta maison de mon butin ? Je t'ai immolé trente mille bœufs. Je t'ai construit des temples avec des blocs de pierre et j'ai dressé pour toi des arbres éternels. J'ai amené des obélisques d'Éléphantine, et c'est moi qui ai fait apporter des pierres éternelles... Je t'invoque, ô mon père ! Je suis au milieu d'une foule de peuples inconnus et personne n'est avec moi. Mes archers et mes cavaliers m'ont abandonné, quand je criais vers eux. Mais je préfère Ammon à des milliards d'archers, à des millions de cavaliers.... Les desseins des hommes ne sont rien, Ammon l'emportera sur eux. »

— « Je suis près de toi, je suis ton père, le soleil. Ma main est avec toi et je vaudrai mieux pour toi que des millions d'hommes... C'est moi qui suis le seigneur des forces, aimant le courage. J'ai trouvé ton cœur ferme et mon cœur s'est réjoui, ma volonté s'accomplira. »

— « Pareil à Mouth, de la droite je lance mes flèches ; de la gauche je bouleverse les ennemis. Les deux mille cinq cents chars qui m'environnent sont brisés en morceaux devant mes cavales. Pas un ne trouve sa main pour combattre, le cœur



Guerre de Ramsès II contre les Schéas.

manque dans leur poitrine et la peur énerve leurs membres.



Attaque et prise d'une forteresse.

Ils ne savent plus lancer leurs traits et ne trouvent plus de forces pour tenir leurs lances. Je les précipite dans les eaux comme y

tombe le crocodile ; ils sont couchés sur la face, l'un sur l'autre, et je tue au milieu d'eux. »

— « Ce n'est pas un homme qui est au milieu de nous, c'est Southek, le grand guerrier, c'est Baal en personne. Ce ne sont pas les actions d'un homme, ce qu'il fait ; seul, tout seul, il repousse des centaines de mille, sans chefs et sans soldats. Hâtons-nous, fuyons devant lui. »

« Lorsque mon écuyer vit que je restais entouré par des chars si nombreux, il faiblit, le cœur lui manqua, une grande terreur pénétra dans ses membres. Il dit à sa Majesté : « Mon bon maître, roi généreux, seul protecteur de l'Égypte, au jour du



Ammon donne la victoire à Ramsès II.

combat, nous restons seuls au milieu des ennemis, arrête-toi et sauvons le souffle de nos vies. »

« O mes soldats, vous voyez ma victoire et j'étais seul. C'est Ammon qui m'a donné la force, sa main est avec moi... Que dira la terre entière lorsqu'elle apprendra que vous m'avez laissé seul et sans secours, que pas un prince, pas un officier de chars ou d'archers n'a joint sa main à la mienne ? J'ai combattu, j'ai repoussé des millions de peuples à moi seul. *Victoire à Thèbes et Noura satisfaite* étaient mes grands chevaux. C'est eux qu'a trouvés ma main quand j'étais seul au milieu des ennemis. Je leur ferai prendre leur nourriture devant moi,

quand je serai dans mon palais, parce qu'ils se sont trouvés au milieu des ennemis. »

..... « Le grand lion qui marchait auprès de ses chevaux combattait avec lui : La fureur enflammait tous ses membres, et quiconque s'approchait tombait renversé. Le roi s'emparait d'eux et les tuait sans qu'aucun pût échapper. Taillés en pièces devant ses cavales, leurs cadavres formaient un monceau de débris sanglants. »

— « Fils du soleil... que l'Égypte et le peuple de Chéta soient esclaves sous tes pieds : Ra t'a accordé la domination.... Tu peux massacrer tes esclaves, ils sont en ton pouvoir, aucun



Ramsès tue le chef des Schétas.

d'eux ne résistera. Tu es arrivé d'hier et tu en as tué un nombre infini. Tu viens aujourd'hui, ne continue pas le massacre..... Nous sommes couchés à terre, prêts à exécuter tes ordres. O roi vaillant, l'honneur des guerriers, accorde-nous les souffles de la vie. »

..... « Salut à toi, notre fils chéri Ramsès. Nous t'accordons des périodes d'années innombrables. Reste à jamais sur le trône de ton père Ammon, et que les barbares soient écrasés sous tes sandales. »

Peu de temps après cette victoire dont le poète de cour a sans doute exagéré l'importance, la guerre recommença et ne

se termina qu'après quatorze ans par un traité dont on a trouvé



Ramsès II combattant.

d'importants fragments sur les murs de Karnak et qui est le plus ancien document diplomatique connu. Ce traité, conclu

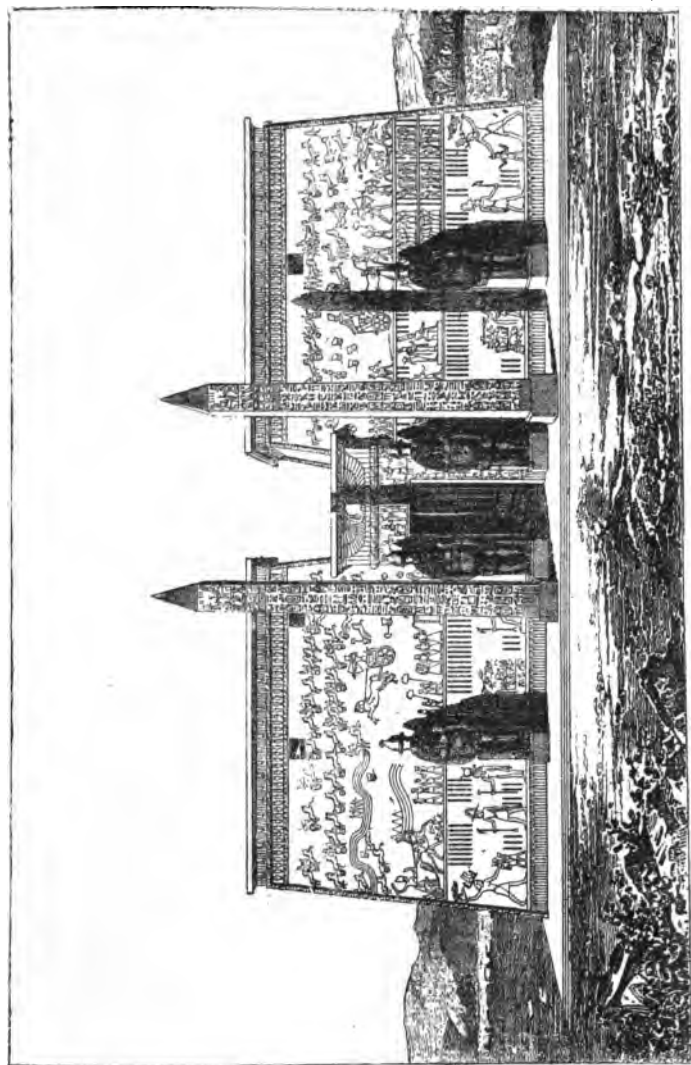


Retour triomphal de Ramsès II.

sur le pied d'une égalité parfaite, stipule l'alliance offensive et

défensive entre les deux peuples et l'extradition réciproque des criminels et des transfuges. Comme signe d'amitié, Ramsès prit au nombre de ses femmes une fille du prince des Chétas. Les Rotennou reconnurent la suzeraineté du roi d'Égypte qui rétablit des garnisons dans Karkémish et quelques autres places fortes. On ne croit pas que Ramsès II se soit avancé en Asie au delà de la vallée de l'Oronté ; il y a loin de là aux expéditions que la légende attribue à Sésostris en Scythie, en Bactriane et dans l'Inde. La colonie égyptienne en Colchide est contestée. On a retrouvé près de Beyrout des inscriptions qu'on rapporte au règne de Ramsès II. Quant aux images sculptées de Sésostris qui existaient en Asie Mineure du temps d'Hérodote, on avait cru en reconnaître une près de Nymphi, entre Sardes et Smyrne, mais la coiffure qui ressemble à une tiare, les chaussures relevées en pointe comme dans le monument étrusque du Louvre connu sous le nom de *tombeau lydien*, et quelques autres détails de costume indiquent un personnage asiatique et une œuvre étrangère à l'art égyptien.

Ramsès II régna soixante-huit ans, et, pendant les deux tiers de ce long règne, la paix ne fut pas troublée. Il eut le temps d'achever bien des édifices commencés et d'en construire un grand nombre de nouveaux. De l'Éthiopie au Delta, il n'y a guère de ruine où on ne trouve son nom. Il releva le grand temple de Phtah à Memphis et les deux temples de Tanis abandonnés depuis l'expulsion des Pasteurs. Il ne reste de ces monuments que des monceaux de décombres. Les temples d'Abydos élevés, l'un par Sétî I^{er}, l'autre par Ramsès II, ont été déblayés dans ces derniers temps par Mariette. C'est d'Abydos que provient la fameuse table du British Museum contenant les cartouches des rois antérieurs à Ramsès. A Karnak, en avant et en arrière de la grande salle hypostyle de Sétî I^{er}, Ramsès II éleva deux vastes pylones ; c'est le nom qu'on donne à ces portes flanquées de tours en pyramides tronquées qui forment l'entrée des temples égyptiens. Devant le pylone de Louqsor qui est auprès du temple de Ramsès II, il y avait deux obélisques de granit, dont l'un, donné à la France par Méhémet-Ali, est aujourd'hui sur la place de la Concorde. Voici, d'après M. Pierret, la traduction des hiéroglyphes gravés sur une des faces, celle

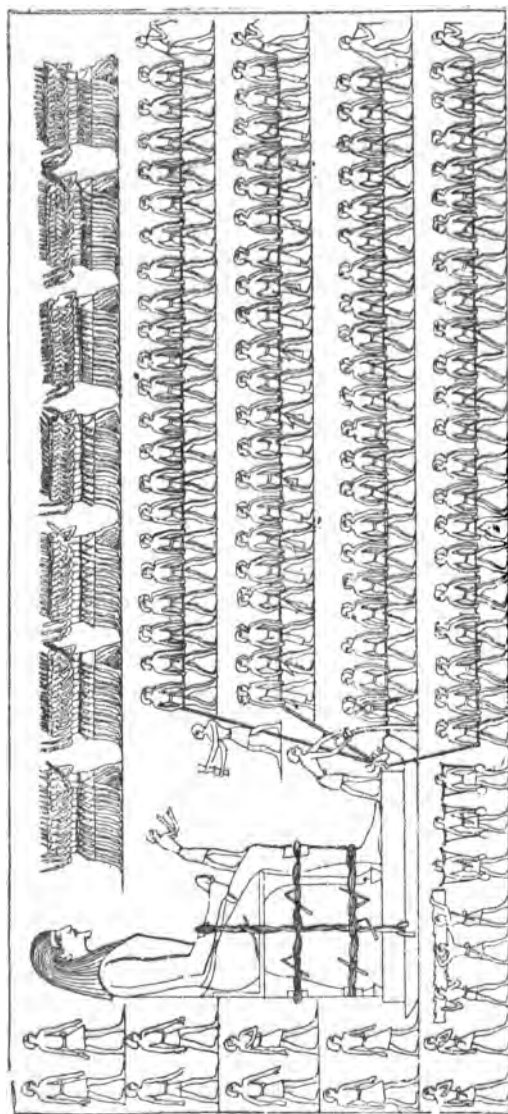


Pylons et obélisques de Louqsor.

qui regarde les Champs-Élysées : « L'Horus soleil, taureau fort, souverain du Nord et du Sud, protecteur de l'Égypte et oppresseur des barbares, l'Horus d'or, riche d'années, grand parmi les forts, le roi *Ra-user-ma* (prénom de Ramsès II), chef des chefs, a été engendré par Toum, de sa propre chair, seul avec lui, pour être constitué roi de la terre éternellement, et pour alimenter d'offrandes le temple d'Ammon. C'est le fils du soleil, Ramsès Meri Amoun, éternellement vivant qui a fait cet obélisque. » Les inscriptions des autres faces sont dans le même style. Cet obélisque reposait sur un socle orné de hauts-reliefs sur les quatre faces. Une de ces sculptures est au musée du Louvre : elle représente quatre singes cynocéphales adorant le soleil levant.

Sur la rive occidentale du Nil, près de la colline de Kournah, sont les ruines d'un monument qu'on avait d'abord appelé Memnonium, puis tombeau d'Osymandias, et qui, d'après les inscriptions lues par Champollion, était un palais bâti par Ramsès II. Sa disposition était à peu près la même que celle de Karnak. Il y avait une avenue de sphinx, un double pylone, une cour entourée d'un double rang de colonnes, puis une salle à caryatides, une salle hypostyle, et au fond de l'édifice, les appartements royaux. L'intérieur était orné à profusion de bas-reliefs peints et de statues. Le colosse de Ramsès II, dont les débris couvrent tout un côté de la cour, devait avoir quoiqu'assis, plus de 11 mètres de hauteur. Son poids était d'un million de kilogr., quatre fois et demi ce que pèse l'obélisque de Louqsor. Dans la plaine déserte où fut autrefois Memphis, il y a une autre statue colossale de Ramsès II, renversée sur le sol. Elle a 18 mètres de hauteur. La statue à laquelle appartenait le poignet de granit rose qui est au British Museum devait avoir à peu près la même dimension. Ces énormes masses de pierre étaient traînées à bras d'hommes. Il y a une peinture égyptienne représentant le transport d'un colosse, sur les genoux duquel on voit le chef des ouvriers battant la mesure avec ses mains, pour rythmer la marche des travailleurs.

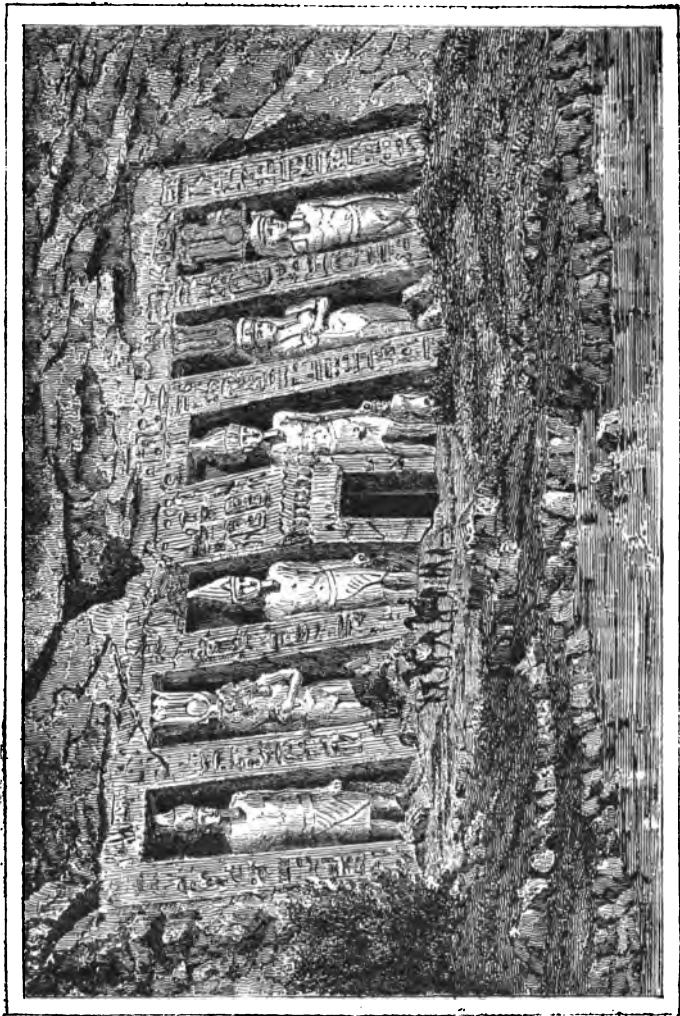
De tous les monuments de Ramsès II qui subsistent encore, les plus célèbres, après ceux de Thèbes, sont les deux temples souterrains d'Abou Simbel en Nubie. Sur leurs façades sont des colosses taillés dans le rocher qui domine la berge du



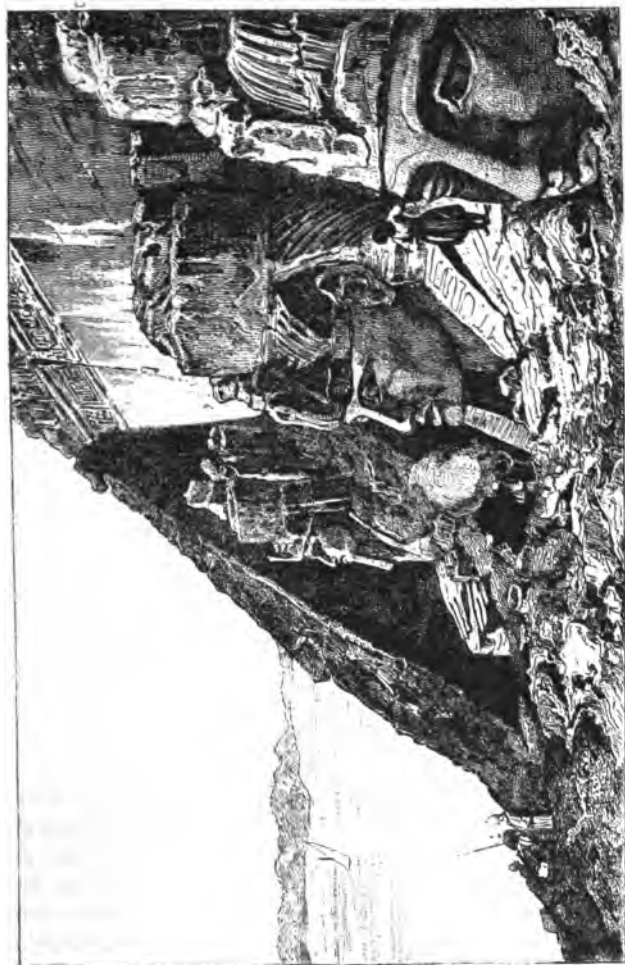
Transport d'une statue colossale.

flouve. Ceux du petit temple qu'on nomme le Speos d'Athor représentent le roi et la reine avec leurs enfants à leurs pieds. A l'intérieur on remarque des piliers carrés surmontés d'une tête d'Athor comme les colonnes du temple de Denderah, qui est du temps des Ptolémées. Le second temple souterrain, ou Spéos de Phré, est beaucoup plus grand que celui d'Athor. L'entrée est décorée de quatre statues colossales de 20 mètres de hauteur qui représentent Ramsès assis et tenant son fils entre ses genoux. « L'intérieur, dit l'*Itinéraire de l'Orient*, répond au grandiose de la façade. Quatre salles successives, offrant ensemble une profondeur de près de 60 mètres, composent, avec dix chambres latérales, l'ensemble de cette prodigieuse excavation. La première salle est soutenue par un double rang de huit pilastres auxquels sont adossés des colosses de 5 m. 26 de hauteur. La seconde salle n'a que quatre piliers sans statues, mais au fond du sanctuaire, on en trouve de bien plus grandes que nature qui représentent Ramsès en présence de la triade Ammon, Ra et Phtah. Le principal sujet des peintures murales, notamment dans la grande salle, est tiré des expéditions militaires de Ramsès II. »

Pour élever ces constructions gigantesques, Ramsès se servait des prisonniers qu'il avait ramenés de ses campagnes ; car, selon Diodore de Sicile, aucun Égyptien ne fut employé à ces fatigants travaux. C'est ce qui explique pourquoi son nom est resté populaire, tandis que ceux des constructeurs des pyramides ont été chargés de malédictions. Il est probable que les expéditions en Éthiopie, si pompeusement glorifiées dans les inscriptions, étaient surtout des razzias pour se procurer des esclaves noirs. Les tribus asiatiques restées en Égypte après la défaite des Pasteurs devaient être traitées à peu près comme des esclaves. Les Hébreux étaient du nombre, et il paraît qu'on a lu leur nom, Apéri ou Aperiou, sur quelques monuments. Une peinture trouvée dans un des tombeaux de Thèbes représente des captifs de race blanche fabriquant des briques sous le bâton d'un Égyptien. Ce travail est précisément celui auquel étaient employés les enfants d'Israël d'après l'Exode ; on sait aussi par le même livre que les Hébreux bâtirent par ordre du roi la ville de Ramsès. Quoiqu'il y ait eu plusieurs rois de ce nom,



Spéos d'Atthor à Abou-Simbel.



Sphé de Phré à Abou-Simbel.

on a généralement rapporté l'oppression des Israélites au règne de Ramsès II et la sortie de l'Égypte à celui de son fils Ménéphtha ou de son petit-fils Sétî II. Mais ce n'est qu'une conjecture, car dans la Genèse et dans l'Exode le roi d'Égypte n'est désigné que par le titre de Pharaon, qui veut dire le roi.

Le tombeau de Ramsès II se trouve dans la vallée des rois, appelée par les Arabes Biban el Molouk. C'est une gorge étroite



Tête colossale de Ramsès II.



Statue colossale de Ramsès II restaurée.



Tête colossale de Ramsès II.

et sinueuse qui s'ouvre dans la montagne de Lybie, à l'ouest de Thèbes. Il n'y a rien de plus morne et de plus funèbre que cette vallée encaissée entre des rochers brûlés où pas une herbe ne pousse, où ne glisse pas un souffle d'air. Au fond sont creusées ces longues galeries souterraines qu'on nomme syringes ou hypogées. Elles sont toutes disposées sur le même plan et ne diffèrent que par leur étendue et la richesse de leur décoration ; les plus longues et les mieux ornées sont celles des rois qui ont régné longtemps, car chaque roi faisait com-

mencer son tombeau dès son avènement au trône. Dès que le corps était déposé dans la partie la plus reculée du souterrain, on cessait d'y travailler et on murait la porte. Le tombeau de Ramsès est remarquable par la beauté des bas-reliefs peints sur toutes les parois des galeries. C'est là que se trouve cette procession des races humaines dont j'ai parlé dans le premier chapitre. Au fond d'une chambre décorée de scènes tirées



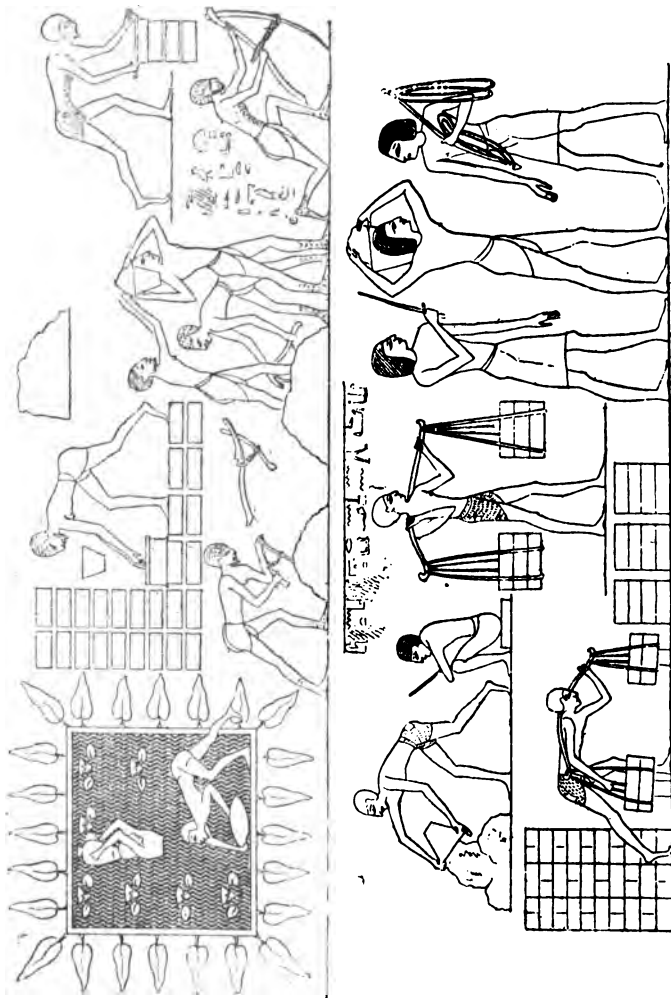
Prisonniers éthiopiens.



Inscription de prisonniers.

du Rituel, s'ouvre une salle plus grande dont le plafond est porté par six colonnes. Dans une sorte de chapelle ornée de sculptures, était un beau sarcophage d'albâtre oriental qui a été transporté au British Museum; ce sarcophage était vide. Il y a au Louvre un grand bas-relief peint provenant du tombeau de Ramsès II; le catalogue l'attribue à son père Sétî I^{er}; il représente le roi recevant un don symbolique de la Déesse Athor. Le galbe maigre et élancé des deux figures peut être pris pour un exemple des proportions recherchées par les artistes de cette époque. Des éboulements ont empêché d'aller jusqu'au bout de ce vaste hypogée dont la portion explorée

présente un développement en longueur de près de 150 mètres.



Esclaves asiatiques (Hébreux) ? fabriquant des briques.

Sous le règne de Ménéphta, fils de Ramsès II, l'Égypte fut at-

taquée du côté de l'occident par les Libyens, unis à différentes tribus de race blanche, les Tirscha (Tyrrhéniens), les Shardanes (Sardes), les Shackalash (Sicules), les Akaïosh (Achéens) qui occupèrent plus tard les régions méridionales de l'Europe. C'était une véritable migration de peuples barbares ; ils emmenaient avec eux leurs femmes et leurs enfants. Ils avaient déjà menacé le Delta du temps de Sêti, et Ramsès les employait comme auxiliaires dans ses armées. Après sa mort ils s'abat-tirent en masse sur l'Égypte sous la conduite du roi des Libyens, Marmaïou, fils de Batta (Le nom de Battos fut porté plus tard par les rois grecs de Kyrène). Ils s'emparèrent de Memphis et menaçaient déjà Thèbes mais ils furent écrasés dans une grande bataille près de Paari, dans la moyenne Égypte. Le roi qui, à ce qu'il paraît, n'avait pas hérité de la témérité de son père, n'assistait pas à cette bataille ; le Dieu Phtah lui avait donné en songe l'avis prudent de s'en tenir éloigné. Il n'en fut pas moins reçu à son retour comme un triomphateur et glorifié par ses poètes. « Très heureux, ton retour, triomphant. Ton char est traîné à la main ; les chefs vaincus marchent à reculons devant toi, tandis que tu les conduis à ton père vénérable, Ammon, mari de sa mère ». Les débris de l'armée vaincue furent cantonnés dans le pays à condition de payer un tribut et de fournir des auxiliaires.

On rattache au règne de Ménéphtha le départ des Israélites de l'Égypte, sous la conduite de Moïse. Cet événement est le point de départ de leur existence comme nation indépendante ; on ne peut s'étonner de le voir accompagné, dans leurs traditions nationales, de quelques circonstances merveilleuses, comme les dix plaies d'Égypte et le passage de la mer Rouge. On n'a pas trouvé, jusqu'ici, d'allusion à ces événements sur les monuments égyptiens. La légende rapportée par Josèphe, d'après Manéthon, contient beaucoup d'invéraisemblances. C'est une seconde édition de l'histoire de l'invasion des Pasteurs. D'après ce récit, que Manéthon ne présentait d'ailleurs que comme une tradition populaire, le roi Aménophis eut envie de voir les Dieux, comme l'avait fait Hôros, un de ses ancêtres. Un devin lui dit qu'il fallait pour cela débarrasser l'Égypte des lépreux et autres malades souillés. Il en rassembla quatre-

vingt mille et les envoya travailler aux carrières. Mais parmi ces lépreux il y avait des prêtres lettrés. Le devin craignit la colère des Dieux pour le roi et pour lui-même. N'osant pas avertir le roi de ce qu'il voyait dans l'avenir, il écrivit une prophétie,



Ménephta.

annonçant que les impurs recevraient un secours du dehors, et domineraient l'Égypte pendant treize ans ; après quoi il se tua. « Le roi, ayant pitié des proscrits, leur accorda la ville d'Abaris, déserte depuis le temps des Pasteurs ; d'après la théologie, c'était une ancienne ville typhonienne. Ils y entrèrent, et jugeant la place bonne pour une révolte, ils prirent pour chef un prêtre d'Héliopolis nommé Osarsiph, et jurèrent de lui obéir. Il leur imposa pour première loi, de ne pas s'abstenir des animaux réputés sacrés, et de ne s'allier à personne qu'à ceux qui feraient le même ser-

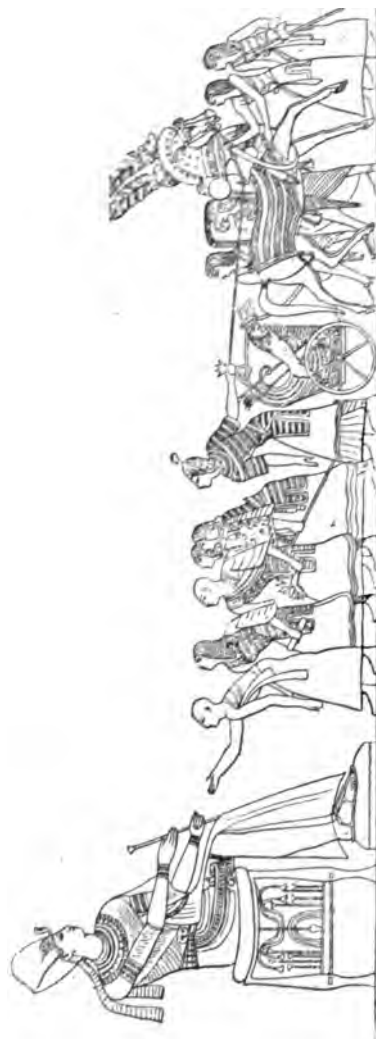
ment ; ensuite il entoura la ville de fortes murailles et se prépara à faire la guerre contre Ménophis ».

Manéthon raconte ensuite qu'Osarsiph envoya une ambassade à Jérusalem pour demander l'assistance des Pasteurs, chassés autrefois par Thoutmès, leur promettre l'appui de la population dans la province d'Abaris, et les engager à reconquérir l'Égypte. Ils partirent en effet au nombre de deux cent mille. Aménophis ou Ménephta, qui décidément n'était pas un héros, n'essaya même pas de leur résister. Il confia à un ami son fils Séthos, appelé aussi Ramsès, comme son aïeul, et emmenant avec lui le bœuf Apis et d'autres animaux sacrés, il se retira chez le roi des Éthiopiens, qui par bonheur était son vassal. Les Solymites, descendant en Égypte avec les impurs, y commirent toutes sortes d'impiétés : « Non seulement ils brûlèrent les villes et les villages, souillant les sanctuaires et détruisant les images des Dieux, mais ils employèrent pour leur cuisine la chair des animaux sacrés, forçant les prêtres et les prophètes à les immoler et à les dépecer, après quoi ils les jetaient tout nus au dehors. Osar-

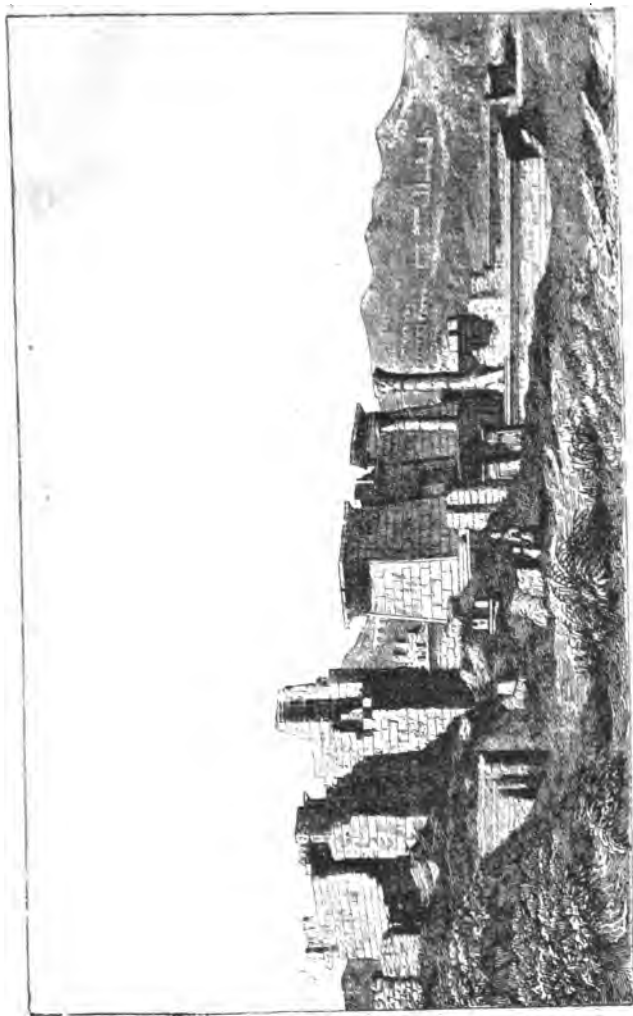
siph, le prêtre d'Héliopolis, qui avait donné aux impurs des lois et un gouvernement, rejetant son nom qui était formé avec celui du Dieu Osiris, se fit appeler Moïse. Manéthon dit ensuite qu'Aménophis et son fils Ramsès, revenant d'Éthiopie avec une grande armée, livrèrent bataille aux impurs, en tuèrent un grand nombre et poursuivirent le reste jusqu'aux frontières de la Syrie ».

Cette seconde invasion des Pasteurs fut suivie comme la première par une période de gloire militaire et de prospérité. Ramsès III, de la XX^e dynastie, fut un roi guerrier comme Thoutmès III et Ramsès II ; il battit successivement à l'ouest du Delta les Libyens et les Takkaro, à l'est, les peuples de l'Asie Mineure et des îles, qui avaient attaqué l'Égypte à la fois par terre et par mer. La flotte et l'armée égyptiennes les attendaient. Les monuments de Ramsès III présentent la circonstance remarquable d'une bataille navale. « Les embouchures du fleuve étaient comme une mer de vaisseaux de toute sorte, garnis de la proue à la poupe de vaillants soldats armés..... les fantassins étaient comme des lions rugissants sur la montagne..... les chevaux frémissaient et brûlaient de fouler aux pieds les nations. Mais, dit le roi Ramsès, j'étais comme le dieu Mouth ; je me dressai devant les ennemis, et ils virent la force de mon bras. Ceux qui ont violé mes frontières ne moissonneront plus. » Ramsès établit un des peuples vaincus, les Philistins, sur la côte méridionale de la Syrie. À l'ouest du Delta, la population libyenne des Mashouash obtint de même une concession de territoire. Bientôt après, une flotte fut équipée sur la mer Rouge et le pays de Pount devint de nouveau tributaire de l'Égypte.

Les victoires de Ramsès III sont représentées sur les murs du temple et du palais qu'il fit élever dans la plaine occidentale de Thèbes, au pied des colosses de Memnon. Le village bâti sur les ruines de ces constructions conserve le nom de la ville de Thèbes, Medineh Tabou. À l'entrée du grand temple dédié à Ammon, est un large pylone qui donne accès à une cour bordée, d'un côté, par des piliers à caryatides, de l'autre, par de grosses colonnes circulaires. On traverse un second pylone et on se trouve dans une autre cour, une des plus



On amène à Thoutmès III son char de guerre.



Ruines des temples et palais de Medinet Tabou.



Colonnade intérieure à Medineh Tabou.

belles et des mieux conservées qui soient en Égypte. Elle est entourée, comme la première, de colonnes et de piliers à



Thoutmès III part pour la guerre.

caryatides, formant une galerie circulaire dont les plafonds sont peints en bleu et semés d'étoiles. Les colonnes, les pi-

liers et les murs sont couverts de peintures. Après la seconde cour, étaient de vastes constructions, dont il ne reste plus que des monceaux de décombres. Sur les murs extérieurs du temple sont des bas-reliefs peints, retraçant l'histoire des campagnes de Ramsès III. On voit d'abord le roi partant pour la guerre, sur un char richement décoré ; puis la défaite des Tamhou, population libyenne, et les prisonniers amenés devant le vainqueur ; un scribe inscrit sur une tablette le chiffre des mains coupées aux morts ou peut-être aux captifs, 12,535. Plus loin, le roi harangue les chefs de ses armées. Une autre série de tableaux se rapporte à la guerre contre les peuples maritimes ; on voit la grande bataille navale gagnée par les Égyptiens, les prisonniers amenés sur le rivage, et le retour de Ramsès dont on peut lire le chant de triomphe : « Je suis assis sur le trône d'Ilôros ; semblable au soleil, j'ai protégé de mon bras les pays étrangers et les frontières d'Égypte, et j'ai repoussé les neuf peuples. J'ai pris leur pays, et de leurs frontières j'ai fait les miennes. Leurs princes me rendent hommage. J'ai accompli les desseins de mon père, le maître des Dieux. Poussez des cris de joie, habitants de l'Égypte, jusqu'à la hauteur du ciel. Je suis le roi de la haute et de la basse Égypte, sur le trône de Toum, qui m'a donné le sceptre de l'Égypte, pour vaincre sur terre et sur mer, dans toutes les contrées ».

A peu de distance de ce temple, il y en a un beaucoup plus petit, élevé à l'époque des Thoutmès, et qui a reçu des additions successives sous la dynastie éthiopienne, sous les Ptolémées et sous les Antonins. A côté de cet édifice, et juste en face de l'avenue qui conduit au grand temple, se trouve une construction à deux étages, précédée d'un pylône. C'est ce qu'on nomme le Pavillon de Ramsès III. La partie supérieure est surmontée de créneaux. Une porte au rez-de-chaussée donne accès dans l'intérieur. « Des appartements dont le pavillon se composait, dit *l'Itinéraire de l'Orient*, quelques-uns seulement subsistent encore ; ce qu'ils offrent de plus digne d'attention, ce sont les peintures de leurs murailles, unique échantillon que nous possédions aujourd'hui de la décoration intérieure d'un palais égyptien. Dans une salle du second

étage, dont le plafond est orné de losanges et d'un encadrement disposé avec goût, on voit représentées des scènes de harem. Le roi est assis dans un fauteuil de forme élégante. Une femme est debout devant lui, et lui, présente une fleur de lotos. Dans d'autres groupes, le roi joue aux échecs, ou bien des esclaves agitent un éventail au-dessus de sa tête. Sur les murs extérieurs du pavillon, les tableaux ont un autre caractère. Ce sont des scènes guerrières. Le roi frappe les ennemis en présence de son protecteur céleste, Ammon Ra. Les peuples vaincus sont représentés, comme toujours, sous leurs traits et leur costumes caractéristiques. »

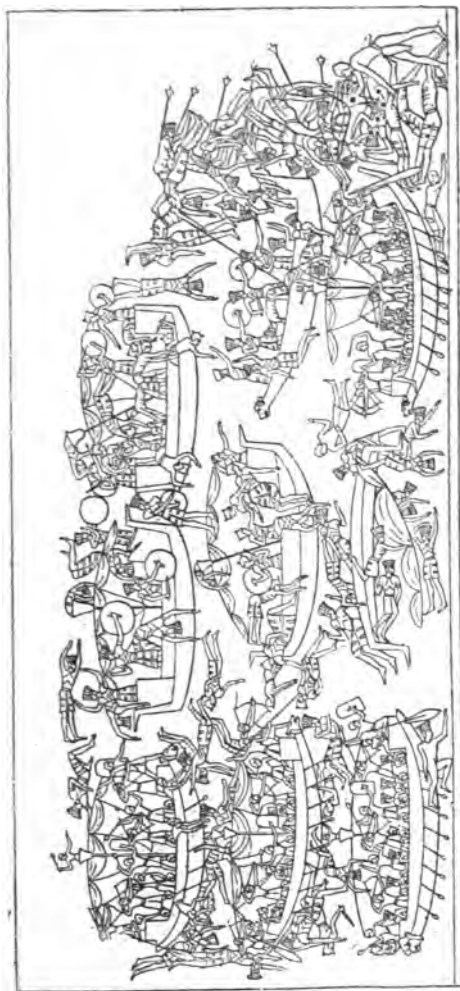
Ce pavillon si bien décoré fut peut-être le théâtre d'une conspiration de harem, dont le musée de Turin et la Bibliothèque nationale de Paris possèdent en partie le dossier judiciaire. Ce curieux document a été traduit par M. Théodule Deveria. Il s'agissait de tuer le roi et de mettre son frère à sa place. Une grande partie des femmes du harem et des eunuques chargés de les garder avaient pris part au complot. Les conjurés avaient employé des opérations magiques qui sont en abomination à tous les Dieux et à toutes les Déeses. Le roi les fit juger, et ils furent condamnés à la prison. Mais Ramsès trouvant la sentence trop douce la transforma en arrêt de mort, et punit les juges de leur indulgence en leur faisant couper la tête. Hérodote et Manéthon parlent de ce complot de palais, seulement le roi est appelé Séthosis par Manéthon, Sésostris par Hérodote. « Séthosis, dit Manéthon, fit la guerre à Kypros et en Phénicie, aux Assyriens, et aux Mèdes. En partant, il avait confié le gouvernement de l'Égypte à son frère Armais, lui défendant seulement de porter le diadème et d'opprimer la reine, mère de ses enfants, et lui recommandant de respecter les femmes du harem. » Comme Armais ne tenait aucun compte de ces prescriptions, le roi, averti par une lettre du grand prêtre, revint brusquement à Peluse et reprit possession du royaume qu'il nomma Égypte, « car Séthosis s'appelait *Ægyptos*, et son frère Armais s'appelait Danaos. » Tel est le récit de Manéthon, cité par Joseph. D'après celui que firent à Hérodote les prêtres égyptiens. Sésostris fut reçu au retour de ses campagnes par son frère.

qui l'ayant invité à un repas avec ses enfants, fit entourer la



Combat livré par Ramsès III au bord de la mer.

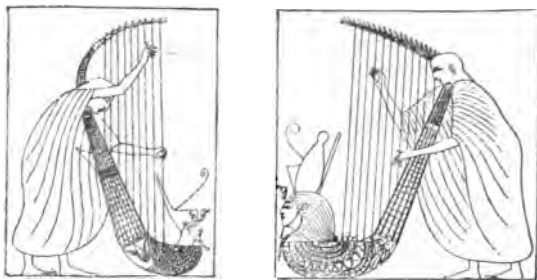
maison de bois et ordonna d'y mettre le feu. « Sésostris délibéra avec la reine sa femme, et elle lui conseilla de prendre



Combat naval (suite du tableau précédent).

deux de ses six enfants, de les étendre sur le bois enflammé, et de passer sur leur corps comme sur un pont. Il suivit ce conseil et brûla ainsi deux de ses enfants ; les autres se sauvèrent avec leur père. »

Le Musée du Louvre possède le sarcophage de Ramsès III, excepté le couvercle, qui appartient à l'université de Cambridge. Ce sarcophage, en granit rose, décoré de scènes relatives à la course du soleil dans les régions inférieures, porte le nom de Ramsès III et a été trouvé dans son tombeau qui est un des plus grands et des plus richement décorés de la vallée de Biban el Molouk. Ce tombeau a 125 mètres de longueur, sa plus grande profondeur n'est que de 9 à 10 mètres. « L'entrée, dit Champollion Figeac, est à ciel ouvert, sans sculp-



Joueurs de harpe.

tures. Le plafond est soutenu par quatre piliers à tête de taureau, de face, en demi-relief et peintes. Quelques plafonds sont peints en bleu et parsemés d'étoiles blanches ; des inscriptions sont tracées en bleu sur un fond jaune. Les scènes religieuses y sont variées et nombreuses..... Il est remarquable aussi par huit petites salles percées latéralement dans le massif du premier et du deuxième corridor. Un de ces petits boudoirs contient entre autres choses la représentation des travaux de la cuisine ; un autre, celle des meubles les plus somptueux ; un troisième, un arsenal complet d'armes et d'insignes militaires ; ailleurs on a sculpté les barques et les canges royales avec leurs décorations. L'un d'eux nous montre le tableau symbolique de l'année égyptienne figurée par six images du Nil et six images de

l'Egypte, alternées, une pour chaque mois. Dans un de ces jolis réduits sont les deux fameux joueurs de harpe copiés par



Défilé des captifs et compte des mains coupées.

tous es voyageurs. D'anciens Grecs visitant ce tombeau, y ont gravé sur les murs leurs noms et les motifs de leur visite. » Ces anciens Grecs ont donné là un bien mauvais exemple, qui

n'est que trop suivi par les voyageurs modernes. Rien n'est plus irritant que ces noms de bourgeois qui s'étalent bêtement sur les monuments antiques. Il y en a un, bien connu à la Chambre des députés, qui fait précéder sa signature d'une



Retour triomphal de Thoutmès III.

phrase latine ornée d'un affreux barbarisme : *Vidi et miravi*. Quelques-uns vont jusqu'à détacher des morceaux de sculptures ; les guides arabes accusent particulièrement un savant allemand. C'était pourtant bien assez de la fumée des torches de résine pour dégrader les tableaux des hypogées. Encore

quelques années, et, on ne les connaîtra que par la gravure, comme les fresques des Thermes de Titus.

On ne sait presque rien des successeurs de Ramsès III, qui portent tous, comme lui, le nom de Ramsès. C'est peut-être à l'un d'entre eux que se rapporte l'anecdote racontée à Hérodote par les prêtres sur un roi qu'il nomme Rampsinit : « Ce roi possédait de très grandes richesses. Pour les mettre en sûreté, il fit élever un édifice en pierres, dont un des murs était hors de l'enceinte du palais. L'architecte, qui avait de mauvais desseins, arrangea une des pierres avec tant d'art que deux hommes, ou même un seul, pouvaient facilement l'ôter. L'édifice achevé, Rampsinit y fit porter ses trésors. Quelque temps après, l'architecte, sentant approcher sa fin, manda ses deux fils ; il leur dit qu'en faisant le bâtiment où étaient les trésors du roi, il avait usé d'artifice, afin de leur procurer le moyen de vivre dans l'abondance. Il leur expliqua clairement les dimensions de la pierre, la place où elle était, la manière de l'enlever et ajouta que s'ils observaient exactement ce qu'il leur avait dit, ils seraient maîtres de l'argent du roi. L'architecte mort, ses fils se mirent à l'ouvrage. Ils allèrent de nuit au palais, trouvèrent la pierre désignée, l'ôtèrent facilement et emportèrent de grosses sommes. Le roi, étant un jour entré dans son trésor, fut tout étonné, en visitant les vases où était son argent, de trouver qu'ils n'étaient plus remplis. Il ne savait qui accuser, car il avait trouvé parfaitement intacts les sceaux qu'il avait fait apposer sur la porte. Il revint deux ou trois fois et reconnut que l'argent avait encore diminué, car les voleurs ne cessaient pas de piller. Il fit alors fabriquer des pièges qu'on plaça autour des vases où étaient les trésors. Les voleurs vinrent comme auparavant ; un d'eux entre, va droit aux vases, donne dans le piège et s'y prend. Dès qu'il se voit dans cette fâcheuse position, il appelle son frère, le conjure d'entrer au plus vite et de lui couper la tête, de peur qu'étant reconnu il ne fût cause de la perte de tous les siens. Voyant qu'il avait raison, l'autre obéit, remit la pierre et s'en retourna chez lui avec la tête de son frère. Dès que le jour parut, le roi se rendit à son trésor. A peine entré, il fut frappé d'étonnement à la vue de ce corps sans tête pris et arrêté

dans le piège, sans qu'il y eût aucune dégradation dans l'édifice, aucune ouverture par où on pût entrer et sortir. Dans cet embarras, voici ce qu'il imagina : il fit pendre le cadavre sur la muraille et plaça des gardes auprès, avec ordre de lui amener celui qu'ils verraient pleurer ou donner un signe d'émotion.

La mère du voleur, apprenant le traitement fait à son fils mort, ordonna à l'autre de mettre tout en œuvre pour détacher le corps et le lui apporter ; elle le menaça, s'il ne lui donnait pas cette satisfaction, d'aller elle-même le dénoncer au roi. Le jeune homme, ne parvenant pas à fléchir sa mère, et craignant l'effet de ses menaces, imagina cet artifice. Il chargea sur des ânes quelques outres pleines de vin et chassa ces animaux devant lui. Lorsqu'il fut près de ceux qui gardaient le corps de son frère, il délia le col de deux ou trois de ces outres. Le vin s'étant mis aussitôt à couler, il se frappa la tête en jetant des cris comme un homme au désespoir et qui ne savait auquel de ses ânes il devait courir. Les gardiens s'élancèrent pour recueillir le vin qui coulait en abondance, comptant que c'était autant de gagné pour eux. Le jeune homme feignit d'être en colère et leur dit des injures ; mais, comme ils essayaient de le consoler, il feignit de s'apaiser et détourna ses ânes du chemin pour refermer ses outres. Il s'entretint ensuite avec les gardes, et comme ils tâchaient de l'égayer par des plaisanteries, il leur donna une de ses outres. Ils s'assirent, et ne pensant plus qu'à boire, pressèrent le jeune homme de rester et de leur tenir compagnie. Il se laissa persuader, demeura avec eux et leur donna encore une outre. Les gardes ayant bu avec excès, s'enivrèrent et, vaincus par le sommeil, ils s'endormirent. Dès qu'il vit la nuit avancée, il leur rasa par dérision la joue droite, détacha le corps de son frère, le chargea sur un de ses ânes et ayant ainsi exécuté les ordres de sa mère, il revint chez lui. »

Hérodote ajoute quelques détails qui, malgré sa naïveté ordinaire, lui semblent difficiles à croire, et raconte enfin que le roi, surpris de la ruse et de la hardiesse de cet homme, lui promit sa grâce et lui donna sa fille en mariage, le regardant comme le plus habile de tous les Égyptiens, qui sont les plus ingénieux des hommes. « Les mêmes prêtres, continue Hérodote, me dirent qu'après cela Ramsés était descendu

vivant sous la terre, dans ces lieux que les Grecs croient être les enfers. Il y joua aux dés avec Déméter; tantôt il gagna et tantôt il perdit. Quand il revint sur terre, la Déesse lui fit présent d'une serviette d'or. » Les prêtres ajoutaient que pendant une fête commémorative de cette descente aux enfers, un d'entre eux, les yeux bandés, était conduit au temple de Déméter par deux loups et ramené de même. Tels étaient les renseignements qu'Hérodote obtenait des prêtres égyptiens quand il les interrogeait sur leur histoire nationale.

Décadence politique de l'Égypte. — La XX^e dynastie paraît avoir fini, comme les autres, par une lente décadence. Les Égyptiens devaient y être habitués, car c'est la conséquence nécessaire du système monarchique. Les gouvernements s'usent comme un habit ou une paire de souliers; une république se renouvelle par des élections périodiques et des réformes constitutionnelles; mais la monarchie veut rendre le pouvoir immuable et n'aboutit qu'à des révolutions. Celle qui mit fin à la XX^e dynastie paraît avoir eu un caractère religieux. Les expéditions militaires avaient amené des rapports fréquents entre les Égyptiens et les populations asiatiques; plusieurs rois d'Égypte, et entre autres Ramsès II, avaient épousé des filles ou des sœurs de différents princes étrangers. « A la suite de ces alliances, dit M. de Rougé, quelques divinités asiatiques avaient été admises dans le Panthéon, et la Vénus des bords de l'Euphrate eut à Thèbes un temple et des prêtres qui l'invoquèrent sous les noms d'Ateš et d'Anata. Baal et Astarté avaient aussi des autels officiels dans la ville de Ramsès. » Réciproquement, une stèle de Thèbes conservée à la Bibliothèque nationale, et qui a été étudiée par M. Birch et M. de Rougé, nous montre un prince de Mésopotamie qui envoie solennellement chercher un Dieu thébain pour venir au secours de sa fille, possédée d'un esprit malin.

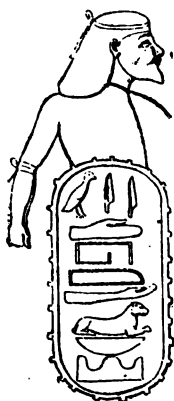
Il paraît que ces échanges de divinités mirent en mouvement les passions religieuses; car il y eut des réactions: le Dieu guerrier Set, le Dieu des Hyksos, qui avait été sous la XIX^e dynastie le symbole de la vaillance, fut pris en horreur et son image fut martelée sur tous les monuments de la famille des Ramsès; comme l'avait été le nom d'Ammon sous le règne d'A-

menhotep IV. Seulement, Set ne se releva jamais de cet anathème ; il resta le symbole du mal, ainsi que l'atteste une dissertation théologique attribuée à Plutarque sur Isis et Osiris. Vers la fin de la XX^e dynastie, les grands-prêtres d'Ammon s'emparèrent de l'autorité et finirent par succéder aux Ramsès. Un d'eux, Her Hor, prit le titre de roi. Cette famille sacerdotale essaya de légitimer son usurpation en s'alliant à une fille du sang royal ayant le singulier titre d'*Épouse d'Ammon Ra*. Strabon parle des prêtresses du Dieu de Thèbes, qu'il appelle courtisanes, et ce qu'il en dit justifie ce titre. La tentative des grands-prêtres brisa le lien assez fragile qui unissait l'Égypte du Nord à l'Égypte du Sud. Smendès ou Simentou, qui est peut-être l'Osymandias de Diodore, établit à Tanis une dynastie rivale, la XXI^e selon Manéthon qui ne tient pas compte de l'usurpation d'Her Hor. Ces dissensions firent perdre à l'Égypte la suzeraineté qu'elle exerçait sur l'Asie : c'est alors que se fonda en Palestine le royaume juif de David et de Salomon. La dynastie Tanite parvint du moins à régner sur toute l'Égypte, mais les grands-prêtres d'Ammon se retirèrent alors en Éthiopie et y formèrent un royaume séparé dont la capitale fut la ville de Napata.

La XXII^e dynastie était de Bubastis, et descendait sans doute de quelque famille asiatique, car tous les rois qui la composent ont des noms assyriens. Il est probable qu'ils résidèrent à Thèbes car ils y élevèrent le vaste pylone et la grande cour intérieure qui sert d'entrée au temple de Karnak, en avant de la salle hypostyle de Sêti I^{er}. Dans l'enceinte de cette cour est encasté un temple élevé par Ramsès III, qui semblerait grand partout ailleurs, mais qui est comme perdu au milieu de tant de constructions gigantesques. Les deux tours du pylone, quoiqu'inachevées, ont 44 mètres de hauteur. Elles étaient précédées de deux statues colossales et d'une double rangée de sphinx à tête de béliers. Devant le second pylone aujourd'hui renversé, qui forme le fond de la cour, étaient deux colosses de Ramsès III. Sur les murs intérieurs de la cour, on voit les noms de trois rois de la XXII^e dynastie, Schechonk, Osorkon et Tckeloth. La conquête du royaume de Juda par Schechonk, le Sesac de la Bible, est retracée sur un bas-relief. Le nom de Jérusalem ne se trouve pas parmi cent trente

cartouches représentant les villes conquises, mais Champollion a lu les mots *loudaha malek*, qu'il traduit par royaume de Juda. M. Munk n'admet pas cette explication : « Comment supposer, dit-il, qu'on ait mis de l'hébreu sur un monument égyptien ? Et encore, serait-ce de fort mauvais hébreu, car ce que Champollion a lu pourrait signifier tout au plus *Juda le roi*, ce qui ne donne aucun sens. »

Malgré le respect des égyptologues pour Manéthon, ils sont obligés de convenir que son autorité est quelquefois en défaut, surtout pour les époques de révolution, où plusieurs princes rivaux prenaient le titre de rois. Ainsi, Manéthon place après



Le roi de Juda.



Piankhi, roi éthiopien, sacrifiant à Ammon.

la dynastie bubastite une dynastie Saïte, la XXIII^e qui lui paraît légitime, sans tenir compte ni des rois de Memphis dont on a trouvé les noms dans le Sarapéion, ni des rois prêtres de Napata, qu'il considérât sans doute comme usurpateurs. Or, d'après l'inscription d'une stèle trouvée par Mariette dans les ruines de Napata, un de ces rois prêtres nommé Piankhi aurait pris Thèbes et Memphis et fait de l'Égypte une province de l'Éthiopie. C'est la répétition de ce qui s'était passé du temps de Ménéphtha, qui, après s'être retiré en Éthiopie, avait reconquis l'Égypte et chassé les impurs. Ce retour périodique



La reine Améniritis, femme du roi Piankhi
(Musée de Boulaq).

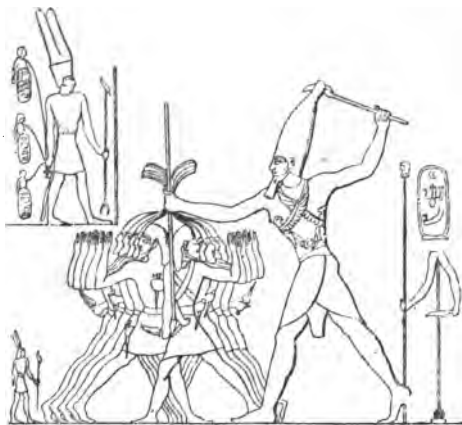
des mêmes événements dans l'histoire paraît bien extraordinaire ; cependant il faut remarquer que, malgré son unité géographique, l'Égypte est double : asiatique au nord, éthiopienne au midi. De là une suite d'actions et de réactions. Les races du Nord se renouvellent par des invasions successives, il faut qu'à son tour la population du Sud se retrempe à sa source, dans l'Éthiopie. Après la mort de Piankhi, le fils d'un roitelet de Saïs, Bokenrauf, se rendit maître de l'Égypte. Il forme à lui seul la XXIV^e dynastie. Les Grecs le nomment Bocchoris et vantent sa sagesse. Mais il fut pris et brûlé vif comme rebelle par Sevek ou Shabak, petit-fils de Piankhi. Manéthon reconnaissant l'autorité du fait accompli, fait des rois éthiopiens la XXV^e dynastie.

« Sabacos, dit Hérodote, fut maître de l'Égypte pendant cinquante ans. Il ne fit mourir personne pendant ce temps-là, pour quelque faute que ce fût ; mais, selon la qualité du crime, il condamnait le coupable à travailler aux levées et aux chaussées près de la ville où il était né. Par ce moyen, l'assiette des

villes devint encore plus haute qu'elle ne l'était auparavant. Elles avaient déjà été rehaussées sous le règne de Sésostris par ceux qui avaient creusé les canaux, mais elles le furent beaucoup plus sous la domination de l'Éthiopien : de toutes les villes d'Égypte, celle dont on éleva le plus le terrain par ordre de Sabacos, est la ville de Bubastis, où est le temple de la Déesse Bubastis (Pacht) appelée Artémis en langue grecque. » Diodore parle, comme Hérodote, de la bonne administration de ce roi éthiopien, qu'il nomme Sabacon. Ni l'un ni l'autre ne parlent de la victoire remportée sur lui à Raphia par Sargon roi d'Assyrie d'après une inscription de Khorsabad. Sennachérîb, fils de Sargon, entreprit contre la Palestine et l'Égypte une expédition dont l'insuccès est attesté à la fois par Hérodote et par les livres juifs. Les Égyptiens attribuèrent leur délivrance à la protection de Phtah, qui, à la prière de son prêtre Sethon, envoya dans la nuit une multitude de rats dans le camp assyrien ; ils rongèrent les cordes des arcs et des boucliers, et l'armée, hors d'état de combattre, se dispersa. Selon les Hébreux, l'ange de Jahveh tua en une nuit 185,000 Assyriens, et Sennacherib s'enfuit promptement à Ninive.

La domination éthiopienne en Égypte fut intermittente, et quelquefois purement nominale. Plusieurs princes des nomes, notamment ceux de Tanis et ceux de Saïs, étaient indépendants des rois de la Thébàide, et aspiraient à les remplacer. Strabon parle il est vrai d'un roi éthiopien Téarchon, qui aurait conquis la Libye et même pénétré en Europe, et on suppose que c'est le même que Tahraka qui, dans une inscription trouvée à Medineh Tabou, s'attribue la suzeraineté sur l'Assyrie. Si c'est une allusion au désastre de Sennacherib, la revanche ne se fit pas attendre. On n'était plus au temps des Thoutmès et des Ramsès, c'était l'Égypte maintenant qui était asservie tantôt « à la vile race des Koushis », tantôt à « la vile race des Schétas ». Les monuments égyptiens, qui n'enregistrent que des victoires, n'auraient pas suffi pour nous faire connaître l'histoire de cette époque troublée ; c'est seulement depuis qu'on commence à déchiffrer les inscriptions assyriennes qu'on a pu apprendre la double conquête de l'Égypte par les rois Asarhadon et Assurbanipal.

Les princes du Delta recevaient l'investiture de ces conquérants asiatiques, pour lesquels ils avaient peut-être moins d'aversion que pour les rois éthiopiens. Deux fois cependant l'Égypte fut reconquise par Tahraka et par son successeur Rout Amen. Mais toutes ces invasions successives avaient brisé le lien qui rattachait les nomes à l'unité nationale ; il ne restait qu'une Égypte morcelée comme l'Europe féodale après les invasions des Normands. Les princes du Sud continuèrent à reconnaître l'autorité de la dynastie éthiopienne ; ceux du Delta,



Le roi Tahraka.

au nombre de douze, formèrent une sorte de fédération que les auteurs grecs appellent Dodécarchie. Mais, au bout de quinze ans, le prince de Saïs, Psamétik, devint suspect à ses collègues ; Hérodote nous dit à quelle occasion : « Dès le commencement de leur règne, un oracle leur avait prédit que celui d'entre eux qui ferait des libations dans le temple d'Héphaïstos (Phtah) avec une coupe d'airain aurait l'empire de l'Égypte entière..... Au bout d'un certain temps, après avoir offert des sacrifices dans le temple, comme ils étaient sur le point de faire des libations, le grand-prêtre leur présente des coupes d'or ; mais il se trompa

sur le nombre, et au lieu de douze coupes, il n'en apporta qu'onze pour les douze rois. Alors Psammitichos, qui se trouvait au dernier rang, prit son casque, qui était d'airain, et s'en servit pour les libations. Les autres rois ayant réfléchi sur son action et sur l'oracle, et ayant reconnu qu'il n'avait point agi de dessein prémédité, pensèrent qu'il serait injuste de le faire mourir ; mais ils le dépouillèrent de la plus grande partie de la puissance, et le reléguèrent dans les marais, avec défense d'en sortir et d'entretenir aucune correspondance avec le reste de l'Égypte.

« Sensible à cet outrage, et résolu de se venger des auteurs de son exil, il envoya à Bouto consulter l'oracle de Lèto, le plus véridique des oracles d'Égypte. Il lui fut répondu qu'il serait vengé par des hommes d'airain sortis de la mer. D'abord il ne put se persuader que des hommes d'airain vinssent à son secours ; mais, peu de temps après, des pirates Ioniens et Cariens obligés de relâcher en Égypte, descendirent à terre revêtus d'armes d'airain. Un Égyptien courut en porter la nouvelle à Psammitichos, et comme cet Égyptien n'avait jamais vu d'hommes armés de la sorte, il lui dit que des hommes d'airain sortis de la mer pillaient les campagnes. Le roi, comprenant que l'oracle était accompli, fit alliance avec les Ioniens et les Cariens et les engagea par de grandes promesses à prendre son parti. Avec ces troupes auxiliaires et les Égyptiens qui lui étaient restés fidèles, il détrôna les onze rois. » La Haute-Égypte se soumit sans résistance. Les noms des rois éthiopiens furent martelés sur les monuments de Thèbes. Il paraît cependant qu'ils avaient conservé des partisans, car Psamétik épousa une femme de leur race ; c'était le moyen employé par chaque dynastie nouvelle pour légitimer son usurpation. Il récompensa ses auxiliaires ioniens et cariens en leur donnant des terres près de la bouche pélusiaque du Nil, et il en fit sa garde d'honneur. Ce n'était pas une innovation : il y avait bien longtemps que les rois d'Égypte prenaient des étrangers à leur solde, et il y avait sans doute dans l'armée indigène bien des soldats de race libyque ou éthiopienne, mais ils s'irritèrent de la faveur accordée à des nouveaux venus, et ils émigrèrent en Éthiopie au nombre de deux cent mille

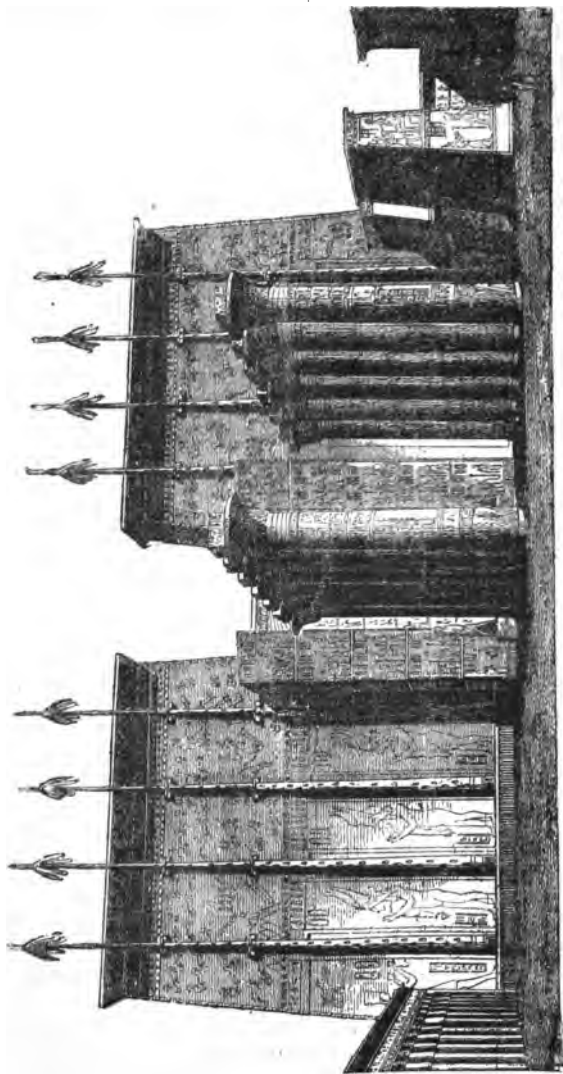
hommes. Psamétik essaya de les retenir en leur parlant de la patrie : ils frappèrent leurs boucliers de leurs lances et répondirent que tant qu'ils auraient des armes ils trouveraient une patrie partout où ils voudraient s'établir.

Cette désertion en masse fut un bien pour l'Égypte qu'elle débarrassa du régime militaire. Les conquêtes entraînent d'inévitables représailles. Les armées finissent par se corrompre comme toutes les classes privilégiées, et alors, inutiles devant l'ennemi, elles deviennent une lourde charge et un instrument de guerre civile. Psamétik n'eut pas à regretter ces soldats qui n'avaient pas su repousser l'invasion étrangère. Les travaux de la paix réparèrent les récents désastres ; les temples se relevèrent, les arts brillèrent d'un nouvel éclat, toute l'activité de la nation se tourna vers le commerce et l'industrie. Psamétik inaugura une politique nouvelle en ouvrant le pays aux étrangers. « Il recevait avec hospitalité ceux qui visitaient l'Égypte, dit Diodore ; il fut le premier des rois égyptiens qui ouvrit aux autres nations des entrepôts de marchandises et donna aux navigateurs une grande sécurité. » Les Grecs, qui l'avaient aidé à conquérir le trône furent particulièrement favorisés. Encouragés par l'exemple des aventuriers ioniens et cariens dont il avait si bien payé les services, des colons milésiens abordèrent avec trente navires à l'entrée de la branche bolbitine du Nil et y fondèrent un comptoir fortifié. Pour rendre à l'avenir les relations commerciales plus faciles, Psamétik confia des enfants égyptiens aux Grecs établis en Égypte, pour leur faire apprendre le grec, et c'est de là que sortirent des interprètes qui formèrent une classe dans les villes du Delta. Il paraît même, selon Diodore, que Psamétik fit apprendre le grec à ses enfants. Les rapports des Grecs avec les Égyptiens devinrent dès lors si fréquents qu'à partir du règne de Psammitichos, dit Hérodote, on sait avec certitude tout ce qui s'est passé dans ce pays.

L'avènement de Psamétik et de la XXVI^e dynastie est fixé à l'an 656 avant l'ère chrétienne, et c'est seulement depuis cette époque qu'il y a des dates certaines dans l'histoire d'Égypte. La XXVI^e dynastie a retrouvé sa chronologie complète dans les monuments de la tombe d'Apis découverte par Mariette Bey

dans les fouilles du Sarapéion de Memphis, et qui sont aujourd'hui au Louvre. Cette chronologie s'écarte assez sensiblement de celle qu'on avait pu dresser d'après les listes de Manéthon, de sorte, dit M. de Rougé, que nous sommes obligés de nous délier des chiffres conservés dans ces listes, qu'on regardait, il y a quelques années, comme un critérium infailible. On a essayé de leur rendre le crédit qu'elles avaient perdu comme instrument de chronologie, en y rattachant un synchronisme incontesté. D'après un calcul de M. Biot, un lever de l'étoile Sothis (Sirius) indiqué à Thèbes sous Ramsès III, vers les débuts de la XX^e dynastie, se placerait au commencement du XIII^e siècle avant Jésus-Christ. On a essayé aussi de consolider les listes de Manéthon au moyen des synchronismes assyriens et juifs. Mais lors même qu'il serait prouvé que Moïse a vécu sous Ramsès II et que Ménéphtha est le Pharaon de l'Exode, la chronologie n'en serait pas plus avancée, puisque la durée de la période des Juges d'Israël n'est pas connue. Le synchronisme de la prise de Jérusalem par Sésac n'est pas d'un plus grand secours, car la chronologie des Rois n'est pas plus précise que celle du règne de Sésac. « Le doute, dit Mariette, augmente à mesure qu'on s'éloigne des temps voisins de notre ère, au point que, selon les systèmes, il peut y avoir jusqu'à deux mille ans de différence dans la manière de compter l'âge de la fondation de la monarchie égyptienne. »

Psamétik fit dater son règne de la mort de Tahraka (666), sans tenir compte de la Dodécarchie ; c'est sans doute pour cela qu'Hérodote lui donne 54 ans de règne, quoiqu'il n'ait régné en réalité que 44 ans. Il avait élevé à Memphis le pylone méridional du temple de Phtah et une cour péristyle où on nourrissait le bœuf Apis. Les murs étaient couverts de bas-reliefs, et des colosses de douze coudées tenaient lieu de colonnes ; c'étaient probablement des piliers caryatides comme ceux qu'on voit à Thèbes et à Abou Simbel. Ces constructions ont disparu comme tous les autres édifices de Memphis ; les seuls monuments qui subsistent du règne de Psamétik sont les douze colonnes de 21 mètres de hauteur dont on voit les ruines dans la première cour du temple de Karnak, où elles formaient une double rangée. Une seule de ces colonnes est



Pylone et cour intérieure du temple de Karnak, avec les colonnes de Pamétiak.

encore debout. On ne sait si elles avaient été élevées pour former l'avenue centrale d'une salle hypostyle pareille à celle de Sétî, ou si elles étaient destinées à porter des images symboliques servant d'enseignes militaires chez les Égyptiens, telles que le bœuf, l'ibis, l'épervier, le chacal, etc. Psamétik et ses successeurs quoique ne résidant pas à Thèbes, en relevèrent les monuments et réparèrent les désastres de l'invasion assyrienne. Il y a au Louvre et au British Museum de nombreuses sculptures de l'époque Saïte qui est une des grandes époques de l'art égyptien.

Sous le règne de Psamétik, les Scythes, chassant devant eux les Kimmériens, avaient envahi l'Asie et menaçaient l'Égypte. Psamétik aima mieux acheter leur retraite à prix d'argent que d'exposer le pays au danger d'une invasion, et les barbares rebroussèrent chemin vers le nord. Mais pour protéger l'Égypte au nord-est, il fallait avoir un pied en Palestine ; Psamétik assiégea la ville d'Azot. Ce siège dura vingt-neuf ans, dit Hérodote ; peut-être, comme le pense M. Maspéro, les interprètes d'Hérodote ont-ils voulu dire que la prise d'Azot eut lieu la 29^e année du règne de Psamétik. Son fils Néko, qui lui succéda en 541, voulant profiter des changements survenus en Asie pour y rétablir la domination de l'Égypte, livra bataille aux Juifs et aux Syriens près de Mageddo. Josiah, roi de Juda fut tué, son fils Jéochaz que les Juifs avaient proclamé roi fut détrôné par Néko qui mit à sa place Éliachim, autre fils de Josiah, et resta maître de toute la Syrie. Mais il trouva bientôt devant lui un adversaire redoutable : l'empire de Babylone avait succédé à celui de Ninive. Battu par Naboukodorossor, à Karkemish, sur les bords de l'Euphrate, Néko perdit toutes ses conquêtes et revint précipitamment en Égypte.

Son nom est resté attaché à une entreprise plus importante que ses expéditions militaires. Deux rois de la XIX^e dynastie, Seti I^{er} et Ramsès II, avaient fait creuser un canal de communication entre la branche orientale du Nil et la mer Rouge. Mais scit que ce canal n'eût pas été achevé, soit qu'il fût obstrué par les sables, Néko voulut le rétablir. Ce canal s'ouvrirait un peu au-dessus de Bubastis. Selon Hérodote, cent vingt mille ouvriers périrent en le creusant, et Néko fit dis-

continuer l'ouvrage sur la réponse d'un oracle qui l'avertit qu'il travaillait pour les barbares ; oracle qui s'accomplit, car le canal fut achevé par les Perses. De nos jours lorsqu'on a voulu ouvrir une communication directe entre la mer Rouge et la Méditerranée, on a commencé par rétablir le canal de Nêko, pour fournir de l'eau douce aux ouvriers qui creusaient le canal maritime. Après avoir abandonné son projet, Nêko en conçut un autre qui aurait pu avoir des conséquences encore plus importantes. Il fit faire par des matelots phéniciens ce voyage de circumnavigation autour de l'Afrique, dont j'ai parlé dans le premier chapitre : « Les Phéniciens, dit Hérodote, s'étant embarqués sur la mer Érythrée, naviguèrent dans la mer australe. Quant l'automne était venu, ils abordaient à l'endroit de la Libye où ils se trouvaient et semaient du blé. Ils attendaient ensuite le temps de la moisson, et après la récolte ils se remettaient en mer. Ayant ainsi navigué pendant deux ans, la troisième année ils doublèrent les colonnes d'Héracles et, revenus en Égypte, ils racontèrent ce que je ne crois pas, mais ce qu'un autre croira peut-être, qu'en naviguant autour de la Libye ils avaient eu le soleil à droite. »

Nêko régna six ans selon Manéthon, seize ans selon Hérodote ; ce dernier chiffre est confirmé par deux stèles de Florence et de Leyde. Son fils Psamétik II, qu'Hérodote appelle Psammis (595), régna six ans et mourut au retour d'une expédition en Éthiopie. C'est probablement pendant cette expédition que des soldats grecs et phéniciens gravèrent leurs noms sur la jambe d'un des colosses d'Abou Simbel. Sous le règne d'Ouhabra, l'Apriès des Grecs (589), la Syrie et la Palestine furent le théâtre d'événements importants. Les petits peuples de ces contrées menacées par la puissance chaldéenne essayèrent de sauver leur indépendance en s'appuyant sur l'Égypte. Naboukodorossor, roi de Babylone, tourna d'abord ses forces contre le royaume de Juda qui succomba, malgré l'intervention tardive et insuffisante de l'Égypte. Jérusalem fut prise, et le peuple emmené en captivité. Les prophètes juifs irrités contre l'Égypte lui annoncèrent le sort de la Judée, et s'il fallait en croire Joseph, ces prédictions se seraient accomplies ; Naboukodorossor aurait battu et tué Ouhabra et soumis

l'Égypte. Mais Hérodote et Diodore ne disent rien de cette défaite et parlent au contraire d'une victoire navale d'Apriès sur les Phéniciens et les Kypriotes. Les explorations de M. Renan ont mis au jour les ruines d'un temple élevé à Gebel par les Égyptiens, ce qui semble indiquer qu'ils étaient restés maîtres du pays.

Ouhabra entreprit de soumettre la colonie grecque de Kyrène, et comme il n'eût pas été prudent d'opposer ses auxiliaires grecs à un peuple de la même race, il n'employa que des troupes indigènes pour cette expédition, qui fut malheureuse. Les soldats égyptiens, croyant qu'il ne l'avait entreprise que pour se débarrasser d'eux, se révoltèrent. Ouhabra envoya pour les apaiser un officier nommé Ahmès dont la bonne humeur plaisait aux soldats. Pendant qu'il leur parlait, un d'eux lui mit un casque sur la tête et on s'écria qu'il fallait le prendre pour roi. Il ne se fit pas prier et se mit aussitôt à la tête des rebelles. Ouhabra l'ayant appris, donna ordre à un de ceux qui lui étaient restés fidèles d'amener Ahmès mort ou vif. L'envoyé ne reçut qu'une réponse fort grossière, et quand il revint, le roi lui fit couper le nez et les oreilles. Les Égyptiens irrités passèrent aussitôt du côté d'Ahmès. Ouhabra, à la tête de ses mercenaires cariens et ioniens, au nombre de trente mille, marcha contre les révoltés qui étaient beaucoup plus nombreux. Il fut battu et ramené comme prisonnier dans le palais qui avait été le sien. Ahmès le traita d'abord avec égards, mais les Égyptiens exigèrent qu'il leur fût livré et l'étranglèrent. Il avait régné vingt ans. Ahmès le fit enterrer dans le tombeau de ses ancêtres et épousa une fille de Psamétik II pour se greffer sur la dynastie saïte.

Ahmès II, devenu roi par une réaction du parti national contre les étrangers, se montra cependant encore plus favorable aux Grecs que l'avaient été ses prédécesseurs. Il leur permit de s'établir à Naucratis, sur la branche canopique du Nil, et d'élever des temples à leurs Dieux. Un de ces temples, l'Hellenion, fut bâti à frais communs par les principales villes grecques de l'Asie. Des temples particuliers furent consacrés à Apollon par les Milésiens, à Hèrè par les Samiens, à Zeus par les Aiginètes. Ahmès envoya sa statue à plusieurs villes de

la Grèce, et quand le temple de Delphes fut détruit par un incendie, il voulut contribuer à la souscription ouverte pour le reconstruire et offrit un talent d'alun d'Égypte. Il fit alliance avec les Kyrénéens, et épousa une des filles du pays ; il s'allia également avec Polycratès tyran de Samos et avec Kroisos roi des Lydiens. Il ne fit la guerre qu'aux Kypriotes qu'il soumit à un tribut. Il s'occupa surtout, comme Psamétik, de développer le commerce de l'Égypte. Comme lui, il éleva à Saïs et à Memphis des monuments qui n'existent plus, mais dont Hérodote parle avec admiration. Il y a au Louvre une chapelle monolithe en granit rose qui date du règne d'Ahmès, et le British Museum possède le sarcophage d'une de ses femmes, la reine Onkhnas, qui résida longtemps à Thèbes. On croit que les hypogées d'Assasif près de Kournah sont de l'époque saïte. Il y en a un qui ne le cède en étendue et en richesse à aucune des tombes de Biban el Molouk ; c'est le tombeau d'un grand-prêtre qui était en même temps fonctionnaire royal.

Ahmès n'était qu'un soldat de fortune et il paraît que l'étiquette cérémonieuse des anciens rois d'Égypte l'ennuyait. Quant il avait employé sa matinée à rendre la justice, il passait le reste du temps à table avec ses amis. Quelques courtisans lui firent des représentations, trouvant qu'il compromettait sa dignité. Il répondit que la corde d'un arc ne devait pas être toujours tendue. Au commencement de son règne, l'obscurité de sa naissance le faisait mépriser ; il s'en aperçut, fit fondre un bassin d'or qui lui servait à se laver les pieds, en fit la statue d'un Dieu et l'offrit à la vénération publique. « Il en est ainsi de moi, dit-il ; j'étais plébéien, maintenant je suis votre roi ; rendez-moi donc l'honneur et le respect qui me sont dus. » Le peuple comprit l'apologue et finit par s'attacher à cet homme d'esprit qui prenait son métier de roi au sérieux. C'est de lui, selon Hérodote, que les Athéniens auraient emprunté leur fameuse loi contre la paresse : « Il ordonna à chaque Égyptien de déclarer tous les ans au nomarque quels étaient ses moyens d'existence. Celui qui ne satisfaisait pas à la loi, ou qui ne pouvait prouver qu'il vivait par des moyens honnêtes, était puni de mort. Selon l'Athénien emprunta cette loi de l'Égypte et l'établit à Athènes, où elle est toujours en vigueur, parce-

qu'elle est sage, et qu'on n'y peut rien trouver à reprendre ». Hérodote dit que l'Égypte ne fut jamais plus heureuse ni plus florissante que sous le règne d'Ahmès, et qu'il y avait alors en ce pays vingt mille villes ou villages bien peuples.

Toute cette prospérité allait disparaître en un jour ; l'Égypte allait sombrer comme Ninive et Jérusalem, et Sardes et Babylone, sans décadence préalable, dans un de ces orages subits et foudroyants qui emportent les monarchies. Un empire nouveau venait de s'élever en Asie ; la Perse avait absorbé la Médie et soumis la Chaldée et l'Asie Mineure. La Lydie avait succombé si vite que Ahmès n'avait pu secourir son allié Kroisos. Le fondateur de l'empire persan, Kyros, laissa en paix l'Égypte, qui se gardait bien de bouger ; mais son fils Kambyzès éprouva le besoin d'agrandir ses États, et comme, à défaut de raisons, les guerres ne manquent jamais de prétextes, voici celui qu'on donna, ou qui fut peut-être imaginé après coup. On racontait que Kyros avait demandé à Ahmès de lui envoyer le meilleur médecin qu'il y eût dans ses États pour les maladies des yeux. Ce médecin voulut se venger du roi d'Égypte qui l'avait arraché des bras de sa femme et de ses enfants pour l'envoyer en Perse ; il persuada à Kambyzès de demander la fille d'Ahmès, comptant sur un refus qui ne manquerait pas d'être considéré comme une offense. Ahmès savait bien que Kambyzès ne ferait pas de sa fille une reine, mais une des esclaves du harem ; il envoya une fille d'Ouhabra. Celle-ci découvrit la ruse au roi de Perse et lui demanda de venger son père dont Ahmès avait été le meurtrier. Kambyzès entra dans une violente colère et résolut de porter la guerre en Égypte.

Un désert qu'une armée ne pouvait traverser qu'en trois jours de marche protégeait l'Égypte du côté de l'Asie. D'après le conseil de Phanès, officier grec, déserteur de l'armée égyptienne, Kambyzès s'assura l'alliance du roi des Arabes qui envoya des chameaux chargés d'outres pleines d'eau tout le long de la route que devaient suivre les Perses. La ville de Péluse, qui était la clé de l'Égypte, fut assiégée par Kambyzès. Polyen raconte qu'il fit rassembler des chiens, des chats et des ibis, et les plaça devant son armée ; les Égyptiens n'osèrent

lancer leurs flèches de peur de frapper les animaux sacrés, et la ville fut prise sans résistance. Ahmès venait de mourir après quarante-quatre ans de règne (525). Son fils, Psamétik III, le Psamménitos d'Hérodote, vint à la rencontre de l'ennemi. Les mercenaires grecs et cariens, à la solde du roi d'Égypte apprenant la trahison de Phanès, leur ancien chef, se vengèrent sur ses enfants : « On les mena au camp, dit Hérodote, et ayant placé un cratère entre les deux armées, on les égorga sous les yeux de leur père, on mêla leur sang dans le cratère avec du vin et de l'eau, et tous les auxiliaires en ayant bu, coururent au combat. » Il fut rude et sanglant ; il y périt beaucoup de monde de part et d'autre ; mais enfin, les Égyptiens eurent le dessous et s'enfuirent en désordre à Memphis. Kambyès somma la ville de se rendre : la foule brisa le vaisseau mytilénien qui portait les ambassadeurs, massacra ceux qui le montaient et traîna leurs membres dans la citadelle. La ville fut prise et Psamétik amené devant le vainqueur ; il n'avait régné que six mois.

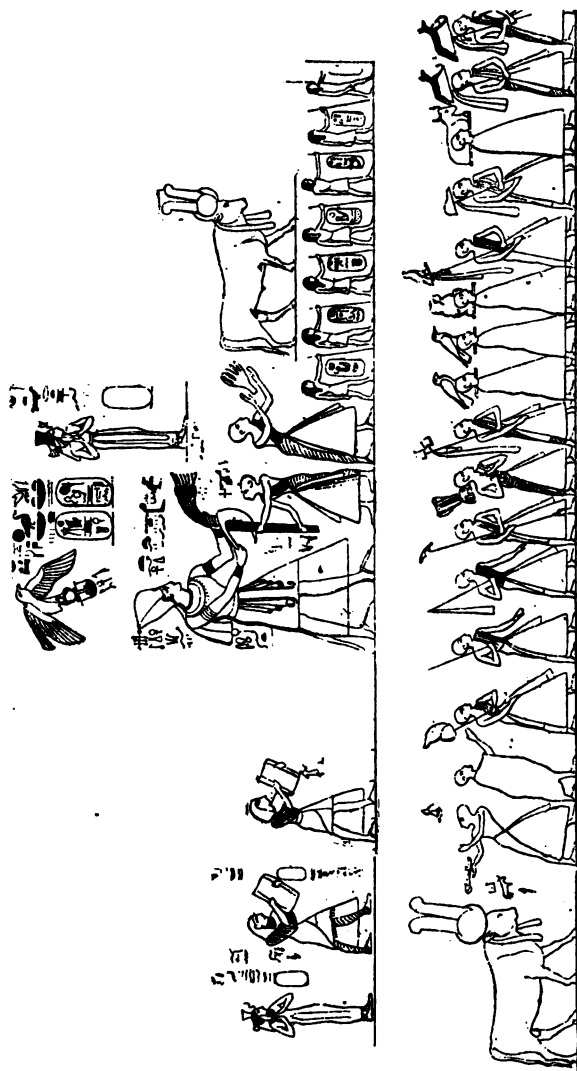
Kambyès le traita avec la dernière dureté ; il le fit conduire devant la ville avec quelques autres Égyptiens. « La fille du roi, dit Hérodote, fut habillée en esclave et on l'envoya, une cruche à la main, chercher de l'eau avec plusieurs autres jeunes filles de qualité. Elles passèrent en pleurant devant leurs pères captifs qui gémissaient de leur humiliation. Psamétik les vit et baissa les yeux vers la terre. Ensuite, Kambyès fit passer devant lui son fils, et deux mille jeunes gens du même âge, la corde au cou et un frein à la bouche. On les menait à la mort pour venger les Mytiléniens tués à Memphis ; car les juges royaux avaient ordonné que pour chaque homme tué en cette occasion on ferait mourir dix Égyptiens des premières familles. Psamétik les vit passer et reconnut son fils, mais tandis que les autres Égyptiens qui étaient autour de lui pleuraient et se lamentaient, il garda la même contenance qu'à la vue de sa fille. Quand ces jeunes gens furent passés, il aperçut un vieillard qui mangeait ordinairement à sa table. Cet homme, dépouillé de ses biens et réduit à vivre d'aumônes, implorait la pitié des soldats, et même de Psamménitos et des captifs égyptiens amenés dans le faubourg. Psamménitos ne put retenir

ses larmes ; il se frappait la tête et appelait son ami. Trois gardes chargés de l'observer, firent savoir cela à Kambysès. Il s'étonna et envoya vers Psamménitos un messenger qui l'interrogea ainsi : « Kambysès ton maître demande pourquoi n'ayant ni pleuré ni gémi quand tu as vu ta fille traitée en esclave et ton fils marchant au supplice, tu t'intéresses au sort de ce mendiant qui, à ce qu'on a appris, n'est ni ton parent ni ton allié. » Il répondit : « Fils de Kyros, les malheurs de ma maison sont trop grands pour être pleurés ; mais le sort d'un ami heureux autrefois et réduit à mendier dans sa vieillesse m'a paru mériter des larmes. »

« Cette réponse fut rapportée, et elle parut juste. Au dire des Égyptiens, Kroisos, venu en Égypte à la suite de Kambysès, pleurait, et les Perses qui étaient présents pleuraient. Kambysès lui-même eut quelque pitié. Il ordonna d'amener Psamménitos devant lui et de tirer son fils du nombre de ceux qui allaient mourir. Ceux qui allèrent chercher l'enfant ne le trouvèrent pas en vie ; il avait été frappé le premier. Ils firent lever Psamménitos et le conduisirent près de Kambysès. Il y resta dans la suite et n'eut à souffrir aucune violence. Le gouvernement de l'Égypte lui aurait même été rendu s'il n'eût été soupçonné d'exciter des troubles ; car les Perses ont coutume d'honorer les enfants des rois et de les remettre sur le trône perdu par leurs pères. Mais Psamménitos ayant conspiré en reçut le salaire ; convaincu par Kambysès d'avoir poussé les Égyptiens à la révolte, il but du sang de taureau et en mourut sur-le-champ. De Memphis, Kambysès se rendit à Saïs, et dès qu'il fut arrivé au tombeau d'Amasis, il ordonna d'exhumer le cadavre, de le battre de verges, de lui arracher la barbe et les cheveux, de le piquer à coups d'aiguillons, de lui faire enfin toutes sortes d'outrages. Les exécuteurs se lassèrent bientôt de maltraiter un corps inerte, dont ils ne pouvaient rien détacher parce qu'il était embaumé. Alors Kambysès le fit brûler, sans respect pour les choses saintes. En effet, les Perses croient que le feu est un Dieu, et il n'est permis, ni par leurs lois ni par celle des Égyptiens, de brûler les morts... Ainsi Kambysès fit en cette occasion une chose également condamnée par les lois de l'un et l'autre peuple. »

En violant le tombeau de celui qui avait usurpé le trône d'Égypte, Kambsès comptait peut-être railler les légitimistes; il se présentait ainsi comme le vengeur et l'héritier d'Ouhabra. Il résulte des inscriptions d'une statuette naophore du Vatican que, dans les premiers temps de sa conquête, il évitait d'offenser la religion des vaincus. Il fit évacuer le grand temple de Neith où des troupes perses s'étaient logées et le fit réparer à ses frais. Il poussa même le zèle jusqu'à se faire initier aux mystères d'Osiris. Mais cette déférence apparente et toute politique ne pouvait durer longtemps. Les symboles religieux des Égyptiens, les formes extérieures de leur culte inspiraient une aversion profonde aux Perses, dont la religion ressemblait beaucoup au monothéisme étroit des peuples sémitiques. Cette antipathie qui n'attendait qu'une occasion pour se manifester éclata après une expédition malheureuse de Kambsès contre l'Éthiopie. Au lieu de remonter le Nil jusqu'à Napata, il avait pris la route plus courte du désert. Les vivres manquèrent à ses soldats qui furent réduits à se manger les uns les autres. Il revint après avoir perdu beaucoup de monde et il apprit alors la destruction complète d'une autre armée qu'il avait envoyée contre les Ammoniens et qui avait été ensevelie sous des tourbillons de sable. Il fut exaspéré de ce désastre, et, comme les Égyptiens l'attribuaient naturellement à la vengeance des Dieux, sa fureur se tourna contre la religion égyptienne. « D'Assouan à Thèbes et de Thèbes à Memphis, dit Mariette, il marqua sa route par des ruines; les temples furent dévastés, les tombes des rois furent ouvertes et pillées. » La momie de la reine Onkhnas, femme d'Ahmès, fut arrachée de son sarcophage qui était au fond d'un puits funéraire, derrière le Ramesséion, et brûlée comme l'avait été celle d'Ahmès lui-même. Quand ce sarcophage, qui est aujourd'hui à Londres, fut découvert par un officier français de l'équipage du Luxor, on y trouva, selon Champollion Figeac, des débris d'ossements charbonnés, dont quelques-uns conservaient des traces de dorure.

« Kambsès étant de retour à Memphis, dit Hérodote, le Dieu Apis, que les Grecs appellent Épaphos, se manifesta aux Égyptiens. Dès qu'il se fut montré, ils se revêtirent de leurs



Procession du bœuf Apis (époque de Thoutmès III).

plus riches habits et firent de grandes réjouissances. Kambyssès, croyant qu'ils se réjouissaient du mauvais succès de ses armes, appela devant lui les magistrats de Memphis et leur demanda pourquoi, n'ayant pas témoigné de joie la première fois qu'ils l'avaient vu dans leur ville, ils en faisaient tant paraître depuis son retour, et après qu'il avait perdu une partie de son armée. Ils lui dirent que leur Dieu, qui était ordinairement très longtemps sans apparaître, venait de se manifester, et que les Égyptiens avaient coutume de célébrer cette épiphanie par des fêtes publiques. Kambyssès entendant cela, dit qu'ils mentaient et les punit de mort comme menteurs. Quand ils furent tués, il fit venir les prêtres en sa présence, et ayant reçu d'eux la même réponse, il leur dit que si quelque Dieu se montrait familièrement aux Égyptiens, il ne se cacherait pas de lui, et il leur ordonna de lui amener Apis. Les prêtres allèrent aussitôt le chercher.

« Cet Apis, le même qu'Épaphos, naît d'une vache qui ne peut plus porter d'autre produit. Les Égyptiens disent que d'un éclair qui descend du ciel cette vache conçoit Apis. Voici les signes distinctifs de ce veau, qu'on nomme Apis : il est noir et porte sur le front un carré blanc ; il a sur le dos la figure d'un aigle, sur la langue celle d'un scarabée, et les poils de sa queue sont doubles. Dès que les prêtres eurent amené Apis, Kambyssès, comme un furieux, tira son épée pour lui percer le ventre et ne frappa que la cuisse. Et se mettant à rire, il dit aux prêtres : « O têtes méchantes, est-ce qu'il y a de tels Dieux, faits de chair et de sang, et souffrant des atteintes du fer ? Ce Dieu est bien digne des Égyptiens, mais vous n'aurez pas à vous réjouir d'avoir voulu rire à nos dépens. » Là-dessus, il les fit fouetter par ceux qui sont chargés de cet emploi et ordonna de tuer les Égyptiens qu'on trouverait célébrant des réjouissances. C'est ainsi que la fête cessa, et que les prêtres furent punis. Apis, blessé à la cuisse languit, couché dans le temple, et quand il fut mort de sa blessure les prêtres l'ensevelirent à l'insu de Kambyssès. Quant à lui, qui manquait déjà de bon sens, il fut dès lors frappé de folie, en punition de ce crime, disent les Égyptiens. »

Parmi les stèles funéraires des Apis, trouvées par Mariette

dans les fouilles du Sarapéion de Memphis, et qui sont maintenant au Musée égyptien du Louvre, il y en a deux qui se rapportent aux faits racontés par Hérodote : l'une, dont l'inscription est à peu près illisible (S. 2287) contenait, l'épithaphe de l'Apis mort sous Kambyès et né, à ce qu'il semble, l'an 25 d'Ahmès. On possède, dit le catalogue, son sarcophage, sculpté par ordre de Kambyès. L'autre (S. 2274) est l'épithaphe du taureau mort l'an 4 de Dareios. « Nous pensons, dit M. de Rougé, que c'est le même Apis que Cambyse blessa, dans sa fureur, lorsqu'à son retour de la malheureuse expédition d'Éthiopie il trouva les Égyptiens se livrant aux réjouissances qui accompagnaient les fêtes de la théophanie d'un nouvel Apis (en 518 av. J.-C.) ». S'il en est ainsi, cet Apis aurait survécu à peu près cinq ans à sa blessure.

Dareios voulut réparer les fautes de son prédécesseur et essaya de se concilier les Égyptiens. Il mit à mort le satrape Aryandès, dont la tyrannie provoquait déjà des révoltes, et apprenant qu'Apis venait de mourir, il s'associa au deuil public et promit cent talents d'or à celui qui trouverait un nouvel Apis. Il visita le grand temple de Phtah et voulut y placer sa statue à côté de celle de Sésostris. Les prêtres lui dirent qu'il n'avait pas encore égalé les exploits de Sésostris, puisqu'il n'avait pas soumis les Scythes. Dareios ne s'offensa pas de cet orgueil national ; il répondit simplement que s'il vivait aussi longtemps que Sésostris, il s'efforcerait de l'égaliser. Il fit bâtir dans l'oasis de Thèbes un grand temple d'Ammon dont les ruines subsistent encore. Enfin il acheva le canal de communication que Sétî 1^{er} et Neko avaient voulu établir entre le Nil et la mer Rouge. Selon Diodore, sa mémoire fut vénérée des Égyptiens qui le mirent au nombre de leurs grands législateurs. Cependant, les rois de Perse, qui forment la XXVII^e dynastie, ne réussirent pas à se faire accepter par l'Égypte. Ils n'avaient pas, comme les rois pasteurs, adopté sa religion, sa langue, son écriture et ses mœurs ; aussi furent-ils toujours pour elle des étrangers. Leur domination fut rarement oppressive, et pourtant elle fut entrecoupée d'insurrections qui trouvaient toujours un appui dans les républiques grecques. Après cent vingt ans, l'Égypte recouvra son indépendance sous

trois dynasties indigènes, la XXVIII^e la XXIX^e et la XXX^e, mais elle la perdit après soixante-quatre ans, par la lâcheté de son roi quise sauva en Éthiopie sans combattre, comme Ménéphtha s'était sauvé devant les Impurs. L'Égypte fut conquise une seconde fois par les Perses, et Ochos renouvela les folies et les pillages de Kambysès (345).

Il n'est pas étonnant qu'après les douze ans que dura cette seconde dynastie persique, Alexandre ait été reçu comme un libérateur et proclamé fils d'Ammon, c'est-à-dire successeur légitime des anciens rois d'Égypte. Le plus habile de ses généraux, Ptolémée, fils de Lagos, fonda une dynastie qui, malgré son origine étrangère, peut être considérée comme aussi nationale que celle des Ramsès ou des rois saïtes. L'influence grecque ne se fit pas sentir en dehors d'Alexandrie. Les Lagides respectèrent la religion et les mœurs de l'Égypte, qui devint le plus important des royaumes grecs, tout en conservant sa civilisation originale. Elle la conserva même sous la domination romaine, et sans la lecture des inscriptions, on ne pourrait deviner que les temples d'Esneh, d'Edfou, de Denderah, de Philé, sont du temps des Lagides, des Césars et des Antonins. Enveloppée dans la grande unité romaine, l'Égypte ne regretta pas son indépendance. Alexandrie était la seconde ville du monde, la capitale de l'Orient. Le mouvement philosophique dont elle était le siège entra pour une forte part dans l'élaboration du dogme chrétien. Mais l'établissement de la religion nouvelle fut la mort de la vieille Égypte, car un peuple est mort quand il a renié ses Dieux. Les édits des empereurs chrétiens ordonnant la destruction des temples, portèrent le dernier coup à l'art égyptien. Les monuments qui ne furent pas entièrement détruits furent dénaturés pour les besoins du culte nouveau. Puis vint la conquête musulmane qui s'acharna encore sur les ruines. De nos jours enfin, l'introduction de la civilisation occidentale en Égypte a fait aux monuments plus de tort que tout le reste. Quand le vice-roi veut bâtir une caserne ou une sucrerie, il prend des pierres dans les temples, cela épargne les frais.

Ainsi s'est accomplie la triste prédiction du philosophe égyptien dont les œuvres portent le nom d'Hermès Tris-

mégiste : « O Égypte, Égypte, il ne restera de tes religions que de vagues récits que la postérité refusera de croire, des mots gravés sur la pierre et racontant ta piété. Le Scythe ou l'Indien, ou quelque autre voisin barbare habitera l'Égypte, le divin remontera au ciel, et l'Égypte sera déserte et veuve d'hommes et de Dieux. »

CHAPITRE V

Monuments.

La vieille civilisation égyptienne, malgré les ravages de toutes sortes qui, depuis deux mille ans, se sont déchaînés sur ses œuvres, fournit encore à l'étude plus de monuments qu'aucune autre civilisation de l'antiquité. Tout le long de la vallée du Nil, depuis la Méditerranée jusqu'à la quatrième cataracte, on trouve des ruines de temples et de palais, des hypogées et des pyramides. Les œuvres de la sculpture, statues et sarcophages, les papyrus, les peintures, les ustensiles de toutes sortes, produits multiples de l'industrie égyptienne, peuvent être étudiés dans les musées de l'Europe. L'initiative et le principal honneur de cette étude reviennent à la France. Les savants qui accompagnaient l'expédition envoyée en Égypte par la République rassemblèrent une immense quantité de documents publiés depuis dans un magnifique ouvrage. Malheureusement, l'inappréciable collection d'antiquités qui formait la base de ce grand travail a passé dans des mains étrangères. On sait l'histoire de l'expédition d'Égypte : quand Bonaparte, qui la commandait, eut abandonné son armée pour revenir s'emparer du pouvoir en France, quand Kléber qui le remplaçait fut tombé sous un coup de poignard, il fallut signer une capitulation d'après laquelle le reste de l'armée devait être ramené en France avec ses armes et ses richesses scientifiques. Malgré ce traité, la collection réunie avec tant de peine par nos savants fut transportée en Angleterre, et c'est au musée britannique qu'il faut aller la voir.

Les monuments égyptiens peuvent être groupés, d'après leur caractère et leur destination, en deux séries : l'une comprenant les édifices civils et religieux, c'est-à-dire les palais et les temples ; l'autre, les constructions funéraires, pyramides ou nécropoles. Les sculptures et les antiquités de toutes sortes qui ornent nos musées peuvent également se rattacher à ces deux séries, qui s'appliquent à toutes les formes de l'art aussi bien qu'à l'architecture. On peut aussi, grâce au déchiffrement des hiéroglyphes, classer les monuments dans un ordre chronologique, en rattachant l'histoire de l'art aux grandes périodes de l'histoire politique, l'ancien empire, le moyen et le nouvel empire, l'époque des Ptolémées et celle de la domination romaine. Les monuments de ces diverses époques ne diffèrent d'ailleurs que par des détails, et l'art égyptien, considéré dans son ensemble, présente une remarquable unité. Quand Platon, croyant glorifier la théocratie, prétendait que l'art égyptien n'avait pas varié pendant dix mille ans, il exagérait pour les besoins de sa thèse, et la comparaison des monuments permet de constater des phases successives d'éclat, de décadence et de renaissance, mais jamais de ces transformations radicales qu'on observe dans notre Occident, quand on compare l'art chrétien du moyen âge soit à l'art greco-romain qui l'a précédé, soit à l'art moderne qui l'a remplacé. En Égypte, il faut un œil exercé pour saisir quelque différence entre des œuvres exécutées à deux mille ans d'intervalle.

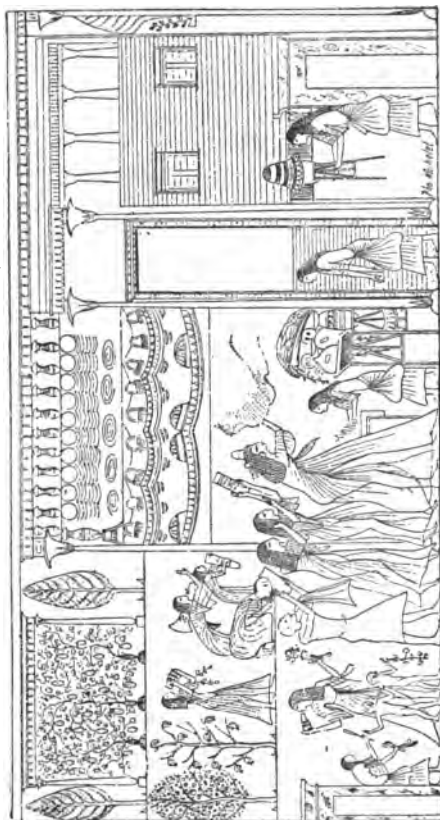
On ne connaît pas les commencements de l'art égyptien. « Nous le trouvons, dit M. de Rougé, dès les monuments de la IV^e dynastie, les premiers auxquels nous puissions assigner un rang certain, extrêmement avancé sous divers rapports. L'architecture montre déjà une perfection inconcevable quant à la taille des pierres dures et quant à la pose des blocs de grande dimension ; les couloirs de la grande pyramide restent un modèle d'appareillage qui n'a jamais été surpassé. Nous sommes obligés de deviner le style extérieur des temples de cette première époque et de le restaurer d'après les bas-reliefs des tombeaux ou la décoration des sarcophages. Le style était simple et noble au plus haut degré ; la ligne droite et le jeu des divers plans faisaient tous les frais de la

décoration. » Le temple du Sphinx de Giseh, récemment mis au jour par Mariette, reproduit tous les caractères que M. de Rougé avait assignés à cette architecture d'après quelques représentations. On croit pouvoir expliquer la rareté des monuments religieux de l'ancien empire par une destruction systématique qui aurait suivi l'invasion des Pasteurs. Mais on peut s'étonner de voir, aussitôt après leur expulsion, l'art égyptien reparaitre, sous la XVIII^e dynastie, avec une perfection qu'il n'a jamais dépassée. Cette renaissance de l'art n'est pas moins obscure que ses débuts, et elle se reproduit, exactement de la même manière, sous la dynastie Saïte, après les invasions assyriennes, et sous les Ptolémées, après la conquête des Perses.

Les temples égyptiens n'étaient pas, comme les églises, les synagogues ou les mosquées, des édifices où le peuple se rassemblait pour prier en commun et recevoir un enseignement religieux; on pourrait plutôt les comparer à des monastères; les prêtres y demeuraient, y nourrissaient les animaux sacrés et y conservaient les ustensiles du culte, dont les cérémonies devaient se célébrer au dehors, comme chez les Grecs et les Romains. Il est difficile de distinguer les palais des temples, et peut-être n'y a-t-il pas lieu de faire cette distinction en Égypte où le roi participait à la divinité et où les fonctionnaires royaux appartenaient à la classe sacerdotale. La demeure des rois et la demeure des Dieux ne différaient des habitations ordinaires que par la dimension, la solidité des matériaux et la richesse des ornements. Le plan est toujours à peu près le même: une ou plusieurs cours quadrangulaires entourées de portiques, puis une salle hypostyle, enfin une dernière cour entourée d'appartements et au milieu de laquelle se trouve le sanctuaire. La porte d'entrée est flanquée de deux tours en forme de pyramide tronquée; cet ensemble, qu'on nomme pylone, est précédé par une avenue de sphinx. Il y a quelquefois deux pylones l'un devant l'autre.

Ce plan a toujours été et est encore aujourd'hui celui des maisons particulières en Orient. Des troncs de palmiers, des faisceaux de tiges de lotus, employés comme supports dans les cours intérieures des habitations, ont servi de modèles aux

colonnes des temples et des palais. Les murs qui entourent toujours les monuments égyptiens sont en talus extérieurement, verticaux à l'intérieur; c'est une imitation des constructions



Maison et jardin.

en terre ou en briques. Il n'y a pas en Égypte ce que les Grecs appellent un temple périptère. Dans les constructions de l'époque ptolémaïque, on trouve, sans doute par suite d'une influence grecque, des colonnes extérieures, mais elles sont

toujours réunies par une balustrade de pierre jusqu'aux deux tiers de leur hauteur ; c'est un mur percé à jour. Il n'y a pas non plus d'arcades, quoiqu'on ait trouvé en Égypte quelques exemples de salles voûtées en encorbellement, notamment à Abydos. Le fronton grec, produit par la rencontre de deux toits inclinés, n'avait pas de raison d'être dans un pays où il ne pleut pas, mais l'uniformité des terrasses plates couronnant tout l'édifice devait rendre la silhouette générale très monotone, et les tours des pylones semblent n'avoir d'autre but que de rompre la ligne des murs extérieurs. Devant ces tours auxquelles étaient attachés des mâts ornés de banderoles, il y avait en général des statues colossales et deux longues aiguilles de granit qu'on nomme obélisques.

Les monuments égyptiens sont bâtis avec de grands quartiers d'un grès très fin ; quelques parties seulement sont en granit, plus rarement encore en albâtre. Ils étaient peu décorés au dehors, et, selon l'usage qui règne en Orient, le luxe était réservé pour l'ornementation intérieure. Quand on a traversé les pylones et qu'on entre dans les cours et les salles, l'aspect change, et à la grandeur des proportions, à la sévérité des lignes s'ajoutent les richesses de la polychromie. Des bas-reliefs peints couvrent les murs, les colonnes, les plafonds. On a longtemps contesté la polychromie pour les monuments grecs, où elle a laissé peu de traces, mais sous le ciel ardent de l'Égypte, les couleurs ont résisté à l'action des siècles. Son éclat était d'ailleurs tempéré par l'obscurité mystérieuse des salles et par l'éblouissante lumière qui inonde les cours et les portiques. Les colonnes sont très rapprochées les unes des autres, disposition imposée par l'énormité des pierres formant les plafonds et les architraves. Dans les salles hypostyles de Thèbes, cet entrecolonnement étroit, joint à la largeur des fûts, empêche de saisir l'ensemble de la construction : on ne voit qu'une forêt de colonnes. L'impression est grandiose, mais successive, et l'unité n'est pas apparente, malgré la simplicité du plan.

L'architecture égyptienne a employé simultanément deux sortes de supports d'origine différente, les piliers quadrangulaires et les colonnes. Les piliers, auxquels sont souvent ados-

sées des statues d'Osiris qui ne font pas fonction de support,



Mineur.



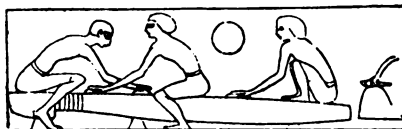
Transport d'une pierre.



Tailleurs de pierres.



Transport d'un bloc de pierre.



Polissage d'une colonne.



Transport d'une chapelle.

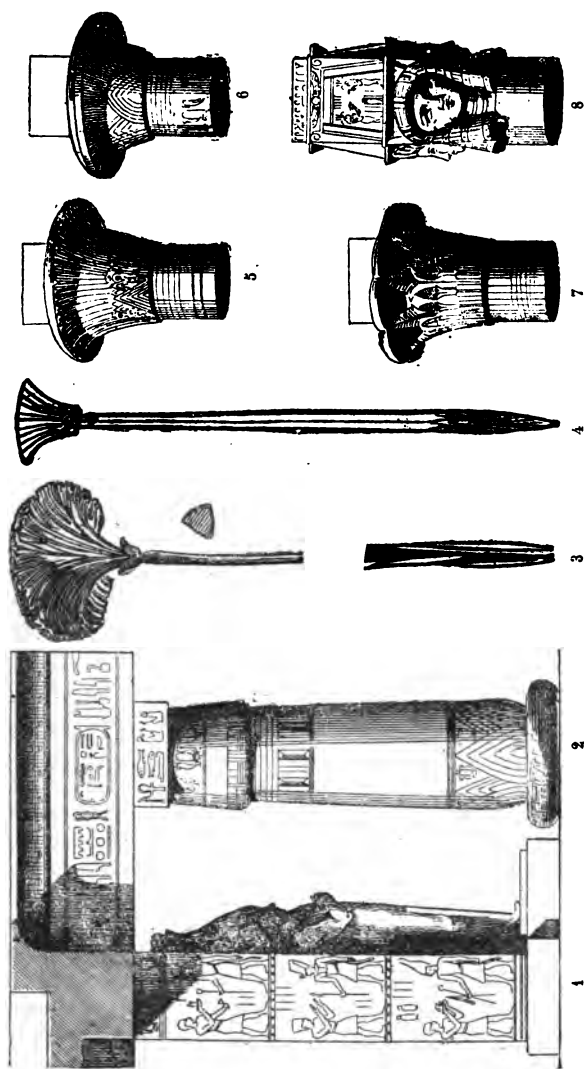
sont imités des réserves que les ouvriers laissent de distance

en distance dans les carrières, pour prévenir les éboulements. Les colonnes dérivent des supports de bois employés dans les maisons pour soutenir les plafonds. Les colonnes polygonales de Beni Hassan, surmontées d'un abaque quadrangulaire, n'ont plus été employées sous le nouvel empire. Dans une des grottes de Beni Hassan on trouve d'autres colonnes très sveltes, imitant quatre tiges de papyrus réunies et serrées en un faisceau par des bandes circulaires un peu au-dessous de l'abaque; de cet étranglement des tiges résulte un chapiteau renflé à la base et simulant un bouton de fleur. Dans le temple de Louqsor, cette disposition, appliquée à des tiges plus nombreuses, produit une colonne plus massive, toujours à cannelures convexes. A Karnak, les cannelures ont disparu, et la colonne ne représente plus qu'une tige unique. Le chapiteau est tantôt renflé à la base en forme de bouton, tantôt évasé comme une fleur épanouie. Cette dernière forme est plus élégante, mais on ne sait pourquoi les chapiteaux campanulés sont toujours surmontés d'un dé quadrangulaire plus étroit qui supporte l'architrave. Dans ces deux sortes de colonnes, le fût est conique, puis s'amincit en s'approchant de la base comme les tiges du papyrus dans le voisinage des racines. Cette base est un disque peu élevé. Des bractées figurées à la partie inférieure du chapiteau et du fût rappellent l'origine végétale de la colonne.

Les temples souterrains d'Abou Simbel et de Bet Oually, les grottes sépulcrales de Beni Hassan, de Biban el Molouk, ont eu pour modèles les carrières de pierre de la montagne de Lybie; il est même possible que ces carrières elles-mêmes, après avoir été exploitées, aient été appropriées à des usages funéraires ou religieux. Il suffisait de sculpter des bas-reliefs sur les parois et les piliers de ces excavations souterraines et d'aplanir les deux côtés de l'entrée pour lui donner un aspect monumental, ce qui pourrait bien être la véritable origine des pylones. Sur les piliers du plus petit des temples d'Abou Simbel sont représentées des figures d'Athor, la Nuit primitive, mère du Soleil levant. Son nom signifie la maison d'Horos, et elle est appelée dans les inscriptions « la royale demeure de l'enfant ». C'est ce qui explique la maison qu'elle porte en guise de

coiffure. Cette représentation a donné naissance à une forme de colonnes qu'on ne trouve que dans des monuments du temps des Lagides, notamment dans le temple de Denderah, mais qui peut remonter à une époque antérieure. Le chapiteau de ces colonnes est formé par une tête d'Athor répétée sur quatre faces et portant un dé qui figure la porte d'une maison. La tête de Bes, Dieu difforme et trapu qu'on a quelquefois assimilé à Typhon, est employée de la même manière dans les chapelles qui lui sont consacrées. Dans le grand temple de Philé, qui est de l'époque romaine, on voit la tête d'Athor et la petite maison qui la coiffe, sur les quatres faces du dé surmontant un chapiteau en fleur de lotus. Dans les monuments du temps des Ptolémées ou des Césars, les colonnes, tout en conservant les mêmes proportions et le même aspect général, diffèrent entre elles par la décoration des chapitiaux. Les uns sont à feuilles de palmiers, les autres présentent des combinaisons diverses de feuilles, de boutons et de fleurs, et rappellent, par leur richesse et leur variété, les chapitiaux corinthiens employés à la même époque dans les monuments de l'architecture grecque.

En Égypte, la sculpture et la peinture sont les auxiliaires et les annexes de l'architecture. Dans tous les monuments, les murs sont couverts de bas-reliefs peints, excepté dans le petit temple du Sphinx de Giseh, qui est jusqu'ici le seul temple connu de l'ancien empire. Des inscriptions gravées en creux, accompagnent les sujets représentés et leur servent d'explications. Très souvent l'entaille et le relief sont combinés ; chaque figure forme une saillie dans un creux, de façon à ne pas dépasser la surface de la muraille. Cette forme de sculpture qu'on peut nommer d'après les Italiens *intaille-relief*, est particulière à l'art égyptien. Les têtes sont toujours de profil avec les yeux de face. Les scènes figurées se rapportent soit à la religion, soit aux exploits guerriers des rois, et ces deux classes de représentations ne sont pas traitées de la même manière. Dans les sujets religieux, toutes les figures ont un caractère conventionnel, une raideur systématique qu'on ne retrouve plus dans les scènes militaires. Les attaques de forteresses, les combats sur terre et sur mer sont rendus, malgré l'absence de



L. M.

9

1. Pilier oïridien. — 2. Colonne à chapiteau en bouton trouqué avec son architrave. — 3. Le panache et la hampe du Papyrus
4. Colonne de bois imitée des tiges du Papyrus. — 5, 6, 7. Trois variétés de chapiteaux campanulés. — Chapiteau à tête d'Athor.

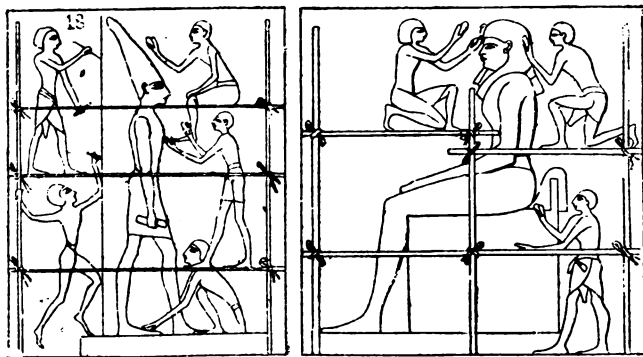
perspective, avec une recherche évidente du mouvement et de la réalité. L'art égyptien n'a rien à envier sous ce rapport à l'art assyrien. Il serait difficile de trouver des termes de comparaison dans l'art grec, qui ne paraît avoir traité de scènes analogues qu'à l'époque romaine, dans la colonne Trajane, la colonne Antonine et quelques bas-reliefs des arcs de triomphe.



Sculpteur.



Polissage d'un sphinx.



Sculpteurs travaillant à des statues colossales.

La sculpture en ronde bosse conserve toujours un caractère monumental et architectonique, non seulement par les dimensions, comme dans les colosses de Thèbes ou d'Abou Simbel, mais par la simplicité des attitudes. Elles peuvent se réduire à quatre dont nous voyons des spécimens dans les musées ; les figures sont debout, assises, accroupies ou agenouillées ; on

peut y ajouter les figures couchées des sarcophages et des boîtes à momies. Entre les deux cotés d'une statue il y a toujours une symétrie parfaite, jamais la tête n'est tournée ou inclinée à droite ou à gauche, jamais le poids du corps ne porte sur une jambe plutôt que sur l'autre. Les bras sont étendus sur les genoux si la figure est assise ; si elle est debout, ils sont croisés sur la poitrine, ou pendent le long du corps, dont ils ne sont jamais détachés. Derrière les statues, il y a souvent une longue bande de pierre, comme un reste de leur adhérence à quelque



Préparation d'un bas-relief ou d'une peinture.

édifice. Celles qui sont à genoux tiennent ordinairement des deux mains un petit autel avec l'image d'un Dieu ; c'est ce qu'on nomme des statues naophores. Les figures accroupies, si elles représentent un homme, ont les jambes croisées à la façon des tailleurs, comme le scribe du Louvre ; si ce sont des femmes, elles ramènent les genoux sous le menton. Ces deux attitudes sont encore en usage en Égypte et dans tout l'Orient. Les cheveux sont disposés en boucles verticales, la barbe des hommes, toujours postiche, est représentée par un cylindre attaché au menton. Les yeux sont relevés

vers les tempes, les oreilles à la hauteur de la prunelle, les lèvres épaisses, l'ensemble des traits toujours calme et tous les muscles au repos. « Les formes, dit Otfried Müller, sont plutôt géométriques qu'organiques; il y manque la chaleur et la vie ».

Le modelé des formes est peu marqué dans les statues, moins encore dans les bas-reliefs, mais les proportions sont toujours fidèlement observées. Dans le temple d'Ombos et dans quelques hypogées de Thèbes, on voit des préparations de bas-reliefs restés inachevés : la surface à couvrir était partagée par des

lignes verticales et horizontales en petits carrés égaux sur lesquels le contour des figures était tracé en ligne rouge d'après un modèle, et rectifié en noir par le maître. Après ce travail préliminaire, que les artistes appellent la mise au carreau, le sculpteur et le peintre ne risquaient pas de s'égarer. Au dire de Diodore, les artistes égyptiens divisaient la longueur du corps en 21 parties $\frac{1}{4}$, mais le canon des proportions paraît avoir été un peu différent sous l'Ancien Empire.

« Le caractère propre des figures, tant dans les statues que dans les bas-reliefs des pre-



Statuettes du temps de l'Ancien Empire.

miers temps, consiste, dit M. de Rougé, dans l'imitation d'un type plus fort et plus trapu. Dans les monuments primitifs, on a cherché l'imitation de la nature avec plus de simplicité et, en gardant toute proportion quant au mérite relatif des divers morceaux, les muscles y sont toujours mieux placés et plus fortement indiqués. Les figures conservent ce caractère jusque vers le milieu de la douzième dynastie; c'est à cette époque qu'elles prennent des formes plus grêles et plus allongées. » Cette différence de formes et de proportions entre

les œuvres de la période memphite et celles de la période thébaine tiennent peut-être à une différence de type entre les races de la Haute et de la Basse-Égypte. Dans les monuments de la Nubie, les formes sont plus grossières et plus rondes; le nez est plus large, les lèvres plus épaisses, la gorge des femmes est pendante. Ce sont des caractères ethnographiques.

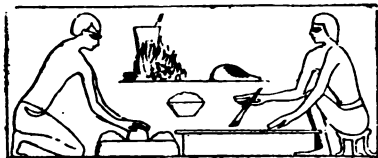
Les statues de granit étaient coloriées seulement dans quelques-unes de leurs parties, comme les yeux, les cheveux et les vêtements; les statues de pierre calcaire étaient souvent peintes en entier. La bande verte peinte sous les yeux est particulière aux statuettes de l'Ancien Empire; on la remarque notamment dans les figures de Sépa et de sa femme. Les bas-reliefs étaient généralement coloriés, même dans les chambres et les couloirs non éclairés, même dans les galeries sépulcrales qui étaient à jamais fermées après les funérailles. Un des plus beaux exemples de cette sculpture peinte est le grand bas-relief du Louvre provenant du tombeau de Sêti I^{er}; les couleurs ont conservé toute leur vivacité. Les Égyptiens n'employaient que des couleurs minérales, les seules qui résistent à l'action de l'air et de la lumière. La peinture naquit du coloriage des bas-reliefs, qui ne changea pas de caractère par son application sur une surface plane. Les couleurs, après avoir été liées avec de la colle ou de la cire, étaient étalées sur un enduit de stuc ou sur une légère couche de plâtre, comme dans les caisses à momies, toujours par teintes plates. Elles n'étaient jamais mélangées; aucune nuance n'indiquait le modelé intérieur ni la distinction des lumières et des ombres.

Il y a au British Museum de très curieux fragments de fresques égyptiennes provenant d'une des grottes sépulcrales de Thèbes. Elles ont été malheureusement fort endommagées, d'abord par les fellahs qui les ont détachées de la muraille où elles se trouvaient, ensuite par l'humidité du climat de Londres, qui a ôté aux couleurs tout leur éclat, quoiqu'on ait eu le soin de conserver ces fragments dans des boîtes fermées et couvertes d'une glace. Une de ces peintures représente des troupeaux de bœufs; une autre, des troupeaux d'oies amenés devant le

maître; derrière les oies on voit leurs petits poussins. Un autre fragment nous montre des domestiques portant, l'un des gerbes de blé, l'autre une gazelle; un troisième tient deux petits quadrupèdes à très longues oreilles, qu'on a pris à tort pour des lièvres et qui sont plutôt des fennecs, espèce de renard



Pilons et mortiers pour préparer les couleurs.



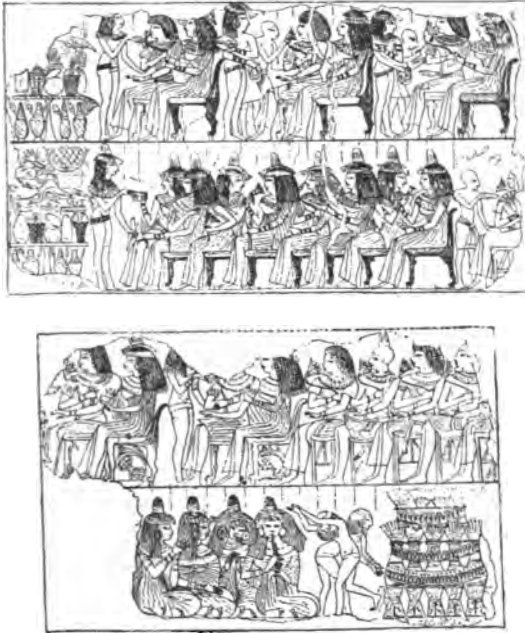
On broie la couleur et on l'étend.



Peinture d'un tableau et coloriage d'une statue.

qui vit dans les sables du Sennaar. Sur d'autres fresques on voit des moissonneurs, des chars à deux chevaux, une chasse dans les marais, à l'aide d'un chat qui fait l'office de nos chiens, un jardin planté d'arbres et absolument dénué de perspective, au milieu duquel est un bassin rempli de poissons et d'oiseaux
tiques. Mais de toutes ces peintures, les plus intéressantes

sont celles qui représentent une réunion de gens de la haute société assistant à un concert et à des danses. Les hommes sont assis à côté des femmes qui sont vêtues de robes légères et coiffées d'énormes perruques. (Il y a une perruque semblable dans le même musée.) Une musicienne joue de la flûte, d'autres



Matinée musicale avec danses et rafraichissements
(Peinture égyptienne du British Muséum).

applaudissent, des jeunes filles nues, des esclaves sans doute, offrent des rafraichissements aux invités, qui tiennent tous à la main une fleur de lotus bleu. D'autres jeunes filles nues dansent au son de la flûte. En Orient, on ne danse pas, on regarde danser : un ambassadeur turc, invité à un bal chez une dame française, lui disait : « Comment, madame, vous êtes riche et vous dansez vous-même ! »

L'art égyptien, même sous le Nouvel Empire, n'était pas, comme on le dit quelquefois, exclusivement sacerdotal. Il est tout naturel qu'il y ait des représentations religieuses dans les temples, mais il y a aussi des scènes militaires, et en très grand nombre. Les sculptures des sarcophages, les peintures des boîtes à momie, les vignettes des rouleaux de papyrus enfermés dans les cercueils, se rapportent naturellement au rituel funéraire, au jugement de l'âme et à ses voyages dans les régions inférieures, et c'est aussi ce genre de sujets qu'on voit représenté le plus souvent sur les parois des grottes funéraires ; mais on y trouve aussi, non seulement à Sakkarah et à Gizeh, mais à Beni Hassan, à Elkab et surtout à Thèbes, des scènes empruntées à la vie réelle, aux mœurs, aux arts et métiers. L'art égyptien cherche la vérité plutôt que la beauté, il rend les formes comme elles sont, et non comme elles devraient être, c'est ce qui le distingue de l'art grec. D'un autre côté, ce réalisme, très différent de celui des Chinois, ne s'arrête jamais à l'accident, au détail, au pittoresque. Il traduit chaque ordre de faits par une formule générale. Les caractères distinctifs des espèces animales et des races humaines, une fois saisis, lui servent de signes pour fixer les idées sur la pierre. Ces types généraux des choses sont consacrés par l'autorité et transmis par la tradition. On a retrouvé des modèles d'animaux et de têtes de rois pour l'enseignement de la sculpture. Toutes les représentations d'une même forme semblent coulées dans le même moule ; rien d'individuel ; chaque attitude est toujours figurée de la même manière et avec une précision mathématique.

La plastique ainsi comprise est moins un art qu'une sorte de langue visible ou d'écriture symbolique. « Dans les monuments égyptiens, dit Ottfried Müller, l'écriture et l'image sont confondues l'une avec l'autre et ne peuvent être distinguées l'une de l'autre ; aussi la sculpture est-elle presque toujours accompagnée de figures hiéroglyphiques dont elle n'est que l'expression plus manifeste et plus claire, exécutée sur une plus grande échelle. » Quand des têtes d'animaux sont placées sur des corps humains, ces formes fantastiques ne sont pas des produits capricieux de l'imagination, elles ne sont, comme les formes

réelles, que des signes conventionnels pour traduire des idées. L'art n'est pas considéré comme un but, mais comme un moyen de consacrer, soit le souvenir des conquêtes d'un roi, soit les actes d'adoration adressés à une divinité. Les sujets religieux représentés dans les temples se rapportent aux cérémonies du culte. La mythologie, qui tient tant de place dans la religion des Indiens et des Grecs, est subordonnée au rituel dans celle des Égyptiens. Même les scènes empruntées à la vie d'outre-tombe, où il semble que l'imagination aurait pu se donner une libre carrière, ont un caractère liturgique.

L'aspiration vers l'idéal a sa source dans le sentiment de la haute dignité de l'homme, et ne pouvait se produire que dans une société républicaine. Si on veut être juste envers l'art égyptien, ce n'est pas à l'art grec qu'il faut le comparer, il n'y a pas de commune mesure : c'est à l'art des autres peuples de l'Orient qui se rapprochent plus ou moins de l'Égypte par leurs conceptions religieuses et leurs formes sociales ; or, l'art égyptien est incontestablement supérieur à ceux de tous les grands peuples d'Asie, les Indiens, les Chinois et même les Assyriens et les Perses. Si la recherche de la beauté lui est restée étrangère, il arrive à la grandeur, dans l'architecture, par la simplicité des lignes, dans la sculpture et la peinture par la simplicité des formes. L'Égypte a élevé ses monuments en vue d'une éternelle durée ; elle méritait de l'obtenir et elle l'a obtenue, malgré les injures du temps et la rage aveugle des siècles destructeurs.

Les statues, les bas-reliefs et les peintures ne forment qu'une faible partie des monuments de l'art égyptien. Il faut y ajouter les meubles et ustensiles de toilette, les bijoux, les figurines de métal, de bois ou de terre émaillée et mille petits objets qui remplissent les collections publiques et particulières. Ces richesses ne sont rien en comparaison de ce qui a été détruit : « Les temples, dit Mariette, étaient ornés avec un luxe dont nous n'avons pas l'idée. On y voyait des barques d'or et d'argent, des statues de pierre dure ou d'ivoire avec incrustations de lapis, de cornaline ou de feldspath, des autels artistement ciselés, des vases également d'or et d'argent, des ustensiles de toutes

sortes en matériaux rares, sans compter tout le butin rapporté



Barques sacrées.

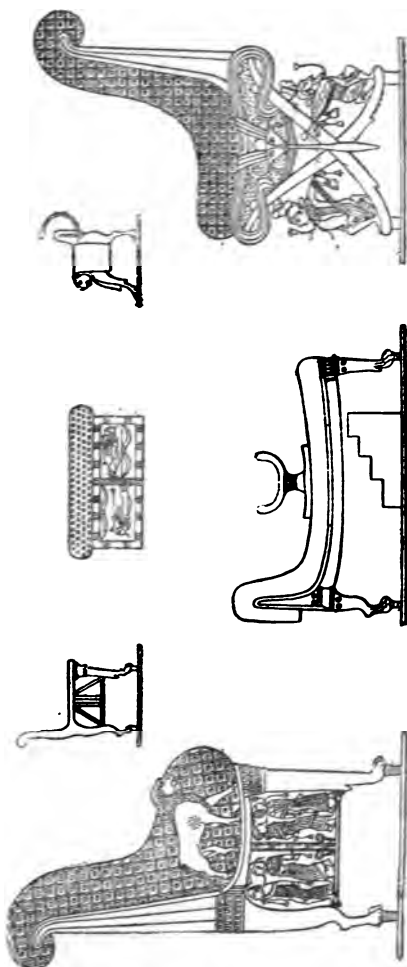
des campagnes lointaines, que les rois y entassaient à l'envi.

Tout cela a péri avec le culte lui-même, dont ces objets étaient les accessoires. Aujourd'hui, nous n'avons plus, pour ainsi dire, que des morceaux de deuxième rang. Des sphinx, des statues de rois et même de particuliers, des stèles déposées dans les temples comme une sorte de témoignage officiel du souvenir de quelque fait qu'on voulait consacrer, sont ce que l'exploration des temples nous laisse entre les mains. Encore faut-il que ces temples n'aient pas été habités, comme c'est le cas trop fréquent, par les premiers chrétiens, ou ravagés par les Egyptiens eux-mêmes, en exécution du décret par lequel Théodose abolit définitivement la religion païenne (on dit que quarante mille statues périrent dans ce désastre), ou trop fréquemment visité par les chercheurs de trésors. »

Les tombeaux cependant ont été en général moins dévastés que les temples, parce qu'ils étaient d'une exploration plus difficile. Pour les préserver des atteintes périodiques de l'inondation, les anciens Egyptiens les ont relégués soit dans les sables du désert, soit dans les rochers de la montagne de Libye et le plus souvent, en prévision d'une violation de sépulture, le cercueil était descendu dans un caveau, au fond d'un puits vertical qui a quelquefois jusqu'à 25 mètres de profondeur. Malgré ces précautions, la plupart des tombes royales ont été violées à des époques très anciennes, surtout au temps de la conquête arabe. Les nécropoles sont cependant encore la mine la plus féconde pour les découvertes archéologiques. C'est de là que proviennent les objets divers dont se composent les collections de Londres, de Paris, de Turin, de Leyde, de Berlin, et surtout la plus récente, celle de Boulaq, qui est une création de Mariette. J'emprunte à l'*Histoire des Beaux-Arts*, de mon frère René Ménard, quelques lignes sur les antiquités égyptiennes du Louvre :

« L'armoire A, de la salle civile, renferme des fragments de meubles, des tabourets, des pliants. Les motifs généralement adoptés pour les pieds de lits, tables et fauteuils, étaient les pieds de lion, de taureau ou de gazelle. Le meuble le plus curieux du Musée est un fauteuil orné d'inscrustations en ivoire. L'armoire B renferme divers vases et ustensiles, ainsi que des étoffes. On peut voir là des échantillons très rares des belles

tentures antiques ainsi que de curieux spécimens des galons



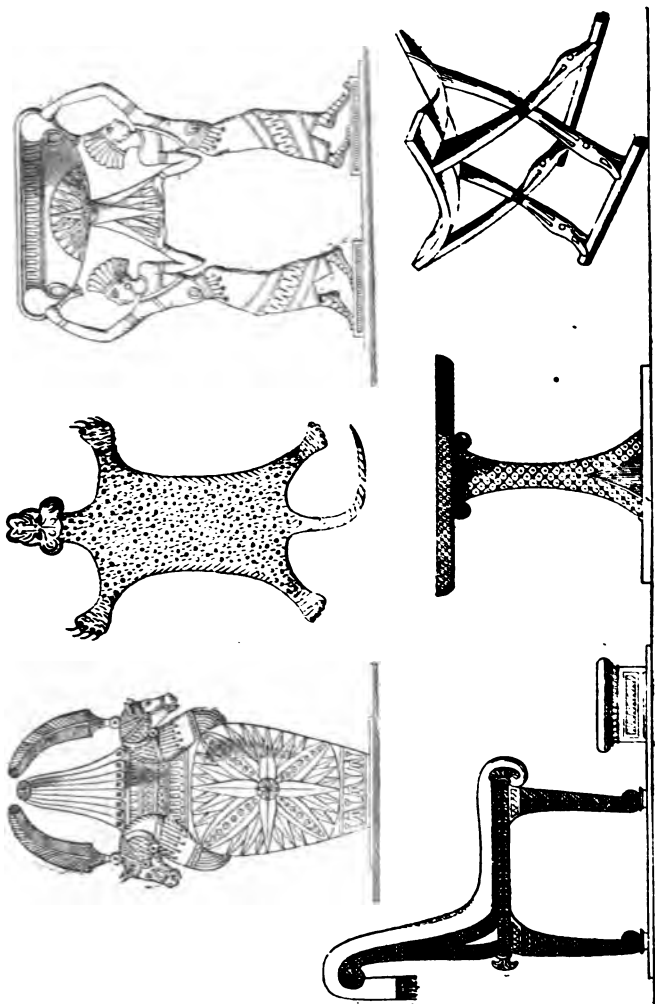
Trônes et sièges divers, coffre, lit et support de tête.



Pesage et embarquement des marchandises.

et de la broderie égyptienne. Le lin est sans exception la ma-

tière de ces étoffes; on n'a retrouvé en Egypte aucun tissu de



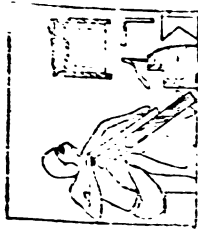
Vases, tapis, chaise et tabouret, table, plant.

coton. Parmi les objets en bronze, on remarquera une lampe

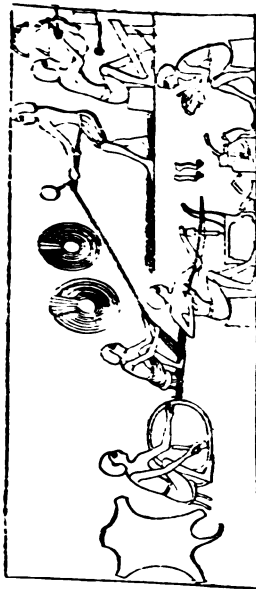
qui a la forme d'une gazelle renversée. On verra aussi les nuances variées des faïences, le goulot des bouteilles, qui est formé d'une fleur de lotus, tandis que les anses sont des singes cynocéphales. Des inscriptions portant des souhaits de bonne année font présumer que ces objets étaient des cadeaux de jour de l'an. Nous citerons encore, dans l'armoire C, les vases de terre cuite, les vases en pierre dure, les étoffes brochées, etc.

« L'armoire D est très intéressante parce qu'elle nous montre la vannerie et l'ébénisterie des Égyptiens. On trouvera là des peignes, des chaussures, brodequins d'enfants, etc., des fragments de tresse et de perruque, et sur des petits pots, qui servaient probablement aux pommades, l'image d'un Dieu monstrueux nommé Bès, dont la laideur était horrible, mais qui avait pour fonction de présider à la toilette des dames. On voit encore dans l'armoire D divers instruments de musique; dans la vitrine J des aiguilles en bronze et des fuseaux en faïence verte, dans la vitrine L diverses variétés de faïences, émaux et verres égyptiens, dans les vitrines M et N, de petits objets en bois sculpté dont plusieurs sont très remarquables, par exemple une boîte de toilette représentant une jeune fille qui nage en tenant une oie du Nil; le corps de l'oiseau forme la boîte qui se ferme par ses deux ailes. Une autre boîte est formée par une gazelle qui a les pieds liés.

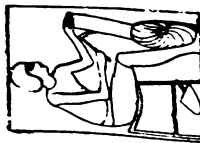
« La collection du Louvre est très riche en ustensiles de toilette dont plusieurs ont une forme exquise. Mais nous sommes le peuple qui se défait le plus difficilement de ses préjugés : parce que nous avons un obélisque, nous en concluons que les Égyptiens ne s'entendaient qu'à tailler des pierres grosses comme des monuments. Je voudrais bien que le public perdît l'habitude d'aller se promener au Louvre sans regarder les objets qui y sont exposés. Il verrait quelle délicatesse de travail, quelle variété d'invention distinguait les artistes égyptiens du temps de Moïse. Puisque nous en sommes sur la toilette, voyez cette série de petites cuillers destinées à délayer une poudre dans un peu d'eau. Quel goût dans ces manches, dont pas un ne ressemble à son voisin : voyez plutôt ce chien qui tient une coquille dans sa gueule, et ici cette jeune Égyptienne qui cueille des lotus, et cette autre qui joue du luth au milieu des fleurs où se reposent les oiseaux.



Ménuisier.



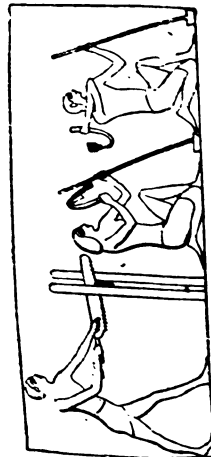
Cordonniers, menuisiers, cordiers.



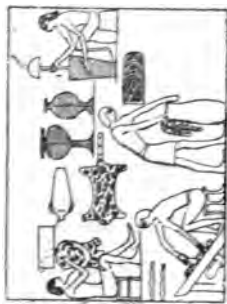
Ménuisier.



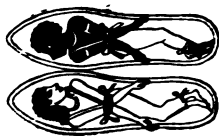
Construction d'une barque.



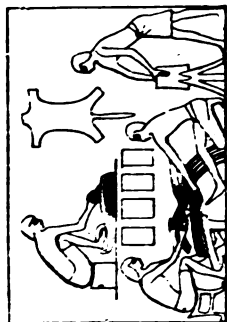
Ménuisiers.



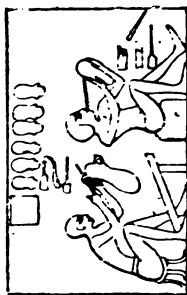
Tanneurs.



Figures de captifs sous des sandales.



Corroyeurs.



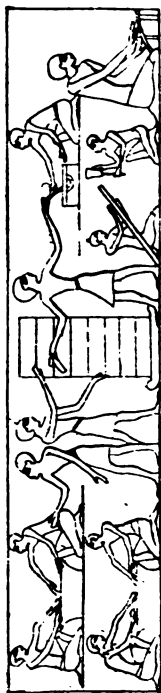
Cordonniers.



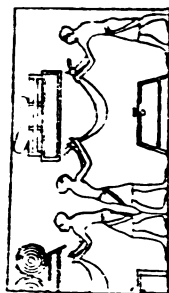
Charron.



Corroyeur.



Lavage de l'or.



Tamisage de l'or.



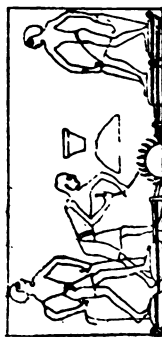
Coulage de l'or.



Orfèvre.



Fonte de l'or.



Fonte de l'or.



Orfèvre.

« La vitrine O renferme les objets en os et en ivoire, la vitrine P les objets en or. Un adroit voleur en a soustrait un très grand nombre et des plus précieux, en juillet 1830. Ce malheureux, dédaignant l'archéologie, a sans doute détruit ces bijoux, sans s'inquiéter s'ils remontaient à la dix-huitième dynastie. Ceux qui restent nous font bien regretter ceux qui n'y sont plus. Ce sont des chaînes d'or, des colliers à plusieurs rangs, composés d'objets symboliques, tels que poissons sacrés, lézards, œil d'Osiris, fleurs de lotus. Je prie les dames de regarder cette charmante chaîne composée de petites vipères sacrées qui relèvent la tête ; la pendeloque se termine par une tête de la déesse Hathor. On a remarqué que dans la bijouterie égyptienne les objets en argent sont extrêmement rares. La vitrine Q renferme les bracelets en or incrustés d'émaux. Le dessin consiste ordinairement en un lion et un griffon entre des bouquets de lotus. Les grands colliers de terre émaillée et de verroterie sont contenus dans la vitrine S, les instruments de bronze dans la vitrine V, etc.

« La bijouterie exposée dans la vitrine H de la salle historique est très intéressante. Divers bijoux ont été trouvés dans la tombe d'Apis. On peut voir par l'épervier aux ailes étendues qui porte une tête de bélier, à quel degré de perfection la ciselure était arrivée au moment qui précède la sortie des Juifs, car cet objet est contemporain de Sésostris. »

CHAPITRE VI

Religion.

On est très loin de connaître, et surtout de comprendre la religion égyptienne, quoiqu'on possède sur elle une immense quantité de documents. Ce qui frappait le plus les Grecs dans cette religion, c'était le culte rendu aux animaux ; à part cette singularité, ils n'y ont vu qu'un polythéisme analogue à celui de la Grèce et ont cru retrouver leurs Dieux en Égypte sous d'autres noms, comme ils croyaient les retrouver partout. Tous

les auteurs grecs qui parlent de la religion égyptienne lui donnent une physionomie grecque, qui varie selon le temps où chacun d'eux a vécu, et selon l'école à laquelle il appartient. Hérodote y voit une hiérarchie de huit Dieux primitifs et de douze Dieux secondaires, ce qui suppose une synthèse analogue à la théogonie d'Hésiode. D'un autre côté, chaque ville a, selon lui, sa religion locale ; le culte d'Osiris et d'Isis est seul commun à toute l'Égypte et ressemble beaucoup aux mystères d'Eleusis. Pour Diodore, les Dieux égyptiens sont d'anciens rois divinisés ; le système pseudo-historique d'Evhémère régnait de son temps en Grèce, il l'applique à l'Égypte. Plutarque, auquel on attribue le traité sur *Isis et Osiris*, habille aussi la religion égyptienne à la grecque ; seulement, depuis Diodore, la mode a changé : ce n'est plus l'évhémérisme qui est en honneur, c'est la démonologie, et Plutarque voit dans les Dieux égyptiens non plus des hommes divinisés, mais des démons. Il y trouve aussi un dualisme pareil à celui des Perses ; la lutte de Typhon contre Osiris lui rappelle l'antagonisme d'Ormuzd et d'Ahriman.

Les philosophes d'Alexandrie, qui étaient pourtant bien placés pour connaître l'Égypte, sont loin d'éclairer la question. Porphyre soulève des doutes sur des matières philosophiques qui l'intéressent et demande au prêtre Anébo ce qu'en pensent les Égyptiens. Ce qui l'inquiète, c'est que, d'après le stoicien Chérémon, l'Égypte n'aurait que des Dieux visibles, les astres et les éléments, et Porphyre ne conçoit pas de religion possible sans métaphysique. Jamblique répond à Porphyre sous le nom du prêtre égyptien Abammon. Son traité des *Mystères des Égyptiens* est rempli de dissertations sur la hiérarchie et les fonctions des Ames, des Démons et des Dieux, sur la divination, la destinée, la théurgie et les évocations magiques ; pour prouver l'excellence de la religion égyptienne, il fait une exposition de ses propres idées et les attribue aux Égyptiens. Les modernes procèdent à peu près de la même manière. Creuzer et Guigniaut tirent des livres d'Hermès Trismégiste un système qui rappelle les constructions de la philosophie allemande. Les égyptologues croient avoir découvert l'unité divine sous la diversité apparente des symboles égyptiens. M. de Rougé cite des

textes hiéroglyphiques indiquant très clairement un Dieu unique en trois personnes, et Mariette trouve la doctrine du Verbe exposée dans un texte du temps de Sésostris, presque sous la même forme que dans l'*Évangile* de saint Jean.

On pourrait croire que tant d'opinions différentes sont nécessairement fausses ; il n'en est rien cependant ; elles peuvent être vraies, même lorsqu'elles paraissent contradictoires. Les Égyptiens étaient le plus religieux des peuples, et ils ont parcouru toute la gamme de la religion, depuis les superstitions du fétichisme jusqu'aux subtilités de la théologie. Je ne crois

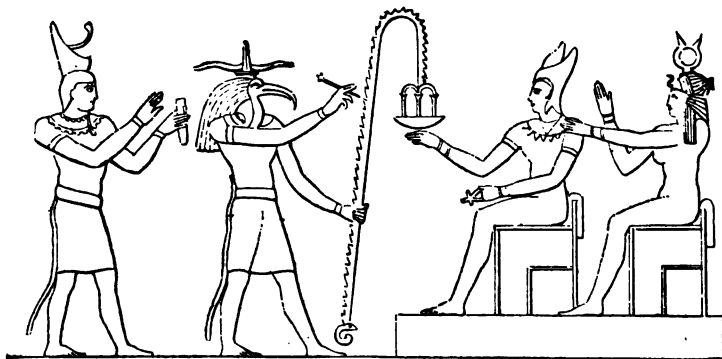


Ammon Knouphis, seigneur de l'inondation.

pas qu'ils eussent, comme on le dit sans preuves, une religion grossière pour le peuple et une religion épurée pour les initiés et les prêtres ; mais il y a dans les symboles religieux une élasticité qui leur permet de s'adapter également à des intelligences inégales. On peut s'arrêter à l'enveloppe ou chercher à pénétrer la pensée, et s'il n'y a pas de sens on en met un. Les populations de l'Afrique avec leurs fétiches et leurs prêtres sorciers, les Sémites avec leur fanatisme unitaire, les Syriens et les Chaldéens avec leur naturalisme sensuel et leur astrologie se sont rencontrés dans la vallée du Nil, et la race égyptienne est née de leur croisement. Elle a grandi aux confins de la terre

des monstres : dans le désert rugissent les grands lions, dans le fleuve dorment les crocodiles. La nature est pleine d'énergies hostiles, comme le sable et la mer, ou bienfaisantes comme le soleil et le Nil ; l'homme, faible et nu, bénit les unes et voudrait apaiser les autres. Les animaux annoncent le retour des saisons ; leur infailible instinct ressemble à une prescience divine ; l'homme ignorant et inquiet se prosterne devant le mystère.

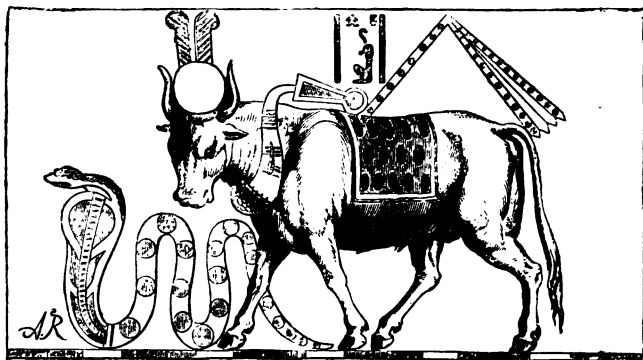
Cette adoration de la force, dans ses manifestations multiples, se retrouve dans toutes les religions primitives, mais les inondations périodiques du Nil introduisirent de plus dans la



Thoth marquant le point où doit s'arrêter la crue du Nil.

religion égyptienne l'idée d'un ordre immuable et d'une perpétuelle rénovation. « Nulle part, dit Michelet, le drame de l'année, dans l'accord fraternel du ciel et de la terre, ne frappe davantage. Le Nil, pontificalement, à jour fixe, descend et roule, s'épand, rafraîchit et féconde. Il se retire à peine que l'homme, tout aussi régulier, sans perdre du temps, mesure, rétablit tout, laboure et sème, tandis que d'en haut le soleil, tout-puissant bienfaiteur, non moins exactement, vivifie, anime et bénit. » Dans le retour des saisons réglé par le mouvement des astres, dans ces périodes alternées de mort apparente et de renaissance, l'Égypte trouva la révélation de sa religion na-

turelle, qui, malgré la variété des symboles, se réduit à deux principes fondamentaux, l'unité de la vie dans la nature, et pour l'homme la certitude de la résurrection. Cette religion est aussi éloignée du polythéisme des Grecs que du monothéisme des Hébreux et des Arabes. Malgré quelques traits communs dont Hérodote s'exagérait l'importance, on ne peut assimiler les types divins du panthéon hellénique, si distincts, si nettement caractérisés, à ces divinités égyptiennes qui se fondent les unes dans les autres et semblent n'être que les variétés locales d'un type unique. D'autre part, les égyptologues me paraissent avoir exagéré la portée de certaines formules unitaires ; l'idée d'un seul Dieu, telle qu'on la trouve chez les races sémitiques,

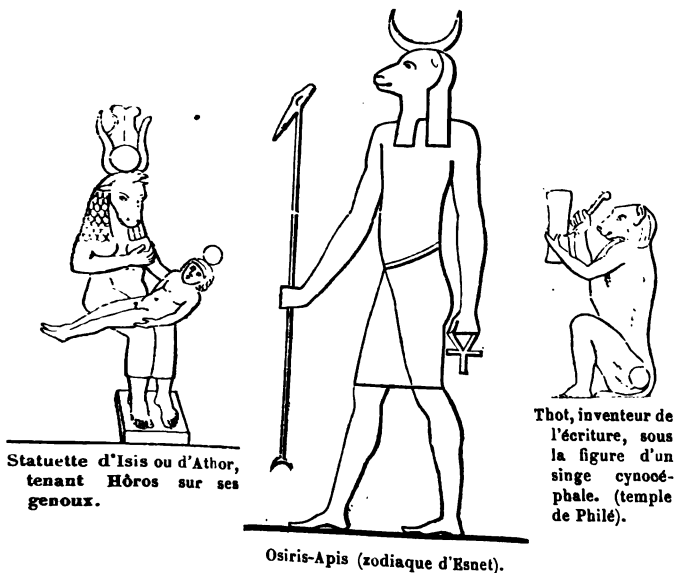


Le bœuf Apis.

n'aurait pu se concilier avec des symboles si multiples et surtout avec le culte des animaux. Pour les Égyptiens, l'unité divine ne s'est jamais distinguée de l'unité du monde ; leur religion est un panthéisme analogue à celui de l'Inde brahmanique ; on y retrouve, avec le culte des animaux, la même variété de symboles enveloppant la même unité.

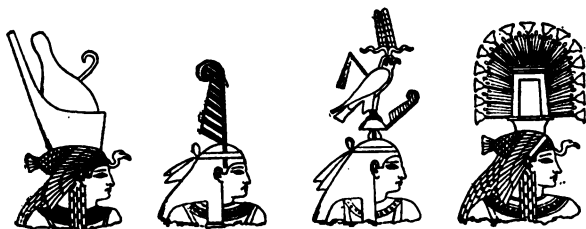
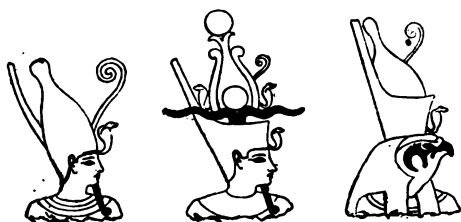
Des cultes d'origine différente ont pu se superposer et se confondre ultérieurement dans la vallée du Nil. Les sauvages de l'Amérique se distinguent par des emblèmes empruntés à des animaux, le serpent, la tortue, etc ; de même les tribus égypt-

tiennes avaient pris des animaux comme signes de ralliement, avant le temps où elles furent réunies en une monarchie. Selon Diodore, les animaux sacrés étaient à l'origine des enseignes militaires ; c'est pourquoi le même animal pouvait être tenu pour sacré dans un des nomes de l'Égypte, tandis qu'on le tuait dans le nome voisin. Des conflits s'élevaient quelquefois entre les nomes à l'occasion de ces cultes locaux. L'ab-



sence de représentations religieuses sur les monuments de l'Ancien Empire peut faire supposer que les Dieux n'avaient alors d'autres emblèmes que les animaux sacrés. Dans les sculptures du Nouvel Empire, les Dieux et les Déeses sont représentés tantôt avec des têtes d'animaux sur des corps humains, tantôt sous une forme purement humaine, avec des coiffures qui indiquent leurs attributs. Nous n'avons pas la clé de cette symbolique : la même divinité est quelquefois figurée sous des formes différentes, et une même forme s'ap-

plique souvent à plusieurs divinités. Les inscriptions empêchent



Coiffures symboliques des Dieux et des Déeses.

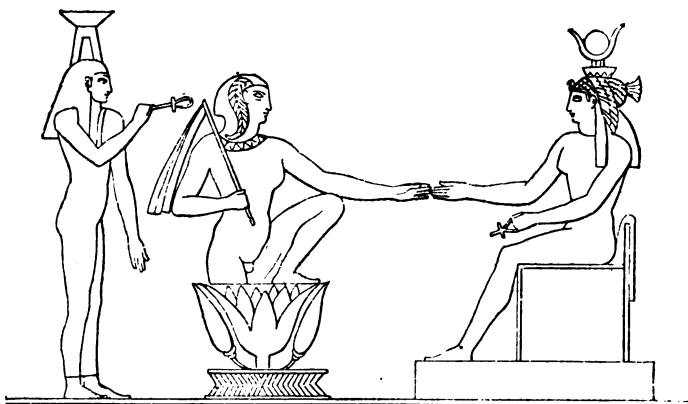
de les confondre, mais les Dieux ont souvent plusieurs noms,

et il n'est pas facile de savoir si les noms divins représentent des types distincts ou les aspects multiples d'une même divinité.

On peut étudier les formes diverses des divinités égyptiennes dans les ouvrages à gravures où sont représentés les bas-reliefs des temples, et dans les musées où sont réunies des statuettes de métal, de bois et de terre cuite ; parmi les statues de pierre, celle qu'on voit le plus souvent est celle de Pacht, la Déesse à tête de lionne. Dans la salle des monuments religieux au Louvre, l'armoire A réunit les principaux Dieux de la Thébaïde. Ammon, le grand Dieu vivant en vérité, le Seigneur des trônes de la terre, porte une couronne surmontée de deux longues plumes droites. Sa divine épouse, Maut, ou la Mère, est ordinairement coiffée du *pschent*, formé par la double couronne de la haute et de la basse Égypte. Chons, leur fils, a une tête d'épervier. Noum, ou Chnouphis, qui n'est qu'une forme d'Ammon, a une tête de béliet. Dans l'armoire B, on voit des figurines de Neith, la grande Déesse de Saïs, qui disait, dans les inscriptions de ses temples : « Je suis ce qui est, ce qui a été, ce qui sera : personne n'a relevé mon voile, et le fruit que je porte est le soleil » ; Phtah, le Dieu suprême de Memphis, tantôt enveloppé comme une momie, avec un sceptre à tête de levrier, tantôt avec une forme d'embryon portant sur la tête un scarabée ; son fils Imhotep, assimilé par les Grecs à leur Asclépios, Imouthès à la tête rasée, Ἰμούθης σπανός, comme l'appellent les livres hermétiques, tenant sur ses genoux un papyrus déroulé ; Ra, le soleil, à tête d'épervier ; Athor, aux oreilles de vache ; Ma, justice et vérité, dont la tête est une plume d'autruche. Dans l'armoire C est Osiris, Dieu de la mort et de la résurrection ; il tient en main le crochet et le fouet, symboles du gouvernement. Isis, sa femme et sa sœur, est coiffée d'un vautour et d'une paire de cornes enveloppant le disque lunaire ; leur fils Hôros a la coiffure des enfants, des cheveux tressés en corne de béliet. Thoth, à tête d'ibis, et Anubis, à tête de chacal, se rattachent au cycle d'Osiris.

« Le soleil, dit M. de Rougé, est le plus ancien objet du culte égyptien qu'on trouve sur les monuments. Sa naissance de chaque jour, lorsqu'il s'élance du sein du ciel nocturne, était l'emblème de l'éternelle génération de la divinité. Aussi l'espace

céleste était-il identifié avec la mère divine. C'est particulièrement le ciel de la nuit qui remplissait ce personnage. Les rayons du soleil, en réveillant toute la nature, semblaient donner la vie aux êtres animés. Ce qui, sans doute, n'avait d'abord été qu'un symbole, est devenu, sur les monuments égyptiens que nous connaissons, le fond même de la religion. C'est le soleil lui-même que l'on y trouve habituellement invoqué comme l'être suprême, et son nom égyptien Ra, ajouté souvent à celui de la divinité locale, semble témoigner que cette identification con-

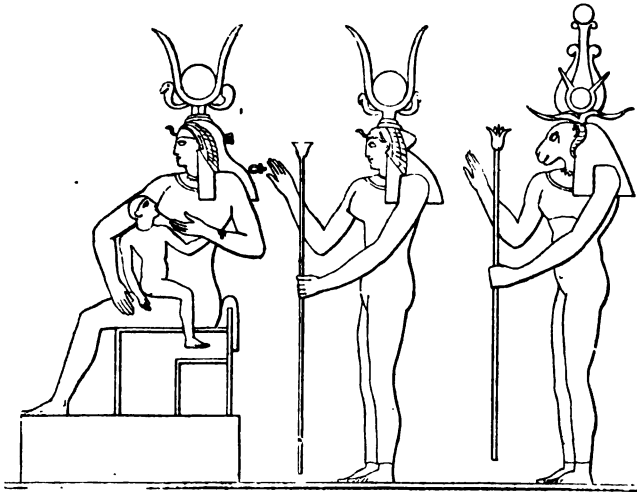


Hôros, le soleil levant, sortant d'une fleur de lotus (bas-relief d'Hermonthis).

stitue une seconde époque dans l'histoire des religions de la vallée du Nil. C'est ainsi qu'Ammon est devenu Ammon-Ra, (Ammon-Soleil). Phtah, le Dieu suprême de Memphis, s'est peut-être maintenu longtemps dans une sphère plus élevée, car on ne le trouve pas identifié au soleil ; il semble même indiqué comme le père de cet astre. Si le culte du soleil, comme Dieu suprême ou comme manifestation de ce Dieu, paraît un trait général parmi les croyances égyptiennes, il en est un autre qui, du moins dans le second empire, n'était pas moins universel, c'est le culte d'Osiris, type et sauveur de l'homme après sa mort. Osiris, en cette qualité, était identifié avec le soleil infernal,

accomplissant sa révolution nocturne, jusqu'à ce que cette nouvelle naissance vint lui rendre son caractère de Dieu du jour. »

Le soleil était adoré sous le nom de Ra dans la ville appelée par les Grecs Héliopolis, c'est-à-dire ville du soleil. Ammon, le grand Dieu de la Thébaine, a été identifié par les Grecs avec Zeus, probablement à cause de son titre de Dieu suprême, tandis que Phtah, qui occupait le même rang à Memphis, a été



Isis allaitant Hôros devant deux Déeses protectrices (bas-relief d'Hermopolis).

appelé par eux Hèphaistos, à cause de son rôle d'ouvrier du monde. Selon l'attribut qui leur semblait prédominant dans chacune des divinités égyptiennes, ils lui donnaient le nom de telle ou telle divinité grecque. Isis, Osiris et Hôros devenaient pour eux Dèmèter, Dionysos et Apollon. Ils assimilaient Athor à Aphrodité, comme Déesse génératrice, Pacht, la Déesse à tête de lionne, à Artémis, Neith, à Athènè, peut-être parce qu'elle restait toujours vierge, quoique mère du soleil. Set, le meurtrier d'Osiris, leur rappelait Typhon ; Thoth, le scribe divin, l'inventeur des hiéroglyphes, ne pouvait être que le Dieu de

la parole, Hermès. Toutes ces assimilations reposaient sur des détails ; mais à considérer l'ensemble des caractères, la plupart des divinités du Panthéon égyptien pourraient se ramener à deux principes, le masculin et le féminin, le créateur et la nature.

Ainsi s'explique en partie le symbolisme des animaux sacrés ; on comprend que l'éternel générateur du monde ait reçu pour emblème le taureau ou le bélier, le mâle du troupeau ; que la vache féconde aux mamelles pleines ait été prise pour image de la grande nourrice des choses. Clément d'Alexandrie s'indigne de ces symboles empruntés au règne animal, parce que de son temps la symbolique chrétienne n'existait pas encore ; s'il avait vécu quelques siècles plus tard,



Prêtre offrant un bouquet d'oignons.



Roi offrant quatre veaux à Ammon.

il aurait vu la seconde personne de la Trinité représentée par un agneau, la troisième par une colombe. De même, si on avait su lire les hiéroglyphes du temps de Bossuet, il n'aurait pas dit que tout était Dieu en Égypte, excepté Dieu lui-même. Il y a dans les inscriptions et dans le Rituel funéraire des formules théologiques que Bossuet n'aurait pas désavouées. Le grand dogme chrétien de la mort et de la résurrection d'un Dieu était populaire en Égypte, et les triades égyptiennes ont servi de préparation à un autre dogme chrétien, celui du Dieu unique en trois personnes.

« Les Égyptiens, dit M. de Rougé, ont distingué dans la génération éternelle de la divinité un père et un fils dont les deux personnalités ont été plus ou moins confondues suivant les

temps et suivant les lieux. Un personnage féminin, jouant le rôle maternel, venait s'ajouter aux deux premiers et complétait la triade divine telle qu'on la voit adorée dans la plupart des temples. A Saïs, la mère jouait même le rôle principal, sous le nom de *Neith*. A Thèbes, elle est subordonnée au personnage d'Ammon. Celui-ci est essentiellement le Dieu père, et néanmoins sa confusion avec le personnage de son fils est clairement indiquée dans la légende où il est qualifié de *mari de sa mère*. Mauth, la Déesse de Thèbes, était en effet son épouse quant à son rôle de père, et sa mère quant à son rôle de fils. »



Offrandes sur un autel.



Table et offrandes.

Cette théologie subtile était associée, on ne sait comment, à des fêtes licencieuses, à des pratiques immorales, et surtout à d'innombrables superstitions. Il en est de même dans l'Inde ; les aberrations du sentiment religieux sont en proportion de son intensité. « Ce qu'on raconte, dit Diodore, du culte d'Apis à Memphis, de Mnévis à Héliopolis, du bouc à Mendès, du crocodile près du lac Mœris, du lion à Léontopolis, et de tous les autres animaux sacrés, est difficile à croire quand on ne l'a pas vu. On les nourrit dans des enclos, et des personnes considérables fournissent de grandes sommes pour leur entretien. On leur donne de la fleur de farine ou du gruau délayé dans du lait, des gâteaux de miel, de la viande d'oie bouillie ou

rôtie ; à ceux qui vivent de viande crue on fournit des oiseaux pris au piège. On leur fait prendre des bains chauds, on les inonde de pommades et de parfums, on les couche sur des tapis et des étoffes précieuses, et de plus on leur procure des femelles de leur espèce, qu'on appelle leurs courtisanes et qu'on entretient à grands frais. » Le même auteur raconte qu'un Romain qui avait tué un chat par mégarde, ne put échapper à la fureur du peuple, malgré tous les efforts du roi, qui avait intérêt à ménager la puissance romaine : « Je ne rapporte pas ce fait d'après des récits, ajoute Diodore ; j'en ai été témoin quand j'ai voyagé en Égypte. » La même chose est arrivée dans l'Inde il y a quelques années : un officier anglais a été massacré par le peuple pour avoir tué un singe qui lui avait volé son déjeuner.

Hérodote parle de la même manière du culte des animaux chez les Égyptiens : « On établit des hommes et des femmes chargés d'en avoir soin et de veiller à la nourriture de chacun d'eux. Les enfants succèdent à leurs parents dans ces fonctions et dans les honneurs qui y sont attachés. Les habitants des villes joignent à ces fondations publiques leurs offrandes particulières en accomplissement de divers vœux ; et voici de quelle manière ils s'en acquittent : suivant la nature du vœu qu'ils ont fait à la divinité à laquelle appartient l'animal sacré, ils rasent en totalité ou seulement par moitié ou par tiers la tête de leurs enfants, ils pèsent les cheveux qui en proviennent contre de l'argent et donnent à la femme qui est chargée du soin de l'animal une somme égale en poids à celui des cheveux. Elle emploie la valeur en poissons coupés par morceaux et les sert aux animaux sacrés qui ne se nourrissent que de poisson.

« Dans le cas où l'un de ces animaux vient à être tué, si l'action a été volontaire, la mort en est la punition ; si elle a été involontaire, les prêtres fixent l'amende que le meurtrier est obligé de payer ; mais toutes les fois qu'un ibis ou un épervier est tué, que l'action soit volontaire ou non, la peine de mort est prononcée nécessairement contre le coupable. Si un chat meurt de mort naturelle dans une maison, tous ceux qui l'habitent se rasent seulement les sourcils ; si c'est un chien,

ils se rasent la tête et tout le corps. Les chats, après leur mort, sont portés à Bubastis, dans des cellules sacrées, où on les dépose, après les avoir séchés et embaumés. Pour les chiens, on les ensevelit dans la ville même où ils sont morts, mais toujours dans des cellules consacrées. On en agit pour les ichneumons comme pour les chiens. Quant aux musaraignes et aux éperviers, on les transporte à Bouto, et les ibis consacrés à Hermès, à Hermopolis ; enfin les ours, qui sont très rares, et les loups, qui ne sont pas beaucoup plus grands que des renards, sont enterrés dans les lieux même où on les trouve morts.

« Les crocodiles sont sacrés dans quelques parties de l'Égypte et ne le sont pas dans d'autres, où on les poursuit même en ennemis. Les Égyptiens qui habitent les environs de Thèbes et du lac Mœris, sont fermement persuadés que ces animaux sont sacrés. Les uns et les autres en choisissent un qu'ils élèvent et qu'ils instruisent à se laisser toucher avec la main. On lui met des pendants d'oreilles en or ou en pierres vitrifiées et on orne ses pieds de devant de bracelets. On ne lui donne qu'une certaine quantité d'aliments, soit du pain soit de la chair des victimes. On en prend le plus grand soin pendant sa vie, et, quand il meurt, on l'embaume et on le met dans les cellules sacrées. » Polyen raconte que Cambysès, faisant le siège de Péluse, avait mis devant son armée des chiens, des brebis, des chats, des ibis et autres animaux sacrés des Égyptiens, et que ceux-ci n'osant plus lancer leurs flèches, les Perses s'emparèrent de la ville.

On a retrouvé près des Pyramides de Sakkara, outre le tombeau des Apis, des puits nombreux où étaient des momies de serpents et surtout d'ibis ; les serpents sont dans des paquets de linge en forme de matelas ; les ibis sont enfermés dans des boîtes en forme de pains de sucre. Près de Thèbes, à côté des hypogées des reines, il y a un cimetière de singes. Le cimetière des crocodiles est près de Mahabdeh. Quoiqu'il soit très curieux, peu de voyageurs le visitent, parce qu'il est assez loin du Nil, dans le désert ; il se compose de souterrains étroits et tortueux où on ne peut s'avancer qu'en rampant sur le ventre au milieu d'une poussière de momies. Il y a des crocodiles de différentes

grandeurs, mais surtout de très petits, nouvellement éclos, enveloppés de bandelettes et attachés ensemble par paquets, comme des cigares. Il y a même des œufs de crocodiles. Il est assez difficile de s'expliquer que pour honorer ces animaux on détruisit ainsi leur progéniture. Peut-être dans cette occasion comme dans bien d'autres une mesure de salubrité prenait-elle la forme d'une prescription religieuse.

Les prêtres égyptiens ne passaient pas tout leur temps à embaumer les chats morts, à offrir des gâteaux au bœuf Apis et à mettre des boucles d'oreilles aux crocodiles. Ils s'occupaient de médecine, d'astrologie, et surtout de théologie. Ils se gardaient bien de révéler le fond de leur science, et le peu qu'ils en disaient était toujours enveloppé d'une obscurité qu'on pouvait prendre pour de la profondeur. Ils étaient arrivés ainsi à se donner une haute réputation de sagesse, et on dit que Pythagore et Platon allèrent les consulter. Il a été de mode dans l'antiquité d'attribuer la civilisation grecque à des influences égyptiennes. Hérodote dit que l'Égypte a enseigné aux Grecs les noms des Dieux ; or il n'y a pas un seul nom dans la mythologie hellénique qui ressemble de près ou de loin à un nom égyptien. Jamblique parle des stèles et des obélisques d'où Pythagore et Platon auraient tiré leur philosophie. On ne sait pas grand'chose sur Pythagore. Il se peut que l'école qui porte son nom et les Orphiques qui en sont sortis aient emprunté à l'Égypte l'idée de la métempsycose, l'abstinence de certaines viandes et une organisation à demi sacerdotale très éloignée des mœurs grecques ; mais tout cela se retrouve chez les Brahmanes et même chez les Druides. Quant à Platon, tous ses emprunts à l'Égypte se bornent à une anecdote sur Thoth inventeur de l'écriture, et à cette fameuse histoire de l'Atlantide, qu'il dit avoir été racontée à Solon par un prêtre égyptien et qui paraît n'être qu'une fable de son invention.

J'ai publié une traduction des livres d'Hermès Trismégiste, le seul monument que nous ayons de la philosophie égyptienne. Cette philosophie est collective, comme l'art égyptien : dans les sociétés panthéistes, l'individu n'existe pas. Selon Galien, les prêtres écrivaient sur des colonnes, sans nom d'auteur, ce qui

était trouvé par l'un d'eux et approuvé par tous. Ces colonnes étaient les livres de Thoth, le scribe des Dieux, appelé Hermès par les Grecs. « Hermès qui préside à la parole, dit Jamblique, est, selon l'ancienne tradition, commun à tous les prêtres; c'est lui qui conduit à la science vraie; il est un dans tous. C'est pourquoi nos ancêtres lui attribuaient toutes les découvertes et mettaient leurs œuvres sous le nom d'Hermès. » De là cette prodigieuse quantité de livres ou discours attribués à Hermès. Jamblique parle de vingt mille, mais sans donner le titre d'un seul. Les quarante-deux livres dont parle Clément d'Alexandrie constituaient une véritable encyclopédie sacerdotale. Ceux que nous possédons sont des livres de théologie; la doctrine qui y est exposée se rapproche beaucoup de celle des Brahmanes, et on y trouve quelquefois des expressions presque identiques à celle du *Baghavat-Gita*, quoiqu'il n'y ait pas lieu de soupçonner d'emprunt, ni d'un côté ni de l'autre. Les livres hermétiques ne nous sont parvenus qu'en grec, et la plupart sont de l'époque romaine, mais par l'ensemble des idées, ils remontent beaucoup plus haut et nous montrent le panthéisme égyptien dépouillé de ses formes symboliques et revêtu des formes abstraites de la philosophie. Je citerai une cosmogonie écrite dans un grec assez incorrect, et qui pourrait bien être une traduction. Le ton général rappelle les formes hébraïques, mais les idées n'ont rien de juif: les Dieux des astres interviennent dans la création du monde; leur action est même plus directe que celle du Dieu suprême qui n'a qu'un caractère abstrait et impersonnel.

« Il y avait des ténèbres sans limites sur l'abîme, et l'eau et un esprit subtil et intelligent, contenus dans le chaos par la puissance divine. Alors jaillit la lumière sainte, et sous le sable les éléments sortirent de l'essence humide, et tous les Dieux débrouillèrent la nature féconde. L'univers était dans la confusion et le désordre, les éléments légers s'élevèrent, et les plus lourds furent établis comme fondement sous le sable humide, toutes choses étant séparées par le feu, et suspendues pour être soulevées par l'esprit. Et le ciel apparut en sept cercles, et les Dieux se manifestèrent sous la forme des astres avec tous leurs caractères, et les astres furent comptés avec

les Dieux qui sont en eux. Et l'air enveloppa le cercle extérieur, porté dans son cours circulaire par l'esprit divin.

« Chaque Dieu, selon sa puissance, accomplit l'œuvre qui lui était prescrite. Et les bêtes à quatre pieds naquirent, et les reptiles, et les bêtes aquatiques, et les bêtes ailées, et toute graine féconde, et l'herbe et la verdure de toute fleur, ayant en soi une semence de régénération. Et ils semèrent aussi les générations humaines pour connaître les œuvres divines et témoigner de l'énergie de la nature, et la multitude des hommes pour régner sur tout ce qui est sous le ciel et connaître le bien, pour croître en grandeur et multiplier en multitude, et toute âme enveloppée de chair par la course des Dieux circulaires, pour contempler le ciel, la course des Dieux célestes, les œuvres divines et les énergies de la nature, et pour discerner les biens, pour connaître la puissance divine, pour apprendre à distinguer le bien et le mal, et découvrir tous les arts utiles. Leur vie et leur sagesse sont réglées dès l'origine par le cours des Dieux circulaires et viennent s'y résoudre. Et il y aura de grands et mémorables travaux sur la terre, laissant la destruction dans la rénovation des temps. Et toute génération de chair animée et de graine de fruits, et toutes les œuvres périssables seront renouvelées par la nécessité et le renouvellement des Dieux, et la marche périodique et régulière de la nature. Car le divin est l'ordonnance du monde et son renouvellement naturel, et la nature est établie dans le divin. »

Stobée nous a conservé de longs fragments d'une autre cosmogonie égyptienne intitulée le *Livre sacré*. C'est un entretien d'Isis avec son fils Hôros sur la création du monde, l'incarnation des âmes et la métempsycose. Dans le premier et le plus important de ces fragments, Isis raconte à son fils que les âmes ayant été formées de la portion la plus pure de la matière, l'Ouvrier les associa à la création et les invita à former à leur tour le monde visible, en leur donnant pour modèles les signes du zodiaque et les autres animaux célestes. Les âmes, fières de leur œuvre, s'écartent des limites qu'il leur avait fixées, et, en punition de leur désobéissance, sont condamnées à habiter les corps. L'auteur décrit leur désespoir : « Grand
disaient-elles, principe de notre naissance, éther, air pur,

maines et souffle sacré du Dieu souverain, et vous, astres éclatants, regards des Dieux, infatigable lumière du soleil et de la lune, notre première famille, quel déchirement et quelle douleur !..... Quitter cette grande lumière, cette sphère sacrée, toutes les magnificences du pôle et la bienheureuse république des Dieux, pour être précipitées dans ces viles et misérables demeures !..... » Et elles supplient le créateur, « devenu si vite indifférent à ses œuvres », de leur adresser quelques dernières paroles, pendant qu'elles peuvent encore voir l'ensemble du monde lumineux. Dieu exauce cette prière et leur montre la voie du retour par une série d'épurations à travers des existences successives. Dans cette théorie de la métempsychose, les hommes et les animaux sont placés sur la même ligne ; chez les uns comme chez les autres, il y a des âmes justes et d'une nature divine, qui animent, parmi les hommes, des rois, des prêtres, des philosophes, des médecins ; parmi les oiseaux, des aigles, parmi les quadrupèdes, des lions, parmi les reptiles, des dragons, parmi les poissons, des dauphins.

Les corps sont fabriqués par Hermès, avec le résidu de la mixture qui avait servi à la préparation des âmes ; pendant qu'il achève ce travail, survient Mōmos, qui lui fait des objections et l'engage à mettre d'avance des bornes aux futures audaces de l'humanité en mêlant à la vie quelques éléments de trouble et de douleur. « O générateur, juges-tu bon qu'il soit libre de soucis, ce futur explorateur des beaux mystères de la nature ? Veux-tu le laisser exempt de peines, celui dont la pensée atteindra les limites de la terre ? Les hommes arracheront les racines des plantes, étudieront les propriétés des suc naturels, observeront la nature des pierres, disséqueront non seulement les animaux, mais eux-mêmes, voulant savoir comment ils ont été formés. Ils étendront leurs mains hardies jusqu'à la mer, et coupant le bois des forêts spontanées, ils passeront d'une rive à la rive opposée pour se chercher les uns les autres. Ils poursuivront les secrets intimes de la nature jusque dans les hauteurs, et voudront étudier les mouvements du ciel. Ce n'est point encore assez ; il ne reste plus à connaître que le point extrême de la terre : ils y voudront chercher l'extrémité dernière de la nuit. S'ils ne connaissent pas d'obstacle, s'ils vivent

exempts de peine, à l'abri de tout souci et de toute crainte, le ciel même n'arrêtera pas leur audace, et ils voudront étendre leur pouvoir sur les éléments. » Et Mômôs engage Hermès à donner aux hommes le désir et l'espérance vaine, le souci et la douloureuse morsure de l'attente trompée, à leur inspirer les amours mutuels et les désirs tantôt satisfaits tantôt déçus, « afin que la douceur même du succès soit un appât qui les attire vers de plus grands maux. »

Isis s'interrompt et ajoute : « Tu souffres, Hôros, en écoutant le récit de ta mère ? L'étonnement et la stupeur te saisissent devant les maux qui s'abattent sur la pauvre humanité ? Ce que tu vas entendre est plus triste encore. Les paroles de Mômôs plurent à Hermès ; il trouva que l'avis était bon et il le suivit. » L'auteur décrit ici d'une façon assez énigmatique un frein qu'Hermès imagine d'imposer à la vie humaine, la dure loi de la nécessité. Il ajoute ensuite que les âmes, irritées de leur incarnation, se livrèrent à toutes sortes d'excès. Ne pouvant rien contre les Dieux, les hommes se déchiraient les uns les autres. Les éléments, souillés par le sang répandu et par l'odeur du meurtre, se plaignent à Dieu des crimes des hommes. Le feu s'indigne d'être condamné à brûler les chairs, l'impiété des hommes altère sa pureté ; l'air est corrompu par les exhalaisons des cadavres, il devient pestilentiel et insalubre. « O père, dit l'eau, créateur merveilleux de toutes choses, Démon incréé, ordonne que l'eau des fleuves soit toujours pure, car aujourd'hui je lave les meurtriers et je reçois les victimes. » La terre dit : « O roi, chef des chœurs célestes et seigneur des orbites, maître et père des éléments qui font tout grandir et tout décroître, et dans lesquels tout doit rentrer, la foule impie et insensée des hommes me couvre, ô vénérable ! car je suis par tes ordres le siège de tous les êtres, et pour ma honte, je reçois en moi tout ce qui est tué. » Et les éléments supplient Dieu d'envoyer sur la terre un effluve de lui-même pour corriger le mal et régénérer l'humanité. Il envoie Osiris, qui ramène la paix sur la terre en enseignant aux hommes les principes de la religion et les lois de la morale et qui, sa mission accomplie, devient le juge des morts. Tel est le principal fragment de ce livre étrange, produit curieux de la ren-

contre des doctrines égyptiennes avec la philosophie grecque.

Osiris n'était qu'une des formes du soleil, comme presque tous les Dieux égyptiens. Mais les alternatives du jour et de la nuit n'étaient pas représentées partout de la même manière : tandis qu'à Thèbes le soleil qui s'unit à la nuit et renaît de la nuit était Ammon, mari de sa mère et s'engendrant lui-même, à Abydos, le soleil qui disparaît chaque soir et reparait chaque matin, était un Dieu qui meurt et qui ressuscite. On racontait qu'Osiris avait été mis à mort par son frère Set, que les Grecs appellent Typhon, puis appelé à la vie par les soins de sa femme Isis et vengé par son fils Hôros. Cette fable doit être postérieure à la XVIII^e dynastie, puisqu'à cette époque Set n'était pas regardé comme un Dieu malfaisant. Plus tard ses images furent martelées et c'est alors sans doute qu'il devint un Diable, un Dieu du mal, analogue à l'Ahriman des Perses. C'est sous cet aspect qu'il s'offre à nous dans le *traité d'Isis et d'Osiris*. Le soleil de nuit, qui éclaire l'hémisphère inférieur, fut regardé comme le juge et le roi des morts et Anubis, le Dieu à tête de chacal, invoqué sous l'Ancien Empire comme gardien des tombeaux, devint le ministre du Dieu de la mort et de la résurrection. On espérait qu'on ressusciterait comme Osiris, et dans toutes les prières du Rituel funéraire, l'âme du défunt s'appelle toujours l'*Osiris un tel*. Apis lui-même, qui pendant sa vie terrestre était l'incarnation de Phtah, s'identifiait en mourant avec Osiris, et devenait l'Osiris Apis, d'où les Grecs ont fait Sarapis, le Dieu d'Alexandrie, qui prit tant d'importance sous les Ptolémées et surtout à l'époque romaine.

L'eschatologie des Égyptiens, c'est-à-dire leurs opinions sur la destinée de l'homme après la mort, est aussi obscure que les autres parties de leur religion. Comme pour la théologie, les documents sont nombreux, mais il est quelquefois difficile de les comprendre et surtout de les concilier. Sans doute les croyances n'ont pas été les mêmes à toutes les époques, mais l'histoire de leurs variations est encore à faire. Ce qui est certain, c'est que de tout temps les Égyptiens ont été fort préoccupés de la vie d'outre-tombe ; on le voit par l'importance des sépultures et le soin donné aux funérailles et à l'embaumement des corps.

Le regret de la vie et l'horreur de la mort sont des sentiments naturels et spontanés qui ont dû précéder tous les dogmes rassurants et toutes les consolations philosophiques. M. Maspero cite une inscription qui rappelle par sa tristesse, les paroles de l'âme d'Achille dans l'Odyssée ; c'est le discours d'une morte à son mari : « O mon frère, ô mon ami, ô mon mari, ne cesse pas de boire, de manger, de vider la coupe de la joie, d'aimer et de célébrer des fêtes ; suis toujours ton désir, et ne laisse jamais entrer le chagrin dans ton cœur, aussi longtemps que tu es sur la terre. Car l'Ament est le pays du sommeil et des ténébres, une demeure de deuil pour ceux qui y restent. Ils dorment dans leurs formes incorporelles, ils ne s'éveillent pas pour voir leurs frères, ils ne reconnaissent plus père et mère, ils ne s'émeuvent plus vers leur femme ni vers leurs enfants. Chacun se rassasie dans l'eau vivifiante, moi seule ai soif. L'eau vient à qui demeure sur la terre ; où je suis, l'eau même me donne soif. Je ne sais plus où je suis depuis que j'entrerai dans ce pays ; je pleure après l'eau qui a jailli de là haut. Je pleure après la brise, au bord du courant du Nil, afin qu'elle rafraîchisse mon cœur en son chagrin. Car ici demeure le Dieu dont le nom est *Toute-mort*. Il appelle tout le monde à lui, et tout le monde vient se soumettre, tremblant devant sa colère. Peu lui importe les Dieux et les hommes ; grands et petits sont égaux pour lui. Chacun tremble de le prier, car il n'écoute pas. Personne ne vient le louer, car il n'est pas bienveillant pour qui l'adore ; il ne regarde aucune offrande qu'on lui tend. »

Cette plainte désespérée explique l'usage qui existait en Égypte, selon Hérodote, de porter l'image d'un mort dans les repas pour engager les convives à bien profiter de la vie : « Voilà ce que vous serez un jour : riez et buvez en attendant. » Les âmes fortes, à qui la mort inspire des idées plus hautes, comme le dédain de la vie, le désir de la rendre utile aux autres et de la sacrifier, s'il le faut, pour la justice, devaient être rares en Égypte comme elles le sont partout ailleurs. Mais il y a une pensée morale qui peut germer même dans les consciences ordinaires, c'est qu'il est bon de laisser des regrets après soi, et que si les morts vivent de souvenirs, il ne faut pas

qu'il s'y mêle des remords. De là ces épitaphes où le défunt énumère les bonnes actions qu'il a faites et les mauvaises dont il s'est abstenu. En voici une qui date, selon M. Maspero, de la cinquième dynastie : « Ayant vu ces choses, je suis sorti de ce lieu (le monde) où j'ai dit la vérité, où j'ai fait la justice. Soyez bons pour moi, vous qui viendrez après, rendez témoignage à votre ancêtre : « C'est le bien qu'il a fait ; puissions-nous agir « de même en ce monde. » Qu'ainsi parlent ceux qui viendront après. Jamais je n'ai soulevé de plaintes, jamais je n'ai tué. O Seigneur du ciel, maître universel, je suis celui qui passe en paix, pratiquant le dévouement, aimant son père, aimant sa mère, dévoué à quiconque était avec lui, la joie de ses frères, l'amour de ses serviteurs. » Les idées de charité se présentent dans le Rituel sous la même forme que dans l'Evangile : « il a donné du pain à celui qui avait faim, de l'eau à celui qui avait soif, des vêtements à celui qui était nu. »

Diodore parle d'un tribunal de quarante juges chargés de juger les morts, même les rois, et pouvant leur refuser les honneurs funèbres si leurs crimes étaient prouvés. Cela est bien difficile à croire. On dit, il est vrai, que les rois constructeurs des grandes pyramides furent exclus, par la colère du peuple, des sépultures qu'ils s'étaient préparées. Il se peut aussi qu'après un changement de dynastie, le nouveau roi ait voulu légitimer son usurpation par un simulacre de jugement contre son prédécesseur, mais en temps ordinaire, les rois, qui étaient impeccables puisqu'ils étaient Dieux, n'auraient pu être mis en accusation. Quant aux grands personnages, un tribunal institué pour les juger après leur mort, ou même de leur vivant, ne devait pas offrir plus de garanties que nos lois sur la responsabilité des dépositaires du pouvoir. En Egypte, les fonctions publiques n'étaient pas, comme en Grèce, électives et gratuites ; c'étaient des faveurs lucratives que le roi distribuait à ceux qui lui plaisaient. S'il avait à s'en plaindre, il pouvait les révoquer ou les punir ; s'il voulait les faire juger, les juges, qui n'étaient pas plus indépendants que les autres fonctionnaires royaux, rendaient un jugement dicté d'avance par l'autorité qui les payait. Un tribunal pour juger les morts eût été si inutile qu'on n'a même pas dû songer à l'établir. Il est possible que Diodore,

avec ses habitudes évhéméristes, ait pris pour des personnages réels les juges mythologiques qui composent le tribunal d'Osiris d'après le Rituel funéraire des Égyptiens. On peut supposer aussi que le jugement de l'âme dans les régions inférieures était représenté dans les cérémonies des funérailles, et que Diodore a pu prendre cette mise en scène au sérieux.

Le livre que Champollion a appelé *Rituel funéraire* se trouve dans les boîtes à momies ; son véritable titre est *le Livre des manifestations à la lumière*. Il contient plusieurs livres subdivisés eux-mêmes en un grand nombre de chapitres. On n'en a pas d'exemplaire complet. L'exemplaire type est jusqu'à présent le grand papyrus du musée de Turin. On en déposait un dans chaque cercueil. Les manuscrits sont ornés de vignettes et plus ou moins longs et soignés selon la fortune du défunt. Les vignettes et le texte présentent de nombreuses variantes ; l'ordre des chapitres n'est pas toujours le même. Dans la salle funéraire du musée égyptien au Louvre sont exposés plusieurs beaux exemplaires du *Rituel*. On y voit la série des voyages de l'âme séparée du corps, des épreuves qu'elle doit traverser dans les régions inférieures, son apologie devant les quarante-deux juges des morts et sa justification. Un de ces manuscrits, placé à droite de la cheminée, appartient au style de la dix-huitième dynastie. Voici la description des principales scènes d'après le catalogue de M. de Rougé :

« Les vignettes, en commençant en bas et par la gauche, nous montrent d'abord le défunt accompagné de sa sœur, qui vient rendre hommage à Osiris. Dans cette première scène, Osiris est peint de couleur verte et il porte le diadème blanc, symbole de la royauté de la Haute-Egypte ; il tient en main les sceptres royaux et divins. La seconde vignette fait voir le défunt qui vogue derrière Anubis, dans la barque du soleil. Les vignettes suivantes montrent diverses formes ou types que l'âme était censée revêtir successivement dans les lieux infernaux. C'est d'abord une sorte de héron consacré à Osiris, puis l'épervier d'or, l'hirondelle, l'épervier divin, etc. Cette doctrine présente quelque analogie avec la métempsychose des Indous ; mais, pour l'Égyptien, ces transformations ne devaient pas s'accomplir sur la terre ; l'âme, ou la larve du défunt proclamé

juste, y était seule intéressée, et le pouvoir d'exécuter les transformations qui pourraient lui plaire était un de ses privilèges. Dans la bande supérieure on voit d'abord les quinze portes des Champs-Élysées des Égyptiens : on les plaçait dans une contrée céleste, nommée Aænrou. C'était dans la même région que les mânes devaient se livrer aux travaux agricoles pendant une certaine période de temps.

« Après ces tableaux, on trouve le chapitre curieux de la confession de l'âme. Les quarante-deux juges sont figurés dans les colonnes du papyrus : à chacun d'eux s'adresse une invocation du défunt qui se justifie à chaque fois de quelque péché contre la morale ou la religion du pays. On peut y constater que les bases de la morale ont toujours été les mêmes chez les nations civilisées. Le meurtre, le vol et l'adultère y figurent, ainsi que la profanation des choses saintes, parmi les crimes en horreur chez tous les peuples ; mais on est plus étonné d'y rencontrer des défenses telles que celle *des paroles trop nombreuses*, ou celle *de faire pleurer son prochain*. La civilisation spéciale de la vallée du Nil a déjà empreint sa trace sur ce code sacré, en y ordonnant *le respect des droits acquis sur les cours d'eau*.

« La scène qui suit représente le pèsement de l'âme et son jugement. Dans les plateaux de la balance, on voit, d'un côté, le vase, symbole du cœur du défunt, et de l'autre la plume d'autruche, symbole de la justice ; le cynocéphale assis, qui repose au milieu de la salle, est l'emblème du Dieu Thot, qui doit lire la sentence ; le Dieu était figuré ici sous cette forme, parce que le cynocéphale assis était le symbole du parfait équilibre. Les deux Déeses debout, tenant des serpents en main, représentent la double justice, celle qui punit et celle qui récompense. Cette scène est suivie de la vignette du bassin de feu, gardé par quatre cynocéphales : c'étaient les génies chargés d'effacer la souillure des iniquités qui auraient pu échapper à l'âme juste et de compléter sa purification. La vignette suivante montre le soleil représenté par un disque rouge sur une tête d'épervier ; sa barque vogue sur les eaux célestes, et l'âme justifiée, dégagée de ses souillures, vient se joindre à la course de l'astre lumineux. »

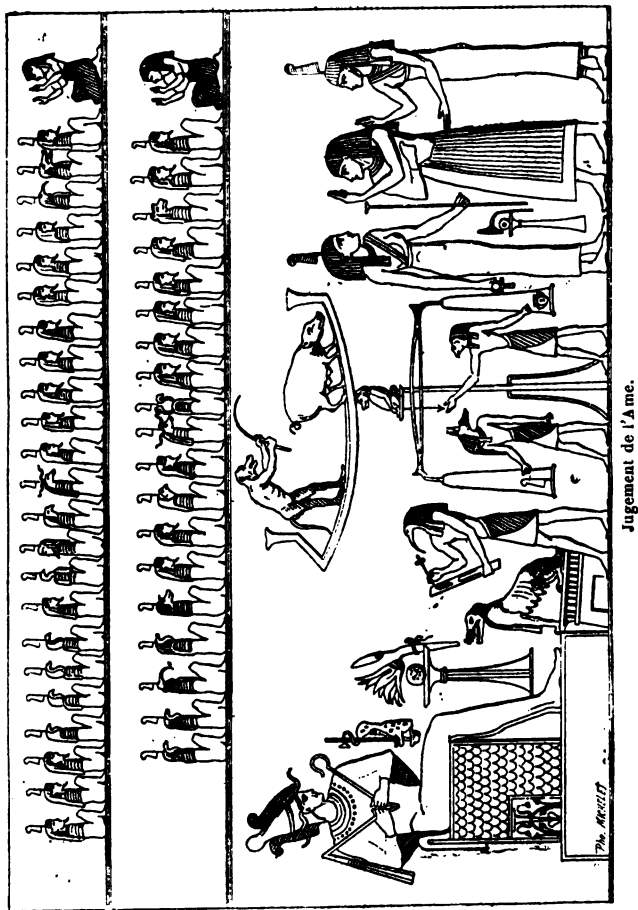
On voit que, d'après M. Rougé, la métempsycose, c'est-à-dire le passage de l'âme humaine dans des corps d'animaux, ne serait pas formellement contenue dans le *Rituel*. Cependant Hérodote attribue cette croyance aux Egyptiens : « Ils sont les



Jugement de l'Âme.

premiers, dit-il, qui aient avancé que l'âme de l'homme est immortelle, qu'à la mort du corps elle revêt la forme d'un autre animal, qu'après avoir traversé toutes les espèces terrestres,

marines et volatiles, elle renait de nouveau dans le corps d'un homme, et qu'elle parcourt le cercle de ces transmigrations en



Jugement de l'Âme.

trois mille ans. Quelques Grecs ont adopté cette opinion, les uns plus tôt, les autres plus tard, et l'ont donnée comme si

elle leur appartenait. Je sais leurs noms, mais je ne les cite pas. » Parmi les variantes que présente la scène du jugement de l'âme, on voit quelquefois sur une barque un cochon chassé par un cynocéphale. Selon Champollion-Figeac, c'est une âme coupable de gloutonnerie, qui est renvoyée sur la terre sous cette forme. Mais d'autres égyptologues n'admettent pas cette explication ; selon M. Pierret, cette scène est mythologique, et le cochon n'est qu'une forme de Set.

Quand Hérodote attribue aux Egyptiens le dogme de l'immor-



Anubis gardant la momie d'Osiris.

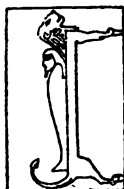
talité de l'âme, il fait une confusion qui ne serait plus permise aujourd'hui qu'on peut étudier comparativement les différentes religions. Longtemps avant les philosophes, que ceux-ci aient emprunté ou non à l'Egypte l'idée de la métempsycose, les Grecs croyaient à la permanence de la personne humaine après la mort, comme le prouve le culte des héros et des ancêtres. Les Egyptiens croyaient à la résurrection des corps, ce qui est tout différent. Cette différence est si réelle qu'aujourd'hui encore



Tête de momie.



On enveloppe la momie dans ses bandelettes.



Lit funéraire.



Peinture et polissage du cercueil.



Tête de momie.

la crémation trouve un obstacle insurmontable dans le dogme chrétien de la résurrection de la chair. Frappés du retour périodique des saisons et des heures, les Égyptiens assimilaient la vie de l'homme à la marche du soleil. Le jour succède à la nuit, l'été à l'hiver : l'homme devait avoir, comme la nature, ses phases alternées de sommeil et de veille, d'occultation et de renaissance. A des intervalles aussi réguliers que les inondations du Nil, l'âme humaine devait rentrer dans le corps qu'elle avait habité. De là ces précautions infinies pour préserver le corps de la putréfaction. Sans doute l'embaumement a pu être imposé par l'hygiène, dans un pays où le bois était trop rare pour que la crémation fût praticable ; on a même attribué la fréquence des pestes dans l'Égypte moderne au christianisme qui a introduit l'usage de l'enterrement comme chez les Juifs. Mais dans l'antiquité toute loi s'imposait au nom de la religion, et les raisons qui rendaient l'embaumement nécessaire à la salubrité n'auraient pas suffi pour faire adopter un mode de sépulture si coûteux, sans la croyance à la résurrection des corps.

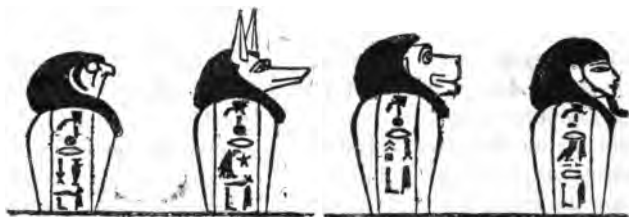
Il y avait différents procédés d'embaumement ; Hérodote donne le détail des opérations qui se pratiquaient selon le rang et la fortune du mort. « Voici comment les embaumeurs procèdent à l'embaumement le plus cher : ils tirent d'abord la cervelle par les narines, en partie avec un fer recourbé, en partie au moyen de drogues qu'ils introduisent dans la tête. Ils font ensuite une incision dans le flanc avec une pierre d'Éthiopie tranchante ; ils tirent par cette ouverture les intestins, les nettoient et les passent au vin de palmier ; ils les passent encore dans des aromates broyés, ensuite ils remplissent le ventre de myrrhe pure, de cannelle et d'autres parfums, l'encens excepté, puis ils le recousent. Lorsque cela est fini ils salent le corps en le couvrant de natron pendant soixante-dix jours. Il n'est pas permis de le laisser séjourner plus longtemps dans le sel. Ces soixante-dix jours écoulés, ils lavent le corps et l'enveloppent dans des bandes d'une étoffe de byssos enduites de gomme que les Égyptiens emploient comme de la colle. Les parents retirent le corps, le placent dans un étui en bois, qu'ils mettent ensuite en une salle destinée à cet usage, dressé tout droit contre la muraille.

« Ceux qui veulent éviter la dépense choisissent une autre sorte d'embaumement : on remplit des seringues d'une liqueur onctueuse qu'on a tirée du cèdre ; on en injecte le ventre du mort, sans y faire aucune incision et sans en tirer les intestins, qu'on bouche seulement pour empêcher la liqueur de sortir. Ensuite on sale le corps pendant le temps prescrit. Le dernier jour on fait sortir du ventre l'onguent de cèdre qu'on y avait introduit et qui a tant de force qu'il dissout et entraîne avec lui les entrailles. Le natron consume les chairs, et il ne reste que la peau et les os. Cette opération finie, ils rendent le corps sans y faire autre chose. La troisième espèce d'embaumement n'est que pour les plus pauvres. On injecte le corps avec une liqueur purgative, on le met dans le natron pendant soixante-dix jours et on le rend ensuite à ceux qui l'ont apporté. »

Plutarque, dans le *Banquet des sept sages*, fait dire à Solon que les Égyptiens, après avoir retiré du ventre tous les viscères, les jetaient dans le fleuve, et qu'ayant ainsi purifié le corps de ses souillures ils le montraient au soleil et l'embaumaient avec soin. Selon Porphyre, lorsqu'on embaumait des personnes de distinction, on enlevait d'abord les intestins et on les mettait dans un vase ; après quelques cérémonies funèbres, un des embaumeurs prononçait au nom du mort une invocation au soleil, dont voici la formule, d'après Euphantos, qui l'avait traduite de l'original : « O Soleil, notre souverain maître, et toutes les divinités à qui l'homme doit la vie, recevez-moi et faites-moi une place avec les Dieux éternels. Dans tout le cours de ma vie, j'ai pratiqué le culte des Dieux que mes pères m'ont appris à adorer. J'ai toujours honoré mes parents, qui m'ont donné ce corps. Je n'ai tué personne, je n'ai pas commis de fraude, je n'ai fait aucune injustice. S'il y a eu quelque autre faute dans ma vie, si j'ai trop mangé ou trop bu, ce n'est pas moi qui suis coupable, mais ceci. » Et l'embaumeur montrait le vase contenant les intestins, et le jetait à la rivière. Alors on embaumait le corps ainsi purifié. Cette assertion de Plutarque et de Porphyre est révoquée en doute aujourd'hui. On admet que les viscères internes étaient embaumés séparément et placés dans quatre vases sous la protection des quatre Démones de la région inférieure. Ces vases, qu'on appelle des Canopes, se

trouvent souvent dans les tombeaux, près de la momie. Leurs couvercles sont formés par quatre têtes différentes, celles d'un homme, d'un cynocéphale, d'un chacal et d'un épervier. Il y a au Louvre, sur la cheminée de la Salle funéraire, de beaux canopes d'albâtre trouvés dans la tombe d'un général qui vivait au ^{vi}^e siècle avant notre ère.

On plaçait les momies, c'est-à-dire les corps embaumés et enveloppés de bandelettes, dans des cercueils de bois ou d'une espèce de carton formé par plusieurs morceaux de toile superposés et enduits de plâtre. Ce cercueil, auquel on donnait une forme humaine, était couvert de peintures symboliques, ordinairement empruntées au Rituel funéraire. Cette première boîte est quelquefois contenue dans une seconde, et celle-ci



Canopes.

dans une troisième; ces trois cercueils s'emboîtant exactement l'un dans l'autre étaient déposés dans un sarcophage de bois ou de pierre également orné de représentations peintes ou sculptées se rapportant toujours aux voyages de l'âme. A côté du cercueil, ou dans l'intérieur, et même entre les bandelettes des momies, on trouve des bijoux, des figurines de bois peint ou de terre cuite émaillée et une foule d'objets déposés probablement par chacun des amis du mort et destinés à lui servir d'amulettes. C'est à cet usage que nos musées doivent tant de richesses archéologiques, des statuettes de toutes les divinités égyptiennes, des ustensiles à l'usage du mort dans l'autre monde ou rappelant ses goûts et sa profession dans celui-ci, des miroirs et des pots de pommade pour les femmes, des boîtes à couleur et des écritaires pour les peintres et les gens de lettres, des poupées pour les enfants,

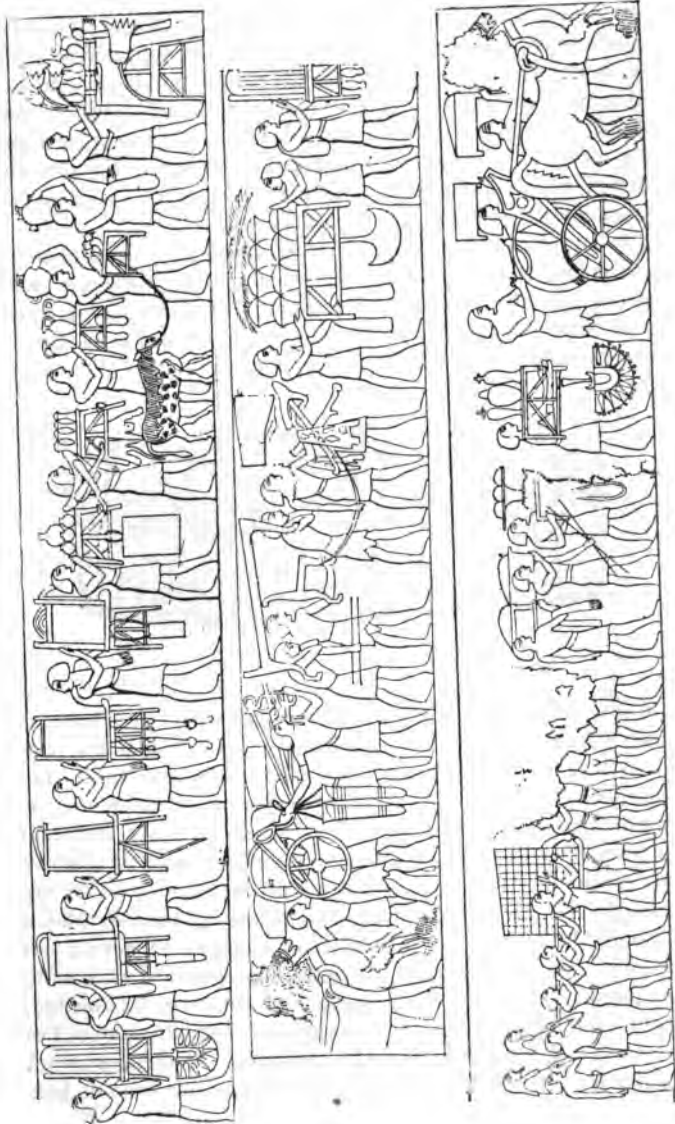
On trouve aussi une quantité innombrable de scarabées en pierre dure, en verre, en terre émaillée. Ils sont percés d'un trou par où on peut passer un fil; on en faisait surtout des chatons de bagues; la partie plate, sur laquelle sont gravés des hiéroglyphes, servait de cachet. Le scarabée était chez les Égyptiens un symbole d'immortalité : cet insecte qui sort du fumier pour voler à la lumière leur paraissait une image de la renaissance de l'âme au delà du tombeau.

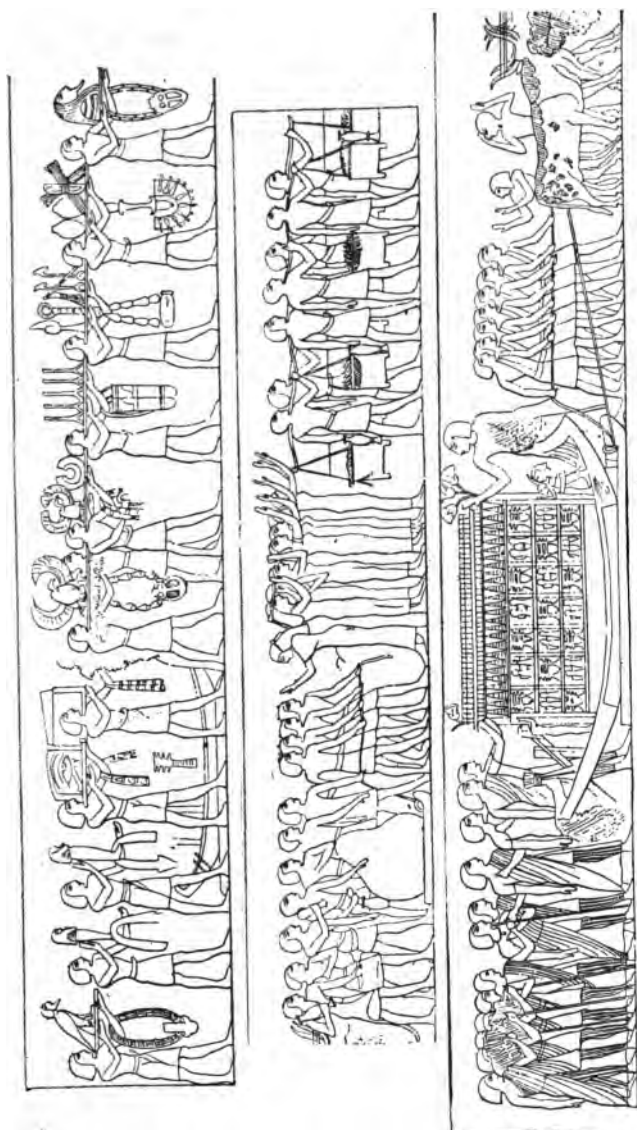
Il est probable que les pauvres, après un embaumement sommaire, étaient déposés dans les cimetières communs. Les riches pouvaient conserver les momies de leurs parents chez eux, dans une chapelle où on leur présentait des offrandes et des libations. Selon Diodore, on donnait quelquefois la momie



Boîte de momie.

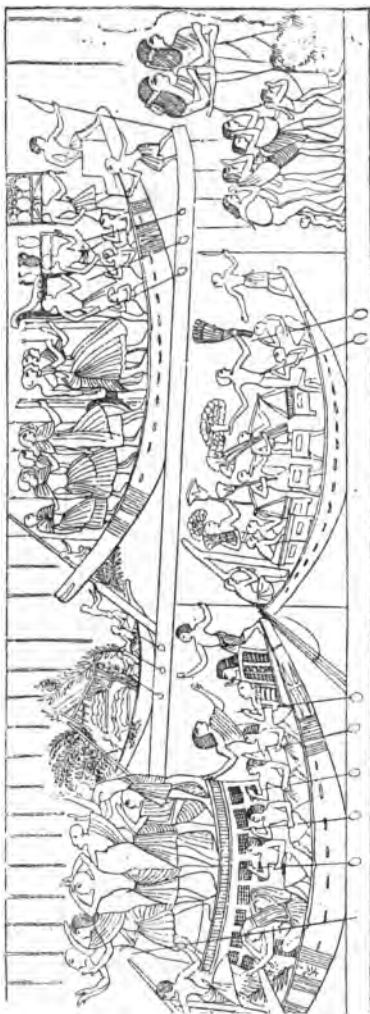
de son père ou de sa mère comme garantie d'une dette, et ceux qui négligeaient de la dégager, étaient déshonorés pendant leur vie et privés de sépulture après leur mort. Les familles qui n'étaient pas assez riches pour avoir des tombeaux particuliers louaient une place dans des cimetières appartenant à des prêtres nommés Colchites, qui se chargeaient de célébrer les cérémonies funèbres. On a lu sur un des papyrus du Louvre une plainte adressée aux magistrats par un de ces Colchites, à la suite de la violation des tombeaux confiés à sa garde; des voleurs avaient profité de l'absence des gendarmes, que le gouverneur de la province passait en revue, et le Colchite, responsable devant les familles, réclamait une indemnité. Les richesses accumulées dans les hypogées devaient souvent tenter les voleurs. Il y a au Musée de Boulaq une stèle de bois





Convoi funèbre (par terre).

couverte d'un stuc doré, qui a été gratté, ainsi que l'or qui



et le visage des cercueils de momies. Mais, chose sin-



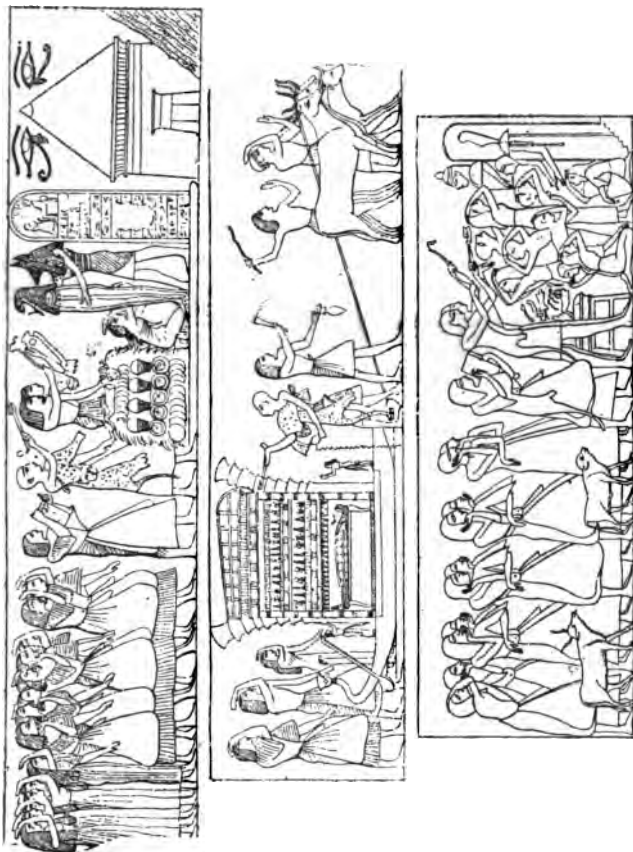
Convoi funèbre (par eau).

gulière, l'outil du profanateur s'est arrêté subitement devant l'image d'Osiris et l'a laissée intacte. « Ce respect craintif pour le Dieu de l'enfer égyptien, nous fait croire, dit Mariette, que les profanations dont cette tombe a été l'objet remontent à l'antiquité. »

Après un temps qui ne paraît pas avoir été déterminé par des règles fixes, la momie était transportée dans une sépulture définitive. Les convois se faisaient par terre ou par eau, selon le trajet à parcourir. Pour les rois et les grands personnages on déployait souvent un luxe extraordinaire dans les funérailles. Ces cérémonies sont quelquefois reproduites sur les murs des hypogées. Le cortège s'ouvre par une longue suite de serviteurs portant des fleurs de lotus, emblème de renaissance et d'immortalité, des offrandes de toute sorte, des vases à libations, des meubles de prix, des chars, des éventails, des colliers, des figures de divinités, des amulettes comme le scarabée, l'oiseau à tête humaine qui représentait l'âme séparée du corps, l'œil d'Hôros qui rappelait la lutte du soleil contre les ténèbres et la victoire du bien sur le mal, de la vie sur la mort. Enfin, précédé par un groupe de pleureuses et suivi par les amis du mort, s'avancait sur un radeau traîné par des bœufs, la barque portant le catafalque où était la momie. Les barques funéraires sont d'une forme très élégante et ressemblent aux barques sacrées portant les images des Dieux dans les cérémonies religieuses. Dans les convois nautiques on voit les mêmes offrandes, mais les prêtres, les pleureuses et les amis du mort sont sur des barques précédant la barque funèbre qui porte à la poupe, à la proue et aux deux extrémités du catafalque, de grandes fleurs de lotus.

Il y a dans les principaux musées de nombreux spécimens des divers objets qui se rapportent aux cérémonies funèbres des Égyptiens. Le Louvre, le British Museum, le Musée de Berlin, possèdent de magnifiques sarcophages en granit, en basalte, en albâtre, en pierre calcaire ; ils sont toujours couverts sur toutes leurs faces de scènes funéraires et d'inscriptions. Au fond de la cuve est généralement représentée la Déesse Amenti, personnification de la région inférieure. La momie reposait sur elle. Au-dessus s'étend la Déesse Nout, qui per-

sonnifie la voûte du ciel. Cette Déesse est souvent représentée dans les peintures des boîtes à momie sous une forme qui ne laisse aucun doute sur son caractère symbolique. C'est une



femme au corps très allongé, entièrement nu, s'appuyant sur ses pieds et sur les mains, tandis que son dos s'arrondit en voûte. La forme et la décoration des cercueils et des coffres

à momies a varié comme celle des sarcophages. Les plus anciens étaient quadrangulaires. Il y a au Musée de Berlin un cercueil de ce style composé de trois coffres rentrant exactement l'un dans l'autre, que M. Passalacqua eut la bonne fortune de trouver à leur place antique, dans un hypogée thébain. On voit par les cercueils des rois Antew qui sont au Louvre, que dès la XI^e dynastie on taillait des boîtes à momie dessinant la forme humaine. La face était quelquefois dorée. Le couvercle du cercueil de la reine Aah-Hotep, au Musée de Boulogne, est entièrement doré extérieurement. La vipère qu'on nomme Urceus, emblème de la royauté, se dresse, sur le fond. Les yeux et les oreilles sont rapportés; l'enveloppe des yeux est en or, le blanc est en quartz, la prunelle en pâte de verre. C'est dans ce cercueil que se trouvaient les magnifiques bijoux d'or qui ont figuré à l'Exposition de 1867.

On peut voir dans les Musées de Paris et de Londres un très grand nombre de stèles et de coffrets funéraires de différentes époques, des cénotaphes, des pyramides votives, des canopes, des momies humaines et des momies d'animaux dans leurs enveloppes et leurs bandelettes, des masques de momies en carton doré, avec des yeux incrustés en émail. Les masques dans lesquels on a donné à la peau une couleur rosée sont de l'époque ptolémaïque. Des portraits peints remplacèrent les masques à l'époque romaine. La salle funéraire du Musée du Louvre contient une grande quantité de figurines en bois peint, en terre cuite émaillée, en albâtre, des scarabées en faïence bleue ou en jaspe vert qui, d'après les prescriptions du Rituel, devaient être placés dans l'intérieur de chaque momie. On y voit aussi des échantillons de toiles de momies et de bandelettes. Plusieurs papyrus sont exposés dans l'escalier du musée égyptien du Louvre : les exemplaires du Rituel, vu leur importance spéciale, ont été placés dans la salle funéraire. Deux volumes de papyrus roulés, sont exposés dans la vitrine M pour montrer dans quel état les Rituels sont placés dans les tombeaux.

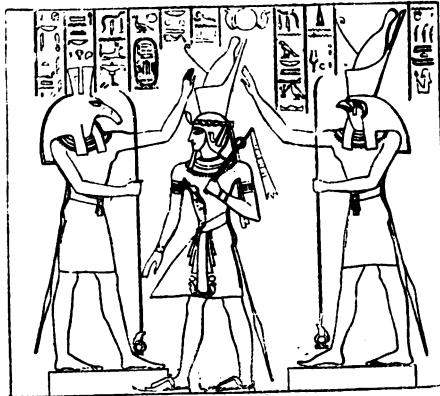
CHAPITRE VII

Mœurs et Coutumes.

On pourrait rattacher à la religion égyptienne ce qui se rapporte à la royauté, car les rois avaient après leur mort et même



Les Dieux protègent le roi.



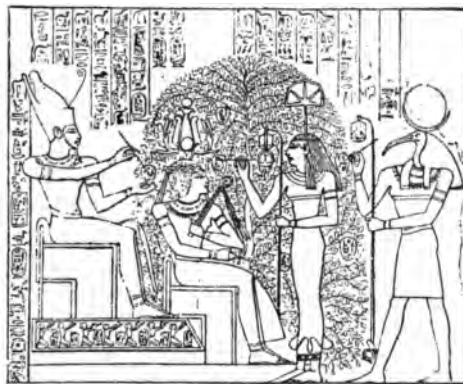
Ils lui donnent la double couronne.

pendant leur vie un caractère divin. Les apothéoses d'Alexandre,

de ses successeurs et des empereurs romains, les serviles adulations des sujets de Louis XIV et de Napoléon 1^{er} pour leur



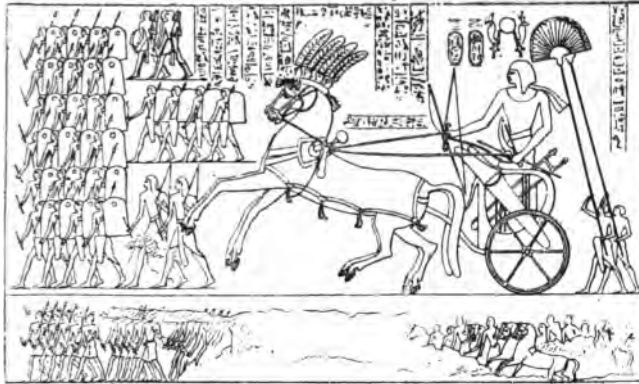
Les Dieux assurent la victoire au roi.



Ils écrivent son nom sur les feuilles de l'arbre sacré.

« auguste maître » ont eu des modèles en Égypte. Les protocoles royaux, sur les monuments, sont d'une platitude écœurante.

Les Dieux eux-mêmes semblent n'avoir d'autre occupation que de défilér gravement devant le roi pour lui promettre la victoire sur tous ses ennemis. Cette idolâtrie monarchique est bien plus

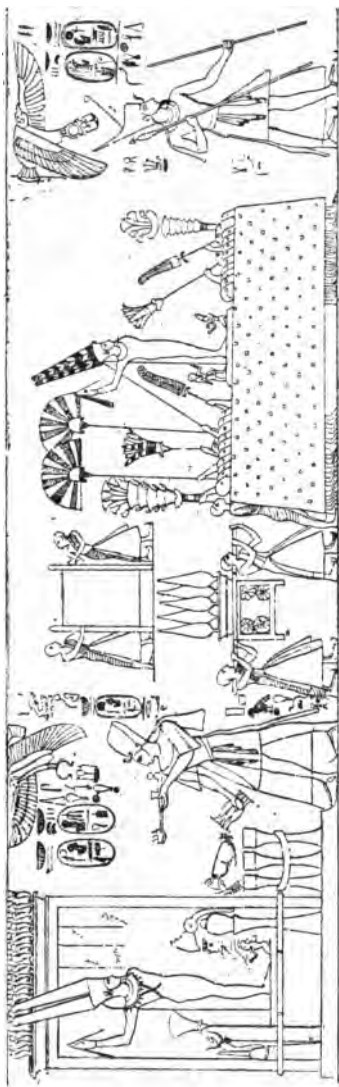


Le roi, chef militaire de l'Égypte.



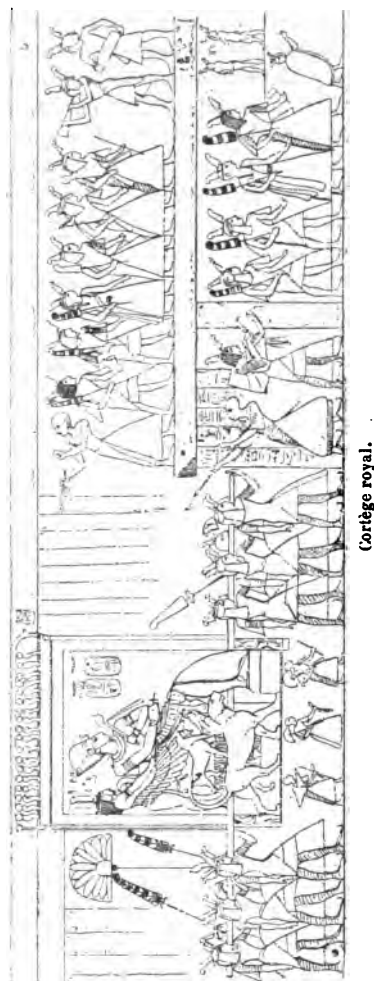
Le roi, chef religieux de l'Égypte.

choquante pour la morale que le culte des animaux tant reproché aux Égyptiens. On aurait dû s'en tenir au bœuf Apis, dont la royauté n'était pas gênante : il régnait mais ne gou-



Offrandes du roi à son père Ammon.

vernait pas; c'était le type accompli d'un souverain constitu-



Cortège royal.

tionnel ou d'un président irresponsable. Les prêtres essayaient

de réduire le roi à ce rôle de momie en l'enveloppant, sous prétexte de respect, dans les bandelettes serrées d'une étiquette minutieuse. Cela réussissait avec les rois nés sur le trône, qu'on pouvait atrophier dès le berceau, comme les pieds des femmes chinoises. On fabriquait des rois fainéants, la routine des fonctionnaires faisait la besogne, et la machine gouvernementale semblait marcher toute seule ; c'est ce que nous appelons la bureaucratie. Mais il arrivait un ministre plus hardi que les autres qui voulait opérer pour son compte, et il y avait un changement de dynastie. L'usurpateur s'annexait à la race du soleil en épousant une fille du sang royal, et mettait en jugement son prédécesseur. Des juges que le monde envoyait à l'Égypte déclaraient que le souverain déchu était illégitime et indigne du trône, et le peuple martelait ses cartouches. Puis, après quelques règnes guerriers, la nouvelle dynastie s'abrutissait à son tour par l'effet du pouvoir absolu, et on recommençait. L'histoire des dynasties égyptiennes tourne invariablement dans le même cercle : c'est un mouvement d'horloge.

L'état social d'un peuple est toujours en rapport avec ses conceptions religieuses. Le panthéisme répond à la hiérarchie des castes comme le monothéisme à la monarchie, le polythéisme à la république. Ainsi s'explique l'analogie des formes politiques chez les Égyptiens et chez les Hindous, sans qu'il soit nécessaire de supposer des communications et des emprunts réciproques : il est naturel que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Le Dieu abstrait et impersonnel du panthéisme égyptien prend des noms différents pour manifester ses énergies multiples. Il est Phtah à Memphis, à Ra Héliopolis, Ammon à Thèbes, Osiris chez les morts. La force est représentée dans le ciel par le soleil, sur la terre par le taureau puissant qui aide l'homme à féconder le sol ; la prescience divine a pour symbole l'ibis de Thot, qui annonce le retour des inondations. Dans l'État, le guerrier, qui repousse les invasions des nomades, est une incarnation de la force, la science se révèle dans le prêtre qui connaît les formules d'incantation. Quant au roi, c'est l'image vivante de l'astre qui éclaire la terre et du grand fleuve qui la nourrit. La Bible a raison de l'appeler Pharaon, sans lui donner de nom propre : le roi n'est pas un individu, c'est un

symbole. Au sommet de la pyramide sociale, dans le nimbe éclatant de son apo théose, il est l'hieroglyphe du principe d'autorité.

Dans l'Inde brahmanique, la distinction des castes, fondée sur la conquête et sur la différence des races, est garantie par des lois sévères, sous une sanction religieuse. En Égypte, les personnages des conditions les plus diverses représentés sur les monuments paraissent appartenir à un même type. La séparation des castes semble avoir été moins absolue que dans l'Inde. A la vérité les auteurs grecs s'accordent à dire que la terre était partagée entre les rois, les prêtres et les guerriers; ils parlent de l'hérédité des fonctions et des professions, mais ils cessent de s'accorder dans l'énumération des classes dont se composait le peuple. D'un autre côté, l'étude des papyrus a montré que les fonctions sacerdotales et les fonctions militaires ont été quelquefois associées, soit les unes avec les autres, soit avec des fonctions civiles. Hérodote parle d'un roi Sethos qui favorisait les prêtres à l'exclusion des gens de guerre, et qui se trouva sans armée au moment de l'invasion de Sennacherib. Cette histoire peut être considérée comme une légende, mais elle témoigne de la lutte qui a existé en Égypte, comme dans l'Inde, entre les deux castes supérieures. Le sacerdoce et l'armée formaient ce qu'on nomme aujourd'hui les classes dirigeantes, c'est-à-dire celles où se recrutaient les fonctionnaires publics. Mais il n'y avait pas entre ces classes privilégiées et le reste du peuple une barrière infranchissable. Dans un papyrus traduit par M. de Rougé, le fils d'un batelier du Nil raconte qu'il est devenu général. J'ai cité, d'après M. Maspero, quelques passages d'un papyrus de la septième dynastie dont l'auteur recommande à son fils de préférer la littérature aux autres métiers, parce qu'elle mène aux emplois; c'est ce qu'on dit encore aujourd'hui aux enfants qu'on envoie à l'école.

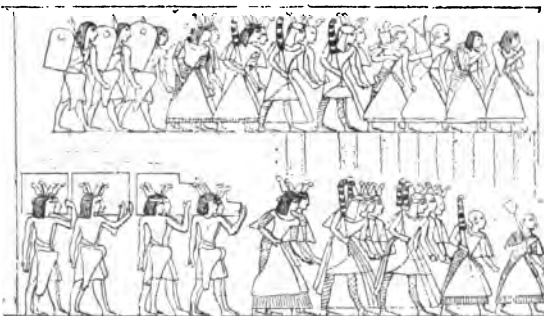
Les prêtres égyptiens, comme chez nous le clergé catholique avant la Révolution, possédaient la meilleure partie des terres et étaient exempts d'impôts. Ces terres leur avaient été données, disaient-ils, par la Déesse Isis, dans le temps où elle était sur la terre. Selon Diodore, ils ne pouvaient avoir qu'une seule femme, tandis que les autres en épousaient autant qu'ils

voulaient. « Les prêtres, dit Hérodote, se rasent le corps entier tous les trois jours. Ils ne portent qu'une robe de lin et des souliers de byblus. Il ne leur est pas permis d'avoir d'autre



Le roi.

La reine.



La suite du roi.

habit ni d'autre chaussure. Ils se lavent deux fois par jour dans l'eau froide et autant de fois toutes les nuits. Ils observent encore mille pratiques religieuses. Ils jouissent en récompense

de grands avantages. Ils ne dépensent et ne consomment rien de leurs biens propres. Chacun d'eux a sa portion des viandes sacrées qu'on leur donne cuites, et même on leur distribue



Le prince royal.

Prêtre.

Prêtresse

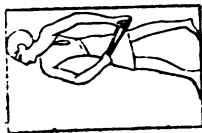


L'arc royal et le chasse-mouches.

Prêtre et sa femme.

chaque jour une grande quantité de chair de bœuf et d'oie. On leur donne aussi du vin de vigne, mais il ne leur est pas permis de manger de poisson. Les Égyptiens ne sèment jamais de fèves dans leurs terres, et, s'il en vient, ils ne les mangent ni

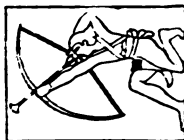
crues ni cuites ; mais les prêtres n'en peuvent pas même sup-



Frondeur.



Infanterie.

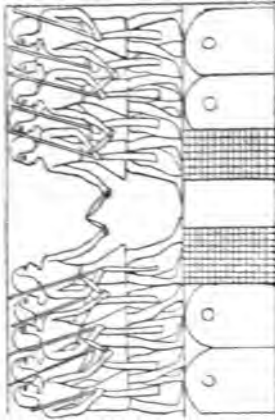


Archers.



porter la vue ; ils s'imaginent que ce légume est impur. Chaque

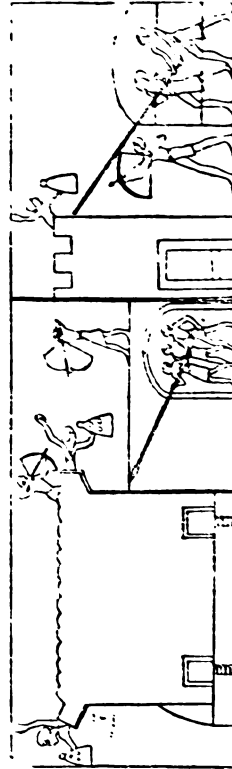
Dieu a plusieurs prêtres et un grand prêtre ; quand il en



Gardes de la porte.



Archers.



Hangars mobiles pour l'attaque des forteresses.

meurt quelqu'un, il est remplacé par son fils. »

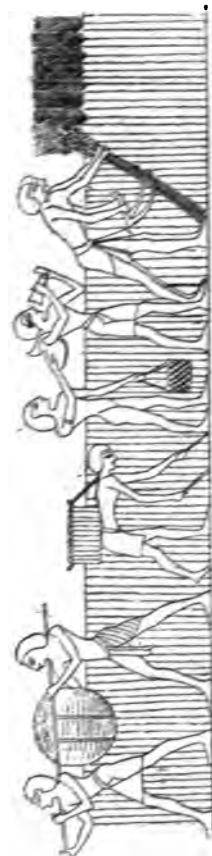
égyptiens qui désignaient leurs costumes. Ils étaient inégalement répartis dans quelques-uns des nomes de l'Égypte. Tous les ans mille Calasiriens et mille Hermotybiens allaient servir de gardes du corps au roi, qui les entretenait pendant le temps de leur service. Les armes des Égyptiens étaient la lance ou le javelot, une petite hache, une épée courte, un bouclier arrondi à la partie supérieure comme les stèles funéraires ; il y avait aussi des archers et des frondeurs. Quoiqu'il soit parlé de cavaliers égyptiens dans la Bible et les auteurs grecs, on ne voit sur les monuments que des chars de guerre portant des archers. Le roi est toujours représenté sur un de ces chars, lançant des flèches pendant que son écuyer guide les chevaux. Les troupes marchaient au son de la trompette et d'un tambour de forme oblongue. Les enseignes distinctives des bataillons étaient très variées ; c'étaient généralement des emblèmes sacrés, une barque, un animal, un cartouche royal, etc. Outre les troupes indigènes, qui formaient près de 400,000 hommes, il y avait des auxiliaires recrutés parmi les nations vassales ou les prisonniers de guerre. Ils recevaient une solde ; c'étaient des Asiatiques, des Éthiopiens, des Libyens et, à partir de la ^{xxvi}^e dynastie, des Cariens et des Grecs. Ils formaient les garnisons des frontières pendant que les Égyptiens occupaient les pays conquis, ou bien ils combattaient dans l'armée égyptienne, mais en gardant leurs armes nationales.

L'Égypte qui se rapproche de l'Inde brahmanique par l'hérédité du sacerdoce, ressemble beaucoup par l'ensemble de sa constitution aux monarchies de l'Europe moderne. Au-dessous des prêtres et des guerriers, le reste du peuple formait un troisième ordre qu'on pourrait appeler le tiers-état. Les auteurs ne sont pas d'accord sur le nombre des classes qui composaient ce troisième ordre. Les juges et les médecins se rattachaient peut-être à l'ordre sacerdotal, les matelots à l'ordre militaire ; les scribes appartenaient à la classe populaire, car Diodore nous dit que les enfants des artisans apprenaient tous les lettres. Dans un pays où l'écriture avait tant d'importance, les scribes, les lettrés, devaient former, comme en Chine, une corporation privilégiée où se recrutait le personnel d'une administration aussi paperassière que la nôtre. Ce qui est certain, parce que tous

les témoignages sont d'accord, c'est que toute la terre d'Égypte était partagée entre le roi, les prêtres et les guerriers. Cette terre féconde, le peuple ne la cultivait que pour ses maîtres.



Semences et labour.



Coupe des bils.

Il portait seul le poids des impôts ; il était soumis à d'écrasantes corvées ; il exécutait seul, ou conjointement avec des prisonniers de guerre, les travaux des mines, les digues et les canaux d'irrigation, et même les temples, les pyramides et les

palais. Sa condition, en un mot, était celle des serfs dans l'Europe féodale, ou des fellahs dans l'Égypte moderne. Cela



Battage.



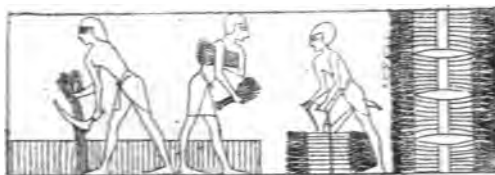
Grange.



On mesure et on note la moisson.

n'empêchait pas les rois d'être très populaires: si on faisait voter les moutons, ils acclameraient le boucher.

Il semble étonnant que tout un peuple ait pu se laisser déposséder autrement que par la force des armes ; si on rejette la tradition rapportée par Diodore qui attribuait aux Ethiopiens la conquête de l'Égypte, il est assez difficile d'expliquer l'expropriation des cultivateurs. Si les castes ont été éta-



On lie les gerbes.



Récolte du lin.



Papyrus.



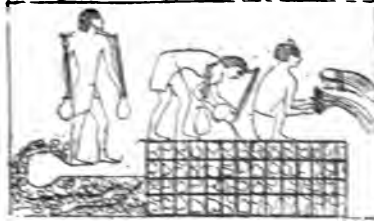
Récolte du doura (Eileithuia).

blies par Sésostris, comme le dit Hérodote, elles n'existaient donc pas sous l'Ancien Empire. La tradition hébraïque, bien qu'étrangère à l'Égypte, mérite qu'on en tienne compte ; elle attribue l'asservissement du peuple à des causes purement économiques. La légende est quelquefois plus vraie que l'histoire, parce qu'elle groupe les faits et les simplifie. L'asservissement progressif des Égyptiens par ce qu'on appellerait aujourd'hui la

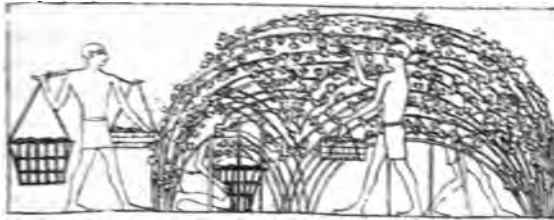
tyrannie du capital est fort bien indiquée dans la Bible. Les Hébreux revendiquent pour un de leurs patriarches le triste honneur d'avoir pris le peuple par la famine. Joseph, devenu mi-



Récolte des figes.



Arrosemant.



Récolte des fruits.



Bûcherons.



Puits.

ministre de Pharaon, dont il a expliqué les songes, profite de sept années d'abondance pour accaparer les grains : alors viennent sept années de disette ; les peuples donnent d'abord leur or et

L. N.

leur argent au roi pour avoir du blé, ils livrent ensuite leur bétail et leurs terres, à l'exception, bien entendu, des terres des prêtres, et enfin se livrent eux-mêmes comme esclaves : « Pourquoi mourrions-nous devant tes yeux ? Achète-nous et nos terres ; nous et nos terres pour du pain, et nous serons les esclaves de Pharaon, et nos terres seront à lui..... Et Joseph fit une loi qui dure jusqu'à ce jour à l'égard des terres d'Égypte, de payer un cinquième. Les terres seules des prêtres ne furent point à Pharaon. »

Quand la Bible dit que la loi de Joseph dure « jusqu'à ce jour », on peut laisser la date en blanc : l'Égypte n'a jamais cessé d'être une terre de servitude. Lorsqu'Amrou en fit la conquête, il écrivit au kalife Omar : « Il y a là un peuple protégé du ciel qui, comme l'abeille, ne semble destiné qu'à travailler pour les autres sans profiter lui-même du fruit de ses sueurs. » Aujourd'hui comme autrefois, la propriété en Égypte n'est qu'un fermage. La terre appartient au Khédive comme elle appartenait au Pharaon ; seulement, par la loi du progrès, le gouvernement ne se charge plus, comme au temps de Joseph, de nourrir le peuple dans les années de disette : il se contente de lever des impôts. Nulle part il n'y a autant de misère que dans ce pays, le plus riche du monde. Sur les ruines des grands temples, autour de quelques tannières de boue et de paille, grouille, sur le limon du Nil, une population de fellahs en guenilles. Il n'y en a pas un, jeune et vieux, qui ne demande l'aumône aux étrangers. Le long du fleuve, défilent, comme des processions en deuil, des femmes au long voile noir, une cruche d'eau sur la tête, pendant que les hommes, presque nus, passent leur journée à faire monter l'eau dans les rigoles, pour féconder cette terre qui n'est pas à eux. Ils obtiennent ainsi trois récoltes par an, car il faut bien payer l'impôt au Khédive. La rentrée de cet impôt se fait à coup de kourbak sous la plante des pieds : la chair devient une boue sanglante. Ces malheureux n'ont pas la moindre idée du droit d'insurrection.

Ne soyons pas trop sévères pour ces pauvres fellahs : ce qu'ils supportent, nous l'avons supporté longtemps : « On voit, dit La Bruyère, certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés

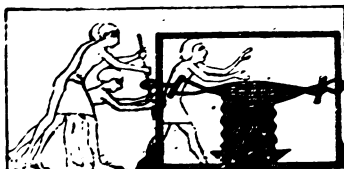
par le soleil, attachés à la terre qu'ils foulent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ce sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer du pain qu'ils ont semé. » Telle était la condition de nos pères à l'époque que nous appelons le grand siècle. Le peuple succombait sous le poids des impôts. Saint-Simon raconte qu'un jour Louis XIV en eut un remords de conscience ; il consulta son confesseur qui lui mit l'âme en paix : « Il m'a consolé, dit le roi ; il m'a fait voir que tous les biens de mes sujets sont à moi, et que je leur donne tout ce que je ne prends pas par les impôts. » On sait que Louis XV spéculait sur les grains comme le Pharaon de Joseph. Cela n'a pas empêché la nation française de se distinguer entre toutes, par son amour pour ses rois. Quand on lit les dédicaces serviles qui déshonorent tant de chefs-d'œuvre de notre littérature, on n'ose parler de l'idolâtrie monarchique des inscriptions égyptiennes.

La condition des cultivateurs en Égypte était beaucoup meilleure dans l'antiquité qu'aujourd'hui. Les revenus du domaine royal suffisaient aux dépenses du gouvernement et permettaient au roi, dit Diodore, de récompenser ses serviteurs sans accabler le peuple d'impôts. Une administration régulière sans être oppressive garantissait l'ordre et la sécurité. Les auteurs grecs se sont laissé éblouir par la prospérité matérielle de l'Égypte, l'éclat de ses cérémonies et la grandeur de ses monuments, et Bossuet a répété d'après eux que l'Égypte était la source de toute bonne police. Il oubliait, quoique évêque, que l'homme ne vit pas seulement de pain, et qu'il lui faut encore le respect de sa dignité et le libre exercice de ses droits. Diodore admire l'Égypte sans restriction. Le tableau détaillé qu'il fait de la législation égyptienne a quelquefois des allures d'utopie, comme la *Cyropédie* de Xénophon, mais nous sommes obligés de nous contenter des renseignements qu'il nous donne, faute de documents originaux pour en vérifier l'exactitude. Il cite quel-

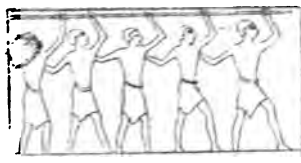
ques coutumes singulières ; il dit par exemple que ceux qui



Vendange.



Pressurage.



Pressurage du vin.



Pressurage du vin.



Cuisson et filtrage du vin.



Foulage des raisins. — Cave au vin.

voulaient embrasser la profession de voleurs faisaient inscrire

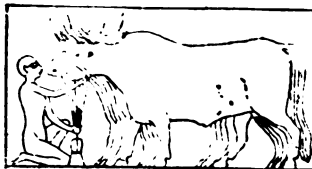
leurs noms chez un chef reconnu, auquel ils portaient les produits de leurs vols. Quand on avait perdu quelque chose, on lui envoyait par écrit la désignation de l'objet disparu, et la men-



Vache laitière.



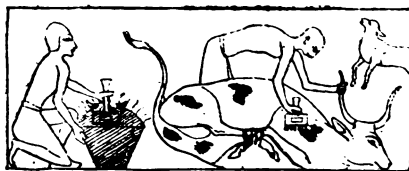
On trait la vache.



Soin du bétail.

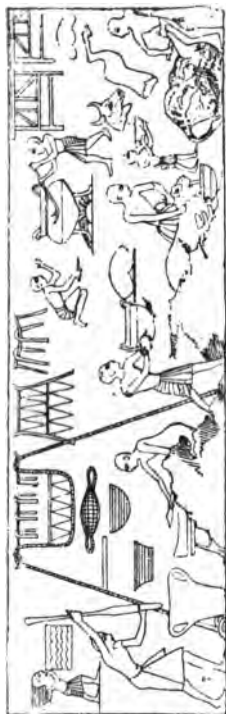


On ramène les bœufs à l'étable.

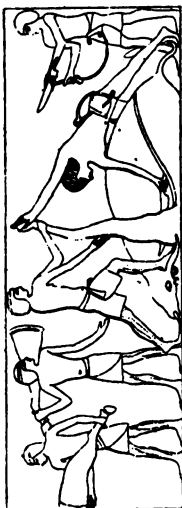


On marque le bétail.

tion du lien, du jour et de l'heure où il avait dû être volé. Après quoi, on rentrait en possession de son bien en payant une taxe du quart de la valeur. Si cette loi a existé, elle devait dater



Cuisine.



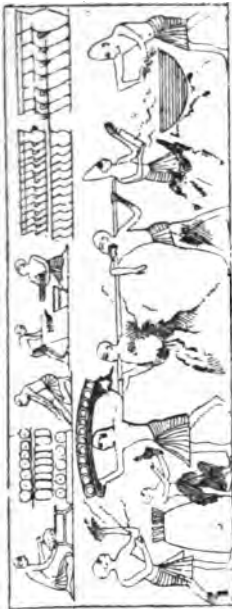
Boucherie.



Salaison des volailles.

du règne d'Amasis qui, selon Hérodote, avait été voleur dans sa jeunesse ; il se sera cru obligé de faire des concessions à ses anciens collègues.

« Le parjure, dit Diodore, était puni de la peine capitale, car il réunit l'impiété envers les Dieux et la mauvaise foi envers



Boulangerie.



Boulangerie.

les hommes. Celui qui voyait dans son chemin un homme aux prises avec un assassin et ne le secourait pas, s'il le pouvait, était condamné à mort. S'il était dans l'impossibilité de lui porter secours, il devait dénoncer les coupables et les traduire devant les juges ; s'il ne le faisait pas, il recevait cent coups de

fouet et il était privé de nourriture pendant trois jours. — Le meurtre volontaire d'un homme libre ou même d'un esclave



On arrête les voleurs.



On les conduit devant la justice.



Après la bastonnade.



Bastonnade.

était puni de mort ; cette loi, qui tenait compte, non de la condition de la victime, mais de l'intention du coupable, disposait

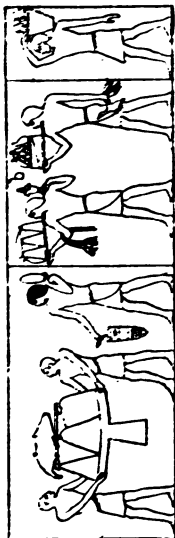
en même temps les esclaves à la bienveillance envers les hommes libres. — Les parents qui tuaient leurs enfants étaient condamnés à tenir le cadavre embrassé pendant trois jours et trois nuits, sous bonne garde et en public. Quant aux enfants qui tuaient leurs parents, on leur coupait les membres par petits morceaux de la grandeur d'un doigt, et ensuite on les brûlait vifs sur des épines. — Les femmes enceintes, lorsqu'elles étaient condamnées à mort, n'étaient exécutées qu'après leur accouchement. Beaucoup de villes grecques ont adopté cette loi, ne trouvant pas juste de punir deux personnes pour le crime d'une seule; l'enfant appartient au père comme à la mère, et il n'est pas plus permis aux juges de frapper un innocent que d'épargner un criminel.

« Les soldats qui avaient déserté ou refusé d'obéir aux ordres du général étaient condamnés, non à la mort mais à l'infamie; s'ils rachetaient ensuite leur faute par des actes de courage, l'honneur leur était rendu. Ceux qui livraient des secrets à l'ennemi avaient la langue coupée. On coupait les deux mains aux faux monnayeurs (1), à ceux qui falsifiaient les poids et les cachets, aux scribes qui faisaient de fausses écritures ou altéraient des contrats. — Les lois sur le commerce sont attribuées à Bocchoris; elles portent, que si une dette n'est attestée par aucun écrit et si le débiteur déclare avec serment qu'il ne doit rien, la dette est nulle. L'intérêt d'une somme prêtée ne devait jamais s'étendre jusqu'à doubler le capital. Les dettes étaient garanties par les biens du débiteur mais non pas sa personne, qui appartenait à l'État. — Les lois relatives aux femmes étaient très sévères: la violence sur une femme libre était punie par une peine corporelle. Si la femme avait consenti à l'adultère, on lui coupait le nez et son complice était frappé de mille coups de bâtons ». Les femmes sans nez devaient être assez nombreuses en Egypte, si on s'en rapporte à l'histoire du roi Phéron, fils de Sésostris, racontée par les prêtres à Hérodote, et qui ressemble à un conte de l'Arioste ou de Boccace: ce roi était devenu aveugle pour avoir lancé son javelot contre le Nil, qui débordait un peu trop cette année-là; il apprit par l'oracle

(1) Les Egyptiens n'ont eu de monnaies que sous les Lagides.



Servante.



Préparatifs du repas.



Condérge.



Collation.



Conversation.



Toilette d'une dame.



Intemprance.



Rafraîchissement.



Poses du collier.



Confection de colliers.



Toilette.



Barbier.

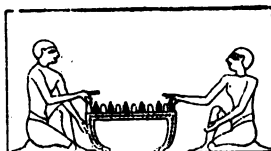
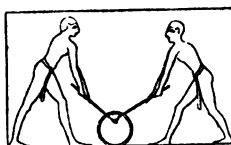
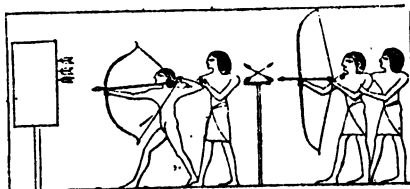


Vête avec repas et musique.

de Bouto qu'il ne pourrait être guéri que par une femme d'une conduite irréprochable. Il s'adressa d'abord à la reine et ne vit pas plus qu'auparavant ; il fit venir une foule d'autres femmes qui n'eurent pas plus de succès ; enfin il y en est une qui lui rendit la vue. Selon Diodore, qui raconte la même histoire, c'était la femme d'un jardinier. Le roi l'épousa ; on ne dit pas si le jardinier donna son consentement, ni même s'il fut consulté. Quant aux autres femmes elles furent toutes brûlées vives, et le roi remercia les Dieux en élevant deux obélisques de cent coudées. Ce fabliau nous montre l'opinion qu'avaient les Égyptiens de la vertu des Égyptiennes.

Les rois d'Égypte avaient un harem comme les rois d'Asie, et le titre d'*épouse principale* qu'on lit souvent sur les monuments des reines, suffirait pour montrer que la polygamie était admise en Égypte ; mais elle n'était pas générale, pas plus d'ailleurs qu'elle ne l'est aujourd'hui en Orient ; c'est un luxe qui n'est accessible qu'aux riches. Hérodote dit même que les habitants de la partie marécageuse, c'est-à-dire du Delta, n'avaient qu'une femme chacun, comme les Grecs. Selon Diodore, la polygamie était permise à tous les Égyptiens excepté aux prêtres, et aucun enfant, fût-il né d'une servante achetée, n'était réputé illégitime, parce qu'on regardait le père comme seul auteur de la naissance et la mère comme une nourrice. Il est vrai qu'il dit ailleurs que par les contrats de mariage la femme primait son mari, qui jurait de lui obéir. Ce qui est certain c'est que les femmes, loin d'être séquestrées comme en Asie, avaient une liberté d'allures plus grande qu'en Grèce, où les travaux domestiques les retenaient dans le gynécée, pendant que les hommes s'occupaient au dehors de leurs affaires et de celles de l'État. « Chez les Égyptiens, dit Hérodote, les femmes vont sur la place et s'occupent du commerce, tandis que les hommes, renfermés dans les maisons, travaillent à de la toile. » En Grèce, une femme rendait visite à d'autres femmes, mais ne recevait pas d'hommes chez elle et n'admettait pas même les amis de son mari à sa table ; la famille était son domaine, et aucun étranger n'y entraît. La société égyptienne ressemblait beaucoup plus à la nôtre. Plusieurs peintures nous y montrent des réunions analogues à nos *soirées* ; les hommes et

les femmes sont assis côte à côte, quelquefois sur le même siège. Dans les peintures du British Museum, dont j'ai parlé

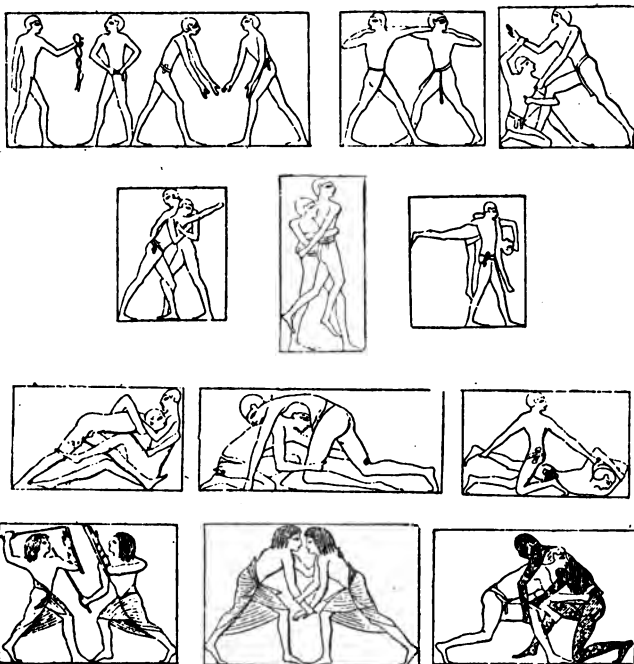


Jeux divers.

plus haut, les servantes et les danseuses sont nues, les robes des dames sont d'une étoffe très légère. D'après Hérodote, les

hommes avaient chacun deux habits, les femmes n'en avaient qu'un ; c'était peut être une loi somptuaire contre la coquetterie des femmes, mais ces lois là manquent toujours leur but.

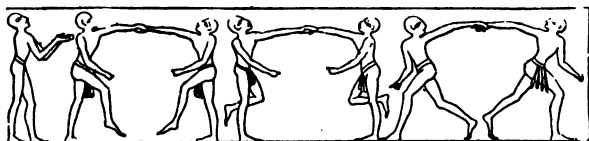
Selon Diodore, on donnait aux enfants une éducation très frugale ; on les nourrissait de moelle de papyrus cuite sous la



Luttes.

endre, de racines et de choux des marais crus ou cuits. Ils étaient généralement nus et sans chaussures, et leur éducation jusqu'à l'âge viril ne coûtait pas plus de vingt drachmes. Ce dernier point est difficile à admettre. Quant à la sobriété qu'on enseignait aux enfants, il paraît qu'elle ne persistait pas toujours dans l'état adulte, car il y a des peintures qui nous mon-

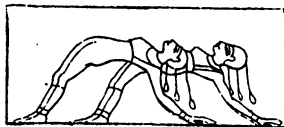
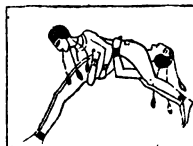
trent des dames subissant les conséquences fâcheuses de leur intempérance. On voit aussi des hommes ivres portés sur les épaules de leurs domestiques : il se peut cependant que ce soient des gens qui ont reçu la bastonnade. La gymnastique et la musique qui tenaient tant de place dans l'éducation des Grecs



Dances et chant.

n'entraient pas, selon Diodore, dans celle des Égyptiens, « parce que, dit-il, les luttes de la palestre donnent aux jeunes gens non pas la santé, mais une force qui dure peu et n'est pas sans danger ; quant à la musique, elle n'est pas seulement inutile mais nuisible, car elle amollit les âmes. » Les peintures des hypogées nous montrent cependant assez souvent des exer-

cices gymniques, des tours de force et d'adresse exécutés non seulement par des hommes mais par des femmes. On y voit également des concerts, quelquefois accompagnés de danses, et on trouve dans les tombeaux une grande variété d'instruments de musique, des sistres, instrument particulier à l'Égypte, dont le manche porte souvent une tête de la Déesse Athor, des flûtes, des harpes et des guitares de différentes formes. Si



Tours de force et d'adresse par des femmes.

l'assertion de Diodore est exacte, il faut croire que les scènes gymniques ou musicales représentées dans les peintures égyptiennes étaient des spectacles comme ceux que nous allons chercher au Cirque, à l'Hippodrome et à l'Opéra.

Les peintures des hypogées et les objets de toute sorte trouvés dans les tombeaux et réunis dans les collections publiques nous permettent de suivre les Égyptiens dans tous les détails de

leurs mœurs et de leurs habitudes. Il faudrait d'innombrables gravures pour faire connaître des documents si variés et un gros volume pour les expliquer et les commenter. Je ne puis que renvoyer les lecteurs au grand ouvrage de mon frère René



Cavaler.



Bouffons.



Nains.



Combats de Taureaux.

Ménard sur la *Vie privée des Anciens* et à celui de M. Gardner Wilkinson, *Popular account on the ancient Egyptians*. Cette étude ne serait complète que si on pouvait visiter l'Égypte comme on visite la Belgique ou l'Angleterre; malheureusement les voyages en Orient sont très dispendieux; il faut se contenter du

Louvre et du British Museum où on trouvera d'ailleurs une ample moisson de renseignements sur toutes les formes de l'agriculture et de l'industrie dans l'ancienne Égypte. Au premier



Promenade en litière.



Départ pour la chasse.



Retour du maître.



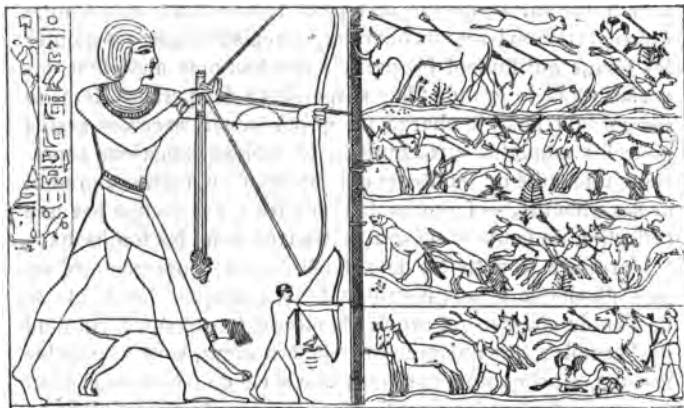
Recensement.

étage de la galerie égyptienne du Louvre, dans la salle civile, on peut voir des peintures sur enduit, enlevées d'un tombeau de Thèbes et représentant des scènes agricoles. « Dans le bas,

dit le catalogue de M. de Rougé, on voit le labour exécuté par une charrue tirée par quatre esclaves (plus habituellement on voit un attelage de bœufs). D'autres hommes fouillent la terre avec le hoyau. Au-dessus, on a peint la moisson et une femme qui apporte des vivres aux ouvriers. Le registre supérieur montre les bœufs qui foulent les grains ; des hommes apportent des gerbes dans de grands filets suspendus à des perches. Dans le second tableau, on charge un grand bateau avec des grains pour les conduire aux greniers. Le tableau supérieur représente une suite de serviteurs qui apportent au maître le produit de ses champs. — Le corps de l'armoire E est occupé par une collection de fruits et de grains trouvés dans les tombeaux ».

L'armoire H, entre les deux fenêtres, est consacrée aux armes de chasse et aux instruments de musique. Les bouts de flèches de chasse sont armés de pierres tranchantes. Au fond de l'armoire, sur une grande toile à franges, sont suspendus les arcs, ainsi qu'une massue et une sorte de bâton courbé, en bois pesant, dont les Égyptiens se servaient pour chasser au vol dans les marais. « Ils étaient assez adroits pour atteindre, avec ce projectile, les oiseaux d'eau à long cou qui s'envolaient devant eux. Ils ont souvent peint cette chasse qui paraît avoir été un de leurs divertissements favoris. Un projectile semblable, connu sous le nom de *boumérang*, est encore en usage parmi certaines peuplades de l'Océanie ». Dans le bas de l'armoire sont des cannes portant quelquefois des inscriptions comme : *bon bâton pour soutenir la vieillesse*, avec le nom du propriétaire ; un bâton pour porter sur l'épaule deux seaux ou d'autres fardeaux, des bâtons à coches qui semblent un instrument de tissage, un petit matelas d'enfant rembourré avec un duvet semblable à celui du chardon. Dans le corps de l'armoire sont les instruments de musique ; ce sont des cornes, des timbales, et une trompette en bronze ; un tambour et un petit tambour de basque ; des luths et des harpes ; l'une d'elles a conservé sa couverture en beau maroquin vert. On sait par les peintures des tombeaux que ces harpes étaient en usage dès l'époque de Moïse. L'étui à flûtes est un objet extrêmement rare ; il est garni de deux flûtes en roseaux ; sa peinture montre la musicienne jouant des deux flûtes à la fois. »

On peut voir dans la même salle, vitrine I, un fragment de meuble incrusté d'émaux de diverses couleurs sur un fond de



Chasse aux antilopes.



Chasse à l'hippopotame.



Lièvres (ou Fennecs).



Hyène (ou Sanglier).

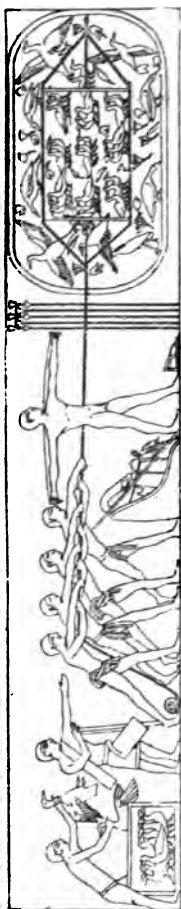
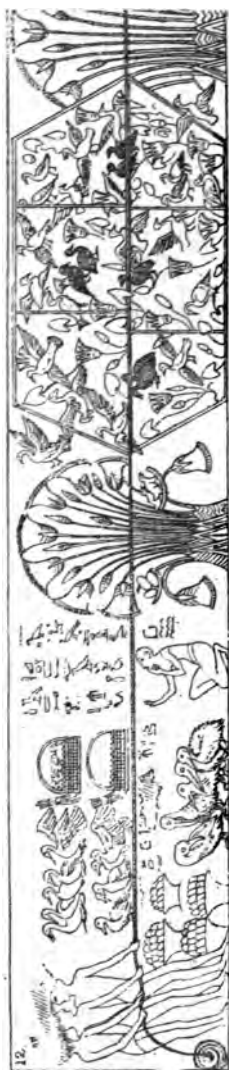
bois doré; les rames d'une barque sacrée; une coudée égyptienne avec ses subdivisions. Vitrine J, des fils de chanvre, de

lin et de laine ; des échantillons d'étoffes, de tissus et de galons de toute sorte ; l'examen des étoffes égyptiennes au microscope



Chasse et pêche dans les marais.

a démontré qu'aucune de ces étoffes n'était en coton. Armoire K, un modèle de barque, des filets à pêcher, et plusieurs poupées en bois, une boîte à jeux avec divers compartiments ; deux



Chasse aux oiseaux aquatiques.

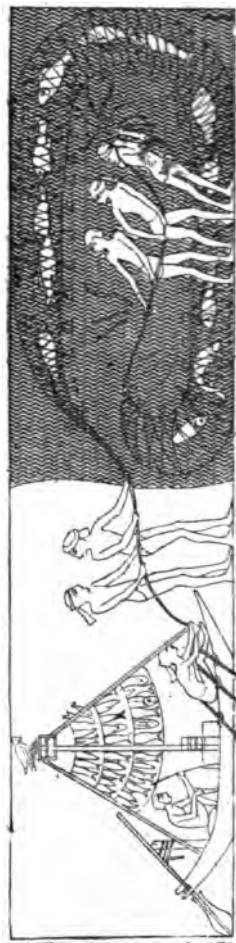


Chasse au crocodile

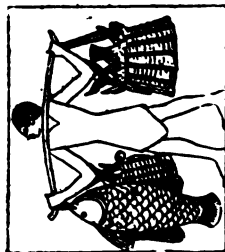


Chasse à l'autruche.

chapiteaux en pierre qui peuvent donner une idée des motifs employés par les architectes pour la décoration de leurs co-



Pêche au filet.



Marchand de Poissons.

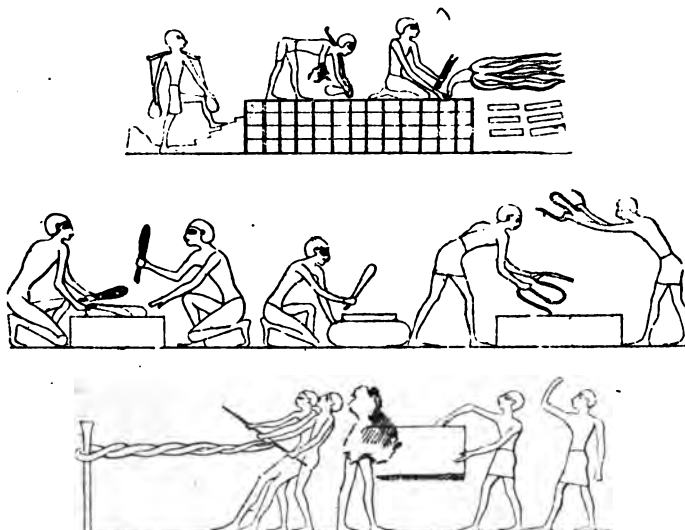


Pêche à la ligne.



lonnes; enfin un modèle d'édifice qui semble un grenier. Vi-

trine R : de grands colliers de terre émaillée et de verroteries ; on y suspendait des amulettes et surtout des scarabées ornés de légendes, quelquefois de cartouches royaux. Le nom de Thoutmès III se trouve très souvent sur les scarabées ; comme il avait été heureux dans ses entreprises militaires, on croyait sans doute que son cartouche portait bonheur, comme plus tard on perçait les monnaies d'Alexandre-le-Grand pour les porter en guise d'amulettes. Vitrine L : des échantillons de



Préparation du lin.

verre coloré dans la masse ; les Égyptiens savaient, dans l'épaisseur, dessiner des fleurs et autres objets à l'aide de filets d'émail. On trouve dans les tombeaux grecs et romains des verres ornés d'ondulations de diverses couleurs ; mais les échantillons qu'on voit dans l'armoire B permettent de revendiquer pour l'Égypte la première fabrication. Enfin les vitrines X et Z, reléguées, faute de place, dans la salle funéraire, contiennent des palettes d'écrivain ; un trou carré servait à insérer les ca-

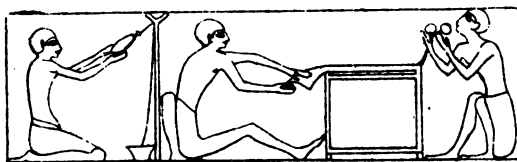
lames, ou roseaux taillés pour l'écriture, et plusieurs trous ronds contenaient des pains d'encre rouge et d'encre noire ;



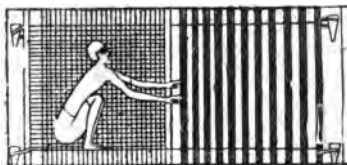
Tisseuses et fileuses.



Tisseuses.



Fileur et tisserand.



Tisserand.

le scribe les délayait avec un peu d'eau contenue dans un petit vase rond qui complétait son bagage. Il y avait aussi des encriers en forme de hérisson, en forme de grenouille, etc.



Harpes, lyres, guitares, flûtes, doubles flûtes, etc.

Quant aux tablettes enduites de cire, elles sont de l'époque grecque ou romaine.



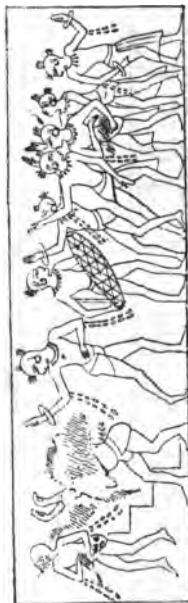
Musiciens aveugles.



Prêtresse tenant un sistr.



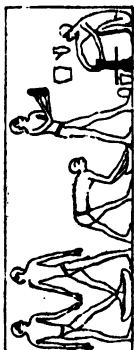
Joueuses de tambourin.



Nègres dansant au tambour.

La plus riche collection de papyrus égyptiens est celle du Musée Britannique. Quelques-uns sont exposés dans des vitrines, sur les murs de l'escalier qui mène du rez-de-chaussée

aux salles du premier étage. Il y en a de très curieux, entre autres des caricatures dont tous les personnages sont des animaux, un lion jouant aux échecs ou aux dames avec une ga-



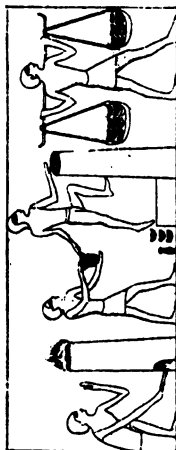
Potier.



Potier pétrissant l'argile.



Taille d'un vase.



Cuisson des vases d'argile

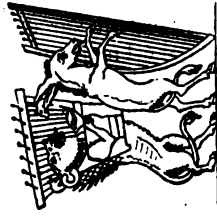


Soufflage du verre.



Soufflage du verre.

zelle, un âne qui joue de la harpe, des rats attaquant une forteresse défendue par des chats; il y a des caricatures du même genre sur un papyrus du musée de Turin. Dans l'escalier de la galerie égyptienne du Louvre, on a exposé comme à Londres



Caricatures égyptiennes sur des papyrus.

quelques papyrus avec indication de la date et du sujet. Ce sont le plus souvent des contrats de vente ou de louage, ou des actes de procédure ; selon Diodore, le métier d'avocat n'existait pas en Égypte, et tous les procès se jugeaient sur des pièces écrites. Le fameux papyrus de Turin, qui est malheureusement très mutilé, est du petit nombre de ceux qui ont un intérêt historique ; il contient une liste de rois, comme les tables d'Abydos et de Sakkarah. Quelques manuscrits sont des traités de médecine ou des formules d'exorcismes, car on attribuait les maladies à des esprits mauvais. Il y a aussi des romans ; M. de Rougé en a traduit un, le conte des *Deux frères*, qu'on a rapproché de la légende juive de Joseph ; mais le roman égyptien est bien inférieur et peut tout au plus se comparer aux contes arabes des Mille et une Nuits. D'autres romans plus ou moins incomplets ont été déchiffrés sur les papyrus de Londres, de Turin, de Boulaq ; leur valeur littéraire est assez faible, et malgré leur naïveté enfantine, ils sont aussi immoraux que nos feuilletons.

L'espèce de roseau dont les Egyptiens tiraient leur papier est une plante monocotylédone annuelle, le *Cyperus papyrus* de Linné, qu'Hérodote appelle byblos, et qui poussait en abondance dans les marais de l'Égypte. On en faisait des barques, des voiles, des paniers, des sandales. « Quand on l'a arraché des marais, dit Hérodote, on en coupe la partie supérieure qu'on emploie à divers usages ; quant à ce qui reste de la plante, et qui a environ une coudée de haut, on le mange ou on le vend. Ceux qui veulent rendre ce mets plus délicat le font rôtir au four. » Voici, selon Pline, comment on faisait le papier : « On commence par diviser avec une aiguille les tiges de papyrus en lames très minces, mais aussi larges qu'il est possible. Les meilleures sont celles du cœur, puis celles qui en sont le moins éloignées. On étend toutes ces lames sur une table arrosée d'eau du Nil ; cette eau chargée de limon tient lieu de colle. D'abord on étend sur la table les lames renversées et de toute la longueur du papyrus, après toutefois que les deux extrémités ont été retranchées. Ensuite on pose d'autres bandes en travers. On met les feuilles en presse, on les fait sécher au soleil ; enfin on les joint en allant par gradation des meilleures

aux plus mauvaises. On n'en met jamais plus de vingt au rouleau. » Pline parle ensuite de l'encollage du papyrus avec de la farine bouillie et quelques gouttes de vinaigre. Il prétend, en s'appuyant sur Varron, que la découverte du papier date de la conquête d'Alexandre. Une pareille erreur a de quoi étonner, car le papyrus était depuis longtemps un objet de commerce très important. Ptolémée Philadelphie en défendit l'exportation, et c'est alors que les rois de Pergame, qui voulaient avoir une bibliothèque rivale de celle d'Alexandrie, encouragèrent la fabrication du parchemin ou papier de Pergame. Le papier dont on se sert aujourd'hui et qu'on obtient par le feutrage des étoffes de lin et de coton a été importé d'Asie au moyen âge. Le papyrus cessa d'être cultivé en Egypte, d'où il a tout à fait disparu.

CHAPITRE VIII

Les systèmes d'écriture. — Les découvertes de Champollion et de Mariette

Les Egyptiens trouvaient l'écriture si merveilleuse qu'ils lui attribuaient une origine divine. Voici ce que dit Platon dans le Phédon : « J'ai entendu parler, à Naucratis en Egypte, d'un des anciens Dieux du pays, nommé Theuth, auquel est consacré l'oiseau qu'on appelle ibis. Il fut le premier qui trouva le calcul et le raisonnement, la géométrie et l'astronomie, les jetons, les dés et les lettres. Le roi de toute l'Egypte qui s'appelait Thamos, résidait dans une ville du haut pays, que les Grecs nomment Thèbes égyptienne, où on adorait le Dieu Ammon. Theuth lui exposa les arts qu'il avait inventés, et lui dit qu'il serait bon de les faire connaître aux autres Egyptiens. Le roi lui demanda quelle en était l'utilité, et, suivant que la réponse le satisfaisait plus ou moins, il critiquait ou il approuvait. Thamos ayant fait à Theuth, sur chacun des beaux-arts, des observations qu'il serait trop long de rapporter, il fut ensuite

question des lettres. Cette science, dit Theuth, rendra les Egyptiens plus sages et développera chez eux la mémoire ; c'est un remède pour connaître et se souvenir. — O très ingénieux Theuth, dit le roi, l'un découvre des procédés, l'autre en juge les avantages et les inconvénients. Comme tu es le père de l'écriture, tu lui attribues complaisamment des effets contraires à ceux qu'elle produira. Ceux qui auront appris à s'en servir seront portés à l'oubli et négligeront la mémoire, se fiant plus à ce secours étranger qu'à leurs souvenirs. Ce n'est pas un instrument pour développer la mémoire, mais pour y suppléer. Ce n'est pas non plus une vraie sagesse que tu fournis à tes disciples, ce n'en est que l'apparence. Ils apprendront beaucoup sans avoir cherché et ils paraîtront savants, mais ils seront en général très ignorants et difficiles à vivre, comme tous ceux qui se croient plus sages qu'ils ne le sont réellement. »

Platon met ce discours dans la bouche de Socrate qui n'est jamais allé en Égypte, mais peu importe ; son observation n'en est pas moins profonde, et elle nous explique pourquoi l'Égypte n'a pas eu de poésie comme l'Inde et la Grèce, qui avant de savoir écrire ont eu besoin de rythmer les mots pour retenir les idées. Les Egyptiens ont débuté par l'écriture, et chez eux l'écriture c'était l'art graphique, c'est-à-dire le dessin, une langue muette, qui parle aux yeux et fait entrer dans l'esprit les images des choses sans avoir besoin du secours des mots. La représentation visible des objets palpables a dû précéder l'expression arbitraire des articulations du langage par des signes de convention, mais les premiers essais de l'écriture nous sont aussi inconnus que ceux de l'architecture, et dans les plus anciennes inscriptions qui nous sont parvenues les figures qu'on nomme hiéroglyphes, c'est-à-dire gravures sacrées, servent simultanément à traduire soit les objets eux-mêmes, soit leurs qualités dominantes ou les idées que leur image éveillait dans l'esprit, soit enfin le mot qui les exprimait dans la langue égyptienne, ou même la première syllabe ou la première lettre de ce mot.

L'écriture hiéroglyphique est seule employée sur les monuments. Mais pour tracer toutes ces figures, il fallait beaucoup de temps et une certaine habitude du dessin ; quand l'emploi

du papyrus se fut généralisé, on remplaça les hiéroglyphes par des représentations abrégées, qui semblaient peut-être suffisamment claires à ceux qui les employaient. Comme cette écriture tachygraphique servait surtout aux prêtres, on la nomme hiératique, c'est-à-dire sacerdotale. Enfin, pour les contrats, les lettres et autres usages civils, on simplifia encore le tracé des signes hiératiques, et il en résulta une troisième écriture qu'on appelle démotique ou populaire.

Par cela seul que l'écriture démotique était, sinon plus facile à lire, du moins plus facile à tracer, elle dut faire abandonner les deux autres systèmes, qui ne furent plus étudiés que par les prêtres et les artistes travaillant sous leur direction. Les Grecs purent donc croire que la science des hiéroglyphes était une de ces sciences mystérieuses dont le sacerdoce égyptien se réservait le monopole. Hérodote se borne à dire que les Egyptiens ont deux sortes de lettres, les sacrées et les populaires; il n'explique pas le mécanisme de l'écriture égyptienne, si différent de celui de l'écriture grecque; il remarque seulement que les Grecs écrivent et calculent en portant la main de la gauche vers la droite, les Egyptiens en la conduisant de la droite à la gauche. Diodore s'étend sur l'écriture hiéroglyphique, en l'attribuant aux Ethiopiens comme il leur attribue toute la civilisation égyptienne. « Les hiéroglyphes, dit-il, consistent en représentations d'animaux divers, de membres humains, d'instruments industriels. Car ce n'est pas par la succession des syllabes que cette écriture expose le sujet d'un discours, c'est par la vue des objets figurés et l'exercice de métaphores qui s'accomplit dans la mémoire L'épervier signifie tout ce qui est rapide, à cause de la supériorité du vol de cet oiseau;... le crocodile exprime toute espèce de méchanceté; l'œil surveille la justice et préserve tout le corps;... la main droite avec les doigts étendus exprime la distribution des biens de la vie; la main gauche fermée indique la conservation et la garde des biens. » Si on s'en tenait à ce passage de Diodore, les hiéroglyphes n'auraient jamais de rôle syllabique ou alphabétique. Le livre qui porte le nom d'Hôros Apollon se borne également à des explications allégoriques, c'est ce qui a longtemps égaré les recherches des savants.

TABLEAU DES HIÉROGLYPHES LES PLUS USITÉS

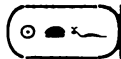
SIGNES IDÉOGRAPHIQUES				SIGNES PHONÉTIQUES	
Le soleil	☉	Homme		a	
La lune	☾	Femme		e, i	
Le monde	—	Enfant		o, ou	
La vie	☿	Roi		b	
La vaillance	♂	Reine		k	
Année	☿	Dieu		t	
Mois	☿	Ammon		r, l	
Nuit	☿	Set		m	
Quadrupède	☿	Thot		n	
Plante	☿	Panégurie		p	
Fleur	☿	Approuver		s	
Métal	☿	Action de force		ch	
Fluide	☿	Verbe de mouvement		f, w	
Pierre de taille	☿	Genre féminin		kh	
Habitation	☿	Nombre pluriel	III	h	

C'est seulement dans les *Stromates* de Clément d'Alexandrie que le système hiéroglyphique est présenté avec son triple caractère : « Ceux des Égyptiens qui sont instruits apprennent avant tout le genre d'écriture qu'on nomme épistolaire (démotique); ensuite l'hiératique, dont se servent les scribes sacrés, et enfin l'hiéroglyphique. Il y a deux espèces d'écriture hiéroglyphique : l'une s'exprime au propre par les premiers éléments (διὰ τῶν πρώτων στοιχείων κυριολεκτική), l'autre par des symboles qui, tantôt sont imitatifs et se prennent au sens propre, tantôt sont

CARTOUCHES ROYAUX.



Khoufou (Chéops).



Shafra (Chephren).



Menkera (Mykérinos)



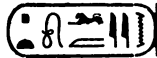
Thoutmès.



Amenhotep.



Ramsès.



Ptolemaios.



Berenikè.

pris au figuré ou dans un sens allégorique, au moyen de certaines énigmes. Ainsi on explique le soleil par un cercle, la lune par un croissant; et ces représentations ont leur sens propre. Quand on écrit au figuré, on traduit, on transporte, on rend une qualité particulière par une voie détournée, au moyen d'un déguisement, comme dans les bas-reliefs on se sert des fables théologiques pour consacrer les louanges des rois. Voici un exemple du troisième mode de représentations qui procède par énigmes : les autres astres, en raison de leur marche oblique, sont exprimés par des serpents, le soleil par un scarabée,

parce qu'après avoir fait une boule ronde avec du fumier, le scarabée la roule devant lui; on dit en outre que cet animal passe six mois sous la terre et six mois au-dessus, qu'il s'engendre lui-même et qu'il n'y a pas de scarabée femelle. »

Ce morceau est très obscur et je ne suis pas sûr de l'avoir bien traduit, mais j'ai voulu le citer en entier parce qu'il a été le point de départ des discussions d'où est sortie la science égyptologique. Le passage capital est celui dont j'ai mis le texte entre parenthèses. Ces *premiers éléments* dont parle Clément d'Alexandrie peuvent être des syllabes ou même des lettres; le mot στοιχίστην a souvent cette signification; c'est là-dessus qu'est fondé le système alphabétique de Champollion.

Parmi les monuments recueillis par les savants Français pendant l'expédition d'Égypte et tombés au pouvoir des Anglais après la capitulation d'Alexandrie, se trouvait une pierre noire qu'on nomme la pierre de Rosette. Elle est placée dans la galerie égyptienne du British Museum et n'attire pas l'attention au premier abord; c'est elle cependant qui a fourni à la science un moyen de déchiffrer les inscriptions égyptiennes. Cette pierre contient une inscription rédigée en caractères hiéroglyphiques, en écriture démotique et en grec. La partie grecque, presque complète, est un décret rédigé par les prêtres en l'honneur de Ptolémée V Épiphanes; on y lisait de plus que ce décret devait être rédigé en caractères sacrés, locaux et grecs; c'était donc une inscription en deux langues et en trois écritures. Comme le nom de Ptolémée est un nom grec, et ne pouvait exprimer aucune idée en égyptien, il fallait bien admettre, en dépit de Diodore et d'Hérodote Apollon, que les signes hiéroglyphiques n'étaient pas toujours des symboles, et qu'ils pouvaient exprimer des sons. Or quelques-uns de ces signes se trouvaient répétés plusieurs fois dans le même ordre, au milieu d'une ligne ovale; on avait déjà remarqué sur les obélisques des groupes d'hiéroglyphes encadrés de la même manière; c'est ce qu'on nomme des cartouches. Le Danois Zoéga avait pensé que ces cartouches devaient renfermer des noms de rois écrits au moyen de signes alphabétiques. Adoptant cette opinion, le docteur

Young essaya de déchiffrer le nom de Ptolémée sur la pierre de Rosette et parvint à fixer cinq lettres du texte hiéroglyphique. La partie démotique fut étudiée par le Suédois Akerblad qui réussit à reconnaître plusieurs lettres.

La plupart des savants admettaient que la langue copte, qui est la langue liturgique des chrétiens d'Égypte et qui n'a cessé d'être parlée que vers le ^{xvii}^e siècle, dérive de l'ancienne langue égyptienne, de même que le grec moderne dérive du grec ancien. Jablonski avait même publié, en 1750, un ouvrage intitulé *Pantheon Ægyptiorum*, où les noms de divinités égyptiennes étaient expliqués par la langue copte. On pouvait donc espérer qu'en retrouvant l'alphabet hiéroglyphique d'après les noms royaux contenus dans les cartouches, on arriverait non seulement à déchiffrer, mais à comprendre et à traduire les inscriptions égyptiennes, en supposant toutefois que, même en dehors des noms propres, les hiéroglyphes pouvaient avoir une valeur phonétique, c'est-à-dire qu'ils pouvaient être pris pour exprimer des sons. Cette espérance a été réalisée par les travaux du Français Champollion, qu'on appelle Champollion le Jeune, pour le distinguer de son frère Champollion Figeac. Ayant reconnu le rôle phonétique des hiéroglyphes, qu'il avait d'abord contesté, Champollion reprit le problème que le docteur Young avait abordé vingt ans auparavant et n'avait pas résolu. Après avoir rectifié les erreurs du docteur Young dans le déchiffrement du nom de Ptolémée, il compara ce nom à celui de Cléopâtre qui se trouvait dans une autre inscription bilingue, et, comme plusieurs lettres identiques figuraient également dans ces deux noms, la lecture de l'une servait de contre-épreuve à celle de l'autre.

Le premier pas était fait; Champollion essaya les valeurs qu'il avait obtenues sur d'autres cartouches royaux, et lut les noms de l'époque grecque ou romaine, puis ceux des rois des anciennes dynasties. On le mettait au défi de déchiffrer autre chose que des noms propres, parce que, disait-on, en dehors des cartouches, on ne trouverait que des signes idéographiques. Il prouva que son alphabet, obtenu par le déchiffrement des noms royaux, s'appliquait au texte des inscriptions, à commencer par celle de Rosette, et il traduisit des phrases en

s'appuyant sur la langue copte. En 1824, il publia un *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens* et prépara ensuite une *Grammaire égyptienne* et un *Dictionnaire hiéroglyphique*. Il mourut à quarante-deux ans, après avoir recueilli à Turin, à Rome et en Égypte, les matériaux d'un grand ouvrage sur la civilisation égyptienne. Ses idées, repoussées d'abord par la plupart des savants, furent généralement acceptées après sa mort, et malgré quelques modifications de détails, les principes qu'il a posés sont devenus les règles fondamentales de l'Égyptologie. « Depuis la naissance des lettres, écrivait Sylvestre de Sacy, peu d'hommes ont rendu à l'érudition des services égaux à ceux qui consacrent le nom de Champollion à l'immortalité. »

Selon Plutarque, les Égyptiens avaient vingt-cinq lettres : « Le nombre cinq tire de lui-même son carré, qui est égal au nombre des lettres égyptiennes et au nombre des années du bœuf Apis. » D'après M. Maspéro, l'égyptien des époques classiques (XII^e, XVIII^e, XIX^e dynasties) possédait vingt-deux articulations différentes, et se servait pour rendre chacune d'elles, d'un ou plusieurs signes alphabétiques. Les signes employés à rendre la même articulation s'appellent *homophones*, c'est-à-dire égaux de son. Dans l'alphabet grec, même dans celui dont nous nous servons pour les livres imprimés, il y a des homophones (γ et Γ, θ et Θ, π et Π, σ et Σ, τ et Τ). Ces différentes manières d'écrire une même lettre ne s'expliquent pour le grec que par l'usage; pour l'égyptien, c'est une conséquence naturelle de l'origine de l'alphabet. Les lettres étaient des représentations d'objets réels; deux ou plusieurs objets, dont le nom commençait en égyptien par la même lettre, pouvaient servir également bien à désigner cette lettre. Mais voici où la complication commence : « Mêlés aux signes alphabétiques, dit M. Maspéro, on rencontre à chaque instant, dans l'écriture, d'autres signes qui représentent à eux seuls une ou plusieurs articulations formant syllabes. On les nomme syllabiques. La plupart des syllabiques étaient *polyphones*, c'est-à-dire susceptibles de plusieurs sons. Pour éviter l'incertitude qui aurait pu résulter de leur valeur multiple, on avait soin de leur adjoindre un ou plusieurs compléments phonétiques, c'est-à-dire une ou plusieurs lettres qui formaient l'expression phonétique du mot.

Dans ce cas, ils peuvent se placer derrière ou devant les signes alphabétiques dont ils sont l'équivalent syllabique, ou entre deux de ces signes.

« On trouve enfin, à côté des signes alphabétiques, un grand nombre de signes idéographiques. Parfois ils servent à rendre dans l'écriture une idée exprimée dans le langage par un mot plus ou moins long. Le plus souvent ils ne se lisent pas et rentrent dans la classe des *déterminatifs*. On appelle ainsi les signes d'idées placés après l'expression phonétique de chaque mot, de manière à figurer aux yeux par une image l'objet ou l'idée dont les signes précédents nous donnent la valeur littérale. Les déterminatifs sont de deux natures : les uns ne conviennent qu'à un seul objet ou à une seule idée ; les autres sont *génériques*, c'est-à-dire se placent après un grand nombre de racines qui n'ont que des rapports éloignés de sens les uns avec les autres. Le nombre des déterminatifs est considérable. » De tels modes d'expression semblent bien éloignés de nos habitudes ; cependant, même avec l'alphabet si simple que nous devons aux Phéniciens et aux Grecs, nous employons tous les jours des signes numériques qui sont purement idéographiques, et quoique les chiffres soient les mêmes pour tous les peuples, chacun les lit et les prononce dans sa langue particulière. Plusieurs sciences ont des signes idéographiques, par exemple les signes algébriques : $+$, $-$, $=$, $>$, $<$, \times , $::$, $\sqrt{}$, et les innombrables formules de la notation chimique qui traduisent d'une façon concise ce qu'on exprimerait plus longuement et moins bien par des mots écrits en toutes lettres. Ainsi quand on lit dans un traité de chimie H^2O , on sait que c'est de l'eau qu'il s'agit, mais H^2O exprime de plus la composition de l'eau et le rapport exact des éléments. Il ne faut donc pas trop s'étonner de l'emploi simultané des signes phonétiques et des signes idéographiques dans l'écriture égyptienne. Mais il est certain que, pour arriver à connaître des centaines de caractères et à s'en servir sans confusion, il fallait beaucoup de patience et de mémoire ; si le métier de scribe « primait tous les autres et n'était inférieur à aucun », c'est que les qualités qu'il supposait sont précisément celles que les gouvernements demandent à leurs employés.

Il nous est beaucoup plus facile d'écrire une lettre en *expédée* que de copier des caractères typographiques; mais le correspondant qui déchiffrera nos pattes de mouche aimerait mieux avoir à lire une belle page imprimée. C'est précisément ce qui arrive aux égyptologues en présence des trois écritures égyptiennes, et c'est ce qui explique pourquoi l'étude des papyrus hiératiques et démotiques est moins avancée que celle des inscriptions et des textes hiéroglyphiques. Depuis quelques années cependant, les traductions de manuscrits égyptiens se sont multipliées, et maintenant, à côté du Rituel funéraire qui représente la littérature sacrée, ou plutôt la liturgie, on possède un certain nombre d'ouvrages ou de fragments d'ouvrages scientifiques et littéraires très précieux, non par leur valeur intrinsèque, mais par les renseignements qu'ils fournissent sur les mœurs et la civilisation de l'Égypte. Parmi les savants qui continuèrent l'œuvre de Champollion, il faut citer en première ligne M. de Rougé qui contribua plus que personne à faire connaître la littérature égyptienne par des traductions, en même temps qu'il enseignait la méthode du déchiffrement des hiéroglyphes dans son cours du Collège de France. Il rendit un service plus grand encore en vulgarisant la connaissance de l'art égyptien par son excellent catalogue de la collection du Louvre. Il serait bien à désirer que dans d'autres départements du même Musée on eût fait les mêmes efforts pour initier le public à l'étude des monuments.

Les progrès que fit faire Mariette à l'archéologie égyptienne ne sont pas moins importants, quoique dirigés sur d'autres points. Il avait été chargé par le gouvernement de découvrir et d'acheter des antiquités en Égypte; mais au bout de quelque temps, rebuté par l'inertie de la bureaucratie française, il se dit qu'une administration musulmane ne pourrait guère se montrer plus inintelligente et moins soucieuse des droits de la science; il essaya d'intéresser l'Égypte à ses antiques souvenirs et de lui inspirer le respect de ses monuments. La Renaissance italienne a commencé par l'exhumation des statues enfouies sous les ruines des édifices romains, et par la recherche des manuscrits anciens qui pour-

riens dans les couvents. Depuis l'affranchissement de la

Grèce, un musée d'antiquités grecques s'est fondé à Athènes. Mariette voulut créer en Égypte un musée d'antiquités égyptiennes.

C'était le seul moyen d'empêcher la dévastation des monuments. Dans la préface de sa notice sur le Musée de Boulaq, il parle du mal causé à la science par la civilisation introduite en Égypte depuis Méhémet-Ali, et même par l'élan que la découverte de Champollion avait imprimée à l'archéologie égyptienne : « Il y a quelques années encore, la construction d'une usine, d'un pont, d'une maison était-elle décidée, qu'on courait aux ruines les plus proches comme à une carrière; d'un autre côté, les vendeurs d'antiquités étaient à l'œuvre, et nuit et jour, des fouilles aveugles, entreprises sans autre but que le lucre, dévastaient, en les bouleversant de fond en comble, les temples et les tombeaux. Dieu sait combien, dans ces recherches brutales et ignorantes, ont péri de monuments qui feraient aujourd'hui la richesse et la gloire de la science. » Mariette essaya de mettre un terme à ces pillages, en obtenant du khédivé la création d'un musée d'antiquités égyptiennes dans un faubourg du Caire, à Boulaq. On lui promit que désormais l'accès des ruines serait interdit aux indigènes, que les étrangers n'y fouilleraient plus sans firman, que les constructeurs iraient emprunter leurs matériaux aux montagnes voisines. Ceux qui ont visité l'Égypte savent comment ces promesses sont tenues; mais les plus coupables sont les voyageurs, qui n'hésitent jamais à casser un morceau de peinture murale ou de bas-relief, pour montrer des souvenirs de leurs voyages à leurs amis et connaissances. Ce sont eux surtout qui encouragent les déprédations des Arabes. On ne peut pas surveiller tous les habitants de l'Égypte, et les empêcher d'aller nuitamment déterrer les momies de leurs pères pour vendre des scarabées et des bijoux aux étrangers.

Ismail-Pacha avait été séduit par l'idée de Mariette : régénérer l'Égypte en lui apprenant à connaître son histoire et à étudier ses monuments; il promit de bâtir un palais pour y loger les antiquités égyptiennes. Mais Mariette connaissait l'état des finances de l'Égypte, il savait qu'il faudrait attendre longtemps, et aimait mieux s'installer provisoirement n'im-

porte où. Il y avait, dans un des faubourgs du Caire, à Boulaq, une espèce de hangar qui ne servait à rien ; il le répara tant bien que mal et en fit un musée. Ce musée égyptien, créé par Mariette avec les objets découverts dans ses fouilles, est au moins aussi riche que ceux de Paris et de Londres. On a pu en juger par ce qui a été exposé à Paris en 1867, dans ce charmant petit temple dont Mariette avait dirigé la construction. Rien n'eût été plus facile que de conserver ce petit monument avec ses bas-reliefs peints et ses colonnes à tête d'Athor ; les Anglais, à notre place, n'auraient pas manqué de le transporter dans le parc de Sydenham. On a mieux aimé le détruire après l'exposition, pour rendre aux Parisiens cet affreux Champ-de-Mars qui ne sert qu'à leur donner l'idée de la Sibérie en hiver, du Sahara en été. On aurait pu du moins chercher à acquérir pour la France les richesses que Mariette y avait rassemblées : le khédive, qui avait toujours besoin d'argent, nous les eût cédées à un prix raisonnable, et cette acquisition valait bien celle du musée Campana. Malheureusement, les goûts archéologiques de Napoléon III ne dépassaient pas les limites de l'époque de César et de la conquête des Gaules. Les bijoux de la reine Aah-hotep reprirent le chemin de Boulaq.

La position officielle de Mariette-Bey en Égypte lui permit d'entreprendre des fouilles si nombreuses que nous avons rencontré son nom presque à chaque page de l'histoire d'Égypte. Ses travaux les plus importants ont été mentionnés à leur place dans les précédents chapitres ; je me borne à rappeler qu'on lui doit la découverte du temple du Sphinx, le seul monument qu'on possède de l'architecture de l'Ancien Empire ; celle du Serapeion de Memphis, qui a permis de fixer la chronologie de plusieurs dynasties égyptiennes par la comparaison des stèles funéraires des Apis ; le déblaiement du temple d'Edfou, qui était entièrement enfoui sous les sables, à l'exception d'un de ses pylones, et qui s'est trouvé le plus complet et le mieux conservé de tous les temples égyptiens. Le même travail d'exhumation a fait reparaitre les temples d'Abydos, le palais de Ramsès III à Medineh Tabou, sur lequel s'élevait un village. Les fouilles entreprises dans les ruines de Tanis ont rectifié l'opinion admise jusqu'ici sur la foi du Manéthon,

quant au rôle historique des rois Pasteurs. Dans tous ces travaux sur tant de points différents, Mariette poursuivait un but unique, la reconstitution de l'histoire des dynasties égyptiennes. Il a publié un résumé rapide, mais complet, de cette histoire. Dans cet ouvrage, qui représente exactement l'état actuel de la science, il suit, comme tous les égyptologues, les listes de Manéthon, et repousse le système des dynasties parallèles. Pourtant, dans le dernier mémoire qu'il a envoyé à l'Institut, il fait remarquer les énormes hiatus qui se présentent vers la fin de l'Ancien Empire et vers la fin du Moyen Empire. Il y a là des successions de dynasties qui n'ont laissé aucune trace dans les monuments. Il indique les fouilles à faire pour combler les lacunes. Si on ne trouve rien, il faudrait débarrasser l'histoire de ces non-valeurs. Les travaux qu'il annonce et qu'il n'a pu achever devaient, selon lui, amener une solution définitive : c'est la tâche qu'il laisse à ses successeurs.

LIVRE II

ASSYRIENS ET BABYLONIENS

CHAPITRE PREMIER

La région du Tigre et de l'Euphrate

Des hautes montagnes de l'Arménie partent deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate qui, après avoir suivi pendant quelque temps des directions opposées, se rapprochent l'un de l'autre, coulent parallèlement vers le sud et se jettent dans le golfe Persique, après avoir confondu leurs eaux. Autrefois ces deux fleuves avaient deux embouchures distinctes, quoique très voisines l'une de l'autre; les alluvions qu'ils déposent chaque année au fond du golfe ont formé une plaine dans laquelle ils se sont creusé un même lit. Le pays compris entre le Tigre et l'Euphrate, à partir du point où ils ont quitté la région des montagnes, a été désigné par les Grecs sous le nom de Mésopotamie, c'est-à-dire le pays entre les deux fleuves. Cette double vallée, où s'étaient établis deux grands empires, presque toujours subordonnés l'un à l'autre, se divisait en deux régions, l'Assyrie et la Chaldée. Les limites de ces deux contrées n'étaient pas très bien définies. Les Assyriens occupaient la région du nord, et avaient pour capitale Ninive, sur les bords du Tigre; ils s'étendaient à l'orient de ce fleuve, jusqu'au pays des Mèdes. La grande ville de Babylone, bâtie sur les deux rives de l'Euphrate, dans la région méridionale, fut le siège de l'empire chaldéen et de la

plus ancienne civilisation de l'Asie. La prépondérance passa tour à tour de Babylone à Ninive et de Ninive à Babylone, comme elle passait en Égypte de Memphis à Thèbes et de Thèbes à Memphis.

« L'Euphrate et le Tigre, dit M. Alfred Maury, ont donné naissance à une grande terre d'alluvion, et produit des débordements qui se rattachent aux plus anciens souvenirs de l'histoire du monde. Car il est naturel de supposer que le déluge, dont il est question dans la Bible, est dû à quelque antique et vaste débordement de l'Euphrate. » Ce qui rend cette opinion assez vraisemblable c'est que la tradition du déluge est présentée à peu près sous la même forme dans la Genèse hébraïque et dans Bérosee, auteur chaldéen du temps d'Alexandre, dont il reste des fragments écrits en grec. Il raconte qu'un roi nommé Xisouthros fut averti en songe, par le Dieu suprême, du jour où devait éclater le cataclysme. Par l'ordre du Dieu, il enterra à Sépharvaïm, ville du soleil, les archives des anciens temps, et construisit un vaisseau calfeutré de bitume sur lequel il s'embarqua avec sa famille et ses amis. Il y chargea aussi, avec les provisions nécessaires, quelques individus de toutes les espèces de quadrupèdes et d'animaux volants ou rampants. Le déluge vint, et quand il eut cessé, Xisouthros lâcha quelques oiseaux qui, ne trouvant pas où se reposer, revinrent sur le navire. Lâchés une seconde fois, ils revinrent avec de la boue aux pattes; la troisième fois, ils ne revinrent plus. Xisouthros sortit du vaisseau avec sa femme, sa fille et le pilote; ils adorèrent la terre, offrirent un sacrifice aux Dieux et disparurent. Ceux qui restaient dans le vaisseau entendirent une voix qui leur dit que Xisouthros avait été transporté près des Dieux à cause de sa piété. Ils retournèrent à Babylone et tirèrent de terre les écrits qui avaient été enfouis. Le navire s'était arrêté dans le pays des Gordyéens, en Arménie, où on en ramassait les débris pour servir d'amulettes.

D'après la conformité de ce récit avec celui de la Bible, on peut croire que la légende du déluge s'est formée avant l'époque où les Hébreux se séparèrent des Chaldéens. La légende de la tour de Babel et de la confusion des langues est également commune à ces deux peuples et se rattache à celle du déluge. D'a-

près un fragment de Bérosee, les hommes, fiers de leur force et méprisant les Dieux, élevèrent à Babylone une tour très haute, qui déjà approchait du ciel quand les vents, accourus au secours des Dieux, renversèrent la tour sur les ouvriers. Les hommes n'avaient eu jusqu'alors qu'une seule langue, les Dieux les forcèrent à parler des idiomes différents. Dans les hymnes védiques et dans la mythologie grecque, les géants entassaient les montagnes pour escalader le ciel : c'est la lutte des nuages contre le beau temps ; il n'y a, dans les fables indo-européennes aucune allusion à la confusion des langues. Dans la fable chaldéenne, au contraire, c'est le point capital. Dès les temps les plus anciens, il y eut à Babylone des hommes de races différentes. On se demandait pourquoi ils parlaient des langues différentes, et comme on n'avait pas la moindre idée de la philologie comparée, on supposa que les Dieux avaient intérêt à empêcher les hommes de s'entendre. Sans doute les hommes avaient conspiré ; on en voyait une preuve dans cette grande tour de Borsippa, qui restait inachevée ; ceux qui l'avaient élevée voulaient escalader le ciel ; les Dieux avaient confondu leurs langues en punition de leur orgueil. On tirait même de là une explication du nom de Babel ou Babylone, qu'on traduisait par *confusion*, quoique ce nom paraisse signifier *la porte de Dieu*.

Les races qui se sont rencontrées à Babylone depuis la plus haute antiquité jusqu'aux derniers temps de son histoire sont désignées sous des noms différents dans la Bible, dans les auteurs grecs et latins, et dans les inscriptions assyriennes qu'on commence à déchiffrer depuis quelques années. Il est très difficile d'assigner à ces différents noms leur véritable valeur ethnographique, même en s'appuyant sur la philologie comparée, car les familles de peuples ne répondent pas toujours aux familles de langues. Dans les plus anciens monuments parvenus jusqu'à nous, la population chaldéenne comprend deux éléments principaux, les Accads et les Soumirs. Les Accads occupèrent les districts les plus méridionaux, aux bords du golfe Persique ; on croit qu'ils appartenaient à la race de Cousch, qui occupait l'Ethiopie, le sud de l'Arabie, et qu'on retrouve aussi dans la presqu'île indienne. L'Hindo-Cousch est

peut-être la patrie primitive de ces Couschites, que les Grecs appelaient Éthiopiens. Leur couleur est brune, presque noire, mais leurs traits n'ont rien du type nègre, et leurs langues se rapprochent plus ou moins de celles qu'on nomme Sémitiques. Les Soumirs occupaient une position plus septentrionale et formaient aussi une notable partie de la population de la Médie et de la Susiane, sur la rive orientale du Tigre. On les regarde comme appartenant à la race scythique ou touranienne. Cette race, qu'on nomme aujourd'hui Ougro-finnoise, et qu'on retrouve depuis les rives du fleuve Amour jusqu'à la Finlande et la Hongrie, est intermédiaire entre la race jaune et la race blanche, et peut-être est-elle issue de leur croisement.

Le nom des Chaldéens, que la Bible appelle Casdim, se retrouve aujourd'hui sous une troisième forme dans celui des Kurdes. Dans la période grecque, on appelait Chaldéens les prêtres astrologues de Babylone. Le nom d'Assyriens, que les Grecs confondent quelquefois avec celui de Syriens, vient du nom d'Assur, qui, à Ninive, désignait le Dieu suprême. Dans la Bible, Assur est un chef sorti de Babylone et qui bâtit Ninive. Le X^e chapitre de la Genèse, qui présente les affinités de races sous forme de généalogie, fait d'Assur un fils de Sem, auquel se rattachent également Elam, père des Perses, Aram père des Syriens, et Arphaxad père des Hébreux et des Arabes, tandis que le premier roi de Babylone, Nemrod, est fils de Cham ainsi que Cousch, Mizraïm et Canaan, qui personnifient les Éthiopiens, les Égyptiens et les Phéniciens.

« Cousch engendra Nemrod, qui commença à être puissant sur la terre et fut un fort chasseur devant Iahweh ; de là vient le proverbe : comme Nemrod, le fort chasseur devant Iahweh. L'origine de son empire fut Babylone, Arach, Accad et Chalané, dans la terre de Sennaar. De cette terre sortit Assur, et il bâtit Ninive et les places de cette ville, et Chale, et Resen entre Ninive et Chale ; c'est la grande ville. »

Les scènes de chasse, si souvent représentées sur les bas-reliefs de Ninive qui sont au British muséum, nous montrent que jusqu'aux derniers temps de la monarchie les rois assyriens voulaient se montrer les dignes successeurs de Nemrod le fort chasseur. Les animaux sauvages, et notamment les

lions, étaient très nombreux dans les plaines du Tigre et de l'Euphrate. Là comme en Grèce, les traditions les plus anciennes conservaient le souvenir d'un héros dompteur des monstres. Parmi les sculptures de Khorsabad, au musée du Louvre, on voit la représentation colossale de Samdan, l'Héracles assyrien, étreignant sur sa poitrine un lion qui essaye de se dégager. Quand les chasseurs eurent refoulé les bêtes féroces dans le désert et les montagnes, le travail agricole put commencer. Quelques tribus sémitiques préférant la vie pastorale, passèrent l'Euphrate et émigrèrent vers le Harran, puis vers la Palestine. On les désigna dès lors sous le nom d'Hébreux, c'est-à-dire les gens d'au delà du fleuve. Ils étaient partis d'une ville appelée dans la Bible Our Casdim, Our des Chaldéens, un des sièges principaux d'un ancien empire dont il ne reste que des traditions fabuleuses et d'immenses monceaux de briques. On croit que les statues trouvées par M. de Sarzec dans la basse Chaldée, et qui viennent d'être placées dans la galerie assyrienne du Louvre, appartiennent à ce vieil empire chaldéen et remontent au ^{xvi}^e siècle avant notre ère ; mais cette conjecture ne pourra être vérifiée que lorsqu'on aura déchiffré les inscriptions qui les couvrent. Une légende conservée par Bérose attribue cette civilisation primitive à un Dieu poisson nommé Oannès. Tous les jours il sortait de la mer pour instruire les hommes ; il enseignait les lettres, les sciences, les arts, les règles de la fondation des villes et de la construction des temples, les principes des lois et de l'agriculture. Au coucher du soleil il rentrait dans les flots. On peut conclure de cette légende que la civilisation chaldéenne a commencé dans les régions les plus voisines de la mer.

Entre les montagnes de la Médie et de la Perse et les déserts de l'Arabie, le bassin du Tigre et de l'Euphrate formait une sorte d'oasis assez semblable à la vallée du Nil. Cette contrée est très basse, la chaleur y est excessive et il y pleut très rarement. Avant les travaux d'irrigations qui en firent le pays le plus fertile du monde, elle devait être ce qu'elle est redevenue aujourd'hui, une plaine de sable ou un marais, suivant la saison. « L'Euphrate, dit Strabon, subit une crue qui commence au printemps et dure jusque vers l'été, époque où les neiges

fondent en Arménie. Les champs seraient donc submergés et convertis en lac si on ne détournait pas l'excès d'eau par des canaux et des tranchées, comme on le fait en Égypte pour le Nil. Pour pratiquer les canaux, on a besoin d'une grande



Colosses en haut-relief de Khorsabad (Musée du Louvre).

dépense de main-d'œuvre, car la terre est profonde, molle, et cède au point d'être facilement charriée par les courants : c'est pourquoi les campagnes sont stériles, tandis que les canaux et les embouchures se comblent. Il en résulte que l'excédant des

eaux se répand de nouveau sur les plaines voisines de la mer où il forme des lacs et des marais couverts de joncs. Le curage des canaux est donc un travail nécessaire, mais qui exige beaucoup de bras : un excès d'eau est aussi nuisible à l'agriculture qu'une extrême sécheresse. »

Le premier effort de la civilisation chaldéenne fut de régulariser les cours d'eau ; des canaux sillonnèrent le pays en tous sens et mirent en communication le Tigre et l'Euphrate ; quelques-uns pouvaient porter des navires. Ces dérivations ralentissaient le cours du Tigre que son impétuosité eût empêché d'être navigable. Des digues furent élevées pour contenir l'Euphrate dans son lit et l'empêcher de se répandre sur les terres. Des travaux de drainage, dont on a retrouvé les traces dans les dernières explorations, firent de ces basses plaines un des plus riches pays du monde. « De tous les pays que nous connaissons, dit Hérodote, c'est sans contredit le meilleur et le plus fertile en fruits de Dèmèter (céréales). La terre n'essaie pas d'y porter de figuiers, de vignes ni d'oliviers, mais elle y est si propre à toutes sortes de grains qu'elle rend deux cents fois, et dans les années où elle se surpasse elle-même, jusqu'à trois cents fois ce qu'on y a semé. Les feuilles du froment et de l'orge y ont bien quatre doigts de large. Les Babyloniens ne se servent que de l'huile qu'ils expriment du sésame. La plaine est couverte de palmiers. La plupart portent du fruit ; on en mange une partie et de l'autre on tire du vin et du miel. Ils les cultivent de la même manière que nous cultivons les figuiers. » Le jonc qui poussait naturellement dans les marais avait aussi son emploi : on en faisait des nattes servant de voiles pour les navires, et des paniers de toutes sortes, les uns enduits d'asphalte pour contenir les liquides, les autres servant sans préparation :

Les plaines d'alluvion de la Chaldée ne fournissent pas de pierres ; les bois de construction y manquent aussi, à l'exception du palmier ; mais le sol est formé d'une argile excellente. On remplaça les pierres par des briques cuites au four, ou séchées au soleil, les planches, par des joncs entrelacés ; l'asphalte, qu'on trouvait en abondance, servit à donner plus de cohésion aux nattes qu'on plaçait entre deux couches de briques comme une sorte de charpente. C'est avec ces matériaux

que furent construites, aux bords des fleuves, les plus anciennes villes de Chaldée, dont il ne reste plus aujourd'hui que des amas de décombres. Les nombreux canaux qui répandaient la fertilité dans les campagnes facilitaient en même temps les communications entre les villes et les progrès de la navigation et du commerce. Dans cette civilisation primitive, qui se développa d'abord dans la Chaldée et remonta peu à peu vers l'Assyrie, il est difficile de faire la part des races diverses qui s'étaient rencontrées et mêlées sur les bords des deux grands fleuves. Cependant on croit pouvoir attribuer à la race scythique ou touranienne le travail des métaux et l'invention de cette étrange écriture dont tous les signes ont la forme de coins ou de têtes de clous et qu'on nomme pour cela cunéiforme.

CHAPITRE II

Temps primitifs.

Les tribus chaldéennes et assyriennes disséminées sur les bords du Tigre et de l'Euphrate durent rester longtemps isolées et indépendantes, comme celles qui habitaient la vallée du Nil. Chaque ville avait ses chefs ; de temps en temps un de ces roitelets exerçait une sorte de suzeraineté sur les autres. Les fragments de Béroze énumèrent une suite de dynasties, que les savants essaient de rattacher à l'une ou à l'autre des races qui se disputaient la suprématie dans ces contrées. Mais des listes de rois, quand même elles seraient exactes et complètes, ne constituent pas une histoire, et les fragments de Béroze ne sont pas plus instructifs que les listes de Manéthon. Les auteurs grecs et latins ne nous ont transmis que les traditions populaires qu'ils avaient recueillies. Hérodote annonce qu'il énumérera les rois dans son histoire d'Assyrie, mais cette histoire ne nous est pas parvenue. Il attribue les digues de l'Euphrate à une reine nommée Sémiramis. Ctésias et après lui Diodore et Justin donnent à cette Sémiramis une im-

portance égale à celle de Sésostris dans les traditions égyptiennes ; c'est à elle qu'ils rapportent les principales constructions de Babylone ; ils lui font épouser Ninos, fondateur de Ninive, et attribuent à ces deux personnages d'immenses conquêtes en Scythie et en Bactriane. Ninos paraît n'être qu'une personification de la ville de Ninive. Le caractère mythologique de Sémiramis est encore plus évident, puisqu'elle a pour mère la Déesse poisson Derketo, et pour nourrices des colombes. Il se peut néanmoins que sa légende ait été brodée sur un canevas historique. On a lu sur une inscription, à côté du nom d'un roi d'Assyrie, celui de sa femme Sammouramit. Dans une autre inscription beaucoup plus ancienne, un roi nommé Hammourabi se vante d'avoir creusé de nombreux canaux pour fertiliser le pays. On peut supposer que d'une confusion entre le roi Hammourabi et la reine Sammouramit est sortie la légende de Sémiramis.

Dans ces dernières années, des documents très importants ont été fournis à l'histoire par les fouilles de MM. Botta et Layard en Assyrie et plus récemment encore par celles de M. de Sarzec dans la Chaldée. Le musée du Louvre et le musée Britannique possèdent aujourd'hui de nombreux bas-reliefs aussi intéressants pour l'histoire des mœurs et de la civilisation que pour l'histoire de l'art. Sur quelques-uns sont des inscriptions en caractères cunéiformes. Il y a de plus au British musée une très grande quantité de briques couvertes d'inscriptions du même genre. Les Assyriens, au lieu d'écrire sur des feuilles de papyrus, comme les Égyptiens, écrivaient sur des briques. Les signes employés dans les inscriptions assyriennes ressemblent à ceux qu'on avait déjà observés sur les monuments trouvés en Perse. Le Danois Grotefend avait proposé en 1802 une méthode d'interprétation pour les cunéiformes de Persépolis, et fixé les signes d'un alphabet qui fut rectifié et complété par Eugène Burnouf et Christian Larsen. Le colonel Rawlinson fit connaître aux savants une inscription trilingue, trouvée à Behistoun, dans le Kurdistan, qui fut pour le déchiffrement des cunéiformes ce qu'avait été la pierre de Rosette pour le déchiffrement des hiéroglyphes. La première partie de cette inscription, qui date de l'époque de Dareios, est en

langue perse ; on la lut assez facilement et on s'en servit pour déchiffrer les deux autres qui sont, l'une en langue médique, ou plus exactement en langue scythique ou touranienne, l'autre en langue chaldaïque ou assyrienne, de la même famille que l'hébreu et l'arabe.

Ce déchiffrement était très difficile : les Perses, en empruntant aux Assyriens l'écriture cunéiforme, avaient donné à chaque signe la valeur d'une lettre ; mais l'écriture assyrienne était syllabique ; les signes étaient fort nombreux, et ce qui augmente encore la difficulté, c'est que le même signe peut représenter des syllabes différentes ; c'est ce qu'on nomme la polyphonie. De là une incertitude et une confusion qui avait d'abord inspiré des doutes sur les résultats obtenus. La société asiatique de Londres proposa une épreuve aux rares savants qui abordaient cette difficile étude : quatre exemplaires d'une même inscription furent présentés simultanément au colonel Rawlinson, au docteur Hincks, à M. Fox Talbot et à M. Oppert, et on les invita à envoyer chacun séparément une traduction. Un comité de savants, dont faisaient partie M. Grote, le célèbre historien de la Grèce, et Sir Wilkinson, auteur d'un excellent ouvrage sur l'Égypte, déclara qu'il existait un accord remarquable entre ces quatre traductions, quant au sens général. D'importants travaux ont été publiés depuis en Angleterre et en France sur l'écriture cunéiforme ; il paraît qu'elle eut d'abord, comme celle des Égyptiens, un caractère idéographique, mais l'image primitive des objets représentés s'altéra peu à peu, comme chez les Chinois. Malgré sa complication, l'écriture cunéiforme fut adoptée par plusieurs peuples parlant des langues différentes, les Chaldéens, les Assyriens, les Susiens, les Arméniens, les Mèdes et les Perses ; mais chez tous ces peuples, excepté chez les Perses, elle resta syllabique.

M. Layard a trouvé, dans un palais de Sanchérib à Koyundjik, toute une bibliothèque dont les volumes sont des briques. On estime que les inscriptions recueillies en Assyrie couvriraient plus de vingt mille pages in-folio. C'est une mine de renseignements qui n'est pas près d'être épuisée. Malheureusement il n'en a trouvé qu'un bien petit nombre qui se rapportent à ce qu'on nomme l'ancien empire chaldéen. Le

premier événement important de l'histoire d'Assyrie c'est la conquête de ce pays par les rois égyptiens de la XVIII^e dynastie, et cet événement ne nous est connu que par les inscriptions égyptiennes ; on n'a trouvé jusqu'ici aucune inscription assyrienne qui en fasse mention, et il est probable qu'on n'en trouvera pas, car les peuples et les rois s'efforcent d'éterniser le souvenir de leurs victoires et de passer l'éponge sur leurs



Inscriptions cunéiformes.

défaites. On a retrouvé les ruines d'une forteresse élevée par Thoutmès III à Karkemish pour assurer le passage de l'Euphrate. Au reste la suzeraineté de l'Égypte sur l'Assyrie fut purement nominale ; après ces promenades militaires dans le pays des Rotennou, si pompeusement décrites sur les murs de Karnak, quelques villes payaient un tribut, mais les royautes locales étaient conservées. Le même système fut suivi par les

rois d'Assyrie et de Chaldée lorsqu'ils se firent la guerre entre eux. Les noms de quelques-uns de ces rois ont été retrouvés sur des briques, mais les assyriologues les lisent rarement de la même manière, et le public, si disposé qu'il soit à croire les savants sur parole, est bien obligé d'attendre qu'ils se soient mis d'accord. Pour ceux de ces noms qui se retrouvent plus



Inscriptions cunéiformes.

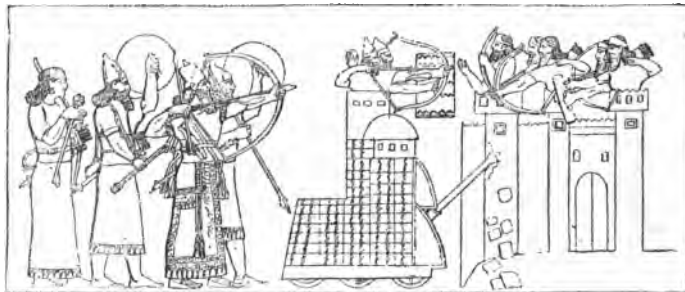
tard, à l'époque où l'Assyrie fut en rapport avec les royaumes de Juda et d'Israel, le plus simple est de s'en tenir à l'orthographe des livres hébraïques.

L'inscription proposée comme épreuve aux principaux assyriologues par la Société asiatique de Londres se rapporte aux conquêtes d'un roi Tiglath-Pileser, plus ancien que celui de la Bible. Elle couvrait trois cylindres de terre cuite trouvés à

Kalah-Sergat, sur l'emplacement de l'ancienne ville assyrienne d'Elassar. « D'après cette inscription, dit M. Layard, ce roi porta ses armes dans les pays de montagnes au nord et à l'ouest de l'Assyrie, soumit à un tribut plusieurs nations entre l'Euphrate et la Méditerranée, et envahit avec succès la Babylonie. Il vante



Assur-nazir-pal traversant un fleuve.



Attaque d'une forteresse.

aussi ses prouesses comme chasseur, et donne le nombre des lions, bœufs sauvages et autres animaux qu'il a tués. Enfin il énumère les édifices et les temples qu'il a bâtis ou réparés, et donne des détails sur leur construction et sur les matériaux employés, détails qui ne peuvent être traduits que d'une manière conjecturale. » Ce que l'inscription ne dit pas, c'est que

le roi de Babylone prit sa revanche. On le sait par une autre inscription trouvée à Bavian, et dans laquelle Sancherib se vante d'avoir repris les images des Dieux enlevées à Tiglath-Pileser par un roi de Babylone quatre cent dix-huit ans auparavant. « On suppose, dit M. Layard, que l'inscription de Ba-

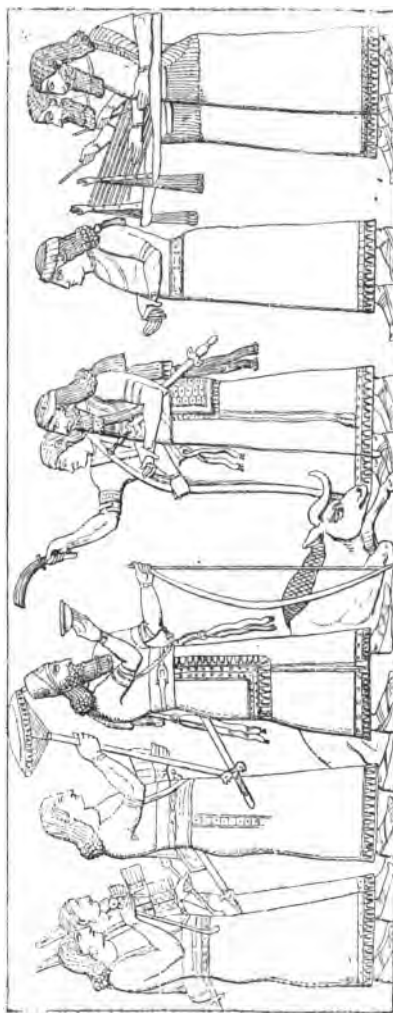


(Chasse au lion.



Chasse au taureau sauvage.

vian a été gravée par Sancherib la dixième année de son règne, c'est-à-dire vers 694 av. J.-C.; si les calculs des Assyriens sont exacts, et on a des raisons de le croire d'après différentes tables chronologiques qui nous sont parvenues, Tiglath-Pileser doit avoir régné vers 1112. » C'est la plus ancienne date qu'on puisse fixer pour l'histoire d'Assyrie.



Retour de la chasse au taureau.

Tout ce qu'on sait des successeurs de Tiglath-Pileser, c'est qu'ils perdirent les conquêtes qu'il avait faites en Syrie et en Arménie. Il y eut ensuite, à ce qu'il semble, un changement de dynastie, car on a trouvé en tête d'une liste de rois, un certain Bel Katirassou, auquel l'inscription donne le titre d' « origine de la royauté ». Les premiers rois de cette dynastie nouvelle sont aussi peu connus que les derniers de la précédente ; les assyriologues ne s'accordent ni sur leurs noms ni sur la date de leur règne. Mais les documents se multiplient à partir d'Asshur-akh-pal, ou Assour-nasir-pal qui régnait, selon quelques savants, vers 930, selon d'autres vers 880. Son palais a été retrouvé par M. Layard au nord-ouest du village de Nimroud, au confluent du Tigre et du grand Zab, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Kalah. Ce palais auquel se rattachait un petit temple du Dieu de la guerre, était construit, comme tous les palais assyriens, sur un monticule artificiel. Les murs, très épais, en briques crues, étaient revêtus de plaques de gypse couvertes de bas-reliefs et d'inscriptions. De chaque côté des portes étaient des colosses en haut relief représentant tantôt des lions ailés, tantôt des taureaux ailés à tête humaine ; puis des personnages ailés, d'un caractère symbolique, quelques-uns avec une tête d'aigle ou de lion. A l'intérieur, les salles et les galeries étaient couvertes de bas-reliefs représentant des chasses royales contre des lions et des bœufs sauvages ou des expéditions militaires où le roi joue toujours le rôle principal. Toutes ces sculptures, d'une conservation parfaite, ont été envoyées au British Museum, où elles remplissent deux salles de la galerie assyrienne.

Les Assyriens étaient une race dure et belliqueuse ; aucun peuple ne poussa plus loin le culte de la force, le mépris des faibles et la cruauté envers les vaincus. Comme leur joug était très lourd, il y avait souvent des révoltes et les conquêtes n'étaient jamais assurées. La monarchie assyrienne est le type des gouvernements militaires. Dans les inscriptions où les rois énumèrent leurs exploits, il n'est jamais question de maintenir les provinces dans l'obéissance par une bonne administration, mais uniquement d'écraser les résistances par les supplices et de régner par la terreur. Voici comment Assour-

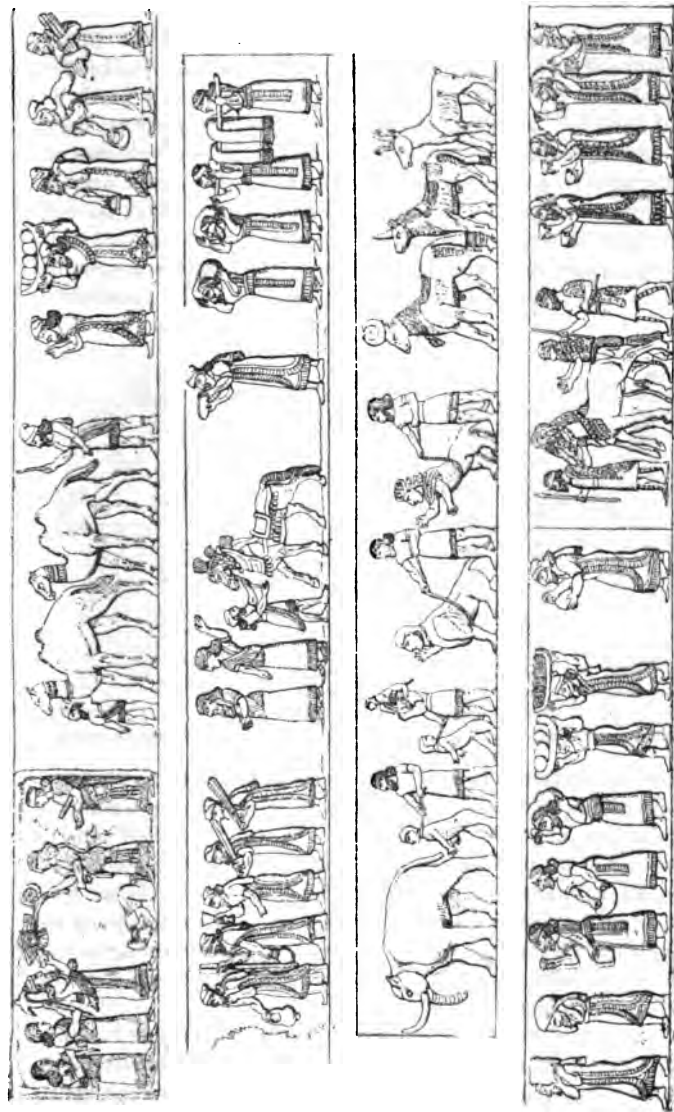
nasir-pal se vante d'avoir traité les habitants d'une ville insurgée : « J'en tuai un sur deux. Je construisis un mur devant les grandes portes de la ville; je fis écorcher les chefs de la révolte et je couvris ce mur avec leur peau. Quelques-uns



Obélisque de Nimroud.

furent murés vifs dans la maçonnerie, d'autres crucifiés ou empalés le long du mur. J'en fis écorcher un grand nombre en ma présence et revêtis le mur de leur peau. Je fis assembler leurs têtes en forme de couronnes et leurs corps transpercés en forme de guirlandes. » A chaque campagne ces énumérations de supplices reviennent comme un refrain avec quelques variantes : « Aux uns j'ai coupé les mains et les pieds, aux autres le nez et les oreilles, à d'autres j'ai crevé les yeux. J'ai fait un mur auprès de la ville pour y enfermer les prisonniers vivants et un autre pour y exposer les têtes des morts. J'ai déshonoré leurs fils et leurs filles, j'ai ravagé la ville, je l'ai démolie, je l'ai livrée aux flammes. » C'est ainsi qu'à cette époque on assurait le triomphe de l'ordre et du principe d'autorité. Ce roi avait pour son métier une passion d'artiste : « Sur les ruines ma figure s'épanouit; dans l'assouvissement de mon courroux, je trouve ma satisfaction. »

Au règne de son fils Shalmaneser se rapporte un des plus précieux monuments du musée Britannique; c'est un obélisque de basalte noir d'environ six pieds et demi de hauteur, terminé au sommet par trois gradins. La surface est couverte par cinq



Bas-relief de l'obélisque de Nimroud (British Museum).

rangs de bas reliefs et par une longue inscription de 210 lignes contenant, d'après sir Rawlinson et le docteur Hincks, les annales de Shalmaneser pendant trente-un ans, à partir de 860 environ. Les sculptures, d'une conservation parfaite, nous montrent le roi recevant les offrandes des nations vaincues ou tributaires, représentées par les animaux de leurs pays, plusieurs espèces de singes, un éléphant, des chameaux à deux bosses, un bœuf sauvage, une grande antilope, un mammifère unicomne, qu'on croit être le rhinocéros mais qui n'y ressemble guère. Ces animaux étrangers feraient croire à des expéditions



Shalmaneser et son vizir.

Statue et bas-relief d'Assour-nazir-pal.

dans la Bactriane et dans l'Inde. Ils sont loin d'être rendus avec l'exactitude qu'on remarque dans la représentation des animaux indigènes, chevaux, lions ou taureaux. On voit aussi dans ce bas-relief un personnage prosterné devant le roi ; comme on croit reconnaître le type juif dans les traits de son visage, on a supposé que c'était Jéhu, roi d'Israël, rendant hommage au roi assyrien. Le nom de Jéhu se trouve dans l'inscription, accompagné du titre inexact de fils d'Omri ; le nom d'Hazael, roi de Syrie s'y trouve également.

Vingt-cinq campagnes contre les tribus voisines de l'empire d'Assyrie sont racontées, année par année, sur l'obélisque de Nimroud, et dans une autre inscription gravée sur deux bœufs

ailés à tête humaine, qui servent d'entrée à un palais de Shalmaneser. Ce palais était situé au centre du monticule où était celui de son père Assour-nazir-pal. Les bas-reliefs sont au British Museum. A l'exception de quelques figures colossales du roi, de ses eunuques et de divers personnages mythologiques, ces sculptures représentent des batailles et des sièges de forteresses. On y voit une ville saccagée, des femmes captives dans un char trainé par des bœufs, des hommes montés sur des chameaux et poursuivis par des cavaliers, une machine roulante pour battre les murailles, des prisonniers empalés, des



Tiglath-Pileser.

eunuques écrivant le nombre des têtes coupées, et jusqu'à des oiseaux de proie déchiquetant la chair des morts. Les expéditions militaires de Shalmaneser ressemblent à celles de ses devanciers et de ses successeurs, et sont toujours dirigées contre les mêmes ennemis, car les insurrections se renouvellent sans cesse et sont toujours réprimées par les mêmes moyens : « J'ai réduit ses soldats en servitude, je suis tombé sur eux comme le Dieu Bin qui inonde ; j'ai rempli le désert des dépouilles de ses cavaliers ; j'ai brûlé leurs corps, j'ai fait un monceau de leurs têtes à l'entrée de la ville, j'ai ravagé et incendié le pays, etc. »

Les statues assyriennes retrouvées dans les fouilles sont très peu nombreuses comparativement aux bas-reliefs. Il y en a

quatre au British museum ; la première représente un personnage en longue robe frangée, tenant d'une main une baguette



Cavaliers Assyriens.

semblable à une crosse ou à une faucille, de l'autre une sorte de fléau. D'après l'inscription placée sur la poitrine, cette statue

représente Assour-nazir-pal, « qui régna depuis les sources du Tigre jusqu'au Liban ». La seconde est une statue assise, trouvée à Kalah-Sergat. La tête et les bras manquent, et dans l'inscription du socle, le nom du roi qu'elle représente est effacé; mais d'après les noms de son père et de son grand-père, ce



Chars de guerre.

devrait être un portrait de Shalmaneser. Les deux autres statues ont été découvertes à Nimroud par M. Hormuzd Rassam. D'après les inscriptions traduites par M. Rawlinson, elles avaient été offertes au Dieu Nébo par le ministre d'un roi nommé Phal-Lukha, qui est peut-être le Phul de la Bible.

C'est ce roi dont la femme Sammouramis a été identifiée avec Sémiramis. Selon Hérodote, Sémiramis vivait cinq générations avant Nitocris, reine de Babylone. Or, Nitocris était la femme ou la mère de Nabucodonosor. La Sémiramis d'Hérodote peut donc être laissée à l'histoire. Celle de Ctésias

Cavalier se retournant pour lancer
une flèche.



Cavalier poursuivi par les Assyriens.



au contraire appartient à la légende ainsi que la longue suite de rois fainéants qui lui auraient succédé. Le dernier de ces rois, Sardanapale, est également fabuleux. Son nom peut être la forme grecque du nom d'Assour-nazir-pal ou de celui d'Assour-bani-pal, dont il sera question plus loin, mais l'un

et l'autre étaient des rois guerriers qui n'ont rien de commun avec le Sardanapale efféminé de la légende.

D'après cette légende rapportée par Diodore, Arbakès, chef des troupes mèdes et le prêtre chaldéen Bélesis, chef des Babylo niens, se révoltèrent contre Sardanapale, avec l'appui du roi des Arabes. Le roi, qui jusque-là vivait dans la mollesse,



Cavaliers poursuivant un arabe monté sur un chameau.

devint un héros en présence du danger. Il soutint un siège de trois ans et battit son adversaire dans trois rencontres ; mais les troupes qu'il avait fait venir de Bactriane se joignirent aux rebelles, un débordement du Tigre renversa les murs de Ninive, et Sardanapale, apprenant que l'ennemi avait pénétré dans la

ville, se fit brûler dans son palais avec ses femmes et ses trésors. Ninive fut détruite, l'empire assyrien fut démembré, et les chefs de la révolte, Arbakès et Bélesis fondèrent, l'un en Médie, l'autre à Babylone, deux royaumes indépendants. La plupart des savants rejettent tout ce récit de Diodore ; quelques-uns cependant conservent les faits en changeant les noms des personnages ; ainsi M. Lenormant appelle Sardanapale Assour-li-Khous, et identifie Bélesis avec le Phul de la Bible, qu'il nomme Phul Balasou. Sauf le nom de Phal-Lukha, lu par M. Rawlinson sur les deux statues du Dieu Nébo, on n'a trouvé dans les inscriptions cunéiformes aucune trace de ce Phul, roi d'Assyrie, qui, d'après le livre des Rois, envahit le royaume d'Israël et reçut un tribut de l'usurpateur Menahem. Mais le nom de Menahem a été lu par le docteur Hincks parmi ceux des rois tributaires de Tiglath-Pileser II. Quelques savants supposent que Phul et Tiglath-Pileser sont un seul et même personnage ; d'autres aiment mieux admettre deux Menahem. Malgré les hypothèses qu'on a proposées pour concilier la chronologie biblique avec les textes assyriens, il faut reconnaître qu'on n'a pas encore réussi à résoudre toutes les difficultés.

Tiglath-Pileser II paraît avoir régné de 744 à 726. Il agrandit le palais bâti par Shalmaneser au centre de Kalah (Nimroud) et en bâtit un autre au nord-est. Mais ces deux édifices furent détruits plus tard par un de ses successeurs, Esar-haddon, qui en employa les matériaux à la construction d'une résidence au sud-ouest. M. Layard a retrouvé dans les ruines un grand nombre de bas-reliefs détachés de leur place et prêts à être enlevés ; d'autres ont été découverts dans le palais sud-ouest où ils avaient été transportés. Cette dispersion des monuments de Tiglath-Pileser rend assez difficile une restauration des annales de son règne. Il porta ses armes en Chaldée, où il reçut la soumission d'un roi appelé Mérodach Baladan ; il soumit Damas, Samarie où régnait Menahem, Tyr, dont le roi s'appelait Hiram, et une partie de l'Arabie Pétrée et de la péninsule du Sinaï qui était gouvernée par une reine. Le livre des Rois rapporte une expédition de Tiglath-Pileser contre Pekah roi d'Israël ; la Galilée, le pays de Galaad et tout le territoire de Nephtali furent soumis, et les habitants emmenés en captivité. Jusqu'à présent

on n'a pas trouvé dans les inscriptions une mention positive de cette campagne ni de l'expédition dirigée contre Hosea roi d'Israël par Shalmaneser, successeur de Tiglath-Pileser qui, selon le livre des Rois, s'empara de Samarie et transporta tous les Israélites en Assyrie. Ce Shalmaneser n'étant pas même nommé dans les textes assyriens connus jusqu'ici, on a supposé qu'il pouvait être le même que Sargon, dont le nom ne se trouve qu'une fois dans la Bible, au XX^e chapitre d'Isaïe, mais dont l'histoire est aujourd'hui très connue, grâce aux monuments rapportés de Khorsabad par M. Botta, consul de France à Mossoul.

CHAPITRE III

La dynastie des Sargonides.

Les sculptures de Khorsabad, qui forment la plus grande partie de la collection assyrienne au Musée du Louvre, sont les premiers monuments qui aient été découverts en Assyrie. Pour en doter son pays et la science, M. Botta eut à lutter contre des difficultés de toute espèce. Dès qu'il commença les fouilles, les Turcs s'imaginèrent qu'il cherchait des trésors. La petite maison où ils s'était établi pour diriger les travaux fut considérée comme une forteresse, les tranchées qu'il ouvrait dans le sol étaient des ouvrages de défense ; les chrétiens nestoriens qu'il employait comme ouvriers, étaient des soldats qu'il rassemblait pour conquérir le pays. Il fallut négocier avec le gouvernement turc, faire intervenir la diplomatie ; cela dura plus d'un an. Le succès récompensa tant d'efforts ; M. Botta découvrit bientôt plusieurs plaques de sept à huit pieds de hauteur, formées d'une sorte de gypse ou d'albâtre gris et couvertes de bas-reliefs. Ces plaques formaient le revêtement d'un mur de briques séchées au soleil. D'autres plaques suivirent et bientôt M. Botta reconnut qu'il était dans une chambre appartenant à un édifice enseveli depuis un temps inconnu. La terre fut déblayée avec soin, et on parvint à une porte conduisant à une seconde salle. Au bout de quelques mois, il avait entièrement exploré tout un palais dont les murs étaient couverts de sculptures et dont les entrées et les façades étaient ornées de figures étranges sculptées

partie en ronde bosse, partie en hauts reliefs, qui semblaient garder les entrées de l'édifice. C'étaient des taureaux de dimensions colossales, avec des ailes d'oiseau et une tête humaine, portant une longue barbe et une tiare entourée de double rang de cornes. On avait trouvé des monstres à peu près semblables dans les ruines de Persepolis, l'ancienne capitale de la Perse.

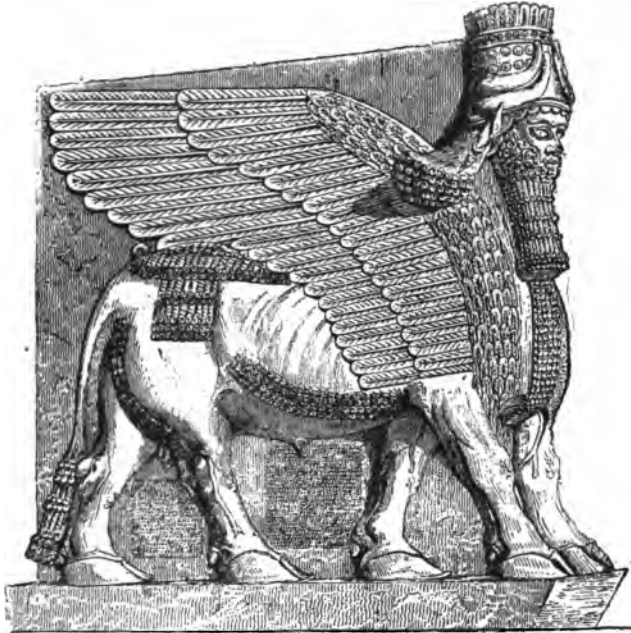
Il ne restait pas de traces des parties supérieures de l'édifice qui devaient être construites en bois ; le soubassement de briques avec son revêtement de pierres avait seul résisté à l'action



Découverte d'une sculpture assyrienne.

du temps. Les bas-reliefs représentaient des scènes diverses, batailles, sièges de villes, cérémonies, chasses royales, et çà et là des figures isolées de prêtres ou de divinités. Sur la plupart on voyait des traces de couleurs qui prouvaient que les Assyriens, comme les autres peuples de l'antiquité, employaient la sculpture polychrome à la décoration de leurs monuments. C'était la révélation d'un art inconnu jusqu'ici, que son style entièrement original devait classer, dans l'histoire de la plasti-

que, entre les monuments de l'Égypte et ceux de la Grèce. De très nombreuses inscriptions en caractères cunéiformes, et dont plusieurs étaient tracées par dessus les sculptures, promettaient, pour le jour où on parviendrait à les déchiffrer, une ample moisson de documents historiques. Après avoir dirigé les fouilles, M. Botta prit les mesures les plus judicieuses pour l'emballage et le transport des sculptures destinées à la France.



Taureau ailé de Khorsabad représenté de trois quarts pour faire voir les cinq jambes. (Musée du Louvre.)

C'était toute la décoration d'un palais assyrien, la plus importante conquête de l'archéologie depuis la découverte d'Herculanum et de Pompéi. Les fouilles entreprises depuis par M. Layard ont été encore plus productives ; mais, comme le dit avec raison un journal anglais, l'*Illustrated London News*, « il est de toute justice de reconnaître à M. Botta le mérite d'avoir

ouvert la brèche, et d'avoir à force d'énergie, de résolution et de tact, surmonté tous les obstacles, et rendu comparativement facile la tâche de ses successeurs. »

Le palais découvert à Khorsabad avait été bâti par Sargon, comme nous l'apprend l'inscription gravée sur les grands taureaux à tête humaine placés de chaque côté des portes et qu'on voit aujourd'hui au Louvre : « Aux pieds des monts Mousri, pour remplacer Ninive, je fis, d'après la volonté divine et le désir de mon cœur, une ville que j'appelai Hisir Sargon. Les Dieux qui règnent en Mésopotamie, Nisroch, Sin-Samas, Nebo, Ao, Adar et leurs grandes épouses ont béni les murailles superbes et les rues splendides de cette ville. » Le roi parle ensuite du palais « couvert en peaux de cétacés », il énumère les bois précieux, employés à la construction, l'ébène, le sandal, le cèdre, le pistachier sauvage. Ces détails, précis comme un devis d'architecte, n'ont pu être vérifiés, car les charpentes semblent avoir été consumées par un incendie, mais le plan général du château a été levé avec soin. M. Place, qui a continué les fouilles de M. Botta, avait réuni une nouvelle cargaison de sculptures destinées au Louvre et les avait embarquées sur un radeau. Malheureusement il avait oublié qu'une escorte était indispensable dans ce pays de sauvages ; le radeau, attaqué par les Arabes fut précipité dans le Tigre. Sans ces brutes, la collection assyrienne du Louvre serait aussi considérable que celle du British Museum.

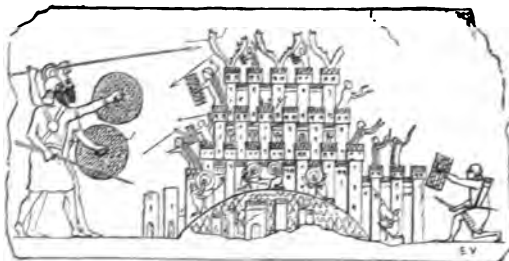
Les inscriptions ne nomment pas les ancêtres de Sargon ; c'était donc un usurpateur, ou le fondateur d'une dynastie. Ces inscriptions nous donnent le détail de ses guerres pendant dix-sept ans : « Voici ce que j'ai fait depuis le commencement de mon règne jusqu'à ma quinzième campagne : J'ai défait, dans les plaines de Kalou, Khoumbanigas roi d'Elam. J'ai assiégé, pris et occupé la ville de Samarie et j'ai réduit en captivité 27,280 personnes qui l'habitaient... Hannon, roi de Gaza, et Sebech, sultan d'Égypte, se réunirent à Raphia pour me livrer bataille ; ils vinrent en ma présence, je les mis en déroute : Sebech s'enfuit et jamais on n'a revu sa trace ; je pris de ma main Hannon, roi de Gaza. J'imposai des tributs à Samsié, reine d'Arabie ; à Itymyar le Sabéen, de l'or, des aro-

mnates, des chevaux, des chameaux. — Jaoubid d'Hamath n'était pas le légitime maître du trône ; il excita contre moi les villes d'Arpad, de Simyra, de Damas, de Samarie, et se prépara à la bataille. J'emmenai toutes les troupes du Dieu Assour ; je l'assiégeai dans la ville de Karkar, lui et ses guerriers ; j'occupai Karkar et la réduisis en cendres : je le pris lui-même, je lui fis arracher la peau, et je tuai les chefs des émeutiers, dans chacune des villes, et j'en fis des lieux de désolation. » Sargon punit de la même manière la révolte de l'Arménie : « Dans la colère de mon cœur, je comptai les armées du Dieu Assour, et je m'avantai pour attaquer ce pays..... J'occupai cinquante-cinq villes murées et je les réduisis en cendres... Puis je pris Sagadatti, du mont Midlis, et je lui fis arracher la peau ».

Rien de plus monotone que l'histoire de ces campagnes. Tous les ans il y a de nouvelles révoltes, toujours réprimées avec la même férocité. Ces guerres avaient généralement un caractère religieux. Quand Sargon s'empara d'Azoth, il emmena les Dieux du vaincu comme captifs. Le roi de Marea, en Égypte « reconnut la grandeur du Dieu Adar et se prosterna devant moi ». Le roi de Chaldée, Mérodach Baladan, « ne respectait pas la mémoire des Dieux ; il éludait leurs préceptes et négligeait ses dévotions ». Sargon rassemble toutes ses forces pour le combattre et s'empare de Babylone : « Mérodach Baladan abandonna dans son camp les insignes de sa royauté, la tiare d'or, le trône d'or, le parasol d'or, le char d'argent ; la crainte immense de ma royauté s'empara de lui ; en présence de mon envoyé il baisa la terre ; il abandonna ses châteaux, il s'enfuit et on ne revit plus ses traces. » Les conquêtes de Sargon s'étendirent jusques dans l'Asie Mineure et dans l'île de Kypros. On a lu son nom sur une stèle de granit à inscription cunéiforme trouvée à Larnaka, sur l'emplacement de Kittion ou d'Idalia. Cette stèle, qui ressemble à celle d'Assour-nazir-pal, découverte à Nimroud, est maintenant au musée de Berlin.

Le palais retrouvé à Khorsabad s'appelait le château de Sargon (Dour Saryoukin), c'était une résidence royale bâtie dans le voisinage de la capitale, comme Versailles ou Saint-Germain. Le successeur de Sargon, Sanchérib fit élever à

Ninive même un palais plus vaste dont les ruines ont été retrouvées près du village de Koyundjik. Ce palais gardait comme celui de Khorsabad, les traces d'un terrible incendie. Les appartements étaient remplis de charbon, et les panneaux d'albâtre étaient calcinés. Cependant, il restait encore dans cet

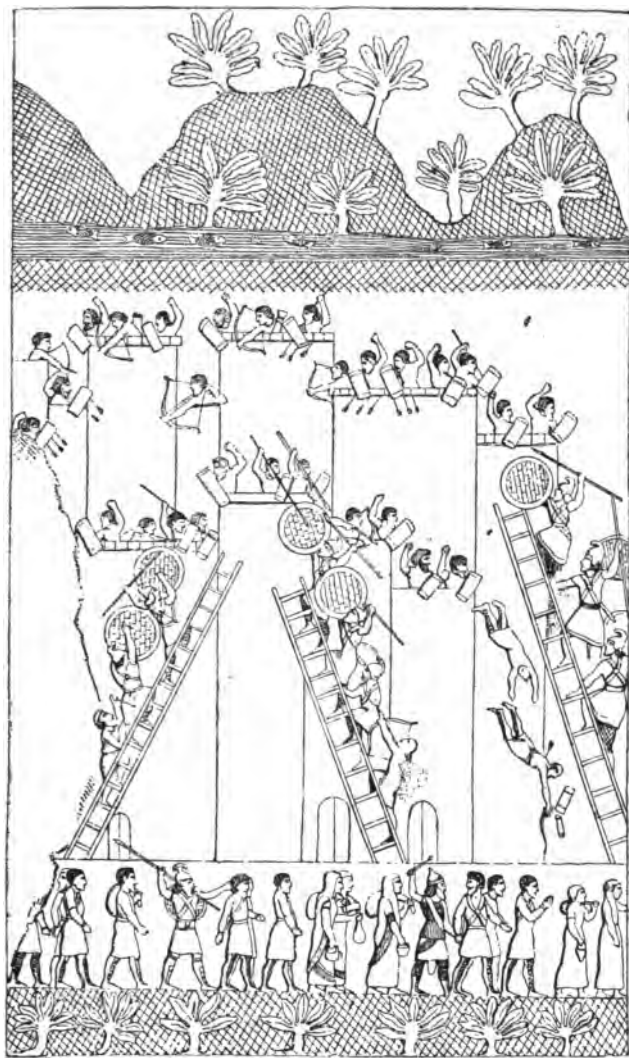


Siège d'une forteresse.



Retour de Sanchérib.

immense édifice, le plus important qui ait été trouvé en Assyrie, un grand nombre de sculptures assez bien conservées pour être envoyées à Londres. On déblaya plus de soixante-dix chambres, décorées, presque sans exception, de bas-reliefs représentant les guerres et les triomphes du roi Sanchérib.



Assaut d'une forteresse. — Les habitants emmenés en esclavage.

La décoration de chaque salle contenait un sujet particulier, le siège d'une ville aux bords d'une grande rivière, une expédition dans un pays de montagnes, une autre dans une plaine couverte de palmiers, une troisième dans des marécages. D'autres bas-reliefs montraient les procédés employés pour élever les plates-formes artificielles sur lesquelles les Assyriens bâtissaient leurs palais, la construction de ces palais eux-mêmes, et enfin le transport des grands taureaux à tête humaine placés de chaque côté des portes. Dans le palais de Koyundjick, on trouva vingt-sept de ces portes, formées par des lions ou par des taureaux près desquels se trouvaient, sur le mur extérieur, des figures ailées à tête de lion, d'aigle ou de poisson.

Selon l'usage des rois d'Assyrie, Sanchérîb avait fait graver les annales de son règne sur les taureaux placés à l'entrée principale de son palais. D'autres inscriptions, imprimées sur des cylindres et des tablettes d'argile, gravées près de l'embouchure du Nahr el Kelb en Syrie, et sur les rochers de Bavian, fournissent d'abondants matériaux pour son histoire. Il paraît avoir régné environ 24 ans, de 704 à 680. Sa première campagne fut dirigée contre Mérodach Baladan, roi de la basse Chaldée. Babylone fut prise avec soixante-dix-neuf villes fortes et plus de quatre cents villages; Sanchérîb donna pour roi aux Babyloniens un astrologue élevé dans son palais. Après une expédition dans les régions montagneuses de la Médie, de l'Arménie et de l'Asie Mineure, il envahit la Syrie et la Phénicie. Elouli, roi de Sidon, s'enfuit « dans les îles au milieu de la mer ». Le roi d'Ascalon qui essayait de résister fut emmené captif avec ses Dieux et toute sa famille. Les habitants d'Ekron, comptant sur l'appui d'Ezékiah, roi de Juda, et des rois d'Éthiopie et d'Égypte, avaient déposé leur roi, vassal fidèle de l'Assyrie; Sanchérîb battit les Égyptiens et les Éthiopiens, rétablit le roi d'Ekron sur son trône, fit mourir les révoltés et mit leurs cadavres en croix. Puis il ravagea le territoire de Juda; « aidé par le feu, le massacre, les combats et les tours de siège », il prit quarante-quatre villes murées, un nombre infini de villages, en fit sortir les habitants au nombre de 200,150 personnes, et enferma le roi Ezékiah dans Jérusalem « comme un oiseau dans sa cage ».

L'expédition de Sanchérib contre le royaume de Juda est racontée dans le Livre des Rois, et ce récit s'accorde avec la relation assyrienne sur les faits principaux, mais s'en écarte entièrement quant à l'issue de la campagne. D'après la Bible, Ézékiah avait inutilement essayé d'apaiser son ennemi en lui livrant tous les trésors du temple, et Jérusalem allait succomber malgré l'alliance de Tahraka roi d'Égypte lorsqu'en une seule nuit l'ange d'Iahweh frappa cent quatre-vingt mille hommes de l'armée assyrienne. Sanchérib n'entra pas à Jérusalem ; il retourna à Ninive « par le chemin par lequel il était venu ». Selon M. Munck, l'ange d'Iahweh désigne la peste, qui, dans le langage poétique des Hébreux est toujours attribuée à Dieu ou à son ange comme elle est attribuée, dans le premier chant de l'Iliade, aux flèches lancées par Apollon. La légende égyptienne racontée par Hérodote parle également de la fuite de Sanchérib et l'explique aussi par une intervention surnaturelle. Les inscriptions assyriennes ne parlent ni d'un désastre ni d'une retraite précipitée ; elles disent qu'Ézékiah fit sa soumission et que Sanchérib entra dans Ninive avec un immense butin. Ce qui est certain, c'est que Jérusalem ne fut pas prise et que l'alliance d'Ézékiah fut recherchée par Mérodach Baladan, qui était rentré à Babylone et qui préparait une coalition contre le roi d'Assyrie.

Sanchérib ne revint plus en Palestine ; il continua à guerroyer en Arménie, en Susiane et en Chaldée. Il reprit Babylone et y installa comme roi un de ses fils ; mais à peine était-il parti qu'une nouvelle insurrection éclata. Mérodach Baladan étant mort, son lieutenant Souzoub se fit proclamer roi des Soumirs et des Accads. Battu, fait prisonnier et enfermé dans une forteresse, Souzoub s'évada, et pour fournir à son allié, le roi des Susiens, les moyens de lever une formidable armée, il dépouilla les temples. « Il ouvrit le trésor de la Pyramide ; l'or et l'argent des temples de Bel et de Zarpanit, il le pillra pour le donner au roi d'Élam. Il lui fit dire : « Dispose tes troupes, marche vers Babylone et viens à notre secours ». Ce Susien, dont j'avais attaqué et détruit les villes, accepta le projet dans son cœur. Ils vinrent pour commettre des crimes, comme des Arabes qui veulent piller. La poussière de leurs pas monta aux vastes cieux



Prise de la ville juive de Lachish.

comme une nuée de sauterelles. Le cœur rempli de courroux, je



Les prisonniers juifs amenés devant Saucharib.

montai sur mon char de bataille. Je pris en main l'arc puissant
que m'a donné le Dieu Assour. Je me ruai comme un feu dévo-

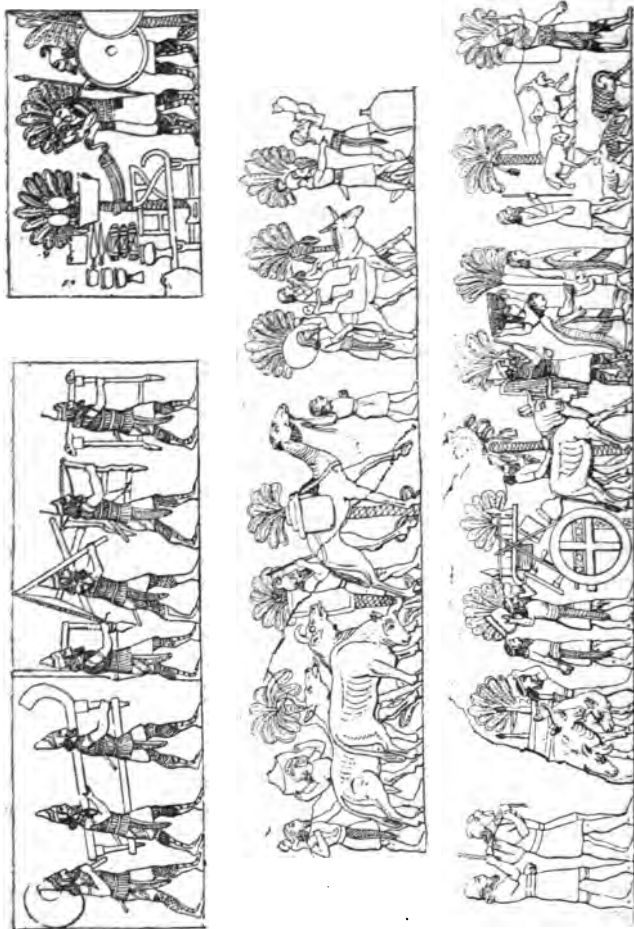
ville, un
teresse d
genre sur
galerie égypt

des colons grecs sur la côte de Kilikie où, selon Bérose, il fonda la ville de Tarse.

Les expéditions militaires de Sanchérib forment le sujet des bas-reliefs de Koyundjick qui sont maintenant au British Museum. Dans ces sculptures, malgré une absence complète de perspective, le caractère des pays où se sont passés les événements est fidèlement représenté. Les campagnes dans les régions marécageuses de la Chaldée sont caractérisées par des rivières, des roseaux et des palmiers. Les régions montagneuses de l'Arménie avec leurs châteaux forts et leurs forêts sont également faciles à reconnaître. Ordinairement, une courte inscription explique la scène et donne les noms des villes prises et de leurs chefs. Malheureusement, dans la plupart des bas-reliefs, la partie supérieure, où se trouvait l'inscription, a été détruite par le feu. « On devait s'attendre, dit M. Layard à trouver des sculptures se rapportant à la guerre contre les Juifs ; et en effet, dans un bas-relief représentant le siège d'une grande ville bâtie sur des collines couvertes de figuiers, de grenadiers et de vignes, on voit le roi recevant les captifs et les dépouilles ; au-dessus de sa tête est une inscription en quatre lignes ; « Sanchérib, le grand roi, le roi du pays d'Assour, assis sur le trône de justice, devant la ville de Lachish. Je donne le signal du pillage ». Nous avons donc ici la représentation d'un événement raconté dans la Bible, car c'est pendant le siège de Lachish que Sanchérib envoya Tartan, et Rabsaris, et Rabshakeh, avec une grande armée, contre Jérusalem. Les captifs amenés devant le roi et torturés de diverses manières sont par conséquent des Juifs, et le pays où se passe la scène est une des vallées du royaume de Judah ». Les Anglais, dont on connaît la passion pour la Bible, attachent une immense importance à ce bas-relief qui illustre plusieurs chapitres d'Isaïe et du Livre des Rois.

Sanchérib fut assassiné dans le temple du Dieu Nisroch par deux de ses fils, Adrammelech et Sarasar. Les meurtriers ne recueillirent pas le fruit de leur crime ; un troisième fils de Sanchérib fut reconnu roi par les Assyriens (681). La Bible l'appelle Esar Haddon ; dans les inscriptions cunéiformes son nom est Assour-akhe-idin. Les principaux matériaux pour l'his-

toire de son règne sont deux cylindres d'argile du Musée Bri-



tannique dont les inscriptions donnent le récit de neuf de ses campagnes. La première fut dirigée contre la Phénicie : le roi



Scènes de guerre, pillage, courvois de prisonniers.

de Sidon se réfugia dans l'île de Kypros. Esar Haddon traversa la mer « comme un poisson » et le fit prisonnier. Puis il transporta les habitants de la côte en Assyrie. Comme ses prédécesseurs, il fit la guerre en Arménie et en Asie Mineure, et parmi les tribus qu'il eut à combattre, on croit reconnaître les Kimériens (Cimbres, ou Kimris), qui paraissent pour la première fois dans l'histoire. Il fit aussi la guerre en Chaldée, en Susiane et dans la péninsule Arabique où il s'avança jusqu'à l'Hedjaz. Il donna pour reine aux Arabes une femme de son harem. L'expédition qu'il fit en Égypte est attestée par une inscription gravée sur les rochers du Nahr el-Kelb, près de Beyrouth, à côté des stèles de Ramsès II. Quant à la guerre contre Manassé fils d'Ézékiah, elle est révoquée en doute, parce qu'elle n'est mentionnée que dans le Livre des Chroniques, qui a peu d'autorité ; le Livre des Rois n'y fait aucune allusion. Esar Haddon éleva au sud-est de Calah un palais dont il emprunta les matériaux à celui d'un de ses prédécesseurs, Tiglath Pileser I^{er}. Il se bâtit aussi un palais à Babylone, et il entreprit de réparer cette ville ruinée par son père Sanchérîb. Il y résidait de préférence, et il finit par se contenter du titre de roi de Babylone, en laissant à son fils Assourbanipal celui de roi d'Assyrie.

Vers la fin du règne d'Esar Haddon, le roi d'Éthiopie Tah-raka envahit l'Égypte et s'empara de Memphis. Assourbanipal rétablit les petits rois indigènes qui reconnaissaient sa suzeraineté. Mais dès qu'il fut parti, ils rappelèrent l'Éthiopien. Le roi d'Assyrie revint et saccagea Thèbes : « Je m'en suis emparé, dit-il dans une inscription, et je l'ai soumise au culte d'Assour et d'Istar. J'ai pris de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des trésors, des palais, des étoffes de laine et de coton, des chevaux, des esclaves mâles et femelles, et deux obélisques couverts de sculptures. J'ai fait apporter tout cela devant la grande porte du temple et j'ai transporté des dépouilles sans nombre au pays d'Assour ». L'Égypte devint pour quelque temps vassale des Assyriens sous une espèce de féodalité qu'on nomme la Dodécarchie. Cette suzeraineté était purement nominale ; les rois d'Assyrie n'ont jamais su organiser leurs conquêtes, et leurs expéditions n'étaient que de grandes razzias

destinées à satisfaire leur vanité et la cupidité de leurs soldats. Parmi les vassaux intermittents d'Assourbanipal, on trouve Gygès, roi de Lydie, qui se soumit volontairement au roi de Ninive pour en obtenir du secours contre les Kimmériens.

Babylone avait pour gouverneur un frère d'Assourbanipal dont les savants, selon leur habitude; écrivent le nom, les uns d'une manière, les autres d'une autre. Peu satisfait d'occuper le second rang dans l'empire, il voulut renverser son frère et souleva les rois de Susiane et d'Arabie. Assourbanipal fit le siège de Babylone dont les habitants furent réduits, pour se nourrir, « à prendre la chair de leurs fils et de leurs filles ». Il entra dans la ville; selon M. Lenormant, cédant aux conseils et aux prières de sa sœur, qui exerçait une grande influence sur lui, il pardonna à son frère. M. Maspéro dit au contraire qu'il le fit brûler vif, ce qui est plus conforme aux mœurs des rois d'Assyrie. « Le peuple qui l'avait suivi ne trouva pas sa grâce. Ce qui ne fut pas brûlé avec son maître s'enfuit devant le tranchant du fer, l'horreur de la famine, les flammes dévorantes. La colère des grands Dieux, mes seigneurs, s'appesantit sur eux. Pas un n'échappa, pas un ne fut épargné, ils tombèrent tous dans mes mains. Leurs chars de guerre, leurs femmes, les trésors de leurs palais furent apportés devant moi. Ceux qui avaient tramé des complots contre moi et contre Assour mon seigneur, je leur ai arraché la langue. Le reste du peuple fut exposé vivant devant les grands taureaux de pierre que Sanchérib, le père de mon père, avait élevés; et moi, je les ai jetés dans le fossé, j'ai coupé leurs membres, je les ai fait manger par les chiens, les bêtes fauves, les oiseaux de proie, les animaux du ciel et des eaux. » La guerre contre les Élamites de Susiane fut longue et difficile. Le despotisme des rois d'Assyrie inspirait une telle horreur qu'un roi établi par Assourbanipal fut contraint de céder au sentiment national et de se mettre à la tête de la révolte. Les procédés habituels furent employés : « J'ai détruit les habitants, je leur ai coupé la tête, je leur ai arraché les lèvres, etc. » Cela ne suffit pas pour rétablir l'ordre et sauver la société, il fallut exterminer toute une nation.

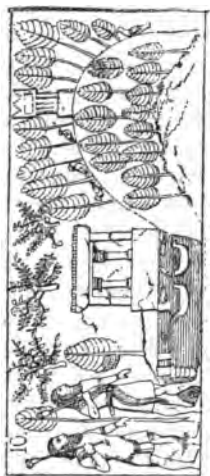
En Orient, la politique se confond avec la religion. On voit



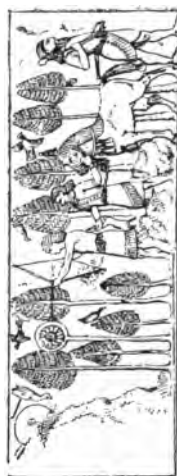
Destruction d'une idole. — Enlèvement d'une idole.



Destruction d'une forêt sacrée



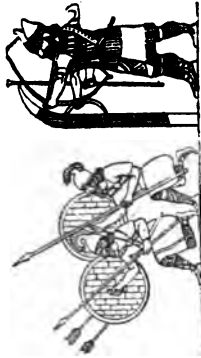
Chapelles ou pavillons dans les bois.



Chasse.

par la Bible que l'indépendance d'un peuple est toujours personnifiée dans ses Dieux. Assourbanipal s'empara des Dieux du

pays d'Elam, qui résidaient dans les forêts sacrées et dont personne n'avait vu les divines images : « J'ai enlevé tous ces Dieux et toutes ces Déeses avec leurs richesses, leurs trésors, leurs



Archers assyriens.



La tête du vaincu porté au roi.



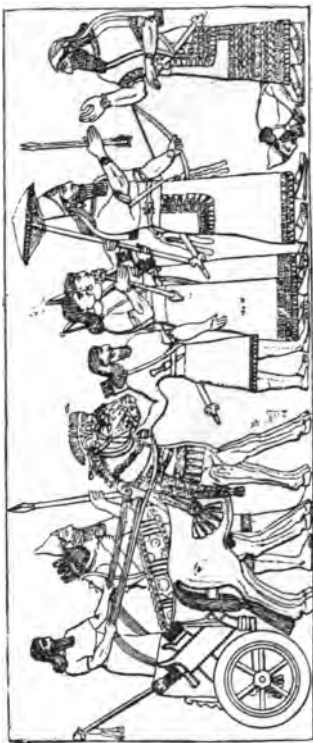
Les vautours sur le champ de bataille.



On coupe la tête du chef ennemi.

pompeux appareils, leurs prêtres et leurs adorateurs, j'ai tout transporté au pays d'Assour. J'ai brisé les lions ailés et les taureaux qui veillaient à la garde des temples, aux portes des palais du pays d'Elam, et qui n'avaient jamais été tou-

chés. J'ai envoyé en captivité les Dieux et les Déesses. Leurs forêts sacrées où personne n'avait pénétré, mes soldats les envahirent, et les livrèrent aux flammes. Les hauts lieux de



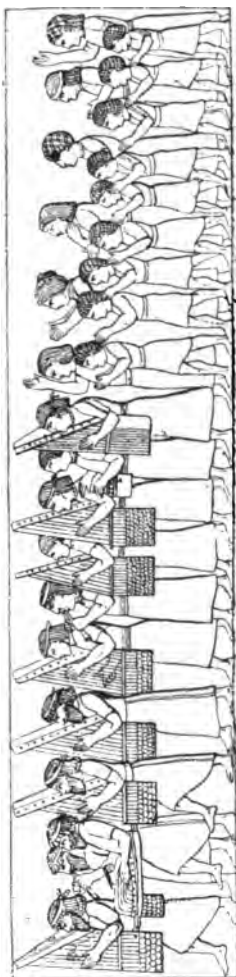
Prisonniers amenés devant le roi.

leurs rois, anciens et nouveaux, qui ne craignaient pas Assour et Istar, mes Seigneurs, je les ai renversés, je les ai détruits et brûlés au soleil. J'ai desséché leurs citernes, j'ai laissé

leurs fidèles sans refuge, j'ai emmené leurs serviteurs au



Un officier assyrien installe Ummannigas comme roi de Susiane.



Musiciens, femmes et enfants allant au-devant du roi.

pays d'Assour comme des troupeaux de moutons. »

MM. Loftus et Hormuzd Rassam, qui ont continué les fouilles de M. Layard, ont envoyé à Londres une riche collection de sculptures découvertes à Koyundjik. Ces sculptures provien-



Assurbanipal et sa femme.

nent de deux palais construits par Assurbanipal à côté de celui de son grand-père Sanchérîb ; elles remplissent une partie des salles de la galerie assyrienne et le sous-sol du British Museum. Un grand nombre de bas-reliefs se rapportent

à la conquête de la Susiane. On y voit d'abord une bataille entre l'armée d'Assourbanipal et Teumman roi d'Elam, près du fleuve Oulaï (Eulaïos) et de la ville de Suse, qui est appelée Shushan, comme dans le livre de Daniel. Teumman est renversé de son char, il essaye de se défendre avec l'aide de son fils Parritu, puis il est pris par les Assyriens qui lui coupent la tête et la présentent à Assourbanipal. Plus loin sont représentées les tortures



Gibier, grenades, sauterelles.



Banquet.

infligées aux prisonniers ; un général assyrien présente comme roi aux Elamites le neveu de Teumman, Ummanigas, qui reçoit les hommages de ses nouveaux sujets. L'artiste n'a pas oublié les vautours dévorant les morts, qui appartiennent tous à l'armée vaincue ; on ne voit pas un seul Assyrien tué ou blessé.

Dans la galerie du sous-sol sont d'autres sculptures représentant diverses épisodes de la guerre de Susiane ; le siège et la prise de Suse, les prisonniers conduits devant Assourbanipal, l'exécution du roi des Elamites. Un curieux bas-relief nous montre le roi couché sur un divan au milieu d'un jardin, et tenant à la main une coupe ; devant lui est assise une femme, sans doute la reine ; c'est la seule figure de femme représentée sur les monuments assyriens. Les chasses d'Assourbanipal sont représentées à Koyundjick comme celles d'Assournasirpal à Nimroud. Les ânes sauvages, les antilopes, les lions, les chiens de chasse, les chevaux, sont exécutés avec une finesse et une vérité qui touchent à la perfection. Ces chasses se faisaient non pas dans des forêts, mais dans des parcs royaux ; on rabattait le gibier, on mettait les bêtes en cage et on les lâchait dans une enceinte où le roi s'amusait à les tuer. Ces chasses étaient de véritables boucheries.

Des documents d'une autre nature, qui remplissaient deux chambres du palais de Koyundjick, ont été envoyés par M. Layard au British Museum. Ils formaient ce qu'on a appelé la bibliothèque d'Assourbanipal. Les livres de cette étrange bibliothèque sont des cylindres, des prismes et des tablettes d'argile. Les inscriptions qui les couvrent sont quelquefois si fines qu'il faut une loupe pour les lire ; on les imprimait sur la terre humide qu'on faisait cuire ensuite. A l'entrée des chambres où étaient déposées ces archives, se trouvait la représentation d'un Dieu poisson, que M. Layard croit identique au Dagon des Philistins ; peut-être est-ce l'image de cet Oannès auquel les vieilles traditions chaldéennes attribuaient la révélation de toutes les sciences. Les documents contenus dans la bibliothèque d'Assourbanipal sont très nombreux et de différents genres ; il y a les bulletins des expéditions militaires des Assyriens, des décrets royaux avec le nom du roi, des noms de divinités, et probablement le registre des offrandes déposées dans les temples, des calendriers, des calculs astronomiques, des listes d'animaux, des contrats portant le sceau des contractants, ou l'empreinte des cylindres gravés. On a notamment un fragment très curieux portant le cartouche du roi égyptien Sabak, et à côté le cachet de Shalmaneser. Enfin il y a une énorme quantité de

dictionnaires en deux ou trois langues. Il paraît que l'écriture cunéiforme, si difficile à lire pour les savants de nos jours, n'était pas toujours claire pour les Assyriens eux-mêmes. « Une bonne moitié des inscriptions, dit M. Lenormant, se compose de guide-ânes qui peuvent nous servir à déchiffrer l'autre moitié. » Cela explique la légende de la tour de Babel.

On ne sait pas exactement quelle fut la durée du règne d'Assourbanipal. Le palais sud-est de Nimroud, édifice de peu d'étendue, et où on n'a trouvé aucune sculpture, paraît avoir été élevé par son successeur, dont le nom, comme ceux des autres rois d'Assyrie, est lu de diverses manières. On croit pouvoir l'identifier avec le Saracos ou Chinaladan des auteurs grecs. Une grande obscurité enveloppe la fin de la dynastie des Sargonides et de l'empire de Ninive. On ne peut expliquer la ruine subite de cet empire, au lendemain de sa plus grande puissance, mais on sait que ces révolutions imprévues sont très fréquentes en Orient. Après la double invasion d'Assourbanipal, l'Égypte se releva sous la dynastie Saïte. La Médie, longtemps morcelée en petites principautés vassales des rois d'Assyrie, se constitua en monarchie et essaya de se rendre indépendante. Le roi Phraortes, qui avait conquis la Perse, se crut assez fort pour rejeter la domination assyrienne, mais il périt avec la plus grande partie de son armée. Son fils Kyaxarès résolut de le venger. « Déjà, dit Hérodote, il avait vaincu les Assyriens en bataille rangée, déjà il assiégeait Ninive, lorsqu'il fut assailli par une nombreuse armée de Scythes, ayant à leur tête Madyas, fils de Protothyès. C'était en chassant d'Europe les Kimmériens qu'ils s'étaient jetés sur l'Asie; la poursuite des fuyards les avait conduits jusqu'au pays des Mèdes. »

« Les Mèdes ayant livré bataille aux Scythes, la perdirent avec l'empire de l'Asie. Les Scythes marchèrent de là vers l'Égypte; mais quand ils furent dans la Syrie de Palestine, Psammitichos, roi d'Égypte, vint au devant d'eux et à force de présents et de prières, il les détourna d'aller plus avant. Ils revinrent sur leurs pas et passèrent par Ascalon en Syrie, où ils pillèrent le temple d'Aphrodité céleste, le plus ancien de tous les temples de cette Déesse..... Ils conservèrent vingt-huit ans l'empire de l'Asie, et ruinèrent tout par leur violence et

leur négligence. Outre les tributs ordinaires, ils exigeaient encore de chaque particulier un impôt arbitraire ; et indépendamment de ces contributions, ils parcouraient le pays, pillant et enlevant à chacun ce qui lui appartenait. Kyaxarès et les Mèdes, en ayant invité chez eux la plus grande partie, les massacrèrent après les avoir enivrés. Les Mèdes recouvrèrent par ce moyen et leurs États et l'empire sur les pays qu'ils avaient auparavant possédés. Ils prirent ensuite la ville de Ninive ; quant à la manière dont ils s'en rendirent maîtres, j'en parlerai dans un autre ouvrage. » Le livre auquel Hérodote fait allusion ne nous est pas parvenu. Selon Alexandre Polyhistor, l'empire d'Assyrie succomba sous la coalition des Mèdes et des Babyloniens, et Saracos, dernier roi de Ninive, mit lui-même le feu à son palais, comme le Sardanapale de Diodore. On a trouvé des traces évidentes d'incendie dans les ruines des palais de Khorsabad et de Koyundjick. Cette seconde destruction de Ninive est une répétition exacte de la première, et il est bien possible qu'un seul et même événement ait été attribué à deux époques différentes. Cet événement si important dans l'histoire de l'Asie n'a laissé aucune trace dans les inscriptions. On en fixe généralement la date à l'an 625.

CHAPITRE IV

Le nouvel empire Chaldéen.

Les rois de Babylone avaient souvent essayé de se soustraire à la domination de Ninive, et ils y avaient quelquefois réussi. Un d'eux, Nabonassar, est célèbre par l'ère qui porte son nom (747) et dont les prêtres chaldéens se servirent pour leurs observations astronomiques. Les continuelles révoltes de Babylone et de son roi Mérodach Baladan contre les Sargonides sont souvent rappelées dans les inscriptions. Babylone resta sous la dépendance de Ninive et fut quelquefois gouvernée par

des princes de la famille royale. A la suite de l'invasion des Scythes, elle devient le siège du nouvel empire Chaldéen. Nabopolassar, qui la gouvernait comme satrape du roi d'Assyrie, fit alliance avec Kyaxarès roi des Mèdes, et après la ruine de Ninive, les deux alliés se partagèrent la domination de l'Asie. L'empire Mède enveloppa l'Assyrie propre, l'Arménie et l'Asie Mineure jusqu'au fleuve Halys ; l'empire Chaldéen s'étendit sur la Susiane, la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine. Nabopolassar jouit en paix de sa nouvelle fortune et s'occupa de relever Babylone, ruinée deux fois par Sanchérib et Assourbanipal. Mais on ne sait pas exactement quelle part lui revient dans cette construction, car tous les travaux exécutés à Babylone sont attribués par les inscriptions à son fils Nabucodorsor, et par Hérodote à la reine Nitocris, mère, selon lui, du roi d'Assyrie Labynètos.

« Ayant remarqué, dit-il, que les Mèdes, devenus puissants, ne pouvaient rester en repos, qu'ils s'étaient rendus maîtres de plusieurs villes et entre autres de Ninive, la reine Nitocris se fortifia d'avance contre eux autant qu'elle put. Elle commença par faire creuser des canaux au-dessus de Babylone : par ce moyen, l'Euphrate, qui traverse la ville par le milieu, de droit qu'il était auparavant, devint oblique et tortueux, au point qu'il passe trois fois par Ardericca, bourgade d'Assyrie. Elle fit faire ensuite de chaque côté une levée digne d'admiration, tant pour sa largeur que pour sa hauteur. Bien loin au-dessus de Babylone, à peu de distance du fleuve et pour en recevoir les eaux quand il vient à déborder, elle fit creuser un lac de 420 stades de tour ; quant à la profondeur, on le creusa jusqu'à ce qu'on trouvât l'eau ; on en revêtit les bords de pierres. Ces deux ouvrages, savoir l'Euphrate rendu tortueux et le lac, avaient pour but de ralentir le cours de ce fleuve en brisant son impétuosité, et d'obliger ceux qui se rendaient par eau à Babylone à faire plusieurs détours et à entrer ensuite dans un lac immense. Elle fit faire ces travaux dans la partie de ses États la plus exposée aux irruptions des Mèdes, et du côté où ils ont le moins de chemin à faire pour entrer sur son territoire.

« Babylone est divisée en deux parties et l'Euphrate la tra-

verse par le milieu. Sous les rois précédents, quand on voulait aller d'un côté de la ville à l'autre, il fallait traverser le fleuve en bateau, ce qui était, à mon avis, fort incommode. Nitocris y pourvut ; le lac qu'elle creusa pour obvier aux débordements du fleuve lui permit d'ajouter à ce travail un autre ouvrage qui a éternisé sa mémoire. Elle fit tailler de grandes pierres ; et lorsqu'elles furent prêtes à être mises en œuvre et que le lac eut été creusé, elle détourna les eaux de l'Euphrate dans ce lac. Pendant qu'il se remplissait, l'ancien lit du fleuve demeura à sec. Alors, on en revêtit les bords de briques cuites, ainsi que les descentes conduisant des petites portes à la rivière, et on s'y prit comme on avait fait pour construire le mur. On bâtit au milieu de la ville un pont avec les pierres qu'on avait tirées des carrières, et on les lia ensemble avec du fer et du plomb. Pendant le jour, on y passait sur des pièces de bois carrées qu'on retirait le soir, de crainte que les habitants n'allassent de l'un et de l'autre côté du fleuve pour se voler réciproquement. Lorsqu'on eut fait passer dans le lac les eaux du fleuve, on travailla au pont. Le pont achevé, on fit rentrer le fleuve dans son ancien lit ; ce fut alors que les Babyloniens s'aperçurent de l'utilité du lac et reconnurent la commodité du pont. »

La paix semblait assurée par l'alliance des Mèdes et des Chaldéens, mais le roi d'Égypte Néko voulut prendre sa part des dépouilles de Ninive, et renouvela les conquêtes de la XVIII^e dynastie. Il passa en Asie, sans attaquer le royaume de Juda, pour n'être pas retardé dans sa marche vers l'Euphrate. Ce petit royaume placé entre deux grands empires était obligé de subir la suzeraineté de l'un ou de l'autre. Il y avait un parti chaldéen et un parti assyrien : le roi Josiah appartenait au premier ; il voulut arrêter l'armée égyptienne près de Magdeddo, à l'endroit où plusieurs siècles auparavant les Syriens confédérés avaient été vaincus par Thoutmès III. L'armée judéenne fut écrasée, Josiah périt dans le combat et Néko, sans s'arrêter à occuper le pays, continua sa marche vers le nord. Mais Nabopolassar chargea son fils Nabucodorsor d'arrêter les progrès du roi d'Égypte. Une bataille décisive se livra près de Karkemish. Néko fut entièrement défait et poursuivi jusqu'en

Égypte. Mais Nabucodorusor, en arrivant à Peluse, apprit la mort de son père, et craignant qu'il ne s'élevât en son absence un compétiteur au trône de Chaldée, il confia à ses généraux le commandement de son armée, traversa avec une faible escorte le désert d'Arabie, et revint à Babylone où le chef des prêtres lui remit le gouvernement.

Le règne de Nabucodorusor qui dura quarante-trois ans (604-561) résume toute la grandeur de l'empire Chaldéen ; cependant il n'est nommé ni par Hérodote ni par Diodore ; Strabon, le seul auteur grec qui en fasse mention, lui attribue une expédition en Afrique et en Espagne. Les inscriptions cunéiformes connues jusqu'ici s'étendent sur les travaux qu'il exécuta à Babylone, mais ne parlent pas de ses guerres. C'est seulement par la Bible qu'on connaît les principaux événements de son règne, ou du moins ceux qui se rattachent à la conquête et à la destruction du royaume de Juda. La situation des Judéens était très critique. Le roi Joiakim avait été installé par Nêko à la place de son frère Iehwachaz. Après la défaite de Nêko à Karkemish, il se soumit à Nabucodorusor pour garder sa place, mais ses préférences étaient toujours pour l'Égypte. Il se révolta, comptant sur l'appui de Nêko qui ne bougea pas. Nabucodorusor envoya en Judée une armée chaldéenne, à laquelle se joignirent des bandes de Moabites et d'Ammonites, toujours jaloux des Judéens. Joiakim mourut pendant le siège de Jérusalem ; ce fut son fils Jeconiah qui paya pour lui ; Nabucodorusor le prit avec ses femmes et ses eunuques et l'envoya à Babylone où il resta trente-sept ans en prison. Toute l'armée judéenne fut déportée avec lui, ainsi que les forgerons et les serruriers, afin d'empêcher la fabrication des armes. Tous les trésors du temple et du palais furent enlevés.

Nabucodorusor croyait sans doute qu'après une si dure leçon les Judéens se tiendraient en repos : il fut bientôt dé trompé. Le roi qu'il leur avait donné, Zedekiah, n'était pas fanatique, mais il fut obligé de céder à l'opinion publique qui voulait la lutte à outrance. Malgré les avis du prophète Jérémie, qui prêchait la soumission, il fit alliance avec Ouaphra (Apriés) roi d'Égypte, il reçut des ambassadeurs d'Ammon, de Moab,

de Sidon et de Tyr et une coalition se forma contre les Chaldéens. Nabucodorsor mit le siège devant Jérusalem, qui résista dix-huit mois ; il n'y avait plus de pain quand l'ennemi entra par la brèche. Le temple fut brûlé, la ville livrée au pillage, ses derniers défenseurs furent déportés avec leurs familles ; les gens les plus pauvres furent seuls laissés en Judée pour cultiver les champs. Les chefs militaires furent mis à mort. Les fils du roi furent tués en sa présence ; puis on lui creva les yeux et on l'emmena chargé de chaînes à Babylone où il mourut en prison. Ensuite Nabucodorsor fit le siège de Tyr ; mais on ne sait pas s'il réussit à s'en emparer. L'issue de sa campagne contre l'Égypte est également incertaine.

Comme les autres rois conquérants, Nabucodorsor fut un grand constructeur. Il employa ses nombreux captifs syriens, juifs, égyptiens et arabes à embellir Babylone dont il fit la première ville du monde. Elle formait un vaste carré défendu par une double enceinte et d'une superficie égale au département de la Seine ; les divers quartiers étaient autant de villes séparées par de grandes étendues de champs cultivés. On a retrouvé sur la rive orientale de l'Euphrate la place du palais royal et des jardins suspendus que le roi avait fait bâtir pour rappeler à sa femme, qui était fille de Kyaxarès, les aspects pittoresques de la Médie ; c'étaient des étages de terrasses, plantées comme celle de l'Isola Bella, dans le lac Majeur. La pyramide à degrés, où les prêtres chaldéens adoraient le Dieu Mérodach, se trouvait aussi dans la cité royale. C'était le plus ancien édifice de Babylone ; Nabucodorsor l'avait fait restaurer, ainsi qu'il le dit lui-même dans une grande inscription conservée à Londres au musée de la Compagnie des Indes. Cette inscription, gravée sur une pierre noire et divisée en dix colonnes contient d'intéressants détails sur la construction et l'architecture des temples et des palais de Babylone. Le plus célèbre de ces édifices est le temple de Bel dont parle Hérodote, et la tour à huit étages de couleurs différentes, à laquelle se rattache la légende de la tour de Babel. Cette tour, qui était restée inachevée depuis un temps immémorial, fut restaurée par Nabucodorsor. La construction de la grande enceinte l'avait annexée à la ville de Babylone,

dont elle était distincte auparavant. Il en reste un énorme monceau de briques à Birs Nimroud. Sur presque toutes ces briques se trouve le nom de Nabucodorusor.

Le règne de Nabucodorusor dura quarante-trois ans. La colère bien naturelle des Juifs contre le destructeur de Jérusalem a donné naissance à une légende, racontée dans le Livre de Daniel, d'après laquelle, en punition de son orgueil, Nabucodorusor aurait été pendant sept ans chassé du milieu des hommes et réduit à la condition des bêtes : « Et on lui donna, comme au bœuf, de l'herbe à manger, et son corps fut trempé de la rosée du ciel, jusqu'à ce que ses cheveux crussent, comme aux aigles, et ses ongles comme aux oiseaux. » Les Juifs captifs à Babylone ont peut être pris pour des images du roi ces grands taureaux ailés à tête humaine qu'ils voyaient à la porte des palais assyriens. C'est aussi dans le Livre de Daniel que se trouve le récit du fameux festin de Balthazar et de la prise de Babylone par Darius le Mède. Ce livre, écrit au temps d'Antiochos Épiphane, ne peut être considéré comme une source historique. La prompte décadence de l'empire chaldéen au lendemain de son plus grand développement avait frappé les imaginations et donné naissance à des contes populaires. Selon Béroze cette décadence aurait été prédite par Nabucodorusor lui-même, vers la fin de sa vie. Après trois rois qui ne firent que passer sur le trône et dont on ne sait que les noms, le dernier successeur de Nabucodorusor, Nabonahid, appelé Labynetos par Hérodote, est assiégé dans Babylone par Kyros roi des Perses et des Mèdes. La ville était bien munie de provisions et se fiait à la force et à la hauteur de ses murailles. Mais Kyros détourna les eaux de l'Euphrate dans le lac creusé par Nitocris et fit entrer son armée dans le lit desséché du fleuve. Si les Babyloniens avaient soupçonné son projet, ils auraient pu prendre l'armée ennemie comme dans un filet en fermant les portes qui conduisaient à l'Euphrate. Mais ils étaient occupés à célébrer une fête. C'est cette circonstance qui donna lieu à la légende du festin de Balthazar. L'armée perso-médique occupa la ville et Nabonahid se rendit au vainqueur qui lui permit d'aller finir ses jours en Caramanie.

CHAPITRE V

Monuments.

Tous les monuments découverts jusqu'ici en Assyrie sont bâtis sur des plates-formes massives en terres rapportées, plus ou moins élevées au-dessus du sol, et dont les faces revêtues de briques, s'inclinaient en larges gradins. Ces terrasses exigeaient presque autant de travail et de dépenses que les édifices qu'elles devaient porter. Dans les basses plaines de la Chaldée, où l'architecture assyrienne paraît avoir pris naissance, ce mode de construction avait probablement pour but de mettre les palais à l'abri des inondations ; on la conserva dans le nord, soit comme moyen de défense, soit pour donner aux habitations royales plus de dignité et de grandeur. Sur cette colline artificielle s'élève le monument porté par un double plancher de briques, dont les deux couches sont séparées par une épaisseur de six pouces de sable ; les briques formant la couche inférieure sont cimentées avec du bitume. Les murs extérieurs et intérieurs de l'édifice sont en briques séchées au soleil et ordinairement revêtues, soit de plaques de pierre sur lesquels sont des bas-reliefs et des inscriptions, soit de peintures décoratives sur des briques émaillées ou sur un enduit de plâtre ou de stuc. Les bâtiments sont toujours carrés et ont généralement deux façades principales. L'intérieur se compose d'une suite de chambres oblongues ou de galeries entourant une cour ou une salle ouverte par le haut ; on n'a trouvé aucune trace de fenêtres. De chaque côté des portes principales sont des taureaux ailés à tête humaine ou quelquefois des lions en haut relief. Comme ils occupent les angles des portes, ils ont toujours cinq pattes, de façon qu'on en voit deux quand on les regarde de face et quatre quand on les regarde de profil.

Les portes étaient cintrées ; l'archivolte était formée de briques vernissées sur lesquelles étaient des figures d'hommes ou

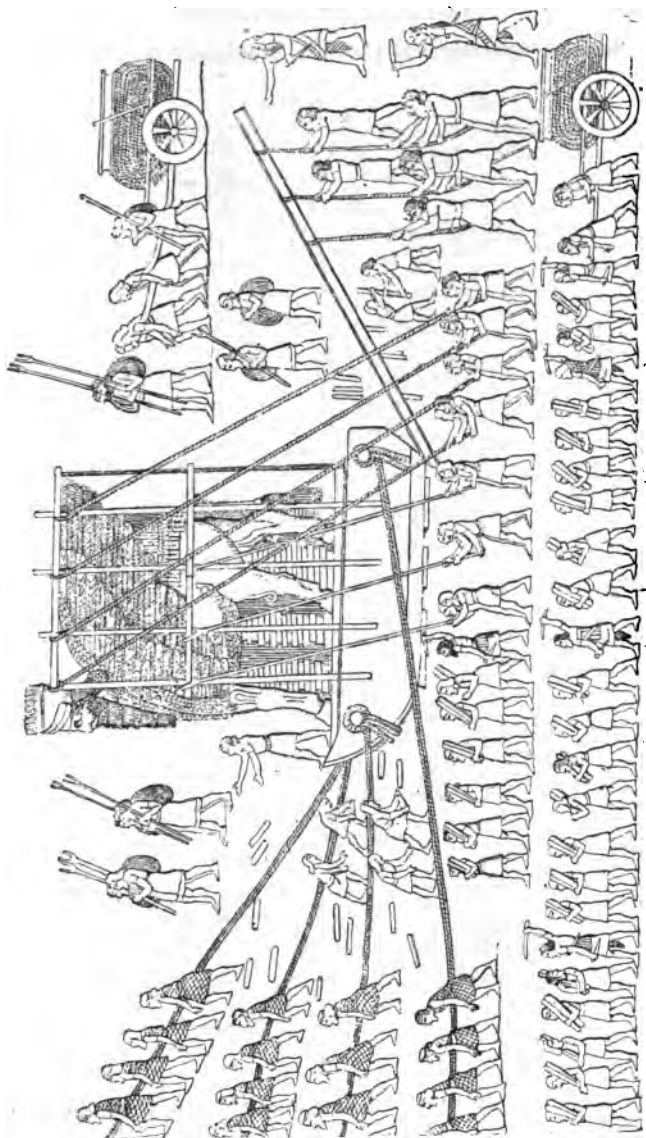
d'animaux en jaune, sur un fond bleu. Une arcade de ce genre avait été enlevée pour être envoyée à Paris ; elle a été précipitée dans le Tigre avec toutes les sculptures trouvées par M. Place. Les Assyriens, qui construisaient en briques, ont dû découvrir de bonne heure l'arcade et la voûte ; c'est une conséquence de la nature des matériaux qu'ils employaient. Sur les monuments représentés dans les bas-reliefs on voit des exemples de coupoles et de demi-coupoles. Dans les palais de Nimroud et de Khorsabad on a retrouvé des canaux voûtés en berceau servant d'égouts. On croit que les salles étroites étaient couvertes par des coupoles et des voûtes en pisé ou en briques. Il y avait aussi des toits en charpente, car dans plusieurs parties des édifices incendiés on a trouvé des restes de poutres carbonisées parmi les décombres. On suppose que les Assyriens employaient des colonnes, surtout à l'intérieur, comme les Perses, qui leur ont emprunté leur architecture, mais on n'a pas trouvé de traces de ces colonnes dans les ruines des palais assyriens. Si elles ont existé, elles devaient être en bois. De petites colonnes avec un chapiteau qui ressemble à la volute ionique, sont quelquefois figurées dans les bas-reliefs.

Le sol des chambres était en briques ou en terre battue et probablement couvert de nattes et de tapis. Le seuil des portes était formé par des dalles sur lesquelles était sculptée une élégante ornementation figurant des tapisseries. Il y a au Louvre et au British Museum des spécimens de cette sculpture décorative. A la partie inférieure des dalles et des briques formant le plancher, on trouve en général le nom du roi qui a fait bâtir l'édifice. Sous les fondations et particulièrement sous le seuil des portes, entre les lions ou les bœufs ailés, on trouve des petites images de divinités et des inscriptions destinées à protéger le monument contre les mauvaises influences. Le roi Sargon fondateur du palais de Khorsabad fait allusion à cet usage religieux dans une inscription traduite par M. Oppert : « Je choisis les emplacements pour les fondations ; je posai les briques non cuites ; la totalité des femmes jeta au milieu des amulettes préservatrices contre les Démons, comme ablution des injures occasionnées par le creusement, en l'honneur des divinités Nisroch, Séré, Militta..... Avec leur permission su-

prême, je bâtis pour demeure de ma royauté des salles en ivoire, en bois d'ébène, de lentisque, de cèdre, de pin, de pistachier ; au-dessus, j'entassai de grandes poutres courbées en cèdre, que j'ai reliées par des poutres droites en pin et en lentisque, contenues par des crampons de fer. » La construction d'un palais en présence du roi est représentée sur des bas-reliefs du British Museum. Des captifs étrangers, reconnaissables à leur costume, accumulent la terre ou les briques de la plate-forme ; de longues lignes d'ouvriers traînent les bœufs ailés avec des cordes et les font glisser à l'aide de rouleaux de bois et de leviers.

Les palais assyriens ont quelquefois une grande étendue ; les temples qu'on a trouvés jusqu'ici sont au contraire de très petites dimensions ; ils sont placés dans les dépendances du palais, comme les chapelles royales de Versailles ou de Fontainebleau. Un de ces édifices, attenant au palais nord-ouest, à Nimroud, et appelé par M. Layard temple du Dieu de la guerre, avait à l'entrée, au lieu de taureaux ailés, deux lions de dimension colossale ; l'un des deux est au British Museum. C'est aussi dans le voisinage des palais qu'on a trouvé les ruines de ces pyramides ou tours à étages, qui étaient à la fois des édifices religieux et des observatoires astronomiques. Ces étages étaient au nombre de sept, répondant aux sept planètes, et diversement colorés ; les deux derniers étages de la pyramide, consacrés à la lune et au soleil était couleur d'argent et d'or. La tour de Birs Nimroud, à Babylone, appartenait à cette classe de monuments, dont il ne reste aujourd'hui que des morceaux de décombres. Il en est de même des murs d'enceinte de Ninive et de Babylone. Quand leur revêtement de briques eut disparu, les terres rapportées dont ils se composaient s'éboulèrent peu à peu, et on n'en reconnaît la place que par une série d'éminences éparses dans la plaine.

Les découvertes de MM. Botta et Layard ont fait entreprendre des recherches dans les ruines de Babylone ; mais les fouilles n'ont pas produit les résultats qu'on en attendait. Telle est l'épaisseur des débris qui recouvrent le sol, qu'il faudrait creuser à une profondeur de quatre-vingts pieds pour arriver au niveau primitif. Tout ce qu'on a pu faire c'est de relever le plan de la



Transport d'un taureau ailé.

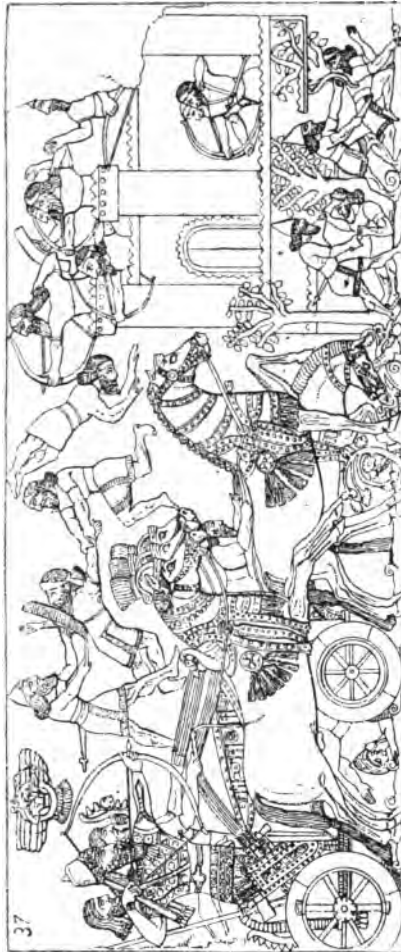
ville et de déterminer la place de la résidence royale, des jar-



Bataille.

dins suspendus et de quelques monuments. Ces monuments

qui faisaient de Babylone la ville la plus magnifique du monde



Prise d'un château fort.

sont devenus depuis près de vingt siècles des carrières de bri-

ques à l'usage des habitants du pays. Comme il n'y avait pas de carrières de pierre en Chaldée, on ne peut guère espérer de trouver dans les ruines de Babylone l'équivalent de ces nombreux et intéressants bas-reliefs qui décoraient les palais de Nimroud, de Khorsabad et de Koyundjick. Les peintures des palais babyloniens ont disparu. Quelques briques émaillées apportées dans nos musées peuvent nous renseigner sur les procédés industriels employés pour ces peintures, mais ne suffisent pas pour nous éclairer sur leur valeur artistique.

Tout dernièrement, des fouilles ont été faites à Tello, en Chaldée par M. de Sarzec, qui a découvert des monuments très curieux, placés aujourd'hui dans la galerie assyrienne du Louvre. Les plus importants sont huit statues en pierre verte, très dure, les unes debout les autres assises, ayant toutes les bras serrés contre la poitrine et les mains jointes. Les têtes manquent malheureusement, mais il y a une tête imberbe, qui appartenait peut être à l'une des statues ; elle est d'une exécution remarquable ; les yeux sont très ouverts, les pommettes saillantes, le menton carré ; mais le nez est mutilé, ce qui empêche de déterminer exactement le caractère ethnographique de la figure. Les mains et les pieds des statues, ainsi que les épaules et l'attache du cou, sont d'un modelé très ferme ; les coudes sont trop pointus. Deux des statues assises représentent un architecte ou un roi constructeur, car elles portent sur les genoux une tablette carrée sur laquelle est figuré un édifice. Des inscriptions sont gravées sur les épaules ou sur les vêtements ; elles n'ont pas encore été déchiffrées. M. de Sarzec a également rapporté des fragments de statuettes, entre autres un petit pied d'un dessin très fin avec un bout d'ornementation très délicate.

La sculpture assyrienne a peut-être emprunté à la sculpture égyptienne quelques procédés techniques, des motifs d'ornementation ou des types décoratifs et les a peut-être transmis à la sculpture grecque ; mais sous le rapport du style et du caractère, l'art assyrien diffère profondément de l'art égyptien, et l'un et l'autre sont séparés de l'art grec par un abîme. Les proportions ne sont pas les mêmes, c'est une autre manière de comprendre et d'exprimer les formes. Les Égyptiens allongent

leurs figures jusqu'à la maigreur et en atténuent les saillies jusqu'à la mollesse ; les figures assyriennes sont trapues et les muscles toujours accusés avec dureté. Entre ces deux excès opposés, l'art grec représente la perfection. Les Grecs seuls, même aux époques primitives, ont su modeler un torse, et il faut être complètement étranger à l'art pour comparer, comme on l'a fait, le guerrier de Marathon et les marbres d'Égine aux sculptures assyriennes, sous prétexte que la barbe et les cheveux sont frisés. Les Assyriens, comme les Égyptiens, rendent beaucoup mieux les formes animales que les formes humaines. Les uns et les autres ignorent absolument la perspective ; les Grecs partageaient cette ignorance, mais on s'en aperçoit à peine, parce qu'ils développent toujours leurs compositions en largeur et mettent toutes les figures sur le même plan. C'est peut-être pour cela qu'ils n'ont pas abordé les scènes historiques si souvent traitées dans les bas-reliefs de l'Égypte et de l'Assyrie. Il faut descendre jusqu'à l'époque romaine pour voir des représentations de ce genre sur la colonne Trajane et la colonne Antonine.

L'art égyptien était un art religieux : il n'a laissé que des temples et des tombeaux. En Grèce, il y aura un art républicain ; les sculpteurs donneront un corps aux croyances du peuple et conserveront l'image de ses athlètes ou de ses héros ; les architectes lui bâtiront des portiques, des stades, des gymnases. L'art assyrien est le type de l'art monarchique ; la religion y tient très peu de place, le peuple y joue le rôle des zéros après un chiffre, le roi remplit seul les immenses palais où loge, pour le servir, toute une armée d'eunuques, de courtisans et de domestiques. Les bas-reliefs qui couvrent les murailles sont des hymnes à sa gloire : Quand il parcourt les longues galeries, il voit partout son image, tout lui rappelle ses exploits, comme à ce roi d'Espagne qui avait un perroquet dressé à lui répéter à toute heure : « Philippe est grand. » Deux sujets sont reproduits à satiété dans les sculptures assyriennes : des chasses royales et des sièges de villes. Quel fort chasseur ! quel terrible guerrier ! Les lions ont beau rugir, il les perce de ses flèches ; leurs dépouilles s'entassent autour de son char. Les machines de guerre battent les murs des forteresses, les corps

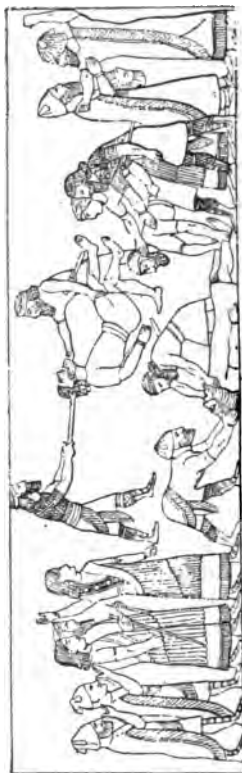
qui jonchent la plaine sont dévorés par les aigles, les vain-



Le compte des têtes coupées.



Insurgés écorchés vifs.



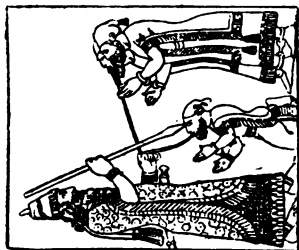
Tortures infligées aux vaincus.

queurs jouent à la balle avec les têtes coupées : un scribe les

compte à mesure qu'on les apporte aux pieds du roi. Les femmes des vaincus implorent sa clémence et, pour l'attendrir, chantent ses louanges au son des harpes ; les prisonniers défilent devant lui : on les empale, on les écorche vifs sous ses yeux, on lui amène les chefs captifs, la chaîne aux pieds, un



Le roi foule aux pieds un ennemi et crève les yeux aux chefs rebelles.



Retour triomphal du roi vainqueur.

anneau passé dans les lèvres ; il leur pose le pied sur la tête, et de sa lance il leur crève les yeux. Il ne se dit pas : « Je suis une bête féroce » ; il pense au contraire qu'il est un bien grand personnage puisque tout le monde a peur de lui.

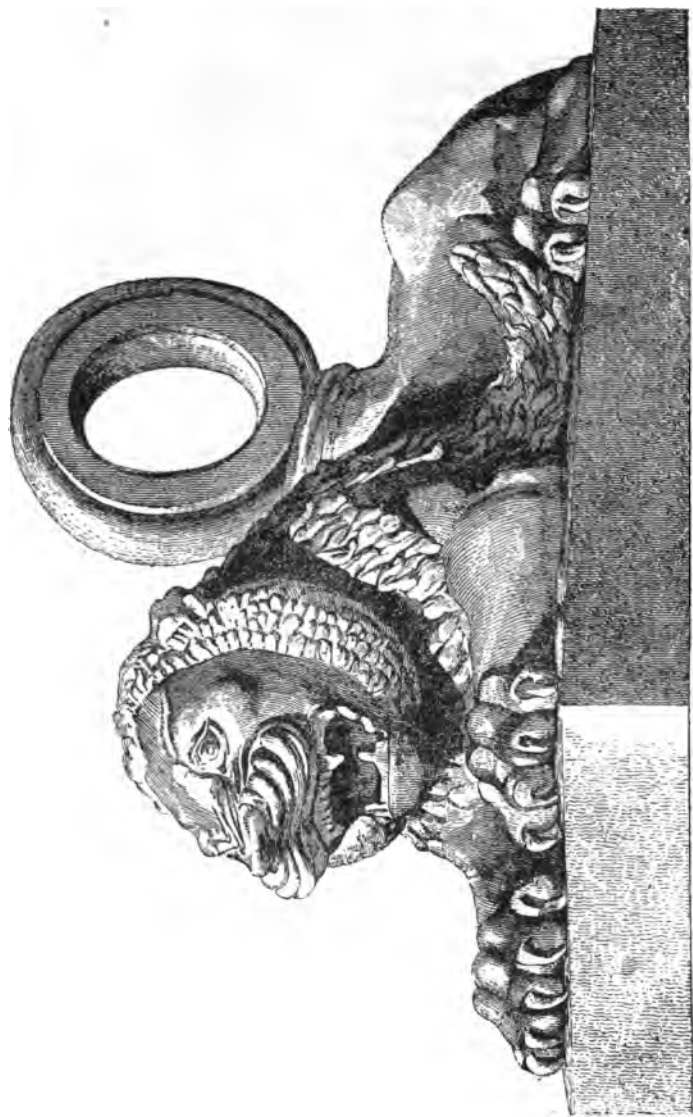
On voit des traces de couleurs sur quelques bas-reliefs assy-

riens, mais il ne semble pas qu'ils aient été entièrement peints. Des feuilles d'or trouvées çà et là parmi les décombres donnent à penser que la dorure était souvent employée dans la décoration des palais. On ne peut rien dire des statues d'or et d'argent dont il est souvent question dans les textes anciens ; les ouvrages en métaux précieux se trouvent rarement dans les ruines ; mais il y a au British Museum un assez grand nombre de menus objets en bronze, en fer, en terre cuite, en albâtre ; un vase de verre portant le nom de Sargon ; quelques objets en ivoire d'un travail égyptien, des fragments de meubles, une curieuse collection de poids en forme de lions couchés,

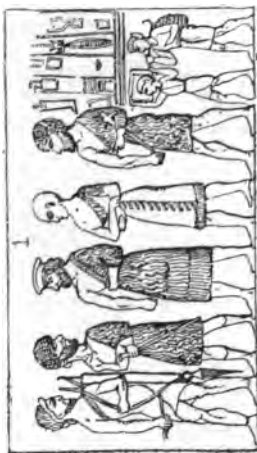


Sculpture en ivoire de travail égyptien trouvée à Nimroud.

dont quelques-uns portent une inscription bilingue, en caractères phéniciens et en caractères cunéiformes. Le beau lion de bronze du musée du Louvre n'était pas un poids comme ceux du Musée britannique. « Cette admirable figure, dit M. de Longperrier, un des plus beaux ouvrages que l'antiquité nous ait légués, parait n'avoir eu d'autre destination que de servir de base et de décoration à l'anneau qui la supporte ; anneau auquel on attachait probablement l'extrémité d'une corde, à l'aide de laquelle on hissait un voile au-dessus de la porte. Ce lion n'était pas mobile ; à sa partie inférieure existe un goujon de scellement ». Ce lion est au milieu de la galerie assyrienne, sur un petit autel à trois faces qui est le premier monument découvert à Khorsabad par M. Botta.

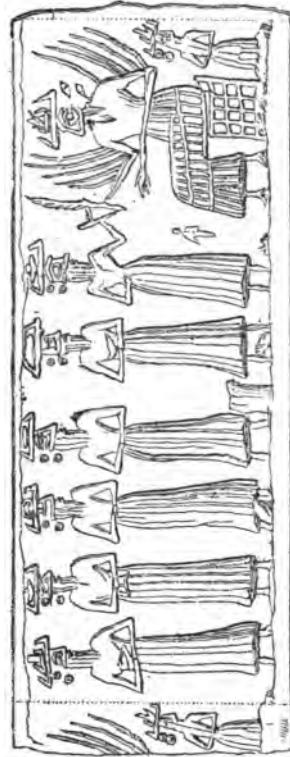


Lion de bronze de Khorsabad (Musée du Louvre);



Cylindres babyloniens.

La glyptique, ou gravure sur pierres dures, était fort cultivée chez les Assyriens. Les pierres gravées en creux se trouvent en très grand nombre dans les ruines assyriennes. Elles ont généralement la forme de petits cylindres, qui servaient de



Cylindres babyloniens.

cachets. Quand on faisait un traité, on en écrivait les termes sur de l'argile humide et on y roulait le cylindre dont l'empreinte servait de signature ; on faisait ensuite cuire la brique imprimée qui formait un écrit authentique et inaltérable. Il y

a au British Museum de ces contrats sur brique avec empreintes de cylindres gravés. Le cristal de roche, le lapis-lazuli, la cornaline, la chalcédoine, l'agate, l'hématite, le jaspé, la serpentine, le feldspath, toutes les pierres dures étaient employées à faire ces cylindres qu'on perceait d'un trou pour y passer une tige métallique terminée par des anneaux. L'exécution des gravures est quelquefois très fine ; le plus beau spécimen est un cylindre du musée britannique trouvé par M. Layard qui le regarde comme le sceau du roi Sanchérîb ; mais le plus souvent les cylindres assyriens, comme les scarabées égyptiens, sont des œuvres d'un travail assez grossier. Les sujets des gravures sont en général empruntés à la religion ; ces êtres mixtes dans lesquels les formes humaines sont associées aux formes animales, sont très souvent reproduits sur les cylindres comme dans les bas-reliefs des palais. Quelquefois on y voit représentées des scènes de chasse ou de guerre, un roi sur son char, ou des sujets fantastiques, dont on ignore la signification. Il y a sur quelques-uns de courtes inscriptions en caractères cunéiformes, quelquefois en caractères sémitiques. On distingue les cylindres proprement assyriens des cylindres babyloniens, qui sont les plus nombreux, et des cylindres persans ou phéniciens qui sont plus rares. On n'en a pas trouvé jusqu'ici de postérieurs aux Achéménides.

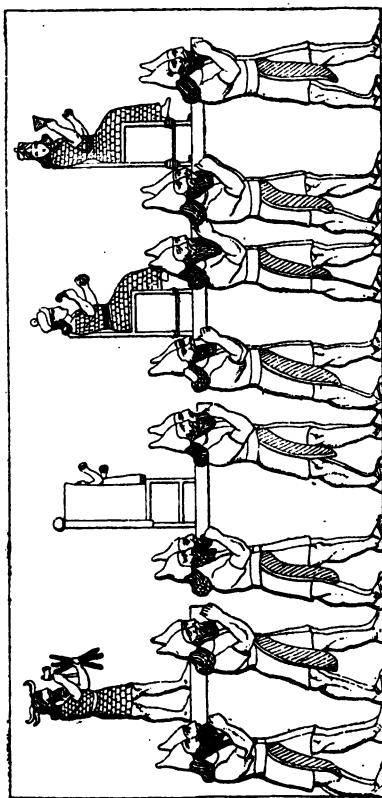
Religion.

On sait très peu de chose de la religion des Assyriens et des Chaldéens, malgré les savantes recherches dont elle a été l'objet depuis ces dernières années. Les races diverses qui se sont rencontrées et plus ou moins confondues dans la Mésopotamie avaient apporté avec elles des divinités nationales dont le caractère originel a pu se conserver plus ou moins dans les cultes locaux, mais à mesure que les races se groupaient dans l'unité d'un grand empire, les religions, distinctes à l'origine, se sont associées dans une hiérarchie artificielle au sommet de laquelle planait un Dieu suprême, de même qu'au-

dessus des dynasties provinciales s'étendait la suzeraineté du grand roi d'Assyrie. A Ninive, ce suzerain des Dieux s'appelait *Assour*; c'est lui que les rois invoquent toujours comme leur protecteur spécial. De lui émanent, selon M. Lenormant, d'abord les trois Dieux cosmiques, *Oannés*, *Bel*, *Aou*, et leurs formes féminines, *Anattis*, *Mylitta* et *Taauth*; puis une trinité sidérale, composée du soleil (*Samas*), du Dieu lune (*Sin*) et de l'atmosphère (*Bin*), et cinq divinités planétaires, *Adar* (Saturne), *Mérodach* (Jupiter), *Nergal* (Mars), *Istar* (Vénus) et *Nébo* (Mercure). Quelques autres noms divins, tels que ceux des Dieux *Nisroch* et *Nouah*, des Déeses *Nana* et *Zerpanit*, sont souvent employés dans les inscriptions. Ce panthéon astronomique était complété par douze conseillers divins présidant aux douze signes du zodiaque, et par tout un peuple de divinités inférieures. La complication de ce système suffirait pour y faire reconnaître une œuvre sacerdotale.

A Babylone, le Dieu suprême était désigné sous le nom d'El ou sous celui de Bel, à moins que ces noms ne soient des titres communs à tous les Dieux. Le rôle réservé à Assour par les rois de Ninive paraît avoir été attribué sous le nouvel empire chaldéen aux Dieux *Nébo* et *Mérodach*, dont le nom entre dans la composition de plusieurs noms royaux. Mais quelques noms divins ne nous font pas plus connaître la religion d'un peuple que des listes de rois ne nous apprennent son histoire. Il faudrait tout au moins savoir sous quelle forme ces Dieux étaient adorés, et nous sommes très peu avancés sous ce rapport. Dans les sculptures des palais et sur les cylindres gravés, on voit des figures d'un caractère évidemment symbolique, mais on ne sait pas ce qu'elles représentent. Un bas-relief du British Museum nous montre des soldats assyriens portant des statues sur leurs épaules. Les deux premières sont des Déeses assises et richement vêtues; au-dessus de leur coiffure est une étoile; la troisième est presque cachée dans une petite niche. La quatrième statue est celle d'un Dieu debout, vêtu d'une courte tunique; sa tête porte deux paires de cornes étalées comme dans certaines figures égyptiennes; une de ses mains tient une hache, l'autre un triple dard, probablement la foudre. Ces statues sont-elles celles qui avaient été enlevées et transportées

à Babylone, et que Sanchéril fit ramener triomphalement à Ninive ? Sont-ce les Dieux d'un peuple vaincu ? Il est difficile de le savoir ; ce bas-relief est du nombre de ceux que M. Layard a



Soldats assyriens portant des statues.

trouvés dans le palais S.-E. de Nimroud, et dont la plupart avaient été enlevés à des édifices plus anciens.

L'art assyrien, comme l'art égyptien, associe très souvent les formes animales aux formes humaines. L'art grec adopta plus

tard, en les transformant, quelques-uns de ces types mixtes que l'Assyrie avait peut-être empruntés à l'Égypte; ainsi le



Porte du palais de Sargon à Khorsabad.

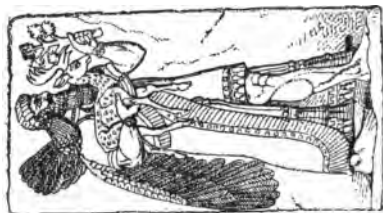
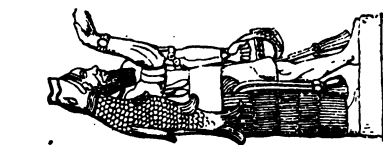
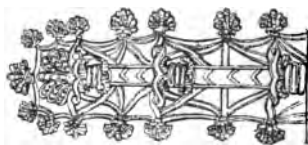


Lion ailé et taureau ailé aux portes des palais de Nimroud et de Kouyunjik.

sphinx égyptien prend des ailes en Assyrie et les conserve en Grèce. M. Layard a trouvé deux de ces sphinx ailés dans le



Symbole protecteur du roi.

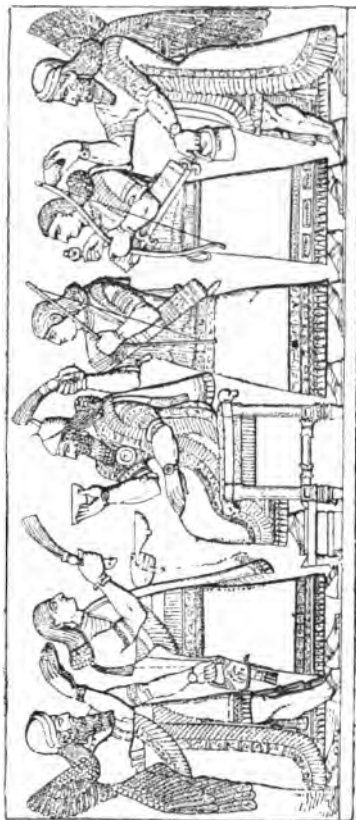


Ange ou Dieu. — L'arbre sacré.

palais S.-O. de Nimroud; malheureusement, ils étaient si calcinés, qu'à peine exposés à l'air, ils tombèrent en morceaux; M. Layard n'eut que le temps d'en faire un dessin. La tête était imberbe et coiffée d'une tiare autour de laquelle s'enroulait



Anges assyriens agenouillés devant l'arbre de vie.



Anges tenant le cône sacré de chaque côté du roi.

une triple paire de cornes. Ce type est celui des lions ailés qui décoraient la porte du palais N.-O. de Nimroud, seulement ces lions sont debout et leur tête est barbue.

Dans le palais de Sargon à Khorsabad, ce ne sont pas des lions, mais des taureaux ailés qui gardent l'entrée. Leur tête est celle d'un homme et n'a conservé du bœuf que les oreilles. Ces taureaux, qu'on peut voir au Musée du Louvre, sont d'un beau caractère décoratif, surtout lorsque deux taureaux de grandeur inégale sont groupés de chaque côté des portes. Pour les Assyriens c'était sans doute l'expression d'un symbole dont le sens nous échappe, car dans un bas-relief du Louvre qui représente des barques naviguant sur un fleuve, on voit, à côté des poissons, deux taureaux ailés, dont l'un porte une tête humaine barbue et coiffée de la tiare. On a trouvé dans les ruines de Persépolis des taureaux à tête humaine semblables à ceux des palais assyriens, si ce n'est que les plumes de leurs ailes sont relevées à l'extrémité. Si, comme on le croit, les Chérubins qui portaient l'Arche d'Alliance étaient des taureaux ailés, il est probable qu'ils n'avaient été admis dans le temple d'Iahweh qu'à titre d'ornements ; cependant on voit dans la Genèse un Chérub gardant l'entrée du paradis. Le Griffon pourrait bien être la forme grecque du Chérub. Il est probable que les Grecs voyaient souvent, sur des tissus fabriqués à Babylone, des animaux fantastiques associés au culte des Dieux de la lumière ; il ne leur en fallait pas davantage pour mettre un lion ailé à tête d'aigle à côté des images d'Apollon. Ils ne comprenaient pas plus que nous ce que cela signifiait, mais ils ne s'en inquiétaient guère ; on en pouvait tirer un beau type artistique, et cela leur suffisait.

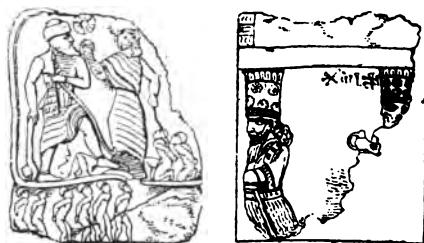
Dans les bas-reliefs égyptiens représentant des batailles, on voit, au-dessus du roi, comme emblèmes de la protection divine, soit le disque du soleil entre deux serpents, soit un épervier, ou plus souvent un vautour tenant une plume d'autruche ou une croix ansée. Dans les bas-reliefs assyriens l'emblème protecteur placé au-dessus du char royal est un cercle auquel sont attachées des ailes et une queue d'oiseau. Quelquefois, comme sur l'obélisque de Nimroud, ce cercle renferme un ou plusieurs cercles plus petits, ce qui fait penser à un passage d'Ezéchiel « une roue dans le milieu d'une roue ». Plus souvent encore, du milieu de ce cercle, sort le buste d'un archer coiffé de la tiare royale. On suppose que ce symbole représente As-

sour, le Dieu national de Ninive. On le retrouve dans les bas-reliefs persans, et alors il représente probablement Ormuzd ; d'autres y voient seulement le *ferwer*, ou ange gardien du roi. Sur le cylindre de Sanchérib, ce cercle ailé est gravé devant l'image du roi ; mais, outre le buste du milieu, il y a deux têtes au-dessus des deux ailes, comme si on avait voulu représenter une triade divine. Au-dessous est une tige d'arbre portant des fruits. Un autre arbre artificiel d'un dessin différent et assez compliqué se voit souvent sur les bas-reliefs. Ce symbole n'a pas été expliqué d'une manière satisfaisante ; on le nomme provisoirement l'arbre sacré, ou arbre de vie. A droite et à gauche on voit souvent des figures ailées, quelquefois agenouillées, tenant d'une main un cône semblable à une pomme de pin, de l'autre une sorte de panier à anse. La tête de ces anges assyriens est coiffée d'un bonnet à double paire de cornes. Quelquefois ils tiennent à la main un bouquet de fleurs ou portent sur le bras un daim.

Cette récolte mystique d'un fruit inconnu est très souvent reproduite sur les bas-reliefs, mais le personnage ailé qui accomplit la cérémonie n'est pas toujours le même. Tantôt il a une tête d'aigle, tantôt il a pour manteau une peau de poisson dont la tête lui sert de capuchon. On croit que la figure à tête d'aigle est le Dieu Nisroch, auquel Sanchérib offrait un sacrifice lorsqu'il fut assassiné par deux de ses fils. Quant au personnage coiffé d'un poisson, il répond exactement à la description que fait Bérose du Dieu-poisson Oannès. « Il avait tout le corps d'un poisson, mais, par-dessous sa tête de poisson, une autre tête qui était celle d'un homme, ainsi que des pieds d'homme qui sortaient de sa queue de poisson. » Les formes de poisson étaient aussi attribuées au Dieu Dagon, qui, selon la Bible, avait un temple chez les Philistins, et à la Déesse Atergatis ou Derkétô, mère de Sémiramis. On croit reconnaître Dagon et Derkétô sur une pierre babylonienne du British Museum où on voit un homme et une femme dont les jambes sont remplacées par une queue de poisson. Ce type a passé dans l'art étrusque, où on le voit assez souvent reproduit, et dans l'art grec, où il est devenu, non pas, comme on le croit à tort, celui des Sirènes, qui sont des femmes-oiseaux,



Peinture babylonienne.



Fragments de sculpture babylonienne.

mais celui du Triton et de la Tritonide. Il y a encore dans les



Peinture babylonienne.

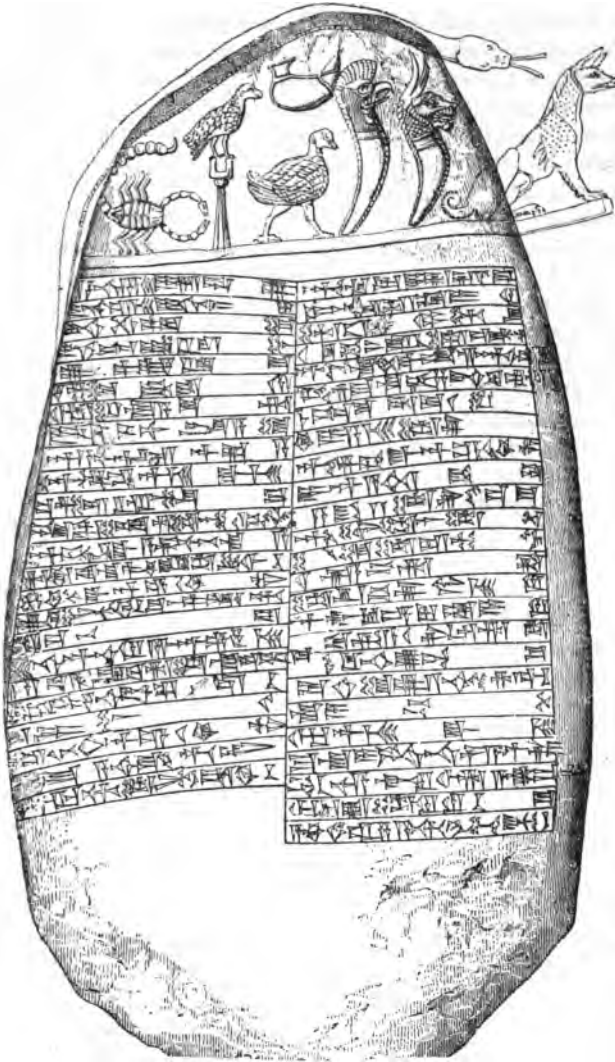


Cylindre babylonien.

bas-reliefs assyriens d'autres combinaisons de formes, un ser-

pent avec la tête et les pattes d'un aigle, un homme avec une tête de lion, des oreilles pointues et des pattes d'oiseau, et d'autres symboles qu'on n'a pas expliqués jusqu'ici. Ces êtres hybrides, reproduits à profusion sur les cylindres et les pierres gravées, étaient selon la cosmogonie chaldéenne les premières ébauches de la création. Voici comment cette cosmogonie est exposée dans un fragment de Béroze.

« Il y eut un temps où tout était ténèbres et eau, et dans cette eau s'engendrèrent des animaux monstrueux, nés spontanément, et des figures les plus diverses : des hommes à deux ailes, et quelques-uns avec quatre, à deux faces, à deux têtes, l'une d'homme et l'autre de femme, sur un seul corps, et avec les deux sexes en même temps ; des hommes avec des jambes et des cornes de chèvre, ou des pieds de cheval ; d'autres avec les membres postérieurs d'un cheval et ceux de devant d'un homme, semblables aux hippocentaures. Il y avait aussi des taureaux à tête humaine, des chiens à quatre corps et à queue de poisson, d'autres quadrupèdes aux formes confondues, des poissons, des reptiles, des serpents et toutes sortes de monstres merveilleux réunissant dans leur figure les éléments de divers règnes, dont on voit l'image dans le temple de Bel. Une femme nommée Omorca présidait à cette création, elle porte dans la langue des Chaldéens le nom de Taauth ; chez les Grecs, c'est la mer et la lune. Les choses étant en cet état, Bel survint et coupa la femme en deux ; la moitié inférieure de son corps devint la terre et la moitié supérieure le ciel, et les êtres qui vivaient en elle disparurent. Ceci est une manière figurée d'exprimer la production de l'univers et des êtres animés par la matière humide. Bel alors trancha sa propre tête, et les autres Dieux ayant pétri son sang avec la terre, il en naquit des hommes qui, pour cela, sont doués d'intelligence et participent de la pensée divine. Bel ayant divisé les ténèbres, sépara le ciel et la terre et ordonna le monde ; et tous les êtres qui ne pouvaient supporter l'action de la lumière périrent. Bel voyant que la terre était déserte, quoique fertile, commanda à l'un des Dieux secondaires de se couper la tête à lui-même, et pétrissant avec la terre le sang qui coulait, il créa les animaux qui peuvent vivre au contact de l'air. Bel forma aussi les astres, le soleil, la lune et les cinq planètes. »



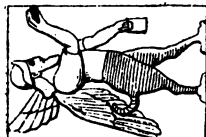
Caillou babylonien. (Bibliothèque nationale.)

Il n'est pas certain que ces formes empruntées à l'animalité fussent toujours employées, comme dans la symbolique égyptienne, à représenter des Dieux. Quelques-uns de ces types bizarres sont peut-être des Démons, soit qu'on prenne ce mot dans l'acception générale que lui donnaient les Grecs, soit qu'on lui attribue le sens restreint et défavorable qu'il a gardé dans la langue religieuse des modernes. La lutte du bien et du mal, qui faisait le fond de la religion des Perses, paraît avoir occupé une grande place dans celle des Assyriens. Sur un bas-relief du British Museum provenant d'un petit temple de Nimroud, on voit un personnage à quatre ailes, coiffé du bonnet à triple rang de cornes, tenant de chaque main un triple dard, semblable au tonnerre du Zeus grec. Il poursuit un monstre ailé au corps de lion, aux pattes d'aigle, aux oreilles pointues comme celles du lynx, et qui, tout en fuyant retourne la tête et ouvre une gueule menaçante. On croit que c'est un combat de l'Héracles assyrien, Adar-Samdan, contre le mauvais Esprit. Sur la pierre de la Bibliothèque Nationale connue sous le nom de Caillou Michaux, il y a des êtres fantastiques d'une laideur voulue, d'une physionomie moitié effrayante, moitié ridicule, comme celle que le moyen âge a donnée à ses Diables. Sur une foule de cylindres on voit des animaux monstrueux vaincus et terrassés par des personnages ailés qu'on pourrait appeler des Anges. Ces pierres étaient probablement des amulettes contre les Démons auxquels on attribuait les maladies. La Magie tenait lieu de médecine et formait une branche de la religion. L'astrologie n'avait pas moins d'importance; on attribuait aux planètes une influence sur la destinée humaine, et si les prêtres Chaldéens, du haut de leurs tours à sept étages, observaient avec tant de soin les mouvements célestes, ce n'était pas par amour de la science, c'était pour prédire l'avenir.

On ne sait pas exactement quelles étaient les croyances des Assyriens sur la vie future, qui tient tant de place dans la religion égyptienne. Dans la *descente d'Istar aux enfers*, sorte d'épopée mythologique dont M. Oppert a fait une traduction, le « Pays immuable » est décrit dans des termes qui pourraient s'appliquer au Scheol des Juifs; c'est « la demeure où on entre sans en sortir, le chemin qu'on descend sans revenir, la prison

où on n'a que de la poussière pour sa faim, de la boue pour aliment, où l'on ne voit pas la lumière, où l'on demeure dans les ténèbres, où les ombres, comme des oiseaux, remplissent la voûte ». C'est la description du tombeau ou des cimetières. Selon M. Lenormant « les tristesses du Pays immuable sont les mêmes pour tous les hommes, quelle qu'ait été leur conduite pendant la vie ; les seules récompenses dont il soit question pour la piété et la vertu sont purement terrestres ». Diogène de Laërte parle d'une résurrection finale enseignée par les Chaldéens, mais cette croyance peut s'être produite tardivement, comme chez les Juifs, et sous une influence étrangère. On n'a pas pour l'Assyrie la ressource des tombeaux, qui fournissent de si précieux renseignements à l'archéologie égyptienne. Les cercueils de terre cuite émaillée trouvés à Warka par M. Loftus et qui sont au British Museum ne paraissent pas antérieurs à l'époque de Arsakides.

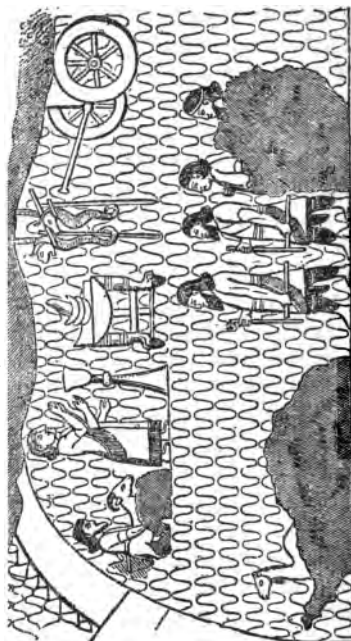
On en sait encore moins sur les rites de la religion assyrienne que sur ses dogmes. Quelques bas-reliefs paraissent représenter des cérémonies religieuses. Dans l'un on voit deux prêtresses devant une sorte de flambeau au sommet duquel est un cône, peut-être le feu sacré. Sur un bassin porté par un trépied est un faisceau de baguettes, soit pour alimenter le feu, soit pour pratiquer cette divination par les dards mentionnés par Ezechiel : « Le roi de Babel s'arrête à la croix des chemins, au carrefour des deux routes, pour tirer un présage ; *il remue les dards*, interroge les Thérâphim, examine le foie de la victime. » Près des deux trépieds sont deux perches portant des disques ornés de banderolles. Sur un autre bas-relief, le trépied et le flambeau reparaissent, et derrière les deux prêtresses on amène une chèvre, peut-être pour le sacrifice. Mais ce qui est très curieux, c'est que les divinités auxquelles paraît être adressée l'invocation sont deux serpents attachés à des croix, dont l'un a une tête de chien, l'autre une tête de lion avec des oreilles pointues. Derrière ces deux serpents crucifiés est une voiture à deux roues. Je ne crois pas que les savants aient essayé d'expliquer ce singulier bas-relief. Un autre, où on retrouve le trépied avec le flambeau, se rattache aux scènes si souvent répétées des chasses royales. Cinq lions morts sont



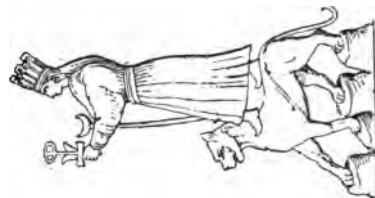
Figures hybrides : Sphinx, homme-poisson, homme-oiseau, cheval ailé, griffon.



Héros étouffant un lion (Khorabud).

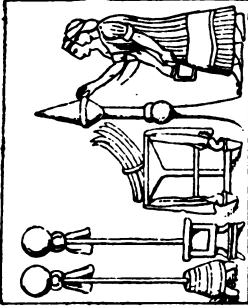


Sacrifice à des Dieux-serpents.

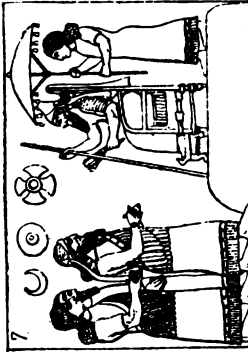


Déesse assyrienne sculptée sur le roc à Mithras.

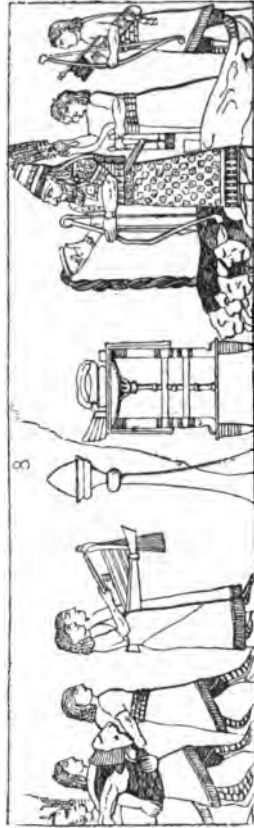
couchés aux pieds du roi qui verse une libation sur leur tête, et derrière des musiciens qui jouent de la harpe, on voit porter la dépouille d'un sixième lion. Il se peut que la destruction



Cérémonie religieuse.



Adoration des saïres.



Sacrifice après la chasse aux lions.

des animaux nuisibles ait été considérée comme un acte religieux en Assyrie comme chez les Perses, dont la religion paraît avoir eu quelques traits communs avec celle des Assyriens.

Mœurs et Coutumes.

Malgré la rareté des représentations religieuses dans les palais, on voit par les inscriptions que les rois d'Assyrie étaient très dévots, mais d'une autre manière que les rois d'Égypte. C'est toujours par ordre d'Assour qu'ils font la guerre, et ils consacrent toujours leurs victoires en forçant les vaincus à reconnaître la gloire d'Assour; mais ils ne se disent pas ses enfants, ils ne s'attribuent pas une part de sa divinité, ils ne sont que ses ministres zélés et obéissants. Leurs prières ont quelquefois un ton d'humilité qu'on ne retrouve guère que chez les Juifs : « Que jamais n'approchent de moi le courroux et la fureur du Dieu, dit une inscription d'Assour-banipal; que mes manquements et mes péchés soient effacés, que je sois réconcilié avec lui, car je suis l'esclave de sa puissance, l'adorateur des grands Dieux ». La piété de Nabucodorsor s'exprime dans des termes analogues : « Je me suis confié au Dieu Marduk (Mérodach); j'ai pris le bord de son vêtement, et il a scruté les désirs secrets de mon cœur. Seigneur, je te bénis, moi la créature de tes mains. Rehausse ton empire suprême, propage l'adoration de ta divinité, excite-la dans mon cœur, que ma vie te soit consacrée. » Le roi était probablement le chef de la religion; la statue d'Assour-nazirpal trouvée dans un petit temple de Nimroud le représente avec des attributs qui paraissent sacerdotaux : une sorte de fléau et une petite crosse; en Égypte on voit souvent ces attributs dans la main des rois et des Dieux. Quand le roi est représenté comme chef politique ou militaire, il est ordinairement coiffé d'une tiare en forme de cône tronqué surmonté d'un petit cône pointu. Derrière cette tiare pendent ordinairement deux longues bandelettes frangées. Le parasol est aussi un attribut de la royauté, ainsi que les chasse-mouches tenus par des eunuques. Le roi porte ordinairement des boucles d'oreilles, des bracelets aux bras et aux poignets; sa barbe et ses cheveux sont frisés régulièrement, sa robe est d'un tissu épais, semée d'étoiles et bordée de longues franges.

Les Asiatiques n'ont jamais eu d'autre gouvernement que

la monarchie, et ils ne conçoivent même pas qu'il en puisse exister d'autres. L'autorité royale n'est pas limitée ou atténuée en Orient comme dans la plupart des monarchies européennes, mais le roi délègue son pouvoir à des satrapes ou à des pachas analogues à nos ministres et à nos préfets. Le roi les appelait à tour de rôle à donner leur nom à l'année dans les fastes chronologiques. Comme dans toutes les monarchies orientales, les premiers dignitaires de l'État, ceux qui étaient directement attachés au service du roi étaient des eunuques. Ce sont ces personnages imberbes et gras qu'on voit figurer autour du monarque dans tous les bas-reliefs. Les femmes, séquestrées dans le harem, ne paraissent pas dans les cérémonies officielles, et c'est pour cela qu'elles sont très rarement représentées dans les sculptures. Les provinces vassales conservaient généralement leur administration nationale et même leurs chefs héréditaires, sous la suzeraineté des rois d'Assyrie ; mais lorsqu'elles se révoltaient, le roi les dépouillait de ce privilège, et selon la formule souvent répétée dans les inscriptions, il « les traitait comme les Assyriens », c'est-à-dire qu'il les plaçait sous l'autorité directe des satrapes, qui percevaient les impôts, organisaient le contingent militaire et commandaient les garnisons. Au-dessous de ces satrapes, comme au-dessous de nos préfets, il y avait dans chaque bourg, selon M. Lenormant, un maire et un conseil municipal. Le même auteur affirme qu'il n'existait pas de castes héréditaires en Assyrie, pas d'autre aristocratie que celle des fonctionnaires ; la nation était donc divisée comme chez nous en deux classes, celle qui émargeait au budget et celle qui payait les impôts. Au-dessous de l'immense hiérarchie des fonctionnaires s'étendait le niveau égalitaire de la servitude. Mais à Babylone où la population se composait d'éléments kouchites, touraniens et sémitiques qui s'étaient superposés, les Chaldéens, restés en possession du sacerdoce, y formaient la classe dirigeante.

« Dès les temps les plus anciens, dit M. Lenormant, l'astronomie était, à Babylone et au Chaldée, beaucoup plus avancée qu'elle ne le fut jamais en Égypte. Tous les progrès qu'on pouvait réaliser dans cette science, avec le simple secours des yeux

et sans l'aide d'instruments d'optique perfectionnés, avaient déjà été accomplis par les Chaldéens. Ils avaient même reconnu le déplacement annuel du point équinoxial sur l'écliptique, dont on attribue d'ordinaire la découverte à l'astronome grec Hipparque... La science des nombres, indispensable à toute astronomie un peu savante, était aussi fort avancée chez ce peuple. La bibliothèque fondée par Assour-banipal contenait plusieurs traités d'arithmétique, dont les débris donnent à penser que ce fut à la civilisation de la Mésopotamie que Pythagore emprunta le système de la fameuse table de multiplication à laquelle son nom est demeuré attaché. Elle contenait aussi des catalogues d'observations stellaires et planétaires dont les débris sont parvenus jusqu'à nous. Les Assyriens avaient été sur ce terrain les élèves des Babyloniens, et leur science était la même. Les astronomes de la Mésopotamie étaient parvenus à déterminer le mouvement moyen journalier de la lune, dont le cours avait été pour eux le principe de la mesure du temps, et par la période de 223 lunaisons qu'ils connurent, ils étaient arrivés à prédire les éclipses de la lune. La plus anciennement calculée, celle du 10 mars 721 avant Jésus-Christ, leur est due et leurs calculs ne diffèrent des nôtres que de quelques minutes. Quant aux éclipses du soleil, ils n'osaient, dit Diodore, les prédire et se contentaient de les observer et de les enregistrer.

« Beaucoup de choses encore en usage dans l'astronomie nous viennent de la civilisation chaldéo-assyrienne. Telles sont la division de l'écliptique en douze parties égales constituant le zodiaque, dont les figures ou catastérismes paraissent avoir la même origine ; la division du cercle en 360 degrés, du degré en 60 minutes, de la minute en 60 secondes et de la seconde en 60 tierces. Ce sont aussi les Chaldéo-Assyriens qui instituèrent la semaine de sept jours, consacrés aux sept planètes qu'ils adoraient, et l'ordre de leurs jours n'a pas été changé. Inventeurs du gnomon, ils furent les premiers à diviser la journée en 24 heures, l'heure en 60 minutes, la minute en 60 secondes. Tout cela reposait sur la méthode de numération des fractions particulière aux Chaldéo-Assyriens. Ils divisaient l'unité en soixante parties égales, divisées à leur tour

en soixante, et ils continuaient à l'infini l'échelle des fractions inférieures, toutes sexagésimales les unes par rapport aux autres. C'était le résultat d'une combinaison savante, destinée à relier le système décimal et le système duodécimal : 60 en effet a pour diviseurs tous les diviseurs de 10 et de 12. La numération sexagésimale réglait l'échelle des diviseurs et des multiples dans le système métrique de Babylone et de Ninive, le mieux organisé de toute l'antiquité. C'est le seul, jusqu'à notre système métrique français, dont toutes les parties fussent scientifiquement coordonnées. La coudée, de 525 millimètres de longueur était la base du système. On la divisait en 60 lignes, correspondant aux 60 minutes du degré. Multipliée par 360, c'est-à-dire par le nombre des degrés du cercle, elle produisait le stade (de 189 m.) unité des mesures itinéraires. Le pied de 0 m.,315, était à la coudée :: 3 : 5 et comprenait par conséquent 36 lignes. Le carré construit sur ce pied (0 m. c., 100) devint l'unité inférieure des mesures de superficie. Le cube du pied était le médimne (de 34 litres 56) pivot du système des mesures de capacité ; le poids du pied cube rempli d'eau avait donné le talent (de 30 kil. 650 gr.) unité de poids, dont la division par fractions sexagésimales produisait la mine (de 510 gr. 83) et la drachme (de 8 gr. 513). La plupart de ces mesures passèrent dans les différentes contrées de l'Asie et même chez les Grecs, souvent en conservant leurs noms, car *μνα* et *ῥεῖλος* sont des mots assyriens hellénisés. »

Dans l'énumération des richesses de la bibliothèque d'Assurbanipal, M. Lenormant parle aussi des livres d'histoire naturelle : « On remarque avec intérêt le fragment d'une liste de toutes les espèces animales que connaissaient les Assyriens, classées méthodiquement par familles et par genres. On est étonné d'y voir que les Assyriens avaient inventé une nomenclature scientifique, pareille dans son principe à la nomenclature linnéenne. En regard du nom vulgaire de l'animal dans la langue parlée, est placé un nom savant et idéographique, composé d'un signe de genre invariable et d'une épithète caractéristique qui varie pour chaque espèce. » Malheureusement tout n'est pas également respectable dans le bagage scientifique des Chaldéens ; M. Lenormant, à qui j'ai emprunté ce ré-

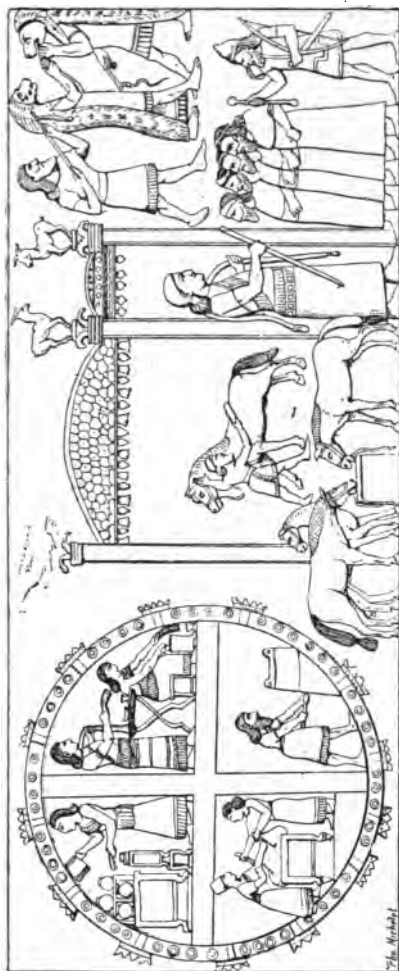
sumé de leurs connaissances positives, a fait tout un volume



Attaque et défense d'une forteresse.

sur leurs sciences chimériques, la magie et l'astrologie. Ils

nous ont légué un tas de superstitions qui ont traversé le



Intérieur d'un fort et pavillon royal.

moyen âge et dont nos campagnes ne sont pas encore débar-
rassées. Ils traitaient les maladies par des conjurations et des

exorcismes, la divination était le but de leurs observations astronomiques ; ils vendaient des talismans, des horoscopes et des almanachs prophétiques, et c'est précisément cette fausse science qui leur assurait une influence énorme sur les individus, sur les familles et sur l'État.

« Les Chaldéens, dit Diodore, sont les plus anciens des Babyloniens ; ils forment dans l'État une classe semblable à celle des prêtres en Égypte. Institués pour exercer le culte des Dieux, ils passent toute leur vie à méditer les questions philosophiques, et ils se sont acquis une grande réputation dans l'astrologie. Ils se livrent surtout à la science divinatoire et font des prédictions sur l'avenir ; ils essayent de détourner le mal et de procurer le bien soit par des purifications, soit par des sacrifices, soit par des enchantements. Ils sont versés dans l'art de prévoir l'avenir par le vol des oiseaux ; ils expliquent les songes et les prodiges. Expérimentés dans l'inspection des entrailles des victimes, ils passent pour saisir exactement la vérité. Mais toutes ces connaissances ne sont pas enseignées de la même manière que chez les Grecs. La science des Chaldéens est une tradition de famille ; le fils qui en a hérité de son père est exempt de toute charge publique. Ayant pour précepteurs leurs parents, ils ont le double avantage d'apprendre toutes ces connaissances sans réserve, et d'ajouter plus de foi aux paroles de leurs maîtres... Les Chaldéens, demeurant toujours au même point de la science, reçoivent leurs traditions sans altérations ; les Grecs, au contraire, ne songeant qu'au gain, créent toujours de nouvelles sectes, se contredisent entre eux sur les doctrines les plus importantes, et jettent le trouble dans l'âme de leurs disciples qui, ballottés dans une incertitude continuelle, finissent par ne plus croire à rien. » Ainsi ce que Diodore admire dans les Chaldéens ce n'est pas leur esprit d'observation, c'est leur routine et leur charlatanisme, et cela après que la Grèce avait eu Hippocrate et Aristote ; et malheureusement Diodore n'était pas seul de son avis.

La monarchie assyrienne était exclusivement militaire. Les expéditions guerrières des rois d'Assyrie sont à peu près tout ce qu'on sait de leur histoire. Certaines branches de l'art militaire étaient fort avancées, surtout la science des sièges. Les

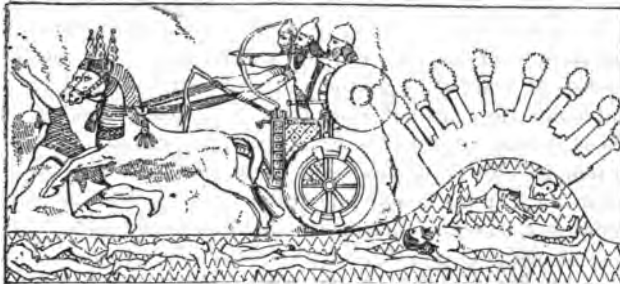
bas-reliefs nous montrent des machines de guerre dont on avait cru l'emploi beaucoup plus récent ; par exemple des béliers couverts pour battre les murs, qui répondent parfaitement à l'*Hélépole* employée au siège de Rhodes par Démétrios Poliorète, des tours roulantes chargées d'archers et de frondeurs



Poulie.



Machine de siège.



Feux-signaux sur une colline.

et dominant la crête des remparts. On y voit des mineurs sapant les murailles dans une galerie souterraine, des archers s'avancant jusqu'au fossé sous la protection de grandes targes d'osier, et lançant par-dessus les murailles des flèches garnies d'étoupes enflammées, des soldats se préparant à donner l'assaut au moyen de grandes échelles articulées. Les razzias, les

convois de prisonniers, les troupes chargées de butin sont des sujets qui reviennent aussi souvent dans les bas-reliefs assyriens que dans les sculptures et les peintures égyptiennes, mais avec des détails caractéristiques qui sont des traits de mœurs ; ainsi les tortures infligées aux captifs annoncent un raffinement de cruauté qu'on ne trouve pas chez les Égyptiens, et sur ce point les monuments figurés sont d'accord avec les inscriptions. Les bas-reliefs nous font connaître aussi les costumes militaires des différents corps de l'armée assyrienne, des cuirasses formées de petites pièces de métal, des cottes de mailles, des casques coniques avec un voile de mailles qui couvre la nuque, comme on en portait au moyen âge et comme les Circassiens en portent encore aujourd'hui ; d'autres casques avec un cimier, comme on en voit sur les vases grecs. L'usage des chars de guerre semble réservé aux rois et aux généraux, mais la cavalerie proprement dite qui ne figure jamais sur les monuments égyptiens est souvent représentée sur les bas-reliefs assyriens ; on y voit même des cavaliers se retourner pour y lancer des flèches, manœuvre qui fut plus tard employée par les Parthes.

A toutes les expositions universelles, on peut constater la supériorité de l'Asie sur l'Europe dans quelques-unes des industries de luxe. Cette aptitude spéciale semble avoir été de tout temps le patrimoine des Orientaux. Les étoffes de Babylone étaient renommées dans l'antiquité, comme le furent du temps de Théocrite les tissus de Milet « plus doux que le sommeil », comme le sont aujourd'hui les tapis de Perse et les châles de Cachemire. Ces étoffes aux couleurs éclatantes, brodées de fleurs et d'étoiles ou d'animaux fantastiques, étaient apportées par le commerce phénicien sur les côtes de la Méditerranée et fournissaient des motifs d'ornementation à la céramique primitive de la Grèce et de l'Italie. Les bas-reliefs assyriens reproduisent avec soin les riches broderies qui ornent toujours les vêtements des Dieux, des rois et des grands personnages. Les colliers, les boucles d'oreilles, les bracelets dont ils aimaient à se couvrir sont également rendus par la sculpture avec une grande délicatesse. L'orfèvrerie assyrienne était recherchée à Athènes, et on en a trouvé dans les tom-



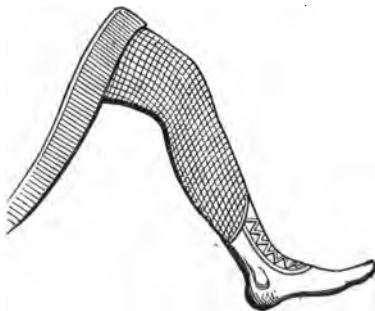
Le mobilier royal.

beaux étrusques. Dès plaques de bronze repoussé représentant des processions de figures et d'animaux réels ou symboliques



Cotte de mailles.

étaient employées à la décoration des poutres dans les palais royaux. Il y a au British Museum des spécimens de bronzes d'art trouvés dans les fouilles de Nimroud, des fragments du



Anaxaride et brodequin.

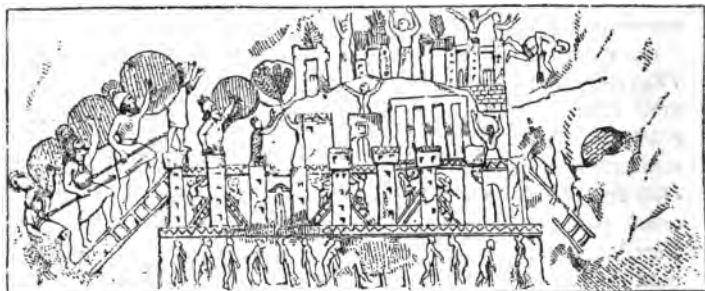
trône d'Assour-nazirpal trouvé dans une salle où le roi était représenté assis sur un siège semblable, et une foule de menus

objets de luxe en métal, en ivoire ou en pierres dures. Quelques-uns sont évidemment d'un travail égyptien ; mais, réciproquement, on trouve dans les tombeaux égyptiens des objets de fabrique assyrienne.

Dès la plus haute antiquité, Babylone fut le centre du commerce de l'Asie. Plusieurs grandes routes s'y rencontraient et y amenaient les caravanes ; l'une se dirigeait vers l'Arabie et l'Égypte, une autre vers la Bactriane et l'Inde, une troisième vers l'Arménie et l'Asie Mineure. Hérodote, qui avait suivi cette route, dit qu'il s'y trouvait, de distance en distance, des maisons pour loger les voyageurs ; il est probable qu'il en était de même sur les autres routes. Le commerce se faisait aussi par l'Euphrate et le golfe Persique. Voici comment Hérodote décrit la navigation sur l'Euphrate : « Les bateaux dont on se sert pour se rendre à Babylone sont faits avec des peaux et de forme ronde. On les fabrique dans la partie de l'Arménie qui est au-dessus de l'Assyrie, avec des saules ; on les revêt de peaux extérieurement ; on les arrondit comme un bouclier sans distinguer la poupe, sans rétrécir la proue, et on les double en dedans avec des roseaux. On les abandonne au courant de la rivière, chargés de marchandises et principalement de vin de palmier. Deux hommes se tenant debout dirigent la barque chacun avec une perche ; quand l'un retire sa perche, l'autre pousse la sienne jusqu'au fond de l'eau. Ces bateaux ne sont point égaux, il y en a de grands et de petits. On transporte un âne dans chaque bateau ; les plus grands en ont plusieurs. Lorsqu'on est arrivé à Babylone et qu'on a vendu les marchandises, on vend à l'encan les roseaux et la carcasse ; puis ils chargent les peaux sur leurs ânes et retournent par terre en Arménie, car le fleuve est si rapide qu'il n'est pas possible de le remonter. »

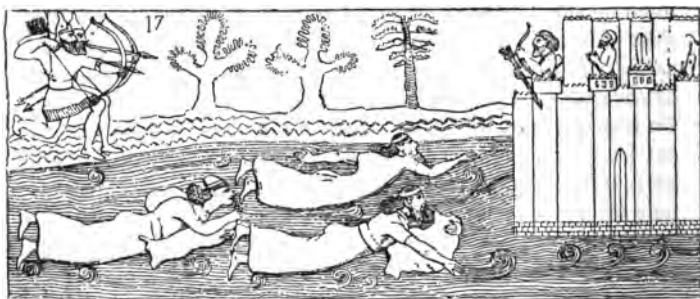
On voit sur les bas-reliefs des barques d'une forme toute différente : elles sont longues, minces et relevées aux extrémités. La proue est formée par une tête de cheval, la poupe par une queue de poisson. Quelques-unes ont un petit mât, mais on ne voit pas de voiles, elles semblent avoir été employées à transporter des poutres. Une autre sculpture nous montre un bac sur lequel le roi traverse un fleuve. Il est sur

son char et tient en main son arc et ses flèches; les chevaux nagent derrière le bateau qui est conduit par des rameurs et remorqué par des hommes nus. On remarque au second plan un nageur porté sur une outre qu'il emplit d'air en soufflant



Assaut d'une forteresse.

pour la gonfler. Ce mode de natation est employé sur un autre bas-relief par des fugitifs qui cherchent à gagner une forteresse placée au bord de l'eau. On se servait aussi de ces outres



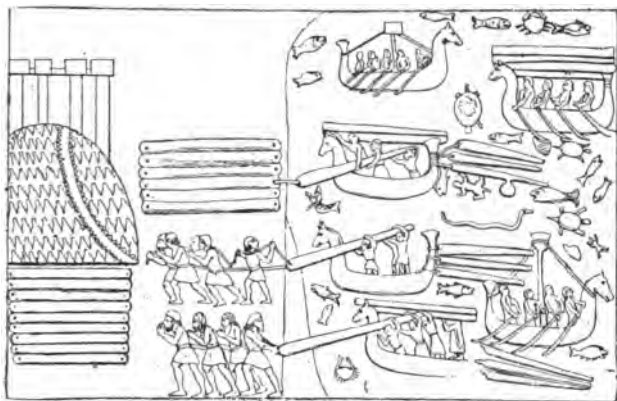
Fugitifs nageant sur des outres.

gonflées pour soutenir des radeaux, usage qui existe encore dans ces contrées; quelques-unes des sculptures découvertes par M. Layard ont été transportées sur le Tigre de cette manière. Les Babyloniens avaient sur le golfe Persique une flotte

nombreuse qui leur apportait les épices et les parfums de l'Arabie, l'or, l'ivoire et l'ébène de l'Éthiopie et ces grands chiens de l'Inde dont le goût était si répandu, que sous les Perses un satrape avait consacré quatre villes de la Babylonie



Barques rondes.



Barques longues transportant des poutres.

à leur entretien. Un de ces chiens est représenté sur une terre cuite du British Museum. Les Babyloniens avaient des comptoirs dans la mer de l'Inde, entre autre Gerra, un des plus riches entrepôts du monde, selon Strabon. Leur marine était

célèbre du temps d'Eschyle qui, dans l'énumération des forces du grand roi, mentionne « la riche Babylone, et ses capitaines qui arrivent à la tête de leurs navires ». Mais la prospérité industrielle et commerciale de Babylone qui avait survécu à la conquête des Perses, déclina rapidement sous les rois grecs; La fondation de Séleukie, et les privilèges accordés à ceux qui venaient s'y établir firent abandonner Babylone, qui au temps de Pline était devenue un désert.

Les Assyriens, comme les Égyptiens, employaient pour leurs échanges des lingots métalliques de différentes dimensions, dont on vérifiait le poids par le pesage; mais ils n'avaient pas de monnaie proprement dite, c'est-à-dire qu'aucun poinçon émanant de l'autorité ne garantissait le poids et la valeur de ces lingots; cependant ils avaient, comme nous, des mandats de paiement ou des billets de commerce, consistant en petites plaques quadrilatères en argile: le texte était inscrit sur la terre molle et devenait inaltérable lorsqu'elle était cuite. M. Lenormant, dans son *Histoire des monnaies*, a traduit quelques-unes de ces plaques; les unes sont des obligations simples, les autres des mandats de paiement d'un lieu sur un autre. L'intérêt annuel de l'argent était de 20 p. 100. On peut s'étonner de l'existence de la lettre de change avant l'invention de la monnaie. M. Lenormant en trouve la raison dans les conditions particulières dans lesquelles s'opérait le commerce des Assyriens et des Babyloniens: « Le commerce de l'Assyrie et de Babylone était forcément, par suite de la situation géographique de ces contrées, un commerce de terre, qui se faisait par voie de caravanes et dans presque toutes les directions, ayant à traverser des déserts infestés de nomades pillards. Dans ces conditions, une des premières préoccupations des négociants a dû être la recherche des moyens d'éviter les transports lointains d'argent. Tout en faisant une loi, le caractère encombrant du numéraire métallique, le nombre des bêtes de somme qui devenaient nécessaires pour en emporter de grandes quantités, aussi bien que l'insécurité des routes. Aussi, dès qu'il y a eu un créancier et un débiteur aux deux extrémités d'une ligne de caravanes, l'idée première du contrat de change a dû germer dans l'esprit du créancier. »

Comme toutes les sculptures assyriennes que nous connaissons décoraient des palais royaux, on n'y trouve pas les mêmes renseignements que dans les tombeaux égyptiens sur les différentes industries et sur la vie privée des gens de toutes les classes. Hérodote rapporte quelques coutumes des Babyloniens, notamment la manière étrange dont se faisaient les mariages : « Dans chaque bourgade, ceux qui avaient des filles nubiles les amenaient tous les ans dans un endroit où s'assemblaient autour d'elles une grande quantité d'hommes. Un crieur public les faisait lever et les vendait toutes l'une après l'autre. Il commençait par la plus belle, et, après en avoir trouvé une somme considérable, il criait celles qui en approchaient davantage ; mais il ne les vendait qu'à condition que les acheteurs les épouseraient. Tous les riches Babyloniens qui étaient en âge nubile, renchérissant les uns sur les autres, achetaient les plus belles. Quant aux jeunes gens du peuple, comme ils avaient moins besoin d'épouser de belles personnes que d'avoir une femme qui leur apportât une dot, ils prenaient les plus laides, avec l'argent qu'on leur donnait. Ainsi l'argent qui provenait de la vente des belles servait à marier les laides et les estropiées. Il n'était pas permis à un père de choisir un époux à sa fille, et celui qui avait acheté une fille ne pouvait l'emmener chez lui qu'il n'eût donné caution de l'épouser. Lorsqu'il avait trouvé des répondants, il la conduisait à sa maison. Si l'on ne pouvait s'accorder, la loi portait qu'on rendrait l'argent. Il était aussi permis indistinctement à tous ceux d'un autre bourg de venir à cette vente et d'y acheter des filles ».

Cette loi qu'Hérodote trouve très sage n'existait plus de son temps. Il rapporte une autre coutume babylonienne qui lui plaît presque autant, celle qui concerne le traitement des maladies : « Comme ils n'ont pas de médecins, ils transportent les malades sur la place publique ; chacun s'en approche et, s'il a eu la même maladie ou s'il a vu quelqu'un qui l'ait eue, il aide le malade de ses conseils et l'exhorte à faire ce qu'il a fait lui-même ou ce qu'il a vu pratiquer à d'autres pour se tirer d'une semblable maladie. Il n'est pas permis de passer auprès d'un malade sans lui demander quel est son mal. » L'approbation d'Hérodote pour cette coutume, peut faire

supposer qu'il avait sur la médecine l'opinion que Molière a développée dans *le Malade imaginaire*. Au reste, à défaut de médecins, les Assyriens avaient des sorciers qui traitaient les malades par la magie. Il y a dans la bibliothèque d'Assourbanipal des tablettes contenant une série d'incantations contre les maladies, car on les attribuait à des esprits malins. Parmi ces formules d'exorcisme, on reconnaît avec étonnement, dit M. Lenormant, des acclamations qui demeuraient encore en usage dans la magie du moyen âge, sans qu'on en comprît alors le sens, comme la fameuse formule *hilka, hilka, bescha, bescha!* Ce sont, en effet, quatre mots purement assyriens, signifiant : « va-t'en, va-t'en, mauvais, mauvais ». Ils pénétrèrent en Occident avec les magiciens chaldéens, et les adeptes des sciences occultes se les transmirent de génération en génération, comme des mots mystérieux dont la puissance était souveraine contre l'esprit de ténèbres.

Hérodote cite encore une loi qu'il trouve avec raison bien honteuse et qui justifie les invectives des prophètes juifs contre la corruption babylonienne. Cette loi se rattachait au culte de la Déesse Milytta. Elle suffirait, avec les vivisections de prisonniers représentées dans les bas-reliefs de Ninive, pour nous prouver qu'une civilisation fort avancée dans l'industrie, l'art et la science, peut être complètement atrophiée sous le rapport moral.

LIVRE III

LES ISRAÉLITES

CHAPITRE PREMIER

Géographie de la Palestine.

La Palestine est la partie méridionale de la Syrie. Elle s'étend du mont Hermon au désert de l'Arabie Pétrée entre le 31° et 33° degré de latitude N. Les habitants de ce pays l'appelaient Canaan; ses limites sont ainsi fixées dans la Genèse: « Les limites de Canaan furent de Sidon, du côté de Gerar, à Gaza; du côté de Sodome, de Gomorrhe, de Adama et de Tseboïm, à Lasah. » La limite orientale, dont la Genèse ne parle pas, était probablement le Jourdain. Les Grecs donnaient à la côte maritime le nom de Phénicie; quant au nom de Palestine, il ne désignait originairement que la partie sud-ouest habitée par les *Pelescheth* ou Philistins. Après la conquête hébraïque, le pays de Canaan, devenu la terre d'Israel, s'étendit sur la rive droite du Jourdain jusque vers le désert. Après la séparation des tribus israélites en deux royaumes, la région méridionale, à l'occident de la mer Morte, devint la terre de Juda, d'où est venu le nom de Judée. Sous les Maccabées, le nom de Juda s'étendit à toute la contrée qui formait autrefois la terre d'Israël. Les Romains partagèrent le pays en quatre provinces; les trois premières, sur la rive occidentale du Jourdain: la Galilée au nord, puis la Samarie et la Judée; la quatrième, la Pérée, sur la rive orientale. Cette division est assez conforme à la nature du pays;

c'est celle qu'on trouve dans les auteurs grecs et latins, dans le Nouveau Testament et dans les Pères de l'Église.

Deux chaînes de montagnes, entre lesquelles coule le Jourdain, traversent la Palestine du nord au sud et rattachent le Liban et l'Antiliban à l'Horeb et au Sinaï. Elles sont entrecoupées par des vallons et des plaines, et leurs principaux sommets portent des noms consacrés par des souvenirs historiques ou des traditions mythologiques. Les plus célèbres sont les hauteurs de Jérusalem : Sion, Moria et le mont des Oliviers. En remontant vers le nord, on trouve la montagne de Garizim où s'élevait un sanctuaire rival de celui de Jérusalem ; le Carmel, séjour du prophète Elie ; le Thabor, où saint Jérôme place la scène de la transfiguration, et à l'orient du Jourdain le mont Nébo d'où Moïse, avant de mourir, aperçut la terre promise. Au nord, les montagnes sont couvertes d'arbres et de verdure ; vers le sud, dans la Judée proprement dite, ce sont des rochers arides ; les plaines elles-mêmes du bord de la mer Morte, sont incultes et désolées. Le contraste s'accroît encore quand on dépasse les limites de la Palestine : au sud, l'âpre Idumée, le pays de Job, puis les déserts de sable où règne l'ardent Semoun, celui dont la colère est un feu dévorant, et la montagne sainte du Sinaï, où le Dieu unique se révéla dans la tempête et les éclairs. Au nord, les gorges profondes du Liban d'où jaillissent les sources du Jourdain, et ces jardins de Dieu, la Syrie creuse et la plaine de Damas, et les cimes neigeuses du mont Hermon, d'où les fils de Dieu descendaient pour s'unir, à l'ombre des grands cèdres, avec les filles des hommes. Après bien des siècles, cet hymen du ciel et de la terre se renouvellera sous une forme plus chaste, et l'Eden de la Galilée verra éclore, comme un lys sous les palmiers verts, la nouvelle Ève, la Vierge qui enfantera un Dieu.

Le Jourdain traverse d'abord un petit lac presque à sec pendant l'été, puis il tombe dans le lac de Génésareth ou de Tibériade, appelé aussi mer de Galilée et célèbre dans les traditions chrétiennes. Ce lac forme un ovale irrégulier de 20 kilomètres de long sur environ 9 kilomètres de large. Ses eaux sont fraîches et potables ; cependant la nature volcanique du sol est démontrée par les sources d'eau chaude situées

dans le voisinage et par les basaltes qui couvrent les côtes. Son niveau est de 230 mètres au-dessous de celui de la mer. Cette dépression a été constatée pour toute la vallée du Jourdain qui, au sortir du lac de Génézareth, continue son cours vers le sud, et à une distance de 25 lieues se jette dans la mer Morte ; à son embouchure, il est de 400 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. La mer Morte, appelée aussi lac Asphaltite, à cause du bitume qui flotte à sa surface, est un lac sans écoulement, qui perd par l'évaporation une quantité d'eau à peu près égale à celle qu'il reçoit du Jourdain et de ses autres affluents. Sa longueur est de 64 kilomètres, sa largeur varie entre 8 et 13 kilomètres, sa plus grande profondeur est d'environ 400 mètres. Son bassin est le bas-fond de la grande vallée qui s'étend du mont Hermon au golfe d'Akabah sur la mer Rouge. Il est probable que ce bassin est un vaste cratère d'effondrement formé par la grande éruption volcanique qui engloutit les villes de la Pentapole. La Genèse a gardé le souvenir de ce cataclysme qu'elle appelle une pluie de soufre et de feu. On rencontre dans le voisinage des dépôts de lave, de pierre ponce, de soufre et de bitume. La salure et la causticité des eaux de la mer Morte expliquent pourquoi aucun poisson et aucune espèce d'animal ne peut y vivre : elles contiennent 24 et 26 1/4 p. 100 de matières salines, au lieu de 4 p. 100 qu'on trouve dans les autres mers. Leur pesanteur dépasse d'un cinquième celle des eaux de l'Océan ; aussi est-il impossible de s'y noyer. Les concrétions salines qu'on trouve dans ces contrées ont pu donner lieu à la fable de la femme de Lot changée en colonne de sel.

Les écrivains bibliques vantent souvent la fertilité de la Palestine, « pays de froment, d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers, pays d'oliviers, d'huile et de miel ». Il est vrai qu'aux environs de Jérusalem le sol est pierreux et stérile, ce qui a fait dire à Strabon que le peuple conduit par Moïse n'avait pas eu de peine à conquérir un pays qui ne méritait pas d'être défendu ; mais toute la Palestine ne ressemble pas au territoire de Jérusalem. Les auteurs latins confirment le témoignage de la Bible sur la fertilité de la Judée : « Le sol, dit Tacite, fournit en abondance les productions de

nos pays, et de plus le baume et le palmier. » Selon Justin, le baume de Judée, qui se cultivait principalement dans la plaine de Jéricho, était la principale source de richesse pour le pays. Ammien Marcellin parle également des riches cultures de la Palestine. Même aujourd'hui, malgré le mauvais gouvernement des Turcs et les brigandages des Arabes, elle conserve, surtout dans le nord, bien des traces de son ancienne fertilité. La vallée du Jourdain est abondante en pâturages. Les olives de Palestine sont, dit-on, préférables même à celles de Provence. La Judée elle-même, quoique généralement stérile, a quelques cantons qui donnent de bonnes récoltes, et surtout d'excellents vins. Mais le fléau du pays, après les Turcs et les Arabes, ce sont les sauterelles. « La quantité de ces insectes, dit Volney, est une chose incroyable pour quiconque ne l'a pas vue par lui-même : la terre en est couverte sur un espace de plusieurs lieues. On entend de loin le bruit qu'elles font en broutant les herbes et les arbres, comme d'une armée qui fourrage à la dérobée. Il vaudrait mieux avoir affaire à des Tartares qu'à ces petits animaux destructeurs : on dirait que le feu suit leurs traces. Partout où leurs légions se portent, la verdure disparaît de la campagne comme un rideau que l'on plie ; les arbres et les plantes dépouillés de feuilles et réduits à leurs rameaux et à leurs tiges, font succéder en un clin d'œil l'aspect hideux de l'hiver aux riches scènes du printemps. Lorsque ces nuées de sauterelles prennent leur vol pour surmonter quelque obstacle ou traverser plus rapidement un sol désert, on peut dire à la lettre que le ciel en est obscurci. »

Les Cananéens et les Philistins qui occupaient la Palestine avant les Hébreux avaient été précédés par des populations que la Bible appelle Réphaïm, Néphilim, Anakim, et qui sont représentées comme une race de géants, auprès desquels les Hébreux paraissaient comme des sauterelles. Ces peuples ne figurent pas dans le tableau généalogique des races issues des fils de Noé, d'après le X^e chapitre de la Genèse. Les géants (Néphilim) dont il est question au chapitre VI ont un caractère évidemment mythologique : ils sont issus de l'union des fils des Dieux avec les filles d'Adam, et c'est en punition de leur méchanceté que la terre est submergée par le déluge. Cette fable est déve-

loppée dans le livre d'Hénoch, ouvrage cité deux fois dans le Nouveau Testament et dont il n'existe plus qu'une traduction éthiopienne. Il y a aussi des géants dans les mythologies indoeuropéennes, et il est facile d'y reconnaître la personnification des nuages qui s'accumulent sur les montagnes et semblent vouloir escalader le ciel. Le Véda confond souvent les anciens habitants de l'Inde, refoulés dans les montagnes par les conquérants Aryas, avec les nuages noirs qui enchainent les vaches célestes, c'est-à-dire les pluies fécondes. Il est probable qu'une confusion du même genre s'est produite en Palestine entre les géants fils du ciel et de la terre, c'est-à-dire les nuages, (nephilim, נפילים, Niffilheim?) cause des pluies diluviennes, et les sauvages autochtones, habitant les montagnes, pendant que la plaine était occupée par les fils de Canaan, dont le nom signifie le *pays bas*. D'après le Deutéronome, on voyait à Rabbath-Ammon le lit du dernier des géants, ou roi des Amorites; cela fait penser au lit de Typhôeus, qu'Homère place chez les Arimes, ce qui veut peut-être dire dans la Syrie, pays des Araméens.

La table généalogique de la Genèse place Canaan parmi les fils de Cham, et lui donne pour frères Cousch et Mizraïm, qui personnifient les Ethiopiens et les Egyptiens. Les peuples que la Bible nous donne comme issus de Canaan sont ceux que les Grecs appellent Phéniciens; les Cananéens sont quelquefois désignés sous ce nom dans la version grecque de la Bible. D'après Hérodote, les Phéniciens, avant de s'établir sur les côtes de la Méditerranée, habitaient les bords de la mer Rouge; or, dans Hérodote ce nom de mer Rouge s'étend à toute la mer Australe; le golfe Persique en fait partie aussi bien que le golfe Arabique, et, d'après Strabon, c'est du golfe Persique que sont venus les Phéniciens. Leur principale tribu, celle des Sidoniens, s'établit sur la côte de la Méditerranée. Quant aux Philistins, *Pelischtim*, dont le nom rappelle celui des Pélasges, la Genèse semble les rattacher à la race égyptienne, puisqu'elle les fait descendre de Mizraïm; mais les prophètes Ezechiel et Sophonias leur donnent le nom de Crethim; l'île de Caphthor, d'où ils étaient originaires, paraît être l'île de Crète. Selon Etienne de Byzance, leur ville principale, Gaza, portait autre-

fois le nom de Minoa, parce que Minos, roi de Crète, y avait conduit une colonie, et on y adorait le Zeus crétois, sous le nom de Marnas. On trouve dans les monuments égyptiens une explication de ces divergences ; les Philistins étaient du nombre des tribus pélasgiques qui envahirent l'Égypte au temps de la XX^e dynastie. Battus par Ramsès III, ils obtinrent de lui la permission de s'établir sur la côte méridionale de la Syrie et ils restèrent vassaux des rois d'Égypte. La Bible a donc pu les prendre tantôt pour des Égyptiens, tantôt pour des Crétois.

Après la migration phénicienne, et avant l'établissement des Philistins, plusieurs tribus sémitiques parties de la Chaldée avaient traversé l'Euphrate et pénétré en Syrie ; on les nomma les Hébreux, c'est-à-dire ceux d'au delà du fleuve. Quelques-unes de ces tribus, les Joctanides, continuèrent leur route jusque dans l'Arabie ; d'autres, les Térachites, s'arrêtèrent dans le pays de Canaan, promenant leurs troupeaux d'un pâturage à un autre, sans se fixer sur un point quelconque du territoire. La Bible qui, à partir de ce moment, s'occupe exclusivement des tribus térachites, leur donne pour chef Abram ou Abraham, fils de Térach et ancêtre des Israélites, des Iduméens et d'une partie des Arabes ; Lot, son neveu, est présenté comme le père des Ammonites et des Moabites. Cette généalogie avait aux yeux des Juifs une grande importance ; elle leur attribuait le premier rang dans la hiérarchie des peuples de même origine et elle établissait leurs droits exclusifs à la possession du pays. Ces droits résultaient, suivant eux, d'un pacte conclu entre Iahweh, leur Dieu national, et Abraham l'auteur de leur race. Le récit de la destruction de Sodome est introduit incidemment pour bien montrer que Moab et Ammon, quoique appartenant à la famille des Térachites, ont une origine impure : ils sont issus de l'inceste. L'histoire d'Agar prouve de même que les Arabes, quoiqu'ils descendent de l'ainé des enfants d'Abraham, ne sauraient réclamer le premier rang : Ismaël n'est qu'un fils d'esclave, comme les fils de Ketura ; ils n'ont rien à réclamer dans l'héritage d'Abraham. Le seul héritier légitime, c'est Isaac, le fils tardif de la vieille épouse, l'enfant de la promesse, le gage de l'alliance d'Iahweh.

Aux termes de cette alliance, le Dieu s'engageait à donner à

Abraham une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel, et lui garantissait dans l'avenir la possession du pays actuellement occupé par la race maudite de Canaan. En retour, Abraham promettait à Iahweh, en son nom et au nom de ses descendants, une confiance sans bornes et une obéissance absolue. Le traité est consacré par les cérémonies usitées dans les conventions jurées entre les peuples et entre les rois : on sacrifiait des animaux, on les coupait en deux moitiés qu'on plaçait de chaque côté du chemin, et on passait au milieu. Ce rituel est enseigné à Abraham par Iahweh lui-même, et, après le coucher du soleil, le Dieu, en garantie de son serment, passe entre les quartiers de viande, sous la forme d'une flamme ardente. Ce pacte solennel, qui fut plusieurs fois renouvelé avec les descendants du patriarche, donne la clé de toute l'histoire d'Israël, ou du moins de la manière dont les écrivains bibliques expliquent les événements de cette histoire. Suivant eux, chaque fois que la nation a violé les conditions du traité conclu à l'origine avec son Dieu, elle en est punie par des défaites, des fléaux et des servitudes ; dès qu'elle rentre dans les termes de l'alliance jurée, Iahweh lui rend sa protection. Pour faire accepter aujourd'hui cette philosophie de l'histoire, il suffirait peut-être de la traduire en langue moderne. On pourrait dire, par exemple : Chaque fois qu'un peuple s'écarte des principes moraux qui sont sa grandeur et sa force, sa vie et sa raison d'être, il en est puni par une prompte décadence. Qu'il se régénère en reconnaissant ses erreurs et en réparant ses fautes ; alors il reprendra sa place dans le monde, et pourra accomplir sa tâche spéciale dans l'œuvre de la civilisation.

Isaac, dont la légende n'est qu'un écho de celle d'Abraham, a comme lui deux fils, Ésaü et Jacob, et cette fois encore le plus jeune supplante l'aîné. Comme ils ont la même mère, on ne pouvait traiter Ésaü en fils d'esclave, mais il vend son droit d'aînesse pour un plat de lentilles à son frère Jacob qui de plus, au moyen d'un stratagème malhonnête imaginé par la mère, surprend la bénédiction du père mourant. Les Iduméens, descendants d'Ésaü, sont donc exclus de l'héritage promis par Iahweh à la postérité d'Abraham, et la terre de Canaan est réservée aux douze fils de Jacob, pères des douze

tribus d'Israël. Ce surnom d'Israël donné à Jacob signifie le lutteur de Dieu ou l'adversaire de Dieu. Dans les religions indo-européennes, la lutte du jour contre la nuit ou du beau temps contre l'orage est représentée par des guerres divines ou par des combats de héros contre les Dieux. Il y avait peut-être quelque fable du même genre dans les anciennes religions sémitiques, dont le sacerdoce juif a essayé d'effacer les traces. L'explication donnée par la Bible est loin d'être claire : « Et Jacob resta seul ; alors un homme lutta avec lui jusqu'au lever de l'aurore. Et voyant qu'il ne pouvait le vaincre, il le frappa à l'articulation de la hanche, et l'articulation de la hanche de Jacob fut luxée pendant qu'il luttait avec lui. Et il dit : Laisse-moi aller, car l'aurore se lève. Et il dit : Je ne te laisse point aller que tu ne m'aies béni. Et il lui dit : Quel est ton nom ? Et il répondit : Jacob. Et il dit : Jacob ne sera plus le nom dont on t'appellera, mais Israël, car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes et tu l'as emporté. Et Jacob l'interrogeant lui dit : Découvre-moi donc ton nom. Et il dit : Pourquoi me demandes-tu mon nom ? Et il le bénit là. Et Jacob appela ce lieu du nom de Pniel (face de Dieu), « car j'ai vu Dieu face à face et mon âme a été sauvée ». Et le soleil se levait comme il passait à Pniel ; mais il boitait de la hanche. C'est pourquoi les enfants d'Israël ne mangent point jusques aujourd'hui le tendon qui est à l'articulation de la hanche, parce qu'il avait frappé le tendon à l'articulation de la hanche de Jacob. »

On peut contester le caractère historique des patriarches bibliques comme celui des héros de l'Iliade et de l'Odyssée. Dans la Genèse, comme dans les poèmes d'Homère, le merveilleux est continuellement mêlé à des tableaux d'une vérité saisissante, et il n'est guère possible de distinguer ce qui appartient à la légende ou à la mythologie de ce qui peut appartenir à l'histoire. Ce qui est certain, c'est que la vie pastorale des Sémites nomades est aussi sincèrement décrite dans la Bible que la vie héroïque dans les épopées grecques. Les légendes bibliques, quoique remaniées sous une influence sacerdotale, appartiennent à une société bien plus voisine de l'état sauvage, que la société homérique. Il suffit de comparer la polygamie des patriarches à la sainteté du mariage grec. On ne trouverait

pas dans toute la Bible un seul type comparable à Andromaque ou à Pénélope, pas plus qu'on ne trouverait dans l'histoire juive sauf Judas Maccabée, un exemple de ces dévouements grandioses, de ces vertus viriles qui remplissent l'histoire des cités républicaines. L'état pastoral est l'enfance de la civilisation. Chez les peuples pasteurs, le lien social se réduit à la famille qui est la molécule de toute société, et la seule base de la famille c'est l'autorité du patriarche sur ses femmes et sur ses enfants. Cette autorité est absolue et incontestée, parce qu'elle est nécessaire; tous lui obéissent parce qu'il les protège; il n'y a là ni droits ni devoirs; la moralité est rudimentaire, elle se réduit à la soumission. Les Arabes du désert sont aujourd'hui ce qu'étaient leurs ancêtres les patriarches bibliques; rien n'est changé, il n'y a de plus que le cheval et les armes à feu.

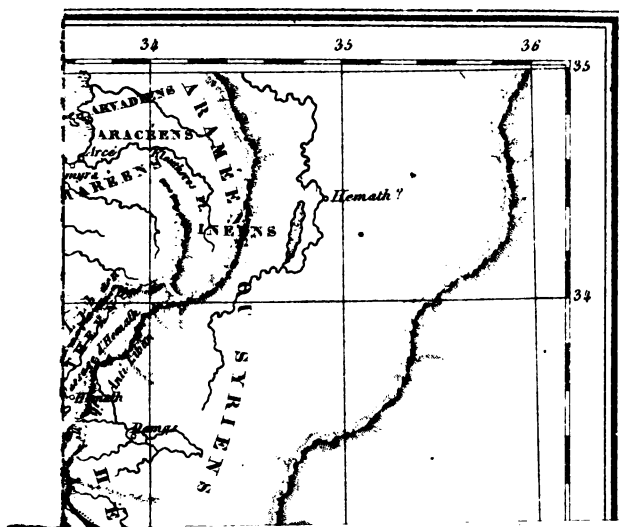
La race sémitique n'a jamais eu d'autre principe politique que l'autorité. Son idéal même ne va pas au delà; elle conçoit l'univers comme une vaste monarchie et le déisme est sa religion naturelle. La supériorité des Juifs sur les autres peuples de même race a consisté à trouver la formule la plus absolue de cette religion. On a cru longtemps qu'ils y étaient arrivés dès l'origine, par une intuition spontanée, ou, comme on disait alors, par une révélation primitive. Depuis que la Bible a été scientifiquement analysée, comme les poèmes d'Homère, et qu'on en a retrouvé les éléments constitutifs, on a cru reconnaître que le monothéisme de la Bible est sorti d'une élaboration successive, poursuivie pendant plusieurs siècles avec une remarquable ténacité. Cette épuration religieuse, accomplie par les prophètes et par les prêtres, a été en même temps une œuvre éminemment patriotique. En Judée, plus que partout ailleurs, la religion a été l'expression idéale de la société. Sans le culte exclusif de leur Dieu national, les Israélites se seraient confondus avec les populations phéniciennes qui habitaient le même territoire et parlaient la même langue, ils auraient été noyés dans les grands empires des Chaldéo-Assyriens et des Perses, ils auraient été transformés et annulés par la grande civilisation des Grecs, qui leur étaient si supérieurs sous tous les rapports. Jahweh a tenu ses promesses: il

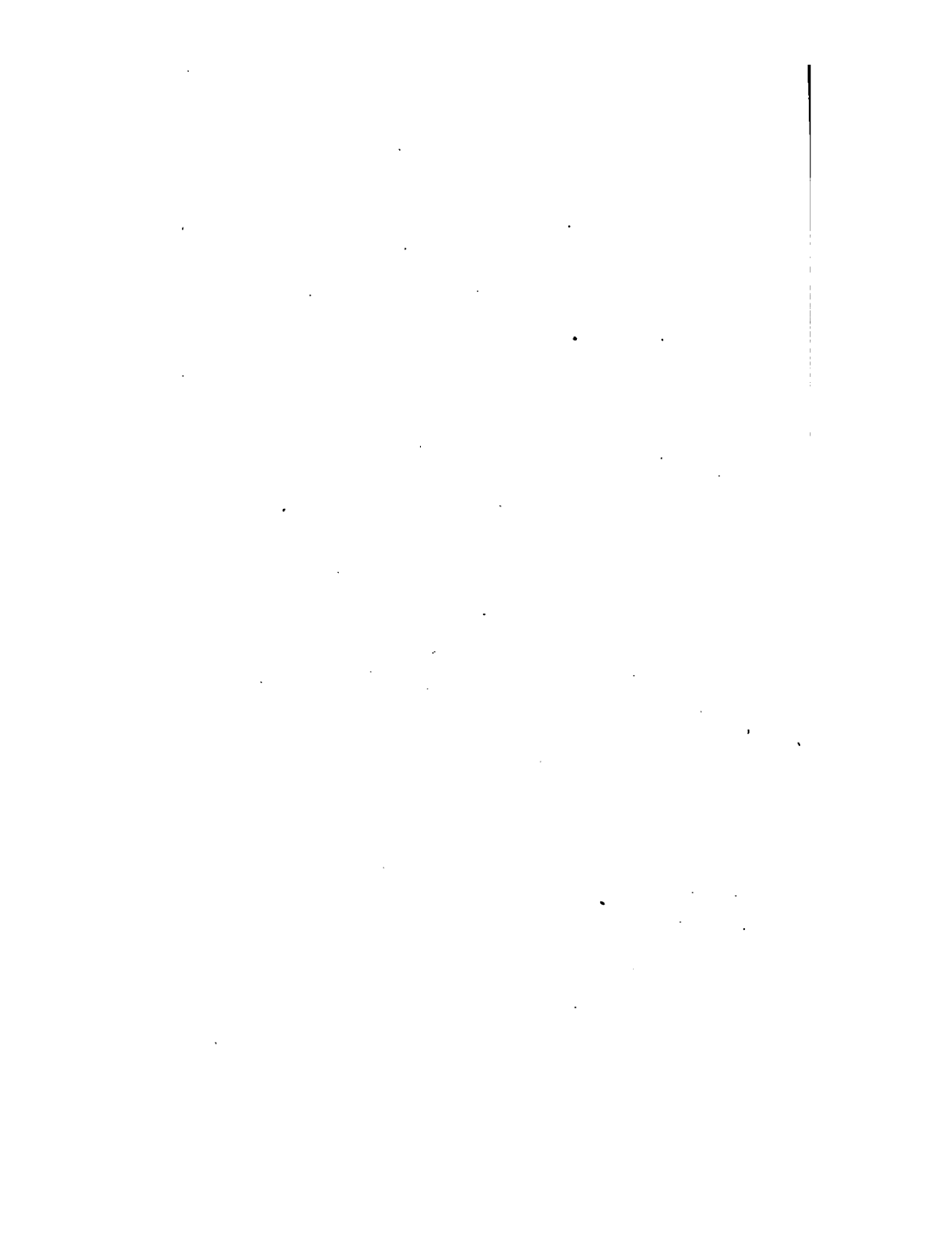
a sauvé son peuple, et ce peuple, en retour, l'a imposé à l'adoration du monde. Ce que le monde appelle aujourd'hui la Sainte Écriture, c'est le testament de l'alliance d'Israël avec son Dieu. L'exégèse n'a pas diminué la Bible en prouvant qu'elle est une œuvre artificielle et sacerdotale. Les minorités patientes qui ont foi dans leurs principes savent maintenant qu'il suffit d'une conviction énergique pour changer la face de la terre : *Et renovabis faciem terræ.*

CHAPITRE II

Les Israélites en Égypte et dans la terre promise. — Moïse.

Les tribus nomades n'ont pas d'histoire ; elles mangent, boivent et dorment, conduisent leurs troupeaux d'une prairie à une autre et se querellent avec d'autres nomades au sujet d'une source ou d'un puits. Elles gardent seulement le souvenir des pays où elles ont séjourné quelque temps, et de vagues traditions sur les affinités qui les rattachent aux peuples établis avant elles sur le territoire qu'elles traversent ou sur celui dont elles voudraient s'emparer. Les tribus israélites, originaires de la Chaldée, d'après leurs traditions, avaient longtemps séjourné en Égypte. Elles racontaient qu'à la suite d'une famine, leur ancêtre commun, Israël, était venu s'établir dans ce pays avec ses douze fils et leurs enfants. Elles rattachaient cet établissement à la légende de Joseph, la plus longue et la plus intéressante de ces légendes patriarcales qui sont la préface de l'histoire juive, comme les légendes héroïques sont la préface de l'histoire grecque. Les aventures de Joseph, racontées dans la Genèse après celles d'Abraham et de Jacob ont un caractère moins sacerdotal et plus populaire. Il n'y a plus de miracles ni d'apparition, lahweh n'intervient pas directement dans le récit, mais l'interprétation des songes y tient une très grande place et sert de lien aux principaux événements. Joseph a des songes qui lui annoncent sa grandeur future. Il commet





l'imprudence de les raconter à ses frères qui, par jalousie le vendent à des marchands Madianites. Il est conduit en Égypte et devient l'intendant d'un fonctionnaire royal; mais, calomnié comme Hippolyte et Bellérophon, par une femme dont il a repoussé les avances, il est mis en prison. Il y rencontre deux ministres disgraciés dont il explique les songes. Le roi aussi a des songes et Joseph, appelé pour les expliquer, devient grand visir, et, par son habileté, sauve le pays de la famine. Ses frères viennent en Égypte pour acheter du grain, car il y avait aussi une disette dans le pays de Canaan. Il les reconnaît, et après une série d'épreuves qui se prolongent un peu trop longtemps, il finit par les établir avec leur famille dans le pays de Gossen. Nous avons reproduit une peinture égyptienne de Beni-Hassan qui représente une famille d'Asiatiques arrivant en Égypte. Ils sont désignés dans l'inscription sous le nom d'Aam. Cette scène peut faire songer à l'émigration de la famille de Jacob.

Les Égyptiens n'ont pas gardé le souvenir du ministre hébreu qui, d'après la Bible, les aurait sauvés de la disette, en leur faisant payer ce service au prix de leurs biens, de leurs terres et même de leur liberté. Ceux qui regardent ces faits comme historiques les placent sous un des rois Hyksos. L'origine sémitique qu'on attribue aux Pasteurs expliquerait la faveur accordée par un de leurs rois aux émigrés israélites, dont la multiplication rapide et la prospérité toujours croissante finit par exciter la jalousie des Égyptiens. « Alors, dit le livre de l'Exode, il s'éleva un nouveau roi sur l'Égypte, qui ne connaissait pas Joseph. Et il dit à son peuple : Voilà que le peuple des enfants d'Israël est nombreux et plus fort que nous : eh bien ! opprimons-le par prudence, de peur qu'il ne multiplie, et que s'il survient une guerre, il ne se joigne à nos ennemis pour nous combattre puis partir du pays. Et on préposa sur lui des chefs de corvée pour l'accabler de travaux. Et il bâtit pour Pharaon des villes de dépôt, Pithom et Ramsès. Et plus on l'opprimait, plus il multipliait et s'accroissait. Et les Égyptiens haïssaient les fils d'Israël, et les affligeaient en les humiliant, et leur rendaient la vie amère par de durs travaux d'argile et de briques et toute servitude dans les travaux de la terre. » Une peinture trouvée dans un des tombeaux de Thèbes représente

des captifs de race blanche fabriquant des briques sous le bâton d'un surveillant égyptien. On a supposé que c'étaient des Hébreux, ce travail étant précisément celui auquel étaient employés les enfants d'Israël d'après l'Exode. On peut croire également que le roi « qui ne connaissait pas Joseph », devait être un des Ramsès, puisque les Hébreux ont bâti par son ordre une forteresse de ce nom.

L'oppression exercée contre les Israélites ne se borna pas à des corvées. La Bible ajoute que le roi prescrivit aux sages-femmes de faire mourir les enfants mâles au moment de leur naissance, et que n'ayant pas été obéi, parce que ces femmes « craignaient Dieu », il ordonna de jeter les nouveau-nés dans le fleuve. Cet ordre cruel sert d'introduction à la légende de Moïse racontée dans l'Exode. Une femme de la tribu de Lévi, après avoir caché son enfant pendant trois mois, l'expose sur le Nil dans un berceau d'osier, à un endroit où la fille de Pharaon avait coutume de se baigner. Cette ruse réussit : la princesse adopte l'enfant qu'elle appelle Moïse, c'est-à-dire sauvé des eaux, et lui donne pour nourrice la mère elle-même qui se trouvait là comme par hasard. L'historien juif Josèphe reproduit cette légende, en y ajoutant des détails assez puérils ; la fille du roi, qu'il nomme Thermoutis, présente l'enfant à son père qui lui met en riant sa couronne sur la tête ; le petit Moïse la foule aux pieds : les prêtres voyant là un présage funeste, on veut le faire mourir, mais Thermoutis obtient sa grâce. Elle le fait instruire dans toutes les sciences de l'Égypte. Philon va plus loin encore : s'imaginant que la Grèce était dès cette époque le centre de la civilisation, il dit qu'on fit venir des précepteurs grecs pour initier Moïse à la philosophie. Josèphe raconte encore que Moïse, devenu grand, commanda une expédition envoyée par Pharaon contre l'Éthiopie. La fille du roi en devient amoureuse et lui ouvre les portes de la capitale ; pour la récompenser, il l'épouse ; mais à son retour, Pharaon, jaloux de sa gloire, veut le faire mourir. Il n'est pas question de ces enfantillages dans l'Exode ; il est dit seulement que Moïse, devenu homme, tua un jour un Égyptien qui maltraitait un Hébreu, et craignant d'être dénoncé, s'enfuit en Arabie ; il y est accueilli par un prêtre madianite nommé

tantôt Raguel, tantôt Jethro, qui lui donne sa fille en mariage.

« Et Moïse faisait paître les brebis de Jethro, son beau-père, prêtre de Madian; et il conduisit le troupeau derrière le désert et gagna le Horeb, montagne de Dieu. Et l'ange d'Iahweh lui apparut dans une flamme de feu du milieu d'un buisson. Et il regarda, et voilà que le buisson était enflammé et que le buisson n'était pas consumé. Et Moïse dit : Je vais tirer de côté, et je verrai cette grande vision, pourquoi le buisson ne brûle pas. Et Iahweh vit qu'il tirait de côté pour voir, et le Dieu lui cria du milieu du buisson et dit : Moïse, Moïse ! et il répondit : Me voici. Et il dit : Ne t'approche pas ; ôte tes sandales de tes pieds, parce que le lieu où tu te tiens est une terre de sainteté. Et il dit : Je suis Dieu de ton père, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob. Et Moïse cacha sa face, parce qu'il craignait de voir le Dieu. Et Iahweh dit : J'ai vu, j'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte; et j'ai entendu ses cris contre ses oppresseurs, et je connais ses maux. Et je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et le conduire de ce pays dans une terre bonne et large, une terre où coulent le lait et le miel, le pays des Cananéens, des Hittites, des Amoréens, des Phéréziens, des Hévéens et des Jébusites... Et maintenant, viens, et je t'enverrai vers Pharaon, et fais sortir d'Égypte mon peuple, les fils d'Israël. Et Moïse dit au Dieu : Qui suis-je, pour que j'aille vers Pharaon et que je tire d'Égypte les fils d'Israël ? Et il dit : C'est que je serai avec toi, et ceci te sera un signe que je t'ai envoyé. Quand tu tireras le peuple de l'Égypte, vous adorerez le Dieu sur cette montagne. Et Moïse dit au Dieu : Voici, quand je viendrai vers les fils d'Israël, leur disant : le Dieu de vos pères m'a envoyé à vous, et qu'ils me diront : quel est son nom ? que leur répondrai-je ? Et le Dieu dit à Moïse : Je suis celui qui suis. Et il dit : Tu diras aux fils d'Israël : *Je suis m'a envoyé à vous.* »

La fin de ce passage a été très discutée, parce qu'on croit y voir une explication étymologique du nom d'Iahweh, le Dieu national des Juifs. Malheureusement la phrase est très obscure ; au lieu de : Je suis celui qui suis, c'est-à-dire l'Être par excellence, elle pourrait signifier : Je suis ce que je suis, c'est-à-dire : Je suis indéfinissable. La traduction littérale du texte

hébreu est *serai qui serai*. « Ce que nous connaissons de la science grammaticale des anciens Israélites, disent les auteurs hollandais de la *Bible des familles*, n'est pas de nature à nous inspirer une confiance illimitée à l'endroit des étymologies qu'ils proposent. Presque toutes les explications de noms propres que nous trouvons en si grand nombre, par exemple dans la Genèse, sont fautives et se basent uniquement sur des ressemblances de son. L'explication que nous avons ici du nom de Yahweh est très probablement fautive comme tant d'autres. Ce nom peut très difficilement signifier *je suis*, difficilement aussi *il est*. On ne peut pas dire avec certitude qu'elle en doit être la vraie traduction ; mais bien des choses sont en faveur de la signification *il fait être*, ce qui voudrait dire *créateur*. On se figure aussi bien plus aisément que les anciens Israélites aient pu rattacher la notion de créateur au nom de leur Dieu plutôt que l'idée philosophique qui serait renfermée dans un mot signifiant *celui qui est*. Il serait surtout difficile de comprendre l'emploi d'un nom semblable à une époque où l'on était très loin encore de reconnaître l'unité de Dieu. » Selon les auteurs que je cite, le monothéisme a été, chez les Juifs, le dernier terme d'une lente éparation de l'idée religieuse ; à l'époque de Moïse, ils adoraient des Dieux nombreux. « Cela ne veut pas dire, ajoutent-ils, que tous les Israélites apportaient leurs hommages aux mêmes Dieux. Non, chaque tribu, chaque clan, chaque famille, possédait son Dieu ou ses Dieux, dont le caractère était plus ou moins relevé selon le degré de développement spirituel de leurs adorateurs. Quant à savoir si tous les fils d'Israël invoquaient comme Dieu national, protecteur de leur fédération, un même Dieu, il faudrait pouvoir préciser le degré d'intimité de leur union en Égypte. S'ils ont eu un Dieu commun, il est certain qu'il a porté le nom d'El-Schaddaï. Moïse, lui, considérait Yahweh comme supérieur à tous les Dieux. Probablement Yahweh était le Dieu qu'invoquait sa tribu ou son clan. »

Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'une conspiration a été conduite au nom du Dieu *lahweh* pour délivrer Israël de la servitude d'Égypte ; cette conspiration ayant réussi, *lahweh* est devenu le Dieu national, puis le patriotisme des Juifs en a fait

le Dieu suprême, et plus tard le Dieu unique. Quant aux moyens que les conspirateurs ont employés, nous ne les connaissons jamais, car la tradition a remplacé les faits réels par des détails appropriés au goût et au caractère des peuples enfants, et surtout des Orientaux. Ils aiment les miracles, et ils en mettent partout. Moïse, accompagné de son frère Aaron, qui avait la parole plus facile que lui, va trouver les vieillards et les chefs d'Israël, leur expose ses projets, et change devant eux son bâton en serpent ; ce qui suffit pour les convaincre de sa mission divine. Il se rend ensuite avec son frère chez Pharaon, et lui demande de permettre aux Israélites d'aller à trois jours de marche dans le désert pour sacrifier à leur Dieu. Le roi refuse ; c'était prévu, « Iahweh avait endurci son cœur ». Il reçoit alors une série d'avertissements qui, naturellement tombent sur le peuple. Moïse envoie successivement des sauterelles, des grenouilles, des moustiques, etc. C'est ce qu'on appelle les plaies d'Égypte. Mais Pharaon était plus difficile à persuader que les anciens d'Israël ; il avait ses magiciens qui reproduisaient les miracles d'Iahweh. Pour en finir, Moïse déclenche une dernière plaie, plus terrible que les autres : tous les premiers-nés des Égyptiens, et même ceux de leurs bétiaux, sont frappés de mort en une seule nuit. Le roi est bien obligé de céder, et tout le peuple crie aux Israélites : « Allez-vous-en ». Moïse, qui s'attendait à ce résultat, avait tout préparé pour le départ. Dans chaque demeure on prend un dernier repas, debout, le bâton à la main, en costume de voyage. Ce repas, composé de pain sans levain et d'un agneau qui devait être cuit et mangé tout entier, est décrit dans la Bible avec des détails minutieux qui montrent l'importance attachée au rituel par les prêtres. Il est bien probable qu'une ancienne fête du printemps a été transformée en une cérémonie commémorative de la délivrance.

Les Israélites ne partaient pas les mains vides : ils avaient eu soin d'emprunter des objets de prix qu'ils emportèrent avec eux. Selon la Bible, ils agissaient ainsi d'après un ordre formel d'Iahweh : « Et chaque femme demandera à sa voisine et à son hôtesse de la vaisselle d'argent et de la vaisselle d'or, et des vêtements que vous mettrez à vos fils et à vos filles, et

ainsi vous dépouillerez les Égyptiens ». Que cette argenterie volée se composât d'objets sacrés, comme le dit Justin, ou de vaisselle de table et d'ustensiles de cuisine, il est fâcheux de voir les Juifs mettre leur escroquerie sur le compte de leur Dieu. Iahweh aurait mieux fait de leur conseiller d'emprunter aux Égyptiens le dogme de la vie future. Cet emprunt n'eût fait de tort à personne, et Pharaon n'aurait pas poursuivi les fugitifs comme des voleurs.

Il les atteignit près de la mer Rouge, que la Bible appelle la mer des Algues. C'est ici le point culminant de la légende, l'heure décisive où une troupe d'esclaves va devenir un peuple. « Et Pharaon s'approcha, et les fils d'Israël levèrent les yeux, et voilà que les Égyptiens arrivaient sur eux par derrière, et les fils d'Israël furent très effrayés, et ils crièrent vers Iahweh, et ils dirent à Moïse : Est-ce qu'il n'y avait pas de tombeaux en Égypte, que tu nous as emmenés mourir dans le désert ? Ne t'avons-nous pas dit : « Laisse-nous servir les Égyptiens » ? Et Moïse dit au peuple : Ne vous effrayez pas ; restez en place, et contemplez la délivrance que Iahweh va opérer pour vous. Les Égyptiens que vous voyez aujourd'hui, vous ne les reverrez plus jamais... Et Moïse étendit sa main sur la mer, et Iahweh refoula la mer par un fort vent d'est toute la nuit, et changea la mer en terre sèche, et les eaux se fendirent. Et les fils d'Israël traversèrent le milieu de la mer à sec, et les eaux furent pour eux une muraille à droite et à gauche. Et les Égyptiens chargèrent et entrèrent dans la mer après eux avec tous les chevaux de Pharaon, ses chars et sa cavalerie... Et Moïse étendit sa main sur la mer, et vers le matin, la mer revint à son niveau ordinaire, et les Égyptiens fuirent à son approche, et Iahweh précipita les Égyptiens au milieu de la mer. Et les eaux, en revenant, couvrirent les chars et toute la cavalerie de Pharaon entrés à leur suite dans la mer : il n'en survécut pas un seul.

« Alors Moïse et les fils d'Israël chantèrent un cantique à Iahweh, et ils dirent : « Je chanterai Iahweh, parce qu'il a déployé sa magnificence, il a jeté dans la mer le cheval et le cavalier. — Iahweh est ma force et ma louange et il a été mon sauveur : c'est mon Dieu, je lui dresserai une tente, c'est le

Dieu de mon père, je l'exalterai. — Iahweh est un homme de guerre, son nom est Iahweh. — Il a jeté dans la mer les chars de Pharaon et son armée ; ses capitaines d'élite sont noyés dans la mer des Algues. — Les gouffres les ont enveloppés, ils sont descendus dans les profondeurs comme une pierre. — Ta droite, Iahweh, s'est élevée dans sa force, ta droite, Iahweh, a brisé l'ennemi. — Dans la puissance de ta grandeur tu abats ceux qui s'élèvent contre toi ; tu lances ta colère, et elle les dévore comme la paille. — Au souffle de ton nez se sont amoncelées les eaux ; les flots s'arrêtent comme une digue, l'abîme se coagule dans le cœur de la mer. — L'ennemi disait : Je poursuivrai, je saisirai, je partagerai les dépouilles, mon âme en sera rassasiée ; je tirerai mon glaive du fourreau, ma main les détruira. — Tu as soufflé ton haleine, la mer les couvre, ils sont absorbés comme le plomb dans les eaux farouches. — Qui est comme toi parmi les Dieux, Iahweh, qui est comme toi magnifique en sainteté, terrible dans ta gloire, faisant des miracles ? Tu as étendu ta main ; la terre les engloutit. » — Et Marie, la prophétesse, sœur d'Aaron, prit un tambour dans sa main, et toutes les femmes sortirent après elle avec des tambours et des chœurs de danse, et Marie leur répondit : « Chantez Iahweh, parce qu'il a déployé sa magnificence ; il a jeté dans la mer le cheval et le cavalier. »

On a essayé de ramener cette scène épique aux proportions de l'histoire en donnant une explication naturelle du passage de la mer Rouge. Il paraît que le flux et le reflux de la mer sont très sensibles à l'extrémité du golfe de Suez ; on a dit que Moïse, qui connaissait bien le pays, avait profité de la marée basse pour faire passer son peuple sur un espace découvert, et que les Égyptiens s'y étant imprudemment engagés ont été saisis par la marée montante. Cela n'est pas impossible ; ceux qui aiment cette manière d'expliquer les légendes peuvent même supposer une aggravation du reflux par l'effet d'une tempête que les Israélites ont dû attribuer à la protection de leur Dieu. Cette conjecture pourrait s'appuyer sur un passage de Justin, abrégiateur de Trogue Pompée, un des rares auteurs qui parlent des Juifs. Il est vrai que son témoignage a peu d'autorité et que sur les Juifs notamment il commet des

erreurs manifestes. On ne sait pas où il a puisé ses renseignements, mais ce n'est pas dans la Bible. Il rattache l'origine des Juifs à Damascus, auquel il donne pour successeurs Azelus, Adorès, Abraham et Israël. Ce qu'il dit de Joseph « inventeur de l'art d'interpréter les songes » est conforme à la légende biblique, mais il fait de Moïse un fils de Joseph et le chef d'une colonie de lépreux chassés d'Égypte. Cela s'accorde avec la tradition égyptienne que j'ai citée d'après Manéthon dans un autre chapitre. On peut rapprocher cette tradition du passage de l'Exode où Moïse, sur l'ordre d'Iahweh, plonge sa main dans son sein et la retire couverte de lèpre. « Placé à la tête de ces bannis, dit Justin, il dérobe les objets sacrés des Égyptiens. Ceux-ci, s'étant armés pour les reprendre, se voient forcés par la tempête de revenir chez eux. »

D'après le livre de l'Exode, les Israélites, à leur sortie d'Égypte, étaient au nombre de six cent mille, sans les enfants ; « une multitude d'étrangers les accompagnèrent aussi, et leurs troupeaux de gros et de menu bétail, en nombre très considérable ». Que pouvait être cette multitude d'étrangers ? Sans doute de pauvres captifs ramassés par Ramsès II dans toutes ses guerres, sans lien entre eux, plus misérables que les Hébreux eux-mêmes, et s'attachant à leur fortune parce que l'inconnu, quel qu'il soit, vaut mieux que la servitude, et qu'ils n'avaient rien à regretter sur cette terre de malédiction. Cette multitude confuse, née dans l'esclavage, fit son éducation dans le désert. Pour devenir un peuple, il lui fallait une âme, une pensée commune. L'âme des peuples, qui est leur religion, garde la trace ineffaçable de leurs impressions premières. « Le désert est monothéiste », dit M. Renan. Qu'est-ce que l'homme dans l'espace sans limites ? un grain de poussière. Qu'est-il dans l'infini du temps ? Il plante sa tente pour un jour et le vent balaie sa trace. Une seule force vivante emplit de son immensité les muettes solitudes ; c'est le Semoun, au souffle de feu, celui qu'on ne peut voir en face sans mourir. La longue caravane avance lentement dans d'interminables plaines, sous le ciel profond, ardent comme une fournaise, toujours le même. Pendant le jour, une colonne de nuée la guide, une colonne de feu l'éclaire pendant la nuit. Dans la

flamme comme dans la nuée, il est là, toujours présent au milieu de son peuple, celui qui a soulevé les grandes eaux comme une muraille à droite et à gauche, celui qui a jeté dans la mer le cheval et le cavalier. La première et la dernière parole de ce peuple né dans la servitude et nourri dans le désert sera un cri de terreur humiliée, l'hymne de l'infinie petitesse à l'infinie grandeur.

Dans la légende de Moïse, plus encore que dans celle d'Abraham, on reconnaît à chaque instant l'œuvre systématique de la théocratie. C'est moins un récit qu'un théorème ; les épisodes se succèdent comme une série de preuves. Il fallait démontrer que le prêtre est l'instrument de la puissance d'Iahweh, l'intermédiaire obligé entre le Dieu et son peuple. Chaque fois que l'autorité de Moïse est contestée, Iahweh met le miracle à sa disposition pour prouver sa mission divine. Après trois jours de marche, le peuple ne trouve que de l'eau amère et murmure contre Moïse : Iahweh indique à Moïse un bois qu'il jette dans l'eau, et elle devient douce. Puis le peuple a faim et s'en prend encore à Moïse : « Que n'avons-nous péri au pays d'Égypte, quand nous étions assis à côté des marmites de viande, quand nous avions du pain à satiété ? » Dès le soir, Iahweh envoie un vol de cailles, et le lendemain matin on vit le sol couvert d'une poudre blanche et menue qu'on nomma la manne. Le peuple s'en nourrit pendant quarante ans, car il en tombait tous les jours excepté le septième ; il fallait faire la veille une récolte double ; c'était un moyen employé par Iahweh pour leur faire observer le sabbat. Une autre fois, le peuple allait mourir de soif ; les plaintes recommencent contre Moïse : il frappe un rocher de son bâton, Iahweh descend dans la nuée, et une source jaillit à l'instant. Un jour Amalek attaque Israël : « Alors Moïse dit à Josué : Choisis-nous des hommes et pars, et combats Amalek. Demain je me tiendrai sur le sommet de la colline, le bâton du Dieu à la main. Et Josué se conforma à l'ordre de Moïse. Et Moïse, Aaron et Hur montèrent au sommet de la colline. Et il arrivait que quand Moïse avait la main élevée, Israël l'emportait, et que, dès qu'il baissait la main, Amalek l'emportait. Mais les mains de Moïse se fatiguèrent : ils prirent une pierre qu'ils mirent sous lui, et il s'assit dessus ;

et Aaron et Hur soutinrent ses mains, et ainsi, ses mains tinrent ferme jusqu'au coucher du soleil. Et Josué fit tomber Amalek et son peuple sous le tranchant de l'épée. »

Nulle part la supériorité du révélateur sur le peuple n'est établie plus clairement que dans la grande scène du Sinaï. « Et Iahweh dit à Moïse : voici, je viendrai à toi dans un nuage épais, afin que le peuple entende quand je parlerai avec toi, et qu'il ait en toi une confiance éternelle.... Va vers le peuple et sanctifie-les aujourd'hui et demain, et qu'ils lavent leurs manteaux et qu'ils se tiennent prêts pour le troisième jour, car le troisième jour Iahweh descendra à la vue de tout le peuple sur le mont Sinaï. Et tu parqueras le peuple de tous côtés, et tu diras : Prenez-garde de monter à la montagne, et d'en toucher la limite; quiconque touchera à la montagne sera mis à mort. Nulle main ne la touchera, parce qu'il sera lapidé ou percé de flèches; soit un animal, soit un homme, il mourra.... Et le troisième jour au matin il y eut des tonnerres et des éclairs, et un nuage épais couvrait la montagne, et la trompette sonnait avec force, et tout le peuple qui était dans le camp trembla. Et Moïse conduisit le peuple hors du camp à la rencontre du Dieu, et ils se tinrent au pied de la montagne. Et tout le mont Sinaï fumait en face, parce que Iahweh y était descendu dans la flamme, et la fumée montait comme d'une fournaise, et toute la montagne tremblait. Et la voix de la trompette retentissait plus éclatante, et Moïse parlait, et le Dieu lui répondait dans le tonnerre, et Iahweh descendit sur le mont Sinaï, sur la cime de la montagne, et Iahweh appela Moïse sur la cime de la montagne, et Moïse monta..... Et le Dieu parla toutes ces paroles, disant :

« C'est moi, Iahweh, ton Dieu, qui t'ai retiré de la terre d'Égypte, de la maison de servitude. Tu n'auras pas d'autres Dieux devant ma face. Tu ne te feras pas de sculpture ni aucune image de ce qui est en haut dans les cieux, ni en bas sur la terre ou dans les eaux. Tu ne te prosterneras pas et ne les adoreras pas, parce que moi, Iahweh, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, visitant l'iniquité des pères sur les fils à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent, et ne par milliers à ceux qui m'aiment et gardent mes

préceptes : tu ne prendras pas en vain le nom d'Iahweh ton Dieu, car il n'absoudra pas celui qui aura pris son nom en vain. Souviens-toi du jour du Sabbat pour le sanctifier ; six jours tu travailleras et feras toute ton œuvre, et le septième jour, le jour du sabbat d'Iahweh, ton Dieu, tu ne feras aucun ouvrage, toi, ton fils, ta fille, ton domestique, ta servante, ton bétail, ni ton hôte qui est dans tes portes, parce que en six jours Iahweh a fait les cieux, et la terre, et la mer, et tout ce qui y est, et il s'est reposé le septième jour ; c'est pourquoi Iahweh a béni le jour du sabbat et l'a sanctifié. Honore ton père et ta mère afin que tes jours se prolongent sur la terre que te donne Iahweh, ton Dieu. Tu ne tueras pas, tu ne seras pas adultère, tu ne voleras pas, tu ne feras pas de faux témoignage contre ton prochain. Tu ne désireras pas la maison de ton prochain ; tu ne désireras pas la femme de ton prochain, son domestique, sa servante, son bœuf, son âne, ni rien de ce qui est à lui. »

« Et tout le peuple fut témoin des tonnerres et des flammes et du bruit des trompettes et de la fumée qui sortait de la montagne, et le peuple vit cela, et ils s'enfuirent et se tinrent éloignés, et ils dirent à Moïse : Parle-nous, toi, et nous écouterons ; mais que le Dieu ne nous parle pas, de peur que nous ne mourions. Et Moïse dit au peuple : ne craignez pas, parce que, pour vous éprouver, le Dieu est venu, et pour que sa terreur fût devant vous, et que vous ne péchiez pas. Et le peuple se tint éloigné, et Moïse s'approcha de la sombre nuée où était le Dieu. »

Les récits dont se compose la légende mosaïque sont presque toujours reproduits plusieurs fois avec des variantes qu'on ne pouvait expliquer lorsqu'on attribuait à Moïse lui-même la rédaction du Pentateuque. On admet généralement aujourd'hui que les cinq livres du Pentateuque ont été écrits à des époques différentes, à l'aide de documents plus anciens, qui n'étaient pas toujours d'accord entre eux et que les compilateurs ont quelquefois copiés sans s'inquiéter des répétitions et des contradictions. On a dû renoncer à rapporter à un seul personnage et à une même époque la législation qui porte le nom de Moïse ; on a reconnu l'œuvre lente et successive du sacerdoce juif dans les prescriptions relatives au rituel, qui

sont détaillées avec une prolixité fatigante et qui supposent en général une civilisation assez avancée. On ne peut supposer que Moïse ait défendu aux Israélites d'épouser des femmes étrangères quand lui-même, selon la Bible, avait une femme madianite et une femme éthiopienne. Même parmi les Dix paroles, il en est qu'on ne peut attribuer à Moïse à moins d'admettre qu'il violait lui-même les lois inscrites sur les tables de pierre par la main d'Iahweh. L'histoire du serpent d'airain, par exemple, est en contradiction avec la défense de sculpter des images. Dans l'histoire du veau d'or, l'hésitation du compilateur se trahit : le peuple est puni de son idolâtrie ; trois mille hommes, selon le texte, vingt-trois mille d'après la Vulgate, sont massacrés par les Lévites, mais Aaron, qui a fait le veau, n'est pas même réprimandé. Ces récits remaniés par le sacerdoce ne peuvent fournir que bien peu de renseignements à l'histoire. Les légendes, comme les mythologies, comme les langues, sont des créations spontanées, naïves, inconscientes, essentiellement populaires ; quand les clergés ou les académies veulent y mettre la main, leur intervention pédante et systématique se trahit toujours par des replâtrages maladroits.

Le séjour d'Israël dans le désert fut de quarante ans, selon la Bible. Dans un écrit publié à la suite du *Divan* oriento-occidental sous le titre de *Israël au désert*, Gœthe a soutenu qu'il ne fallait voir dans ce chiffre qu'un nombre rond ayant un sens mythique, et que tout le voyage des Hébreux, depuis leur sortie d'Égypte jusqu'à leur entrée en Canaan, a duré à peine deux ans. Les trente-huit dernières années sont remplies par de continuelles et inutiles promenades du nord au sud et du sud au nord dans la vallée de l'Égarement. Le seul événement important pendant cette longue période est la révolte de Koré, Dathan et Abiram, racontée dans le livre des Nombres. Moïse, qui était de la tribu de Lévi, voulait faire de cette tribu une caste sacerdotale, entièrement consacrée au service du culte. Les Lévites ne devaient pas occuper un territoire spécial dans le pays à conquérir, ils devaient être entretenus par une dîme prélevée sur les autres tribus. Les fonctions de grand prêtre étaient réservées aux descendants d'Aaron. On peut s'étonner que Moïse, qui avait des enfants, attribue le sacerdoce à ceux

de son frère : la distinction du prêtre et du prophète est marquée dès l'origine ; l'inspiration du prophète est individuelle, la fonction du prêtre est héréditaire ; Moïse est l'interprète d'Iahweh, le sacerdoce est réservé à la race d'Aaron. Ce privilège héréditaire parut contraire à l'égalité des fils d'Israël, à qui Iahweh avait dit : « Vous me serez un royaume de prêtres et un peuple saint. » Coré de la tribu de Lévi, Dathan, Abiram, de la tribu de Ruben, se soulevèrent contre Moïse et Aaron et entraînèrent deux cent cinquante hommes dans leur parti : « Nous sommes tous consacrés à Iahweh, il est au milieu de nous, pourquoi vous élevez-vous au-dessus de l'Assemblée ? » Et ils se préparèrent à sacrifier. « Alors, le sol qui était sous leurs pieds se fendit et la terre s'entr'ouvrit et les engloutit, eux et leurs maisons, et tous les hommes qui tenaient à Coré, et tout leur avoir, et ils descendirent vivants dans le Schéol, avec tout ce qu'ils possédaient, et la terre les recouvrit, et ils furent exterminés du milieu de l'Assemblée ». La Bible ajoute que le peuple ayant murmuré à cette occasion contre Moïse, la peste détruisit quatorze mille sept cents personnes, sans compter ceux qui étaient morts avec Coré.

La théocratie était fondée, Moïse avait accompli son œuvre. Quant à la terre promise, ce n'est pas à lui qu'il fut donné de la conquérir. Il désigna Josué pour son successeur, bénit le peuple et monta seul sur le mont Nébo, d'où il aperçut tout le pays au delà du Jourdain. Puis il mourut à cent vingt ans, dans la terre de Moab, et personne, dit la Bible, n'a jamais su où était son tombeau. Cette circonstance pourrait faire douter du caractère historique de Moïse. Sans aller jusqu'à nier son existence, M. Ewald a prouvé que son nom fut presque inconnu sous les Juges et durant les premiers siècles des Rois. Sa légende a dû se former un ou deux siècles avant la chute du royaume de Juda. M. Maspero admet aussi le caractère historique de Moïse, mais, selon lui, le détail de sa vie est tellement mêlé de légendes qu'on ne peut l'établir avec certitude, et ce qu'on sait de la législation primitive des Hébreux se réduit presque à rien : « C'est tout au plus, dit-il, si on peut attribuer à Moïse, sinon pour la forme, au moins pour le fond, les dix commandements et peut-être un petit nombre de prescriptions

éparses au milieu des lois postérieures dans les livres écrits sous son nom. La perte de la législation mosaïque, si tant est qu'il y ait jamais eu vraiment une législation mosaïque, ne diminue en rien la grandeur du rôle joué par Moïse. Moïse fut l'organisateur du peuple hébreu. Il lui laissa sa constitution patriarcale et assura l'indépendance des tribus, mais en resserrant le lien qui les avait unies. Il fit du Dieu national, jusqu'alors traité à peu près sur le même pied que les Dieux étrangers, un Dieu jaloux et exclusif dont le culte réunit les douze tribus dans une même adoration. Il l'institua roi invisible du peuple, législateur et juge souverain, maître et propriétaire des biens de la nation. Et ce Dieu n'eut qu'un seul sanctuaire pour tous ses enfants, l'Arche d'alliance. Chaque année le peuple se rassembla autour du lieu saint et célébra de grandes fêtes, la Pâque, la Pentecôte, la fêtes des Tentes. Il était sorti d'Égypte façonné à la servitude et à l'idolâtrie, prêt à reprendre sa chaîne et à renier son Dieu : grâce à Moïse, il sortit du désert ferme dans sa foi et tout armé pour la conquête. »

CHAPITRE III

Les Juges.

Au sortir de l'Égypte, les Israélites auraient pu entrer directement en Canaan par la route qui longe la Méditerranée ; mais ils risquaient d'être attaqués par les garnisons qui occupaient les forteresses égyptiennes ou par les Philistins. Ils prirent donc une route beaucoup plus longue et s'engagèrent dans le désert. Les rois d'Égypte possédaient ou avaient possédé d'importants établissements métallurgiques dans la presqu'île du Sinaï. Peut-être les fugitifs voulaient-ils s'en emparer. La Bible ne le dit pas, mais quelques-unes des légendes qu'elle rapporte pourraient le faire croire : la fabrication du veau d'or, du serpent d'airain, des ornements du Tabernacle suppose une installation et un matériel peu compatibles avec la vie errante d'une

caravane, et s'expliquerait mieux par l'occupation des mines de cuivre du Sinaï. Le passage de la vie nomade à la vie sédentaire a dû être long et successif, et rien n'oblige à dire comme Gœthe que le temps du séjour dans le désert a été exagéré par la Bible. Israël rêvait une terre où coulaient le lait et le miel, mais en attendant il conduisait ses troupeaux où il trouvait des pâturages et s'installait tant bien que mal dans les pays dont il pouvait s'emparer. Il s'efforçait de conclure des alliances avec les habitants du désert, qui étaient de la même race que lui, par exemple avec les Madianites, afin que ceux-ci servissent « d'yeux », c'est-à-dire de guides aux tribus. Cette alliance avec les Madianites est indiquée dans la Bible par la visite de Jethro, beau-père de Moïse, qui, au récit du passage de la mer Rouge, proclame Iahweh le plus grand de tous les Dieux. Mais les tribus étrangères ne montraient pas toutes la même bienveillance, témoin la lutte contre Amalek. Il est probable qu'à partir du Sinaï les Israélites se sont dirigés du côté des frontières de Canaan et que, repoussés de là, ils ont repris le chemin du sud et longé les montagnes du pays des Edomites pour tourner à l'est. Dans le Deutéronome, Iahweh ordonne à son peuple de ne pas molester les Edomites que la crainte avait déjà saisis, et même de leur payer les vivres et l'eau dont ils auraient besoin, car Iahweh a donné Seïr en héritage à Edom. La même recommandation est faite à propos des Moabites et des Ammonites, car ces peuples avaient aussi reçu leur pays d'Iahweh.

Les fils de Lot, c'est-à-dire les Ammonites et les Moabites, étaient établis dans le pays à l'est de la mer Morte et du Jourdain, mais les Amoréens ayant traversé le Jourdain enlevèrent aux Moabites une partie de leur territoire. Les Israélites, qui erraient alors dans les déserts situés à l'orient du pays de Moab, battirent les Amoréens, probablement avec l'aide des Moabites. Les tribus de Ruben et de Gad, qui sans doute avaient pris la plus grande part à la lutte, occupèrent le pays situé entre l'Arnon et le Jabbok, en promettant de prêter plus tard leur concours aux autres fils d'Israël. Toutes les villes du pays conquis furent dévouées, c'est-à-dire qu'on massacra tout, hommes, femmes et enfants, « sans laisser vivre aucun ré-

chappé ». Immédiatement après cette conquête, la Bible place celle du pays de Basan, dont le roi Og était le dernier de la race des géants (Réphaïm). Tous les habitants furent également massacrés, selon le Deutéronome ; ces deux guerres sont placées dans la Bible avant la mort de Moïse. Il résulte cependant de plusieurs passages du livre des Juges que le pays de Basan ou de Galaad, ne fut conquis que plus tard. Quant à la légende de Balaam, racontée dans le livre des Nombres après la conquête de Basan, on a reconnu qu'elle avait dû être composée dans les derniers temps du royaume d'Israël, probablement sous Jéroboam II. Elle a été inspirée par la haine contre Moab, et elle contient des allusions à l'Assyrie. A l'époque de la conquête, les Israélites n'avaient aucune raison de craindre les Assyriens, qu'ils ne connaissaient même pas, et pour eux les Moabites, loin d'être des ennemis, étaient des alliés naturels et des auxiliaires, de même que les Ammonites et les Edomites.

La conquête de Canaan est racontée dans le livre de Josué, qui paraît avoir été écrit au temps de la captivité de Babylone. La thèse de l'unité politique garantie par l'unité religieuse est appuyée, comme dans le Pentateuque, par une succession de miracles. Celui du passage de la mer Rouge se renouvelle au passage du Jourdain. A la tête du peuple marchent les prêtres portant l'Arche d'alliance ; au moment où leurs pieds touchent les eaux du fleuve, « les eaux qui descendaient s'arrêtèrent et s'élevèrent en un monceau à une très grande distance, près de Adam, ville située à côté de Tsardhan ; et les eaux qui descendaient à la mer de la plaine, la mer salée, furent complètement détachées, et le peuple passa vis-à-vis de Jéricho. Et les prêtres chargés de l'Arche de l'alliance d'Iahweh s'arrêtèrent de pied ferme sur le sec dans le lit du Jourdain, et tout Israël marcha sur le sec, jusqu'à ce que le peuple eût achevé de passer le Jourdain. » Puis Josué met le siège devant Jéricho. « Et Josué ayant parlé au peuple, sept prêtres portant sept trompettes devant Iahweh, se mirent en marche et sonnèrent des trompettes, et l'Arche de l'alliance d'Iahweh les suivait, et les soldats équipés marchaient en tête des prêtres sonnant des trompettes, et ceux qui fermaient la marche suivaient l'Arche,

les trompettes sonnait toujours. L'Arche d'Iahweh tourna autour de la ville dont elle fit une fois le tour ; puis on rentra au camp et on passa la nuit au camp. Ainsi firent-ils le tour de la ville le second jour, puis ils revinrent au camp, et de même pendant six jours. Mais le septième jour ils se levèrent à l'apparition de l'aurore et firent le tour de la ville en cette manière sept fois. Et au septième tour, comme les prêtres sonnaient des trompettes, Josué dit au peuple : Poussiez le cri ! car Iahweh vous a livré la ville. Alors le peuple poussa le cri, et les trompettes sonnaient, et la muraille croula sur elle-même, et le peuple escalada la ville, chacun droit devant soi, et ils prirent la ville. Et ils dévouèrent tout ce qui était dans la ville, hommes et femmes, jeunes gens et vieillards, bœufs, brebis et ânes, par le tranchant de l'épée. » La courtisane Rahab, qui avait trahi son pays en cachant les espions envoyés par Josué, fut seule épargnée avec sa famille et sa maison : « Quant à la ville, ils la brûlèrent avec tout ce qu'elle contenait. » Et Josué prononça une malédiction contre celui qui la relèverait.

Les Israélites assiègent ensuite la ville d'Aï, près de Bethel, et l'ayant prise par un stratagème, il la traitent comme Jéricho. « Et tous ceux qui périrent dans cette journée, hommes et femmes, furent au nombre de douze mille... Et Josué brûla Aï et en fit un monceau de ruines éternelles, jusqu'aujourd'hui. Quant au roi d'Aï, il le pendit à un arbre jusqu'au soir, et au coucher du soleil il fit enlever de l'arbre son cadavre, et ils le jetèrent devant la porte de la ville, et ils élevèrent dessus un tas de pierres qui demeure jusqu'à ce jour. » A la nouvelle de la ruine d'Aï et de Jéricho, le roi de Jérusalem, Adoni-Tsedec, forme une coalition avec les rois d'Hébron, de Jarmuth, de Lachis et d'Eglon, et apprenant que la ville de Gabaon avait traité avec l'ennemi, ils viennent assiéger la ville qui trahit la cause commune. Les Gabaonites appellent à leur aide Josué qui part de Guilgal avec son armée et atteint les rois coalisés : « Et Iahweh jeta la confusion parmi eux devant Israël, et il leur fit essuyer une grande défaite devant Gabaon, et il les poursuivit sur la route de la montée de Beth-Horon et les mena battant jusqu'à Azeca et à Makkéda. Et comme ils fuyaient devant Israël, ils étaient à la descente de Beth-Horon, et là

Iahweh fit tomber sur eux de grosses pierres jusqu'à Azeca, et ils périrent, et les pierres de grêle en tuèrent un plus grand nombre que l'épée des fils d'Israël. Alors Josué parla à Iahweh, au jour où Iahweh livra les Amoréens aux fils d'Israël, et il dit en présence du peuple : « Soleil, attends à Gabaon — et toi Lune, au val d'Ajalon. — Et le soleil attendit et la lune resta. — Jusqu'à ce qu'Israël eut puni ses ennemis. N'est-ce pas ce qui est écrit dans le livre du Juste ? Et le soleil resta au milieu du ciel et ne se hâta pas vers son couchant, presque un jour entier. Et avant et après, il n'y eut pas une journée telle que Iahweh écoutât la voix d'un homme, car Iahweh combattait pour Israël. »

Les cinq rois s'étaient réfugiés dans une caverne à Makkeda ; on les découvre, et quand le peuple est rentré au camp après l'extermination de l'armée vaincue, on les amène devant Josué. Tous les chefs de guerre qui avaient marché avec lui posent leurs pieds sur le cou des rois ; puis Josué les fait pendre à cinq arbres, et le soir leurs cadavres sont jetés dans la caverne et on roule de grosses pierres à l'entrée. « Et dans ce même jour, Josué ayant pris Makkeda la mit à sac avec le tranchant de l'épée et il dévoua son roi ainsi que toutes les personnes qui s'y trouvaient et ne laissa survivre aucun réchappé. » La même formule est répétée dans la Bible, avec une monotonie funèbre, pour les villes de Libna et de Lachis ; le roi de Gezer ayant voulu secourir Lachis, « Josué le défit, lui et son peuple, à ne pas lui laisser un réchappé ». Et la Bible reprend l'énumération des massacres ; Eglon, Hébron, Debir, sont dévouées avec tous leurs habitants, dont pas un n'est épargné : « Ainsi Josué réduisit tout le pays, la Montagne, le Midi, le Pays bas et tous leurs rois ; il ne laissa survivre aucun réchappé, et il dévoua tout ce qui respirait, selon l'ordre d'Iahweh, Dieu d'Israël. » Ensuite c'est le tour des rois du Nord ; le roi de Hatzor et les autres rois cananéens se mettent en campagne avec une armée « égale en nombre aux grains de sable des bords de la mer, ayant de la cavalerie et des chars en quantité très grande ». Josué les attaque près des eaux de Mérom, les poursuit jusqu'à Sidon et les détruit « à ne pas laisser un réchappé » ; il coupe les tendons à leurs chevaux et

brûle leurs chars par le feu. Puis il revient sur ses pas et s'empare de Hatzor, chef-lieu de tous ces royaumes, et fait périr le roi par l'épée, « et ils frappèrent avec le tranchant de l'épée toutes les personnes qui s'y trouvaient, après les avoir dévouées ; il ne survécut rien de ce qui respirait, et il brûla Hatzor au feu. Et Josué s'empara de toutes ces villes et de leurs rois qu'il passa au fil de l'épée et dévoua, selon l'ordre de Moïse, serviteur d'Iahweh..... Ainsi Josué conquît tout le pays, la montagne et tout le midi et le district de Ghosen, et la plaine d'Israël, depuis la croupe nue qui monte vers Seïr jusqu'à Baal Gad, dans la vallée du Liban, au pied du mont Hermon, et il prit tous leurs rois qu'il égorgea et fit périr..... Car ce fut par une dispensation d'Iahweh que leur cœur s'endurcit pour engager la lutte avec Israël, afin qu'on les dévouât et qu'on ne leur fît point de quartier, mais qu'on les détruisît au contraire, comme Iahweh l'avait ordonné à Moïse. »

Tel est le résumé de la légende de la conquête racontée dans le livre de Josué. Pour extraire de cette légende ce qu'elle peut contenir d'historique, on se contente ordinairement de supprimer les circonstances merveilleuses ou de les expliquer, tant bien que mal, par des causes naturelles. Cela ne suffit pas à une critique sérieuse. Malheureusement on n'a pas pour l'histoire juive le précieux secours que l'étude des inscriptions et des monuments fournit à l'histoire d'Égypte et d'Assyrie. On n'a d'autres sources d'information qu'un livre rédigé plusieurs siècles après les événements, d'après des traditions populaires plus ou moins altérées dans un but politique. Mais l'exégèse biblique, en rassemblant un certain nombre de témoignages épars, est parvenue à reconstituer la vérité des faits. Je n'ai pas à reproduire ce travail analytique, on le trouvera résumé dans l'introduction à la Bible de M. Reuss, professeur à l'université de Strasbourg. La comparaison de tous ces éléments d'investigation amène les savants à ce résultat que le plus sûr moyen de se faire de la conquête une idée fausse de tous points est précisément de s'en tenir à l'idée que nous donne le livre de Josué. Ce que ce livre nous dit s'être accompli en cinq ans ne s'est en réalité accompli que très progressivement, durant une période de deux siècles et demi ; car la

conquête du pays, l'assujettissement complet des Cananéens, n'ont été consommés que sous le règne de Salomon. C'est exactement ce qui est arrivé pour la conquête du Péloponèse par les Doriens, de la Gaule romaine par les Francs. On peut en conclure, pour l'honneur des Israélites, que les effroyables massacres racontés dans le livre de Josué ont dû être fort exagérés par les rédacteurs de la Bible, qui regardaient l'extermination des vaincus comme un titre de gloire pour leurs ancêtres et comme une preuve de leur docilité aux ordres du Dieu national d'Israël. « Il ne faut pas, disent les auteurs hollandais de la *Bible des familles*, se représenter tous les fils d'Israël rassemblés en un camp à Guilgal, et agissant tous ensemble. Il sera beaucoup plus conforme à la réalité de nous représenter les tribus israélites comme se livrant à des incursions partielles et intermittentes dans le pays des Cananéens, affaiblis peut-être à la suite d'une guerre avec le roi d'Égypte Ramsès III. »

Le partage des pays conquis ou à conquérir est consigné dans les derniers chapitres du livre de Josué, qui ne sont pas du même auteur que le récit de la conquête. Les territoires qu'on nomma plus tard la Pérée, à l'est de la mer Morte et du Jourdain, avaient été occupés dès le temps de Moïse par les tribus de Ruben, et de Gad et la demi-tribu de Manassé. Juda prit la partie méridionale du pays de Canaan, à l'ouest de la mer Morte. Autour de Juda se groupèrent les petites tribus de Siméon, de Dan et de Benjamin, la première à l'ouest, les deux autres au nord. Ces quatre tribus formèrent plus tard le royaume de Juda. Plusieurs parties du territoire qui leur était attribué dans le partage restèrent longtemps encore occupées par des populations étrangères. Ainsi les Jébusites ne furent soumis que par David, qui s'empara de leur ville appelée depuis Jérusalem ; les Philistins, que Josué n'avait pas osé attaquer, conservèrent les cinq villes qu'ils occupaient sur la côte de la Méditerranée et qui servirent de refuge aux Anakites. A l'époque où la royauté fut établie en Israël, la domination des Philistins s'étendait sur presque tout le territoire de Juda. Au centre du pays de Canaan, entre le Jourdain et la Méditerranée, s'élevait la puissante tribu d'Ephraïm, à laquelle appartenait Josué.

L'Arche d'alliance, établie d'abord à Guilgal, en avant de Jéricho, fut transportée à Shilo, qui devint le sanctuaire commun des tribus israélites. Au nord du territoire d'Ephraïm se fixèrent la tribu d'Issachar, le long du Jourdain, et la demi-tribu de Manassé, plus à l'ouest. Enfin, dans la région septentrionale, qui fut plus tard appelée Galilée, s'établirent les tribus d'Azer, de Zabulon et de Nephtali ; Azer se répandit sur la côte maritime au nord du Carmel, jusqu'à Sidon, mais sans pouvoir s'emparer des villes phéniciennes situées sur le territoire qui lui était attribué. Zabulon campa dans la plaine de Jisréel, au nord-ouest d'Issachar, et Nephtali le long du haut Jourdain, entre les eaux de Mérom et le lac de Genezareth. La tribu de Lévi n'eut pas de territoire particulier, car, ainsi que la Bible le répète souvent, Iahweh était son héritage. Les Lévites reçurent quarante-huit villes dispersées sur le territoire des autres tribus. Quelques-unes de ces villes devaient servir d'asile aux meurtriers involontaires ; on les nomme villes de refuge.

Les généalogies qui tiennent tant de place dans la Bible montrent assez l'importance qu'attachaient les tribus israélites à leur descendance d'Abraham et de Jacob. Ils étaient loin cependant d'être de race pure. Avant leur séjour en Égypte ils s'étaient unis avec les femmes du pays, leurs légendes même l'attestent : parmi les fils de Jacob, quatre sont issus de femmes esclaves de race inconnue. Joseph épouse la fille d'un prêtre égyptien, Moïse épouse une Madianite et une Éthiopienne, et quand sa sœur Marie lui reproche cette mésalliance, Iahweh la frappe de la lèpre. A la sortie d'Égypte, les fils d'Israël sont accompagnés « d'un grand amas d'étrangers » qui ont dû être incorporés dans les tribus, car il n'en est plus fait mention par la suite. Pendant le demi-siècle qui sépare la sortie d'Égypte de la conquête de Canaan, il dut y avoir des alliances avec les Edomites, les Ammonites, les Moabites. A l'époque de l'invasion, des hordes errantes d'Arabes, trop faibles pour pénétrer seules dans la Palestine, durent profiter de l'occasion pour se joindre aux tribus israélites ; tels étaient les fils de Kéni, beau-père de Moïse, qui accompagnèrent les fils de Juda depuis la ville des Palmes (Jéricho). Ces Kénites, ou Kénisites, s'établirent

parmi les Judéens et finirent par se confondre avec eux ; on ne pouvait exclure des alliés qui avaient contribué à la victoire. Après la conquête, les unions avec les populations indigènes se multiplièrent. « Les fils d'Israël, dit le livre des Juges, demeurèrent au milieu des Cananéens, des Hitrites, des Amoréens, des Pherisites, des Hévides, des Jébusites et ils prirent leurs filles pour femmes et marièrent leurs filles à leurs fils et servirent leurs Dieux. Les fils d'Israël firent donc ce qui déplait à Iahweh ; ils oublièrent Iahweh leur Dieu et servirent les Baals et les Ascheras. » Ce n'était pas la première fois qu'ils étaient infidèles à Iahweh ; dans le désert, pendant quarante ans, selon le prophète Amos, ils avaient porté devant eux l'image de Moloch et l'étoile de leurs idoles.

La condition des Israélites établis au milieu des Cananéens n'était pas partout la même ; dans quelques districts, les anciens habitants avaient été exterminés ou réduits en esclavage, mais dans d'autres ils étaient restés en possession du pays, et les nouveaux venus n'avaient pu s'y fixer qu'en payant tribut. Le plus souvent l'ancienne population et la nouvelle vivaient côte à côte sur le pied de paix armée, souvent rompue par des razzias, et chacune des deux attendait une occasion d'expulser l'autre ou de l'asservir. Depuis que les Israélites étaient disséminés sur divers points du territoire, les Cananéens, les Amoréens, les Philistins prenaient leur revanche et leur faisaient payer en détail les violences de l'invasion. Les tribus les plus fortes ne secouraient pas les plus faibles, car ce n'était pas un lien politique qui les unissait, mais un lien religieux, et il s'affaiblissait de plus en plus ; aussi la Bible attribue-t-elle toujours les défaites des Israélites à l'oubli de la religion nationale : « La colère d'Iahweh s'alluma contre Israël et il les abandonna aux mains des spoliateurs qui les dépouillèrent et il les rendit entre les mains de leurs ennemis d'alentour. Et partout où ils se portaient, ils trouvaient contre eux la main d'Iahweh en hostilité, comme Iahweh le leur avait juré, et ils étaient dans de grandes angoisses. Cependant Iahweh leur suscita des juges qui les délivraient de la main de ceux qui les pillaient. Or quand Iahweh leur suscitait des juges, Iahweh était avec le juge, et il les délivrait de la main de leurs enne-

mis pendant tout le temps du juge, car Iahweh se repentait, à cause de leurs plaintes contre ceux qui les opprimaient et les tourmentaient. Mais il arrivait qu'à la mort du jugé, ils se corrompaient de nouveau plus que leurs pères, allant après d'autres Dieux pour les servir et se prosterner devant eux, et ils ne retranchaient rien de leur méchanceté ni de leur entêtement ».

La Bible donne le titre de Juges, *Šophetim*, à ces libérateurs que Iahweh suscitait de temps à autre; cependant ce n'étaient pas des magistrats élus, comme les Suffètes de Carthage qui portent le même nom, c'étaient des chefs hardis qui se mettaient à la tête d'une bande de patriotes pour affranchir leur tribu. Un coup de main heureux devait leur donner pour le reste de leur vie une certaine autorité morale, mais ils n'étaient pas investis d'un pouvoir régulier reconnu par la nation entière. Quoique la Bible ait pris soin de déterminer la durée du gouvernement de chacun d'eux, ces chiffres ne peuvent servir de base à une véritable chronologie, car il est probable que plusieurs ont vécu à la même époque dans différentes tribus. Nous avons des détails sur trois ou quatre d'entre eux; d'autres sont seulement nommés. Le premier dont il soit fait mention est Othniel, neveu de Caleb, qui délivre les tribus du Nord de la domination du roi de Mésopotamie : puis un roi de Moab s'empare de Jéricho et opprime Israël pendant dix-huit ans; le Benjamite Aod le tue par trahison et délivre le pays. La Bible nomme ensuite Samgar, fils d'Anath, qui tue six cents Philistins avec un aiguillon de bouvier. Le récit beaucoup plus étendu de l'expédition de Barak et de Débora paraît avoir un caractère historique : « Les fils d'Israël recommencèrent à faire ce qui déplait à Iahweh. Alors Iahweh les vendit aux mains de Jabin, roi de Canaan, qui régnait à Hatsor, et son chef d'armée était Sisera, qui demeurait à Hasoreth Gojim. Et les fils d'Israël crièrent vers Iahweh, car il avait neuf cents chars ferrés, et il opprimait les fils d'Israël durant vingt ans.

« Or c'était Débora, la prophétesse, femme de Lappidoth, qui était alors juge en Israël. Et elle siégeait sous le palmier de Débora, entre Rama et Bethel, dans la montagne d'Ephraïm,

et les fils d'Israël montaient vers elle pour avoir justice. Elle envoya appeler Barak, fils d'Abinoam, de Kedes Nephtali, et elle lui dit : Voici, Iahweh, Dieu d'Israël, te l'ordonne ; va et conduis une armée sur le mont Thabor, et tu prendras avec toi dix mille combattants des fils de Nephtali et des fils de Zabulon. Et j'attirerai vers toi, au torrent de Kison, Sisera, prince de l'armée de Jabin, et ses chars et toute la multitude, et je les livrerai entre tes mains..... Alors Barak convoqua Zabulon et Nephtali, et monta avec dix mille combattants, et Débora l'accompagna. Et Sisera fut informé que Barak, fils d'Abinoam, était monté sur le mont Thabor, et il rassembla neuf cents chars armés de faux et toute son armée, de Hasoreth des nations au torrent de Kison. Et Débora dit à Barak : Lève-toi, voici le jour où Iahweh livre Sisera entre tes mains. Iahweh n'est-il pas ton guide ? Et Barak descendit du Thabor, et dix mille combattants avec lui. Et Iahweh épouvanta Sisera, et tous ses chars, et toute la multitude, à la pointe du glaive, devant Barak, et Sisera sautant de son char s'enfuit à pied. Et Barak poursuivit les chars et l'armée jusqu'à Hasoreth des nations, et toute la multitude des ennemis sous le tranchant de l'épée, et pas un ne survécut.

« Or Heber le Kénite s'était séparé des Kénites, fils de Hobab, beau-frère de Moïse, et il avait dressé ses tentes jusqu'aux chênes de Tsannaïm, près de Kédès. Et Sisera parvint dans sa fuite à la tente de Jaël, femme d'Heber le Kénite, car il y avait la paix entre Jabin, roi de Hatsor, et la maison d'Heber le Kénite. Et Jaël sortit à la rencontre de Sisera et lui dit : Entre chez moi, mon seigneur, entre, ne crains rien. Il entra dans la tente et elle le couvrit d'un manteau. Et il lui dit : Donne-moi, je t'en supplie, un peu d'eau à boire, car j'ai bien soif. Et elle ouvrit une outre de lait et lui donna à boire et le couvrit. Et Sisera lui dit : Tiens-toi devant l'ouverture de la tente, et quand on viendra t'interroger, disant : est-il venu quelqu'un ? tu répondras : personne. Alors Jaël, femme d'Heber, enleva un clou de la tente et prit aussi un marteau ; et elle entra vers lui en silence, et lui appliqua le clou sur la tempe et, d'un coup de marteau, l'enfonça dans la cervelle jusqu'à la terre, et il était endormi et las, et il mourut. Et voici Barak poursuivant

Sisera. Et Jaël sortit à sa rencontre et lui dit : viens, je te montrerai l'homme que tu cherches. Et il entra chez elle, et voilà Sisera étendu mort, le clou dans la tempe. C'est ainsi que dans ce jour Dieu humilia Jabin, roi de Canaan devant les fils d'Israël ».

Débora composa à l'occasion de cette victoire un cantique d'une énergie sauvage ; c'est le plus ancien morceau qui nous soit parvenu de la poésie hébraïque : « Ils ont offert spontanément leur vie pour la vengeance d'Israël : peuple, bénis Iahweh. Écoutez, rois, satrapes, prêtez l'oreille. Moi, c'est moi qui chanterai à Iahweh, un psaume au Dieu d'Israël. Iahweh, quand tu sortais de Seïr, quand tu passais par les régions d'Edom, la terre était secouée, les nuées du ciel distillaient leur rosée. Les montagnes tremblaient devant la face d'Iahweh, le Sinaï tremblait devant le Dieu d'Israël. — Aux jours de Samgar, fils d'Anath, aux jours de Jaël, les routes étaient désertes, les voyageurs suivaient les sentiers détournés. Les villages étaient déserts jusqu'à ce que je me sois levée, moi, Débora, pour être mère en Israël. Debout, debout, Débora, debout, debout ! Lève-toi, Barak, emmène tes captifs, fils d'Abinoam ! » Il y a des passages obscurs ; la prophétesse se plaint de ceux qui n'ont pas répondu à son appel, de Ruben et de Galaad immobiles dans leurs pâturages, de Dan et d'Aser qui s'endormaient auprès de leurs vaisseaux, pendant qu'Issachar marchait à la suite de Barak, pendant que Zabulon et Nephtali s'offraient volontairement à la mort. Une malédiction spéciale est lancée contre ceux de Meroz qui ont refusé leur concours. « Du haut du ciel les étoiles ont combattu, de leurs orbites elles ont combattu Sisera. Le torrent de Kison entraînait les cadavres, le sabot des chevaux frappait la terre dans la fuite rapide des ennemis. — Bénie soit Jaël, femme d'Héber le Kénite, qu'elle soit bénie entre les femmes qui habitent sous la tente ! Il demandait de l'eau, elle lui a donné du lait ; dans une coupe d'honneur elle lui a présenté de la crème. D'une main elle a pris le clou, de la main droite le marteau des ouvriers, et elle a frappé Sisera, elle lui a percé la tête, lui a fracassé les tempes. Il s'est affaissé à ses pieds et il est mort, il a roulé devant ses jambes, étendu sans vie. — La mère de Sisera regardait par la fenêtre et s'é-

criait dans son appartement : pourquoi son char tarde-t-il à revenir, pourquoi sont-ils si lents, les pieds de ses chevaux ? Et les plus sages de ses femmes lui répondaient, et elle-même se disait : peut-être qu'il partage les dépouilles, et on choisit pour lui la plus belle des captives, un habit de plusieurs couleurs pour Sisera et des colliers pour son cou, parmi les dépouilles. — Ainsi périssent tous tes ennemis, Iahweh, et que ceux qui t'aiment brillent comme le soleil dans sa splendeur. »

L'invasion des Israélites dans le pays de Canaan n'était pas un fait isolé : de tout temps les bédouins nomades du désert avaient jeté des regards de convoitise sur les riches plaines cultivées de la Palestine. Quand les tribus Israélites eurent réussi à s'y établir, il leur fallut se défendre à leur tour contre de nouvelles hordes d'envahisseurs : « Pour leur sûreté contre Madian, les fils d'Israël disposaient pour eux les ravins des montagnes, les cavernes et les hauteurs fortes. Mais il arriva que quand les Israélites avaient fait les semailles, les Madianites, les Amalekites et les fils de l'Orient s'avançaient et marchaient contre eux. Et ils dressaient leur camp en face d'eux et détruisaient tous les produits du sol jusque vers Gaza, et ne laissaient en Israël ni subsistances, ni brebis, ni bœufs, ni ânes. Ils venaient avec leurs troupeaux et leurs tentes, arrivaient en masse comme les sauterelles ; innombrables, ainsi que leurs chevaux, ils envahissaient le pays pour le ravager. » Un paysan de la tribu de Manassé se mit à la tête de quelques hommes résolus et délivra Israël. Il s'appelait Jérubbaal, et on le surnomma Gédéon, c'est-à-dire l'épée, comme plus tard l'Asmonéen Juda fut surnommé Maccabée, c'est-à-dire le marteau. La petite troupe, avec des torches et des trompettes, surprit pendant la nuit le camp des Madianites, qui furent pris d'une panique et se tuèrent les uns les autres. Gédéon dépêcha des messagers aux hommes d'Ephraïm, qui s'empressèrent d'accourir pour couper la retraite aux fuyards au gué du Jourdain. Ils prirent deux princes Madianites dont ils apportèrent la tête à Gédéon, mais ils se plaignirent avec aigreur d'avoir été appelés trop tard. Il les gagna par sa modestie : « Qu'ai-je fait d'égal à vos exploits ? Le grappillage d'Ephraïm vaut mieux que la vendange d'Abrezer. »

Il passa le Jourdain avec les trois cents hommes qu'il accompagnait, fatigués et poursuivant toujours. Et il dit aux gens de Succoth : donnez donc des galettes de pain à ma troupe, car elle est exténuée et je suis à la poursuite de Zeba et Tsalmunna, rois de Madian. Les chefs de Succoth répondirent : les tiens-tu déjà captifs, pour que nous donnions du pain à ton escorte ? Et Gédéon dit : Si Iahweh met Zeba et Tsalmunna en mon pouvoir, je triturerai votre chair avec des ronces de la steppe et des chardons. Et de là il monta à Pnuel, et les gens de Pnuel lui firent la même réponse que les gens de Succoth. Et il leur dit : Si je reviens sain et sauf, je raserai cette tour-là. — Or Zeba et Tsalmunna étaient à Carcor avec environ quinze mille hommes, tout ce qui restait de l'armée des fils de l'Orient : cent vingt mille hommes avaient péri. Et ils s'enfuirent, et Gédéon les poursuivit et fit prisonniers les deux rois de Madian Zeba et Tsalmunna..... Alors Gédéon, fils de Joas, revint de la guerre, et il se présenta aux gens de Succoth et leur dit : « Voici Zeba et Tsalmunna. Et il saisit les anciens de la ville et prit des ronces de la steppe et des chardons et les fit servir au supplice des gens de Succoth. Et il rasa la tour de Pnuel et massacra les gens de la ville. — Alors il dit à Zeba et Tsalmunna : « Comment étaient les hommes que vous avez égorgés au Thabor ? Ils répondirent : Ils te ressemblaient ; chacun d'eux avait l'air d'un fils de roi. Il leur dit : C'étaient mes frères, les fils de ma mère ; par la vie d'Iahweh, si vous ne les aviez pas tués, je ne vous tuerais pas. Et il dit à Jother, son fils aîné : lève-toi et tue-les. Mais l'enfant ne tirait pas l'épée, il avait peur, car c'était un enfant. Et Zeba et Tsalmunna dirent : Allons, toi-même, lève-toi et jette-toi sur nous, car la force de l'homme répond à son âge. Alors il tua Zeba et Tsalmunna et il prit les lunules qui étaient au cou de leurs chameaux. »

Les fils d'Israël dirent à Gédéon : « Règne sur nous, toi, ton fils et le fils de ton fils, car tu nous as délivrés de la main de Madian. » Il répondit : « Je ne régnerai pas sur vous, ni mon fils, c'est Iahweh qui régnera sur vous. » Il demanda comme part du butin les anneaux que les Madianites se mettaient au nez ; on les jeta sur un manteau ; il en fit un Ephod qu'il plaça dans sa ville, à Ophra. Après sa mort, un de ses soixante-dix

fil, Abimelech, dont la mère était une esclave sichemite, dit aux hommes de Sichem : « Rappelez-vous que je suis votre sang et votre chair. » Alors ils tirèrent du temple de Baal-Bérith soixante-dix sicles d'argent pour les lui donner ; Abimelech soudoya des vauriens et des vagabonds et ils le suivirent. Il vint dans la maison de son père, à Ophra, et il égorga ses frères, fils de Jérubbaal, soixante-dix hommes, sur une même pierre. Cependant Jotham, fils cadet de Jérubbaal, survécut, parce qu'il s'était caché. Et Abimelech se fit proclamer roi près du chêne de Sichem. Alors Jotham harangua les Sichemites du haut du mont Garizim et leur dit : « Les arbres se réunirent pour oindre un roi qui régnerait sur eux. Et ils dirent à l'olivier : Règne sur nous. Et l'olivier leur dit : Renoncerais-je à mon huile qui m'attire l'estime des Dieux et des hommes, pour aller me balancer au-dessus des arbres ? Alors les arbres dirent au figuier : Eh bien, toi, règne sur nous. Et le figuier leur dit : Renoncerais-je à ma douceur et à mon fruit exquis pour aller me balancer au-dessus des arbres ? Alors les arbres dirent à la vigne : Eh bien, toi, règne sur nous. Et la vigne leur dit : Renoncerais-je à ma liqueur qui réjouit les Dieux et les hommes, pour aller me balancer au-dessus des arbres ? Alors tous les arbres dirent au buisson d'épines : Eh bien, toi, règne sur nous. Et le buisson d'épines dit aux arbres : Si en vérité vous voulez m'oindre pour m'établir roi sur vous, venez et abritez-vous sous mon ombre ; sinon, du buisson d'épines sortira un feu qui dévorera les cèdres du Liban. » Les Sichemites purent bientôt tirer à leurs dépens la moralité de cette fable républicaine : un feu sortit du buisson d'épines, la guerre civile éclata. Sichem fut détruite et on sema du sel sur ses ruines. Abimelech mit le feu à la tour du temple de Baal-Bérith où les principaux de la ville s'étaient réfugiés : mille personnes y périrent. Il assiégea ensuite la ville de Thébès ; les habitants s'enfermèrent dans le fort ; comme il s'approchait pour y mettre le feu, une femme lui jeta une meule sur la tête ; pour ne pas mourir de la main d'une femme, il ordonna à son écuyer de l'achever.

Après avoir repoussé l'invasion des Madianites, la tribu de Manassé dont le territoire s'étendait sur les deux rives du Jour-

dain, voulut s'agrandir à l'Orient et acheva la conquête du pays de Basan. Mais les Ammonites revendiquèrent ce pays qui leur avait autrefois appartenu. Ils se rassemblèrent et campèrent en Galaad. « Alors le peuple et les princes de Galaad se dirent l'un à l'autre : Quel est l'homme qui commencera à attaquer les Ammonites ? il sera chef du peuple de Galaad. Or il y avait en ce temps un brave guerrier, Jephthé le Galaadite ; sa mère était une courtisane, et Galaad était son père. Et Galaad eut une épouse qui lui donna des enfants ; quand ils furent grands, ils chassèrent Jephthé, disant : tu ne peux avoir part à l'héritage de notre père. Il s'enfuit et habita dans le pays de Tob, et autour de lui s'assemblèrent des pauvres et des brigands, et ils le prirent pour chef. Et comme les Ammonites attaquaient les fils d'Israël, les anciens de Galaad allèrent chercher Jephthé au pays de Tob et lui dirent : Viens et sois notre général contre les Ammonites. Il répondit : Ne m'avez-vous pas chassé de la maison de mon père ? Si vous me ramenez pour combattre les Ammonites et si Iahweh me donne la victoire, je veux rester votre chef. Les anciens dirent : Iahweh nous entend et sera notre témoin : Nous ferons ce que tu as dit. Il partit avec eux, et tout le peuple le prit pour chef. — Et il envoya des messagers au roi des fils d'Ammon pour lui dire : Qu'avons-nous à démêler ensemble, que tu marches contre moi pour faire la guerre à mon pays ? Et le roi des Ammonites dit aux messagers de Jephthé : c'est qu'Israël s'est emparé de mon pays, après sa sortie d'Égypte, depuis l'Arnon jusqu'au Jabbok et au Jourdain. Et maintenant, restitue-le à l'amiable. Et Jephthé envoya de nouveau des messagers au roi des Ammonites pour dire : Israël ne s'est emparé ni du pays de Moab ni du pays des Ammonites..... Israël a conquis le pays des Amoréens, de l'Arnon au Jabbok et du désert au Jourdain. Iahweh, Dieu d'Israël, a expulsé les Amoréens devant son peuple d'Israël, et toi, tu voudrais t'emparer de leur pays ? N'as-tu pas la propriété de ce dont Kamos, ton Dieu, t'a mis en possession ? De même, nous possédons ce qui nous a été conquis par Iahweh, notre Dieu. Mais le roi des Ammonites n'écouta pas les raisons que lui alléguait Jephthé.

« Alors l'esprit d'Iahweh descendit sur Jephthé, et il traversa

Galaad et Manassé, et de là à Mispah de Galaad, et marcha contre les fils d'Ammon, et il voua un vœu à Iahweh, disant : « Si tu livres les fils d'Ammon dans mes mains, ce qui sortira des portes de ma maison et viendra à ma rencontre quand je reviendrai en paix, sera à Iahweh, et je l'offrirai en holocauste. » Et Jephthé marcha contre les Ammonites pour combattre, et Iahweh les mit sous sa main. Il les frappa d'Aroher jusqu'à Minnith, vingt villes jusqu'à Abel des vignes, un grand désastre, et les fils d'Ammon furent abaissés devant les fils d'Israël. Et Jephthé revint dans sa maison à Mispah. Et voilà que sa fille sortait à sa rencontre avec des tambours et des chœurs. Elle était sa fille unique, il n'avait pas d'autre enfant. Et à sa vue il déchira ses vêtements et dit : Hélas, ma fille, tu me bouleverses, tu m'épouvantes. J'ai ouvert ma bouche vers Iahweh, je ne peux me rétracter. Elle répondit : Mon père, si tu as ouvert ta bouche vers Iahweh, fais-moi selon ta promesse, puisque Iahweh t'a donné la victoire sur tes ennemis. Et elle dit à son père : Qu'une chose me soit accordée. Laisse-moi deux mois, je descendrai les monts et je pleurerai ma virginité avec mes compagnes. Il répondit : Va ; et il la laissa pour deux mois, et elle s'en alla avec ses compagnes et ses amies et pleura sa virginité dans les montagnes. Et les deux mois étant écoulés, elle revint vers son père, et il fit d'elle selon le vœu qu'il avait voué. Et elle n'avait pas connu d'homme. Et de là vint une coutume en Israël : chaque année les filles d'Israël vont pleurer la fille de Jephthé de Galaad. »

Il y a tant de ressemblance entre cette tradition et la légende grecque du sacrifice d'Iphigénie qu'on pourrait croire à un emprunt. Il se peut que des matelots phéniciens, ou même des captifs israélites vendus sur les côtes d'Asie Mineure, aient raconté l'histoire tragique d'un général obtenant la victoire au prix du sacrifice de sa fille. Le nom même d'Ἰφθυία paraît n'être qu'une traduction grecque des mots : fille de Jephthé. Cette légende est inconnue à Homère ; Euripide l'a empruntée à un poème cyclique, les *Kypria*. D'après ce poème, le sacrifice ne fut pas consommé ; la Déesse substitua une biche à la jeune fille. Quelques théologiens ont essayé d'atténuer de même le sacrifice de Jephthé et ont soutenu que sa fille avait été vouée à un

célibat perpétuel. Cette explication n'a pas prévalu : « Le texte, dit M. Munk, ne permet pas de douter que Jephthé n'ait réellement offert sa fille en holocauste, et Josèphe dit expressément (Antiq. V. 7, 10) : θύσας τὴν παῖδα ὡλοκαύστωσεν.

Les Éphraïmites, jaloux de la gloire de Jephthé comme ils l'avaient été de celle de Gédéon, se plaignirent de n'en avoir pas eu leur part, et il en résulta une guerre civile : « Ils dirent à Jephthé : Pourquoi es-tu parti pour la guerre des Ammonites sans nous appeler à toi ? Nous allons brûler ta maison et toi avec. Il leur dit : J'étais en grande contestation, moi et mon peuple, avec les fils d'Ammon. Je vous ai appelés, et vous ne m'avez pas secouru. Et voyant que vous ne vouliez pas m'aider, j'ai exposé ma vie contre les fils d'Ammon, et Iahweh les a mis dans ma main. Pourquoi donc, aujourd'hui, vous levez-vous contre moi ? Et Jephthé rassembla les hommes de Galaad et ils frappèrent Éphraïm, car Éphraïm avait dit : Galaad est un fugitif d'Éphraïm, il demeure entre Éphraïm et Manassé. Et Galaad s'empara des gués du Jourdain du côté d'Éphraïm, et quand un des fuyards d'Éphraïm disait : Je veux passer, les hommes de Galaad lui demandaient : Es-tu Éphraïmite ; il répondait : Non. Et on lui disait : Prononce donc *Schibboleth*. Et il disait *Sibboleth*, ne pouvant pas prononcer bien. Alors on le saisissait et on l'égorgeait dans le gué du Jourdain. Et il périt dans ce temps-là quarante-deux mille hommes d'Éphraïm. »

Pendant que les tribus du Nord luttèrent contre les Cananéens, celles de l'Est contre les Madianites et les Ammonites, les tribus du Sud ne réussissaient pas toujours à défendre leur indépendance contre les Philistins. Il est généralement admis aujourd'hui que les Philistins étaient originaires de Crète, et leur nom, rendu dans la version grecque de la Bible par le mot ἀλλόφυλοι, étrangers, est probablement le même que celui des Pélasges. Ils avaient fait partie des tribus qui envahirent l'Égypte au temps de Ramsès III ; après leur défaite ils obtinrent de lui la permission de s'établir sur la côte méridionale de la Syrie. Ils se mêlèrent aux anciens habitants, dont ils adoptèrent la langue. Le Pentateuque ne les nomme pas parmi les peuples que les Hébreux devaient déposséder. Il est vrai que Josué donne d'avance les villes des Philistins en partage à la

tribu de Juda. Mais si cette tribu parvint à s'emparer de Gaza, d'Ascalon et d'Ekron, comme le dit le livre des Juges, elle ne sut pas s'y maintenir, car le même livre nomme les cinq princes des Philistins à côté des peuples que Iahweh épargne pour éprouver Israël. L'isolement où vivaient les tribus israélites permit aux Philistins d'asservir celles qui étaient dans leur voisinage. La résistance d'Israël à cette oppression est personnifiée par Samson, le héros de la tribu de Dan, l'Héraclès israélite. Mais Samson ne peut être considéré comme un personnage historique. Il paraît avoir beaucoup de rapport avec Samdan, l'Héraklès assyrien, et en général avec tous les Dieux solaires. Ses cheveux, comme ceux d'Apollon, n'ont jamais été coupés ; comme Héraclès, il dompte les lions et il est dompté par les femmes. La transformation d'une ancienne divinité en un héros local est un fait très commun dans toutes les mythologies. L'existence d'une ville du soleil, Beth-Semès, sur le territoire de la tribu de Dan, fait supposer que les anciens habitants rendaient au soleil un culte spécial ; il est naturel que les Israélites, dont la religion était différente, aient greffé la légende d'un héros sur les fables qui avaient cours dans le pays.

A la suite de la légende de Samson, on trouve deux récits qui forment comme un appendice au livre des Juges. Le premier paraît se rapporter à l'époque même de la conquête, puisque la tribu de Dan n'avait pas encore de territoire et cherchait une propriété où s'établir. Cinq hommes furent envoyés pour explorer le pays. « Ils arrivèrent à Laïs, et ils virent que le peuple qui y était vivait en sécurité, à la manière des Sidoniens, paisible et confiant, et nul ne dominait sur eux. Ils étaient à distance des Sidoniens et n'avaient de rapports avec personne. Les éclaireurs revinrent vers leurs frères à Tsorea et Esthaol, et leur dirent : Levons-nous, marchons contre eux ; nous avons examiné le pays et voici, il est excellent, mais faites silence, hâtons-nous de conquérir ce pays. Le peuple est confiant et le pays est vaste ; un Dieu le livre entre vos mains et tous les fruits de la terre y poussent en abondance. Alors de Tsorea et d'Esthaol partirent six cents hommes avec des gens de guerre. »

En traversant la montagne d'Éphraïm, leurs espions les avertissent qu'il y a là, dans la maison d'un certain Micha, un Éphod, des Theraphim, et une idole, sous la garde d'un lévite. Ils font entendre au lévite qu'il est plus avantageux pour lui d'être le prêtre d'une tribu que le chapelain d'un homme, et ils l'emmènent en enlevant l'idole, l'Éphod et les Theraphim. Micha court après eux, et se plaint d'être volé ; on lui dit de se taire, ou qu'on mettra le feu à sa maison. Puis les Danites arrivent à Laïs. « Ils attaquèrent des gens paisibles et pleins de sécurité, ils les frappèrent avec le tranchant de l'épée et ils brûlèrent la ville par le feu. Et il n'y eut pas de libérateur, car elle était fort loin de Sidon et n'avait de commerce avec personne. Et ils rebâtirent la ville et s'y établirent et la nommèrent Dan, du nom de leur père Dan, fils d'Israël. Et les Danites dressèrent l'idole pour leur usage, et Jonathan, fils de Gersom, fils de Moïse, lui et ses fils furent prêtres de la tribu jusqu'au temps de la captivité. Et l'idole faite par Micha resta debout pendant tout le temps que la maison de Dieu fut à Silo. » Si on attribue à Moïse le Décalogue qui défend de sculpter des images, il faut croire que les prescriptions du législateur avaient été bien vite oubliées, même dans sa famille.

L'histoire du lévite d'Éphraïm jette un jour encore plus triste sur les mœurs des Israélites ; la femme de ce lévite est outragée et massacrée par une troupe d'hommes de Gibéa, de la tribu de Benjamin. Le mari coupe le cadavre en douze morceaux qu'il envoie aux douze tribus d'Israël. A ce spectacle, tout le monde dit : Jamais fait pareil ne s'est passé depuis le jour où les fils d'Israël sont sortis d'Égypte. Et de Dan à Berséba et au pays de Galaad, tous les fils d'Israël se mirent en mouvement comme un seul homme, et l'Assemblée se réunit devant Jahweh à Mispah. » Le lévite expose sa plainte et le peuple s'engage à le venger. On demande aux Benjaminites de livrer les coupables, ils refusent et prennent les armes, au nombre de vingt-six mille hommes. Les autres tribus mettent quatre cent mille soldats en campagne, selon la Bible, et demandent à Jahweh qui doit marcher le premier au combat. Jahweh désigne la tribu de Juda. Mais deux fois de suite les Benjaminites sortent de Gibéa et l'emportent sur l'immense armée

d'Israël, qui perd quarante mille hommes en deux jours. On monte à Béthel, où était alors l'Arche d'alliance, on jeûne, on offre des holocaustes, et Iahweh promet la victoire. Les assaillants emploient une ruse de guerre, enveloppent l'ennemi et en font un tel massacre que six cents hommes seulement parviennent à se réfugier dans le désert. Les vainqueurs brûlent toutes les villes de Benjamin et en massacrent tous les habitants. Mais, après cette vengeance, on regrette d'avoir anéanti une tribu entière. Comment la reconstituer? On offre la paix aux six cents Benjaminites qui restaient. Mais on s'était engagé par serment à ne pas leur donner de fille en mariage. Voici ce qu'on imagina : Les habitants de Jabès, en Galaad, n'avaient pas envoyé de contingent à l'armée coalisée ; on prend la ville, on tue les hommes et les femmes mariées, et on réserve seulement les vierges, au nombre de quatre cents, pour les donner aux survivants de la tribu de Benjamin. Comme il restait encore deux cents hommes à pourvoir, on les engage à se rendre à la fête nationale qui se célébrait tous les ans à Silo, et à s'embusquer dans les vignes pour enlever les danseuses ; de cette façon les pères n'auront pas violé leur serment. Au commencement et à la fin de ce récit, la Bible dit qu'en ce temps-là il n'y avait pas de roi en Israël et que chacun faisait ce qui lui semblait bon. L'auteur croit expliquer ainsi les atrocités qu'il vient de raconter, mais il n'y avait pas non plus de roi dans les villes grecques, et il ne s'y passait rien de pareil.

On peut s'étonner qu'un peuple qui « se lève comme un seul homme pour punir un crime et effacer une souillure en Israël », ne sache pas s'unir pour repousser l'ennemi du dehors. Mais ce contraste ne suffit pas pour faire révoquer en doute le récit de la Bible ; il est malheureusement vrai qu'on peut voir dans le même pays et dans le même temps des répressions impitoyables dans la guerre civile et la plus désolante faiblesse en face de l'étranger. Les Philistins avaient soumis les tribus méridionales, Dan, Juda et Zabulon ; ils menaçaient déjà les tribus du centre. Les Israélites se souvinrent qu'après la sortie d'Égypte l'Arche d'alliance d'Iahweh les avait conduits à la conquête de Canaan ; ils crurent que cette fois encore elle leur assurerait la victoire. L'Arche était alors à Silo, sous la garde

du vieil Héli, qui unissait aux fonctions de grand-prêtre le titre de Juge d'Israël. « Le peuple députa donc à Silo, et on en ramena l'Arche d'Iahweh Tsebahot, qui est assis sur les Chérubins. Et les deux fils d'Héli, Hophni et Phinéas, accompagnaient l'Arche de l'alliance du Dieu. Et à l'arrivée de l'Arche dans le camp, tous les Israélites applaudirent à grands cris, à ébranler la terre. Et les Philistins épouvantés disaient : Malheur à nous ! hier ni avant-hier il n'était rien arrivé de pareil. Malheur à nous ! Qui nous sauvera des mains de ces Dieux sublimes qui ont frappé l'Égypte de toutes sortes de plaies, dans le désert ? Renforcez-vous et soyez des hommes, Philistins, de peur d'être asservis aux Hébreux comme ils vous ont été asservis. Soyez hommes et combattez. Et les Philistins livrèrent bataille, et les Israélites furent défaits et s'enfuirent dans leurs tentes, et la déroute fut grande, et Israël perdit trente mille fantassins. Et l'Arche du Dieu fut prise et les deux fils d'Héli, Hophni et Phinéas, furent tués. Alors un homme de Benjamin partit à la course du champ de bataille et parvint à Silo le jour même, les habits déchirés et la tête couverte de poussière. Et voilà que Héli était assis sur son siège, regardant du côté de la route, car son cœur était inquiet de l'Arche du Dieu. Or il était âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, et il avait les yeux ternes et ne voyait plus. Et l'homme dit à Héli : J'arrive du champ de bataille, et je me suis enfui aujourd'hui. Et Héli dit : Qu'est-il arrivé, mon fils ? Il répondit : Israël a fui devant les Philistins et la déroute du peuple a été grande : tes deux fils sont morts, et l'Arche du Dieu est prise. Et dès qu'il eut fait mention de l'Arche du Dieu, Héli tomba de son siège à la renverse et se rompit la nuque et mourut. »

Un coup pareil ne pouvait manquer d'abattre l'esprit public. A la vérité les Philistins ne gardèrent pas longtemps le trophée de leur victoire ; s'imaginant que la présence d'un Dieu ennemi leur portait malheur, ils renvoyèrent l'Arche d'alliance aux Israélites. Mais, pour prévenir toute tentative de révolte, ils défendirent aux vaincus d'avoir des armes et ils enlevèrent tous les forgerons, de sorte qu'un Israélite ne pouvait faire réparer sa charrue que chez les Philistins. Le réveil du sentiment national prit la forme d'une recrudescence de ferveur

religieuse, comme cela arrive encore aujourd'hui chez les Arabes. On attribue l'initiative de ce mouvement religieux à Samuel, de la tribu d'Éphraïm. Il avait été consacré dès son enfance au service d'Iahweh, et il passa de bonne heure pour recevoir les communications directes de ce Dieu. C'était donc ce qu'on appelait un *nabi* (inspiré). Ce mot, quelquefois remplacé par ceux de *roeh* ou *hoseh* (voyant, clairvoyant), est ordinairement traduit par celui de *prophète*, qui signifie devin, parce qu'on attribuait à ces inspirés la faculté de prévoir l'avenir, et qu'eux-mêmes croyaient la posséder. La distinction entre les prêtres et les prophètes est déjà marquée, comme je l'ai dit, dans la légende de Moïse, puisque le législateur, interprète d'Iahweh, réserve les fonctions sacerdotales, non pas à ses descendants, mais à ceux de son frère Aaron. Cette distinction n'est pas particulière aux Hébreux; les Grecs avaient aussi des devins, *μάντις*, qui recevaient l'inspiration d'un Dieu, et des prêtres, ou plutôt des sacristains, *ιερείς*, qui veillaient à l'entretien des temples et dirigeaient les cérémonies du culte. Le sacerdoce hébraïque devint peu à peu une caste fermée; le prophétisme, qui ne relevait que de l'inspiration individuelle, ne pouvait être héréditaire, car l'esprit souffle où il veut. Il n'y a pas de prêtresses chez les Israélites, tandis qu'il y a des prophétesses, comme Marie, sœur de Moïse, ou comme Débora. De même à Delphes, c'était une femme, la Pythie qui transmettait les oracles d'Apollon.

Samuel essaya de faire du prophétisme une institution permanente. Après la mort d'Héli, il revint dans son pays, à Rama, ville de Benjamin, et y fonda un collège ou couvent de prophètes (*najoth*). Il y eut des écoles semblables à Bethel, à Guilgal, à Jéricho. Les membres de ces confréries vivaient en commun, car l'enthousiasme est contagieux. La musique était le moyen employé pour faire descendre l'inspiration. Chez les prophètes d'Israël, comme chez la Pythie de Delphes, l'extase était le résultat d'une surexcitation malade, une sorte d'ivresse, un délire intermittent; quand cette période d'exaltation était passée, le prophète redevenait un homme ordinaire. A côté du prophétisme et du sacerdoce on trouve chez les Hébreux une institution religieuse qui paraît, comme la circoncision, un emprunt

fait à l'Égypte, c'est le Naziréat. Cette institution existait déjà à l'époque des Juges et on la trouve mentionnée dans les légendes de Samson et de Samuel. Les Naziréens étaient consacrés à Iahweh dès leur enfance ou se consacraient eux-mêmes par un vœu perpétuel ou temporaire. Comme signe de cette consécration ils laissaient croître leurs cheveux et s'abstenaient de vins et de toute liqueur fermentée. « C'est à tort, dit M. Munk, qu'on a comparé les Naziréens aux moines ; ces derniers renoncent entièrement au monde, et ne se marient pas, mais ils ne se font pas scrupule de boire du vin, tandis que le *Nazir*, qui s'abstient de vin, ne renonce pas au mariage. » Mais ce qui distingue les institutions religieuses des Hébreux de ce qui a pu exister d'analogue dans d'autres pays et dans d'autres temps, c'est leur caractère exclusivement national, leur attitude toujours hostile devant l'étranger. La religion d'Israël est intolérante parce qu'elle n'est que la forme idéale d'un patriotisme fanatique. C'est pour cela que tout réveil de l'esprit public se manifeste chez les Hébreux par un redoublement d'invectives contre les religions de leurs voisins.

CHAPITRE IV

Le Royaume de David et de Salomon.

La prise de l'Arche d'alliance par les Philistins avait sans doute ébranlé la confiance des Israélites dans leur Dieu national ; mais Samuel conservait, malgré cette dure épreuve, la foi obstinée qui est un des traits les plus curieux du caractère des prophètes juifs. Il convoqua le peuple à Mispah, le fit jeûner et lui persuada de renoncer aux Dieux Cananéens et de détruire les arbres sacrés. La Bible ajoute que les Philistins craignant une révolte voulurent la prévenir et attaquèrent les Israélites, mais que Samuel offrit un sacrifice et que Iahweh envoya aussitôt un orage qui donna la victoire à son peuple. Mais on ne peut pas toujours gagner des batailles avec des holocaustes. Samuel n'était pas un chef militaire ; il jugeait

Israël et lui prêchait la piété. Mais il devenait vieux, ses fils jugeaient à sa place et vendaient leurs jugements. Les Israélites demandèrent à Samuel de leur donner un roi. Le rédacteur de la légende, partisan décidé de la théocratie, étale naïvement son dépit : il nous montre Iahweh essayant de consoler son prophète de l'ingratitude du peuple : « Ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est moi-même ; ils ne veulent plus m'avoir pour roi. Eh bien, fais ce qu'ils te demandent, mais explique-leur le régime du roi qui règnera sur eux. » Et Samuel fait au peuple un tableau peu attrayant du pouvoir laïque : « Le roi prendra vos fils et les mettra sur ses chars et dans sa cavalerie, et ils courront devant son char. Il les prendra pour gouverneurs sur milliers et gouverneurs sur cinquantaines, pour faire son labourage et sa moisson, pour faire ses armes de guerre et l'attirail de ses chars. Il prendra vos filles pour en faire des parfumeuses, des cuisinières, des boulangères. Il prendra aussi vos champs, vos vignes et les terres où sont vos oliviers, et les donnera à ses serviteurs. Il prendra vos serviteurs et vos servantes et l'élite de vos jeunes gens et vos ânes, pour les employer à son usage. Il dimera vos troupeaux et vous serez ses esclaves. En ce jour-là vous crierez à cause du roi que vous vous serez donné, mais Iahweh ne vous exaucera pas. »

Le peuple répondit : « Non ; il y aura un roi sur nous. Nous serons comme toutes les nations et notre roi rendra la justice. Il marchera à notre tête et conduira nos guerres. » Il fallut se résigner. Tout ce que pouvait faire Samuel, puisqu'on lui laissait le choix du monarque, c'était de choisir un homme inculte et brave dont il pût faire l'exécuteur de toutes ses volontés. Les Ammonites assiégeaient alors Jabès de Galaad ; les habitants demandèrent la paix : « Je traiterai avec vous, dit le roi des Ammonites, à condition de vous crever à tous l'œil droit, et de jeter l'opprobre sur Israël. » Ils envoyèrent des messagers dans toutes les tribus, pour demander des secours, et partout le peuple se contentait de gémir. Saül, fils de Kis, de la tribu de Benjamin, revenait des champs avec ses bœufs. Il dit : Qu'a le peuple pour pleurer ? Et on lui rapporta le discours des hommes de Jabès. Alors l'esprit de Dieu passa sur lui, et sa fureur s'alluma. Et il prit un attelage de bœufs qu'il coupa en mor-

ceux et fit porter cet avis dans tout Israël : Ainsi fera-t-on aux bœufs de quiconque ne marchera pas à la suite de Saül et de Samuel. Alors la terreur d'Iahweh saisit tout le peuple et ils se levèrent comme un seul homme. Il les passa en revue à Bezek; il y eut trois cent mille hommes d'Israël et trente mille de Juda. Et ils dirent aux messagers : Parlez ainsi aux hommes de Jabès en Galaad : demain vous aurez du secours, quand le soleil sera ardent. Et le lendemain Saül rangea le peuple en trois corps : et ils envahirent le camp à la veille matinale, et ils battirent les Ammonites jusqu'à l'heure chaude du jour et les réchappés furent dissipés et il n'en resta pas deux ensemble... Et Samuel dit au peuple : Venez, allons à Guilgal pour l'inauguration de la royauté. Et tout le peuple se rendit à Guilgal et défera la royauté à Saül, et offrit des sacrifices pacifiques à Iahweh. »

Une autre tradition attribuait le choix du premier roi d'Israël à une inspiration directe du prophète qui l'aurait rencontré dans les champs, occupé à chercher les ânes de son père, et lui aurait donné l'onction par ordre d'Iahweh. Une lacune dans le texte de la Bible empêche de savoir à quel âge Saül commença à régner, mais il ne devait plus être très jeune, car un de ses fils, Jonathan, prenait part à toutes ses guerres. Saül avait organisé une petite armée permanente de trois mille hommes; deux mille marchaient sous ses ordres, mille étaient commandés par Jonathan. La première expédition fut dirigée contre les Philistins qui dominaient sur tout le pays à l'ouest du Jourdain. Saül donna le signal de l'insurrection en détruisant un trophée qu'ils avaient élevé à Guibea. Il était dangereux d'engager la lutte, car les Israélites étaient fort mal armés : « Il ne se serait pas trouvé un forgeron dans tout le pays d'Israël... Et quand vint le jour du combat, il ne se trouvait ni épée ni javelot; il ne s'en trouvait que chez Saül et Jonathan son fils. » Jonathan parvint cependant à surprendre un poste fortifié, et cet exploit mit l'épouvante dans le camp ennemi. « C'étaient les terreurs de Dieu ». Les Philistins, se croyant trahis, tournaient leurs armes les uns contre les autres; les esclaves hébreux, qui servaient malgré eux, passèrent du côté de Saül et de Jonathan; les Israélites réfugiés dans les

montagnes se montrèrent de tous les côtés et se joignirent à leurs libérateurs. On se mit à la poursuite des Philistins qui regagnèrent leur pays. Cette victoire affermit l'autorité de Saül. « Il porta la guerre de toute part, contre tous ses ennemis, contre Moab et contre les Ammonites et contre Edom et contre les rois de Tsoba, et contre les Philistins ; et quoiqu'il entreprît il était victorieux. Et il montra de la bravoure, et il battit Amalek et sauva Israël des mains de ses spoliateurs. »

Samuel ne se consolait pas de la démission qu'on lui avait imposée. Malgré l'excessive déférence de Saül, il lui cherchait querelle à tout propos et mettait toujours ses rancunes sous le nom d'Iahweh. Pendant la guerre des Philistins, Saül l'avait prié de venir sacrifier dans le camp. « Et il attendit sept jours, jusqu'au terme fixé par Samuel ; mais Samuel n'arrivant pas à Guilgal, la troupe se débanda et le quittait. Alors Saül dit : Amenez-moi l'holocauste et les oblations pacifiques. Et comme il avait achevé le sacrifice, voilà que Samuel arriva, et Saül sortit au-devant de lui pour le saluer. Alors Samuel dit à Saül : Tu as agi follement, tu n'as pas observé l'ordre d'Iahweh, car Iahweh aurait confirmé ta royauté sur Israël pour l'éternité ; mais maintenant ta royauté ne subsistera pas : Iahweh s'est cherché un homme selon son cœur et l'a constitué prince de son peuple. Là dessus, Samuel se leva et de Guilgal monta à Gibeà de Benjamin. » Ceux qui veulent faire de Samuel un saint personnage prétendent que Saül avait commis dans cette circonstance une usurpation de fonctions, les descendants d'Aaron ayant seuls le droit d'offrir des sacrifices. Mais, quand même cette loi aurait déjà existé à cette époque, ce qui est contesté, Samuel n'était pas de la race d'Aaron, il est même très douteux qu'il fût lévite, tandis que Saül avait dans son armée un petit-fils d'Héli, qui pouvait l'assister dans les cérémonies religieuses. Samuel eut bientôt une autre occasion d'exhaler sa mauvaise humeur. Il avait ordonné à Saül, de la part d'Iahweh, d'exterminer les Amalekites, pour les punir de s'être opposés à Israël après sa sortie d'Égypte. « Dévoue tout ce qui est à eux, sans pitié, fais mourir hommes et femmes, et l'enfant et le nourrisson, et le bœuf et la brebis, et le chameau et l'âne. » Saül leva une armée de deux cent mille Israé-

lites et de dix mille Judéens, puis il marcha contre Amalek, après avoir averti les Kénites de se retirer, car il voulait les épargner à cause de la bienveillance qu'ils avaient toujours montrée pour Israël. Les Amalekites furent battus. « Et Saül prit vivant Agag, roi d'Amalek, et il exécuta l'anathème sur tout le peuple au tranchant de l'épée. Mais Saül et le peuple épargnèrent Agag et le bétail gras, les bœufs et les agneaux, et ils ne voulurent pas le dévouer, mais ce qui était vil et déterioré ils le dévouèrent. »

« Alors la parole d'Iahweh fut adressée à Samuel, disant : Je me repens d'avoir fait Saül roi, car il s'est détourné de moi et n'a pas accompli mes paroles. Et lorsque Samuel fut arrivé près de Saül, Saül lui dit : Sois béni d'Iahweh ; j'ai accompli sa parole. Et Samuel dit : Et quels sont ces bêlements de brebis qui arrivent à mes oreilles et ces mugissements de bœufs que j'entends ? Et Saül dit : On les a pris aux Amalekites ; le peuple a épargné les meilleures pièces du bétail, pour les sacrifier à Iahweh, ton Dieu, et nous avons dévoué le reste. Et Samuël dit : L'obéissance vaut mieux qu'un sacrifice, la soumission vaut mieux que la graisse des bœliers, mais la rébellion équivaut au péché de divination, et la révolte au culte des idoles. Tu as rejeté la parole d'Iahweh, il te rejette de la royauté. Et Saül dit à Samuel : J'ai péché contre l'ordre d'Iahweh et contre tes paroles, parce que j'ai eu peur du peuple, et j'ai écouté sa voix. Pardonne-moi mon péché et reviens avec moi, que je me courbe devant Iahweh. Et Samuel dit à Saül : Je ne reviendrai pas avec toi : tu as rejeté la parole d'Iahweh, il te rejette pour que tu ne régnes plus sur Israël. Et Samuel se retourna pour s'en aller. Mais Saül le saisit par la houppes de son manteau qui fut arrachée. Et Samuel dit : Iahweh t'arrache la royauté d'Israël et la donne à ton prochain, meilleur que toi. Et Saül dit : J'ai péché : maintenant, honore-moi devant les vieillards de mon peuple et devant Israël, et reviens avec moi que je me courbe devant Iahweh, ton Dieu. Et Samuel revint derrière Saül et Saül se courba devant Iahweh, et Samuel dit : Amenez-moi Agag, roi d'Amalek. Et Agag s'approcha en tremblant, et dit : Vraiment, la mort est bien amère. Et Samuel dit : Comme ton glaive a

privé des mères de leurs enfants, ainsi la mère sera privée de son fils. Et Samuel coupa Agag en morceaux devant la face d'Iahweh à Guilgal. Et Samuel retourna à Rama, et il ne vit plus Saül jusqu'au jour de sa mort. »

L'auteur du livre de Samuel raconte cette scène sauvage sans un mot de blâme contre son héros, dont il a soin au contraire d'abriter tous les actes derrière les ordres formels d'Iahweh. Dans tout le cours de l'histoire juive, les prophètes, plus encore que les prêtres, représentent une politique de persécution religieuse et même d'extermination contre les races non Israélites de la Palestine. Saül s'était d'abord fait l'exécuteur de cette politique violente ; on le voit par deux faits qui sont seulement indiqués dans la Bible : la persécution des Gabaonites, qui vivaient tranquilles sur la foi d'une convention passée jadis avec Josué, et la proscription des devins et des sorciers, à l'exception bien entendu de ceux qui pratiquaient leur art au nom d'Iahweh. Plus tard, soit que cette répression à outrance lui parût dangereuse, soit qu'elle répugnât à son caractère, il voulut y renoncer, et après une grande victoire il se crut assez fort pour épargner le roi des Amalekites. Le parti intransigeant, dont Samuel était le chef, ne lui pardonna pas cette défection. C'est ainsi du moins que l'animosité de Samuel contre Saül est expliquée par ceux qui ne veulent pas l'attribuer uniquement aux ressentiments d'une ambition déçue et d'un orgueil froissé. Selon la Bible, le vieux prophète voulut immédiatement exécuter sa menace et susciter un rival à ce roi qui osait lui désobéir. Mais il fallait user de prudence de peur d'éveiller les soupçons de Saül : il se rendit à Bethléem de Juda sous prétexte d'y offrir un sacrifice et donna secrètement l'onction à David, le plus jeune des fils du riche Isaï. Il est difficile d'admettre cette consécration, et l'investiture anticipée qui en résulte. A l'époque où la Bible la place, elle rend toute la conduite ultérieure de David inexplicable. On ne voit pas en effet qu'il se soit jamais prévalu des droits qu'elle lui conférait : loin de là, il proteste sans cesse de son respect pour le droit divin dont Saül est revêtu. S'il se croyait désigné pour le remplacer, et s'il dissimulait par prudence l'onction qu'il avait reçue, son amitié pour Jonathan, l'héritier présomptif, ne se-

rait plus que mensonge et hypocrisie. Le caractère de David est loin d'être irréprochable, mais il ne faut pas, par respect pour un texte, le noircir au delà de toute vraisemblance.

Il y avait plusieurs traditions sur les commencements de David et sur la manière dont une dynastie judéenne avait remplacé la maison de Saül. Les rédacteurs de la Bible, selon leur habitude, les enregistrent à la suite les unes des autres, sans s'inquiéter si elles se contredisent ou si elles font double emploi. D'après une de ces traditions, c'est à son talent musical que David doit sa fortune et son introduction à la cour. Saül avait le cerveau troublé par les scènes que lui faisait Samuel; il en avait peur comme les nègres et les peaux rouges ont peur du sorcier de leur tribu. « L'esprit d'Iahweh s'éloigna de Saül, et un mauvais esprit, venu d'Iahweh, s'empara de lui. Et les esclaves de Saül lui dirent : « Voilà que le mauvais esprit de Dieu te trouble; que notre maître parle, et tes esclaves qui sont devant toi chercheront un homme sachant jouer de la guitare, et quand le mauvais esprit de Dieu sera sur toi, il préludera de sa main et tu te trouveras bien. Et Saül dit à ses esclaves : Procurez-moi un homme sachant bien moduler, et vous me l'amènerez. Et un des esclaves répondit : Voilà, j'ai vu le fils d'Isaï de Bethléem, habile musicien et homme robuste, sage et beau, et Iahweh est avec lui. Et Saül envoya des messagers à Isaï et dit : Envoie-moi ton fils David qui garde le bétail. Et Isaï prit un âne avec du pain et une outre de vin et un chevreau des chèvres; et envoya cela par la main de son fils David à Saül. Et David vint vers Saül et se tint devant sa face, et Saül l'aima fort et lui fit porter ses armes. Et Saül envoya dire à Isaï : Je te prie que David reste avec moi, parce qu'il a trouvé grâce à mes yeux. Et quand le mauvais esprit de Dieu était sur Saül, David prenait sa guitare et modulait de sa main, et Saül respirait et se trouvait bien et le mauvais esprit s'éloignait. »

D'après une autre légende, David dut son élévation à sa valeur militaire. L'armée d'Israël et celle des Philistins sont en présence: un géant de 2 mètres et demi, Goliath de Gath, vient défier en combat singulier un guerrier israélite, n'importe lequel. Personne n'ose se présenter. Pendant quarante jours

la provocation se renouvelle, accompagnée de sarcasmes insultants. Tout à coup un petit berger venu au camp pour voir ses frères relève la provocation. Saül s'étonne de tant d'audace, mais David répond qu'il a tué des lions et des ours qui attaquaient les troupeaux de son père et que Iahweh le sauvera de cet incirconcis. Le roi lui donne ses armes, mais il ne prend que sa fronde, choisit cinq cailloux dans la rivière et le terrible géant tombe frappé d'un coup de pierre au front. L'enfant lui coupe la tête. Puis le jeune vainqueur est présenté à Saül, la tête du géant à la main : « De qui es-tu fils, jeune homme ? demande le roi. — Et David dit : le fils de ton serviteur, Isaï de Bethléem. Et Saül l'attacha à sa personne et ne lui permit pas de retourner à la maison de son père. Et Jonathan se lia avec David par un pacte, car il l'aimait comme son âme. Et Jonathan ôta le manteau qu'il portait et le donna à David avec son équipement, jusqu'à son épée, son arc et sa ceinture. » L'armée des Philistins avait été saisie d'épouvante en voyant tomber son champion : on les poursuit, on en fait un grand carnage, on pille leur camp. David dépose dans sa tente l'armure du géant dont il porte la tête à Jérusalem. Ce dernier détail suffirait pour montrer que tout le récit est un conte populaire, puisqu'à cette époque Jérusalem n'appartenait pas encore aux Israélites. D'ailleurs le deuxième livre de Samuel raconte que le géant Goliath de Gath fut tué sous le règne de David par un de ses officiers nommé Elkanan. Le peuple, qui accumule sur ses héros favoris tous les exploits des autres, a transporté l'aventure sur David lui-même et l'a placée au début de sa carrière, comme un présage de sa gloire future.

La Bible s'étend longuement sur les premières relations de David avec Saül. Comme ce sont des traditions judéennes qui ont été conservées, David a toujours le beau rôle. Quand il revient après une victoire, les femmes chantent sur son passage : « Saül en a tué mille, David dix mille. » Ces ovations excitent la jalousie de Saül, qui dit avec aigreur : « Il ne lui manque plus que la royauté. » Ses humeurs noires reviennent, et quand David reprend sa guitare pour le calmer, Saül saisit sa pique et veut le clouer à la muraille. Il devine un val, il voudrait s'en défaire, mais « il a peur de David », il lui

promet sa fille Merab s'il revient vainqueur des Philistins ; mais c'est un piège pour le faire périr, et Merab est mariée à un autre. Cependant Micol, la fille cadette, aime David, il l'obtiendra s'il peut circonscire cent Philistins ; il en circonscit deux cents, et devient gendre du roi. Mais Saül se sent enveloppé d'intrigues, les prières de son fils Jonathan ne font que l'irriter davantage. David s'enfuit pour éviter des embûches et arrive chez Samuel, au couvent de Rama. Saül le poursuit. Deux fois David tient la vie de son persécuteur entre ses mains et respecte en lui « l'Oint d'Iahweh ». Saül n'est pas désarmé par tant de grandeur d'âme ; il apprend que David s'est réfugié chez le grand prêtre Achimelech, il voit que son rival est appuyé par les prêtres et fait massacrer les habitants de Néb, la ville sacerdotale. David va chercher un asile dans la caverne d'Adullam, puis chez les Philistins et est accueilli par Achis, roi de Gath, qui lui donne la ville de Tsiklag.

Quand David s'était retiré au désert, toute sa famille était venue l'y rejoindre. « Et autour de lui s'attroupèrent tous ceux qui étaient dans la gêne et avaient des créanciers et la vie amère, et il devint leur chef et il se trouva avoir environ quatre cents hommes. » Cette petite bande vivait de brigandages. Le métier de chef de voleurs n'était pas plus mal vu à cette époque, qu'il ne l'est aujourd'hui chez les Arabes nomades de ces contrées. D'ailleurs, entre ce métier et celui d'un roi conquérant, il n'y a qu'une différence de proportion, comme un bandit le disait plus tard à Alexandre. Mais quand David fut l'hôte des Philistins, sa position devint singulièrement équivoque et difficile. La Bible nous dit qu'il avait soin de ne détromper que des ennemis de son peuple, des Gessurites, des Girzites, des Amalekites, et pour n'être pas dénoncé il tuait tout, sans exception. Si Achis lui disait : Contre qui êtes-vous allé en course ? Il répondait : Contre le midi de Juda, et des Jerahméelites et des Kénites. « Il ne laissait vivants ni hommes ni femmes pour les amener à Gath, ayant cette pensée : Il ne faut pas qu'ils puissent faire un rapport contre nous. Et telle fut sa conduite pendant toute la durée de son séjour dans les terres des Philistins. Et Achis avait confiance en David et disait : Il s'est mis en très mauvaise odeur auprès de son peuple et il

sera toujours mon serviteur. » Achis eut bientôt l'occasion de mettre la fidélité de David à l'épreuve. La guerre avait recommencé entre les Israélites et les Philistins. « Et Achis dit à David : Tu sais que tu dois faire la campagne dans mon corps, toi et tes hommes. Et David répondit : Tu verras comment ton serviteur se comportera, et Achis dit : Je te donnerai la garde de ma personne. » Il marcha en effet avec sa troupe à l'arrière-garde du corps commandé par Achis. Les autres rois des Philistins, se défiant de cette nouvelle recrue, engagèrent Achis à renvoyer David, qui échappa ainsi à la nécessité de trahir ou son bienfaiteur ou son pays.

Le vieux Samuel était mort, mais le parti des zélateurs, dont il était le chef, avait hérité de sa haine implacable contre Saül. Le roi avait rassemblé son armée pour marcher contre les Philistins, mais il était découragé ; pour la première fois il avait peur. Il voulut, selon l'usage, interroger Iahweh sur l'issue de la guerre, mais les prophètes et les prêtres refusaient de faire parler leur Dieu. « Iahweh ne lui répondait ni par les songes, ni par l'Urim, ni par les prophètes. Alors Saül dit à ses serviteurs : Cherchez-moi une magicienne et j'irai chez elle et la consulterai. Et ils lui dirent : Voici, à Endor il y a une magicienne. Et Saül se déguisa et mit d'autres habits, et il partit et deux hommes avec lui, et ils arrivèrent de nuit chez la femme. Et il dit : Fais pour moi une opération magique, et évoque celui que je te dirai. Et la femme dit : Voilà, tu sais ce qu'a fait Saül, et qu'il a extirpé du pays les sorciers et les magiciens, pourquoi veux-tu tendre un piège à mon âme pour me faire mourir ? Et Saül lui jura par Iahweh, disant : Par la vie d'Iahweh, aucune punition ne t'atteindra pour ceci. Et la femme dit : Qui ferai-je monter ? Et il dit : Fais-moi monter Samuel. Et la femme vit Samuel, et jeta un grand cri et dit à Saül : Tu m'as trompée, tu es Saül ; et le roi lui dit : Ne crains rien, qui vois-tu ? Et la femme dit à Saül : Je vois un Dieu qui monte de la terre. Et il lui dit : Quelle est la forme ? Elle dit : Un homme vieux est monté, il est enveloppé d'un manteau. Et Saül connut que c'était Samuel, et il inclina sa face vers la terre et se prosterna. Et Samuel dit à Saül : Pourquoi as-tu troublé mon repos en me faisant monter ? Et Saül dit : Je suis dans l'angoisse à cause

des Philistins qui me combattent, et Dieu s'est retiré de moi et ne me répond plus ni par les prophètes ni par les songes, et j'ai crié vers toi pour savoir ce qu'il faut faire. Et Samuel dit : Pourquoi m'interrogues-tu ? Iahweh s'est retiré de toi et a passé à ton rival. Il a fait ce qu'il t'avait annoncé par moi, il a arraché la royauté de ta main et l'a donnée, à David ton compagnon, parce que tu n'as pas écouté la voix d'Iahweh et que tu n'as pas accompli ses vengeances sur Amalek. C'est pourquoi Iahweh te traite ainsi en ce jour. Et il livrera Israël avec toi aux mains des Philistins. Et demain toi et tes fils serez avec moi. Et Saül tomba de toute sa longueur sur la terre, épouvanté des paroles de Samuel. »

Cette sombre légende est la seule trace qu'on trouve dans la Bible d'une croyance à l'immortalité individuelle chez les Hébreux, lacune d'autant plus étrange, qu'ils avaient passé plusieurs siècles en Égypte où cette croyance était universellement répandue. Sur les instances de la sorcière, Saül consentit à prendre un peu de nourriture. Puis il partit la nuit même. La bataille se livra le lendemain : « Et les hommes d'Israël s'enfuirent devant les Philistins et les morts tombèrent sur le mont Gelboa. Et les Philistins poursuivirent Saül et ses fils et tuèrent Jonathan, Abinadab et Malchisua, fils de Saül. Et le poids de la bataille tomba sur Saül, et les archers l'atteignirent et le blessèrent grièvement. Et il dit à celui qui portait ses armes : Tire ton épée du fourreau et perce-moi, de peur que ces incirconcis ne me frappent et ne m'insultent. Et son écuyer n'osa pas l'achever, et Saül prit l'épée et se jeta dessus, et l'écuyer, le voyant mort, se jeta aussi sur son épée et mourut avec lui. Ainsi moururent Saül, ses fils, son écuyer et tous ses compagnons dans le même jour. Et le lendemain les Philistins vinrent dépouiller les morts, et trouvèrent Saül et ses trois fils couchés sur le mont Gelboa. Et ils lui coupèrent la tête et le dépouillèrent de ses armes, et ils déposèrent ses armes dans le temple d'Astaroth et accrochèrent son corps au mur de Bethsan. Mais les habitants de Jabès en Galaad apprirent ce que les Philistins avaient fait à Saül, et tous les braves se levèrent et marchèrent toute la nuit et enlevèrent les corps de Saül et de ses fils du mur de Bethsan, et ils vinrent à Jabès et les brû-

lèrent et ils ensevelirent les os sous le tamarix de Jabès, et ils jeûnèrent sept jours. »

Deux jours après la bataille, un homme se présente devant David, les habits déchirés et la tête couverte de poussière et lui annonce le désastre de l'armée israélite. Il raconte que Saül poursuivi par les chars et les cavaliers lui a ordonné de le tuer, et il présente à David le diadème du roi et son brassard. Et David lui dit : D'où es-tu ? Il répondit : Je suis fils d'un émigré Amalekite. Et David appela un des valets et dit : Avance et tue-le ; et il le frappa et il mourut. Et David dit : Ton sang est sur ta tête, parce que ta bouche a témoigné contre toi en disant : J'ai tué le Messie d'Iahweh. Et David chanta cette complainte sur Saül et Jonathan son fils ; la voici, elle est écrite dans le livre du Juste : « La fleur d'Israël a péri sur les hauteurs : comment sont tombés les héros ? Ne le redites pas dans Gath, ne l'annoncez pas aux champs d'Ascalon, de peur de réjouir les filles des Philistins, de combler de joie les filles des incirciscis. Montagnes de Gelboa, qu'il ne tombe sur vous ni pluie ni rosée, que vos champs ne fournissent plus d'offrandes, car là fut jeté le bouclier des braves, le bouclier de Saül qui n'est plus arrosé d'huile. Du sang des blessés, de la graisse des héros, l'arc de Jonathan n'était jamais rassasié ; l'épée de Saül ne rentrait pas à vide. Saül et Jonathan, aimables et beaux dans la vie, n'ont pas été séparés dans la mort. Ils étaient plus rapides que les aigles, plus forts que les lions. Filles d'Israël, pleurez Saül, qui vous habillait de pourpre et d'étoffes précieuses, qui vous paraît de joyaux. Comment les forts sont-ils tombés dans la bataille, comment Jonathan a-t-il été tué sur les hauteurs ? Je suis dans l'angoisse à cause de toi, Jonathan, mon frère, que j'aimais tant. Je préférerais ton amour à l'amour des femmes. Comment ont péri les héros, comment sont-elles perdues leurs armes de guerre ? »

Après la bataille de Gelboa, « tous les hommes d'Israël qui habitaient la vallée du Jourdain s'enfuirent et quittèrent leurs villes, et les Philistins vinrent et y habitèrent. » Les débris de l'armée de Saül se rallièrent sous le commandement d'Abner, passèrent le Jourdain et s'établirent à Mahanaim dans le pays de Galad Ishaal, fils de Saül, fut proclamé roi d'Israël. Mais

dans le même temps David suivi de sa troupe était arrivé à Hébron, la principale ville de Juda, et s'était fait donner l'onction royale. Les hostilités duraient depuis sept ans entre les deux rois quand Isbaal chercha querelle à Abner à propos de Rispa, une des femmes de Saül. Abner irrité offre ses services à David qui s'empresse de les accepter, mais il est assassiné par Joab, général de David, qui avait à venger la mort d'un de ses frères. David ne punit pas son général, il se borna à faire une complainte sur la mort d'Abner. Peu de temps après Isbaal est assassiné à son tour par deux de ses gens et sa tête portée à David. Il fait mettre à mort les meurtriers, leur fait couper les pieds et les mains et fait pendre leurs corps. Cela écarte tout soupçon de complicité. Tous les anciens d'Israël se présentent devant lui à Hébron. « Et le roi David conclut un pacte avec eux devant Iahweh, et ils oignirent David comme roi d'Israël. » David apprit qu'il y avait à Mahanaim, en Galaad, un fils de Jonathan, appelé Méribaal. Il boitait des deux pieds par suite d'une chute ; ce malheureux ne pouvait devenir un rival. David le fit venir et lui dit : Je veux te témoigner de l'affection pour l'amour de Jonathan ton père, et te restituer les terres de Saül ton aïeul, et tu mangeras le pain à ma table tous les jours. Méribaal s'inclina et dit : « Qu'est ton serviteur, pour que tu portes tes regards sur un chien mort tel que moi ? »

Il restait encore sept princes de la race de Saül. Une famine étant survenue dans le pays, on interrogea Iahweh ; les prêtres, que la mort de leur ennemi n'avait pas désarmés, lui firent un crime du zèle qu'il avait déployé pour leur cause et déclarèrent que le sang des Gabaonites pesait sur la maison de Saül. « David fit venir les Gabaonites et leur dit : Quelle expiation puis-je vous offrir ? Ils répondirent : Qu'on nous livre sept hommes d'entre les fils de celui qui a voulu nous exterminer et nous les pendrons devant Iahweh dans Gibéa de Saül, l'élu de Iahweh. Et le roi dit : je les livrerai. Et il prit les deux fils que Rispa, fille d'Aïa, avait enfantés à Saül, et les cinq fils de Mérab, fille de Saül, et il les livra aux mains des Gabaonites qui les mirent en croix sur la montagne devant Iahweh. Ainsi moururent-ils, les sept à la fois, au début de la moisson des

orges. Alors Rispa, fille d'Aïa, prit un sac et l'étendit sous elle sur le rocher, depuis le début de la moisson jusqu'au moment où tomba la pluie du ciel, et elle empêchait les oiseaux de se poser sur les corps pendant le jour, et la nuit elle en écartait les bêtes des champs. » La moisson se faisait au mois d'Avril, les pluies tombent en Octobre ; ainsi, pendant six mois, la pauvre femme veilla jour et nuit sur ses morts. On en informa David. Il envoya chercher les os de Saül et de Jonathan à Jabès de Galaad, pour les ensevelir à Tsela de Benjamin, dans le tombeau de Kis, père de Saül, et par la même occasion les cadavres des crucifiés de Gibéa furent détachés de leur gibet. Sans doute la famine avait cessé, car la Bible dit qu'après cela Dieu se laissa fléchir en faveur du pays. Telles furent les destinées de la race de Saül.

Ce n'est qu'à partir du règne de David qu'il y a une chronologie à peu près certaine des principaux événements de l'histoire juive. M. Munk fixe l'an 1055 avant l'ère chrétienne comme date de la mort de Saül. « David, dit le second livre de Samuel, avait trente ans à son avènement, et il régna quarante ans ; à Hébron, il régna sur Juda sept ans et six mois, et à Jérusalem il régna trente-trois ans sur la totalité d'Israël et de Juda. » Hébron, la principale ville de Juda, était trop éloignée du centre pour devenir capitale du royaume d'Israël. David asslégea Jébus, place très forte, qui était toujours restée au pouvoir d'une population cananéenne. Il s'empara de la citadelle de Sion et y transporta l'Arche d'alliance. La translation se fit en grande pompe au son des trompettes. Le roi, vêtu seulement d'un éphod de lin « dansait comme une chèvre de toute sa force devant Iahweh ». Sa femme Micol, fille de Saül, l'aperçut de sa fenêtre, le trouva très ridicule et se moqua de lui à son retour ; c'est pour cela, disait-on, qu'elle n'eut jamais d'enfants. L'Arche fut installée dans la ville de Jébus, appelée dès lors Jérusalem, qui devint ainsi la capitale religieuse en même temps que la capitale politique du royaume. Entourée de trois côtés par le lit du torrent de Kédron et la gorge de Hinnom, Jérusalem était partagée en deux par un ravin qui séparait les hauteurs de Sion des collines de Millo et de Moriah. David fortifia Millo, laissa Moriah au peuple et éta-

blit sa résidence à Sion qui fut appelée la cité de David. Il s'y fit bâtir par des ouvriers tyriens un palais en bois de cèdre et en pierres de taille. « Grâce à la faveur sacerdotale, dit M. Renan, et à de fortes institutions militaires empruntées aux Philistins, chez lesquels il avait fait un long séjour, peut-être aussi au moyen de milices étrangères soudoyées, le nouveau roi réalisa son idée dominante, la suprématie de la tribu de Juda, une royauté forte, héréditaire dans sa maison, ayant son centre à Jérusalem. Cette future capitale du monde religieux n'avait été jusque-là qu'une bourgade fortifiée ; David en fit *« une ville dont les maisons se touchent »* ».

Les Philistins n'avaient pu voir sans inquiétude les tribus israélites renoncer à leurs rivalités. A la nouvelle de l'onction de David en qualité de roi d'Israël, ils se mirent en campagne. Ils envahirent Juda, établirent un poste à Bethléem, et se répandirent dans la vallée des Rephaïm. David se retrancha dans la caverne d'Adullam, qui lui avait servi de retraite quand il était poursuivi par Saül. Il avait autour de lui une élite d'hommes résolus, dont la plupart l'avaient accompagné dans ses courses quand il n'était que chef de bande. La Bible a conservé les noms d'une trentaine de ces braves et la tradition de leurs exploits. Un jour que David était pressé par la soif, on l'entendit s'écrier : « Si quelqu'un pouvait m'apporter de l'eau de la citerne de Bethléem ! » Trois hommes partirent, se frayèrent un chemin à travers le camp ennemi et puisèrent de l'eau pour leur maître ; il refusa de la boire : « C'est le sang de mes héros », dit-il ; et il la répandit devant Jahweh. Après une série d'escarmouches, il se sentit assez fort pour livrer bataille, et remporta deux grandes victoires. Les Philistins furent obligés de rentrer chez eux. Mais ils restaient toujours redoutables, même après leur défaite, et il eût été dangereux d'employer contre eux ce système d'incendies et de massacres que les Israélites appliquaient à des adversaires plus faibles. David eut encore des luttes à soutenir contre les Philistins par la suite, et, selon le livre des Chroniques, il leur enleva le territoire de Gath. Il payait bravement de sa personne, et dans une de ces rencontres il faillit perdre la vie. Abisai, frère de Joab, vint à son secours, mais ses officiers le supplièrent de ne plus exposer sa

vie, « qui était la lumière d'Israël ». Les Philistins, dont David appréciait la valeur, paraissent avoir été employés à la garde de sa personne, comme plus tard les Suisses à la cour des rois de France ; quelques savants ont pensé que les noms de Crethim et Pelethim, qu'on traduit par exécuteurs et messagers, doivent être pris dans le sens de Crétois et Philistins.

David ne montra pas plus de reconnaissance aux Moabites qui avaient accueilli ses parents à l'époque de sa disgrâce qu'aux Philistins qui lui avaient donné un asile : « Il frappa les Moabites et les mesura au cordeau en les faisant coucher par terre, et il en mesura deux cordeaux pour les livrer à la mort, et un cordeau entier pour leur laisser la vie. Ainsi les Moabites furent asservis à David et payèrent le tribut. » La Syrie était partagée en plusieurs royaumes rivaux. David profitant de ces rivalités, défit complètement Hadadezer, roi de Tsoba, qui avait essayé de s'étendre jusqu'à l'Euphrate et battit ensuite l'armée des Syriens de Damas, qui étaient venus au secours de ceux de Tsoba. Il mit des garnisons dans les villes et rapporta à Jérusalem des boucliers d'or et une grande quantité d'airain, que Salomon employa plus tard à l'usage du temple. Le roi de Hamath, qui était en hostilité avec Hadadezer, envoya son fils féliciter le vainqueur et lui porter de riches présents. Tranquille du côté du Nord, David revint vers le Sud, battit les Edomites dans la vallée du sel et massacra tous les mâles de l'Idumée ; le fils du roi fut emmené en Égypte par quelques serviteurs fidèles. Des garnisons occupèrent les villes d'Elath et Etsiongaber sur la pointe orientale de la mer Rouge. Le roi des Ammonites avait jadis protégé David contre les entreprises de Saül. Quand il mourut, David fit porter à son fils Hanon des paroles de condoléances ; mais Hanon supposant, à tort ou à raison, que c'était un prétexte pour explorer le pays, renvoya outrageusement les ambassadeurs. Il en résulta une guerre, et les Ammonites trop faibles pour la soutenir, appelèrent à leur aide les Syriens qui saisirent cette occasion de se soulever. Joab et son frère Abisaï, généraux de David, remportèrent une double victoire, mais il se forma une nouvelle coalition dans laquelle entrèrent même des peuples de l'autre côté de l'Euphrate. David passa le Jourdain, détruisit l'armée syrienne,

et laissa Joab assiéger Rabbath Ammon, capitale des Ammonites. Au moment de donner l'assaut, Joab rappela son roi pour lui laisser l'honneur de prendre la ville. En vrai disciple de Samuel, David fut sans pitié pour les vaincus : « Il fit sortir tous les habitants, et les mit sous des scies et sous des herse de fer et sous des haches de fer, et les fit passer par les fournaies à cuire la brique. Et il traita ainsi toutes les villes des Ammonites. »

L'empire Juif était fondé : tous les peuples voisins d'Israël étaient soumis à la suzeraineté de David, exceptés les Phéniciens, dont le territoire très étroit, une côte maritime, ne pouvait exciter la convoitise des Israélites, tandis que l'alliance des villes commerçantes et industrielles de la Phénicie leur était très utile. Le roi de Tyr, dont la suprématie s'étendait sur toute la côte phénicienne, fournit à David des architectes, des ouvriers et des matériaux pour la construction de son palais à Jérusalem. David y installa une cour dont le luxe contrastait avec la simplicité de Saül. Quand il n'était encore que roi de Juda et qu'il résidait à Hébron, il avait déjà six femmes, dont l'une était fille du roi de Gessur. Devenu roi d'Israël, il prit plusieurs des femmes de Saül, il eut un harem où se produisirent plus tard les intrigues et les rivalités qui sont la plaie des monarchies orientales. Un jour il aperçut du haut de la terrasse de son palais une femme qui se baignait. Elle s'appelait Bethsabab ; son mari combattait sous les ordres de Joab au siège de Rabbath Ammon. David enleva la femme et fit dire à Joab d'envoyer le mari dans un poste dangereux, où il fut tué. Le prophète Nathan réprimanda sévèrement le roi qui s'humilia devant Iahweh, parla beaucoup de son repentir, mais garda la femme. Le sens moral ne pouvait guère exister dans une famille dont le chef donnait de tels exemples. Le fils aîné de David, nommé Amnon, devint amoureux de sa sœur Thamar, la fit venir chez lui en feignant d'être malade, et après lui avoir fait violence, la fit mettre à la porte par un valet. Le père, au lieu de jeter dans un égout le misérable qui souillait sa maison, se contenta d'être « fort affligé ». La pauvre fille alla pleurer chez Absalon, son autre frère, qui lui recommanda le silence et attendit l'occasion de la venger. Au bout de deux ans il invita son frère aîné

à un repas, l'assassina et se réfugia chez le roi de Gessur, son aïeul maternel.

Joab engageait David à rappeler Absalon ; David ne pardonna qu'à moitié ; il permit à son fils de revenir, mais refusa de le voir. Absalon, ayant peut-être quelque raison de craindre qu'un de ses frères lui fût préféré comme héritier du trône, prit les devants et se révolta. Il faut croire que la conspiration avait été bien conduite et que le peuple avait de graves sujets de mécontentement, car Absalon se trouva bientôt à la tête d'une nombreuse armée, tandis que David se hâta de fuir avec les fonctionnaires de sa maison, la garde royale commandée par Joab et son frère Abisaï et six cents Philistins commandés par Ithai de Gath. Il laissa l'Arche d'alliance à Jérusalem pour y faire rester les prêtres, qui devaient le tenir au courant des événements. Un de ses conseillers nommé Cusaï accepta le rôle d'espion et feignit de se rallier au nouveau roi. David passa le torrent de Kedron et prit le chemin du désert. Sur la route, un parent de Saül, Simeï, l'assaillit à coups de pierres en criant : « Pars, meurtrier, homme de sang ! Iahweh fait retomber sur toi le sang de la maison de Saül dont tu as volé la royauté. » Alors Abisaï dit au roi : « Faut-il que ce chien mort maudisse mon Seigneur le roi ? Laisse-moi lui couper la tête. — Non, dit David, qu'il me maudisse, c'est Iahweh qui le lui a dit ; peut-être Iahweh me rendra-t-il quelque bien pour ces malédictions. » Bientôt les prêtres qu'il avait laissés à Jérusalem lui firent savoir que son fils, d'après les perfides conseils de Cusaï, avait renoncé à le poursuivre au moment décisif. Il passa le Jourdain et remit le commandement de ses troupes à Joab, à Abisaï et à Ithai de Gath, en leur recommandant d'épargner la vie d'Absalon. La bataille se livra dans la forêt d'Éphraïm. La petite armée royale mit en déroute la foule indisciplinée des rebelles et en fit un grand carnage. Absalon, fuyant sur sa mule, fut retenu par sa longue chevelure aux branches d'un arbre, et Joab, averti par un soldat, le perça de trois dards. A cette nouvelle, David s'écria en pleurant : « Mon fils Absalon ! que ne suis-je mort à ta place ! » Il fallut que Joab lui fit comprendre assez durement que ces cris et ces larmes surageaient l'armée qui s'était dévouée pour lui.

La guerre civile était apaisée par la mort du chef des révoltés ; la maladresse de David la ralluma. Il chargea les prêtres d'inviter les Anciens de Juda à venir le recevoir au passage du Jourdain. Les délégués d'Israël, qui venaient spontanément à sa rencontre, s'irritèrent de cette préférence. On vit dès lors combien était fragile le lien qui unissait les Judéens aux fils de Joseph. Un Benjaminite nommé Seba sonna de la trompe et dit : « Nous ne sommes ni associés ni tenanciers du fils d'Isaï ; à nos tentes, Israël ! » Et tous les Israélites le suivirent. David, irrité contre Joab, avait par un caprice inexplicable choisi Amasa, chef des troupes d'Absalon, pour général en chef. Il le chargea de rassembler les Judéens. Mais Amasa tardait au delà du terme fixé, la révolte grandissait toujours, il fallut revenir à celui qu'on avait congédié. Joab se met à la poursuite de Seba. En chemin il rencontre Amasa, lui tend la main et l'assassine comme il avait assassiné Abner. Puis il met le siège devant Abela, où Seba s'était enfermé. Pour sauver leur ville de la destruction, les habitants, par le conseil d'une femme, coupèrent la tête de Seba et la jetèrent par-dessus les murailles. Joab leva le siège et revint à Jérusalem. David n'essaya plus d'ôter le commandement à un général qu'il détestait mais dont il ne pouvait se passer. Il le chargea de faire un recensement général du peuple, sans doute dans l'intention de créer une armée permanente, car jusque-là, on ne levait de troupes qu'en temps de guerre. Le recensement, qui donna pour Israël huit cent mille hommes en état de porter les armes et cinq cent mille pour Juda, excita un mécontentement général. On raconta plus tard que le prophète Gad vint annoncer à David, de la part d'Iahweh, un châtement qui naturellement devait tomber sur le peuple ; il lui dit de choisir entre sept ans de famine, trois mois de guerre malheureuse et trois jours de peste. David choisit la peste qui fit mourir soixante-dix mille personnes.

Il restait deux fils à David depuis la mort d'Absalon ; Adoniah était l'aîné et l'héritier naturel du trône, mais craignant que Salomon, fils de Bethsaba, ne lui fût préféré, il résolut de ne pas attendre la mort de son père pour se mettre en possession de la royauté. Bethsaba se hâta de circonvenir le vieux roi

et fut assez adroite pour mettre dans ses intérêts ce même prophète Nathan qui avait si sévèrement reproché à David son adultère avec elle. L'intrigue eut un plein succès ; le prêtre Tsadoc, accompagné du prophète Nathan et de Benaïah, capitaine des gardes, présenta Salomon au peuple après lui avoir donné l'onction royale. Adoniah avait réuni ses partisans et leur offrit un banquet. Ils entendirent les acclamations qui saluaient le nouveau roi. Les convives se levèrent épouvantés. Adoniah alla embrasser les cornes de l'autel. Salomon lui promit la vie sauve s'il se conduisait bien. David se sentait mourir, il donna ses instructions à son successeur. Il lui recommanda de faire du bien aux fils de Barsillai, qui l'avait accueilli quand il fuyait devant Absalon ; mais en même temps il chargea Salomon de se faire l'exécuteur de ses rancunes contre Joab et « de ne pas laisser ses cheveux blancs descendre en paix au Schéol ». Il lui fit la même recommandation à propos de Simeï, quoiqu'il eût juré devant Iahweh d'épargner sa vie, mais il crut que son héritier n'était pas lié par ce serment. Après avoir ainsi assuré ses vengeances posthumes, David mourut. Les prêtres lui pardonnèrent ses crimes en faveur de sa piété ; le peuple les oublia pour ne voir en lui que le glorieux fondateur de l'empire juif. Quand cet empire fut détruit, on parla du règne de David comme d'un âge d'or dont on espérait le retour. De même qu'on mit toutes les lois juives sous le nom de Moïse, on fit de David le père de la musique sacrée et de la poésie religieuse. Il se peut que quelques psaumes soient de lui, mais, malgré les efforts de la critique, il règne une grande incertitude à cet égard.

Comme compensation à ses rêves de royauté, Adoniah ne demandait qu'une des femmes du harem de David, Abisag de Sunam. Cette demande était si modeste que Bethsaba n'hésita pas à la transmettre elle-même à son fils, mais Salomon la trouva exorbitante et dit à sa mère : « Que ne demandes-tu aussi pour lui la royauté ? Il y va de la vie pour Adoniah d'avoir dit ce mot ; aujourd'hui même il subira la mort. » Et il le fit tuer. Le grand prêtre Abiathar avait été un des partisans d'Adoniah ; Salomon ne le fit pas mourir parce qu'il avait porté l'Arche d'alliance devant David, mais il le destitua de ses fonctions sa-

cerdotales et l'exila. Joab, qui se sentait menacé, crut se mettre à l'abri de tout danger en se réfugiant dans le Tabernacle. Salomon le fit assassiner sur l'autel. Il semble que de tels actes auraient dû être considérés comme très impies ; cependant, après le récit de ces tristes débuts du nouveau règne, la Bible raconte une apparition d'Iahweh à Salomon dans un songe. « Demande-moi, dit le Dieu, ce que tu veux que je te donne ». Salomon demanda la sagesse ; « donne-moi, dit-il, un cœur intelligent pour juger le peuple et discerner entre le bien et le mal. » Iahweh, approuvant cette demande, promit de lui accorder la sagesse, et d'y ajouter la richesse et la gloire que Salomon ne demandait pas. La Bible raconte ensuite l'anecdote du fameux jugement qui prouva la merveilleuse sagesse de Salomon : Deux femmes demeurant ensemble deviennent mères à la même époque. L'une de ces femmes, dont l'enfant était mort, voudrait, on ne sait pourquoi, s'approprier l'enfant de l'autre. Appelé à décider à qui appartient l'enfant vivant, le roi donne ordre de le couper en deux et d'en donner à chacune la moitié. L'une des femmes consent, l'autre supplie le roi de le laisser tout entier à sa rivale. Salomon déclare que celle-ci est la vraie mère, et tout le peuple reconnaît en lui la sagesse de Dieu pour l'exercice de la justice.

Le règne pacifique de Salomon laissa des souvenirs aussi profonds dans la mémoire du peuple que le règne guerrier de David. « Juda et Israël étaient une multitude innombrable, comme le sable au bord de la mer ; et ils mangeaient et buvaient et se réjouissaient..... — Et chacun habitait en sûreté sous sa vigne et sous son figuier, de Dan à Beer Seba. » La domination de Salomon s'étendait de l'Euphrate aux pays des Philistins et à la frontière d'Égypte. Il avait des ports sur la mer Rouge, et le livre des Chroniques lui attribue la conquête d'Hamath sur l'Oronte. Sans être guerrier, il prit les précautions militaires qui pouvaient garantir l'intégrité de son empire. Il fortifia plusieurs villes et organisa une forte armée permanente, avec douze mille cavaliers et quatorze cents chars de guerre. La paix fut garantie par des alliances avec les rois voisins, avec Hiram roi de Tyr, avec un roi d'Égypte dont Salomon épousa la fille. Ce roi, que la Bible appelle seulement

Pharaon, était probablement, dit M. Munk, un roi de la XXI^e dynastie nommé Osochor ; selon M. Maspero, c'était un roi du Delta, nommé Spinakhès ou Psousennès II. La ville de Gezer, dans le canton d'Éphraïm qui était restée en possession des Cananéens, fut prise par le roi d'Égypte qui la donna en dot à sa fille après avoir massacré les habitants. Outre cette Égyptienne, qui paraît avoir eu le rang d'épouse principale, Salomon eut un grand nombre de femmes étrangères. Son fils Rehabeam, né dans la première année de son règne, avait pour mère une Ammonite. Le harem royal contenait mille femmes, dont sept cents avaient le titre de reines. C'étaient probablement les filles des princes alliés ou vassaux de l'empire juif.

La construction du temple de Jérusalem fut la grande œuvre du règne de Salomon. Pour exécuter un pareil travail, les Israélites étaient encore trop barbares ; Salomon réclama l'assistance de son allié le roi de Tyr, comme l'avait fait David pour la construction de son palais. Moyennant une redevance annuelle d'huile et de céréales que le territoire d'Israël produisait en abondance, Hiram fournit des cèdres et des cyprès du Liban, ainsi que des architectes et des ingénieurs pour diriger les travaux, que Salomon fit exécuter au moyen de corvées imposées à ses sujets, surtout aux Cananéens. Le temple, construit en pierres de taille sur le mont Moriah, une des collines de Jérusalem, était un rectangle de soixante coudées de longueur sur vingt de largeur et trente de hauteur, divisé en deux parties inégales, le Saint et le Saint des Saints. Il s'ouvrait du côté de l'Orient par un portique, plus haut que l'édifice dont il couvrait toute la largeur, et probablement analogue aux pylones des temples égyptiens. En avant se trouvaient, au lieu d'obélisques, deux colonnes de bronze. Le Saint contenait l'autel des parfums, le chandelier à sept branches et la table des pains de propositions. Dans le Saint des Saints était l'Arche abritée par des chérubins en bois doré ; on croit que ces chérubins étaient des taureaux ou des lions ailés. Sur les côtés de l'édifice étaient trois étages de chambres. L'ornementation se composait de chérubins, de palmes et de fleurs épanouies. La Bible insiste beaucoup sur la richesse des matériaux employés ;

le livre des Chroniques surtout est extrêmement prodigue de l'or. Un double parvis entourait le temple ; le parvis intérieur, seul mentionné dans le Livre des Rois, était entouré « de trois rangées de pierre de taille surmontées d'une rangée de madriers de cèdres » ; c'est là que se trouvaient l'autel de bronze destiné aux holocaustes, les fontaines pour les ablutions, la mer de bronze, grand bassin porté sur douze taureaux, et tous les ustensiles employés dans les sacrifices.

Une grande fête fut célébrée pour la dédicace du temple et la translation de l'Arche dans le Saint des Saints. On immola vingt deux mille bœufs et cent vingt mille moutons. La fumée des holocaustes ayant obligé les prêtres à s'écarter, « Iahweh, dit Salomon, a déclaré qu'il habiterait dans la nuée ». Après avoir béni le peuple, il demanda au Dieu d'Israël d'exaucer toutes les prières qui lui seraient adressées dans ce temple. Tous les ans, il y célébra en grandes pompes les trois fêtes agricoles et nationales de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles. Les anciens sanctuaires de Shilo, de Guilgal, de Gabaon, de Mispah, de Rama, furent éclipsés et Jérusalem, la ville royale, devint la capitale religieuse de l'empire juif. Mais cet empire comprenait des peuples de religions diverses, des Moabites, des Ammonites, des Cananéens. Un roi fanatique les aurait exterminés ; mais la violence ne convenait pas au caractère pacifique de Salomon : au lieu de fonder l'unité politique sur l'unité religieuse, il crut plus sage de la fonder sur la tolérance. Après avoir élevé un temple magnifique au Dieu national, il sacrifia aux Dieux des vaincus ; « il servit Astarté, Déesse des Sidoniens et Milcom, Dieu des Ammonites. Il bâtit un tertre à Camos, Dieu des Moabites, sur la montagne qui est en face de Jérusalem, et à Moloch, Dieu des fils d'Ammon. » La Bible attribue cette concession à la faiblesse de Salomon pour ses femmes. Il est bien plus probable que la même politique de conciliation qui lui avait fait peupler son harem de femmes étrangères l'engageait aussi à faire une petite place aux cultes dissidents pour mieux s'assurer la fidélité de ses vassaux.

Après avoir augmenté le prestige de la religion par l'éclat des pompes extérieures, la royauté n'eut garde de s'oublier elle-

même. Treize ans furent employés à la construction d'un palais royal nommé la Maison de la forêt du Liban. Le palais consistait en une suite de cours entourées de colonnes de cèdre portant trois étages de chambres. Le portique de la Justice était probablement une salle hypostyle comme dans les palais égyptiens ; c'est là qu'était le trône de Salomon, en ivoire et en or, élevé sur six marches dont chacune portait deux lions aux deux extrémités. Tout cela coutait fort cher ; Hiram, qui avait fourni les cèdres, reçut en paiement quelques villages de Galilée dont il fut peu satisfait. Mais il avait intérêt à ménager un allié qui ouvrait des débouchés au commerce de Tyr. A l'extrémité de la mer Rouge, dans les ports d'Elath et d'Elsiongaber, qui faisaient partie de l'empire juif depuis la conquête de l'Idumée, Salomon avait fait construire une flotte qui, de conserve avec la flotte d'Hiram, partait tous les trois ans pour un pays d'Orient que la Bible nomme Ophir, « et en rapportait de l'or et de l'argent, de l'ivoire et des singes et des paons ». Salomon voulut aussi faire participer ses sujets au grand commerce qui se faisait entre l'Égypte, la Phénicie et la Mésopotamie ; il bâtit « Tadmor au désert » pour protéger les caravanes contre les Arabes nomades, et sans doute il prélevait un impôt sur les marchandises qui traversaient son royaume. Il s'attribuait le monopole des chevaux d'Égypte, il gardait les uns pour sa cavalerie et revendait les autres aux rois des Hittites et des Syriens. Enfin il imposa à ses sujets des prestations en nature pour l'entretien de la maison royale, et préposa douze intendants sur tout Israël. Il fallait bien des bœufs et des moutons pour nourrir les mille femmes du harem, les domestiques du palais et les courtisans.

Dans les monarchies, le luxe de la cour, au lieu d'irriter le peuple qui en paie les frais, lui inspire une sorte de fierté et il s'en réjouit comme s'il en avait sa part. La richesse de Salomon prit les proportions d'une légende : « Il fit deux cents boucliers d'or laminé, plaquant chaque bouclier de six cents sicles d'or, et trois cents rondaches d'or laminé, plaquant chaque rondache de trois mines d'or..... Et toutes les coupes du roi Salomon étaient d'or, et toute la vaisselle de la Maison de la forêt du Liban était d'or fin ; point d'argent : au temps de

Salomon, on n'en faisait aucun cas. » La sagesse de Salomon ne fut pas moins célèbre : elle est encore aujourd'hui proverbiale chez les musulmans. La reine de Saba, en Arabie, fit, dit-on, le voyage à Jérusalem pour voir Salomon, et s'en retourna émerveillée de son habileté à deviner les énigmes. Les peuples enfants estiment beaucoup ce que nous appelons aujourd'hui les petits jeux de société; on le voit par la légende d'Œdipe et par quelques anecdotes sur Homère et Hésiode. « La sagesse de Salomon, dit la Bible, était plus grande que celle de tous les fils de l'Orient, et que toute la sagesse de l'Égypte... Et Salomon prononça trois mille sentences, et ses hymnes furent au nombre de mille cinq. Et il traita des arbres, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui croit sur les murailles, et il traita des quadrupèdes et des oiseaux et des reptiles et des poissons. » Il est malheureux qu'une citation ne nous permette pas de savoir ce que pouvait être l'histoire naturelle de ce temps-là. Peut-être Salomon avait-il seulement emprunté quelques comparaisons aux animaux et aux plantes. Les ouvrages qu'on a attribués à Salomon, le livre des Proverbes, le Cantique des cantiques, l'Ecclésiaste, la Sagesse, appartiennent à des époques postérieures; tout au plus pourrait-on faire remonter jusqu'à son temps quelques sentences très simples, dans le genre de celles-ci : « Ce qui vient de l'impie est mauvais » ; « un cœur joyeux est un festin continu » ; « le pauvre supplie, le riche parle durement » ; « la beauté d'une femme sans raison est comme une bague d'or au groin d'un porc ».

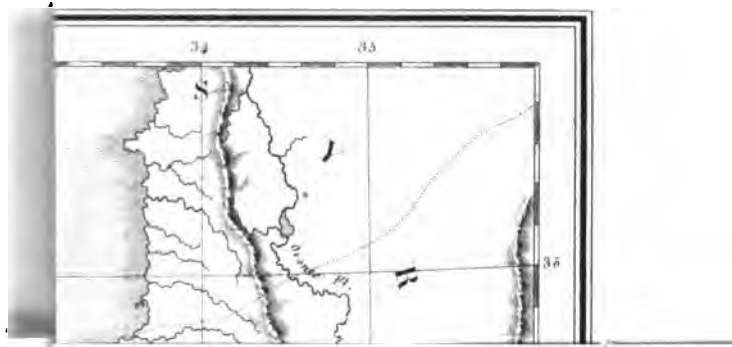
La prospérité de l'empire juif reposait sur des bases peu solides. Les sources de la richesse de Salomon n'étaient pas inépuisables. Il perdit vers la fin de sa vie les profits qu'il tirait des expéditions maritimes et du commerce des caravanes. A l'époque où David s'était emparé de l'Idumée et en avait massacré les habitants, un prince de la race royale nommé Hadad s'était réfugié en Égypte et avait épousé la belle-sœur du roi. Il revint dans son royaume, et s'il ne réussit pas à en reprendre possession, il put du moins intercepter les communications entre la Judée et les ports de la mer Rouge. A la frontière du Nord, Reson, qui s'était fait chef de brigands lors

de l'occupation de la Syrie par David, réussit à se rendre indépendant à Damas, qui devint dès lors l'entrepôt du commerce entre la Phénicie et Babylone. Ces deux faits, rapprochés et confondus dans un passage obscur du Livre des Rois que Joseph a essayé d'expliquer, ne permettent guère de douter que, du vivant même de Salomon, la suzeraineté d'Israël sur la Syrie et l'Idumée n'ait été perdue. Pour alimenter les énormes dépenses de la cour royale, il restait les impôts, que les gouvernements se résignent rarement à diminuer, car il faudrait restreindre leurs dépenses et le nombre des parasites qui vivent de leurs faveurs. Le mécontentement populaire fut entretenu par les zéloteurs qui ne pardonnaient pas à Salomon sa tolérance religieuse. Le prophète Ahia de Silo donna un chef aux mécontents. Il coupa en douze parts le manteau qu'il avait sur les épaules et en donna dix à Jéroboam d'Ephraïm, préposé par Salomon aux contributions de la maison de Joseph, en lui disant : « Ainsi a dit Iahweh, Dieu d'Israël : j'arracherai le royaume des mains de Salomon et je t'en donnerai dix tribus ». Il est probable que Salomon eut vent de cette intrigue, car il chercha à se défaire de Jéroboam qui s'enfuit en Égypte. La paix intérieure semblait assurée ; Salomon n'avait pas à craindre ces querelles de famille ni ces tentatives d'usurpation qui avaient troublé la vieillesse de son père, car, malgré ses mille femmes, il n'avait qu'un fils, Rehabeam, et des filles mariées à ses intendants. Il put mourir tranquille, persuadé que son empire passerait sans difficulté aux mains de son héritier.

CHAPITRE V

Schisme des dix tribus.

Il eût été facile à Rehabeam de se rendre populaire par quelques concessions insignifiantes, car à chaque changement de règne les peuples voient l'avenir en rose et prennent leurs espérances pour des réalités. Il se perdit par cette





obstination et cette arrogance que les gouvernements prennent pour de la vigueur. Il était venu à Sichem en Ephraïm, se faire reconnaître par les tribus assemblées. Jéroboam, revenu d'Égypte à la nouvelle de la mort de Salomon, prit la parole au nom du peuple : « Ton père nous a chargés d'un joug pesant ; à présent toi, allège la servitude de ton père et le joug pesant qu'il a mis sur nous, et nous te servirons. » Il demanda trois jours pour réfléchir et consulter ses courtisans. Les vieillards l'engageaient à céder, les jeunes gens, avec la présomption naturelle à leur âge, lui conseillèrent de résister à l'opinion publique. Il suivit ce dernier avis et fit une réponse aussi insolente que maladroite : « Mon petit doigt est plus gros que les reins de mon père ; le joug qu'il a mis sur vous, je le rendrai plus lourd encore ; il vous a châtiés avec des verges, je vous châtierai avec des fouets à pointes. » De toutes parts on s'écria : « Qu'avons-nous de commun avec la maison de David ? Israël à tes tentes ! » Adoram, chef des corvées, envoyé pour calmer l'effervescence du peuple, fut lapidé. Rehabeam revint précipitamment à Jérusalem. Le faible lien qui avait uni les tribus du Nord à celles du Sud fut brisé pour jamais. Les Judéens restèrent seuls fidèles à la race de David, ainsi que Jérusalem, qui avait intérêt à garder son rang de ville royale. Une partie du territoire de Benjamin, formant la banlieue de Jérusalem, et les villes de Siméon enclavées dans le territoire de Juda demeurèrent unies au petit royaume Judéen qui retint l'Idumée sous sa dépendance. Tout le reste du pays, des deux côtés du Jourdain, conserva le nom de royaume d'Israël avec une suzeraineté précaire sur les territoires de Moab et d'Ammon. Quant à la Syrie, elle s'était déjà rendue indépendante de l'empire juif. Cet empire qui avait eu un moment d'éclat sous les règnes de David et de Salomon fut remplacé par deux royaumes presque toujours en guerre l'un contre l'autre. On place le schisme vers l'an 975 avant l'ère chrétienne.

Jéroboam, qui s'était mis à la tête du mouvement séparatiste, n'eut pas de peine à se faire proclamer roi par les tribus dissidentes ; mais il pouvait craindre l'attraction que le temple de Jérusalem exerçait déjà sur les Israélites. Il voulut empêcher

des pèlerinages dangereux pour son autorité et consacrer la scission politique par une scission religieuse. « Il disait dans son cœur : Maintenant, le royaume retournera à la maison de David, si ce peuple s'en va offrir des sacrifices dans la maison d'Iahweh à Jérusalem, et ils me feront mourir et retourneront à Rehabeam, roi de Juda. Et le roi se consulta et fit deux veaux d'or, et il dit au peuple : c'est trop de peine pour vous de monter à Jérusalem : voici tes Dieux, Israël, qui t'ont fait sortir du pays d'Égypte. Et il les plaça l'un à Bethel, l'autre à Dan. » Il est bien probable que Jéroboam ne croyait pas renier la religion nationale en lui donnant un symbole visible ; déjà au désert, du temps de Moïse et d'Aaron, les Israélites avaient adoré Iahweh sous la forme d'un veau d'or. Les grands prophètes d'Israël, Élie et Élisée, si sévères pour le culte de Baal, n'ont pas protesté contre les taureaux de Dan et de Bethel. Les prêtres de Jérusalem auraient été mal fondés à reprocher aux Israélites leur idolâtrie lorsqu'eux-mêmes brûlaient de l'encens devant le serpent d'airain. Mais les rédacteurs de la Bible, qui vivaient à une époque où la religion avait rejeté toute expression matérielle, ne peuvent pas s'empêcher de juger les événements qu'ils racontent avec les idées du temps où ils écrivent. De là leur indignation contre ce qu'ils appellent le péché de Jéroboam. C'est par suite du même anachronisme qu'ils lui reprochent d'avoir changé la date des fêtes et d'avoir pris des prêtres en dehors de la tribu de Lévi, comme ils reprochent aux rois de Juda, même à ceux dont ils vantent la piété, d'avoir toléré les sacrifices sur les hauteurs, usage qui n'a paru contraire à l'orthodoxie que sous le règne d'Ezéchiah.

Le royaume d'Israël, quoique plus étendu et plus peuplé que le royaume de Juda, n'était pas beaucoup plus fort. Son histoire n'est qu'une suite d'usurpations violentes presque toujours provoquées par les prophètes, qui intervenaient au nom d'Iahweh dans toutes les affaires, et par leur perpétuelle opposition rendaient tout gouvernement impossible. En Judée au contraire, le souvenir toujours vivant de David assurait dans sa famille la succession régulière du pouvoir royal. Mais ce pouvoir fut de plus en plus limité par celui des prêtres ; la fondation du temple de Jérusalem leur avait donné

une organisation régulière et une grande cohésion. Le sacerdoce se concentra dans la tribu de Lévi, qui devint une caste héréditaire. La plupart des familles lévites établies en Israël émigrèrent pour se fixer à Jérusalem. Ceux qui passaient pour descendre d'Aaron formèrent parmi les lévites une aristocratie très jalouse de ses privilèges. Ils s'attribuèrent le droit exclusif d'offrir des sacrifices, et un roi ayant été atteint de la lèpre, ils attribuèrent cette maladie à l'audace qu'il avait eue de tenir l'encensoir. Quant au prophétisme, il se développa en Juda plus tard qu'en Israël et y prit un autre caractère. Les prophètes d'Israël étaient des tribuns populaires, entretenant l'agitation politique et religieuse, et assez semblables aux marabouts qui prêchent la guerre sainte en Algérie. Les prophètes de Juda ressemblent plutôt à ce que sont chez nous les journalistes. Leurs prédications étaient écrites et s'adressaient à la partie lettrée de la population. Les recueils de prophéties insérées dans la Bible forment une des parties les plus importantes de la littérature hébraïque et contiennent des morceaux d'une grande beauté.

Le seul événement important du règne de Rehabeam est une expédition du roi d'Égypte Sheshonk, appelé Sesac par la Bible, qui prit Jérusalem et pillait les trésors du temple et du palais, entre autres les boucliers d'or que Salomon avait fait faire. On suppose que cette invasion eut lieu à l'instigation de Jéroboam qui avait été l'hôte de Sheshonk, mais cela est peu probable, car quelques villes d'Israël sont nommées sur un pylône de Karnak à côté des villes de Juda. On croit généralement que le mot *Joudaha-malek*, désigne Jérusalem, la ville royale de Juda; mais, comme je l'ai dit dans un chapitre précédent, M. Munk n'admet pas cette explication. L'expédition égyptienne ne fut d'ailleurs qu'une razzia, et Rehabeam en fut quitte pour remplacer les boucliers d'or de ses gardes par des boucliers d'airain. La fin de son règne et ceux de son fils Abiam et de son petit-fils Asa furent remplis par des guerres sans importance contre le royaume d'Israël. Le livre des Chroniques parle d'une armée d'un million d'Éthiopiens qui aurait été détruite par le roi Asa jusqu'au dernier. Cette invasion éthiopienne paraît

plus que suspecte à M. Maspero. Le livre des Rois n'en parle pas ; tout ce qu'il dit d'Asa, c'est qu'il poussa la piété jusqu'à ôter le titre de reine à Maacha, fille d'Absalon, désignée dans le texte tantôt comme sa mère, tantôt comme sa grand'mère, parce qu'elle avait élevé un arbre sacré d'Aschera, selon un rite emprunté aux Cananéens et qui persista très longtemps chez les Juifs. En Israël, Jéroboam ne réussit pas à fonder une dynastie. Il mourut après un règne de vingt-deux ans et son fils Nadab fut massacré avec toute sa famille par son lieutenant Baesha. Puis le même événement se reproduit après un intervalle égal : Baesha règne vingt-deux ans et son fils Ela meurt assassiné avec tous les siens par Zimri, mais l'armée qui était alors au pays des Philistins proclame son général Omri et marche contre l'usurpateur, qui se brûle dans son palais après sept jours de règne. Pendant ces luttes intestines, la Syrie se fortifiait et se préparait à recueillir l'héritage de puissance qui échappait aux Israélites.

Le royaume du Nord n'avait pas, comme celui du Sud, l'avantage de posséder une capitale forte et bien située ; Omri bâtit sur une hauteur, dans le territoire d'Éphraïm, la ville de Samarie qui par sa forte position pouvait devenir un centre de résistance pour Israël comme Jérusalem l'était pour Juda. Dans les inscriptions assyriennes, Samarie et même le royaume d'Israël s'appellent toujours la maison d'Omri. Outre cette fondation importante à laquelle son nom devait rester attaché, Omri donna une autre preuve d'habileté en s'assurant un allié contre le danger de plus en plus menaçant d'une lutte avec la Syrie. Il demanda et obtint pour son fils Achab la main d'Iésabel, fille du roi de Tyr Ithobaal. Avant d'être roi, Ithobaal avait été prêtre d'Astarté ; sa fille était très pieuse, et l'ascendant qu'elle prit sur l'esprit de son mari peut expliquer l'introduction du culte phénicien de Baal dans le royaume d'Israël. On peut croire aussi, qu'en reprenant la politique de tolérance religieuse inaugurée par Salomon, les princes de la maison d'Omri voulaient s'assurer la fidélité des Cananéens, beaucoup plus nombreux dans le royaume du Nord que dans celui du Sud. Il ne s'agissait en aucune façon d'abolir le culte d'Iahweh. On a l'habitude de représenter Achab comme un type d'im-

piété : c'est méconnaître complètement le caractère de cette époque. Personne n'était impie ; chaque peuple avait son Dieu et le croyait plus fort que celui des autres. Achab entendait sa femme vanter la puissance de Baal : il crut très habile de s'assurer deux protecteurs divins au lieu d'un seul, et laissant à Iahweh ses sanctuaires de Dan et de Bethel, il bâtit un temple de Baal à Samarie. Le culte de Baal avait existé en Israël au temps de Gédéon et même au temps de Saül ; il avait subi une éclipse depuis le règne de David. Quand Achab voulut le rétablir, il se heurta contre le patriotisme intransigeant des prophètes, qui ne voulaient pas reconnaître d'autre Dieu que le Dieu national.

Ils engagèrent une lutte à outrance contre Baal. Le peuple, persuadé, comme son roi, que deux religions valent mieux qu'une, assistait à ces querelles sans y prendre part. Il boitait des deux pieds, comme le lui reprochait le prophète Élie. Le livre des Rois raconte une sorte de joute religieuse entre Baal et Iahweh. Les deux autels sont en présence, chargés de bois et de viandes ; il s'agit de savoir lequel s'allumera spontanément. Achab est là comme juge du tournoi. Les quatre cents prêtres de Baal invoquent leur Dieu, « depuis le matin jusqu'à midi, en disant : « Baal, réponds-nous. » Mais pas un son, personne qui réponde. Et ils marchaient en se balançant autour de l'autel. Élie les raillait, disant : « Invoquez à voix forte, car c'est un Dieu ; il réfléchit, ou il est occupé, ou il est en voyage ; peut-être il dort, réveillez-le. » Et ils criaient d'une voix forte et se faisaient des incisions selon leurs rites, avec des couteaux et des lances, et répandaient leur sang, et pas une voix qui répondît, et personne qui écoutât. » Pour rendre plus éclatant le miracle qu'il prépare, Élie verse trois seaux d'eau sur l'autel d'Iahweh ; puis, il invoque son Dieu, et le feu s'allume à l'instant « et consume l'holocauste, et le bûcher, et les pierres, et la terre, et absorbe l'eau de la rigole. Et à ce spectacle le peuple entier se jeta la face contre terre en disant : c'est Iahweh qui est Dieu, c'est Iahweh qui est Dieu. Élie leur dit : Arrêtez les prophètes de Baal ! que pas un d'eux n'échappe. Et ils les arrêterent et Élie les fit descendre dans le ravin Kisom, et là il les immola. » Achab ne s'opposa pas à ce massacre,

mais Iésabel voulut en tirer vengeance. Un fonctionnaire du palais, partisan fervent des prophètes, en cacha quatre cents dans les cavernes. Élie se retira au désert de Berseba, dans le royaume de Juda.

Cette légende résume en une scène théâtrale la lutte entre le culte national d'Iahweh et le culte phénicien de Baal, lutte qui s'est prolongée pendant un demi-siècle. Le massacre des prêtres de Baal n'a eu lieu en réalité que sous Jéhu, après l'extermination des princes de la maison d'Omri. Le parti zéléteur avait résisté à l'établissement d'une religion étrangère ; le peuple, selon son habitude, a retenu un seul nom de prophète pour en faire le héros de la résistance. Élie de Thisbé est probablement un personnage historique, mais il est difficile de discerner la réalité au milieu des fables accumulées sur son compte. Sa vie mystérieuse, son séjour au désert, où il était nourri par des corbeaux, ses visions et ses miracles, le pouvoir qu'on lui attribuait de faire tomber la pluie à sa parole, ont fait de lui dans les siècles suivants le modèle et le patron des ascètes. Le dernier trait de sa légende n'a pas une physionomie hébraïque : il s'enlève au ciel dans un char de feu. La ressemblance du nom d'Élie avec le nom grec du soleil ἥλιος pourrait faire croire à quelque infiltration mythologique. Avant cette disparition merveilleuse il avait sacré son successeur Élisée. Les miracles d'Élisée sont quelquefois une répétition de ceux d'Élie ; ainsi chacun d'eux ressuscite un enfant mort. Ces légendes nous donnent la mesure de l'admiration du peuple pour les prophètes, et nous pouvons juger par là quelle influence ils ont dû avoir sur la politique de leur temps. Cette influence ne se bornait pas au royaume d'Israël et n'était pas toujours bienfaisante. Ainsi Iahweh ordonne à Élie de sacrer Élisée comme prophète, Jéhu comme roi d'Israël et Hazaël comme roi de Syrie et la Bible ajoute : « Ce qui échappera à l'épée d'Hazaël périra par Jéhu, ce qui échappera à Jéhu périra par Élisée. Et je laisserai survivre en Israël sept mille hommes, autant de genoux qui n'ont pas plié devant Baal, et de bouches qui ne l'ont pas embrassé. »

La guerre étrangère s'ajouta aux querelles religieuses. Ben-hadar, roi de Damas, « ayant trente-deux rois pour auxiliaires »,

rassembla son armée et mit le siège devant Samarie. Il envoya dire à Achab : « Je suis maître de ton argent et de ton or, de tes femmes et de tes fils, et de tes biens. » Achab crut qu'il suffisait de se déclarer vassal du roi de Syrie, il lui fit répondre. « Comme tu le dis, roi, mon seigneur, tu es maître de ma personne et de tout ce que j'ai. » Mais Benhadar voulait une véritable conquête : « Si je t'ai envoyé dire : Livre-moi ton argent et ton or, et tes femmes et tes fils, c'est que demain, à pareille heure, j'enverrai chez toi pour fouiller ta maison et les maisons de tes serviteurs, et mettre la main sur tout ce qui charme tes yeux et l'enlever. » Il ajoutait que la poussière de Samarie ne suffirait pas à remplir les mains de ses soldats. Achab répondit : « Celui qui tient l'épée ne doit pas se vanter comme s'il la remettait au fourreau. » Benhadar fit préparer l'assaut. Alors un prophète s'approche d'Achab, roi d'Israël, et lui dit : « Ainsi parle Jahweh : As-tu vu cette grande multitude ? Voici que je la livre aujourd'hui à tes mains, afin que tu saches que je suis Jahweh. » Achab dit : « Par qui ? Et il reprit : Jahweh a dit : Par les valets des chefs de provinces. — Et qui engagera le combat ? dit Achab. Il répondit : Toi. Et Achab passa en revue les valets des chefs de province et il s'en trouva deux cent trente-deux. Et après eux il passa en revue toutes les troupes d'Israël, au nombre de sept mille. » On fait une sortie, les valets formant l'avant-garde. Benhadar, qui était à table, ordonne de les prendre vivants. Mais bientôt la terreur s'empare de son armée qui s'enfuit en désordre, et lui-même se sauve avec ses cavaliers. Le prophète qui avait encouragé Achab l'engagea à se préparer contre une nouvelle attaque du roi de Syrie.

En effet, les serviteurs de Benhadar lui dirent : « Leurs Dieux sont des Dieux de montagnes, c'est pourquoi ils l'ont emporté sur nous ; mais peut-être, en livrant bataille dans la plaine, l'emporterons-nous sur eux. » Benhadar réunit ses troupes et s'avança jusqu'à Aphek. « Alors l'homme de Dieu parla au roi d'Israël, disant : Ainsi parle Jahweh : Parce que les Syriens ont dit : Jahweh est Dieu des montagnes, mais non Dieu des vallées, je livrerai cette multitude-là entre tes mains, afin que vous sachiez que je suis Jahweh.... Et le septième jour les fils

d'Israël tuèrent aux Syriens cent mille hommes en une journée. Et les survivants s'enfuirent à Aphek, et la muraille croula sur vingt-sept mille hommes, et Benhadar s'enfuit et entra dans la ville, et il allait de chambre en chambre. Alors ses serviteurs lui dirent : Voici, nous avons appris que les rois de la maison d'Israël sont des rois cléments ; entourons nos reins de cilices et nos têtes de cordes et présentons-nous au roi d'Israël ; peut-être te laissera-t-il la vie... Et ils parurent devant le roi d'Israël, et dirent : Ton serviteur Benhadar dit : Laisse-moi la vie. Et il répondit : Est-il encore vivant ? Il est mon frère. Venez, amenez-le. Alors Benhadar se présenta à lui et il le fit monter à côté de lui sur son char. Alors Benhadar dit : Je te rendrai les villes que mon père a enlevées à ton père et tu auras tes rues à Damas comme mon père avait ses rues à Samarie. Et moi, dit Achab, je te laisserai partir sur la foi d'une alliance. » Cette clémence qui rappelait celle de Saül pour le roi des Amalekites, ne pouvait plaire aux prophètes. Un d'eux dit à Achab : « Ainsi parle Iahweh : Parce que tu as laissé échapper de ta main l'homme que j'avais anathématisé, ta vie répondra de sa vie et ton peuple de son peuple. » Achab avait le beau rôle ; malheureusement il ne tarda pas à fournir un grief légitime à ses ennemis : Il avait envie d'un champ voisin de sa maison, et le propriétaire refusait de le vendre. Sur l'avis d'Iésabel, il le fit accuser de trahison, et quand les juges l'eurent condamné, il confisqua ses biens. C'était un crime sans doute, mais pas plus grand que celui de David qui avait fait mourir un de ses officiers pour lui voler sa femme ; cela n'avait pas empêché David d'être un roi « selon le cœur d'Iahweh », tandis que la mort de Naboth a servi de prétexte pour justifier les complots des zélateurs contre la famille d'Achab.

Il est assez remarquable qu'il n'y ait eu des rapports d'amitié entre le royaume d'Israël et celui de Juda que sous les princes de la maison d'Omri ; et, chose singulière, cette alliance fut conclue avec un des rois de Juda qui ont trouvé grâce devant les rédacteurs de la Bible à cause de leur ferveur pour le culte d'Iahweh. Asa, petit-fils de Rehabeam était mort après un règne de quarante-deux ans. Son fils Josaphat dépassa encore sa piété ; le seul reproche que lui fasse le Livre des Rois est

d'avoir toléré les sacrifices sur les tertres ou sur les hauteurs, et ce reproche est sans portée, puisque cet usage n'a été considéré comme hérétique que sous le règne d'Ezéchiah. Josaphat fit épouser à son fils Joram une fille d'Achab et d'Isabel nommée Athalie. Le roi d'Israël voulant reprendre Ramoth en Galaad qui, on ne sait pourquoi, n'avait pas été comprise parmi les villes restituées par Benhadar, réclama l'assistance du roi de Juda, son allié; Josaphat consentit à le suivre, mais après avoir consulté Iahweh sur l'issue de la guerre. Achab réunit quatre cents prophètes; tous annoncèrent le succès de l'expédition. Un d'eux nommé Sedekiah, se fit des cornes de fer et dit: Ainsi parle Iahweh: avec ceci tu culbuteras les Syriens. Josaphat se défiait de leur sincérité. « N'y a-t-il pas d'autre prophète, demanda-t-il? — Il y en a encore un, dit Achab, mais je le hais, parce qu'il ne me prédit jamais que du mal. » Il envoya cependant chercher ce prophète qui s'appelait Michaïah, fils de Jimla. Il répondit d'abord comme les autres; le roi insista, voyant bien qu'il parlait ironiquement, alors il dit: « Je vois Israël dispersé sur les montagnes comme un troupeau sans pasteur. Et Iahweh dit: Ils n'ont plus de maître; que chacun retourne en paix dans sa maison. » Achab dit alors à Josaphat: « Ne te l'ai-je pas dit? Il m'annonce toujours du mal, et jamais du bien. »

Alors Michaïah continua ainsi: « J'ai vu Iahweh assis sur son trône, et toute l'armée des cieux debout à sa droite et à sa gauche. Et Iahweh dit: Qui trompera Achab pour qu'il aille tomber à Ramoth en Galaad? Et l'un parla d'une manière et l'autre d'une autre. Alors un esprit s'avança et dit: Moi, je le tromperai. Et Iahweh lui dit: Comment? Et il dit: J'irai, et je serai un esprit menteur dans la bouche de tous ses prophètes. — Va, dit Iahweh, et tu prévaudras contre lui. C'est ainsi que Iahweh a mis un esprit de mensonge dans la bouche de tous ces prophètes-ci, et qu'il a décidé ta perte. Alors Sedekiah, fils de Knaana s'approcha et frappa Michaïah sur la joue et dit: Par quelle voie l'esprit d'Iahweh est-il sorti de moi pour parler en toi? Et Michaïah dit: « Tu le verras, le jour où tu fuiras de chambre en chambre pour te cacher. » Achab fit saisir Michaïah et ordonna de le garder, jusqu'à son retour. « Si tu

reviens en paix, dit le prophète, lahweh n'a point parlé par moi. » Achab partit et Josaphat l'accompagna selon sa promesse. Les Syriens avaient reçu l'ordre de diriger leurs coups contre le roi d'Israël. Il se déguisa pour se confondre dans les rangs des soldats. Josaphat qui avait gardé ses habits royaux courut de grands dangers et n'échappa à la mort qu'en se faisant connaître par son cri de guerre. Mais une flèche tirée au hasard atteignit Achab au défaut de la cuirasse. Il se fit tenir debout sur son char, le visage tourné vers les Syriens, et mourut dans la soirée. Son courage n'empêcha pas la perte de la bataille; au coucher du soleil on cria : « Chacun à sa ville et dans son pays ! » Le roi mort fut ramené à Samarie et y reçut la sépulture. Il avait régné vingt-deux ans, pendant lesquels il avait contenu la puissance envahissante des rois de Syrie et contracté d'utiles alliances avec Tyr et avec le royaume de Juda. Il avait bâti plusieurs villes et protégé les arts et l'industrie, car la Bible parle d'un palais d'ivoire qu'il avait fait construire. Quoiqu'il ait élevé un temple à Baal, il est difficile d'admettre qu'il ait proscrit le culte d'lahweh, puisqu'il consultait les prophètes en toutes circonstances et qu'avant sa dernière campagne il en trouva quatre cents pour répondre à son appel.

A la nouvelle de la mort d'Achab, les Moabites qui payaient à Israël depuis quarante ans un tribut de cent mille brebis non tondues et d'un nombre égal de bœufs, s'empressèrent de secouer le joug. Cet événement a été éclairé dans ces derniers temps d'une lumière inattendue par la découverte d'une stèle élevée à Dibon par Mesa, roi de Moab. Cette stèle, couverte de caractères semblables à ceux des plus anciennes inscriptions phéniciennes, a été enlevée à grand-peine par M. Clermont-Ganneau, vice-consul de France, qui l'a offerte au Musée du Louvre. Les Arabes, s'apercevant de l'importance que les Européens attachaient à ce monument, l'avaient fait sauter avec de la poudre; on a pu réunir presque tous les morceaux et suppléer à ceux qui manquent à l'aide d'une empreinte qui heureusement avait été prise quand l'inscription était entière. Voici la traduction des principaux passages : « Moi, je suis Mesa, fils de Camos nadab, roi de Moab. Mon père a régné trenta

ans sur Moab, et moi, j'ai régné après mon père. Et j'ai élevé cette pierre à Camos, la pierre de la délivrance, car il m'a délivré de mes ennemis, il m'a vengé de ceux qui me haïssaient. Omri fut roi d'Israël et opprima Moab pendant de longs jours, parce que Camos était irrité contre son peuple. Le fils d'Omri lui succéda et dit: Moi aussi j'opprimerai Moab. Mais, dans mes jours, Camos a dit: Je jetterai les yeux sur lui et sur sa maison; et Israël périra pour toujours. » Il énumère ensuite les villes qu'il a reprises sur le roi d'Israël: « J'attaquai la ville d'Atharoth et je la pris et je tuai tout le peuple en l'honneur de Camos, Dieu de Moab. Et j'emportai l'Ariel de David, et je le trainai à terre devant la face de Camos, à Gérioth..... Et Camos me dit: Va, prends Nébo sur Israël. Et j'allai de nuit et je combattis contre la ville depuis l'aube jusqu'à midi, et je la pris, et je tuai tout, sept mille hommes, car ils avaient été mis en interdit en l'honneur d'Astar Camos. Et j'emportai les vases sacrés d'Iahweh et je les trainai à terre devant la face de Camos. » Mesa parle ensuite de la ville de Qerha qu'il a fait bâtir et où il a fait creuser des puits et des canaux par les captifs d'Israël.

Cette inscription, qui est le plus ancien monument de l'épigraphie sémitique, nous montre clairement le caractère purement national des religions palestiniennes. Camos y joue le rôle attribué à Iahweh dans les livres hébraïques. Si Moab a été opprimé par Israël, c'est que Camos était irrité contre son peuple, de même qu'Israël explique ses servitudes par la colère d'Iahweh. Si Mesa entreprend une guerre, c'est pour obéir aux ordres de Camos; il met l'interdit sur les villes et en massacre les habitants en l'honneur de Camos, comme Josué ou David en l'honneur d'Iahweh. Ce sont les mêmes idées et les mêmes expressions. La stèle de Mesa intéresse l'histoire politique autant que l'histoire religieuse. La guerre d'Israël contre Moab est racontée dans la Bible, et on peut comparer les deux versions. Le récit moabite est un bulletin officiel, celui du Livre des Rois a le caractère d'une légende; le prophète Élisée y joue le principal rôle. Joram, fils d'Achab, devenu roi d'Israël après le règne très court de son frère Achazia, marche contre les Moabites avec le roi de Juda Josaphat et le roi des Edomites,

Après une marche de sept jours dans le désert, l'eau manque, on s'adresse à Élisée. Il se fait beaucoup prier pour répondre, traite Joram avec insolence et déclare que s'il consent à parler, c'est par égard pour Josaphat. Il fait appeler un joueur de harpe et aux sons de la musique il prophétise : « Pratiquez, fossés et fossés, car ainsi parle Iahweh : vous ne verrez ni vent ni pluie, et ce ravin s'emplira d'eau et vous vous désallérerez vous et votre bétail. » Il promet en même temps une grande victoire. « Et le matin, au moment de l'offrande, l'eau arriva par le chemin d'Édom, et toute la contrée fut pleine d'eau. » Les puits que Mesa se vante d'avoir fait creuser sont attribués ici à un miracle d'Iahweh. Les Moabites au soleil levant, prennent cette eau pour du sang, et croyant que les coalisés se sont massacrés entre eux, s'avancent pour piller. Mais ils sont mis en déroute, le pays est ravagé, les sources sont comblées, les arbres abattus, les villes détruites. Le roi de Moab fait une sortie sans succès. « Alors il prit son fils premier-né, qui devait régner à sa place, et l'immola en holocauste sur le rempart. Et il y eut une grande indignation sur Israël, et ils partirent et regagnèrent le pays. » Cette phrase très obscure semble l'aveu d'une défaite. Ce qui est certain, c'est que les Moabites restèrent indépendants.

Le Livre des Chroniques raconte tout autrement la guerre contre Moab ; il n'y est plus question du roi d'Israël : c'est contre le roi de Juda qu'est dirigée l'attaque des Moabites, coalisés avec les Ammonites et les Iduméens. Josaphat ordonne un jeûne général et adresse une prière à Iahweh. Un lévite le rassure : « Vous n'aurez pas à combattre, paraissez, faites halte et soyez témoin de la délivrance que Iahweh opérera pour vous. » Et en effet, on ne se bat pas, on se borne à chanter des cantiques, et quand on arrive au camp ennemi, il n'y avait que des cadavres : les coalisés s'étaient massacrés entre eux jusqu'au dernier. Les miracles que le Livre des Chroniques multiplie à satiété s'accomplissent toujours au son de la musique. L'auteur paraît avoir appartenu à la classe des chantres de la tribu de Lévi. Cette tribu formait à Jérusalem une caste sacerdotale, dont l'importance alla toujours en augmentant dans le royaume de Juda. La Bible ayant été rédigée par des hommes

de cette caste, il est naturel qu'ils aient réservé leurs éloges à ceux des rois qui respectaient ou augmentaient leurs privilèges. Josaphat est un des mieux traités, malgré son alliance avec les rois d'Israël, adorateurs de Baal, probablement parce qu'il avait donné aux prêtres une part importante du pouvoir judiciaire. D'après les Chroniques, Josaphat établit dans chaque ville des tribunaux, et à Jérusalem, une cour suprême composée en partie de prêtres et de lévites. Quant aux principes sur lesquels reposait la législation, on croit les retrouver dans les chapitres XXI, XXII et XXIII de l'Exode, qui constituent le plus ancien code israélite et qui paraissent remonter à cette époque. Quand on se rappelle les massacres qui suivent invariablement toutes les guerres et qui s'accomplissent toujours au nom de la religion, on est étonné de quelques traits d'humanité qui se rencontrent dans cette législation primitive : « Tu ne maltraiteras pas l'étranger et ne l'opprimeras point ; car vous fûtes étrangers dans le pays d'Égypte. — Tu n'affligeras pas la veuve et l'orphelin, car ils crieront vers moi et je les entendrai et je vous ferai périr par l'épée, et vos femmes seront veuves et vos fils orphelins. — Si tu prêtes de l'argent à mon peuple, au pauvre qui vit avec toi, tu ne lui imposeras pas d'intérêt. — Si tu prends pour gage le manteau de ton prochain, tu le lui rendras avant le coucher du soleil, car c'est sa seule couverture ; sur quoi se coucherait-il ? — Si tu rencontres le bœuf de ton ennemi ou son âne égaré, ramène-le-lui. »

Sous le règne du fils de Josaphat, qui s'appelait Joram, comme le roi d'Israël, les Edomites se rendirent indépendants du royaume de Juda. Les Chroniques parlent aussi d'une invasion de Philistins et d'Arabes dans laquelle périrent tous les enfants de Joram à l'exception d'Achasia qui lui succéda. Les intrigues des prophètes préparaient alors des révolutions sanglantes dans la Syrie et le royaume d'Israël. Élisée était allé à Damas ; le roi Benhadar, qui était malade, le fit consulter par un de ses officiers nommé Hazaël. « Et Hazaël prit une offrande, les meilleurs produits de Damas, la charge de quarante chameaux, et vint se présenter à lui, et lui dit : Ton fils Benhadar, roi d'Aram (de Syrie), m'envoie vers toi avec ce message : Relèverai-je de cette maladie ? Et Élisée lui dit : Va, dis-lui : Certai-

nement tu en relèveras. Mais Iahweh m'a découvert qu'il mourra. Et l'homme de Dieu fixa sur lui son regard, jusqu'à le troubler, et l'homme de Dieu pleura. Alors Hazaël dit : Pourquoi pleure mon seigneur ? et il répondit : Parce que je sais le mal que tu feras aux enfants d'Israël : tu brûleras leurs forteresses, tu égorgeras leur jeunesse avec l'épée, tu écraseras leurs enfants et tu éventreras leurs femmes enceintes. Et Hazaël dit : Qu'est donc ton chien de serviteur pour faire de si grandes choses ? Et Elisée dit : Iahweh m'a dit que tu serais roi d'Aram. Et il quitta Elisée pour revenir vers son maître qui lui dit : Que t'a dit Elisée ? Et il répondit : Il m'a dit : Certainement tu en relèveras. Et le lendemain il prit la couverture qu'il plongeait dans l'eau, et il l'étendit sur le visage du roi qui mourut, et Hazaël régna en sa place. »

Joram, roi d'Israël, et Achasiah, roi de Juda, fils de sa sœur Athalie, renouvelèrent la tentative d'Achab et de Josaphat sur Ramoth de Galaad et n'eurent pas plus de succès. Joram, blessé par les Syriens revint à Jizréel pour se rétablir et son neveu Achasiah vint l'y visiter. Après le départ des deux rois, un jeune prophète envoyé par Elisée arriva au camp. « Les chefs de l'armée étaient en séance. Et il dit : J'ai à te parler, capitaine ; et Jéhu dit : Auquel de nous ? Et il répondit : A toi, capitaine. Alors il se leva et entra dans l'intérieur de la maison, et le prophète versa de l'huile sur sa tête et lui dit : Ainsi, parle Iahweh, Dieu d'Israël : Je t'oins roi du peuple d'Iahweh, et tu abattras la maison d'Achab et je vengerai le meurtre de mes serviteurs les prophètes, et le meurtre de tous les serviteurs d'Iahweh sur Iesabel : Et il ouvrit la porte et s'enfuit. » Jéhu retourne vers ses camarades qui lui disent : Que te voulait ce fou ? Il fait d'abord une réponse évasive, et comme ils insistent, il leur avoue la vérité. Ils étendent leurs manteaux, lui en font une estrade et le proclament roi devant l'armée. Jéhu monte sur son char et part pour Jizréel. La sentinelle qui veillait sur la tour, apercevant une troupe dans le lointain, avertit le roi, qui envoie aussitôt un cavalier, puis un autre. Comme ils ne revenaient pas, les deux rois montent sur leurs chars et vont à la rencontre de la troupe. Est-ce la paix, Jéhu, dit Joram ? — Quelle paix, répond Jéhu, tant que durent les adultères et les sorcel-

leries de ta mère Iésabel? Joram tourna bride en criant : Trahison ! Jéhu prit son arc et lança une flèche qui frappa Joram entre les deux épaules et lui traversa le cœur. Achasia s'enfuit. Frappez aussi celui-là, dit Jéhu. On l'atteignit et on le tua. Ses serviteurs emportèrent son corps à Jérusalem.

Jéhu entra à Jizréel. La vieille Iésabel voulut mourir en reine. Elle se farda le visage, se revêtit de ses habits royaux et se mit à la fenêtre : « Et lorsque Jéhu arriva devant le portail, elle dit : Tout va-t-il bien, nouveau Zimri, assassin de ton maître? Jéhu leva les yeux vers la fenêtre et dit : Qui est pour moi, ici? Deux ou trois eunuques s'inclinèrent, et il dit : Jetez-la en bas ; et ils la jetèrent, et son sang jaillit sur la muraille, et il la foula sous les pieds de ses chevaux. Puis il entra pour manger et boire et dit : Allez ensevelir cette maudite, car elle est fille de roi. Et ils allèrent pour l'ensevelir, mais ils ne trouvèrent rien que le crâne et les pieds et les paumes des mains. On revint l'annoncer à Jéhu, et il dit : C'est la parole d'Iahweh qu'il a prononcée par son serviteur Élie de Thisbé, disant : Dans le champ de Jizréel, les chiens mangeront la chair d'Iésabel, et son cadavre sera comme du fumier dans les champs, de sorte qu'on ne puisse dire : voilà Iésabel. Et il y avait à Samarie soixante-dix fils d'Achab. Jéhu écrivit des lettres aux anciens de Jizréel et aux princes de la ville, qui les avaient élevés :.... Et à la réception de ces lettres, ils prirent les fils du roi et les égorgèrent au nombre de soixante-dix et mirent les têtes dans des paniers et les envoyèrent à Jizréel. Et Jéhu dit : Mettez-les en deux tas, devant l'avenue de la porte, jusqu'au matin. Et il fit main basse sur tout ce qui restait de la maison d'Achab à Jizréel, et sur tous ses grands et sur tous ses familiers et sur tous ses prêtres, sans laisser un seul survivant. Et il se leva et il partit pour Samarie. Et sur la route, au Rendez-vous des bergers, il rencontra les frères d'Achasiah, roi de Juda, et il dit : Qui êtes-vous ? Ils répondirent : Nous sommes les frères d'Achasiah, et nous venons saluer les fils du roi et les fils de la reine. Et il dit : Prenez-les vivants ; et ils les prirent vivants et les égorgèrent à la citerne du Rendez-vous, au nombre de quarante-deux, et il n'en laissa survivre aucun. » Les prêtres de Baal, rassemblés par trahison furent égorgés jus-

qu'au dernier ; on renversa le temple et on en fit un cloaque.

Ces boucheries eurent un contre-coup inattendu à Jérusalem. De toute la famille d'Achab, il ne restait plus qu'Athalie, veuve de Joram et mère d'Achasiah. Elle occupa le trône après la mort de son fils, et, par une conséquence singulière des crimes de Jéhu, le culte de Baal, pros crit dans le royaume d'Israël, trouva un asile dans le royaume de Juda. Voici comment cet événement est présenté dans le Livre des Rois : « Athalie, mère d'Achasiah, voyant son fils mort, se leva et fit périr toute la race royale. Mais Joseba, fille du roi Joram, sœur d'Achasiah, enleva Joas, fils d'Achasiah et le déroba du milieu des fils du roi qui recevaient la mort et le recéla lui et sa nourrice dans la chambre des lits. Et elles le cachèrent aux regards d'Athalie, en sorte qu'il ne fut pas mis à mort ; et il fut caché six ans avec elle dans le temple d'Iahweh. Or, Athalie gouvernait le pays ». Ce récit, qui a fourni à Racine le sujet d'un chef-d'œuvre, est plus dramatique que vraisemblable. La Bible ne nous dit pas de quoi se composait cette famille royale exterminée par Athalie. Les frères d'Achasiah et ses neveux avaient été assassinés par Jéhu sur la route de Samarie ; on ne voit pas pourquoi Athalie aurait complété le massacre en égorgant elle-même ses petits-enfants. Si des fils du roi étaient restés à Jérusalem à l'abri des fureurs de Jéhu, personne n'avait autant d'intérêt à les conserver que la reine-mère, puisqu'elle était leur tutrice et pouvait légitimer son pouvoir en régnant sous leur nom. Tout ce qu'on sait, c'est que six ans plus tard le grand-prêtre Joiada présenta un enfant aux soldats en leur disant que c'était le fils d'Achasiah et le dernier rejeton de la race de David. Cet enfant fut proclamé roi sous le nom de Joas ; Athalie entendit des acclamations, s'élança hors de son palais et fut massacrée sur l'ordre du grand-prêtre. On envahit le temple de Baal, on égorga le prêtre Mathan devant l'autel. Joiada s'imposa comme tuteur au nouveau roi qui n'avait que sept ans : ce fut le gouvernement des prêtres.

Le royaume d'Israël fut entamé pour la première fois sous le règne de Jéhu, car il est plus facile d'exécuter sommairement des gens désarmés que de tenir tête à une invasion étrangère. Hasaël, l'usurpateur sus cité, comme Jéhu, par le prophète Elisée,

conquit toute la région à l'orient du Jourdain, « le pays de Galaad, les territoires de Gad, de Ruben, de Manassé, depuis Aroer, sur le torrent d'Arnon, jusqu'à Galaad et Basan ». Le temps n'était pas éloigné où les royaumes d'Israël et de Damas allaient être absorbés par le puissant empire d'Assyrie. Hazaël, battu deux fois par Shalmaneser reconnut sa suzeraineté, Jéhu lui envoya un tribut d'or et d'argent en barres. Ces faits, dont la Bible ne parle pas, sont consignés dans deux inscriptions assyriennes dont l'une se trouve sur l'obélisque de Nimroud, l'autre sur une tablette du British Museum. Dans ces inscriptions, Jéhu est qualifié de fils d'Omri, ce qui prouve que les Assyriens n'étaient guère au courant de la généalogie des rois d'Israël. Un bas-relief de l'obélisque de Nimroud représente des personnages au type juif ou araméen, coiffés d'un turban à bonnet pointu ; ils portent des présents et l'un d'eux se prosterne devant Shalmaneser. On suppose que ce bas-relief, répété deux fois, représente la soumission d'Hazael et celle de Jéhu. Au reste, si Jéhu, en se déclarant vassal du roi d'Assyrie, avait espéré une protection contre Hazael, il fut trompé dans ses calculs. Shalmaneser n'intervint pas dans les querelles de ses vassaux, et Jéhu ne laissa à son fils Joachas qu'un royaume affaibli et mutilé (859). Hazael et son fils Benhadar qui lui succéda, réduisirent l'armée israélite à dix mille fantassins, cinquante cavaliers et dix chars. Israël ne commença à se relever que sous le règne du fils de Joachaz qui s'appelait Joas, comme le roi de Juda ; les deux royaumes Nord et Sud furent encore une fois gouvernés par deux rois du même nom.

A Jérusalem, les prêtres, qui gouvernaient sans contrôle depuis l'assassinat d'Athalie, s'approprièrent les revenus destinés à l'entretien et aux réparations du temple. Au bout de vingt-trois ans, comme ces réparations n'étaient pas faites, Joas, qui avait alors trente ans, voulut mettre fin à ce scandale et leur retira la libre disposition de l'argent. Le mécontentement des prêtres n'éclata cependant qu'après la mort de Joïada, peut-être parce que Joas garda depuis lors moins de ménagements. Selon le Livre des Chroniques, il fit lapider par le peuple le fils de son bienfaiteur, qui lui faisait des remontrances, et c'est pour venger cette mort qu'il fut assassiné au retour d'une guerre avec

les Syriens, où il avait été blessé. Le Livre des Rois ne parle pas de cette guerre, et dit au contraire que Joas éloigna Hazael en lui livrant les trésors du temple. Quant au meurtre du fils de Joïada, le Livre des Rois n'en dit rien et n'explique pas les causes de l'assassinat de Joas. Son fils Amatsia lui succéda et punit son meurtrier, « mais il ne fit pas périr les enfants de ceux qui avaient tué son père », ce qui indique un progrès dans les idées et dans les mœurs. La Bible en fait honneur à un précepte du Deutéronome ; mais, selon la plupart des savants, ce livre n'était pas encore écrit à cette époque (839).

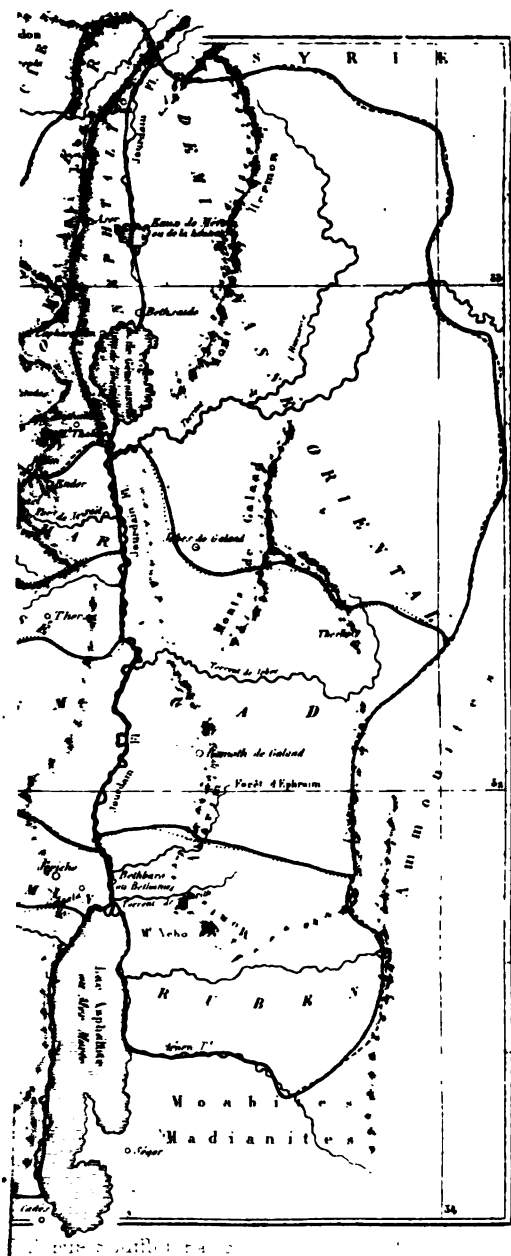
Le royaume d'Israël, si abaissé sous les règnes de Jéhu et de Joachaz, fut relevé par trois victoires de Joas sur Benhadar, fils d'Hazael. On raconta qu'elles avaient été prédites par le vieil Elisée à son lit de mort ; le roi étant venu le voir, il lui ordonna de tirer une flèche contre l'Orient, et Joas tira « Et Elisée dit : Flèche de victoire par Iahweh, flèche de victoire sur Aram.... frappe contre le sol. Et il frappa trois fois, puis s'arrêta. Alors l'homme de Dieu s'irrita contre lui et dit : Il fallait frapper cinq ou six fois ; tu aurais battu les Syriens jusqu'à extermination ; mais maintenant tu les battras trois fois. » Joas reprit les villes enlevées à son père Joachaz. En même temps Amatsia, roi de Juda, battit les Edomites dans la vallée du Sel et leur prit la ville de Selat appelée plus tard Petra. Fier de ce succès, il provoqua le roi d'Israël qui lui répondit par cette parabole : « Le chardon disait au cèdre du Liban : Donne ta fille en mariage à mon fils. Mais les bêtes sauvages passèrent sur le chardon et l'écrasèrent. Tu as frappé les Edomites et ton cœur s'est exalté : jouis de ta gloire, reste chez toi, et n'appelle pas la ruine sur toi et sur ton royaume. » Une réponse si hautaine ne pouvait qu'irriter davantage le roi de Juda. La rencontre eut lieu à Bethsémès : Amatsia fut battu et fait prisonnier. Joas entra dans Jérusalem, démolit les murs sur un espace de quatre cents coudées, pillait le temple et le trésor royal, et emmena des otages à Samarie. Selon Joseph, Joas avait accordé la vie et la liberté à Amatsia à condition qu'il lui ferait ouvrir les portes de la ville. Joas qui survécut peu de temps à sa victoire eut pour successeur son fils Jéroboam II. Le royaume de Juda resta sous la dépendance du royaume d'Israël, jusqu'à la fin du règne

d'Amatsia, qui mourut assassiné, comme son père, à la suite d'une conspiration. Le Livre des Chroniques dit qu'il s'était écarté d'Iahweh, ce qui ferait croire que cette conspiration fut dirigée par les prêtres.

Le 2^e Livre des Chroniques omet entièrement le nom de Jéroboam, fils de Joas, dont le nom n'est cité qu'une fois dans le premier Livre, à propos d'un recensement. Cette omission est singulière, car le royaume d'Israël paraît avoir atteint sous ce règne un certain degré de puissance et d'éclat. D'après le Livre des Rois, « il rétablit les frontières d'Israël à partir d'Hamath, jusqu'à la Mer de la Plaine, selon la parole d'Iahweh prononcée par l'organe de son serviteur Jonas, fils d'Amittai, le prophète, originaire de Gath-hopher ». La prophétie de Jonas ne nous est pas parvenue; la légende qui le fait avaler par une baleine a été écrite à une époque très postérieure. Un théologien allemand a cru pouvoir lui attribuer l'oracle contre Moab cité dans le livre d'Isaïe comme appartenant à un prophète plus ancien, et en a conclu que Jéroboam avait soumis les Moabites, mais M. Munk rejette cette opinion. On a aussi attribué à Jéroboam la conquête de la Syrie, en expliquant d'une façon arbitraire la phrase très obscure du Livre des Rois sur la « restitution de Damas et de Hamath à Juda en Israël ». Pour compléter ces maigres renseignements sur le long règne de Jéroboam, qui dura plus de quarante ans, on est réduit à glaner quelques indications dans les écrits prophétiques; ainsi on sait par Joel et par Amos qu'il y eut vers cette époque un tremblement de terre et une invasion de sauterelles. Les allusions historiques sont assez rares chez les prophètes, et leurs prédications ont un caractère de généralité qui ne permet pas toujours d'en fixer la date. Cette incertitude n'existe pas pour Amos, qui raconte lui-même qu'il fut dénoncé par le grand prêtre de Béthel pour avoir prédit la chute prochaine de Jéroboam. Comme il était Judéen, on l'invita à aller prophétiser dans son pays. Depuis l'avènement de Jéhu, on savait que les déclamations des prophètes n'étaient pas sans danger pour les dynasties.

Le prophétisme se développa plus tard en Juda qu'en Israël, peut-être parce que le sacerdoce y était plus fort. Un passage de Jérémie (xxix, 26) nous apprend que le grand prêtre Joïada, le

meurtrier d'Athalie, avait établi dans le temple des inspecteurs chargés de mettre en prison, la chaîne au cou, « tout fanatique faisant le prophète ». Mais les mesures restrictives ne pouvaient arrêter entièrement le développement du prophétisme qui répondait, comme aujourd'hui la presse, à un besoin de l'esprit public. Sans l'opposition que les prophètes entretenaient dans le peuple, les Hébreux auraient été une race d'esclaves agenouillés devant leurs maîtres, comme les autres nations de l'Orient. L'attachement des Judéens pour la famille de David explique le rôle différent des prophètes dans les deux royaumes. Au lieu de fomenter des complots comme ceux d'Israël, les prophètes de Juda s'attaquèrent aux mœurs de leurs concitoyens. Ils leur annonçaient qu'en punition de leurs vices et surtout de leur impiété, Iahweh les livrerait à des conquérants étrangers. Ils faisaient les mêmes menaces à tous les peuples voisins, et en présence des progrès de la puissance assyrienne, ils ne risquaient guère de se tromper. Cela leur arrivait pourtant quelquefois, quand ils voulaient prédire à courte échéance. Il y a entre eux des différences de tempérament et de style, mais ce qui leur est commun à tous, c'est un ardent patriotisme qui se confond chez eux avec la religion. Comme le patriotisme est un sentiment exclusif, la religion dut prendre le même caractère. On ne se contenta plus de dire que le Dieu national était le plus puissant des Dieux, on se persuada qu'il était le Dieu unique. Les prophètes ne doutaient pas qu'après avoir châtié son peuple, il ne le plaçât à la tête des nations, sous un nouveau David. Le brillant avenir qu'ils rêvaient corrigeait l'amertume de leurs plaintes contre le temps présent. Mais les espérances messianiques, toujours ajournées, ne se réalisèrent pas; on finit par leur attribuer un sens mystique, et cette transformation prépara l'avènement d'une religion nouvelle.





CHAPITRE VI

Destruction des deux royaumes.

Juda était devenu vassal d'Israël, peut-être même le royaume du Sud fut-il annexé à celui du Nord pendant quelque temps, car le Livre des Rois met douze ans d'intervalle entre l'assassinat d'Amatsia et l'avènement de son fils Azaria, appelé aussi Ouzia. Si on ne veut pas admettre d'inter-règne, il faut supposer une faute dans le texte. La mort de Jéroboam II fut suivie d'une époque de troubles, dont Juda put profiter pour se relever. Azaria reprit et rebâtit le port d'Elath sur la mer Rouge. Selon le Livre des Chroniques, il conquiert Gath et même Asdod sur les Philistins, imposa un tribut aux Ammonites, fortifia toutes les villes de Juda et fit prospérer l'agriculture ; mais énorgueilli de ses succès, il osa offrir de l'encens dans le temple, usurpant ainsi le privilège des prêtres, et fut instantanément frappé de la lèpre. Le Livre des Rois, un peu moins imprégné de l'esprit sacerdotal que les Chroniques, se borne à dire qu'Iahweh lui infligea une maladie, et qu'il resta jusqu'à sa mort dans une léproserie, pendant que son fils Jotham gouvernait pour lui. Israël était pendant ce temps en proie à l'anarchie. Jéroboam II était mort après un règne de quarante et un ans, peut-être même de cinquante, à moins qu'ici encore on admette un interrègne, car les chiffres de la Bible sont difficiles à accorder. Son fils Zacharia fut assassiné au bout de six mois par Sallum, et la Bible remarque que la maison de Jéhu avait conservé le trône pendant quatre générations, selon la promesse d'Iahweh. Cependant le prophète Ozea, qui vivait à cette époque, fait dire à Iahweh : « Je vengerai sur la maison de Jéhu le sang versé à Jizréël », ce qui peut faire croire que les mœurs étaient devenues moins sauvages, puisque les crimes de Jéhu paraissent moins méritoires qu'au temps d'Élisée. Le meurtrier de Zacharia fut assassiné lui-même au bout d'un mois par

Ménahem, qui, selon Joseph, commandait l'armée. C'était la répétition des événements qui avaient suivi la chute de la maison de Baesha. La ville de Thiphsach refusait d'ouvrir ses portes à Ménahem; il la détruisit, massacra tous les habitants et éventa les femmes enceintes.

D'après le Livre des Rois, Phul, roi d'Assyrie, ayant envahi le pays, Ménahem lui donna mille talents d'argent, « afin qu'il lui prêtât la main pour assurer la royauté dans sa propre main ». On n'a pas trouvé le nom de Phul sur les monuments assyriens; M. Maspero suppose que ce nom est une altération de celui de Tiglath Pileser. Les troubles de la Palestine allaient fournir des prétextes à l'intervention des rois d'Assyrie. Ménahem régna dix ans et laissa le trône à son fils Pekahia, qui fut assassiné deux ans après à Samarie par son aide de camp Pekach, fils de Remalia. Le royaume de Juda avait continué à progresser sous le règne de Jotham fils d'Azaria, qui soumit, comme son père, les Ammonites à un tribut. Mais Jotham mourut après seize ans de règne, et son fils Achaz eut à lutter dès son avènement contre une coalition de Retsin, roi de Damas, et de Pekach, roi d'Israël. D'après le prophète Isaïe ils voulaient placer sur le trône de Juda un homme à eux, le fils de Tabeel. Achaz fut battu par le roi de Syrie qui enleva aux Judéens le port d'Elath, et par le roi d'Israël qui lui tua cent vingt mille hommes, et lui fit deux cent mille prisonniers selon l'auteur des Chroniques. Les prisonniers amenés à Samarie allaient être réduits en esclavage, quand un prophète nommé Obed engagea les vainqueurs à ne pas attirer sur eux la colère d'Iahweh, en tuant leurs frères de Juda comme des étrangers. Les prisonniers furent renvoyés dans leur pays, on prit même sur le butin des vêtements pour ceux qui étaient nus et on fournit des ânes aux malades et aux blessés. Cet épisode, raconté dans les Chroniques, prouverait que le lien des tribus d'Israël n'était pas rompu; mais les rois n'en tenaient pas compte, quand leurs intérêts étaient en jeu. Le roi de Juda, Achaz, effrayé de la coalition des Syriens et des Israélites, se mit sous la protection du roi d'Assyrie Tiglath Pileser. Il se déclara son vassal et lui envoya tous les trésors du temple et du palais royal.

Tiglath Pileser marcha sur la Syrie, prit Damas dont il déporta les habitants à Kir, et fit mourir Retsin. Il envahit aussi le royaume d'Israël « et prit Ijon et Abel Beth-Mahacha et Janoha, et Kedès et Hatsor, et Galaad et la Galilée, et emmena les habitants captifs en Assyrie. » Pekach ne survécut pas longtemps à sa défaite. Comme la plupart de ses prédécesseurs, il fut assassiné. Son meurtrier Hoshea s'empara du trône et fut le dernier roi d'Israël. Son autorité ne s'étendait que sur le territoire d'Éphraïm, et il payait tribut au roi d'Assyrie. Trop faible pour s'affranchir de cette sujétion, il essaya d'obtenir un secours étranger et envoya des messages à un roi d'Égypte que le Livre des Rois appelle So, et qui est probablement Sévak ou Shebek, roi éthiopien de la XXV^e dynastie. Les prophètes blâmèrent cette tentative d'alliance, comme ils avaient blâmé l'appel adressé par Achaz au roi d'Assyrie. Ce n'étaient pas par des motifs de prudence, mais parce qu'ils étaient persuadés que l'appui d'Iahweh valait mieux que celui de tous les rois de la terre, et qu'il suffirait au peuple élu de s'attacher strictement à la religion nationale pour triompher de tous ses ennemis. Achaz en jugeait autrement ; ses défaites lui inspiraient une haute idée de la puissance des Dieux étrangers : selon les Chroniques, « il fit des sacrifices aux Dieux de Damas qui l'avaient battu, et il dit : Les Dieux des rois d'Aram leur sont secourables, je veux leur faire des sacrifices afin qu'ils me soient secourables. » Il cherchait des protections partout, dans le ciel comme sur la terre ; « il fit des images en fonte aux Baals et offrit de l'encens dans la vallée des fils de Hinnom et brûla ses fils au feu. » On pourrait croire par ce passage qu'il offrit un véritable sacrifice humain comme celui de Mésa, roi de Moab, mais il est probable qu'il s'agit plutôt d'une purification, car le Livre des Rois dit seulement qu'il « fit passer son fils par le feu ». Il n'est même pas accusé dans le Livre des Rois d'avoir répudié le culte d'Iahweh ; seulement il y introduisit des innovations : « Ayant vu l'autel qui était à Damas, le roi Achaz envoya au prêtre Urie la copie et le dessin de l'autel dans toute sa structure. Et le prêtre Urie construisit l'autel. Et le roi brisa les panneaux des porte-aiguières et détacha les bassins, et descendit la

Mer de dessus les taureaux d'airain et la posa sur un piédestal de pierre. Et le portique du sabbat et l'avenue extérieure, il les changea dans le temple d'Iahweh, en vue du roi d'Assyrie ». S'il est vrai, cependant, comme l'assure l'auteur des Chroniques, qu'il fit fermer les portes du temple, cela prouverait qu'à ses yeux, il était inutile d'invoquer un Dieu qui ne savait pas sauver son peuple.

Hoshea ne payait pas exactement le tribut annuel qui lui avait été imposé par le roi d'Assyrie, soit que ses ressources fussent insuffisantes, soit qu'il comptât sur l'assistance qu'il avait demandée à l'Égypte. Shalmaneser le fit saisir et mettre en prison, puis vint assiéger Samarie qui résista bravement, attendant toujours en vain un secours du dehors. Le roi d'Égypte ne voulut pas courir les chances d'une guerre pour soutenir une cause perdue. Le roi de Juda, Ezéchiah, fils d'Achaz, craignit d'attirer l'orage sur sa tête et se renferma prudemment chez lui, s'occupant uniquement de préparer une réforme religieuse. Le blocus de Samarie durait déjà depuis deux ans quand Shalmaneser mourut. Son successeur Sargon poussa vivement le siège, prit la ville et transporta les habitants en Assyrie et en Médie au nombre d'environ vingt-sept mille, d'après l'inscription de Khorsabad. Ils se mêlèrent et se confondirent peu à peu avec les populations au milieu desquelles ils avaient été établis. Les Israélites des tribus du Nord, transportés par Tiglath Pileser, et ceux que Sargon enleva de Samarie furent remplacés peu à peu par des colons enlevés dans diverses provinces de l'empire d'Assyrie, qui se mêlèrent de même avec ce qui restait d'anciens habitants, Israélites et Cananéens. Il en sortit une race mixte pour laquelle les Judéens témoignèrent toujours beaucoup d'aversion. Ces nouveaux Samaritains avaient cependant adopté le culte d'Iahweh, mais sans abandonner la religion du pays dont ils étaient sortis. La Bible dit qu'ayant été attaqués par des lions, ils avaient attribué cette calamité à la colère du Dieu du pays, et que pour savoir quel culte il fallait lui rendre, ils avaient demandé au roi d'Assyrie de leur envoyer un des prêtres emmenés en exil. Parmi les Israélites qui avaient été laissés dans le pays, il y en eut un grand nombre qui émigrè-

rent dans le royaume de Juda et même en Égypte. Les prophètes de Juda n'ont pas un mot de pitié pour leurs frères d'Israël. L'auteur des Chroniques ne mentionne même pas la chute de Samarie. Cet événement lui paraît moins digne de l'attention de la postérité que les détails du rituel, les chœurs de lévites, les holocaustes et les purifications.

La piété d'Ézéchiah est représentée dans le Livre des Chroniques comme formant un contraste absolu avec l'impiété de son père Achaz. Les changements qu'il introduisit dans le culte national étaient cependant bien plus graves que ceux qu'on reproche à son père, seulement ils étaient conformes à l'intérêt de la caste sacerdotale. Achaz s'était borné à renouveler quelques parties du mobilier du temple, qui dataient de Salomon et qui ne lui semblaient pas d'aussi bon goût que ce qu'il avait vu à Damas. Ezéchiah détruisit dans tout son royaume les hauts lieux, c'est-à-dire les sanctuaires locaux, les chapelles, les autels particuliers, les arbres sacrés et tous les symboles matériels de la religion, notamment « le serpent d'airain qu'avait fait Moïse; car jusqu'alors, les Israélites l'avaient encensé et on l'appelait Nehustan ». Le temple de Jérusalem devint désormais le seul sanctuaire où on put sacrifier au Dieu national. Les prêtres qui offraient les sacrifices, les lévites chargés de l'entretien du temple voyaient ainsi s'accroître leur importance et leurs revenus. La royauté ne gagnait pas moins que le sacerdoce à cette concentration de la vie religieuse dans la ville royale. C'était pour écarter ce danger que Jéroboam, aussitôt après le schisme, avait voulu rendre aux sanctuaires d'Israël leur ancien éclat en plaçant des taureaux à Dan et à Béthel. Quoiqu'il soit difficile de dire en quoi ces taureaux différaient des chérubins du temple de Jérusalem, les prophètes et les prêtres attribuèrent la chute de Samarie à ce qu'ils appelaient le péché de Jéroboam. On fit remonter à Moïse la défense expresse de sculpter des images, et par une contradiction singulière, on détruisit le serpent d'airain que la tradition attribuait à Moïse. Malgré les avantages qu'en pouvaient retirer le roi et les prêtres, cette destruction de tous les symboles visibles de la religion, de tous les sanctuaires consacrés par la vénération des siècles, dut

être regardée par la masse du peuple comme un acte d'impiété, et la nécessité imposée à tous les fidèles de faire plusieurs fois par an le voyage de Jérusalem ou de renoncer à toute pratique religieuse dut jeter dans les esprits une grande perturbation ; on eut bientôt l'occasion de s'en apercevoir.

Après la mort de Sargon, il y avait eu un soulèvement général des vassaux de l'Assyrie. Ézéchiâh fit comme les autres, il refusa le tribut et rechercha l'appui de l'Égypte, malgré les avis du prophète Isaïe qui aurait voulu qu'on dédaignât tout secours humain en comptant uniquement sur la protection d'Iahweh. Sanchérib, successeur de Sargon, après avoir châtié la rébellion de Babylone, envahit la Palestine. Le roi de Tyr s'enfuit, les autres villes de la Phénicie se soumirent : « elles furent stupéfaites de la gloire d'Assour, mon Seigneur, » dit Sanchérib ; les rois d'Ammon et de Moab firent leur soumission ; le roi d'Ascalon, qui persistait dans la révolte, fut transporté en Assyrie ; Ekron se rendit, après la défaite d'une armée égyptienne sur le territoire des Philistins. Ézéchiâh « resta enfermé dans Jérusalem comme un oiseau qui couve », dit l'inscription assyrienne. Les villes et les forteresses furent prises, deux cent mille captifs furent envoyés en Assyrie. Alors Ézéchiâh dépêcha vers le roi d'Assyrie à Lachis pour lui dire : « J'ai fait une faute : retire-toi de moi, je paierai tout ce que tu m'imposeras. » Et le roi d'Assyrie imposa à Ézéchiâh trois cents talents d'argent et trente talents d'or. Et Ézéchiâh livra tout l'argent qui se trouvait dans le temple d'Iahweh et dans les trésors du palais royal. Dans ces circonstances, il coupa les portes du temple et leurs linteaux qu'il avait plaqués lui-même, et les remit au roi d'Assyrie. » Sanchérib ne se laissa pas apaiser ; il venait d'apprendre qu'une nouvelle armée égyptienne se formait à Peluse, et il put croire qu'Ézéchiâh ne cherchait qu'à gagner du temps. Il resta devant Lachis dont il faisait le siège et détacha une partie de son armée vers Jérusalem ; à la tête de cette division étaient trois fonctionnaires que la Bible appelle Tartan, Rabsaris et Rabsaké, c'est-à-dire le général, le chef des eunuques et le grand échanson.

Ils s'avancèrent aux pieds des remparts et parlèrent ainsi aux trois officiers qu'Ézéchiâh avait envoyés à leur rencontre.

« Allez dire à Ézéchiâh : Ainsi parle le grand roi, le roi d'Assyrie : Quelle est ta confiance ? Les paroles ne suffisent pas, à la guerre, il faut la prudence et la force. Quel est ton appui, pour te révolter contre moi ? Le voici : tu t'es fié à l'Égypte, un roseau cassé qui vous perce la main quand on s'y appuie. Vous me direz : nous nous confions à Iahweh, notre Dieu ; mais Ézéchiâh n'a-t-il pas détruit ses hauts lieux et ses autels ? N'a-t-il pas dit : Vous ne vous prosternerez que devant cet autel à Jérusalem ? Eh bien, fais une convention avec mon maître : je te donnerai deux mille chevaux si tu peux trouver autant de cavaliers pour les monter. Tu ne pourrais pas mettre en fuite un seul capitaine parmi les moindres serviteurs de mon maître, mais tu comptes sur l'Égypte, ses chars et ses cavaliers. Voyons, est-ce donc sans la volonté d'Iahweh que je suis arrivé jusqu'ici ? Iahweh m'a dit : monte contre ce pays et détruis-le. » De telles paroles pouvaient agir sur l'esprit du peuple qui les entendait du haut des murailles ; les officiers d'Ézéchiâh demandèrent assez naïvement aux parlementaires de ne pas parler en hébreu ; le Rabsaké répondit que c'était justement au peuple qu'il s'adressait, à ce peuple qui mourait de soif et de faim : « Et Rabsaké cria d'une voix forte en langue juive et dit : « Écoutez la parole du grand roi d'Assyrie : qu'Ézéchiâh ne vous abuse pas, car il ne saurait vous sauver de ma main. Faites amitié avec moi et passez de mon côté ; et chacun jouira de sa vigne et de son figuier, chacun boira l'eau de sa citerne, jusqu'à ce que je vous emmène dans un pays pareil au vôtre, dans un pays de blé et de vin, de pain et de vignes, d'oliviers et de miel, et vous vivrez et ne mourrez pas. N'écoutez pas Ézéchiâh quand il vous leurre en disant : Iahweh nous sauvera. Les Dieux des nations ont-ils sauvé leur pays de la main du roi d'Assyrie ? Où sont les Dieux d'Hamath et d'Arpad, les Dieux de Sépharvaïm, Hena et Iva ? Est-ce que Samarie a été délivrée de ma main ? » Et le peuple fut muet et ne répondit mot, car tel était l'ordre du roi, qui avait dit : « Ne répondez pas. »

Les gens d'Ézéchiâh revinrent vers leur maître, les habits déchirés, et lui rapportèrent ce qu'ils avaient entendu. Il les envoya vers le prophète Isaïe, avec les vieux prêtres, enve-

loppés dans des sacs. « Et ils lui dirent : « Ainsi parle Ézéchiâh : Jour de tribulation, de colère et de blasphème. Si ton Dieu Iahweh avait entendu les discours de Rabsaké envoyé par le roi d'Assour, son maître, pour insulter et accuser le Dieu vivant ! Éleve donc une prière pour ce qui reste du peuple. » Et Isaïe leur dit : « Ainsi parle Iahweh : Vous direz à votre maître : ne crains pas les paroles des esclaves du roi d'Assour et leurs outrages contre moi. Voici, je vais lui envoyer un esprit et il entendra une nouvelle, et il retournera dans son pays, et là je le ferai tomber sous le glaive. » Les parlementaires assyriens retournèrent vers Sanchérib qui, après avoir pris Lachis, faisait le siège de Libna. Ayant appris que Tahraka, roi d'Éthiopie, s'avancait contre lui à la tête d'une armée, il fit une nouvelle tentative pour obtenir la reddition de Jérusalem ; il écrivit à Ézéchiâh : « Ne te laisse pas abuser par ton Dieu, en qui tu te confies, disant : Jérusalem ne sera pas prise. Voici, tu as appris ce que les rois assyriens ont fait à tous les pays, en les détruisant entièrement ; et toi tu serais sauvé ? Ont-elles été sauvées par leurs Dieux, les nations que mes pères ont détruites, Gozan, et Haran, et Retseph, et les fils d'Éden en Thélassar ? Où est le roi d'Hamath, et le roi d'Arpad, et le roi des villes de Sepharvaïm, Hena et Iva ? » Ézéchiâh ayant lu cette lettre monta au temple et la déploya devant Iahweh. La prière que lui attribue la Bible exprime très nettement la croyance à l'unité divine : « Iahweh, Dieu d'Israël, assis sur les Chérubins, tu es le seul Dieu de tous les royaumes, tu as fait les cieux et la terre. Iahweh, incline ton oreille et entends, ouvre tes yeux et vois. Entends les paroles de Sanchérib, ses outrages contre le Dieu vivant. Il est vrai, Iahweh, que les rois d'Assour ont dévasté les nations et leurs pays et jeté leurs Dieux dans les flammes, parce que ce n'était pas des Dieux, mais l'ouvrage de la main des hommes, du bois et de la pierre, et ils les ont détruits. Eh bien maintenant, Iahweh, notre Dieu, sauve-nous de sa main, je t'en supplie, afin que tous les royaumes de la terre sachent, Iahweh, que toi seul es Dieu. »

« Alors Isaïe, fils d'Amots, envoya ce message à Ézéchiâh : Ainsi parle Iahweh, Dieu d'Israël : la prière que tu m'as adressée au sujet de Sanchérib, roi d'Assyrie, je l'ai entendue.

Voici la parole que Iahweh prononce sur lui : Elle te méprise, elle rit de toi, la vierge, fille de Sion ; derrière ton dos elle secoue la tête, la fille de Jérusalem. Qui as-tu insulté, qui as-tu outragé, contre qui as-tu enflé la voix, contre qui as-tu osé lever les yeux ? Contre le Saint d'Israël. Par tes messagers tu as outragé le Maître ; tu as dit : « Dans la multitude de mes chars j'ai escaladé les cimes des montagnes, les crêtes du Liban ; je couperai ses grands cèdres, j'abattrai les plus hauts cyprés. J'ai creusé et j'ai bu les eaux étrangères ; sous la plante de mes pieds j'ai desséché les fleuves. » Mais tu ne sais donc pas que j'ai tout combiné d'avance, que j'ai tout préparé dès les anciens jours, et j'accomplis mon œuvre par l'écroulement des villes fortifiées, et les habitants, sans force dans les mains, s'enfuient éperdus, humbles comme l'herbe des champs, comme la plante flétrie avant l'heure. Je connais ta résidence, tes entrées et tes sorties, et ta fureur contre moi. Et à cause de ta fureur contre moi, et des paroles d'orgueil qui ont frappé mes oreilles, je te mettrai un anneau dans le nez et un mors dans la bouche, et je te ferai retourner par où tu es venu. » Le prophète rassure ensuite Ézéchiah sur l'issue de la guerre : il lui promet que dans un an, ses sujets pourront cultiver leurs champs et en recueillir les fruits. « L'ennemi ne pénétrera pas dans Jérusalem, il n'y décochera pas de flèche, il ne l'abordera pas sous le bouclier et n'élèvera pas de terrasse contre elle : le chemin qu'il a suivi, il le reprendra, et il n'entrera pas dans cette ville, dit Iahweh. Et il arriva que l'ange d'Iahweh sortit et frappa dans le camp d'Assour cent quatre-vingt-cinq mille hommes ; et, quand on se leva le matin, voilà, c'étaient des corps morts. Alors Sanchérib, roi d'Assyrie, s'en alla et retourna à Ninive. »

J'ai rapporté précédemment la légende égyptienne sur ce départ précipité de Sanchérib. D'après cette légende, racontée à Hérodote par les prêtres, le Dieu Phta, pour récompenser la piété du roi d'Égypte Séthos, qui favorisait la caste sacerdotale, avait envoyé dans le camp assyrien une multitude de rats qui rongèrent en une nuit toutes les cordes des arcs et des boucliers ; les soldats ennemis, hors d'état de combattre, furent forcés de s'enfuir et la plupart périrent dans la déroute. Hérodote ajoute qu'on voyait de son temps, dans le temple de Phtah, une statue

de pierre qui représentait le roi ayant un rat dans la main, avec cette inscription : « Qui que tu sois, apprends en me voyant à respecter les Dieux. » D'après un ouvrage hollandais que j'ai déjà cité, la *Bible des familles*, les prêtres égyptiens qui ont raconté cette histoire à Hérodote, comprenaient bien mal les symboles de leur propre religion. « La souris est en général le symbole de la destruction, en particulier celui de la peste. L'invasion des souris racontée dans notre fable n'est donc autre chose qu'une fausse interprétation de la souris qui se trouvait dans la main d'une statue royale. Cette souris représente en réalité la peste. Comme les Israélites attribuaient la cause de cette maladie à l'ange d'Iahweh, le récit égyptien s'accorderait fort bien avec ce que la Bible rapporte de la retraite de Sanchérib, si ce n'est qu'Hérodote donne au Pharaon le nom de Séthos, tandis que la Bible lui donne le nom de Tirhaka. En tous cas, Sanchérib fut forcé par des maladies contagieuses d'interrompre sa campagne. Son inscription ne dit naturellement pas cela : il s'y vante en terminant d'avoir ramené à Ninive, non pas une armée fort réduite, mais un très grand butin, conquis en partie dans le pays de Juda, et d'avoir reçu d'Ezéchias, non seulement l'offre d'une riche rançon, mais celle de la soumission. Ce dernier point n'a été vrai que dans l'imagination du vaniteux monarque. Ezéchias conserva son indépendance. » On suppose même que l'ambassade envoyée peu de temps après à Jérusalem par Merodach Baladan, roi de Babylone, sous prétexte de le féliciter d'une guérison miraculeuse, pouvait avoir pour but secret de l'engager dans une coalition nouvelle contre le roi d'Assyrie.

La Bible raconte, à propos de cette ambassade, qu'Ezéchiah étala ses trésors devant les envoyés de Mérodach Baladan, et qu'en punition de cette vanité, Isaïe lui prédit que toutes les richesses amassées par ses pères seraient un jour emportées à Babylone. Cette histoire a dû être imaginée pour faire prédire la captivité de Babylone par Isaïe, ou bien il faut admettre que l'ambassade babylonienne a précédé l'invasion de Sanchérib ; car après cette invasion, Ezéchiah qui avait été obligé de puiser dans les trésors du temple, n'avait plus de richesses à montrer. Les Assyriens avaient laissé le pays dans un état

déplorable. Les champs avaient été ravagés, les villages incendiés, les forteresses détruites, les habitants réduits en esclavage. Le peuple attribuait tous ses malheurs au parti théocratique, tout-puissant sous le règne d'Ezéchiah. Ce parti avait toujours prêché la lutte à outrance; il est vrai que l'indépendance nationale avait été sauvée, mais c'était aux dépens des intérêts matériels, et on pouvait croire qu'une prompte soumission aurait prévenu d'effroyables désastres. De plus, la destruction des sanctuaires locaux au profit du temple de Jérusalem avait bouleversé toutes les habitudes religieuses, surtout dans les campagnes. Le Rabsaké savait bien qu'une mesure si radicale était une impiété aux yeux des conservateurs, et ce n'est pas sans raison qu'il tenait tant à parler au peuple en langue hébraïque. C'est ainsi qu'on peut expliquer la réaction violente qui se produisit contre les réformes d'Ezéchiah sous le règne de son fils Manassé. La Bible attribue tout au roi, mais les invectives des prophètes contre ce qu'ils nomment l'endurcissement du peuple suffiraient pour prouver que le gouvernement suivait d'une manière plus ou moins inconsciente le courant de l'opinion publique. « Manassé releva les chapelles que son père Ezéchiah avait rasées et dressa des autels à Baal et éleva un arbre sacré comme avait fait Achab, roi d'Israël, et s'inclina devant toute l'armée des cieux et l'adora. Et il bâtit des autels à toute l'armée des cieux dans les deux parvis du temple d'Iahweh. Et il fit passer son fils par le feu et observa les temps et les présages et fit de la magie et multiplia les sorciers pour faire le mal aux yeux d'Iahweh et le provoquer. Et il plaça l'image d'Aschera, qu'il avait faite, dans le temple d'Iahweh. »

La réaction provoqua dans le parti vaincu des résistances suivies, comme il arrive toujours, de sanglantes répressions, car le Livre des Rois nous dit que Manassé « répandit le sang innocent à grands flots, jusqu'à en remplir Jerusalem d'un bout à l'autre bout ». La tradition rapportée dans le Talmud, d'après laquelle Isaïe aurait été scié entre deux planches, est généralement rejetée : un détail de cette importance n'aurait pas été omis par la Bible. On rejette également le récit des Chroniques sur une nouvelle invasion assyrienne, sur la cap-

tivité de Manassé et son repentir; la prière qu'il aurait faite après sa conversion fait partie de ce qu'on nomme les livres apocryphes de l'Ancien Testament, elle est d'origine comparativement récente. Les documents assyriens ne parlent pas d'une expédition en Judée sous les successeurs de Sanchérib : Jérémie et le Livre des Rois présentent la ruine du royaume de Juda comme le châtiment de l'idolâtrie de Manassé, sans faire aucune allusion à son repentir. « Nous croyons donc, dit M. Munk, ne devoir attacher aucun prix aux faits que la Chronique rapporte sur Manassé. Nous en dirons autant de l'histoire apocryphe de Judith, qu'on place ordinairement sous le règne de Manassé, mais dont les faits ne s'adaptent à aucune époque de l'histoire de la Judée. Le Livre de Judith ne doit être considéré que comme un récit édifiant, mais fabuleux, composé par un auteur très peu versé dans l'histoire et la géographie. Nous ne connaissons donc historiquement aucun événement important du long règne de Manassé, excepté la réaction opérée contre les prêtres et les prophètes. Il est probable que la Judée, sous ce règne, ne fut inquiétée par aucun ennemi du dehors. » Manassé mourut après un règne de cinquante-cinq ans (642), et son fils Amon, qui s'était montré également hostile au parti théocratique, fut assassiné deux ans après. On ne sait si ce meurtre avait des motifs religieux ou politiques, mais le peuple en fut très irrité, fit mourir les conspirateurs et mit sur le trône Josiah, fils d'Amon, qui n'était âgé que de huit ans (640).

Pendant la longue réaction qui avait suivi le règne d'Ezéchiach, on avait eu le temps de comprendre ce qui avait manqué à son œuvre pour s'établir d'une manière solide. Une revanche fut préparée par des moyens qui supposaient une grande confiance dans la naïveté du peuple, mais qui étaient probablement assez habiles pour l'époque, puisqu'ils ont réussi. Dans la dix-huitième année du règne de Josiah, pendant que des charpentiers, des architectes et des maçons faisaient quelques travaux de réparation dans le temple, le grand prêtre Hilkia vint un jour trouver le commissaire royal et lui dit qu'il avait trouvé le Livre de la Loi dans la maison d'Abweh. Le volume fut porté au roi qui le fit lire devant lui. A la lecture des mena-

ces terribles contenues dans ce livre, il déchira ses habits : « Allez, dit-il, consultez Iahweh pour moi, pour le peuple et pour tout Juda, au sujet des paroles de ce livre qui vient d'être trouvé. Car grande est la colère d'Iahweh contre nous, parce que nos pères n'ont pas obéi aux paroles du livre et n'ont pas fait ce qui y est ordonné. » Le gardien du vestiaire avait une femme nommée Hulda qui était prophétesse, car si les femmes n'exerçaient pas le sacerdoce, rien ne les empêchait de s'attribuer le don de prophétie. Ce fut à elle que s'adressa le grand prêtre Hilkia, accompagné de quelques fonctionnaires royaux. Elle annonça, au nom d'Iahweh, que la ruine allait tomber sur Jérusalem et ses habitants selon les paroles du Livre, mais que Josiah, en récompense de sa soumission, mourrait en paix sans voir les calamités prédites. « Alors le roi réunit autour de lui tous les Anciens de Juda et de Jérusalem. Et le roi monta au temple d'Iahweh et avec lui tous les habitants de Jérusalem, et les prêtres et les prophètes et toute la population, petits et grands, et il lut à leurs oreilles toutes les paroles du livre de l'alliance trouvé dans le temple d'Iahweh. Et le roi, debout sur l'estrade, solennisa l'alliance devant Iahweh, à l'effet de suivre Iahweh et de garder ses commandements, et ses témoignages, et ses statuts, du cœur tout entier et de l'âme tout entière, et d'accomplir les articles de cette alliance consignés dans le présent livre. Et tout le peuple adhéra à l'alliance. »

On croit que le livre « trouvé dans la maison d'Iahweh » et lu devant le peuple comprenait les parties principales du Deutéronome, notamment les dix paroles contenues au chapitre IV, les malédictions prononcées au chapitre XXVIII contre ceux qui s'écarteraient des termes de l'alliance, et dans les chapitres intermédiaires tout ce qui se rapporte à la proscription des religions étrangères et du culte des images, aux privilèges de la tribu de Lévi et à l'établissement d'un sanctuaire unique dans la ville « que Iahweh aura choisie ». Le Judaïsme, c'est-à-dire le Monothéisme exclusif, théocratique et iconoclaste, était mis sous le patronage de Moïse, le héros légendaire qui avait tiré Israël de l'Égypte. Pour changer les habitudes religieuses de la nation, on opposait à la tradition conservatrice une autre tradition qu'on présentait comme plus ancienne et qu'on ratta-

chait à un nom vénéré. Le roi Josiah, armé d'un texte dont il ne crut pas nécessaire d'établir l'authenticité, se mit en devoir d'en exécuter toutes les prescriptions : « Il ordonna au grand prêtre Hilkia et aux prêtres de second rang et aux portiers de jeter hors du temple d'Iahweh tous les vases et ustensiles faits pour Baal et Aschera et toute l'armée des cieux et il les brûla hors de Jérusalem dans la vallée de Kédron, et du temple d'Iahweh il transporta l'arbre sacré (Aschera) vers le torrent de Kédron et le brûla et en jeta la poussière sur les tombeaux des fils du peuple. Et il démolit les chambres des garçons infâmes qui étaient dans le temple d'Iahweh où les femmes tissaient des tentes pour Aschera. Et il souilla les Topheth, dans la vallée des fils d'Hinnom, afin que personne ne fit plus passer son fils et sa fille par le feu à Moloch. Et il se défit des chevaux que les rois de Juda avaient dédiés au soleil, près du temple d'Iahweh. Et les chapelles que Salomon, roi d'Israël, avait élevées à Astoreth, l'abomination des Sidoniens, et à Camos, l'abomination de Moab, et à Milcom, l'abomination des fils d'Ammon, il les souilla et il brisa les colonnes, arracha les arbres sacrés et remplit leur place d'ossements humains. » Les chapelles du royaume de Juda furent détruites, on fournit à l'entretien des prêtres, mais ils n'obtinrent pas de fonctions dans le temple. Le roi se transporta ensuite à Béthel et démolit le sanctuaire élevé par Jéroboam. Il en fit autant dans les villes de la Samarie. « Et il immola tous les prêtres des hauts lieux sur les autels et il brûla des ossements humains. »

Après cette excursion dans l'ancien royaume d'Israël, à laquelle les Assyriens, alors en pleine décadence, n'opposèrent, paraît-il, aucun obstacle, le roi de Juda rentra à Jérusalem où il ordonna une célébration solennelle de la Pâques « en la manière prescrite dans le présent livre de l'alliance. Et jamais la Pâque n'avait été célébrée, depuis le temps des Juges qui jugèrent en Israël, ni dans les jours des rois d'Israël et des rois de Juda, comme cette Pâque qui fut célébrée en l'honneur d'Iahweh dans Jérusalem la dix-huitième année du règne de Josiah ». L'enthousiasme du parti théocratique se traduit par les éloges sans restriction du Livre des Rois : « Avant Josiah il n'y avait pas eu de roi pareil à lui, qui fût revenu à Iahweh

de tout son cœur et de toute son âme et de toute sa force, conformément à toute la loi de Moïse, et après lui il n'en parut pas de pareil. » Toutes les promesses des prophètes ne pouvaient manquer de se réaliser sous le règne d'un tel prince, il pouvait se croire assuré de la protection d'Iahweh, dont le culte régnait sans partage sur tout le territoire de Juda et même d'Israël. Ces espérances furent cruellement démenties par les événements désastreux qui marquèrent la fin du règne de Josiah. Le roi d'Égypte, Néko, voulant profiter de la chute de l'empire d'Assyrie, dirigeait une armée vers l'Euphrate, pour attaquer Nabopolassar, roi de Babylone. Juda n'était nullement menacé, et le Livre des Rois n'explique pas les motifs qui ont pu décider Josiah à s'engager sans nécessité dans une lutte inégale. Il vint à la rencontre de l'armée égyptienne près de Megiddo dans la plaine de Jizréel. D'après le Livre des Chroniques, « Néko envoya des messagers pour lui dire : Qu'y a-t-il entre toi et moi, roi de Juda ? Ce n'est pas contre toi que je marche aujourd'hui, c'est contre une autre maison, et un Dieu m'a dit de me hâter ; ne t'oppose pas au Dieu qui est avec moi, de peur qu'il ne t'écrase. » Josiah ne tint pas compte de cet avertissement. Il livra bataille et fut tué. « Et tout Juda et Jérusalem célébrèrent le deuil de Josiah ; et Jérémie composa une complainte sur lui, et tous les chanteurs et les chanteuses font mention de lui dans leurs complaintes jusqu'à ce jour. »

La Bible ne contient sur les événements qui suivirent la mort de Josiah qu'un récit très sec, qu'on a essayé de compléter à l'aide de quelques passages de Jérémie. La défaite de Megiddo paraît avoir porté un coup funeste aux réformes de Josiah, car le Livre des Rois accuse tous ses successeurs d'avoir fait ce qui déplait à Iahweh. Le peuple avait mis sur le trône Joachaz, fils de Josiah, appelé Sallum par Jérémie. Trois mois après, Néko le fit venir à Ribla, l'envoya comme prisonnier en Égypte et le remplaça par un autre fils de Josiah, Éliakim dont il changea le nom en celui de Joiakim, en imposant à la Judée un tribut de cent talents d'argent et un talent d'or. Mais au bout de trois ans, Néko fut battu à Carchemis par Nabucodrosor, fils du roi de Babylone ; et le petit royaume de Juda se trouvait entre les deux grands empires d'Égypte et de Chaldée

comme entre le marteau et l'enclume. Joiakim, quoique vassal du roi d'Égypte auquel il devait son trône, se soumit, pour le conserver, à la suzeraineté du roi de Babylone. Mais ses préférences étaient toujours pour l'Égypte : il se révolta. Nabucodrosor envoya quelques troupes et déclaina sur la Judée des bandes de Moabites et d'Ammonites, qui ne demandaient qu'à se venger de leur longue oppression. Le roi s'enferma dans Jérusalem, attendant des secours d'Égypte qui n'arrivèrent pas. Les prophètes n'étaient pas d'accord entre eux et s'accusaient mutuellement d'imposture. Jérémie décourageait la résistance par ses prédictions sinistres. On s'en irritait et plus d'une fois sa vie fut menacée. Mais il avait des partisans, car c'était du moins une voix libre qui protestait contre la misère publique. S'il était sévère pour le peuple, il l'était plus encore pour le roi auquel il reprochait ses folles dépenses et sa tyrannie. « Voici, disait-il, ce qu'Iahweh prononce sur Joiakim fils de Josiah, roi de Juda : Il recevra la sépulture qu'on donne à un âne, il sera traîné et jeté hors des portes de Jérusalem. » Le roi brûla ses prophéties et fit courir après lui, mais Jérémie appartenait à la caste sacerdotale, étant fils du prêtre Hilkia; on l'aïda à se cacher. Un de ses disciples fut moins heureux : il s'était réfugié en Égypte, il fut ramené et mis à mort.

D'après le Livre des Chroniques, Joiakim aurait été envoyé à Babylone chargé de chaînes. Josèphe prétend que Nabucodrosor, qui était entré à Jérusalem en promettant au roi de ne lui faire aucun mal, le fit mourir malgré la parole donnée, et le priva de sépulture, selon la prédiction de Jérémie. Le Livre des Rois dit seulement que Joiakim reposa avec ses pères. Son fils Jojachin, appelé Jéchonia ou Coniahw par Jérémie, ne régna que trois mois. Nabucodrosor arriva devant Jérusalem pendant que son armée en faisait le siège. « Alors Jojachin, roi de Juda, se rendit auprès du roi de Babel, lui et sa mère, et ses serviteurs, et ses généraux, et ses eunuques, et la huitième année de son règne, le roi de Babel le fit prisonnier. Et il enleva de là tous les trésors du temple d'Iahweh et tous les trésors du palais royal et mit en pièces toute la vaisselle d'or qu'avait faite Salomon. Et il déporta tout Jérusalem et tous les généraux et tous les braves guerriers; dix mille hommes furent

emmenés ainsi que tous les forgerons et les serruriers : il ne resta rien que le petit peuple du pays. Et il emmena Jojachin, à Babel, et la mère du roi, et les femmes du roi, et ses eunuques, et tous les notables du pays ; il les fit marcher en captivité de Jérusalem à Babel, et tous les gens à moyens, au nombre de sept mille, et les forgerons et les serruriers au nombre de mille ; la totalité des guerriers, et tous les hommes aptes à la guerre, le roi de Babel les emmena captifs à Babel. » Nabucodorsor établit pour roi à Jérusalem, le dernier des fils de Josiah qui changea son nom de Mathania pour celui de Zédékiah. Quant à Jéchonia, il resta en prison à Babylone pendant trente-six ans ; Évilmérodach, successeur de Nabucodorsor, l'en fit sortir, « et il lui parla avec bonté, plaça son trône au-dessus des trônes des rois qui étaient avec lui à Babel et lui fit quitter ses habits de prison ; et il mangea constamment devant lui, et son approvisionnement perpétuel lui fut fourni par le roi, au jour le jour, toute sa vie durant. »

Si Zédékiah s'était contenté d'être un satrape du roi de Babylone, il aurait pu gouverner en paix ce qui restait de Juifs ; mais il était tiraillé en sens contraires par les courants de l'opinion publique, représentée alors par les prophètes comme elle l'est aujourd'hui par les journaux. On écoutait plus volontiers ceux qui annonçaient une délivrance prochaine que ceux qui, comme Jérémie, prêchaient la soumission au vainqueur, car on ne pouvait pas croire que Iahweh eût abandonné son peuple. Zédékiah avait reçu des messagers de Tyr et de Sidon, d'Ammon et de Moab ; il s'agissait sans doute de s'entendre pour un soulèvement général : Jérémie envoie à chacun des ambassadeurs et au roi lui-même un joug de bois, en annonçant que tous les peuples qui repousseraient le joug babylonien seraient châtiés par l'épée, la famine et la peste. Lui-même se présente dans le temple avec un joug sur les épaules. Un prophète du parti de la guerre le lui arrache et le brise devant le peuple en disant : « Ainsi parle Iahwéh : c'est ainsi que je briserai dans deux ans le joug de Nabucodorsor, l'ôtant du col de tous les peuples. » Le roi était bien embarrassé, car ce n'était qu'après l'événement qu'on pouvait distinguer un vrai prophète d'un faux. Il entama des négociations avec l'Égypte ;

le roi Hophra (Apriès) lui ayant promis du secours, il refusa le tribut qu'il payait depuis huit ans. Nabucodorsor résolut d'en finir avec les Juifs et vint assiéger Jérusalem. Zédékiah rassembla le peuple, et pour se concilier la faveur d'Iahweh, on décida que ceux qui avaient des esclaves juifs les affranchiraient, conformément à une loi attribuée à Moïse, et qui n'avait jamais été exécutée. L'engagement fut pris, selon l'antique usage, en coupant en deux un taureau et en passant entre les quartiers de viande. Mais on apprit que l'armée égyptienne arrivait en Judée ; les Chaldéens se portèrent à sa rencontre. On crut que tout était gagné, qu'il n'y avait plus besoin de se gêner, et chacun reprit ses esclaves. Jérémie indigné, annonça que la ville serait brûlée et que le pays deviendrait un désert. Puis, comme il essayait de sortir de Jérusalem, on l'accusa de vouloir passer à l'ennemi. Il était devenu très suspect : « Qu'il soit mis à mort, disait-on, car il énerve les mains des hommes de guerre. » Le roi fut obligé de laisser mettre le prophète en prison.

Selon Josèphe, l'armée égyptienne fut vaincue dans une grande bataille ; Jérémie dit seulement qu'elle retourna en Égypte. Les Chaldéens reprirent le siège de Jérusalem qui résista près de deux ans. « Et la famine était extrême dans la ville, et il n'y avait point de pain pour le peuple du pays. Et la brèche était faite à la ville, et tous les gens de guerre s'enfuirent la nuit par la porte entre les deux murs à côté du jardin du roi, tandis que les Chaldéens cernaient la ville, et l'on prit le chemin de la plaine. Mais l'armée des Chaldéens poursuivit le roi et l'atteignit dans les plaines de Jéricho, et toute son armée le quittant se débanda. Et le roi fut pris et conduit vers le roi de Babel à Ribla, et on lui fit son procès. Et ils égorgèrent les fils de Zédékiah sous ses yeux, et on creva les yeux à Zédékiah et on le lia de chaînes et on le mena à Babel. Et Nébuzaradan, chef des satellites, serviteur du roi de Babel, arriva à Jérusalem et il incendia le temple d'Iahweh et le palais royal et toutes les maisons de Jérusalem ; il livra aux flammes tous les grands édifices. Et toute l'armée des Chaldéens, qui accompagnait le chef des satellites, démolit les murs de Jérusalem dans leur pourtour. Et ce qui survivait du

peuple, ceux qui étaient restés dans la ville, et les transfuges qui s'étaient rendus au roi de Babel, et le résidu de la foule, Nebuzaradan, chef des satellites, les emmena captifs. Il laissa dans le pays les pauvres comme laboureurs et vigneron. Et les Chaldéens brisèrent les colonnes d'airain qui étaient dans le temple d'Iawheh, et les porte-aiguières, et la Mèr d'airain, et en emportèrent l'airain à Babel. Et le chef des satellites prit Seraïa, grand prêtre, et Sophonia, prêtre en second, et les trois portiers, et dans la cité l'eunuque préposé et cinq d'entre les conseillers du roi, et le secrétaire général de l'armée, qui levait les troupes, et soixante hommes de la milice trouvés dans la ville, et il les mena vers le roi de Babel à Ribla, et le roi de Babel les fit mourir à Ribla, canton de Hamath. C'est ainsi que Juda fut déporté loin de son pays. »

Le roi de Babylone confia le gouvernement du pays à un Juif nommé Gedaliah, ami de Jérémie et probablement partisan comme lui de la paix et de la soumission. Gedaliah établit sa résidence à Mispah et annonça aux Juifs qu'ils n'avaient rien à craindre en restant fidèles à Nabucodorsor. Les officiers et les soldats qui s'étaient cachés dans les campagnes au moment de la prise de Jérusalem revinrent en grand nombre. Parmi eux se trouvait un certain Ismaël, de la race de David. Soit par intérêt personnel, soit par fanatisme patriotique, il assassina Gedaliah, et massacra la garnison chaldéenne. Il ne fut pas soutenu et s'enfuit presque seul chez les Ammonites. Mais on pouvait craindre que Nabucodorsor ne tirât vengeance du meurtre de son satrape, et que faute de pouvoir mettre la main sur les coupables, il ne punit les innocents. Un grand nombre de Juifs émigrèrent en Égypte, malgré les prédictions de Jérémie leur annonçant qu'ils y seraient poursuivis par la vengeance du roi de Babylone, et que l'Égypte serait conquise. Le prophète Ézéchiël, un des transportés du temps de Jéchoniah, prédit également la conquête de l'Égypte par les Chaldéens. Selon Joseph, ces prédictions se seraient accomplies, Nabucodorsor aurait battu et tué Ouaphra (Apriès), et aurait emmené en Chaldée les Juifs établis dans le Delta; mais « les récits égyptiens, dit M. Maspero, ne nous permettent pas d'admettre l'authenticité de cette tradition; ils prouvent au contraire que Nabucodo-

rosor subit un échec sérieux. » Un appendice au livre de Jérémie parle de sept cent quarante-cinq Juifs transportés à Babylone, cinq ans après la ruine de Jérusalem ; mais il est probable qu'ils furent pris parmi ceux qui étaient restés en Judée après le meurtre de Gedaliah. D'après ces passages, le nombre total de ceux qui furent transportés en trois fois sous le règne de Nabucodorsor serait de quatre mille six cents âmes. Ce chiffre est si faible, qu'on peut croire que l'auteur compte seulement les chefs de famille.

Les *Lamentations* attribuées à Jérémie nous offrent le tableau poétique de la misère de Jérusalem et de la Judée après la conquête chaldéenne. « Comme elle est assise solitaire, la ville autrefois pleine de peuple ! Elle est comme une veuve, celle qui fut grande parmi les nations ; la princesse des provinces est devenue tributaire. Elle pleure, pleure dans la nuit, et les larmes coulent sur ses joues. Nul ne la console parmi ceux qu'elle aimait ; tous ses amis la méprisent et lui deviennent ennemis. Juda émigre dans l'oppression et la dure servitude ; il habite parmi les nations et ne trouve pas de repos ; tous ses persécuteurs l'atteignent aux défilés. Les routes de Sion pleurent, car personne ne vient aux fêtes solennelles ; toutes ses portes sont détruites, ses prêtres gémissent, ses vierges sont désolées, et elle est remplie d'amertume. Ses ennemis sont sur sa tête, ses rivaux prospèrent, car Iahweh l'afflige à cause de la multitude de ses iniquités ; ses petits enfants marchent captifs devant les vainqueurs. Vous tous, qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il y a une douleur comme la mienne. Car Iahweh m'a accablé au jour de sa fureur.... Il a usé ma peau et ma chair, il a broyé mes os. Il m'a enfermé dans les ténèbres, comme ceux qui sont morts pour toujours. Il a tendu son arc, il m'a pris pour but de ses flèches, il a percé mes reins des filles de son carquois... Il m'a rassasié d'amertume, il m'a abreuvée d'absinthe..... Pense, Iahweh, à ce qui nous arrive, regarde et vois notre opprobre. Notre héritage est à des étrangers, nos maisons à des inconnus, nous voici comme des orphelins sans père, nos mères sont comme des veuves... Mais toi, Iahweh, tu règnes éternellement, ton trône est établi pour tous les âges. Pourquoi nous oublies-tu

à jamais, nous délaisses-tu dans la longueur des jours? »

Dans le même temps, les exilés trouvaient, au souvenir de la patrie, des accents d'une profondeur qui n'a jamais été dépassée, même par le Dante, et l'espoir de la vengeance s'exhalait avec une énergie sauvage : « Près des fleuves de Babylone nous étions assis et nous pleurions, pensant à Sion. Nous suspendions nos harpes aux saules du rivage, car nos ennemis nous demandaient de chanter. Ceux qui nous ont emmenés captifs nous disaient : chantez-nous un des cantiques de Sion. Comment pourrions-nous chanter un cantique d'Iahweh sur la terre étrangère? Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main droite oublie l'art de toucher les cordes ; que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens pas de toi, si je ne mets pas Jérusalem au-dessus de toute ma joie. Souviens-toi, Iahweh, des fils d'Édom, dans les mauvais jours de Jérusalem, quand ils disaient : Rasez-la, rasez-la jusqu'à ses fondements. Fille de Babel, ô misérable ! heureux qui te rendra le mal que tu nous as fait ! Heureux qui saisira tes petits enfants et les écrasera contre la pierre ! »

Ce qui a fait vivre le peuple juif, c'est le sentiment de la patrie poussé jusqu'à sa dernière limite, la haine de l'étranger. La patrie n'est pas seulement le coin de terre où on est né ; c'est le lien moral qui unit les membres d'une société dans une pensée commune pour en former une seule famille. Ce petit peuple entouré, puis subjugué par des voisins plus nombreux et plus forts, dont il ne différait ni par la race ni par la langue, s'en est distingué par la religion : cette religion est la forme idéale de son patriotisme, elle domine et remplit son histoire ; s'il regrette Jérusalem, c'est à cause du temple. Le fanatisme intolérant des prophètes, le formalisme étroit des prêtres ont élevé autour du peuple d'Iahweh un rempart invincible, plus infranchissable que la grande muraille de la Chine. A l'heure même où l'indépendance nationale succombait sous la force, l'inébranlable énergie du parti théocratique en préparait la résurrection. C'est là un des plus grands étonnements de l'histoire, et tous les miracles dont ce peuple encombrait ses légendes ne valent pas ceux qu'il a faits lui-même par la seule puissance de sa foi.

LIVRE IV

LES PHÉNICIENS

CHAPITRE PREMIER

Géographie de la Phénicie.

Les Grecs donnaient le nom de Phéniciens aux habitants de la côte de Syrie, entre la mer Méditerranée et le mont Liban. On ignore s'ils se désignaient eux-mêmes sous ce nom dont la signification n'est pas certaine. On croit le retrouver dans le mot *Poun-t* donné par les inscriptions égyptiennes à une partie de la côte d'Arabie, et dans les mots *Pœni*, *Punici*, appliqués par les Romains aux Carthaginois, qui étaient d'origine phénicienne. Par leur langue, à peine différente de l'hébreu, les Phéniciens sembleraient un rameau de la famille sémitique, mais la Bible, qui les appelle Cananéens, les rattache, comme les Couschites et les Égyptiens, à la race de Cham. Selon Hérodote, les Phéniciens se disaient originaires des bords de la mer Erythrée ou mer Rouge. Sous ce nom, l'antiquité comprenait non seulement le golfe Arabique, qui le garde encore aujourd'hui, mais le golfe Persique et l'océan Indien. D'après Strabon, il y avait dans le golfe Persique, sur la côte d'Arabie, des îles appelées Tyr et Arad, avec des temples semblables à ceux de la Phénicie, et ces îles, au dire de leurs habitants, étaient l'ancienne patrie des Phéniciens. Selon Justin, ils avaient émigré à la suite d'un tremblement de terre et s'étaient établis d'abord près du lac d'Assyrie, qui est probablement le lac de Gènesareth, ensuite sur le rivage de la mer Méditerranée. On ignore

l'époque de cette migration, mais quand les tribus sémitiques commandées ou personnifiées par Abraham vinrent s'établir en Palestine, ce pays, d'après la Bible, était habité par les Cananéens. Ceux qui occupaient la vallée du Jourdain furent détruits ou subjugués par la conquête israélite. Les autres restèrent indépendants sur la côte maritime, et y fondèrent des villes, notamment Tyr et Arad, dont les noms leur rappelaient leur ancienne patrie.

Le pays de Canaan s'étendait, d'après la Genèse, de Sidon à Gaza. Mais les Philistins s'emparèrent de la partie méridionale de la côte, depuis la pointe du Carmel jusqu'à la frontière d'Égypte. D'un autre côté, les villes phéniciennes importantes, Byblos, Beryte, Arad, sont situées au delà de la limite septentrionale indiquée par la Genèse. Mais dans l'énumération des fils de Canaan, à côté des tribus de l'intérieur dépossédées par les Israélites, on trouve des noms qui représentent les tribus maritimes, notamment Arwadi, personnification de la ville d'Arad. Cependant les Giblites ou habitants de Byblos sont distingués des Cananéens dans la Bible; Movers les regarde comme des Araméens très proches parents des Hébreux, opinion qui semble confirmée par quelques particularités grammaticales d'une inscription trouvée à Byblos. Quant aux peuples qui habitaient la Palestine avant la migration phénicienne, les Anakim, les Zonzommim, les Rephaïm, les Nephilim, que la Bible représente comme des géants, on ne sait pas à quelle race ils appartenaient. Il paraît qu'ils ne furent ni détruits ni expulsés entièrement par les Cananéens, puisque les Israélites les trouvèrent encore dans le pays. Quelques-uns se retirèrent alors chez les Philistins avec lesquels ils se mêlèrent. De même, après l'invasion israélite, les Hittites, les Amoréens et les autres tribus cananéennes de la Palestine ne disparurent ni aussi vite ni aussi complètement que le feraient croire les récits du livre de Josué. Ils gardèrent longtemps les plaines pendant que les Hébreux occupaient la montagne. Le nom même de Canaan signifie le pays bas. Ils gardèrent même des villes fortes, entre autres Jérusalem qui ne fut conquise que sous le règne de David. La conquête ne fut définitive et à peu près complète qu'après l'établissement de la monarchie.

Une partie des Cananéens resta dans le pays et se mêla plus ou moins aux Hébreux, d'autres se retirèrent chez les tribus de même race qui occupaient la côte, principalement chez les Sidoniens que les Israélites n'osèrent jamais attaquer.

La Phénicie, à l'époque la plus brillante de son histoire, n'était qu'une zone étroite qui, depuis Arad jusqu'au mont Carmel, s'étendait sur une longueur de cinquante lieues, du 35° au 33° degré de latitude nord, et dont la largeur, entre la Méditerranée et les pentes rocheuses du Liban, variait de trois à dix kilomètres. Ce pays ne pouvait nourrir ses habitants. A part deux petites plaines, il ne se compose que de ravins par où descendent des torrents à la fonte des neiges. Les Phéniciens se firent marins et commerçants. Le Liban ne leur permettait pas de s'étendre du côté de l'intérieur des terres ; mais il leur fournissait des bois de construction, des pins, des cypres, des cèdres ; la côte offrait une série de ports naturels ; ils y bâtirent des villes, où s'entassa une population de pêcheurs et de matelots, avec une aristocratie de marchands. Ces villes, ordinairement bâties sur des îlots, étaient indépendantes les unes des autres, et formaient une confédération dont le lien n'était pas très étroit. Chaque ville avait son petit roi et ses traditions religieuses particulières. Malgré l'exiguïté de son territoire, la Phénicie n'arriva jamais à l'unité politique. Dès la plus haute antiquité, il y eut trois centres principaux, Arad, Byblos et surtout Sidon, que la Genèse appelle l'ainé des fils de Canaan. La prépondérance ou, comme disaient les Grecs, l'hégémonie, passa à Tyr après que Sidon eut été détruite par les Philistins. Tyr n'est pas nommée dans les poèmes homériques, mais il y est souvent question des Sidoniens, qui sont représentés comme des ouvriers habiles, se livrant au commerce maritime et aussi à la piraterie, quand l'occasion s'en présentait. Homère ne fait aucune allusion à la légende qui attribue la fondation de Thèbes en Béotie au Phénicien Cadmos.

Michelet a présenté les mœurs et la religion des Phéniciens sous un jour bien sombre : « Sur l'étroite plage que dominaient les côtes du Liban, fourmillait un peuple innombrable, entassé dans des îles et d'étroites cités maritimes. Sur le rocher d'Arad,

pour ne citer qu'un exemple, les maisons avaient plus d'étages qu'à Rome même. Cette race impure, fuyant devant l'épée de Sésostris et le couteau exterminateur des Juifs, s'était trouvée acculée à la mer et l'avait prise pour patrie. La licence effrénée du Malabar moderne peut seule rappeler les abominations de ces Sodomes de la Phénicie. Là, les générations pullulaient sans famille certaine, chacun ignorant quel était son père, naissant, multipliant au hasard, comme les insectes et les reptiles, dont après les pluies d'orage grouillent leurs rivages brûlants. Ils se disaient eux-mêmes nés du limon. Leurs grands Dieux, c'étaient les Cabires, ouvriers industriels, au ventre énorme. C'était Baal « qui règne, dit Milton, aux cités corrompues, où la voix de la bruyante orgie monte au-dessus des plus hautes tours. » La nuit, la lune, Astaroth, était encore adorée des Phéniciens. C'était la mère du monde, et comme Isis et Cybèle, elle l'emportait sur tous les Dieux. La prépondérance du principe femelle dans ces religions sensuelles se retrouvait à Carthage, où une Déesse présidait aux conseils. Tous les ans, Isis, s'embarquant de Péluse à Byblos, et portant une tête d'homme dans un voile mystérieux, allait à la recherche des membres de son époux. Là, cet époux, prenant le nom d'Adon, était pleuré des filles de la Phénicie. Son sang coulait des montagnes dans le sable rouge du fleuve. Alors c'étaient des lamentations, des danses funèbres pendant la nuit, et des larmes mêlées de honteux plaisirs. Mais le Dieu ressuscitait, et l'on terminait dans une ivresse furieuse cette fête de la vie et de la mort. Au printemps surtout, quand le soleil, reprenant sa force, donnait l'image et le signal d'une renaissance universelle, à Tyr, à Carthage, peut-être dans toutes les villes, on dressait un bûcher, et un aigle imitant le phénix égyptien, s'élançait de la flamme au ciel. Cette flamme était Moloch lui-même. Ce Dieu avide demandait des victimes humaines; il aimait à embrasser des enfants de ses langues dévorantes; et cependant, des danses frénétiques, des chants dans les langues rauques de la Syrie, les coups redoublés du tambourin barbare, empêchaient les parents d'entendre les cris ».

Les Phéniciens furent les premiers et longtemps les seuls

navigateurs. Après avoir demandé à la pêche la subsistance que la terre ne pouvait leur fournir, ils se firent marchands et pirates. Ils explorèrent successivement les côtes de la Méditerranée et les îles de l'Archipel, offrant aux Grecs encore barbares les produits de l'industrie égyptienne ou asiatique, et quand ils le pouvaient sans danger, enlevant les femmes et les enfants pour les vendre ailleurs. Dans l'Odyssée, le porcher d'Ulysse, le fidèle Eumée, raconte que, dans son enfance, il a été pris et vendu par des pirates phéniciens. Il leur avait été livré par sa nourrice, une Sidonienne qui elle-même avait été enlevée de son pays par des pirates taphiens, car à l'époque où se place le récit d'Homère, les Phéniciens n'avaient plus le monopole de la piraterie ; les Grecs étaient devenus navigateurs à leur tour, et le brigandage était réciproque. Il y eut de part et d'autre des femmes enlevées, et c'est ainsi qu'on expliquait du temps d'Hérodote l'hostilité séculaire de la Grèce et de l'Asie. Ces enlèvements, que les légendes attribuent toujours à l'amour d'un héros ou d'un Dieu pour la beauté d'une princesse, étaient, dans la réalité, des opérations commerciales. A une époque où personne ne pouvait faire la police des mers, les matelots trouvaient un gain facile et assuré dans le trafic des esclaves. Les guerres d'invasion ont produit la servitude de la glèbe, la piraterie a été la principale source de la servitude domestique.

CHAPITRE II

Sidon et Tyr. — Fondation de Carthage.

Les invasions égyptiennes sous les XVIII^e, XIX^e et XX^e dynasties ne paraissent pas avoir arrêté le développement du commerce des Phéniciens. Ils auraient été incapables de résister à l'Égypte ; en se soumettant à sa suzeraineté ils s'assurèrent le monopole du commerce égyptien, et purent étendre leurs relations à la fois sur la Méditerranée et sur la mer Rouge. C'est

à cette époque qu'on rapporte la fondation des premières colonies phéniciennes sur les côtes de la Carie et de la Kilikie, à Kypre, en Crète, dans plusieurs îles de l'Archipel et dans le nord de l'Afrique. Sidon, qui n'avait été à l'origine qu'un village de pêcheurs, hérita de la suprématie exercée auparavant par les villes d'Arad et de Byblos et devint la métropole d'un vaste empire maritime. L'invasion israélite, en refoulant les tribus cananéennes de l'intérieur sur le territoire des Sidoniens, les rejeta vers la mer et donna un nouvel essor à leurs colonies. Selon Procope, on voyait en Mauritanie deux stèles portant l'inscription suivante en langue punique : « Nous sommes ceux qui ont pris la fuite devant le brigand Josué, fils de Navé ». Quoique l'existence de cette inscription au sixième siècle de l'ère chrétienne soit extrêmement douteuse, rien n'empêche d'admettre une migration des Cananéens sur la côte d'Afrique à la suite de la conquête de la Palestine par les Hébreux. De même, sans accepter comme un fait historique la légende grecque de Cadmos, on peut croire qu'elle résume les tentatives d'établissement des Phéniciens en Grèce. Au nom de Cadmos, qui signifie l'Orient, la tradition rapportait l'introduction de l'alphabet en Grèce. Les plus anciennes lettres grecques s'appelaient phéniciennes, ou cadméennes, c'est-à-dire orientales.

L'établissement des Philistins sur la côte méridionale de la Palestine à l'époque de Ramsès III porta un coup funeste à la prospérité de Sidon. Les Philistins, qui, à l'exemple des Phéniciens, exerçaient la piraterie, devinrent bientôt aussi habiles que leurs maîtres. Selon Justin, le roi de la ville philistine d'Ascalon battit la flotte sidonienne et s'empara de Sidon. Les principaux habitants s'établirent à Tyr qui fut dès lors le principal centre de la puissance phénicienne. Tyr, dont le nom signifie rocher, se composait de deux villes, l'une bâtie sur un îlot au bord de la mer, l'autre que les Grecs appellent Palaityr, sur la côte voisine. Il n'est pas certain cependant que la ville continentale fût plus ancienne que l'autre ; d'après la cosmogonie tyrienne conservée par Sanchoniathon, les deux villes auraient été fondées par deux frères, Saméroumos et Ousôos. Dans chacune des deux villes était un temple de Melqarth, l'Hé-

racles phénicien. Le plus célèbre était dans l'île; on y voyait, selon Hérodote « deux colonnes, l'une en or, l'autre en émeraude, qui jetaient la nuit un grand éclat. » C'était probablement une colonne de verre coloré avec une lampe à l'intérieur. Melqarth, dont le nom signifie le roi de la ville, paraît être une forme de Baal dont le nom signifie le maître. Baal et Melqarth étaient le même Dieu en deux personnes et formaient avec Ashtaré une triade analogue à celle de l'Égypte. Tyr était le centre du culte de Melqarth, et dans toutes leurs stations maritimes les Tyriens élevaient un sanctuaire de leur Dieu protecteur. Les Grecs l'ont confondu avec leur Héraklès, dont les voyages légendaires aux limites du monde connu sont l'expression mythologique des expéditions phéniciennes. Les colonnes d'Héraklès à l'entrée de la Méditerranée rappellent les colonnes élevées dans le temple de Tyr; une inscription bilingue trouvée à Malte est aussi portée sur deux colonnes. Les comptoirs phéniciens furent remplacés plus tard par des colonies grecques, et, selon M. Philippe Berger, partout où on trouve une Héraklée sur les bords de la Méditerranée, on peut être sûr qu'on est en présence d'un ancien sanctuaire tyrien.

L'hostilité des Hébreux contre les Cananéens qui occupaient avant eux la Palestine ne s'étendit jamais aux tribus maritimes. Dès le début de l'empire juif on voit s'établir, entre Israël et Tyr des rapports d'amitié qui ne paraissent pas avoir été troublés, probablement parce qu'ils étaient conformes à l'intérêt des deux peuples. Les Phéniciens achetaient aux Juifs du blé, de l'huile, du bétail, et leur vendaient du bois, des métaux, des produits de l'industrie. Grâce à l'alliance d'Hiram avec Salomon, une flotte phénicienne et une flotte juive purent partir des ports d'Elat et d'Aziongaber sur le golfe Elanitique pour faire le commerce avec l'Arabie et le pays d'Ophir qui était sans doute un entrepôt des produits de l'Inde, car on en rapportait des singes et des paons. Malheureusement ces communications maritimes avec l'Orient furent interrompues quand les Juifs eurent perdu l'Idumée. La description des riches travaux d'orfèvrerie exécutés pour le temple de Jérusalem par les ouvriers d'Hiram confirme ce que dit Homère de l'habileté des Phéniciens dans le travail des métaux. On a trouvé récemment

dans l'île de Kypre une coupe de bronze avec une inscription phénicienne en caractères fort anciens, qui paraît provenir de la côte de Syrie et qui porte le nom d'Hiram, roi des Sidoniens ; mais, comme ce nom a été porté par plusieurs rois de Tyr, on ne peut savoir si celui qui est mentionné sur cette coupe est le contemporain de Salomon ou quelque autre. En récompense des services que lui avait rendus son allié, Salomon lui offrit quelques villes de la Galilée. Hiram refusa de les accepter, soit, comme le dit la Bible, parce qu'il trouvait ce cadeau insuffisant, soit parce qu'une augmentation de territoire n'était d'aucun profit pour une puissance maritime.

Josèphe a conservé, d'après Ménandre, les noms de quelques-uns des successeurs d'Hiram. Ces noms, plus ou moins altérés par la traduction grecque et par les copistes, ne nous apprennent rien sur l'histoire intérieure du Tyr, qui semble avoir été aussi agitée que l'était dans le même temps le royaume d'Israël. On sait seulement que le petit-fils d'Hiram fut assassiné par les fils de sa nourrice qui s'emparèrent du pouvoir, puis, qu'une nouvelle révolution mit sur le trône Ithobaal, prêtre d'Astarté, dont la fille Iezabel épousa le roi d'Israël, Achab, et fut mère d'Athalie. C'est au milieu des troubles de cette époque que M. Hœfer place l'histoire d'une révolte d'esclaves racontée par Justin : cet événement semble plutôt se rapporter au temps de la domination des Perses. Mais il est probable que les révolutions de palais qui amenèrent la fondation de Carthage répondaient à des luttes entre le peuple et l'aristocratie. Le petit-fils d'Ithobaal, appelé Mutton par Ménandre, Tyron par Justin, avait laissé pour héritiers sa fille Élisar et son fils Pygmalion qui, malgré sa jeunesse, fut appelé au trône par le peuple. Élisar épousa son oncle Sicharbal, grand prêtre de Melqarth, le premier personnage de la ville après le roi. Les richesses de Sicharbal tentèrent la cupidité de Pygmalion qui l'assassina devant l'autel. Élisar s'enfuit en emportant les trésors de son mari, s'embarqua avec ses partisans sur une flotte qui se trouvait dans le port et se dirigea vers la côte d'Afrique, où depuis longtemps déjà les Phéniciens avaient établi des colonies. Elle y fonda près d'Utique, sur l'emplacement de la ville sidonienne de Cambè, une ville nouvelle, Karthadast, d'où les Grecs ont

fait Carchédon et les Romains Carthage. Virgile et Justin ajoutent à ce récit des détails qui appartiennent plutôt à la légende qu'à l'histoire. Élisar, plus connue sous le nom de Didon, qui signifie la fugitive, est peut-être un personnage mythologique. Les Carthaginois lui rendaient les honneurs divins et racontaient qu'un roi du pays ayant voulu l'épouser, elle s'était poignardée sur un bûcher pour rester fidèle au souvenir de son époux.

On place la fondation de Carthage vers le milieu du neuvième siècle avant notre ère. Ce fut le couronnement du grand mouvement de colonisation parti de Tyr qui était alors à l'apogée de sa puissance maritime. Forcés par les progrès de la marine grecque de se retirer peu à peu des îles de l'Archipel, les Phéniciens avaient établi de nombreux comptoirs dans la partie occidentale de la Méditerranée, en Espagne, en Gaule, en Italie, en Sicile et à Malte, dans la Corse, la Sardaigne et les îles Baléares. Mais l'extension de l'empire d'Assyrie commençait à devenir un danger pour l'indépendance des villes phéniciennes. Les inscriptions de Ninive parlent des tributs payés à Assurnazirpal et à ses successeurs par les rois d'Arad, de Byblos, de Sidon et de Tyr. Sous Shalmaneser, un roi de Tyr, nommé Eloulai par Joseph d'après Ménandre, essaya de secouer le joug de l'Assyrie. Les autres villes phéniciennes, loin de s'associer à cette rébellion, fournirent soixante vaisseaux au roi d'Assyrie ; mais cette flotte fut battue par douze navires tyriens. Shalmaneser assiégea Tyr pendant cinq ans et fit garder les canaux d'eau douce qui alimentent la ville ; les Tyriens, qui n'avaient pas, comme les Aradiens, une source sous-marine, furent obligés de creuser des puits dans leur île. Sargon s'empara de Kypre et continua sans succès le siège de Tyr qui ne fut prise que par son fils Sancherib, en 700. Le vieux roi Eloulai fut remplacé par Ithobaal qui se reconnut tributaire des Assyriens.

Sidon, qui pendant le siège de Tyr avait repris sa prépondérance, se souleva contre Esar Haddon qui la prit d'assaut et en transporta les habitants en Assyrie. Une nouvelle révolte de Tyr et d'Arad fut promptement réprimée par Assourbanipal. L'invasion des Scythes délivra les Phéniciens de la domination assyrienne. Celle de l'Égypte, qui se relevait alors sous la

dynastie Saïte, leur semblait moins lourde, et ils paraissent l'avoir acceptée sans difficulté. C'est à cette époque, sous le règne de Neko, que se place le voyage de circumnavigation autour de l'Afrique, dont j'ai parlé dans un chapitre précédent. Mais la défaite de Carchémis obligea les Égyptiens à se renfermer chez eux. La puissance de l'Assyrie passa à la Chaldée, et les peuples qui avaient cru pouvoir s'appuyer sur l'Égypte furent rudement châtiés par Nabucodorsor, roi de Babylone. Après avoir pris et détruit Jérusalem, il assiégea Tyr pendant treize ans. L'issue de ce siège est douteuse : « Les passages des prophètes qui s'y rapportent, dit M. Ph. Berger, sont interprétés de différentes manières. Il semble ressortir de certaines autres indications historiques que Tyr ne fut pas prise et que Nabucodorsor dut se contenter d'un accommodement. Ce qui est certain, c'est que, quand le roi d'Égypte Apriès (Hophra) tenta de nouveau, quelques années après, la conquête de l'Asie, il eut contre lui les Phéniciens. A l'aide de matelots grecs, il battit dans un combat naval les flottes des Tyriens et des Kypriotes et s'empara de Sidon. Mais sa domination ne fut pas de longue durée, et par suite de la victoire de Kyros, toute la Phénicie passa sous la suzeraineté des rois de Perse. »

CHAPITRE III

Le commerce maritime et terrestre, l'industrie, les colonies.

Le prophète Ézéchiél nous a laissé un brillant tableau du commerce et de la richesse des Tyriens à cette époque : « Tyr, tu as dit : Je suis d'une parfaite beauté, et assise au cœur de la mer. Tes architectes ont rendu ta beauté parfaite ; des cyprès de Sénir ils ont fait tes lambris, ils ont pris les cèdres du Liban pour t'en faire un mât ; des chênes de Basan ils ont fait tes rames, ils ont enchâssé l'ivoire dans le bois des îles de Kittim. Tu as déployé pour voile le lin broché d'Égypte, l'hyacinthe et

la pourpre des îles d'Elisa ont formé tes tentures. Les hommes de Sidon et d'Arvad sont tes rameurs..... Tu as chez toi tous les vaisseaux de la mer et leurs matelots pour faire l'échange de tes marchandises..... Tarsis trafique avec toi, pour l'abondance de tes richesses : d'argent, de fer, d'étain et de plomb ils remplissent tes marchés. Javan, Thubal et Mesech sont tes marchands ; ils échangent avec toi des âmes d'hommes et des vases d'airain. De la maison de Thogarma, les chevaux, les cavaliers et les mulets arrivent sur tes places. Les fils de Dedan trafiquent avec toi ; dans ta main est le commerce des îles nombreuses qui te paient en ivoire et en ébène. La Syrie achète la multitude de tes ouvrages et te fournit d'escarboucles, de pourpre et de tissus brochés, de lin, de corail et de grenat. Juda et la terre d'Israël t'apportent le froment et l'huile, et le miel et le baume. Damas, pour la multitude de tes œuvres et pour tous les biens que tu possèdes, te livre du vin de Helbon et des laines blanches. Dan et Javan et Menzal échangent sur tes marchés le fer éclatant, contre la myrrhe et les roseaux. Dedan fait avec toi le commerce des tapis et des housses précieuses. L'Arabie et les princes de Kedar trafiquent entre tes mains ; ils viennent à toi avec des agneaux, des bœufs et des boucs. Les marchands de Seba et de Raema te proposent toutes sortes d'aromates, des pierreries et de l'or. Harran, et Canna, et Éden, les marchands de Seba, d'Assur et de Kilmad font avec toi le commerce des tissus de pourpre, des étoffes brochées et des coffres de cèdre liés avec des cordes. Les vaisseaux de Tarsis sont tes caravanes, et ainsi tu t'es remplie et glorifiée dans le cœur de la mer. »

Dans cette curieuse statistique il y a malheureusement quelques détails obscurs, et il reste sur les marchandises énumérées et sur les pays qui les produisent une incertitude que la traduction grecque et la traduction latine sont loin de dissiper. Par exemple, le nom de Tarsis, qui est traduit par Carthage dans le Vulgate et les Septante paraît plutôt représenter l'Espagne, dont les Phéniciens exploitaient les mines d'argent, et qui était pour eux ce que le Pérou a été dans les temps modernes pour les Espagnols : « Les premiers Phéniciens qui abordèrent à Tartessos, dit Aristote dans le Traité des mer-

veilles, prirent pour des huiles et d'autres drogues, tant d'argent en échange, qu'ils ne purent le loger dans leurs navires, et qu'ils firent tous leurs ustensiles et même leurs ancres en argent. » Les Phéniciens trouvaient aussi en Espagne du fer, de l'étain et du plomb. L'exploitation et le commerce des métaux avaient toujours été une des principales sources de leur richesse. Dès le temps de la prépondérance de Sidon, ils avaient exploité les mines de Thasos et de Lemnos, et quand ils eurent été chassés de l'Archipel par les Grecs, la trace de leur séjour se conserva dans les cultes locaux, notamment dans celui des Cabires à Samothrace. L'île de Kypre, où les Phéniciens s'étaient établis à une époque encore plus ancienne et qu'ils gardèrent longtemps en leur pouvoir, renfermait tant de cuivre que les Romains désignèrent ce métal sous le nom de *Cyprium*, qui a passé dans notre langue. Quant aux îles que les Grecs nommaient Cassiterides, ou îles de l'étain, on a supposé que c'étaient les îles Britanniques ou les îles Sorlingues. Le commerce de l'ambre jaune de la Baltique atteste également que les Phéniciens visitaient les côtes de l'Europe septentrionale, mais leurs voyages au delà du détroit de Gadès se rapportent surtout au temps de la puissance de Carthage. Au reste ils gardèrent en général le secret de leurs expéditions lointaines pour éviter la concurrence des Grecs.

Le commerce des Phéniciens par terre se faisait au moyen de caravanes qui suivaient trois directions principales. Dans la direction du Nord, les pays qu'Ezéchiel appelle Thubal, Mesech et Thogarma répondent probablement à l'Arménie et aux régions du Caucase. Ces contrées étaient riches en cuivre et en chevaux ; les Phéniciens, selon le prophète juif, en tiraient aussi des âmes d'hommes, c'est-à-dire des esclaves, ce qui fait supposer qu'alors comme aujourd'hui les Géorgiennes et les Circassiennes étaient recherchées pour les harems. Du côté de l'Orient, les Phéniciens trafiquaient avec Babylone en passant par Palmyre ; de Babylone une route commerciale traversant la Mésopotamie, conduisait jusque dans l'Inde et la Chine ; mais il est probable qu'on se contentait de tirer des entrepôts intermédiaires de la Perse et de la Bactriane les produits de l'extrême Orient. Le commerce avec l'Inde pouvait aussi se faire

par le Sud, en traversant les déserts d'Arabie jusqu'e dans le Yémen où abordaient les vaisseaux indiens. L'Arabie, qui faisait le commerce de transit, passait pour produire l'or, les pierres et autres marchandises précieuses qui venaient en réalité de l'Inde ou de l'Éthiopie. Le commerce avec les populations de l'intérieur de l'Afrique se faisait par l'intermédiaire des colonies que les Phéniciens avaient répandues sur la côte septentrionale. Quant à l'Égypte, c'était elle surtout, avec Babylone, qui fournissait les tissus précieux et les objets d'art répandus à profusion par le commerce phénicien sur toutes les côtes de la Méditerranée; et c'est par ce moyen que les Grecs et les Etrusques, à l'époque où ils étaient encore barbares, recevaient peu à peu l'influence des anciennes civilisations de l'Orient. Les Phéniciens jouaient le rôle d'initiateurs, sans avoir un style d'art qui leur appartint en propre; ils n'étaient que les commis voyageurs de l'antiquité.

S'ils n'ont pas eu d'art, ils ont du moins cultivé toutes les branches de l'industrie. Ils savaient saler les poissons et leurs vins étaient fort appréciés. D'après la Bible, des maçons, des charpentiers, des architectes phéniciens, furent employés à la construction du temple de Jérusalem; des fondeurs, des ciseleurs et des orfèvres tyriens à sa décoration. Dans l'*Illiade*, les Troyennes offrent à Athènes un voile précieux tissé par les femmes de Sidon, et Achille propose en prix, aux jeux funèbres de Patrocle, une coupe d'argent, œuvre des Sidoniens. Dans l'*Odyssée*, Ménélas offre à Télémaque une coupe d'argent et d'or, ouvrage d'Héphaïstos, qui lui a été donné par le roi des Sidoniens, et les pirates phéniciens qui enlèvent Eumée se présentent chez son père avec un collier de grains d'ambre jaune monté en or. On a trouvé dans les Kyclades, à Rhodes et à Kypre, des vases de terre cuite d'ancien style qu'on nomme quelquefois vases phéniciens, mais cette attribution n'est pas certaine, quoiqu'il soit admis que ces vases, d'un travail très grossier, remontent à l'époque de la domination phénicienne dans l'archipel. Les Phéniciens passaient dans l'antiquité pour avoir inventé le verre; on disait que des marchands, débarqués près de Sidon sur une plage de sable, avaient construit un foyer avec des blocs de salpêtre ou de soude rap-

portés d'Égypte, et que le feu ayant combiné le sel avec le sable avait produit du verre. Cependant des échantillons trouvés dans les tombeaux égyptiens de l'ancien empire ne permettent guère d'attribuer la découverte du verre aux Phéniciens. Mais la plus célèbre de toutes leurs industries était la teinture des étoffes en pourpre. Il y a eu des établissements de teinture de pourpre en Lydie, en Arabie et en Judée, mais il paraît qu'on y employait des matières végétales, tandis que les Phéniciens tiraient leur pourpre d'un mollusque univalve du genre *Murex*, qu'ils trouvaient sur leurs côtes. Il y avait plusieurs nuances de pourpre. La pourpre de Tyr était la plus renommée. Il y avait dans cette ville un si grand nombre d'ateliers consacrés à cette industrie que, selon Strabon, on y était incommodé par l'odeur qu'ils répandaient.

Sur tous les points de la Méditerranée où le débarquement était facile, où des transactions pouvaient être établies avec les habitants de la côte, les Phéniciens assuraient la sécurité de leur commerce en bâtissant une forteresse qui servait d'entrepôt à leurs marchandises, à l'abri de quelque promontoire sur lequel ils élevaient une chapelle. C'étaient des comptoirs, analogues à ceux qu'on établit encore de nos jours sur les côtes d'Afrique, et qui devenaient le noyau d'une ville à mesure que des familles indigènes se groupaient à l'entour. De tous les établissements phéniciens, Carthage est à peu près le seul auquel on puisse donner le nom de colonie, dans le sens où il s'applique aux établissements fondés par les Grecs. A Carthage, de véritables colons s'étaient fixés au milieu d'une population apparentée à la leur, qui provenait du mélange des anciennes migrations cananéennes avec un élément libyen, et qui parlait la langue punique. Seule de toutes les villes phéniciennes, Carthage unit la puissance militaire à l'activité commerciale. Quand les Grecs, après avoir débusqué les Sidoniens et les Tyriens de toutes leurs positions dans l'Archipel, répandirent leurs colons sur les côtes de la Sicile et de l'Italie méridionale, Tyr était hors d'état de protéger les factoreries qu'elle conservait dans la Méditerranée ; elle se bornait à se défendre dans son île contre les rois d'Assyrie et de Babylone. Les Carthaginois comprirent que l'entretien d'une

armée serait avantageuse pour leur commerce. Sans vouloir s'astreindre au service militaire, ils soudoyèrent des Libyens, des Espagnols et des Gaulois. Les Baléares leur fournirent des frondeurs, la Numidie des cavaliers. Les villes phéniciennes de la Sicile, Panorme, Motya, Solonte, inquiètes de la puissance toujours croissante des colonies grecques, celles de l'Espagne et de la côte d'Afrique toujours menacées par les barbares de l'intérieur, se mirent sous la protection de Carthage. En les protégeant elle les domina et devint la capitale d'un empire qui lui permettait d'étendre son commerce et d'assurer sa domination sur la mer.

C'est dans la période carthaginoise que la puissance phénicienne atteignit son apogée. Il est vrai que les côtes et les îles de l'Archipel occupées autrefois par les Sidoniens et les Tyriens étaient désormais au pouvoir des Grecs, mais dans la partie occidentale de la Méditerranée, les Carthaginois possédaient toute la côte septentrionale de la Libye, depuis la Grande Syrte, toute la côte sud-est de l'Espagne, la pointe occidentale de la Sicile, rattachée à l'Afrique par les îles de Malte, de Gaulos et de Cossura, le sud de la Sardaigne avec des établissements dans la Corse, et les îles Baléares qui formaient des stations importantes pour le commerce de l'Espagne. Carthage possédait, en outre, ce que Tyr n'avait jamais eu, un empire territorial, qui répondait à peu près en Afrique à la Tunisie, en Espagne à l'Andalousie, mais les limites de ces territoires étaient assez vagues. Sur la Méditerranée, Carthage avait à craindre la concurrence des Étrusques et des Massaliotes; elle entreprit des voyages au delà du détroit de Gadès, pour se procurer directement l'étain des îles Cassitérides et l'ambre de la Baltique, qui auparavant arrivaient par le Rhône et l'Éridan. Elle envoya aussi ses vaisseaux dans la direction du sud, le long de la côte occidentale de la Libye. Le récit de ce voyage, connu sous le nom de Périple d'Hannon, nous est parvenu dans une traduction grecque, mais on ne connaît pas exactement la date de ce document. On n'est pas d'accord non plus sur le point extrême du Périple d'Hannon. Montesquieu le fixe au 25° degré de latitude nord, c'est-à-dire deux ou trois degrés au delà des



* Iles Canaries ; d'autres font voyager Hannon jusqu'au Sénégal et même jusqu'à la Guinée.

« Carthage, dit Michelet, représentait sa métropole mais sous d'immenses proportions. Placée au centre de la Méditerranée, dominant les rivages de l'Occident, opprimant sa sœur Utique et toutes les colonies phéniciennes de l'Afrique, elle mêla la conquête au commerce, s'établit partout à main armée, fondant des comptoirs, malgré les indigènes, leur imposant des droits et des douanes, les forçant tantôt d'acheter et tantôt de vendre. Pour comprendre tout ce que cette tyrannie mercantile avait d'oppressif, il faut regarder le gouvernement de Venise, lire les statuts des Inquisiteurs d'État ; il faut connaître la manière despotique et bizarre dont s'exerçait au Pérou le monopole espagnol, lorsqu'on y portait toutes les marchandises de luxe rebutées par l'Europe, que l'on forçait les pauvres Indiens d'acheter tout ce dont Madrid ne voulait plus, qu'on faisait prendre à un homme sans chemise une aune de velours, ou une paire de lunettes à un laboureur sans pain... Les Carthaginois, comme les Phéniciens d'où ils sortaient, paraissent avoir été un peuple dur et triste, sensuel et cupide, aventureux sans héroïsme. A Carthage aussi la religion était atroce et chargée de pratiques effrayantes. Dans les calamités publiques, les murs de la ville étaient tendus en drap noir. Lorsque Agathoclès assiégea Carthage, la statue de Baal, toute rouge du feu intérieur qu'on y allumait, reçut dans ses bras jusqu'à deux cents enfants ; et trois cents personnes se précipitèrent encore dans les flammes. C'est en vain que Gélon, vainqueur, leur avait défendu d'immoler des victimes humaines. La Carthage romaine elle-même, au temps des empereurs, continuait secrètement ces affreux sacrifices. »

Ces rites sanguinaires ne sont pas le seul reproche qu'on puisse faire à la religion phénicienne ; le culte d'Astarté n'était pas moins immoral que celui de Milytta à Babylone. Les Grecs ont cru reconnaître leur Aphrodite dans la grande Déesse phénicienne adorée à Paphos, à Amathonte et dans toute l'île de Chypre ; et de là vient peut-être dans le type d'Aphrodite, ce caractère de mollesse sensuelle qui contraste avec la gravité des chastes Déeses de l'Olympe grec. Transportée de Chypre à Ky-

thère par les Phéniciens, l'Astarté sidonienne se greffa sur l'Aphrodité pélasgique, fille de Zeus et de Dionè, qui porte déjà dans Homère les épithètes de Kypris et de Kythereia. Adonis, l'époux d'Astarté, ne pénétra en Grèce que beaucoup plus tard, à moins qu'on n'en retrouve une forme plus ancienne dans Aidôneus, le Dieu des morts. Les Romains ont identifié la Déesse de Carthage avec leur Junon. La confusion du Kronos grec et du Saturne italique avec le Dieu phénicien auquel on offrait des enfants en sacrifice a pu donner naissance à la fable de Kronos dévorant ses enfants. Bien des traits de la légende d'Héraklès, notamment sa lutte avec Geryon, s'expliquent par une confusion du même genre entre le héros grec et le Dieu protecteur de Tyr. On pourrait faire de nombreux rapprochements entre la théogonie d'Hésiode et la cosmogonie de Sanchoniathon, mais ces rapprochements ne seraient instructifs que si le livre de Sanchoniathon nous était parvenu sous sa forme originale ; malheureusement nous ne le connaissons que par une traduction grecque dont le caractère évhémeriste atteste une œuvre peu ancienne.

CHAPITRE IV

L'alphabet.

« De toutes les légendes grecques où l'existence de données phéniciennes peut être admise avec le plus de vraisemblance, dit M. Alfred Maury, celle de Cadmus est certainement la plus originale. L'apparition du héros de ce nom en Grèce est liée à l'introduction des lettres, dont l'origine est incontestablement phénicienne. Cette introduction ne peut remonter à moins de six cent cinquante à sept cents ans avant notre ère. Tous les Hellènes s'accordaient à faire venir Cadmus de Phénicie ; d'un autre côté, nous voyons qu'en Asie comme en Égypte, l'invention de l'alphabet était rapportée à un personnage divin. En Égypte, c'était au Dieu Thoth que l'on rapportait l'invention de l'écriture. Les Phéniciens révéraient sous le même caractère

que ce Dieu égyptien une divinité qui portait le nom de Taaut. C'est au moins ce que nous apprend le Livre qui porte le nom de Sanchoniathon. Porphyre identifie formellement les deux divinités, toujours en se fondant sur l'autorité du prétendu Sanchoniathon, et Eusèbe rapporte de Taaut ce que les Alexandrins nous disent du Thoth égyptien, à savoir qu'il avait consigné sur des stèles sacrées toutes les connaissances humaines. Du reste les recherches de M. de Rougé ont montré que les Phéniciens, ainsi que l'avait déjà rapporté Tacite, d'après le dire des prêtres égyptiens, avaient emprunté leurs lettres à l'écriture hiératique égyptienne, dès une époque reculée, probablement mil huit cent à deux mille ans avant notre ère : en sorte que leur Taaut doit être le même que le Thoth égyptien. Cadmus semble donc avoir été un Dieu phénicien transformé par les Grecs en un héros fondateur d'une de leurs villes. »

Champollion avait émis l'opinion que l'alphabet phénicien dérivait de l'écriture égyptienne. M. de Rougé a essayé de prouver que dans presque toutes les lettres phéniciennes on pouvait reconnaître des signes de l'écriture hiératique des Égyptiens, et sa démonstration a été généralement admise. Si on ne peut contester aux Égyptiens l'invention de l'écriture, c'est-à-dire la représentation des idées par des signes visibles, cette invention a été simplifiée par les Phéniciens, non seulement parce qu'ils ont renoncé aux signes idéographes et symboliques, mais parce que, parmi les signes phonétiques homophones, ils en ont choisi un petit nombre qui répondait aux articulations de leur langue. L'alphabet phénicien se compose de vingt-deux lettres dont la forme se retrouve, plus ou moins modifiée, dans les alphabets samaritain et hébreu, ou chaldéen. Transporté par le commerce phénicien dans les îles et sur les côtes de l'archipel, il fut adopté par les Grecs et reçut d'eux un nouveau perfectionnement : les signes qui, pour les Phéniciens, ne représentaient que des aspirations plus ou moins gutturales furent employés à représenter les voyelles, ce qui fixait la prononciation et même en grande partie la prosodie, quand il y eut des signes particuliers pour deux des voyelles longues. Malheureusement rien ne peut empêcher les langues de vieillir ; la phonétique s'altère avec le temps aussi bien que la gram-

maire, et dans le grec moderne la prononciation des voyelles ne répond plus à l'orthographe. Les Étrusques et les autres peuples de l'Italie n'ont pas reçu leur alphabet des Phéniciens, mais des Grecs ; aussi ont-ils comme eux des signes particuliers pour les voyelles. L'alphabet latin, qui reproduit l'alphabet grec sauf de légères différences, est aujourd'hui employé par tous les peuples de l'Europe, excepté par les Russes qui ont emprunté celui des Grecs avec quelques modifications.

Un fait bien curieux, c'est que le peuple auquel nous devons l'alphabet a très-peu écrit. Les Phéniciens n'ont pas eu de littérature, et leurs inscriptions sont peu nombreuses et peu intéressantes. La plus longue qu'on ait trouvée jusqu'ici est celle d'Eschmunazar, roi de Sidon. Elle est gravée sur un sarcophage que le duc de Luynes a donné au Musée du Louvre. Selon M. Renan, d'accord avec Mariette, ce sarcophage est d'un travail égyptien et date du sixième siècle avant l'ère chrétienne. La partie supérieure du couvercle a été grattée et l'ancienne épitaphe a été remplacée par une inscription en caractères phéniciens. « Le tour gauche, pénible, fastidieux de cette inscription, dit M. Renan, est bien loin du ton simple et ferme des peuples qui écrivirent beaucoup sur la pierre. Ce n'est qu'un long verbiage d'un homme de petit esprit, obsédé de vaines terreurs pour la cuve qui renferme ses os. Nul sentiment de l'histoire, nul souci de la postérité, quelque chose d'égoïste et du merquin. » Les sarcophages de marbre blanc qu'on voit dans la même salle sont de l'époque macédonienne. Après avoir imité le style de l'Égypte, les Phéniciens imitèrent celui de la Grèce. On leur attribue cependant quelques œuvres d'un caractère si grossier qu'on ne peut en accuser ni les Égyptiens ni les Grecs, par exemple quelques petites idoles de bronze trouvées en Sardaigne et qui sont au Musée de Cagliari. Elles représentent, dit-on, les grandes divinités phéniciennes, Baal, Melqarth et Astarté. « On comprend difficilement, dit mon frère M. René Ménard, que les prophètes d'Israël aient eu tant de peine à empêcher la population juive de porter ses hommages à des divinités aussi peu séduisantes que celles-là, et l'on est tenté d'approuver la loi religieuse qui défendait aux Hébreux d'en faire de semblables. »

ALPHABETS

PHÉNICIEN	HÉBREU	GREC	LATIN
𐤀 𐤁 𐤂 𐤃 𐤄	א aleph	Α alpha	A
𐤅 𐤆 𐤇 𐤈 𐤉	ב beit	Β βêta	B
𐤊	ג ghimel	Γ gamma	G et C
𐤋 𐤌	ד dalet	Δ delta	D
𐤍 𐤎 𐤏 𐤐	ה hé	Ε epsilon	E
𐤑 𐤒	ו waw	Υ upsilon	U
𐤓	ז zin	Ζ zêta	Z
𐤔 𐤕 𐤖 𐤗	ח heit	Η êta	H
𐤘 𐤙	ט theit	Θ thêta	
𐤚 𐤛 𐤜 𐤝	י yod	Ι iota	I
𐤞 𐤟 𐤠 𐤡 𐤢	כ kaf	Κ kappa	K
𐤣 𐤤 𐤥	ל lamed	Λ lambda	L
𐤦 𐤧 𐤨 𐤩	מ mem	Μ mu	M
𐤪 𐤫 𐤬 𐤭	נ nun	Ν nu	N
𐤮 𐤯 𐤰 𐤱	ס samek	Σ sigma	S
𐤲 𐤳 𐤴 𐤵	ע ain	Ο omicron Ω oméga	O
𐤶 𐤷 𐤸 𐤹	פ pè	Π pi Φ phi	P F
𐤺 𐤻 𐤼 𐤽	צ tsade		
𐤾 𐤿 𐥀 𐥁	ק qor	Χ chi	Q
𐥂 𐥃 𐥄 𐥅	ר reich	Ρ rho	R
𐥆 𐥇 𐥈 𐥉 𐥊 𐥋 𐥌 𐥍 𐥎 𐥏	ש shin		
𐥐 𐥑 𐥒 𐥓 𐥔 𐥕 𐥖 𐥗 𐥘 𐥙 𐥚 𐥛 𐥜 𐥝 𐥞 𐥟 𐥠 𐥡 𐥢 𐥣 𐥤 𐥥 𐥦 𐥧 𐥨 𐥩 𐥪 𐥫 𐥬 𐥭 𐥮 𐥯 𐥰 𐥱 𐥲 𐥳 𐥴 𐥵 𐥶 𐥷 𐥸 𐥹 𐥺 𐥻 𐥼 𐥽 𐥾 𐥿 𐦀 𐦁 𐦂 𐦃 𐦄 𐦅 𐦆 𐦇 𐦈 𐦉 𐦊 𐦋 𐦌 𐦍 𐦎 𐦏 𐦐 𐦑 𐦒 𐦓 𐦔 𐦕 𐦖 𐦗 𐦘 𐦙 𐦚 𐦛 𐦜 𐦝 𐦞 𐦟 𐦠 𐦡 𐦢 𐦣 𐦤 𐦥 𐦦 𐦧 𐦨 𐦩 𐦪 𐦫 𐦬 𐦭 𐦮 𐦯 𐦰 𐦱 𐦲 𐦳 𐦴 𐦵 𐦶 𐦷 𐦸 𐦹 𐦺 𐦻 𐦼 𐦽 𐦾 𐦿 𐧀 𐧁 𐧂 𐧃 𐧄 𐧅 𐧆 𐧇 𐧈 𐧉 𐧊 𐧋 𐧌 𐧍 𐧎 𐧏 𐧐 𐧑 𐧒 𐧓 𐧔 𐧕 𐧖 𐧗 𐧘 𐧙 𐧚 𐧛 𐧜 𐧝 𐧞 𐧟 𐧠 𐧡 𐧢 𐧣 𐧤 𐧥 𐧦 𐧧 𐧨 𐧩 𐧪 𐧫 𐧬 𐧭 𐧮 𐧯 𐧰 𐧱 𐧲 𐧳 𐧴 𐧵 𐧶 𐧷 𐧸 𐧹 𐧺 𐧻 𐧼 𐧽 𐧾 𐧿 𐨀 𐨁 𐨂 𐨃 𐨄 𐨅 𐨆 𐨇 𐨈 𐨉 𐨊 𐨋 𐨌 𐨍 𐨎 𐨏 𐨐 𐨑 𐨒 𐨓 𐨔 𐨕 𐨖 𐨗 𐨘 𐨙 𐨚 𐨛 𐨜 𐨝 𐨞 𐨟 𐨠 𐨡 𐨢 𐨣 𐨤 𐨥 𐨦 𐨧 𐨨 𐨩 𐨪 𐨫 𐨬 𐨭 𐨮 𐨯 𐨰 𐨱 𐨲 𐨳 𐨴 𐨵 𐨶 𐨷 𐨸 𐨹 𐨺 𐨻 𐨼 𐨽 𐨾 𐨿 𐩀 𐩁 𐩂 𐩃 𐩄 𐩅 𐩆 𐩇 𐩈 𐩉 𐩊 𐩋 𐩌 𐩍 𐩎 𐩏 𐩐 𐩑 𐩒 𐩓 𐩔 𐩕 𐩖 𐩗 𐩘 𐩙 𐩚 𐩛 𐩜 𐩝 𐩞 𐩟 𐩠 𐩡 𐩢 𐩣 𐩤 𐩥 𐩦 𐩧 𐩨 𐩩 𐩪 𐩫 𐩬 𐩭 𐩮 𐩯 𐩰 𐩱 𐩲 𐩳 𐩴 𐩵 𐩶 𐩷 𐩸 𐩹 𐩺 𐩻 𐩼 𐩽 𐩾 𐩿 𐪀 𐪁 𐪂 𐪃 𐪄 𐪅 𐪆 𐪇 𐪈 𐪉 𐪊 𐪋 𐪌 𐪍 𐪎 𐪏 𐪐 𐪑 𐪒 𐪓 𐪔 𐪕 𐪖 𐪗 𐪘 𐪙 𐪚 𐪛 𐪜 𐪝 𐪞 𐪟 𐪠 𐪡 𐪢 𐪣 𐪤 𐪥 𐪦 𐪧 𐪨 𐪩 𐪪 𐪫 𐪬 𐪭 𐪮 𐪯 𐪰 𐪱 𐪲 𐪳 𐪴 𐪵 𐪶 𐪷 𐪸 𐪹 𐪺 𐪻 𐪼 𐪽 𐪾 𐪿 𐫀 𐫁 𐫂 𐫃 𐫄 𐫅 𐫆 𐫇 𐫈 𐫉 𐫊 𐫋 𐫌 𐫍 𐫎 𐫏 𐫐 𐫑 𐫒 𐫓 𐫔 𐫕 𐫖 𐫗 𐫘 𐫙 𐫚 𐫛 𐫜 𐫝 𐫞 𐫟 𐫠 𐫡 𐫢 𐫣 𐫤 𐫥 𐫦 𐫧 𐫨 𐫩 𐫪 𐫫 𐫬 𐫭 𐫮 𐫯 𐫰 𐫱 𐫲 𐫳 𐫴 𐫵 𐫶 𐫷 𐫸 𐫹 𐫺 𐫻 𐫼 𐫽 𐫾 𐫿 𐬀 𐬁 𐬂 𐬃 𐬄 𐬅 𐬆 𐬇 𐬈 𐬉 𐬊 𐬋 𐬌 𐬍 𐬎 𐬏 𐬐 𐬑 𐬒 𐬓 𐬔 𐬕 𐬖 𐬗 𐬘 𐬙 𐬚 𐬛 𐬜 𐬝 𐬞 𐬟 𐬠 𐬡 𐬢 𐬣 𐬤 𐬥 𐬦 𐬧 𐬨 𐬩 𐬪 𐬫 𐬬 𐬭 𐬮 𐬯 𐬰 𐬱 𐬲 𐬳 𐬴 𐬵 𐬶 𐬷 𐬸 𐬹 𐬺 𐬻 𐬼 𐬽 𐬾 𐬿 𐭀 𐭁 𐭂 𐭃 𐭄 𐭅 𐭆 𐭇 𐭈 𐭉 𐭊 𐭋 𐭌 𐭍 𐭎 𐭏 𐭐 𐭑 𐭒 𐭓 𐭔 𐭕 𐭖 𐭗 𐭘 𐭙 𐭚 𐭛 𐭜 𐭝 𐭞 𐭟 𐭠 𐭡 𐭢 𐭣 𐭤 𐭥 𐭦 𐭧 𐭨 𐭩 𐭪 𐭫 𐭬 𐭭 𐭮 𐭯 𐭰 𐭱 𐭲 𐭳 𐭴 𐭵 𐭶 𐭷 𐭸 𐭹 𐭺 𐭻 𐭼 𐭽 𐭾 𐭿 𐮀 𐮁 𐮂 𐮃 𐮄 𐮅 𐮆 𐮇 𐮈 𐮉 𐮊 𐮋 𐮌 𐮍 𐮎 𐮏 𐮐 𐮑 𐮒 𐮓 𐮔 𐮕 𐮖 𐮗 𐮘 𐮙 𐮚 𐮛 𐮜 𐮝 𐮞 𐮟 𐮠 𐮡 𐮢 𐮣 𐮤 𐮥 𐮦 𐮧 𐮨 𐮩 𐮪 𐮫 𐮬 𐮭 𐮮 𐮯 𐮰 𐮱 𐮲 𐮳 𐮴 𐮵 𐮶 𐮷 𐮸 𐮹 𐮺 𐮻 𐮼 𐮽 𐮾 𐮿 𐯀 𐯁 𐯂 𐯃 𐯄 𐯅 𐯆 𐯇 𐯈 𐯉 𐯊 𐯋 𐯌 𐯍 𐯎 𐯏 𐯐 𐯑 𐯒 𐯓 𐯔 𐯕 𐯖 𐯗 𐯘 𐯙 𐯚 𐯛 𐯜 𐯝 𐯞 𐯟 𐯠 𐯡 𐯢 𐯣 𐯤 𐯥 𐯦 𐯧 𐯨 𐯩 𐯪 𐯫 𐯬 𐯭 𐯮 𐯯 𐯰 𐯱 𐯲 𐯳 𐯴 𐯵 𐯶 𐯷 𐯸 𐯹 𐯺 𐯻 𐯼 𐯽 𐯾 𐯿 𐰀 𐰁 𐰂 𐰃 𐰄 𐰅 𐰆 𐰇 𐰈 𐰉 𐰊 𐰋 𐰌 𐰍 𐰎 𐰏 𐰐 𐰑 𐰒 𐰓 𐰔 𐰕 𐰖 𐰗 𐰘 𐰙 𐰚 𐰛 𐰜 𐰝 𐰞 𐰟 𐰠 𐰡 𐰢 𐰣 𐰤 𐰥 𐰦 𐰧 𐰨 𐰩 𐰪 𐰫 𐰬 𐰭 𐰮 𐰯 𐰰 𐰱 𐰲 𐰳 𐰴 𐰵 𐰶 𐰷 𐰸 𐰹 𐰺 𐰻 𐰼 𐰽 𐰾 𐰿 𐱀 𐱁 𐱂 𐱃 𐱄 𐱅 𐱆 𐱇 𐱈 𐱉 𐱊 𐱋 𐱌 𐱍 𐱎 𐱏 𐱐 𐱑 𐱒 𐱓 𐱔 𐱕 𐱖 𐱗 𐱘 𐱙 𐱚 𐱛 𐱜 𐱝 𐱞 𐱟 𐱠 𐱡 𐱢 𐱣 𐱤 𐱥 𐱦 𐱧 𐱨 𐱩 𐱪 𐱫 𐱬 𐱭 𐱮 𐱯 𐱰 𐱱 𐱲 𐱳 𐱴 𐱵 𐱶 𐱷 𐱸 𐱹 𐱺 𐱻 𐱼 𐱽 𐱾 𐱿 𐲀 𐲁 𐲂 𐲃 𐲄 𐲅 𐲆 𐲇 𐲈 𐲉 𐲊 𐲋 𐲌 𐲍 𐲎 𐲏 𐲐 𐲑 𐲒 𐲓 𐲔 𐲕 𐲖 𐲗 𐲘 𐲙 𐲚 𐲛 𐲜 𐲝 𐲞 𐲟 𐲠 𐲡 𐲢 𐲣 𐲤 𐲥 𐲦 𐲧 𐲨 𐲩 𐲪 𐲫 𐲬 𐲭 𐲮 𐲯 𐲰 𐲱 𐲲 𐲳 𐲴 𐲵 𐲶 𐲷 𐲸 𐲹 𐲺 𐲻 𐲼 𐲽 𐲾 𐲿 𐳀 𐳁 𐳂 𐳃 𐳄 𐳅 𐳆 𐳇 𐳈 𐳉 𐳊 𐳋 𐳌 𐳍 𐳎 𐳏 𐳐 𐳑 𐳒 𐳓 𐳔 𐳕 𐳖 𐳗 𐳘 𐳙 𐳚 𐳛 𐳜 𐳝 𐳞 𐳟 𐳠 𐳡 𐳢 𐳣 𐳤 𐳥 𐳦 𐳧 𐳨 𐳩 𐳪 𐳫 𐳬 𐳭 𐳮 𐳯 𐳰 𐳱 𐳲 𐳳 𐳴 𐳵 𐳶 𐳷 𐳸 𐳹 𐳺 𐳻 𐳼 𐳽 𐳾 𐳿 𐴀 𐴁 𐴂 𐴃 𐴄 𐴅 𐴆 𐴇 𐴈 𐴉 𐴊 𐴋 𐴌 𐴍 𐴎 𐴏 𐴐 𐴑 𐴒 𐴓 𐴔 𐴕 𐴖 𐴗 𐴘 𐴙 𐴚 𐴛 𐴜 𐴝 𐴞 𐴟 𐴠 𐴡 𐴢 𐴣 𐴤 𐴥 𐴦 𐴧 𐴨 𐴩 𐴪 𐴫 𐴬 𐴭 𐴮 𐴯 𐴰 𐴱 𐴲 𐴳 𐴴 𐴵 𐴶 𐴷 𐴸 𐴹 𐴺 𐴻 𐴼 𐴽 𐴾 𐴿 𐵀 𐵁 𐵂 𐵃 𐵄 𐵅 𐵆 𐵇 𐵈 𐵉 𐵊 𐵋 𐵌 𐵍 𐵎 𐵏 𐵐 𐵑 𐵒 𐵓 𐵔 𐵕 𐵖 𐵗 𐵘 𐵙 𐵚 𐵛 𐵜 𐵝 𐵞 𐵟 𐵠 𐵡 𐵢 𐵣 𐵤 𐵥 𐵦 𐵧 𐵨 𐵩 𐵪 𐵫 𐵬 𐵭 𐵮 𐵯 𐵰 𐵱 𐵲 𐵳 𐵴 𐵵 𐵶 𐵷 𐵸 𐵹 𐵺 𐵻 𐵼 𐵽 𐵾 𐵿 𐶀 𐶁 𐶂 𐶃 𐶄 𐶅 𐶆 𐶇 𐶈 𐶉 𐶊 𐶋 𐶌 𐶍 𐶎 𐶏 𐶐 𐶑 𐶒 𐶓 𐶔 𐶕 𐶖 𐶗 𐶘 𐶙 𐶚 𐶛 𐶜 𐶝 𐶞 𐶟 𐶠 𐶡 𐶢 𐶣 𐶤 𐶥 𐶦 𐶧 𐶨 𐶩 𐶪 𐶫 𐶬 𐶭 𐶮 𐶯 𐶰 𐶱 𐶲 𐶳 𐶴 𐶵 𐶶 𐶷 𐶸 𐶹 𐶺 𐶻 𐶼 𐶽 𐶾 𐶿 𐷀 𐷁 𐷂 𐷃 𐷄 𐷅 𐷆 𐷇 𐷈 𐷉 𐷊 𐷋 𐷌 𐷍 𐷎 𐷏 𐷐 𐷑 𐷒 𐷓 𐷔 𐷕 𐷖 𐷗 𐷘 𐷙 𐷚 𐷛 𐷜 𐷝 𐷞 𐷟 𐷠 𐷡 𐷢 𐷣 𐷤 𐷥 𐷦 𐷧 𐷨 𐷩 𐷪 𐷫 𐷬 𐷭 𐷮 𐷯 𐷰 𐷱 𐷲 𐷳 𐷴 𐷵 𐷶 𐷷 𐷸 𐷹 𐷺 𐷻 𐷼 𐷽 𐷾 𐷿 𐸀 𐸁 𐸂 𐸃 𐸄 𐸅 𐸆 𐸇 𐸈 𐸉 𐸊 𐸋 𐸌 𐸍 𐸎 𐸏 𐸐 𐸑 𐸒 𐸓 𐸔 𐸕 𐸖 𐸗 𐸘 𐸙 𐸚 𐸛 𐸜 𐸝 𐸞 𐸟 𐸠 𐸡 𐸢 𐸣 𐸤 𐸥 𐸦 𐸧 𐸨 𐸩 𐸪 𐸫 𐸬 𐸭 𐸮 𐸯 𐸰 𐸱 𐸲 𐸳 𐸴 𐸵 𐸶 𐸷 𐸸 𐸹 𐸺 𐸻 𐸼 𐸽 𐸾 𐸿 𐹀 𐹁 𐹂 𐹃 𐹄 𐹅 𐹆 𐹇 𐹈 𐹉 𐹊 𐹋 𐹌 𐹍 𐹎 𐹏 𐹐 𐹑 𐹒 𐹓 𐹔 𐹕 𐹖 𐹗 𐹘 𐹙 𐹚 𐹛 𐹜 𐹝 𐹞 𐹟 𐹠 𐹡 𐹢 𐹣 𐹤 𐹥 𐹦 𐹧 𐹨 𐹩 𐹪 𐹫 𐹬 𐹭 𐹮 𐹯 𐹰 𐹱 𐹲 𐹳 𐹴 𐹵 𐹶 𐹷 𐹸 𐹹 𐹺 𐹻 𐹼 𐹽 𐹾 𐹿 𐺀 𐺁 𐺂 𐺃 𐺄 𐺅 𐺆 𐺇 𐺈 𐺉 𐺊 𐺋 𐺌 𐺍 𐺎 𐺏 𐺐 𐺑 𐺒 𐺓 𐺔 𐺕 𐺖 𐺗 𐺘 𐺙 𐺚 𐺛 𐺜 𐺝 𐺞 𐺟 𐺠 𐺡 𐺢 𐺣 𐺤 𐺥 𐺦 𐺧 𐺨 𐺩 𐺪 𐺫 𐺬 𐺭 𐺮 𐺯 𐺰 𐺱 𐺲 𐺳 𐺴 𐺵 𐺶 𐺷 𐺸 𐺹 𐺺 𐺻 𐺼 𐺽 𐺾 𐺿 𐻀 𐻁 𐻂 𐻃 𐻄 𐻅 𐻆 𐻇 𐻈 𐻉 𐻊 𐻋 𐻌 𐻍 𐻎 𐻏 𐻐 𐻑 𐻒 𐻓 𐻔 𐻕 𐻖 𐻗 𐻘 𐻙 𐻚 𐻛 𐻜 𐻝 𐻞 𐻟 𐻠 𐻡 𐻢 𐻣 𐻤 𐻥 𐻦 𐻧 𐻨 𐻩 𐻪 𐻫 𐻬 𐻭 𐻮 𐻯 𐻰 𐻱 𐻲 𐻳 𐻴 𐻵 𐻶 𐻷 𐻸 𐻹 𐻺 𐻻 𐻼 𐻽 𐻾 𐻿 𐼀 𐼁 𐼂 𐼃 𐼄 𐼅 𐼆 𐼇 𐼈 𐼉 𐼊 𐼋 𐼌 𐼍 𐼎 𐼏 𐼐 𐼑 𐼒 𐼓 𐼔 𐼕 𐼖 𐼗 𐼘 𐼙 𐼚 𐼛 𐼜 𐼝 𐼞 𐼟 𐼠 𐼡 𐼢 𐼣 𐼤 𐼥 𐼦 𐼧 𐼨 𐼩 𐼪 𐼫 𐼬 𐼭 𐼮 𐼯 𐼰 𐼱 𐼲 𐼳 𐼴 𐼵 𐼶 𐼷 𐼸 𐼹 𐼺 𐼻 𐼼 𐼽 𐼾 𐼿 𐽀 𐽁 𐽂 𐽃 𐽄 𐽅 𐽆 𐽇 𐽈 𐽉 𐽊 𐽋 𐽌 𐽍 𐽎 𐽏 𐽐 𐽑 𐽒 𐽓 𐽔 𐽕 𐽖 𐽗 𐽘 𐽙 𐽚 𐽛 𐽜 𐽝 𐽞 𐽟 𐽠 𐽡 𐽢 𐽣 𐽤 𐽥 𐽦 𐽧 𐽨 𐽩 𐽪 𐽫 𐽬 𐽭 𐽮 𐽯 𐽰 𐽱 𐽲 𐽳 𐽴 𐽵 𐽶 𐽷 𐽸 𐽹 𐽺 𐽻 𐽼 𐽽 𐽾 𐽿 𐾀 𐾁 𐾂 𐾃 𐾄 𐾅 𐾆 𐾇 𐾈 𐾉 𐾊 𐾋 𐾌 𐾍 𐾎 𐾏 𐾐 𐾑 𐾒 𐾓 𐾔 𐾕 𐾖 𐾗 𐾘 𐾙 𐾚 𐾛 𐾜 𐾝 𐾞 𐾟 𐾠 𐾡 𐾢 𐾣 𐾤 𐾥 𐾦 𐾧 𐾨 𐾩 𐾪 𐾫 𐾬 𐾭 𐾮 𐾯 𐾰 𐾱 𐾲 𐾳 𐾴 𐾵 𐾶 𐾷 𐾸 𐾹 𐾺 𐾻 𐾼 𐾽 𐾾 𐾿 𐿀 𐿁 𐿂 𐿃 𐿄 𐿅 𐿆 𐿇 𐿈 𐿉 𐿊 𐿋 𐿌 𐿍 𐿎 𐿏 𐿐 𐿑 𐿒 𐿓 𐿔 𐿕 𐿖 𐿗 𐿘 𐿙 𐿚 𐿛 𐿜 𐿝 𐿞 𐿟 𐿠 𐿡 𐿢 𐿣 𐿤 𐿥 𐿦 𐿧 𐿨 𐿩 𐿪 𐿫 𐿬 𐿭 𐿮 𐿯 𐿰 𐿱 𐿲 𐿳 𐿴 𐿵 𐿶 𐿷 𐿸 𐿹 𐿺 𐿻 𐿼 𐿽 𐿾 𐿿 𐻀 𐻁 𐻂 𐻃 𐻄 𐻅 𐻆 𐻇 𐻈 𐻉 𐻊 𐻋 𐻌 𐻍 𐻎 𐻏 𐻐 𐻑 𐻒 𐻓 𐻔 𐻕 𐻖 𐻗 𐻘 𐻙 𐻚 𐻛 𐻜 𐻝 𐻞 𐻟 𐻠 𐻡 𐻢 𐻣 𐻤 𐻥 𐻦 𐻧 𐻨 𐻩 𐻪 𐻫 𐻬 𐻭 𐻮 𐻯 𐻰 𐻱 𐻲 𐻳 𐻴 𐻵 𐻶 𐻷 𐻸 𐻹 𐻺 𐻻 𐻼 𐻽 𐻾 𐻿 𐼀 𐼁 𐼂 𐼃 𐼄 𐼅 𐼆 𐼇 𐼈 𐼉 𐼊 𐼋 𐼌 𐼍 𐼎 𐼏 𐼐 𐼑 𐼒 𐼓 𐼔 𐼕 𐼖 𐼗 𐼘 𐼙 𐼚 𐼛 𐼜 𐼝 𐼞 𐼟 𐼠 𐼡 𐼢 𐼣 𐼤 𐼥 𐼦 𐼧 𐼨 𐼩 𐼪 𐼫 𐼬 𐼭 𐼮 𐼯 𐼰 𐼱 𐼲 𐼳 𐼴 𐼵 𐼶 𐼷 𐼸 𐼹 𐼺 𐼻 𐼼 𐼽 𐼾 𐼿 𐽀 𐽁 𐽂 𐽃 𐽄 𐽅 𐽆 𐽇 𐽈 𐽉 𐽊 𐽋 𐽌 𐽍 𐽎 𐽏 𐽐 𐽑 𐽒 𐽓 𐽔 𐽕 𐽖 𐽗 𐽘 𐽙 𐽚 𐽛 𐽜 𐽝 𐽞 𐽟 𐽠 𐽡 𐽢 𐽣 𐽤 𐽥 𐽦 𐽧 𐽨 𐽩 𐽪 𐽫 𐽬 𐽭 𐽮 𐽯 𐽰 𐽱 𐽲 𐽳 𐽴 𐽵 𐽶 𐽷 𐽸 𐽹 𐽺 𐽻 𐽼 𐽽 𐽾 𐽿 𐾀 𐾁 𐾂 𐾃 𐾄 𐾅 𐾆 𐾇 𐾈 𐾉 𐾊 𐾋 𐾌 𐾍 𐾎 𐾏 𐾐 𐾑 𐾒 𐾓 𐾔 𐾕 𐾖 𐾗 𐾘 𐾙 𐾚 𐾛 𐾜 𐾝 𐾞 𐾟 𐾠 𐾡 𐾢 𐾣 𐾤 𐾥 𐾦 𐾧 𐾨 𐾩 𐾪 𐾫 𐾬 𐾭 𐾮 𐾯 𐾰 𐾱 𐾲 𐾳 𐾴 𐾵 𐾶 𐾷 𐾸 𐾹 𐾺 𐾻 𐾼 𐾽 𐾾 𐾿 𐿀 𐿁 𐿂 𐿃 𐿄 𐿅 𐿆 𐿇 𐿈 𐿉 𐿊 𐿋 𐿌 𐿍 𐿎 𐿏 𐿐 𐿑 𐿒 𐿓 𐿔 𐿕 𐿖 𐿗 𐿘 𐿙 𐿚 𐿛 𐿜 𐿝 𐿞 𐿟 𐿠 𐿡 𐿢 𐿣 𐿤 𐿥 𐿦 𐿧 𐿨 𐿩 𐿪 𐿫 𐿬 𐿭 𐿮 𐿯 𐿰 𐿱 𐿲 𐿳 𐿴 𐿵 𐿶 𐿷 𐿸 𐿹 𐿺 𐿻 𐿼 𐿽 𐿾 𐿿 𐻀 𐻁 𐻂 𐻃 𐻄 𐻅 𐻆 𐻇 𐻈 𐻉 𐻊 𐻋 𐻌 𐻍 𐻎 𐻏 𐻐 𐻑 𐻒 𐻓 𐻔 𐻕 𐻖 𐻗 𐻘 𐻙 𐻚 𐻛 𐻜 𐻝 𐻞 𐻟 𐻠 𐻡 𐻢 𐻣 𐻤 𐻥 𐻦 𐻧 𐻨 𐻩 𐻪 𐻫 𐻬 𐻭 𐻮 𐻯 𐻰 𐻱 𐻲 𐻳 𐻴 𐻵 𐻶 𐻷 𐻸 𐻹 𐻺 𐻻 𐻼 𐻽 𐻾 𐻿 𐼀 𐼁 𐼂 𐼃 𐼄 𐼅 𐼆 𐼇 𐼈 𐼉 𐼊 𐼋 𐼌 𐼍 𐼎 𐼏 𐼐 𐼑 𐼒 𐼓 𐼔 𐼕 𐼖 𐼗 𐼘 𐼙 𐼚 𐼛 𐼜 𐼝 𐼞 𐼟 𐼠 𐼡 𐼢 𐼣 𐼤 𐼥 𐼦 𐼧 𐼨 𐼩 𐼪 𐼫 𐼬 𐼭 𐼮 𐼯 𐼰 𐼱 𐼲 𐼳 𐼴 𐼵 𐼶 𐼷 𐼸 𐼹 𐼺 𐼻 𐼼 𐼽 𐼾 𐼿 𐽀 𐽁 𐽂 𐽃 𐽄 𐽅 𐽆 𐽇 𐽈 𐽉 𐽊 𐽋 𐽌 𐽍 𐽎 𐽏 𐽐 𐽑 𐽒 𐽓 𐽔 𐽕 𐽖 𐽗 𐽘 𐽙 𐽚 𐽛 𐽜 𐽝 𐽞 𐽟 𐽠 𐽡 𐽢 𐽣 𐽤 𐽥 𐽦 𐽧 𐽨 𐽩 𐽪 𐽫 𐽬 𐽭 𐽮 𐽯 𐽰 𐽱 𐽲 𐽳 𐽴 𐽵 𐽶 𐽷 𐽸 𐽹 𐽺 𐽻 𐽼 𐽽 𐽾 𐽿 𐾀 𐾁 𐾂 𐾃 𐾄 𐾅 𐾆 𐾇 𐾈			

En parcourant la salle des antiquités de Chypre et de Rhodes au Musée du Louvre, on peut apprécier la théorie des influences orientales sur les origines de la civilisation hellénique, théorie qui eut jadis de la vogue et qu'on reprend aujourd'hui après l'avoir longtemps dédaignée, car la mode a ses retours dans l'archéologie comme dans la toilette. Parmi les objets réunis dans cette salle, ceux qui appartiennent en propre à l'art phénicien sont presque aussi barbares que les idoles du Musée de Cagliari. Ce n'est pas avec de pareils modèles que les Grecs ont pu s'instruire, c'est bien plutôt avec les figurines ou les tissus rapportés d'Égypte ou d'Assyrie. Mais il faut remarquer que le commerce phénicien les répandait également sur toutes les côtes de la Méditerranée, et cependant il n'y a eu d'art que chez les Grecs et les Étrusques. De même rien n'empêchait les habitants de la Gaule et de l'Espagne de recevoir et de s'approprier l'alphabet phénicien. L'usage de l'écriture et le commerce du papyrus ont contribué au développement de la littérature grecque, surtout de la prose, mais les Grecs n'avaient pas attendu le bienfait de l'écriture pour faire l'Illiade et l'Odyssée. Sans nier l'action du commerce phénicien sur le développement de l'industrie, on peut s'étonner que cette action se soit bornée à la Grèce, au lieu de s'étendre à tant d'autres pays où pénétrait également le commerce phénicien. Tous ces pays sont restés barbares excepté ceux où, sur les ruines des colonies phéniciennes, les Grecs et après eux les Romains sont venus s'établir. On peut donc dire sans être injuste pour les Phéniciens, que le véritable service qu'ils ont rendu au monde, est d'avoir préparé la voie aux deux grands peuples civilisateurs de l'antiquité.

LIVRE V

LES INDIENS

CHAPITRE PREMIER

Les Aryas primitifs.

La diffusion des races européennes à la surface du globe a fait connaître la plupart des langues vivantes, et la découverte des livres sacrés de l'Orient a permis de multiplier les comparaisons entre les langues mortes. Cette étude, qui conduit à établir de véritables familles de langues, sert de base à l'ethnographie pour les périodes antéhistoriques, car les familles de langues répondent en général à des familles de peuples. On a reconnu, par exemple, que les Indiens, les Perses, les Grecs, les Romains et les principaux peuples de l'Europe appartiennent à un même groupe qu'on nomme la race indo-européenne. Les langues parlées par ces peuples se rattachent entre elles par différents degrés de parenté; il y a des langues mères et des langues sœurs. Ainsi le français, l'espagnol, l'italien et le valaque sont des langues filles du latin. Le latin lui-même est très voisin du grec; ces deux langues, comme deux sœurs jumelles, sont plus rapprochées l'une de l'autre que des autres langues de la même famille, le sanskrit, le zend, le celtique, les langues slaves et enfin les langues germaniques qui comprennent l'allemand, l'anglais, le hollandais et les idiomes scandinaves. La langue sanskrite, qu'on avait d'abord prise pour la mère, n'est que la sœur aînée; elle touche de plus près à la source première, surtout si on l'étudie dans le plus ancien

de ses monuments, le Vêda, qui est le recueil des hymnes sacrés de l'Inde. De même qu'on pourrait, par le rapprochement des idiomes néolatins entre eux, reconstituer la langue latine, alors même qu'elle n'aurait laissé aucun monument, il serait possible de remonter aussi, par la comparaison des langues indo-européennes, à une langue perdue qui en a dû être la source.

La race qui parlait cette langue mère est souvent appelée race japhétique ou japhétique, nom qu'on peut rattacher à la mythologie des Grecs aussi bien qu'à celle des Juifs, car si Japhet est un des trois fils de Noé, qui peuplèrent la terre après le déluge, le Titan Iapétos, père de Prométhée, est l'aïeul de la race humaine. Cependant il a semblé plus convenable d'emprunter aux traditions et à la langue des aînés de notre race le nom de nos plus lointains ancêtres, et on a généralement adopté celui d'Aryas qui, dans les hymnes védiques, désigne les hommes de race pure, les conquérants de l'Inde. Ce nom signifie noble, honorable, mais M. Max Muller le rattache à la même racine que le verbe latin *arare*, et lui donne le sens de laboureur. Il s'est conservé dans le nom de l'Iran, la Perse, et peut-être dans celui d'Erin, l'Irlande. On pourrait le retrouver dans les mots Ἄρης, ἀρετή, ἀριστος, et même dans le nom de Héros, que les Grecs donnaient à leurs ancêtres mythologiques. Le berceau des Aryas primitifs paraît devoir être cherché entre la mer d'Aral, les monts Belour et l'Hindou Koh, sur le plateau de Pamir et dans les hautes vallées de l'Oxos. C'est de là qu'ils se sont répandus successivement, les uns dans la vallée de l'Indos et plus tard dans celle du Gange, les autres dans la Bactriane et la Perse, dans la région du Caucase et dans toutes les parties de l'Europe. En comparant les vocabulaires des langues indo-européennes, quelques philologues, notamment M. Pictet, ont retrouvé les traits principaux de cette société disparue. C'est une sorte de paléontologie linguistique : les mots nous révèlent les idées d'une race morte, comme les débris fossiles nous font connaître les formes de la zoologie primitive. Si, en tenant compte des lois de permutation des sons dans les divers dialectes, on trouve un même mot dans toutes les langues indo-européennes, on en peut conclure que l'idée repré-

sentée par ce mot existait chez les Aryas avant leur dispersion.

Ainsi, quoique les hymnes védiques ne présentent qu'un tableau de la vie patriarcale des anciens Hindoux, la philologie comparée permet d'étendre les principaux linéaments de cette peinture aux ancêtres des divers peuples de la même famille. A côté de traits communs à l'enfance de toute société, et qu'on retrouverait également dans la Genèse hébraïque, il y en a d'autres qui sont caractéristiques de la race aryane. Cette race était pastorale sans être tout à fait nomade. Elle commençait à cultiver la terre, à travailler les métaux, à naviguer sur les fleuves, à fabriquer des tissus. Les Aryas n'habitaient pas sous des tentes comme les Sémites, ils savaient construire des demeures fixes ; car les mots qui signifient maison et village sont identiques dans toutes les langues indo-européennes. Il en est de même de la plupart des mots relatifs à la vie pastorale et des noms des principaux animaux domestiques, le bœuf, le cheval, le chien, le porc, la brebis, la chèvre et l'oie. Les Aryas ne connaissaient pas l'équitation, mais ils savaient atteler les chevaux ou les bœufs à des chars. Ils faisaient des routes, ils travaillaient l'or, l'argent, le bronze ; il n'est pas certain qu'ils aient connu le fer. Ils se nourrissaient de grains, mais c'est seulement après leur séparation que les tribus aryanes ont appris à manier la charrue ; car les mots qui se rapportent à la vie agricole et qui sont communs au grec et au latin, ne se retrouvent pas avec le même sens dans le sanskrit. Ils se nourrissaient aussi de viande qu'ils assaisonnaient avec du sel, mais ils ne connaissaient pas la mer ; ils se servaient de barques pour naviguer sur les fleuves, et les dirigeaient avec des rames, mais n'avaient pas encore de mâts ni de voiles. Ils avaient divisé l'année d'après les révolutions périodiques de la lune, et leur système de numération était décimal, mais ils ne comptaient pas jusqu'à mille.

Cette société primitive qui, sous le rapport industriel, n'était guère plus avancée que les tribus sauvages de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, reposait déjà sur des bases morales qui laissent prévoir ses développements ultérieurs. Le mariage

était consacré par une cérémonie religieuse. Cependant la polygamie était admise au moins pour les chefs de tribus. La mythologie grecque elle-même a consacré un souvenir de cet état patriarcal dans les hymnes de Zeus. La famille néanmoins était, dès cette époque, constituée plus fortement qu'elle ne l'est aujourd'hui chez nous ; car il y avait des termes spéciaux pour désigner des rapports différents que nos langues modernes ne distinguent pas, par exemple le frère de la femme et le mari de la sœur, que nous confondons sous le nom de beaux-frères. Dans une langue où tout était significatif, la nature des fonctions et des rapports était exprimée par les mots eux-mêmes. Ainsi en sanskrit, le mari est le maître, *pati* ; la femme c'est la maîtresse, *patni*. En Grec *πάσις* a gardé le sens d'époux, *πόντις* a pris le sens de vénérable ; mais dans Homère l'épouse est appelée *γυνὴ διακονίσα*, c'est-à-dire étymologiquement, la femme maîtresse de la maison. Le frère, en sanskrit *bhrāt̥ar*, en anglais *brother*, signifie support, aide, soutien ; il y a là toute une peinture de mœurs. La sœur, en sanskrit *svasra*, en allemand *schwester* c'est celle qui plaît ou console, qui donne la joie et le bonheur. Le sens étymologique du mot grec *θυγάτηρ*, la fille, en allemand *tochter*, en anglais *daughter*, ne peut se retrouver que par le sanskrit *duhitar*, celle qui traite le bétail, la petite laitière. Ce nom, qui rappelle la fonction des filles dans la famille patriarcale, nous présente, comme le remarque M. Max Muller, une petite idylle de la vie pastorale des premiers Aryas. Quant au lien politique, il se réduit à la tribu ou au clan, qui n'est qu'une extension de la famille. Seulement le chef de clan, le roi, c'est-à-dire celui qui dirige, est assisté d'un conseil d'anciens, dans lequel on peut voir le germe des institutions républicaines qui devaient se produire plus tard chez la plupart des peuples indo-européens.

Le caractère moral et intellectuel des races se manifeste principalement par leur religion et par leur langue, c'est-à-dire par la manière dont elles conçoivent l'ensemble des choses et par la forme sous laquelle se traduisent leurs impressions et leurs idées. La religion naturelle des peuples indo-européens est le Polythéisme ; leurs langues sont les seules, d'après Schlegel, qui méritent vraiment le nom de langues à flexions.

Ces langues sont progressives comme les peuples qui les parlent, mais il ne faut pas entendre ce mot de progrès dans le sens d'un perfectionnement indéfini : cette notion, contraire à l'histoire des peuples, serait encore plus fausse si on l'appliquait à l'histoire des langues. Elles progressent, dans le sens littéral du mot, c'est-à-dire qu'elles marchent devant elles, comme tout ce qui est vivant. Elles ont leurs phases ascendantes et descendantes en rapport avec les transformations normales des sociétés. En haine des mythologies qui placent l'Eden ou l'âge d'or au berceau des races, on se plaît souvent à représenter nos premiers ancêtres comme des espèces de brutes ; il en devrait résulter que leurs langues, comparées à nos langues modernes, n'auraient été que des jargons de sauvages. C'est précisément le contraire qui est vrai ; plus on remonte dans l'histoire des langues indo-européennes, plus on les trouve riches, claires, logiques et harmonieuses. Nos pères, les patriarches de l'Himalaya, avaient créé spontanément, pour exprimer leurs pensées, un instrument merveilleux, auquel les plus savantes œuvres d'art peuvent à peine se comparer. Les idiomes modernes ne sont que les derniers produits de la décomposition de cette langue magnifique, et nous appliquons sans les comprendre les règles établies à cette époque créatrice. Dans cette langue, dont on retrouve les traits généraux, il n'y avait pas une syllabe insignifiante, pas une forme irrégulière, pas une exception grammaticale. Les racines, expression des idées premières, s'associaient en combinaisons multiples et se modifiaient par des influences réciproques, selon des lois d'euphonie. Des désinences variées traduisaient sans confusion des relations de toutes sortes, et sous ces formes complexes, l'esprit retrouvait sans peine les éléments générateurs, à travers des étymologies toujours transparentes.

La mythologie des races indo-européennes a été l'objet de nombreux travaux, mais la comparaison des mots ne suffit pas pour retrouver la religion des Aryas primitifs, et malgré quelques résultats partiels, dont on a exagéré l'importance, la philologie comparée est ici d'un faible secours. Les noms propres des Dieux et des Déeses, et même les mots exprimant

l'idée générique de la divinité ne sont pas les mêmes dans les langues de la même famille. Il est vraisemblable que les aînés de notre race ont conservé l'expression la plus ancienne du divin. Les Aryas de l'Inde invoquent les Devas, c'est-à-dire les brillants, les lumineux. Ce mot se retrouve dans le latin *divus*, qui garde le sens de divin et dans le grec *δῖος* qui signifie illustre, mais c'est à tort qu'on a essayé d'y rattacher également le mot *θεός*, qui exprime l'idée d'ordre et dont la vraie étymologie, *θεῖον, τιθεῖν* a été donnée par Hérodote. L'expression homérique *δῖα θεῶν* suffirait pour prouver que les deux mots ne sont pas synonymes. Le polythéisme nous est présenté dans la poésie grecque sous une forme plus parfaite que dans le Véda, mais moins primitive et moins spontanée. Le divin, dans les hymnes védiques, c'est la lumière, dans l'épopée grecque c'est la loi. La sensation physique a dû précéder l'idée abstraite, et les premiers Dieux invoqués par nos ancêtres ont dû être les aspects changeants du jour, de l'aube naissante au crépuscule du soir, les éclairs qui sillonnent la nue, et la flamme qui veille sur le foyer. Cette religion a été caractérisée d'une façon très juste par Edgar Quinet : c'est la révélation par la lumière. Enfin, M. Pictet a essayé de prouver, par la comparaison des mots qui se rapportent aux funérailles, l'antiquité et l'universalité de la croyance à la vie future chez les Aryas, ce qui leur donne une incontestable supériorité sur les Sémites.

CHAPITRE II

Les Aryas de l'Inde. — Le Véda.

La communauté d'origine des peuples indo-européens est attestée par les rapports qu'on a constatés entre leurs langues, leur religion et quelques-uns de leurs usages, mais aucun de ces peuples n'en a gardé le souvenir. On suppose qu'une invasion de hordes mongoliques a forcé les Aryas à quitter le berceau commun et à chercher de nouvelles patries. La

branche sanskrite, qu'on regarde comme la branche aînée de la famille, traversant la chaîne de l'Hindou Koh, se répandit dans la vallée de l'Indos et plus tard dans la vallée du Gange et soumit toute la presqu'île de l'Inde. Le rameau Zend descendit dans la Bactriane et se répandit dans la Médie et la Perse. Les hymnes védiques ne contiennent aucune allusion à la patrie primitive. Il semble que pour les Aryas de l'Inde la vie sociale ne commence qu'à partir de leur établissement dans le Penjab. Les Aryas occidentaux, ou Iraniens gardèrent seuls la mémoire de cette Aryane antique dont ils transportèrent le nom à une région plus méridionale. L'Arie des auteurs grecs est située entre la Bactriane et la Perse. D'après Hérodote, les Mèdes s'appelaient autrefois Ariens. On ne peut former que des conjectures sur la filiation des tribus qui se sont répandues en Europe. Les Celtes paraissent s'être détachés les premiers du tronc commun. On suit leurs traces depuis la Crimée et la vallée du Danube jusqu'à la Gaule, l'Espagne et les îles Britanniques. Les Kimris, qui appartiennent à ce groupe sont mentionnés dans l'Odyssée. Les populations germaniques, gothiques et scandinaves paraissent se rattacher directement au rameau Iranien, dont le dualisme religieux se retrouve dans les légendes de l'Edda. Parmi les tribus persiques, Hérodote nomme les Germaïns. Les Slaves, par leur langue très voisine du sanskrit, semblent avoir plus d'affinités avec les Aryas de l'Inde. Il en est probablement de même de la branche Pélasgique ou gréco-latine. Le Code de Manou nomme les Yavanas, c'est-à-dire les Ioniens, parmi les familles de Kshattriyas qui ont perdu leur caste pour avoir négligé les rites.

La vaste plaine de Penjab, où s'établirent les tribus Aryanes qui avaient franchi l'Hindou Koh est situé au Nord-Est du Caboul, en dehors par conséquent du pays que nous nommons aujourd'hui l'Inde ou l'Hindoustan. Les Aryas l'appelaient Sapta Sindhou, c'est-à-dire la région des sept rivières. Elle est bornée au Nord par les cimes neigeuses de l'Himalaya, les plus hautes montagnes du monde. Toutes les rivières du Penjab se réunissent dans le grand fleuve Sindhou, appelé Indos par les Grecs. De là vient le nom de l'Inde, appliqué d'abord à la vallée de l'Indos, puis à celle du Gange et enfin à la presqu'île

toute entière. Quant aux Indiens, ils appelaient leur pays Aryavartha, la terre des Aryas. Les peuples qui l'occupaient avant eux sont désignés dans les hymnes védiques sous le nom de Dasyous, qui signifie les indigènes ; plus tard on les appela Melchtas, les barbares. Le teint clair des Aryas formait avec la couleur noire ou bistrée des Dasyous un contraste qui contribua au maintien du régime des castes. Mais ce régime ne put s'établir qu'après la conquête de la vallée du Gange par les Aryas ; tant qu'ils restèrent dans le Penjab et la vallée de l'Indos, ils eurent à lutter contre les indigènes, qui avaient des forteresses pour se défendre et un commencement de civilisation. Les Aryas regardaient les Dasyous comme des sorciers et les confondaient avec des Démons malfaisants, ennemis des Dieux. Tout ce qu'on sait de cette lutte se réduit à des allusions éparses dans les hymnes védiques. Les Aryas de l'Inde n'ont jamais eu d'histoire ; la notion du réel leur est absolument étrangère. Toute leur activité intellectuelle s'est concentrée dans le développement de leur religion et dans la création de leur langue qu'ils appellent sanskrite, c'est-à-dire parfaite, et qui mérite ce titre, quoiqu'elle soit, à certains égards, inférieure à la langue grecque.

Le premier objet de la pensée, chez tous les peuples, a été la religion. Le plus ancien des livres sacrés de l'Inde, le Rîg Vêda, ou recueil des hymnes, nous fait assister à l'éclosion du sentiment religieux et à la naissance de la mythologie, qui est la langue religieuse. Le caractère de la mythologie est de représenter les puissances cosmiques par des images empruntées à la vie humaine. Pour les modernes, la nature n'est qu'un ensemble de choses, d'objets inanimés ; mais pour les races jeunes, tout ce qui se meut est vivant, toujours et partout la pensée anime la matière, il n'y a rien d'inerte dans le monde, il n'y a pas de corps sans âme. Le ciel, la terre, les vents, les flots, les astres, les nuages ont comme nous une intelligence, une volonté et la conscience de leur vie ; l'homme ne distingue pas son existence de celle de la nature, qui le berce dans ses bras et le nourrit de son lait. Sous le spectacle mobile et changeant des apparences, il devine des énergies intimes qu'il appelle les Dieux ; il les sent en lui et hors de lui, il les voit,

il les entend, il les respire; chaque mouvement, chaque sensation l'imprègne d'une vie divine. Le sentiment religieux est aussi profond dans le Rig Véda que dans la poésie hébraïque, mais il a un tout autre caractère. Chez les Aryas de l'Inde, ce n'est pas la crainte qui a révélé les Dieux, c'est l'admiration pour la beauté du monde et la reconnaissance pour l'immense bienfait de la vie. La naïveté enfantine de cette mythologie nous étonne; on a peine à la comprendre dans notre civilisation vieillie, mais on sent circuler des frissons de réveil, on sent déborder la joie de l'humanité naissante devant le merveilleux spectacle des premières aurores. C'étaient des élans sans fin, des extases toujours nouvelles, l'éclatante gaité de l'enfant qui joue au soleil, heureux de se sentir vivre, tendant la main vers tous les trésors qui l'entourent, saluant de la voix toutes les magnificences de la terre et du ciel.

« Le large char de l'heureuse Déesse est attelé, les Dieux immortels sont placés sur ce char. La noble habitante des airs est sortie du sein des ténèbres pour parer le séjour humain. — La première du monde entier, elle se lève et répand glorieusement au loin ses bienfaits. Toujours jeune, toujours nouvelle, l'Aurore renaît pour éveiller les êtres, elle vient la première à l'invocation du matin. — L'immortelle visite nos demeures, et du haut des airs recueille nos hommages. Libérale et brillante elle va sans cesse distribuant les plus riches de ses trésors. — Telle qu'une vierge aux formes légères, ô Déesse, tu accours vers le lieu du sacrifice. Jeune et riante, tu devances le soleil et dévoiles ton sein brillant. — Pareille à la jeune fille que sa mère vient de purifier, tu révéles à l'œil l'éclatante beauté de ton corps. Aurore fortunée, brille par excellence! aucune des aurores passées ne fut plus belle que toi » (par Cakchivan).

« La plus douce des lumières se lève; elle vient de ses rayons colorer partout la nature. Ramenant la parole et la prière, l'Aurore répand ses teintes brillantes, elle ouvre pour nous les portes du jour. — Le monde était courbé par le sommeil; tu annonces que le temps est venu de marcher, de jouir de la vie, d'offrir des sacrifices, d'augmenter sa fortune. — L'obscurité régnait; l'Aurore éclaire au loin l'horizon et visite

tous les êtres. Fille du ciel, tu apparais jeune, couverte d'un voile brillant, reine de tous les trésors terrestres. — Suivant les pas des Aurores passées, tu es l'aînée des Aurores futures, des Aurores éternelles. Viens ranimer ce qui est vivant, viens vivifier ce qui est mort. — Depuis quand l'Aurore vient-elle nous visiter? Celle qui arrive aujourd'hui imite les Aurores qui ont lui déjà et devance celles qui luiront encore. Elle vient, à la suite des autres, briller pour notre bonheur. — Ils sont morts, les hommes qui voyaient l'éclat de l'antique Aurore; nous aurons leur sort, nous qui voyons celle d'aujourd'hui; ils mourront aussi, ceux qui verront les Aurores futures. — Dans les temps passés l'Aurore a brillé de tout son éclat; aujourd'hui elle éclaire richement le monde; elle resplendira de même dans l'avenir. A l'abri de la vieillesse, à l'abri de la mort, elle s'avance dans toutes les splendeurs. — Elle inonde de lumière les plages célestes. Déesse lumineuse, elle repousse la noire obscurité. Elle vient réveiller la nature, sur un char magnifique, traîné par des chevaux rouges. — Levez-vous; l'esprit de vie est revenu nous animer. L'ombre s'éloigne, le jour s'avance. Nous allons reprendre les travaux qui soutiennent la vie. — Mère des Dieux, œil de la terre, messagère du sacrifice, belle Aurore, brille pour nous, bénis notre offrande; rends-nous illustres parmi les nôtres, toi qui fais la joie de l'univers » (par Coutza).

Le plus souvent, ce n'est pas pour lui seul, c'est pour toute sa tribu, que le poète demande aux Dieux les biens dont ils disposent, des pluies abondantes, de beaux enfants, de nombreux troupeaux, la victoire sur les tribus ennemies. En échange de ces bienfaits il leur promet des offrandes. Il n'a rien à leur offrir que ce qu'il a reçu d'eux; mais il veut rendre à ses bienfaiteurs une partie de leurs bienfaits. De même, dans la Bible, Jacob dit à Iahweh : « Ce que tu m'auras donné, je t'en offrirai la dîme. » Le sacrifice est après l'hymne le plus ancien et le plus important des rites religieux, et de même que l'hymne se rattache aux premières origines du langage, le sacrifice se confond avec la première conquête de la civilisation naissante, la découverte du feu. Cette conquête merveilleuse, source de toute industrie, les Aryas l'attribuaient à une révélation divine :

Le feu lui-même leur avait enseigné le mystère de sa naissance. Ils avaient vu jaillir du frottement des nuages noirs l'étincelle ardente qui embrase les forêts; c'était là le modèle à suivre : frottons l'une contre l'autre les branches sèches où dort la flamme invisible, et le Dieu s'élancera comme un enfant du sein de sa mère. La mère du feu, c'est une planche de bois tendre que les Aryas nommaient *Arani*; ils y faisaient tourner une tarière de bois dur appelée *pramantha*. Les Grecs en ont fait le nom du Titan ravisseur du feu, Prométhée, mot qui dans leur langue signifie le prévoyant, parce que le feu éclaire devant lui, *prévoit*. Les hymnes védiques décrivent dans plusieurs passages le procédé usité encore aujourd'hui dans l'Inde pour allumer le feu du sacrifice par le frottement de deux pièces de bois. Sur un autel couvert de branches sèches, on répandait les libations de beurre clarifié, pour entretenir la flamme. Le Dieu semblait s'en nourrir et y puiser une vie plus intense. Il dévorait l'offrande et conviait les autres Dieux à y prendre part. A la fois prêtre et holocauste, Agni, le feu du sacrifice, portait aux Dieux les prières des hommes :

« Les offrandes du père de famille sont apportées, Agni monte rapidement dans les branches du bûcher. Ce n'est plus la jeune et faible lueur qui brillait quand les deux mères venaient de lui donner le jour. Bientôt, il pénètre dans les branches encore intactes; il s'étend, il s'élargit. Il envahit d'abord les plus élevées, et, toujours pressé, il va plus bas en attaquer de nouvelles. — Mais, voici que l'adorable Agni a changé de forme; agité par le vent, il a courbé sa taille et produit en résonnant des espèces de tourbillons. Toujours brillant, il brûle en divisant ses voies et en laissant des traces noires de son passage. Partant comme un char, il se dresse en crêtes rouges dont il va frapper le ciel. Aussitôt, loin de sa clarté fuient les ténèbres, comme des oiseaux se cachent des ardeurs du soleil. — Qu'il nous entende le Dieu sacrificateur, aux belles clartés, aux chevaux rapides, au char magnifique! Que l'heureux et prudent Agni se rende à nos vœux et nous conduise rapidement vers le bonheur et la richesse » (par Dirghatamas).

« J'invoque pour vous le brillant Agni, l'hôte du peuple, honoré par les hymnes et les offrandes, qui est un soutien pour tous les êtres, même pour les Dieux. — On aime à honorer ce Dieu qui est comme votre bien ; on aime à le voir grandir et produire ses lueurs. Sur la ramée il agite ses flammes, comme le cheval attelé à un char agite ses crins. — S'acharnant sur le bois qu'il dévore, il brille ; il court comme l'eau, il résonne comme un char ; il trace en brûlant un noir sentier. Il plait comme un ciel qui sourit entre ses nuages. — Puis il s'étend et va brûler la terre ; il se lance ainsi que le troupeau sans pasteur. Agni, en jetant des flammes, consume, noircit, dévore les plantes. — ... Donne-nous, Agni, de vaillants compagnons, une heureuse abondance, une belle famille et de grandes richesses » (par Somahouti, fils de Brighou).

Allumé aux dernières heures de la nuit, le feu sacré semblait évoquer les lumières du jour, les Dévas. Au milieu des terreurs nocturnes, on se demandait si le jour disparaîtrait pour renaître. « Notre vieille amie l'Aurore, reviendra-t-elle ? » Mais les rites sacrés ont fait descendre Agni sur l'autel ; peut-être les autres Dieux descendront-ils aussi à la voix des hymnes. Tous, en effet, viennent s'asseoir sur le gazon, autour du banquet préparé. D'abord paraissent les Acwinas, les cavaliers étoilés qui représentent, comme les Dioscures de la mythologie grecque, le crépuscule du matin et celui du soir, et qui sont toujours associés dans les hymnes ; puis les Aurores bénies qui chaque matin engendrent le monde. Enfin le jour radieux, le vainqueur des ténèbres, Indra, roi du ciel, qui marche accompagné des Maroutas, des brises du matin. Pendant que les chants retentissent comme une fanfare, il boit la rosée des nuits, il boit l'eau des torrents ; comment ne pas croire qu'il s'abreuve aussi des libations des hommes ? « Réjouis-toi du breuvage sacré, fais boire ici tes chevaux rapides ! » Ce breuvage sacré, le Sôma, devint, comme le feu du sacrifice, un médiateur divin entre le ciel et la terre. C'était le jus d'une plante que les botanistes appellent *Asclepias acida* ou *Sarcotemma viminalis*. Les Aryas broyaient cette plante et en tiraient une liqueur fermentée qu'ils buvaient et qu'ils offraient aux Dieux. Comme les choses étaient pour eux des personnes ani-

mées d'une vie divine, Sôma devint le Dieu du sacrifice, qui s'immole pour servir de nourriture aux hommes, qui s'offre en holocauste pour leur salut. Telle était la forme de l'Eucharistie chez les aînés de notre race. Le vin fut pour les Grecs ce qu'était le Sôma pour les Hindous, le type du sacrifice de soi-même ; ils l'appelaient Dionysos, la liqueur divine. Les Latins le nommaient Liber, le Dieu des libations, ou plutôt la libation personnifiée et considérée comme un Dieu qui s'offre en sacrifice pour les hommes. La rédemption de l'humanité par la mort d'un Dieu était le fond des cultes mystiques dans l'antiquité. C'est encore aujourd'hui le dogme fondamental de la religion des peuples européens.

Après le triomphe de la lumière sur les ténèbres, ce qui rappait le plus l'imagination des Aryas de l'Inde, c'était la lutte du beau temps contre l'orage. Dans les hymnes védiques, les nuages qui retiennent les eaux captives sont représentés, tantôt comme des dragons déroulant leurs anneaux, tantôt comme des géants malfaisants qui volent les vaches célestes, les pluies nourricières. La victoire d'Indra sur Ahi ou Vritra, le nuage noir, rafraîchit les pâturages desséchés en délivrant les eaux bienfaisantes, et les ennemis des Dieux sont noyés dans une inondation : « Je chanterai la victoire d'Indra, celle qu'hier a remportée l'archer. Il a vaincu Ahi, il a partagé les ondes, il a déchainé les torrents des montagnes célestes.... Les eaux, comme des vaches qui courent vers leur étable, se sont précipitées vers la mer. — ... Indra, quand tu as frappé le premier-né des nuages, tu as rompu les sortilèges de ces magiciens, tu as donné naissance au soleil, au ciel, à l'aurore. L'ennemi a disparu devant toi. Indra a frappé Vritra, le plus nébuleux de ses ennemis. De sa foudre puissante et meurtrière, il lui a brisé les membres. Comme le tronc d'un arbre mutilé par la hache, Ahi reste étendu sur la terre. — Ainsi qu'une digue rompue, il est couché, recouvert de ces eaux dont l'aspect charme notre cœur. Ces eaux que Vritra embrassait de toute sa grandeur foulent et pressent maintenant Ahi terrassé. — Le corps de Vritra, ballotté au milieu des airs agités et tumultueux, n'est plus qu'une chose sans nom que submergent les eaux. L'ennemi d'Indra est enseveli dans l'éternel som-

meil » (par Hiranvastoupa). On peut rapprocher ce morceau de deux magnifiques passages de la Théogonie d'Hésiode, la lutte de Zeus contre les Titans et sa victoire sur le géant Typhéus.

Quoique le soleil, Sourya ou Savitri, ne tienne pas dans la religion de l'Inde une place aussi importante que dans celles de l'Égypte et de l'Assyrie, il est souvent invoqué dans le Rig Véda. Les Aryas de l'Inde lui attribuaient, comme les Grecs à Apollon, une influence bienfaisante sur les malades, ainsi qu'on le voit par les derniers versets de l'hymne suivant : « Le divin soleil, qui sait tout, s'élève aux yeux de l'univers, porté par ses chevaux brillants. — Devant le soleil, œil du monde, les étoiles disparaissent comme des voleurs, avec les ombres de la nuit. — Ses rayons, comme des feux ardents, éclairent tout les êtres. — O Sourya, voyageur rapide, tu fais la lumière, tu remplis le ciel de ta splendeur. Tu te lèves devant le peuple des Dieux, devant les hommes, devant le ciel entier, pour que tous te voient et t'admirent. — O purificateur et protecteur contre le mal, de cette lumière dont tu couvres la terre et les hommes, tu inondes le ciel et l'air immense, mesurant les jours et les nuits, et contemplant toutes les créatures. — Sept caavales au poil fauve traînent ton char, ô Sourya ; ta chevelure est couronné de rayons, Dieu qui vois tout. — Et le char s'avance, entraîné par les sept coursiers qu'il a attelés de ses mains et qu'il a placés chacun sous un joug séparé. — Et nous, voyant tes splendeurs qui brillent après les ténèbres, nous nous prosternons devant le soleil, le plus grand des Dieux, la plus belle des lumières. — En te levant aujourd'hui, ô bienfaiteur, en montant au plus haut du ciel, guéris le chagrin de mon cœur et la pâleur de mon visage. — Je jette la pâleur qui me consume aux perroquets et aux grives ; je jette mes couleurs jaunes aux fleurs du souci. — Le fils d'Aditi s'est levé dans sa puissance ; c'est lui qui peut vaincre mon ennemi : mais moi, je suis sans force contre le mal qui me ronge » (par Praskanwa).

Aditi, nommée dans cet hymne comme mère du soleil, est la nature ou la nuit primitive, source des choses. Les Adityas ou fils d'Aditi répondent aux Titans de la mythologie grecque ;

ce sont les forces primordiales, manifestées par les astres et les météores. Le nom d'Asoura est quelquefois employé aussi dans le sens général de force, mais il est pris le plus souvent dans une acception défavorable. Parmi les noms divins qu'on trouve en si grand nombre dans les hymnes védiques, il en est dont la signification n'est pas douteuse, comme Vayou, l'air, Roudra, le vent; d'autres ont un caractère plus vague, comme Mitra, Varuna, Aryaman, qui sont toujours nommés ensemble. La plupart ne sont que des épithètes représentant quelques aspects particuliers des Dieux principaux, Agni, Indra et Sourya. C'est une mythologie en voie de formation; au lieu des types divins de l'Olympe grec, toujours nets, distincts, et d'une précision sculpturale, on ne trouve dans l'immense Panthéon du Véda que des apparitions lumineuses et changeantes qui s'évanouissent quand on veut les saisir. Ces Dieux sans contours, flottants et mobiles comme des nuages, semblent se fondre les uns dans les autres. Leur hiérarchie est indécise. Chaque Dieu occupe à son tour le rang suprême dans les hymnes où il est célébré. Comme la voûte céleste domine et enveloppe toutes choses, il est probable que Indra, le Dieu du ciel et de l'air, a été le Dieu suprême chez les Aryas de l'Inde, comme Zeus chez les Grecs; mais l'importance attachée au rituel a fait de bonne heure attribuer le premier rang à Agni, le feu du sacrifice et à Soma, la libation. Dans le Sama Véda, qui est moins ancien que le Rig Véda, Soma devient le créateur du monde. Plus tard enfin, Brahma, la prière personnifiée, absorbe tous les Dieux dans l'unité du Panthéisme.

C'est probablement à une époque voisine de cette dernière transformation qu'on doit rapporter quelques hymnes d'un caractère philosophique, par exemple l'hymne à l'âme suprême, Paramâtma : « Rien n'existait, ni être ni néant, ni éther ni cette tente du ciel. Qu'est-ce qui aurait enveloppé ce qui n'existait pas ? Où se cachait ce qui est caché ? Était-ce dans les flots, était-ce dans l'abîme ? — Il n'y avait ni mort ni immortalité ; rien ne séparait la nuit obscure du jour lumineux ; le Tout, indivisé, respirait seul ; en lui rien ne respirait. C'est là tout ce qui était. — Les ténèbres le couvraient, semblables à un Océan que rien n'éclaire : ainsi le Tout était profondément

caché dans le commencement. Enveloppé en lui-même il naquit, grandit par la vertu de sa propre chaleur. — L'amour, le premier, pénétra le Tout, l'amour, ce premier germe de l'ardeur intellectuelle. Méditant dans leur esprit, de sages rishis sentirent cet antique lien qui rattache l'être au néant. — Ce rayon que les rishis virent partout, était-il dans l'abîme, était-il sur les hauteurs ? La semence fut jetée, des torces naquirent ; la nature gisait ici bas, là-haut était l'acte et la volonté. — Qui donc le sait ? Qui donc l'a jamais proclamé, le point d'où jaillit la vaste création ? Les Dieux vinrent plus tard qu'elle. Qui donc peut savoir d'où elle vient ? — Lui seul, de qui elle vint, la vaste création, soit qu'il la créât lui-même, soit qu'il ne la fit point, lui qui la regarda du haut du ciel, lui le sait en vérité ; ou lui-même ne le saurait-il pas ? » (Par le rishi Pradjapati.).

Le problème de la destinée humaine est aussi obscur que celui de l'origine des choses. Le Vêda n'explique pas très clairement quelle était la croyance des Aryas avant l'époque brahmanique : « De quel Dieu, dit Sunashépa, invoquerai-je le nom propice ? Qui me rendra à la grande Aditi, afin que je puisse revoir mon père et ma mère ? » Cette note mélancolique est isolée ; le sentiment qu'éveille d'ordinaire la pensée de la mort chez les peuples enfants, c'est le désir de jouir longtemps de la vie : « La vie et la mort se succèdent. Que l'invocation que nous adressons aujourd'hui aux Dieux nous soit propice. Livrons-nous au rire et au bonheur de la danse et prolongeons notre vie. — Voici le rempart dont je protège les vivants ; qu'aucun autre parmi ce peuple, ne s'engage dans cette route. Qu'ils vivent cent et cent automnes. Qu'ils enferment Mrityou dans sa caverne. — Et toi, femme, va dans le lieu où est encore la vie pour toi. Retrouve dans les enfants qu'il te laisse celui qui n'est plus. Tu as été la digne épouse du maître à qui tu avais donné la main. — Je prends cet arc dans la main du trépassé, pour notre force, notre gloire, notre prospérité. O toi, voilà ce que tu es devenu ! Et nous, en ces lieux, puissions-nous être des hommes de cœur et triompher de nos superbes ennemis. — Va retrouver la terre, cette mère large et bonne, qui s'étend au loin..... — O terre, ouvre-

toi ; ne blesse pas ses os, sois pour lui prévenante et bonne ! O terre, couvre-le, comme une mère couvre son enfant d'un pan de sa robe. — J'amasse la terre autour de toi ; je forme ce tertre pour que tes os ne soient pas blessés. Que les pères gardent cette tombe et que Yama creuse ici ta demeure. » (Sect. VII, lect. VI, hymne XIII). On voit par les paroles adressées à la veuve, qu'à l'époque védique les femmes ne se brûlaient pas encore sur le bûcher de leur mari.

Dans d'autres hymnes, l'espérance d'une vie future est formellement énoncée, mais on n'y trouve pas encore l'idée de transmigration qui fut admise plus tard : « Pars, va par ces antiques chemins qu'ont suivis nos pères ! Tu verras les deux rois, les Dieux Varuna et Yama, qui se plaisent aux libations. — Rends-toi auprès des Pères ! Demeure avec Yama dans ce ciel suprême que tu as bien mérité. Laisse-là tout ce qui est mal, puis retourne à ta demeure et prends un corps éclatant de lumière. » (Sect. VIII, lect. VI, hymne IX). « Ne le brûle pas, Agni, ne lui fais pas de mal ; ne déchire ni sa peau ni ses membres. Quand tu l'auras pénétré, ô toi qui connais les êtres, alors envoie-le vers les Pères ! — Que l'œil aille dans le soleil, le souffle dans Vayou. Remets au ciel et à la terre ce que tu leur dois. Va donner aux eaux et aux plantes les parties de ton corps qui lui appartiennent. — Mais la portion immortelle, réchauffe-la de ta chaleur, pénètre-la de ta flamme, ô Dieu du feu ! Prends une forme heureuse pour la transporter au monde des hommes pieux. — O Agni, fais la redescendre ensuite parmi les Pères. Qu'il vienne au milieu des invocations et des offrandes. Revêtu de la vie, qu'il prenne une dépouille. O Djatavedas, qu'il s'unisse à un corps. » (Sect. VII, lect. VI, hymne XI.) « Que le sage Poûchan, ce pasteur du monde qui sauve son troupeau, t'emporte loin de ces lieux. Qu'Agni te donne aux Pères et aux Dieux bienveillants. — Que Poûchan, le voyageur universel, te protège et te conserve partout où s'étend son empire. Que Savitri te garde dans le lieu où séjournent les hommes pieux, où les Pères ont passé. » (Sect. VII, lect. VI, hymne XII.) « Ceux qui ont lutté dans les combats, ceux qui sont morts en héros ceux qui ont offert mille sacrifices, rends-toi auprès d'eux tous. — Ceux qui ont pratiqué le bien, aimé le bien, fait

prosperer le bien, ô Yama, les Pères aux pieuses austérités, rends-toi auprès d'eux tous ! — Les poètes inspirés aux mille chants, les gardiens du soleil, ô Yama, les Rishis aux pieuses austérités, rends-toi auprès d'eux tous ! » (Sect. VIII, lect. VIII, hymne XII.)

Le Vêda ne contient aucun précepte de morale sociale, il ne parle que de piété, de pureté, de sainteté. Les devoirs de l'homme envers ses semblables, les vertus publiques et privées, qui avaient tant d'importance pour les Grecs, ne semblent pas avoir préoccupé les Hindous ; ils ne pensent qu'à se mettre en règle avec les Dieux. La morale, telle qu'ils la comprennent, consiste à offrir des sacrifices, et surtout à les offrir selon les règles. Il en devait résulter une prépondérance de plus en plus grande du sacerdoce. Les pères de famille, les chefs de la tribu allumaient le feu sacré, répandaient la libation et chantaient les hymnes. Ces prières puissantes se transmettaient d'une génération à l'autre, conservées par la mémoire longtemps avant d'être fixées par l'écriture. Il y eut des familles sacerdotales qui gardaient le dépôt des rites et des poésies religieuses comme un précieux héritage. On divinisa le mortier, les bâtons, la cuiller et tous les instruments du culte, les formules du rituel et jusqu'aux rythmes des hymnes. Les prêtres, qui officiaient dans la splendeur du feu, devenaient eux aussi des lumières, des Dévas. C'étaient eux qui créaient les Dieux en allumant le feu du sacrifice, en broyant la plante de la lune, le Sôma, en évoquant l'aurore, le jour et le soleil, par la force irrésistible des incantations. A la société patriarcale des Aryas, à leur religion spontanée, allaient succéder, par une transition lente et insensible, la métaphysique unitaire et le formalisme sacerdotal des Brahmanes. Ainsi, par un contraste étonnant dans une même famille de peuples, tandis que les Grecs, fidèles au polythéisme originel, offraient l'exemple unique d'une religion sans prêtres (car les *ἱερείς* ne sont que des sacristains), leurs frères aînés, les Aryas de l'Inde devenaient le type de la théocratie la plus puissante, la plus oppressive et la plus vivace qui ait jamais existé.

CHAPITRE III

La société brahmanique. — Lois de Manou.

Les hymnes du Rig Véda ne sont pas classés dans un ordre chronologique, mais quelques indices permettent de saisir entre eux de grandes différences d'époques. D'après l'opinion de la plupart des indianistes, c'est du ^{xiv}^e au ^{xiii}^e siècle avant l'ère chrétienne qu'ils ont été réunis en un seul recueil ou Sanhita. Ce recueil, qui nous est parvenu en entier, se compose de mille dix-sept hymnes de longueur inégale, et comprend environ onze mille distiques ou Slokas. Tous ces chants ont été composés dans le Penjab et la vallée de l'Indos, avant la conquête du bassin du Gange. Cette conquête, sur laquelle les descendants des Aryas n'ont conservé aucune légende, répond cependant à un changement radical dans leur état social et dans leurs croyances. Ce changement paraît s'être produit sans secousses, d'une manière progressive et peut-être inconsciente. Le Véda resta le livre sacré des Aryas de l'Inde, les Dieux de la nature ne furent ni supprimés, ni maudits, ni même oubliés, ils s'absorbèrent dans l'Âme du monde, et la religion passa du polythéisme au panthéisme. En même temps s'établit le régime des castes héréditaires, dont il n'y a pas de traces dans les Védas. Il existait bien déjà des distinctions hiérarchiques entre les prêtres, les guerriers et la masse du peuple, il y avait même des esclaves ; mais ces classes ne sont devenues des castes que quand une barrière religieuse eût empêché entre elles les croisements et les alliances. Il y a entre les systèmes religieux et les formes sociales des rapports constants, que j'ai indiqués plusieurs fois : le panthéisme répond au régime des castes, comme le monothéisme à la monarchie, le polythéisme à la république. L'asservissement des races indigènes n'avait pas amené l'établissement des castes dans le Sapta Sindhou ; elles ne s'établirent qu'après la conquête de la vallée du Gange, quand le panthéisme fut de-

venu la religion des Aryas. C'est ce qui marque la différence entre la période védique et la période brahmanique.

Le Gange, le fleuve sacré de l'Inde, prend sa source à quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer, dans un des pics de l'Himalaya, le mont Mérou, que les Hindous regardent comme le centre du monde. Il se précipite en torrents impétueux jusqu'à la plaine, reçoit de nombreux affluents sur ses deux rives et débouche à l'Orient, dans le golfe de Bengale, après avoir formé un immense delta marécageux, où les insectes et les reptiles grouillent dans un limon couvert de forêts d'herbes. Ce grand fleuve qui, dans la partie moyenne de son cours, a près de deux lieues de largeur, déborde tous les ans après la fonte des neiges, et transforme une partie de la vallée en une espèce de lac. L'été, une chaleur torride dessèche les marais et brûle les campagnes. Un désert, qui s'étend du bord de la mer aux dernières pentes des montagnes, sépare le Penjab et la vallée de l'Indos de la vallée du Gange. Ces deux régions diffèrent beaucoup l'une de l'autre par le climat et les productions. Dans le bassin du Gange, dont la fertilité les avait attirés, les Aryas trouvèrent toutes les richesses et aussi tous les dangers de la nature tropicale. C'est le pays des ouragans, des pierres précieuses, des parfums et des poisons. Le tigre est tapi dans les hautes herbes des jungles, les serpents glissent sous les fleurs insalubres, le gavial dort dans les îles flottantes, sur le limon des marais d'où s'exhalent les fièvres et le choléra. Dans cette humidité chaude, à la fois mortelle et féconde, le panthéisme devait prendre des formes plus exubérantes qu'en Égypte, où la vie universelle se révèle surtout dans ses phases périodiques et sa parfaite régularité.

La législation civile et religieuse des Aryas après leur établissement dans la vallée du Gange est exposée dans le *Manava Dharma Sastra*, Code des lois de Manou. Cette législation, œuvre collective du sacerdoce, est présentée comme une révélation divine, et attribuée à Manou, émanation de Brahma et créateur de la race humaine. Cette révélation débute par une cosmogonie : « Manou était assis, dirigeant sa pensée vers un seul objet. Les grands Sages l'abordèrent, et l'ayant salué avec

respect, lui adressèrent ces paroles : ô très puissant, daigne nous révéler exactement et en suivant l'ordre, les lois qui concernent les quatre castes et les classes nées de leur mélange. Ainsi interrogé par ces êtres magnanimes, celui dont le pouvoir est immense, après les avoir salués, leur répondit : Écoutez ! Ceci (le monde) n'était que ténèbres, incompréhensible, indistinct, ne pouvant être découvert par la raison ni révélé, et comme livré au sommeil. Alors, celui qui existe en soi, invisible lui-même, et rendant l'univers visible, avec les cinq éléments et les autres principes, se manifesta et dissipa l'obscurité. Lui, que l'esprit seul peut concevoir, qui échappe aux organes des sens, l'indécouvert et l'indécouvrable, l'éternel, l'âme de tous les êtres, que nul ne peut comprendre, déploya sa splendeur. Ayant résolu dans sa pensée de faire émaner de la substance les diverses créatures, il produisit d'abord les eaux et y déposa un germe. Ce germe devint un œuf brillant comme l'or, éclatant de mille rayons, et dans lequel il renaquit lui-même, Brahma. Après avoir demeuré dans cet œuf une année divine, le Seigneur, par sa seule pensée, le divisa en deux parts. Et de ces deux parts, il forma le ciel et la terre, au milieu l'atmosphère, les huit régions célestes et le réservoir permanent des eaux.

« Il assigna, dès le principe, à chaque créature un nom, des fonctions et des devoirs, d'après les paroles du Véda. Lui, le souverain maître, produisit une multitude de Dieux, actifs et doués d'une âme, et une troupe invisible de Génies, et le sacrifice éternel. Du feu, de l'air et du soleil, il tira, pour l'accomplissement du sacrifice, les trois Védas éternels, le Rig, le Yadjous et le Sama. Il créa le temps et les divisions du temps, les constellations, les planètes, les fleuves, les mers, les montagnes, les plaines, les terrains inégaux, la dévotion austère, la parole, la volupté, le désir, la colère ; c'est ainsi qu'il opéra cette création, voulant donner l'existence à tous les êtres. Pour établir une différence entre les actions, il distingua le juste de l'injuste, et soumit les créatures sensibles au plaisir et à la peine, et aux autres conditions opposées. Lorsque le souverain maître a destiné d'abord tel ou tel être animé à une occupation quelconque, cet être l'accomplit de lui-même toutes

les fois qu'il revient au monde. Quelle que soit la qualité qu'il lui a donnée en partage au moment de la création, la méchanceté ou la bonté, la douceur ou la rudesse, la vertu ou le vice, la vérité ou la fausseté, cette qualité vient le retrouver spontanément (dans les naissances qui suivent). De même que les saisons, dans leur retour périodique, reprennent naturellement leurs attributs spéciaux, de même les créatures (reprennent) les occupations (qui leur sont propres). Cependant, pour la propagation de la race humaine, il produisit de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied, le Brahmane, le Kshatriya, le Vaisya et le Soudra. Après avoir ainsi produit cet univers et moi, celui dont le pouvoir est incompréhensible disparut de nouveau, absorbé dans l'âme suprême, remplaçant le temps (de la création) par le temps (de la dissolution). Lorsque ce Dieu s'éveille, aussitôt cet univers accomplit ses actes ; lorsqu'il s'endort, l'esprit plongé dans un profond repos, alors le monde se dissout. C'est ainsi que, par un réveil et par un repos alternatif, l'Être immuable fait revivre ou mourir éternellement tout cet assemblage de créatures mobiles et immobiles. »

Après avoir rattaché l'institution des castes à l'origine des choses, le code de Manou en fait la base de la morale sociale. Cette morale n'est pas fondée, comme celle des Grecs, sur la mutualité des droits et des devoirs, mais sur la hiérarchie des fonctions imposées à chaque être dès sa naissance. Dans la Grèce polythéiste et républicaine, la cité est une réunion d'égaux, la loi, un accord de volontés libres, et la différence des fonctions une division du travail social qui n'implique pas l'inégalité des droits entre les associés. Dans le panthéisme de l'Inde, il n'y a de place ni pour la liberté, qui est le droit individuel, ni pour l'égalité qui est la justice. Chaque partie du grand Tout est enfermée dans une prédestination irrésistible comme dans une cellule close. Astre ou plante, homme ou bête, chaque être a sa fonction dans le grand corps du monde, comme chaque membre a la sienne dans le corps humain, et le Soudra ne peut pas plus remplir le rôle du Brahmane que les membres celui de l'estomac. « Pour la conservation de cette création entière, dit le code de Manou, l'être souverainement

glorieux assigna des occupations différentes à ceux qu'il avait produits de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied. Il donna en partage aux Brahmanes l'étude et l'enseignement des Védas, l'accomplissement du sacrifice, la direction des sacrifices offerts par d'autres, le droit de donner et celui de recevoir. Il imposa pour devoirs au Kshatriya de protéger le peuple, d'exercer la charité, de sacrifier, de lire les Livres sacrés et de ne pas s'abandonner aux plaisirs des sens. Soigner les bestiaux, donner l'aumône, sacrifier, étudier les Livres saints, faire le commerce, prêter à intérêt, labourer la terre sont les fonctions assignées au Vaisya. Mais le souverain maître n'assigna au Soudra qu'un seul office, celui de servir les classes précédentes, sans déprécier leur mérite. »

La suprématie des Brahmanes sur les autres classes est affirmée dans le code de Manou avec une grande énergie : « Par son origine qu'il tire du membre le plus noble, parce qu'il est né le premier, parce qu'il possède la Sainte Écriture, le Brahmane est de droit seigneur de toute cette création. En effet, c'est lui que l'Être existant par lui-même, après s'être livré aux austerités, produisit dès le principe de sa propre bouche, pour l'accomplissement des offrandes aux Dieux et aux Mânes, pour la conservation de tout ce qui existe. Celui par la bouche duquel les habitants du Paradis mangent sans cesse le beurre clarifié et les Mânes le repas funèbre, quel être aurait-il pour supérieur ? Parmi tous les êtres, les premiers sont les êtres animés ; parmi les êtres animés, ceux qui subsistent par leur intelligence ; les hommes sont les premiers entre les êtres intelligents, et les Brahmanes entre les hommes. Le Brahmane, en venant au monde, est placé au premier rang sur cette terre ; souverain seigneur de tous les êtres, il doit veiller à la conservation du trésor des lois. Tout ce que ce monde renferme est la propriété du Brahmane ; par sa primogéniture et par sa naissance éminente, il a droit à tout ce qui existe. Le Brahmane ne mange que sa propre nourriture, ne porte que ses propres vêtements, ne donne que son avoir ; c'est par la générosité du Brahmane que les autres hommes jouissent des biens de ce monde (Liv. I). L'homme qui, par colère et à dessein, a frappé un Brahmane, ne fut-ce qu'avec un brin d'herbe, doit renaître

pendant vingt et une transmigrations dans le ventre d'un animal ignoble. L'homme qui, par ignorance de la loi, fait couler le sang du corps d'un Brahmane qui ne le combattait pas, éprouvera après sa mort la peine la plus vive. Autant le sang, en tombant à terre, absorbe de grains de poussière, autant d'années, celui qui a fait couler ce sang sera dévoré par des animaux carnassiers dans l'autre monde (Liv. IV). Que le roi se garde bien de tuer un Brahmane, quand même il aurait commis tous les crimes possibles ; qu'il le bannisse du royaume en lui laissant tous ses biens, et sans lui faire le moindre mal. Il n'y a pas dans le monde de plus grande iniquité que le meurtre d'un Brahmane ; c'est pourquoi le roi ne doit pas même concevoir l'idée de mettre à mort un Brahmane (Liv. VIII).

« Dans quelque détresse qu'il se trouve, le roi doit bien se garder d'irriter les Brahmanes en prenant leurs biens ; car, une fois irrités, ils le détruiraient sur-le-champ avec son armée et ses équipages, par leurs imprécations et leurs sacrifices magiques. Qui pourrait ne pas être détruit, après avoir excité la colère de ceux qui ont créé, par le pouvoir de leurs imprécations, le feu qui dévore tout, l'Océan avec ses eaux amères, et la lune, dont la lumière s'éteint et se ranime tour à tour ? Quel est le prince qui prospérerait en opprimant ceux qui, dans leur courroux pourraient former d'autres mondes et d'autres régents des mondes, et changer des Dieux en mortels ? Quel homme désireux de vivre voudrait faire tort à ceux grâce aux oblations desquels le monde et les Dieux subsistent perpétuellement ; et qui ont pour richesse le savoir divin ? Instruit ou ignorant un Brahmane est une divinité puissante, de même que le feu consacré ou non consacré est une puissante divinité. Doué d'un pur éclat, le feu, même dans les places où on brûle les morts, n'est pas souillé ; ainsi, lors même que les Brahmanes se livrent à toutes sortes de vils emplois, ils doivent être constamment honorés, car ils ont en eux quelque chose d'éminemment divin (Liv. IX). Un Brahmane, par la seule naissance, est un objet de vénération même pour les Dieux, et ses décisions sont une autorité pour le monde ; c'est sa sainte Ecriture qui lui donne ce privilège. Un Brahmane possédant le Rig

Véda tout entier ne serait souillé d'aucun crime, même s'il avait tué tous les habitants des trois mondes et accepté de la nourriture de l'homme le plus vil (Liv. XI).

La prééminence de la caste sacerdotale sur la caste militaire est nettement établie : « Un Brahmane âgé de dix ans et un Kchattriya à l'âge de cent années, doivent être considérés comme le père et le fils, et des deux c'est le Brahmane qui est le père et qui doit être respecté comme tel (Liv II). Si un Kchattriya se porte à des excès d'insolence à l'égard des Brahmanes, qu'un Brahmane le punisse en prononçant contre lui une malédiction ou une conjuration magique, car le Kchattriya tire son origine du Brahmane. Des eaux procède le feu, de la pierre le fer, de la caste sacerdotale la classe militaire ; leur pouvoir, qui pénètre tout, s'amortit contre ce qui les a produits » (Liv. IX). Ce ne fut pas sans résistance que les Kchattriyas se laissèrent reléguer au second rang. Les luttes du pouvoir spirituel contre le pouvoir temporel, qui ont rempli toute l'histoire de l'Europe moderne, s'étaient produites dans l'Inde. Le souvenir en est resté sous forme de légendes poétiques dans les deux grandes épopées indiennes, le Mahabharata et le Ramayana. Il y eut, comme cela arrive toujours, un compromis entre les classes dirigeantes, qui reconnurent la nécessité de s'unir pour opprimer le peuple : « Les Kchattriyas ne peuvent pas prospérer sans les Brahmanes ; les Brahmanes ne peuvent pas s'élever sans les Kchattriyas ; en s'unissant, la classe sacerdotale et la classe militaire s'élèvent dans ce monde et dans l'autre. Le Vaisya doit toujours s'occuper avec assiduité de sa profession et de l'entretien des bestiaux ; en effet, le seigneur des créatures, après avoir produit les animaux utiles, en confia le soin au Vaisya et plaça toute la race humaine sous la tutelle du Brahmane et du Kchattriya. Une obéissance aveugle aux ordres des Brahmanes versés dans la connaissance des saints Livres est le principal devoir d'un Soudra et lui procure le bonheur après sa mort. Un Soudra pur d'esprit et de corps, soumis aux volontés des classes supérieures, doux en son langage, exempt d'arrogance et s'attachant principalement aux Brahmanes, obtient une naissance plus relevée » (Liv. IX).

La principale fonction de la royauté étant la défense du territoire, les rois appartenaient à la caste militaire. Sans être placée aussi haut qu'en Egypte, la royauté avait, d'après le code de Manou, un caractère divin : « Ce monde, privé de rois, étant de tous côtés bouleversé par la crainte, pour la conservation de tous les êtres le Seigneur créa un roi, en prenant des particules éternelles de la substance d'Indra, d'Anila, de Yama, de Sourya, d'Agni, de Varouna, de Tchandra et de Kouvera. Et c'est parce qu'un roi a été formé de particules tirées de l'essence de ces principaux Dieux, qu'il surpasse en éclat tous les autres mortels. De même que le soleil, il brûle les yeux et les cœurs, et personne sur la terre ne peut le regarder en face. On ne doit pas mépriser un monarque, même encore dans l'enfance, en disant : c'est un simple mortel; car c'est une grande divinité qui réside sous cette forme humaine. Pour aider le roi dans ses fonctions, le Seigneur produisit dès le principe le (génie du) châtiment, protecteur de tous les êtres, exécuteur de la justice, son propre fils, et dont l'essence est toute divine. Le châtiment est un roi plein d'énergie; c'est un administrateur habile, un sage dispensateur de la loi; il est reconnu comme le garant de l'accomplissement du devoir des quatre ordres. Le châtiment gouverne le genre humain, le châtiment le protège; le châtiment veille pendant que tout dort; le châtiment est la justice, disent les Sages. Si le roi ne châtiait pas sans relâche ceux qui méritent d'être châtiés, les plus forts rôtiраient les plus faibles comme des poissons sur une broche, la corneille viendrait becqueter l'offrande du riz, le chien lécherait le beurre clarifié, il n'existerait plus de droit de propriété, l'homme du rang le plus bas prendrait la place de l'homme de la classe la plus élevée. Le châtiment régit tout le genre humain, car un homme naturellement vertueux se trouve difficilement; c'est par la crainte du châtiment que le monde peut se livrer aux jouissances qui lui sont allouées. Les Dieux, les Titans, les Musiciens célestes, les Géants, les serpents, remplissent leurs fonctions spéciales, contenus par la crainte du châtiment. Toutes les classes se corrompraient, toutes les barrières seraient renversées, l'univers ne serait que confusion si le châtiment n'existait pas. »

Les hommes des trois premières castes portent la désignation commune de *Dwidjas*, c'est-à-dire régénérés ou nés deux fois, parce qu'une cérémonie religieuse, l'investiture du cordon sacré, leur donne le droit d'offrir des sacrifices et d'étudier le Vêda, tandis que les Soudras sont en dehors de la religion. Cette distinction profonde a fait supposer, malgré le silence des textes, que les Soudras représentaient la population conquise. Mais il ne s'en suit pas que les régénérés fussent des Aryas de race pure. Il y avait eu, soit dans le Penjab, soit dans la vallée du Gange, des alliances avec les tribus indigènes. Si les croisements n'avaient été arrêtés par une barrière légale et religieuse, la race blanche aurait fini par être noyée dans les populations jaunes et noires; c'est ainsi du moins qu'on a essayé d'excuser ou d'expliquer le système des castes dans l'Inde. Ce système hiérarchique, fondé sur la naissance, est à peu près celui qui s'est établi dans tous les États de l'Europe au moyen âge. Les serfs, les vilains n'étaient pas moins méprisés chez nous par les gentilhommes que les Soudras de l'Inde par les *Dwidjas*. Les bourgeois roturiers des communes n'étaient pas plus libres que *Vaisyas*; et la caste militaire des *Khattiyyas* n'était ni plus orgueilleuse ni plus oppressive que la noblesse féodale. Mais ce qui établit une différence c'est que, dans l'Europe moderne, les rois peuvent conférer la noblesse à des roturiers et que le clergé n'est pas héréditaire comme la caste brahmanique; des hommes de toutes les castes peuvent en faire partie. Ce clergé recruté par initiation individuelle a remplacé en Gaule le sacerdoce héréditaire des Druides, de même que le clergé bouddhiste a essayé de se substituer en Inde au sacerdoce héréditaire des Brahmanes.

S'il n'y avait aucun moyen de remonter la hiérarchie des castes, il était très facile de la descendre. Une faute grave ou même la négligence apportée à l'observation de quelque formalité religieuse suffisait pour abaisser les *Dwidjas* à une condition inférieure à celle où ils étaient nés. La polygamie aurait suffi pour amener la confusion des castes si les enfants nés des mères différentes avaient été admis indistinctement dans la classe de leur père, mais l'égalité n'existait pas plus dans la famille que dans la société. Si le père et la mère n'appar-

tiennent pas à la même caste, l'enfant appartient à une de ces classes impures, aussi méprisées dans l'Inde que les hommes de couleur dans nos colonies. Ces classes mêlées sont énumérées dans le code de Manou qui les échelonne à différents degrés d'abjection. La mésalliance des femmes est surtout réprouvée. Le Tchandala, né d'un Soudra et d'une brahmani, est considéré comme le dernier des hommes. C'est la chasteté des femmes qui garantit la pureté des races ; aussi l'adultère était-il sévèrement puni : « Que le roi, dit Manou, bannisse, après les avoir punis par des mutilations flétrissantes, ceux qui se plaisent à séduire les femmes des autres. Car c'est de l'adultère que naît dans le monde le mélange des classes, et du mélange des classes provient la violation des devoirs, qui détruit la race humaine et cause la perte de l'univers. Un Soudra doit subir la peine capitale pour avoir fait violence à la femme d'un Brahmane ; et dans toutes classes, ce sont principalement les femmes qui doivent être surveillées sans cesse.... Si une femme, fière de sa famille et de ses qualités, est infidèle à son époux, que le roi la fasse dévorer par des chiens dans une place très fréquentée. Qu'il condamne l'adultère, son complice, à être brûlé sur un lit de fer chauffé au rouge, et que les exécuteurs alimentent sans cesse le feu avec du bois, jusqu'à ce que le pervers soit brûlé. »

Le code de Manou recommande de traiter les femmes avec douceur et même de leur donner de riches parures, mais il les maintient dans une dépendance perpétuelle : « Les femmes mariées doivent être comblées d'égards et de présents par leurs pères, leurs frères, leurs maris et les frères de leurs maris. Partout où les femmes sont honorées, les Divinités sont satisfaites ; mais lorsqu'on ne les honore pas, tous les actes pieux sont stériles. Toute famille où les femmes vivent dans l'affliction ne tarde pas à s'éteindre ; mais, lorsqu'elles ne sont pas malheureuses, la famille s'augmente et prospère. C'est pourquoi les hommes qui ont le désir des richesses doivent avoir des égards pour les femmes de leur famille et leur donner des parures, des vêtements et des mets recherchés, lors des fêtes et des cérémonies solennelles. Dans toute famille où la mariée plat avec sa femme et la femme avec son mari,

le bonheur est assuré pour jamais. Certes, si une femme n'est pas parée d'une manière brillante, elle ne fera pas naître la joie dans le cœur de son époux, et si le mari n'éprouve pas de joie, le mariage demeurera stérile (Liv. III). Jour et nuit, les femmes doivent être tenues dans un état de dépendance par leurs protecteurs. Une femme est sous la garde de son père pendant son enfance, de son mari pendant sa jeunesse, de ses enfants dans sa vieillesse ; elle ne doit jamais se conduire à sa fantaisie. On doit toujours s'attacher à garantir les femmes des (mauvais) penchants, même les plus faibles ; si les femmes n'étaient pas surveillées, elles feraient le malheur des deux familles. Que les maris, quelque faibles qu'ils soient, considérant que c'est une loi suprême pour toutes les classes, aient grand soin de veiller sur la conduite de leurs femmes. Personne ne parvient à tenir les femmes dans le devoir par des moyens violents ; mais on y réussit parfaitement avec le secours des expédients qui suivent : Que le mari assigne pour fonctions à sa femme la recette des revenus et la dépense ; la purification (des objets et du corps), l'accomplissement de son devoir, la préparation de la nourriture et l'entretien (des ustensiles) du ménage. Renfermées dans leur demeure, sous la garde d'hommes fidèles et dévoués, les femmes ne sont pas en sûreté ; celles-là seulement sont bien en sûreté qui se gardent elles-mêmes de leur propre volonté. — Les femmes qui s'unissent à leurs époux dans le désir d'avoir des enfants, qui sont parfaitement heureuses, dignes de respect, et qui font l'honneur de leur maison sont véritablement les Déeses de la fortune, il n'y a aucune différence. Mettre au jour des enfants, les élever lorsqu'ils sont venus au monde, s'occuper chaque jour des soins domestiques, tels sont les devoirs des femmes (Liv. IX). »

« Elle doit toujours être de bonne humeur, conduire avec adresse les affaires de la maison, prendre soin des ustensiles du ménage, et n'avoir pas la main trop large dans la dépense. Quoique la conduite de son époux soit blâmable, bien qu'il se livre à d'autres amours et soit dépourvu de bonnes qualités, une femme vertueuse doit constamment le révéler comme un Dieu. Il n'y a ni sacrifice ni pratique pieuse ni jeûne qui con-

cerne les femmes en particulier ; qu'une épouse chérisse et respecte son mari, elle sera honorée dans le ciel. Une femme vertueuse, qui désire obtenir le même séjour de félicité que son mari, ne doit rien faire qui puisse lui déplaire, soit pendant sa vie soit après sa mort. Qu'elle amaigrisse son corps volontairement en vivant de fleurs, de racines et de fruits purs ; mais, après avoir perdu son époux, qu'elle ne prononce même pas le nom d'un autre homme... Une femme infidèle à son mari est en butte à l'ignominie ici-bas ; (après la mort) elle renaît dans le ventre d'un chacal, ou bien elle est affligée d'éléphantiasis ou de consommation pulmonaire. Au contraire, celle qui ne trahit pas son mari, et dont les pensées, les paroles et le corps sont purs, obtient la même demeure céleste que son époux et est appelée femme vertueuse par les gens de bien » (Liv. VI).

La famille n'est pas seulement un groupe naturel, c'est la molécule sociale ; sa cohésion vient du lien religieux qui rattache l'avenir au passé. La religion de la famille consiste dans le culte rendu aux ancêtres par leurs descendants. D'après les croyances des Indiens, les Pitris, c'est-à-dire les âmes des ancêtres, se nourrissaient, comme les Dieux eux-mêmes, des offrandes qui leur étaient présentées selon les rites. Le code de Manou décrit la manière dont on doit accomplir le Shrad-dah, ou le repas funèbre, mais le culte des morts faisait partie de la religion des Aryas primitifs, car il en est souvent question dans les hymnes védiques. Les Héros chez les Grecs, les Dieux Mânes chez les Romains étaient honorés à peu près de la même manière que les Pitris chez les Aryas de l'Inde. M. Fustel de Coulange a montré l'importance du rôle de la religion de famille dans la constitution de la cité romaine. Il explique notamment la défaveur attachée au célibat, la répudiation des femmes stériles et surtout l'usage de l'adoption, par l'importance qu'on attachait à la perpétuité du culte domestique. On doit remarquer cependant que les Hébreux, qui ne rendaient pas de culte aux morts, prenaient les mêmes précautions pour empêcher les familles de s'éteindre. Ainsi la loi qui prescrit le mariage de la veuve, quand elle n'a pas d'enfants, avec le frère de son mari, et qui attribue au défunt

le fils né de ce mariage, n'était pas fondée uniquement sur des opinions religieuses, puisqu'elle existe à la fois dans le Pentateuque et dans le code de Manou.

Aux croyances eschatologiques communes à tous les peuples de race indo-européenne, s'ajouta, pendant la période brahmanique, la doctrine des transmigrations ou métempsycoses, dont il n'y avait pas de traces dans le Vêda. Cette doctrine découle naturellement du Panthéisme, et on la retrouve en Égypte comme dans l'Inde. Les religions panthéistes considèrent la vie de l'homme et celle des animaux comme des formes de la vie universelle. L'âme qui anime le corps d'un homme ou d'un animal n'est qu'une parcelle de la grande âme du monde; quand une âme a quitté son corps comme un vêtement usé, elle revêt une forme nouvelle, appropriée aux aptitudes qu'elle a développées en elle dans sa vie précédente. Le Panthéisme égyptien consacrait par le dogme du jugement des morts le caractère moral de ces migrations ascendantes ou descendantes, et les rattachait, sous des formes mythologiques, à l'évolution du soleil, source de toute vie et symbole de toute justice dans l'univers. Moins astronomique que la religion égyptienne, le Brahmanisme ne s'occupe pas du retour des périodes régulières dans la nature; étranger à la notion du temps, il ne voit que les transformations indéfinies de l'être universel. Il admet la métempsycose, mais non la résurrection des corps; l'âme purifiée par les vertus ascétiques remonte l'échelle des transmigrations et arrive enfin à la suprême béatitude en s'absorbant dans le sein de l'infini. Le culte des animaux, qui est aussi une conséquence du Panthéisme, n'a pas pris en Inde le même développement qu'en Égypte. D'après la loi de Manou la vache a un caractère sacré, « l'abandon de la vie, sans espoir de récompense, pour le salut d'un Brahmane, d'une vache, d'une femme ou d'un enfant, fait parvenir au ciel les hommes de vile naissance » (Liv. X, 62). Le meurtre d'un animal, à moins que ce soit pour un sacrifice, doit être expié par une pénitence, ou plus souvent encore par un cadeau offert aux Brahmanes. La vie doit être respectée jusque dans ses manifestations les plus humbles: « Certaines gens approuvent l'agriculture, dit Manou, mais ce moyen

d'existence est blâmé des hommes de bien, car le bois armé d'un tranchant déchire la terre et les animaux qu'elle renferme (X, 84). »

Comme toutes les législations théocratiques, le code de Manou est encombré de prescriptions minutieuses, et le rituel y tient la première place. A l'origine, la pureté n'était autre chose que la propreté qui, surtout dans les pays chauds, est une branche importante de l'hygiène; mais la loi indienne, comme la loi juive, la rattache à la religion, la transporte dans l'ordre moral et multiplie, d'une façon toujours arbitraire et souvent puérile, les préceptes de purification. Il est vrai que ces préceptes concernent seulement les castes privilégiées, surtout la caste sacerdotale. Le code de Manou, qui proclame avec tant d'énergie la suprématie absolue des Brahmanes, qui déclare que le monde leur appartient et n'a été créé que pour eux, les soumet, par une juste compensation, aux exigences tyranniques d'une loi tracassière dont n'a pas à s'inquiéter le misérable Soudra né pour la servitude, ni le vil Tchandala qui, selon l'expression du code de Manou, est méprisé même des hommes méprisables. Les pratiques pieuses sont si multipliées, les souillures et les infractions à la règle si difficiles à éviter, que la vie d'un dévot est entièrement remplie par les pénitences et les expiations. Après avoir employé la première partie de sa vie à étudier les livres sacrés, le Vêda et ses commentaires, sous l'autorité d'un directeur spirituel, la seconde à offrir les sacrifices selon les rites consacrés, en qualité de chef de famille, le Brahmane devait se retirer dans la forêt pour y mener la vie solitaire et contemplative, qui passait pour le seul moyen d'arriver à la béatitude, en s'absorbant dans le sein de l'infini.

« Lorsque le chef de famille voit sa peau se rider et ses cheveux blanchir, et qu'il a sous ses yeux le fils de son fils, qu'il se retire dans une forêt. Renonçant aux aliments qu'on mange dans les villages et à tout ce qu'il possède, qu'il parte seul, confiant sa femme à ses fils, ou bien qu'il emmène sa femme avec lui. Qu'il porte une peau (de gazelle) ou un vêtement d'écorce; qu'il se baigne soir et matin; qu'il porte toujours ses cheveux longs et laisse pousser sa barbe et ses ongles... Qu'il

mange des herbes potagères qui viennent sur la terre et dans l'eau, des fleurs, des racines et des fruits produits par les arbres purs et des huiles formées dans les fruits... — Lorsque l'anachorète a ainsi passé la troisième partie de son existence, que pendant la quatrième il embrasse la vie ascétique, renonçant entièrement à toute espèce d'affections... — Qu'il soit toujours seul et sans compagnon, afin d'obtenir la félicité suprême, en considérant que la solitude est le seul moyen d'obtenir ce bonheur. Un pot de terre, la racine des grands arbres (pour habitation), un mauvais vêtement, une solitude absolue, la même manière d'être avec tous, tels sont les signes qui distinguent un Brahmane qui est près de la délivrance finale. Qu'il ne désire point la mort, qu'il ne désire point la vie, qu'il attende le moment fixé pour lui comme un domestique attend ses gages..... Qu'il purifie l'eau qu'il doit boire (en la filtrant avec un linge, de peur de faire périr les petits animaux qui pourraient s'y trouver)..... Qu'il mendie sa nourriture une fois par jour et n'en désire pas une grande quantité; car le dévot avide d'aumônes finit par s'abandonner aux plaisirs des sens... Le jour et la nuit, comme il fait périr involontairement un certain nombre de petits animaux, pour se purifier il doit se baigner et retenir six fois sa respiration... En ne faisant point de mal aux créatures, en maîtrisant ses organes, en accomplissant les devoirs pieux prescrits par le Vêda et en se soumettant aux pratiques de dévotion les plus austères, on parvient ici-bas au but suprême. Cette demeure dont les os forment la charpente, à laquelle les muscles servent d'attaches, enduite de sang et de chair, recouverte de peau, infecte, qui renferme des excréments et de l'urine, soumise à la vieillesse et aux chagrins, affligée par les maladies, en proie aux souffrances de toute espèce, toujours passive, destinée à périr, que cette demeure soit abandonnée. Lorsque par la connaissance intime du mal, le Sannyâsi est devenu insensible à tous les plaisirs des sens, alors il obtient le bonheur en ce monde et la béatitude éternelle dans l'autre. Affranchi de toute affection mondaine, insensible à toutes les conditions opposées, il est absorbé pour toujours dans Brahma. »

Quelques pensées, qui ne seraient pas déplacées dans un mo-

raliste chrétien ou dans un philosophe grec, achèveront de faire connaître la doctrine ascétique des Brahmanes : « En se livrant au penchant des organes vers la sensualité, on ne peut manquer de tomber en faute, mais en leur imposant un frein on parvient au bonheur suprême. Certes le désir n'est jamais satisfait par la jouissance de l'objet désiré ; semblable au feu dans lequel on répand le beurre clarifié, il ne fait que l'enflammer davantage. Comparez celui qui jouit de tous les plaisirs des sens et celui qui y renonce entièrement (le dernier est bien supérieur), car l'abandon complet de tous les désirs est préférable à leur accomplissement » (Liv. II). « Par un aveu fait devant tout le monde, par le repentir, par la dévotion, par la récitation des prières sacrées, un pécheur peut être déchargé de sa faute, ainsi qu'en donnant des aumônes. Après avoir commis une faute, s'il s'en repent vivement, il en est délivré ; lorsqu'il dit : « Je ne le ferai plus », cette intention de s'en abstenir le purifie » (Liv. XI). « L'homme injuste, celui qui a acquis sa fortune par de faux témoignages, celui qui se plaint sans cesse à faire le mal, ne peuvent pas jouir du bonheur ici-bas. Dans quelque détresse que l'on soit en pratiquant la vertu, on ne doit pas tourner son esprit vers l'iniquité ; car on peut voir le prompt changement qui s'opère dans la situation des hommes injustes et pervers. L'iniquité commise en ce monde, de même que la terre, ne produit pas sur-le-champ des fruits ; mais, s'étendant peu à peu, elle mine et renverse celui qui l'a commise. Si ce n'est pas à lui, c'est à ses enfants (qu'est réservée la peine), si ce n'est pas à ses enfants, c'est à ses petits-fils, mais, certes, l'iniquité commise n'est jamais sans fruit pour son auteur » (Liv. IV).

« Évitant d'affliger aucun être animé, afin de ne pas aller seul dans l'autre monde, qu'il accroisse par degré sa vertu, de même que les fourmis blanches augmentent leur habitation. Car son père, sa mère, sa femme et ses enfants ne sont pas destinés à l'accompagner dans son passage à l'autre monde ; la vertu seule lui restera. L'homme naît seul, meurt seul, reçoit seul la récompense de ses bonnes actions et seul la punition de ses méfaits. Après avoir abandonné son cadavre comme un vase de bois ou une motte d'argile, les parents de l'homme

s'éloignent en détournant la tête ; mais la vertu accompagne son âme. Qu'il augmente donc sa vertu, afin de ne pas aller seul dans l'autre monde, car si la vertu l'accompagne, il traverse les ténèbres impraticables » (Liv. IV). « La Justice est le seul ami qui accompagne les hommes après le trépas ; car toute autre affection est soumise à la même destruction que le corps. L'âme est son propre témoin, l'âme est son propre asile ; ne méprisez jamais votre âme, ce témoin par excellence des hommes. Les méchants se disent : « Personne ne me voit » ; mais les Dieux les regardent, de même que l'esprit qui siège en eux. Les Divinités gardiennes du ciel, de la terre, du cœur humain, de la lune, du soleil, du feu, des enfers, des vents, de la nuit, des deux crépuscules et de la Justice connaissent les actions de tous les hommes.... Le séjour de tourments réservé au meurtrier d'un Brahmane, à l'homme qui tue une femme ou un enfant, à celui qui fait tort à son ami et à celui qui rend le mal pour le bien, sont également destinés à celui qui fait une déposition fausse. Depuis ta naissance, tout le bien que tu as pu faire, ô honnête homme (sera perdu pour toi et) passera à des chiens, si tu dis autre chose que la vérité. O digne homme, tandis que tu dis : « Je suis seul avec moi-même », dans ton cœur réside sans cesse cet esprit suprême, observateur attentif et silencieux de tout le bien et de tout le mal. Cet esprit qui siège dans ton cœur, c'est un juge sévère, un punisseur inflexible, c'est un Dieu. Si tu n'es jamais en discorde avec lui, ne va pas en pèlerinage à la rivière du Gange ni dans les plaines de Kourou » (Liv. VIII).

CHAPITRE IV

Le Bouddhisme.

Les livres les plus importants de la littérature indienne, après les Védas et le code de Manou, sont les deux grandes épopées intitulées, l'une le Mahabharata, l'autre le Ramayana. Le sujet principal du Mahabharata est une guerre civile entre

deux branches collatérales de la dynastie lunaire, pour la possession de l'Inde. Les Pandavas, ou fils de Pandou, détrônés par les Kouravas, ou fils de Kourou, sont rétablis dans leurs droits par le secours de Krishna, incarnation de Vischnou. Ce poème, composé de 250,000 distiques, est attribué par les Indiens à Vyasa, dont le nom sanskrit signifie compilateur, et auquel on attribue aussi la rédaction des Pouranas et même des Védas. C'est une œuvre collective grossie de siècle en siècle, divisée en dix-huit livres de longueur très inégale et subdivisée en chapitres et en épisodes dont plusieurs sont de véritables poèmes, par exemple, celui de Sacountala, dont le poète Kalidasa a tiré un drame, et le Baghavat Gita, qui contient l'exposition d'un système de philosophie panthéiste. Il y a un peu plus d'unité dans le Ramayana, composé de 24,000 distiques et attribué au Brahmane Valmiki. Ce poème est consacré à la gloire d'un héros de la dynastie solaire, Rama, incarnation de Vischnou, auquel la tradition attribue la conquête de la péninsule indienne. Le nœud du récit est l'enlèvement de Sita, la fidèle épouse de Rama, par un géant qui la transporte dans l'île de Ceylan. Rama poursuit le ravisseur et finit par en triompher, grâce à l'alliance du roi des singes, qui fait bâtir un pont sur la mer pour réunir l'île au continent. La pureté de Sita est manifestée par l'épreuve du feu, et le héros remonte au ciel. D'après l'opinion des savants, le Ramayana, quoique moins ancien dans son ensemble que le Mahabharata, est arrivé plus tôt à sa forme définitive; on croit pouvoir en placer la rédaction vers le septième siècle avant notre ère.

La composition des épopées indiennes doit se rapporter à l'époque où les Aryas étendirent leur domination au delà du bassin du Gange, dans la péninsule du Dekhan. C'est une vaste presque-île triangulaire bornée au nord par la chaîne des monts Vindhya et des deux autres côtés par l'océan Indien. Au sud-est, à quelque distance de la pointe méridionale, se trouve la grande île de Ceylan, appelé Lanka par les Aryas, Taprobane par les géographes grecs. Les Aryas firent la conquête de ces vastes contrées, mais ne gardèrent leur supériorité numérique que dans le bassin du Gange. Il y eut sans doute, comme il arrive toujours, des influences réciproques entre la religion des vain-

queurs et celle des vaincus. Il est probable que le culte sanguinaire de Siva appartenait aux populations indigènes, mais le Panthéon des Aryas était assez vaste pour contenir tous les Dieux imaginables ; ils adoptèrent Siva, qui devint le Dieu de la destruction, en laissant à Brahma son rôle de Dieu créateur. Vischnou, qui n'occupait dans la religion védique qu'un rang très secondaire, fut choisi pour servir de lien entre ces deux principes contraires, en qualité de Dieu conservateur ; ces trois personnages divins, réunis dans l'unité du Panthéisme, formèrent la Trimourti, ou Trinité, mais chacun d'eux eut son culte et ses légendes. On ne trouve dans le code de Manou aucune allusion à la Trinité, non plus qu'à la doctrine des incarnations qui tient une place importante dans les épopées et qui marque une phase nouvelle dans la religion brahmanique.

Les religions primitives cherchent le divin dans la nature visible ; leurs Dieux sont les puissances cosmiques. A mesure que les sociétés se développent, elles reconnaissent la dignité des forces morales et rendent un culte aux vertus humaines. Ce culte est représenté, dans le Polythéisme grec par les apothéoses, dans le Panthéisme indien par les incarnations. « Il ne faut pas, dit Benjamin Constant, confondre les apothéoses, qui sont particulières à la religion grecque, avec les incarnations, qui sont fréquentes dans les religions sacerdotales ; ce sont deux choses directement opposées. Dans l'apothéose, on suppose que les hommes peuvent s'élever au rang des Dieux par leurs exploits et leurs bienfaits. Dans les incarnations, ce sont les Dieux qui prennent la forme humaine dans un but particulier. Leur mission remplie, ces Dieux remontent dans leurs demeures célestes. Ce ne sont jamais de simples mortels qui deviennent des Dieux ; ce sont des Dieux qui se font, à leur choix, hommes ou animaux. Le principe de l'incarnation est dans l'intérêt du sacerdoce : celui de l'apothéose lui est contraire. Il est bon pour les prêtres qu'on admette que les Dieux descendent du ciel, pour s'incarner. Les prêtres peuvent à volonté provoquer ces descentes merveilleuses. Il leur paraît importun que les hommes puissent monter aux cieux ; ils pourraient y monter par leur propre mérite. » Dans le Panthéisme égyptien, le bœuf Apis et les autres animaux sacrés

sont des incarnations divines. Dans le Panthéisme indien, Vischnou, le Dieu conservateur du monde, s'incarne sous les formes d'un poisson, d'une tortue, d'un sanglier, puis sous celles de Krishna et de Rama, les héros des grandes épopées. Ces incarnations forment le sujet principal des vastes compositions mythologiques et philosophiques intitulées les Pouranas.

Dans le Baghavat-Gîta, Krishna, qui accompagne à la guerre le prince Arjuna, un des fils de Pandou, l'encourage à livrer bataille, en lui exposant une théorie métaphysique et en se révélant à lui comme incarnation de l'Être universel : « Je suis l'origine et la dissolution de l'univers. Rien n'est plus grand que moi ; de moi dépendent les choses, comme des perles suspendues à un cordon. Je suis l'humidité dans les eaux, la splendeur dans le soleil et la lune, la parole sainte dans les Védas, le son dans l'air, la virilité dans l'homme. Je suis le parfum de la terre, l'éclat de la flamme, l'intelligence des sages, la force des forts. Je connais les êtres passés, présents et futurs, mais moi, nul ne me connaît (Liv. VII). Toutes choses dépendent de moi et je ne dépends d'aucune... Je suis le sacrifice, le culte et l'offrande, le père et la mère de ce monde, le consolateur, l'asile et l'ami. Je suis la mort et l'immortalité, je suis l'être et le néant, ô Arjuna ! Ceux qui servent d'autres Dieux avec une ferme foi m'adorent aussi, quoiqu'involontairement. Je participe à tous les cultes et je suis leur récompense. J'accepte les saintes offrandes des humbles qui m'apportent des feuilles et de l'eau, des fruits et des fleurs » (Lect. IX). — Arjuna se prosterne humblement devant celui qu'il avait regardé jusqu'alors comme son compagnon et son ami : « O Seigneur universel, indivisible, impérissable, gardien de la loi ! Tu es de toute éternité, je te vois sans commencement, sans milieu et sans fin. Tu es le Dieu primitif, la connaissance et l'objet de la connaissance, le lien du monde, et par toi, ô forme infinie, s'est développé l'univers. Tu es le père et l'aïeul des générations. Adoration à toi mille fois, et encore adoration, adoration à toi, adoration par devant, adoration par derrière, adoration à toi de toutes parts, ô universel ! Ta puissance et ta force sont infinies, tu embrasses tout et tu es tout » (Lect. XI).

Le Panthéisme égyptien est exposé à peu près de la même manière dans les livres hermétiques : « Appelle-le le père de toutes choses, car il est l'unique et sa fonction est d'être père, son essence est d'engendrer et de créer; lui-même n'existerait pas s'il ne créait sans cesse, dans l'air, sur la terre, dans les profondeurs, dans chaque partie de l'univers, dans ce qui existe et dans ce qui n'existe pas. Il n'y a rien dans le monde entier qui ne soit lui, il est ce qui est et ce qui n'est pas.... Que peut-on dire de toi, que peut-on te dire, où porterais-je mes regards pour te bénir, en haut, en bas, en dedans, en dehors? Nulle voie, nulle place qui soit hors de toi, il n'existe pas d'autres êtres, tout est en toi, tout vient de toi, tu donnes tout et tu ne reçois rien, car tu possèdes tout et il n'y a rien qui ne t'appartienne..... Tu es tout, et il n'est rien que tu ne sois! Tu es tout ce qui est né et tout ce qui n'est pas né, l'intelligence pensée, le Père créateur, le Dieu agissant, le bien et l'auteur de toutes choses (1). » Comme il n'y a pas de preuves positives d'une communication entre l'Inde et l'Égypte, on ne peut expliquer ces analogies par des emprunts, mais il est curieux de trouver chez des peuples si éloignés l'un de l'autre et si différents sous d'autres rapports, une telle concordance entre la religion et les formes sociales, le Panthéisme avec le régime des castes et la même doctrine sous des expressions presque identiques.

La doctrine des incarnations a servi de préface au Bouddhisme comme dans la mythologie grecque le culte des héros a préparé l'avènement du christianisme. En Orient, comme en Occident, c'est par des transitions lentes et insensibles que l'adoration de la nature a été remplacée par l'adoration de l'humanité. Il faut tenir compte de ces étapes intermédiaires, si on veut comprendre le passage des religions antiques aux religions modernes. La morale brahmanique élevait ses ascètes bien au-dessus des puissances cosmiques; l'Être suprême s'incarnait en eux, et eux, à leur tour, se noyaient en lui. En même temps, à force de méditer sur l'essence propre de cet être universel et de vouloir l'exalter et l'épurer de plus en plus,

(1) Voir ma traduction d'Hermès Trismégiste, livre I, chap. v.

on le vaporisa, on le réduisit à rien, et l'athéisme bouddhique succéda au Panthéisme brahmanique, car les extrêmes se touchent quelquefois en philosophie comme ailleurs. La pensée humaine oscille comme le pendule, et la réaction est proportionnelle à l'intensité de l'action. De la religion du Grand Tout sortit la religion du Vide ; au sommet de l'échelle de la vie et des métamorphoses, le Bouddhisme plaça le Néant comme le dernier terme de la béatitude et la suprême espérance de la Vertu. Cela ne différerait pas beaucoup de l'absorption dans le sein de Brahma. Il y a peut-être aussi des influences étrangères ; le philosophe chinois Lao-Tseu dans son livre du Tao-te-King, fait du Non-être le principe des choses et du Non-agir le dernier terme de la vertu. C'est bien la doctrine bouddhiste ; mais les dates sont si incertaines qu'il est difficile de savoir de quel côté sont les emprunts. Il est probable qu'il y a eu de bonne heure des échanges d'idées entre l'Inde et la Chine, et il se peut que le Bouddhisme soit sorti de plusieurs sources, de même que le Christianisme s'est formé d'éléments empruntés aux doctrines philosophiques ou religieuses des Grecs, des Juifs et même des Perses et des Egyptiens.

Les Bouddhistes attribuent la fondation de leur religion à un ascète de race royale appelé Siddhartha et plus connu sous le nom de Cakya-Mouni, le moine de la famille des Cakyas et sous celui de Çramana Gautama, l'ascète de la race des Gotamides. Son titre sacré, le Bouddha, signifie le savant ou l'intelligent. Sa légende est surchargée de détails merveilleux au milieu desquels il est bien difficile de faire la part de l'histoire. Les traditions ne s'accordent pas sur l'époque où il aurait vécu. Les Chinois ou Bouddhistes du Nord, placent la vie au onzième siècle avant notre ère, les Singhalais ou Bouddhistes de Ceylan, vers le sixième ou septième siècle. Eugène Burnouf adopte l'opinion des Singhalais. Les livres contenant la biographie et la doctrine du Bouddha n'ont été rédigés que plusieurs siècles après sa mort. Ceux du Népaul sont en sanscrit ; il y en a des traductions en langue thibétaine ; ceux de Ceylan sont en pâli. Ceux qu'on connaît sont absolument dépourvus de toute valeur littéraire ; il y a un fastidieux mélange de miracles puérils et de subtilités métaphysiques.

C'est que le Bouddhisme est une religion greffée sur une philosophie. Sa morale ascétique reposait sur des principes abstraits qui pouvaient satisfaire les ermites de l'Inde ou les lettrés de la Chine, mais en pénétrant dans les couches profondes de la société, elle prit spontanément les formes concrètes et matérielles qui séduisent l'imagination populaire. La langue religieuse doit s'adresser aux intelligences les plus diverses ; il faut qu'elle soit comprise des ignorants aussi bien que de ceux qui savent ou croient savoir quelque chose. L'association de l'athéisme et de la mythologie peut nous sembler fort étrange, mais si le Bouddhisme ne l'avait pas réalisée, il n'aurait pas pu devenir la religion du cinquième au moins et peut-être du quart de l'humanité.

Il est très difficile de comprendre les religions étrangères ; on s'étonne surtout qu'il puisse exister une religion sans Dieu. Cela tient à ce que les mots qu'on est obligé de traduire n'ont pas toujours le même sens dans toutes les langues. L'idée que le mot Dieu représente à notre esprit n'existe pas dans le Bouddhisme. Il n'y a pas de Créateur ni de Cause première, pas d'Être suprême ni de Providence. Au-dessus de toutes les existences particulières il y a le Non-être. Le monde n'a jamais eu de commencement ; il se crée lui-même par le désir de vivre, il se conserve et se renouvelle par la continuité des métamorphoses. C'est un changement perpétuel, une succession d'apparence sans réalité. Déjà pour les Brahmanes la nature était la grande illusion, Maya, un rêve divin qui se répète éternellement. Sans destituer les Dieux du monde visible, les Dévas de la période védique, ils les avaient subordonnés à leur Dieu impersonnel. Le Bouddhisme les conserva aussi, par dédain, mais il ne les adore pas plus que nous n'adorons les forces cosmiques, l'attraction ou l'électricité. Un ascète est bien au-dessus de ces pauvres Dieux, et la légende nous les montre toujours prosternés devant le Bouddha. Cette religion athée est loin d'être matérialiste, puisqu'elle refuse toute existence réelle au monde visible ; mais son eschatologie nous étonne encore plus que le silence du monothéisme juif sur la vie future. Les Bouddhistes n'y croient que trop ; l'interminable série des renaissances leur offre, depuis l'éternité, une succession d'en-

fers et de purgatoires, et même des paradis. Mais la vie est mauvaise sous toutes ses formes et tout être expie les fautes commises dans des transmigrations antérieures. Les méchants descendent l'échelle des métempsycoses, les bons la remontent et se purifient. Au dernier degré de cette ascension, l'âme n'a plus à craindre la douleur, qui est la condition nécessaire de toute existence, car elle s'est affranchie du désir, elle entre dans le sommeil sans rêve du Nirvâna, dans l'éternel silence, dans l'éternel repos.

D'après sa légende, le fondateur du Bouddhisme était ainsi arrivé, dans ses existences passées, à l'état du Bodhisattva, c'est-à-dire qu'il avait en lui l'essence d'un Bouddha, mais pour réaliser cette perfection suprême et montrer aux êtres vivants le chemin de la délivrance, il devait s'incarner encore une fois dans le monde. La mère qu'il se choisit s'appelait Mayadévi, l'illusion divine; c'est le nom que le Brahmanisme donne à la nature. Les livres thibétains ne disent pas formellement que le Bouddha soit né d'une vierge; cette tradition paraît venir des Mongols. Mayadévi était une des femmes du Çakya Çouddhodana, roi de Kapila, au pied des montagnes du Népal. L'enfant est reçu à sa naissance par Indra et Brahma qui le lavent de leurs mains; quand il est présenté au temple par son père, toutes les images des Dieux se lèvent pour le saluer. Huit jours après sa naissance, sa mère meurt, il est élevé par sa tante, qui devient plus tard une fidèle adhérente de sa doctrine. Aux écoles où il est envoyé, il surpasse bientôt ses maîtres mais il ne se mêle pas aux jeux des autres enfants; il aime la méditation, cherche la solitude et montre déjà une ardente pitié pour toutes les douleurs. Pressé par son père de se marier, il y consent par soumission et, tout en se montrant très exigeant sur les qualités de sa femme, il déclare qu'il la prendra parmi les Vaisyas ou les Soudras aussi bien que parmi les Kshattryas ou les Brahmanes. La belle Gopa, choisie pour devenir sa première épouse, se montre digne de lui en se mettant au-dessus des préjugés. Dès le jour de son mariage elle prend l'habitude de ne jamais se voiler : « Celles qui maîtrisent leurs pensées et domptent leurs sens, et qui, satisfaites de leurs maris, ne pensent jamais à un autre, peu-

vent se montrer sans voile comme le soleil et la lune. Le magnanime rishi, et toute la foule des Dieux connaissent mes mœurs, ma retenue et ma modestie ; pourquoi me voilerai-je le visage ? »

Tout se réunissait pour rendre au jeune prince la vie facile et douce. Son père l'aimait, sa femme lui avait donné un enfant, le peuple espérait en lui. Mais les Dieux lui rappelaient ses promesses de sauver l'humanité, l'engagement pris devant eux, dans le ciel, où il vivait avant sa dernière renaissance ; et il entendait leurs voix au milieu des fêtes du harem, à travers les chants des femmes et les concerts. Un jour, en allant de son palais à un jardin de plaisance, il rencontra un vieillard ridé, blanchi, courbé, qui marchait en tremblant, appuyé sur un bâton ; plus loin il voit un malade couvert d'ulcères, seul dans un coin. Il avance encore et se trouve en présence d'un cadavre suivi par des gens qui pleuraient : « Ah, s'écria-t-il, malheur à la jeunesse que la vieillesse doit flétrir, malheur à la santé que détruira la maladie, malheur à la vie qui amène la mort ! » Une quatrième rencontre servit de conclusion aux trois autres ; c'était un religieux mendiant, plongé dans la méditation ; voilà l'exemple à suivre. Il résolut de tout quitter, sa femme et son enfant, son palais et son royaume, et de se retirer dans la solitude pour mener la vie d'anachorète. Son père, averti de ses intentions mit des gardes aux portes de la ville, mais il trompa leur surveillance. Il partit seul pendant la nuit, monté sur son meilleur cheval, disant à son écuyer qui essayait de le retenir : « J'ai promis il y a longtemps qu'après avoir conquis l'Intelligence je délivrerais les créatures ; le moment est venu. » Alors les Dieux, et les Apsaras chantèrent ses louanges et répandirent une pluie de fleurs. Seul, le Dieu de la ville, plein de tristesse, lui dit : « Privée de toi, cette terre est nue et sans beauté ; elle est pour moi comme un désert. » Il jeta un dernier regard vers son pays et sa demeure et il dit : « Je ne rentrerai plus dans la grande ville de Kapila avant d'avoir obtenu l'Intelligence pure et la demeure suprême, exempte de vieillesse et de mort. » Le matin seulement on s'aperçut de son départ, car les Dieux avaient endormi les femmes du harem. La reine Gopa, tout en larmes, dit à l'écuyer :

« Ah, sans pitié ! quand il parlait, tu n'as pas osé réveiller en appelant ! Maudite soit la séparation de ceux qui s'aiment ! »

Le prince Siddhartha, qu'on peut désormais appeler Çrama-na Gautama, ou Çakya-Mouni, coupa ses longs cheveux de Kchattriya, échangea ses habits royaux contre les vêtements usés d'un chasseur et fréquenta les écoles des plus sages Brahmanes, puis, jugeant leurs doctrines insuffisantes, il espéra trouver mieux par lui-même et se retira près du village d'Ouroulviva où il passa six années dans la solitude et la méditation, se livrant aux plus dures austérités, s'exposant à la chaleur et à la pluie, ne mangeant qu'un grain de sésame par jour. Son corps exténué aurait succombé à ces macérations excessives, si les Dieux n'avaient rappelé du ciel sa mère Mayadévi qui le supplia de prendre un peu de nourriture. Il y consentit et accepta une soupe au lait et au miel que lui offrait une jeune fille du village. Ayant repris sa vigueur, il alla s'asseoir au pied de l'arbre de l'Intelligence, Bodhimanda, car c'est là qu'il devait remporter sa dernière victoire. Le Démon Papiyan (très mauvais), souverain maître de la région du désir, réunit contre lui la double armée de ses fils aux formes effrayantes, et de ses filles aux charmes irrésistibles. Le Bodhisattva triompha sans peine de cette double attaque, qui rappelle les tentations de saint Antoine, de saint Hilarion, et des autres solitaires chrétiens de la Thébàïde, bien plus que celle du Christ racontée dans l'Évangile. Il est à remarquer en effet que les tentations de la chair, si fréquentes dans les légendes des saints, n'ont pas même de place dans celle de l'Homme-Dieu. Il y a entre la légende bouddhique et la légende chrétienne une autre différence bien plus importante : le grand drame de la Passion du Christ, qui est la base de la religion chrétienne, n'a pas d'équivalent dans la vie du Bouddha. Il n'a pas l'auréole du martyr, il meurt à quatre vingts ans, après avoir instruit les hommes par ses préceptes et ses exemples, tandis que le Christ les sauve et les rachète par son sang et par sa mort sur la croix. C'est là, comme le fait remarquer M. Pilon, qu'éclate la différence fondamentale entre la religion de l'Orient et celle de l'Occident.

De même que l'athéisme bouddhique n'est qu'une exagéra-

tion du panthéisme brahmanique, la morale du Bouddha, en appliquant rigoureusement les principes des Brahmanes, devait finir par saper les bases de la société brahmanique. Ainsi le respect de la vie animale est également recommandé par les deux religions, mais le Code de Manou, tout en déclarant qu'on doit s'abstenir de viande, fait une exception pour celles des animaux offerts aux Dieux et aux ancêtres, et déclare que les êtres vivants immolés pour un sacrifice renaîtront dans une condition meilleure. Selon les bouddhistes, c'est un mensonge imaginé par gourmandise, et ils abolissent le sacrifice, qui n'est à leurs yeux qu'un prétexte pour manger de la viande. C'était enlever toute raison d'être à la caste brahmanique, dont l'unique fonction était de diriger les sacrifices. Le Code de Manou proclame l'excellence de la vie ascétique, mais ne la permet qu'à ceux qui ont accompli leurs devoirs de chefs de famille et qui laissent un héritier pour sacrifier après eux. Le Bouddhisme n'admet pas cette restriction ; son fondateur, en quittant sa femme et son enfant pour se retirer dans la solitude, avait montré par son exemple que la famille est inférieure au célibat, et qu'il faut rejeter tous les liens qui attachent l'homme à la vie. Enfin, tandis que les Brahmanes, se réservant le sacerdoce, faisaient de la religion même un privilège pour les castes supérieures, la prédication bouddhique s'adressait à tous, sans distinction de classes, et si elle n'attaque pas ouvertement le système des castes, elle devait finir par le renverser. Les Kchattriyas, les rois surtout, saisirent l'occasion de se délivrer de l'onéreuse tutelle des Brahmanes, en adoptant la nouvelle doctrine, qui s'étendit rapidement grâce à leur protection. Il est très probable que le Bouddhisme se recruta principalement, comme le Christianisme, parmi les esclaves et les déshérités.

Ces deux religions, malgré des différences essentielles, présentent un ensemble de traits communs qu'il est impossible de méconnaître. Quoique le Christianisme soit postérieur au Bouddhisme de plusieurs siècles, on ne peut guère supposer qu'il lui ait fait des emprunts, car l'Orient et l'Occident étaient comme deux mondes étrangers l'un à l'autre. Les conditions dans lesquelles sont nées et se sont développées les deux religions suf-

fisent pour expliquer la ressemblance de la morale bouddhique et de la morale chrétienne. En Inde comme en Judée, la conscience publique était fatiguée du formalisme sacerdotal qui réduisait la religion à des pratiques extérieures. Dans l'empire romain comme dans l'Inde il y avait des opprimés qui ne pouvant pas ou n'osant pas s'affranchir, se faisaient une vertu de leur résignation passive et cherchaient un asile dans le monde intérieur. Il y a une légende bouddhique qui semble une application anticipée de la parole de l'Évangile : « Si on te frappe la joue droite, présente la joue gauche, et à qui te prend la tunique, abandonne encore ton manteau. » Pournâ, récemment converti, veut prêcher le bouddhisme chez un peuple barbare ; Çakya-Mouni montre à son disciple les dangers de cette tentative : « Ce sont des hommes emportés, cruels, furieux, insolents ; s'ils t'adressent en face des paroles grossières, s'ils se mettent en colère contre toi, que penseras-tu ? — Je penserai, dit Pournâ, qu'ils sont certainement bons, ces hommes qui ne me frappent ni de la main ni à coups de pierres. — Mais s'ils te frappent de la main et à coups de pierres, qu'en penseras-tu ? — Je penserai qu'ils sont bons et doux, puisqu'ils ne me frappent ni du bâton ni de l'épée. — Mais s'ils te frappent du bâton et de l'épée, que diras-tu ? — Que ces hommes sont bons et doux, puisqu'ils ne m'ôtent pas la vie. — Mais s'ils t'ôtent la vie ? — Ils sont bons, ils sont doux, ceux qui me délivrent, avec si peu de douleurs, de ce corps misérable et plein de souillures. — Bien Pournâ : tu peux aller chez eux ; tu es délivré, délivre ; tu es consolé, console ; arrivé au Nirvâna, fais-y parvenir les autres. »

Dans la morale bouddhique comme dans la morale chrétienne, la première des vertus est la charité. Celle des bouddhistes embrasse toute la nature animée, et ils trouveraient bien imparfaite une morale qui autorise chez nous les vivisections et en Espagne les combats de taureaux. D'après une légende empreinte de l'exagération orientale, le Bouddha offrit son corps en pâture à une tigresse qui n'avait plus la force d'allaiter ses petits. Une autre légende, ou plutôt une des paraboles du Bouddha démontre le mérite et l'excellence de l'aumône : Pendant douze ans, le Dieu Indra avait refusé la pluie,

le peuple mourait de faim et de soif. Un roi charitable distribue aux pauvres tout ce qu'il avait pu réunir d'aliments. Mais la disette se prolongeait et les provisions étaient épuisées, quand un des religieux se présenta devant la terrasse de son palais. Il prend le vase du rishi et y dépose la seule portion de nourriture qui lui restât. Aussitôt la pluie tomba et rafraîchit la terre; puis ce fut une pluie d'aliments, du riz, de la viande, de l'huile, de la farine; enfin une pluie d'or, d'argent, de perles et de pierres précieuses: « Si les êtres connaissaient le fruit des aumônes, fussent-ils réduits à leur dernière portion de nourriture, ils ne la mangeraient pas sans en avoir distribué quelque chose. » L'aumône était le seul moyen d'existence des Brahmanes voués à la vie contemplative: aussi est-elle fortement recommandée dans le Code de Manou. Mais un Brahmane serait souillé s'il acceptait quelque chose d'un homme ou d'une femme des castes inférieures. Le Bouddhisme supprima cette restriction et fit de la charité une vertu accessible à tous. Un jour Ananda, le disciple favori de Çakya-Mouni, rencontre, après une marche fatigante, une jeune fille qui portait de l'eau et lui demande à boire. Elle répond qu'elle craint de le souiller en s'approchant de lui, car elle appartient à une des classes impures. « Ma sœur, répond Ananda, je ne m'informe ni de ta caste ni de ta famille, je te demande de l'eau, si tu peux m'en donner. » La jeune fille, touchée de sa bonté, en devient amoureuse et va prier Çakya Mouni de parler en sa faveur. Le Bouddha lui dit que si elle aime vraiment Ananda elle doit imiter sa conduite. Les yeux de la jeune fille s'ouvrent à la lumière, elle reconnaît son erreur et elle entre dans la vie religieuse.

La prédication bouddhique, comme plus tard la prédication chrétienne, s'adressait à tous les hommes sans distinction de classes, et aux femmes aussi bien qu'aux hommes. Mais le Bouddhisme et le Christianisme sont des systèmes religieux enseignant la voie du salut, et non des systèmes politiques cherchant à réformer les relations sociales. Le Bouddhisme n'attaque pas directement la hiérarchie des castes, pas plus que le Christianisme ne condamne l'esclavage, mais un lien religieux est établi entre les hommes, quelle que soit leur naissance.

Il se forma, en dehors du sacerdoce héréditaire des Brahmanes, des communautés religieuses d'hommes et de femmes de toutes les castes, se vouant au célibat et vivant d'aumônes. L'Inde se couvrit de monastères, comme l'Europe au moyen âge. Les moines bouddhistes se nommaient Bhixous, c'est-à-dire mendiants. On leur donnait aussi le nom de Çramanas, dont les auteurs classiques ont fait Samanéens, tandis qu'ils désignent les ermites Brahmanes, à cause de leur nudité, sous le nom de Gymnosophistes. Cette nudité ne pouvait être admise par les religieux bouddhistes, qui faisaient vœu de chasteté, et moins encore par les religieuses, mais le costume monastique ne doit se composer que de haillons ramassés dans les cimetières, sur les tas d'ordures et sur les routes, et chaque religieux doit le coudre de ses mains. Ils ne devaient posséder qu'un pot à l'eau, un rasoir, une aiguille à coudre et un vase pour recueillir les aumônes, qu'ils allaient chercher de maison en maison, sans rien demander, même par signes ou par gestes. Enfin, ils devaient, deux fois par mois, confesser publiquement leurs fautes. Ceux qui trouvaient cette règle trop dure étaient libres d'y renoncer; il n'y avait pas de vœux perpétuels.

Comme le Christ, le Bouddha n'avait rien écrit; selon M. Barthélemy Saint-Hilaire, les Soutras, c'est-à-dire les paroles du maître, furent fixées par ses premiers disciples réunis en concile aussitôt après sa mort; et deux autres conciles réunis pour combattre les hérésies, qui se produisaient dès lors au sein de l'Eglise bouddhique, fixèrent définitivement les écritures canoniques et les partagèrent en trois classes, qu'on appelle la Triple corbeille. D'autres savants soutiennent que la tradition orale a seule conservé les discours et les enseignements du Bouddha et de ses disciples, jusqu'à l'année 80 avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire pendant près de cinq cents ans. D'après M. Vassilief, les plus anciennes inscriptions trouvées dans l'Inde sont celles du roi Açoka, contemporain d'Antiochos le Grand; il ajoute que l'écriture fut probablement introduite par les Bouddhistes qui, en s'étendant à l'ouest de Magadha, furent les premiers à faire connaissance avec l'écriture grecque à Bactra. Si cette opinion était admise, elle jetterait beaucoup d'incertitude, non seulement sur les commencements du

VOYELLES (isolées ou initiales)

Longues..... आ à ई i ऊ ū ऋ rī ए li

Diphthongues... ए ^é ऐ ^{ai} ओ ^o औ ^{au}

VOYÈLLES (associées à d'autres lettres)

T a f i f i u u o ai f o f au

SOURDES		SONORES		NASALES
fortes	aspirées	douces	aspirées	

Gutturales..... क ka ख kha ग ga घ gha ङ nga

Palatales..... च ca क cha ज ja कृ jha ञ gna

Linguales..... ट ta ठ tha ड da ढ dha ण na

Dentales..... त ta थ tha द da ध dha न na

Labiales..... प pa फ pha ब ba भ bha म ma

Semi-voyelles

य ya र ra ल la व va

Sifflantes

श षा स

Aspirée

ha

Double

⚔ lla (inusitée)

Signes euphoniques

: émission de voix • résonnance nasale repos

Punctuation

§ apostrophe | virgule || fin de phrase

Bouddhisme, mais sur la plupart des ouvrages brahmaniques. Elle expliquerait en même temps le silence des auteurs grecs sur la littérature de l'Inde. Les savants ne sont pas d'accord sur l'origine de l'écriture sanskrite; quelques-uns la font venir de Babylone, mais ce qui est généralement admis c'est que cette écriture n'a été employée qu'à une époque relativement récente. Les Indiens la nomment Dévanagari, c'est-à-dire l'écriture des Dieux. Elle est aussi compliquée que la langue elle-même; elle rend toutes les nuances de la prononciation, nuances tellement délicates qu'il nous serait fort difficile de les saisir et tout à fait impossible de les rendre par les signes de notre alphabet.

L'emploi tardif de l'écriture en Inde forme un contraste singulier avec la haute antiquité des hiéroglyphes en Égypte. Aux siècles les plus lointains que puisse atteindre l'histoire, l'Égypte traduisait sa pensée en symboles gravés sur la pierre, l'Inde chantait la sienne en paroles rythmées. Le texte des hymnes védiques se conservait dans la mémoire par la prosodie et se transmettait de génération en génération. Ce contraste se poursuit entre les deux grandes civilisations théocratiques, si rapprochées d'ailleurs par les conceptions religieuses et les formes sociales. L'Égypte est muette comme un Sphinx, mais elle a une langue visible qui s'adresse aux yeux. Dans l'architecture et les arts plastiques elle devance tous les autres peuples et n'est surpassée que par la Grèce. L'Inde a une poésie, qui n'atteint pas l'austère grandeur de la poésie hébraïque, mais dont on peut admirer l'abondance et l'éclat; une philosophie subtile et profonde et une grammaire aussi parfaite que sa langue. Mais ce n'est que très tard qu'elle aborda les arts plastiques. Ses monuments, qu'on croyait autrefois si anciens, sont tous postérieurs à l'expédition d'Alexandre. Il n'est jamais question de temples ni dans les Védas ni dans le Code de Manou. Les rois avaient des palais qu'on trouve décrits dans les épopées et qui paraissent avoir été décorés avec beaucoup de luxe, mais il n'en reste pas de ruines; il est probable qu'ils étaient construits en bois. Les maisons et même les murailles des villes *étaient en bois*, comme l'atteste la description de Palimbothra faite par Mégasthènes et conservée par Strabon. Les premiers

monuments en pierres furent élevés par les Bouddhistes vers le temps de Tchandragoutpa, le Sandrocottos des Grecs, contemporain de Séleucos Nicator, et surtout sous le règne de son petit fils Açoka. Ce roi est célèbre dans les traditions bouddhiques, qui lui attribuent la construction de quatre-vingt-quatre mille temples pour renfermer les reliques du Bouddha et des saints. Les rois bouddhistes élevèrent aussi des monastères pour les prêtres et les prêtresses, des hôpitaux pour les personnes malades et même pour les animaux.

Quand les auteurs bouddhistes nous racontent que le jeune Siddhartha fut présenté par son père dans les temples et que les images des Dieux se levèrent à son aspect, il est probable que ces auteurs transportent au passé des usages qui existaient de leur temps, et qui avaient été introduits par la religion nouvelle. Sans doute la peinture et la sculpture ont dû être employées à la décoration des palais dès l'époque brahmanique, mais il n'y avait pas plus d'images divines qu'il n'y avait de temples. Le code de Manou dit même que les familles sont dégradées par l'exercice des arts ; tandis que le Bouddha promet de grandes récompenses spirituelles à ceux qui reproduisent ses images, comme à ceux qui écrivent et répandent ses sermons : « Celui qui, selon sa capacité, fait une image ou met par écrit des sermons ne renaîtra jamais dans l'enfer. Il ne reviendra à la vie que dans l'enceinte de ce monde. Il n'aura pas pour mère une esclave, il ne renaîtra pas comme femme, il n'aura pas de difformité, il possèdera d'abondantes richesses, puis il renaîtra dans le ciel avec mille femmes célestes. » Le roi Açoka, dans les quatre-vingt-quatre mille temples qu'il fit construire, plaça autant d'images du Bouddha « dont les yeux furent terminés tous au même moment ». Quoique le Bouddha fût mort depuis 221 ans, on était sûr de la ressemblance de ces images, car le roi des serpents, qui vivait depuis des milliers d'années et qui avait vu le Bouddha, en prit la forme à la prière d'Açoka, pour servir de modèle aux artistes.

D'après les chroniques singhalaises, le roi de Ceylan, Patissa, initié au Bouddhisme par les missionnaires d'Açoka, fit bâtir plusieurs temples où étaient représentés tous les évé-

ments de la vie du Bouddha. L'île de Ceylan avait été jusqu'alors au pouvoir des Diables, qui furent chassés par l'éclat de la religion nouvelle, « comme les ombres de la nuit par les rayons du soleil ». Açoka offrit à son allié de précieuses reliques du Bouddha et une branche de l'arbre sacré de l'intelligence, qui fut plantée en terre et y prit aussitôt racine. On raconta bientôt que le Bouddha lui-même, au temps de sa dernière incarnation, était venu à travers les airs dans l'île de Ceylan, où il avait laissé l'empreinte de son pied. Le Bouddhisme s'établit sans peine à Ceylan et s'y maintint comme dans une citadelle après avoir été expulsé de l'Inde par les Brahmanes. On place cette expulsion vers le VII^e siècle de l'ère chrétienne ; ainsi, pendant près de mille ans, le Brahmanisme et le Bouddhisme avaient vécu côte à côte sur le sol de l'Inde. Des compromis s'étaient établis entre la vieille religion et la nouvelle ; on avait fait du Bouddha une incarnation de Vishnou. C'est à cette période que se rapportent les monuments les plus importants de l'Inde : « On distingue, dans l'Indostan, dit Bâtissier, plusieurs systèmes de constructions : les unes sont pratiquées dans les montagnes et offrent de véritables souterrains ; d'autres sont taillées à ciel ouvert dans ces montagnes, et doivent être considérées comme de véritables édifices monolithes. Enfin il y a des pagodes bâties avec des matériaux rapportés et reliés entre eux. Il se trouve que la classification que nous venons de faire des monuments de l'Indostan, en raison de la manière dont ils sont exécutés, est aussi une classification chronologique ; de sorte qu'on peut considérer les grottes comme les temples indous les plus anciens. Ainsi les cavernes d'Eléphanta, d'Elora, de Salsette et de Carli, se rapportent au culte de Siva, coexistant avec celui de Bouddha. A Maivalipouram, nous voyons le culte de Bouddha associé à celui de Vishnou. Les pagodes pyramidales sont plus récentes et appartiennent à plusieurs âges. »

Les monuments de l'Inde sont généralement surchargés de sculptures qui dissimulent les grandes lignes architecturales sous la profusion des détails, comme dans la poésie indienne la pensée est étouffée sous le luxe des comparaisons et des *images*. Autant cette poésie exubérante est inférieure à l'aus-

tère simplicité de la Bible hébraïque, autant l'architecture et la sculpture de l'Inde sont au-dessous du grand style de l'art égyptien. Je ne parle pas de la Grèce, avec laquelle aucune comparaison n'est possible. Les Indiens, quand ils représentent la forme humaine, ont des intentions de mouvement, mais ils n'ont ni la recherche des proportions comme les Egyptiens, ni le sentiment pittoresque de la vie et de la réalité comme les Chinois. Dans les sujets empruntés à la mythologie, quoiqu'on trouve quelquefois des têtes d'animaux sur des corps humains, ces associations sont beaucoup plus rares qu'en Égypte, mais les conceptions théologiques de l'Inde se traduisent par un symbolisme encore plus monstrueux ; les Dieux ont plusieurs têtes et plusieurs paires de bras. Ce serait sortir des limites de cet ouvrage que de décrire ou de reproduire par la gravure les monuments de l'art indien, puisqu'ils n'appartiennent pas à l'histoire de l'art antique et sont par conséquent en dehors de notre programme. Par la même raison, nous n'avons pas à suivre les destinées du Bouddhisme et ses transformations dans les pays où il s'est répandu après avoir été chassé du pays qui avait été son berceau.

Cette expulsion doit être attribuée à des causes politiques plutôt qu'à une opposition de doctrines. Les Brahmanes pouvaient adopter le Bouddha comme ils acceptaient Siva ; il n'y a qu'une différence plus apparente que réelle entre l'Athéisme et le Panthéisme, entre l'Être absolu et le non-être, entre l'anéantissement de l'âme et son absorption dans le grand Tout. L'Église bouddhique, tout en maintenant dans son sein l'unité du dogme, comme le prouve la réunion fréquente de ses conciles, pratiquait à l'égard des autres religions une tolérance absolue, et les rois bouddhistes n'ont jamais déployé le zèle persécuteur des empereurs chrétiens. Mais, en remplaçant le sacerdoce héréditaire par un clergé monacal recruté dans toutes les castes, le Bouddhisme sapait les bases de l'ordre social, tel que l'entendaient les Brahmanes. Le Mahawansee raconte que le roi Açoka, après sa conversion au Bouddhisme, cessa de distribuer des aumônes aux soixante mille imposteurs qu'il nourrissait auparavant et réserva ses largesses aux prêtres du Bouddha. Ces imposteurs, qui sont évidemment les Brah-

manes, ne pouvaient se résigner à perdre leur principale ressource ; une guerre religieuse s'engagea et se poursuivit pendant plusieurs siècles. Les traditions anciennes reprirent le dessus et le nouveau culte fut chassé du continent indien. Mais il se maintint dans l'île de Ceylan et s'étendit successivement dans toutes les contrées situées au delà du Gange et au nord de l'Himalaya. Il domine encore aujourd'hui dans l'Indo-Chine, le Thibet, la Mongolie, la Chine et le Japon. Le nom de Bouddha est devenu Fo en Chine, et Phot chez les Siamois : « Fo, dit l'encyclopédiste chinois Ma-Touan-Lin, est un mot étranger qui signifie la connaissance absolue, l'intelligent par excellence ». Çakya est devenu, au Japon, Chaca ou Xaca. Çramana Gautama est devenu, dans le royaume de Siam, Çamana-Khodom. La philologie moderne a montré que ces noms, qui avaient fait d'abord supposer des cultes différents, ont une origine identique, représentent un même personnage et appartiennent à une même religion. Cette religion est celle qui compte aujourd'hui le plus de fidèles. C'est celle aussi qui possède le clergé le plus puissant et le plus nombreux, qui admet le plus de miracles et qui attache le plus d'importance aux pratiques dévotives ; ce qui prouve que l'athéisme ne préserve pas du règne des prêtres, et que le néant offert comme récompense aux vertus humaines n'empêche pas la superstition.

LIVRE VI

LES MÉDES ET LES PERSES

CHAPITRE PREMIER

Les Iraniens. — Zoroastre.

On nomme Iraniens les peuples de la famille des Aryas qui ont occupé la vaste région comprise, du Nord au Sud entre la mer Caspienne, l'Oxos et la mer Erythrée, de l'Est à l'Ouest entre le bassin du Tigre et celui de l'Indos. Le nom d'Iran n'est qu'une altération du nom d'Aryane, demeure des Aryas. Le territoire de l'Iran est cinq fois grand comme la France, mais il y a des parties inhabitables, au Sud le plateau aride de la Gedrosie, au Nord-Est, dans le voisinage de la mer d'Aral, les steppes sablonneuses du Touran, au centre, le Grand désert salé. Dans les parties fertiles, la Perse, la Médie, la Bactriane, habitaient des populations différentes, mais se rattachant probablement à une origine commune, puisqu'elles avaient la même religion et parlaient à peu près la même langue. De cette religion et de cette langue il ne reste qu'un seul monument, le Zend Avesta, dernier débris des livres sacrés que l'antiquité attribuait à Zoroastre. A l'époque de la conquête musulmane, presque tous les habitants de la Perse ayant été convertis à l'Islamisme, ceux qui restaient fidèles à la religion nationale se retirèrent dans la presqu'île de Guzerate, sur la côte occidentale de l'Inde. Encore aujourd'hui, ces derniers représentants de la nationalité iranienne, qu'on nomme Parsis, Guèbres, adorateurs du feu, vivent au milieu des Hindous comme

les Juifs au milieu des chrétiens. Au dernier siècle un jeune Français, Anquetil Duperron, pauvre, sans appui, mais soutenu par l'amour de la science, entreprit le voyage de l'Inde pour se procurer le Zend Avesta. Il en rapporta un exemplaire à Paris et en publia une traduction d'après une version en persan moderne. De nos jours, Eugène Burnouf parvint à déchiffrer le texte original et fit connaître l'étroite parenté de la langue du Zend Avesta avec le sanskrit. Enfin, la découverte des inscriptions cunéiformes de Dareios et de Xerxès, en confirmant les vues de Burnouf, a établi la place des Iraniens dans la famille indo-européenne.

Le Zend Avesta, dont les Guèbres n'ont conservé qu'une petite partie, était écrit dans une langue sœur du sanskrit, qu'on nomme la langue zende, désignation assez mal choisie, car Zend Avesta signifie commentaire sur l'Avesta, c'est-à-dire sur la loi. La langue des inscriptions achéménides se rapproche beaucoup de celle de l'Avesta, mais n'est pas exactement la même. Les livres qui nous sont parvenus dans le texte original sont le Vendidad, le Vispered et l'Yasna; il y a en outre, cinq hymnes, ou Gâthas, dans un dialecte qui paraît la forme la plus ancienne du Zend. Le Boundehesch et quelques recueils de prières sont écrits dans la langue pehlvie, qui était parlée en Perse du temps des rois Sassanides. C'est ainsi qu'une partie de la Bible nous est parvenue en hébreu, le reste en grec. Aujourd'hui, le Pehlvi est devenu à son tour une langue morte, et le dialecte des Parsis est sorti de sa décomposition. Comme toutes les littératures sacerdotales, l'Avesta a été remanié à plusieurs époques. Il y a des interpolations dans les livres zends comme dans les livres pehlvis. Le Mazdéisme, c'est-à-dire la religion des Iraniens, est connu dans son ensemble et dans ses traits généraux, mais il n'est pas facile de suivre exactement les transformations qu'il a subies à travers les siècles. Comme les religions de l'Inde et de l'Europe, le Mazdéisme dérive des croyances communes aux Aryas primitifs, mais la manière particulière dont ces croyances ont été modifiées par les Iraniens peut tenir en partie à l'influence des populations sémitiques, touraniennes et couschites qui vivaient dans le voisinage ou sur le territoire même de l'Iran.

Tandis que le Polythéisme, qui est la religion naturelle des races indo-européennes, était absorbé dans l'Inde par l'unité complexe du Panthéisme, les Iraniens lui faisaient subir une transformation toute différente. Les luttes dont la nature est le théâtre, les combats d'Indra contre Vritra, du ciel bleu contre l'orage, sont un des thèmes les plus familiers à la poésie védique. L'Hellénisme tira de ces scènes atmosphériques une conception plus générale : la victoire des Olympiens sur les Titans représente le triomphe des lois modératrices sur les puissances tumultueuses qui troublaient l'harmonie universelle. Mais les Grecs s'arrêtèrent devant la beauté du monde. Sous ce voile éclatant, les Iraniens virent le désordre, et dédoublant l'œuvre créatrice, rapportèrent les effets contraires à deux principes ennemis, Ormuzd et Ahriman, la lumière et les ténèbres, le bien et le mal. Par un singulier accident de langage, tandis que le mot Déva, qui garde en sanskrit le sens étymologique de lumière, est appliqué aux Dieux par les Aryas de l'Inde, les Iraniens, ayant perdu cette étymologie, désignent les Diables par le mot Daevas. Réciproquement, le mot Asoura, autre nom divin qui finit par prendre en Inde le sens de puissance malfaisante, est resté chez les Iraniens le nom du bon principe, Ahura-Mazda, c'est-à-dire le Seigneur sage. C'est le nom donné au Dieu suprême dans les inscriptions des rois Achéménides. Hérodote l'appelle Zeus, selon l'habitude qu'avaient les Grecs de remplacer les noms des Dieux étrangers par ceux des divinités correspondantes du panthéon hellénique : « Les Perses, dit-il, ont coutume d'immoler des victimes à Zeus sur le sommet des montagnes, et par Zeus ils entendent toute la voûte du ciel. » Le premier auteur grec où le grand Dieu des Iraniens soit appelé de son vrai nom est Platon, qui parle de la magie de Zoroastre, fils d'Oromazès.

La question du mal sous sa double forme, la douleur et le péché, reçoit dans le Mazdéisme une solution plus hardie que dans aucune autre religion. Le Monothéisme juif ne peut tenir compte du mal physique, puisqu'il considère la création comme une œuvre divine. Le second Isaïe, dans l'allocution qu'il adresse à Kyros, combat la doctrine mazdéenne qui dédoublait

l'œuvre créatrice : « Je suis Iahweh, et il n'y en a pas d'autres, formant la lumière et les ténèbres, faisant la paix et créant le mal ; je suis Iahweh, auteur de toutes les choses. » La fable édenique, tout en expliquant le mal moral par la désobéissance de l'homme, laisse de côté le problème, bien autrement difficile, du mal physique. Ce qui accuse la Providence, ce n'est pas le péché, puisqu'il est notre ouvrage ; ce n'est pas même la douleur de l'homme, qui n'est qu'une épreuve, comme disaient les Grecs, c'est la souffrance des êtres inconscients et impeccables, des animaux et des enfants. Avant qu'il y eût des hommes sur la terre, la vie s'entretenait comme aujourd'hui par une série de meurtres ; il y avait déjà des dents aiguës et des griffes acérées qui s'enfonçaient dans les chairs saignantes : qui osera dire que cela est un bien ? Les religions orientales, le Panthéisme brahmanique et le Bouddhisme, ont essayé de trancher la question de la douleur par l'hypothèse des métempsycoses. Il n'y a plus de souffrance imméritée, et nul n'a le droit d'accuser l'indifférente nature, si chaque être expie les fautes commises dans des existences antérieures. Mais la métempsycose sans mémoire n'absout pas la justice divine. L'homme qui souffre dans cette vie ne sait pas quel crime il a commis avant de naître, et apparemment le mouton ne sait pas davantage comment il a mérité d'être mangé. Dans le Mazdéisme, le bon principe n'étant pas tout-puissant, il n'y a rien à lui reprocher. Il combat le mal, c'est tout ce qu'il peut faire. Que l'homme prenne part à cette lutte, pour hâter la victoire du bien et l'anéantissement du Diable, ou peut-être sa conversion.

Plutarque, dans son traité d'Isis et Osiris, oppose le système dualiste à la fable homérique des deux tonneaux où Zeus puise alternativement les biens et les maux de la vie, puis il résume ainsi les principaux traits de la doctrine zoroastrienne : « Si rien ne peut se produire sans cause et si le bien ne peut être la cause du mal, il faut admettre un principe particulier pour le mal de même que pour le bien. C'est l'opinion de beaucoup de gens très sages. Ils pensent qu'il y a deux Dieux contraires dont l'un produit les biens, l'autre les maux ; ils appellent Dieu le bon principe et Démon le mauvais. Telle était la doctrine

du mage Zoroastre, qu'on dit antérieur de cinq mille ans à la guerre de Troie. Il nommait l'un Oromazès, l'autre Areimanios, et il disait qu'entre les choses sensibles c'était à la lumière que l'un ressemblait le plus, l'autre au contraire à l'obscurité et à l'ignorance, et que Mithrès était entre les deux, c'est pourquoi les Perses appellent Mithrès l'intermédiaire. Il institua des sacrifices, à l'un pour demander les biens et en rendre grâces, à l'autre pour détourner les maux et les conjurer. On pile donc dans un mortier une certaine herbe appelé Omômi, en invoquant Hadès et l'obscurité ; on y mêle le sang d'un loup immolé et on jette le mélange dans un endroit inaccessible aux rayons du soleil. Car ils croient que parmi les plantes, les unes appartiennent au bon Dieu, les autres au méchant Démon. De même parmi les animaux, les chiens, les oiseaux, les hérissons terrestres sont au bon, les aquatiques au mauvais et ils regardent comme un bonheur d'en tuer le plus possible. Ils racontent beaucoup de fables sur les Dieux ; ils disent par exemple que Oromazès est né de la plus pure lumière, Areimanios des ténèbres, et qu'ils se font la guerre. L'un a fait six Dieux, auteurs de la bienveillance, de la vérité, de la bonne loi, de la sagesse, de la richesse et des plaisirs honnêtes ; l'autre en produit un nombre égal et en opposition aux premiers. Puis Oromazès s'étant augmenté trois fois s'éloigna du soleil autant que le soleil est distant de la terre et orna le ciel d'étoiles, plaçant à leur tête, comme gardien et veilleur, l'astre Sirios. Et ayant fait vingt-quatre autres Dieux il les mit dans un œuf ; mais ceux qui naquirent en même nombre d'Areimanios ayant percé l'œuf, les maux furent mêlés avec les biens. Un temps viendra cependant où Areimanios après avoir amené la peste et la famine, sera détruit et disparaîtra. La terre sera plate et unie, et il y aura une même vie, un même gouvernement et une même langue parmi les hommes. Théopompe dit aussi que, selon les Mages, chacun de ces Dieux est trois mille ans vainqueur et trois mille ans vaincu, et qu'ils passent ensuite trois mille ans à se faire la guerre, l'un détruisant les œuvres de l'autre, mais, qu'à la fin Hadès sera délaissé, les hommes seront heureux, n'auront plus besoin de nourriture et n'auront plus d'ombre. »

Dans le Polythéisme des Aryas primitifs, la hiérarchie était vague et flottante. Cette indécision, qui a persisté en Inde pendant la période védique, a laissé des traces dans la mythologie des Iraniens comme dans celle des Grecs. Quoique Ahura-Mazda soit le Dieu suprême, il invoque quelquefois l'appui des autres Dieux. Mais par une réaction naturelle de la politique sur la religion, la cour céleste ressembla de plus en plus à la cour des rois de Perse. Ahura-Mazda devint un roi féodal gouvernant le monde par ses ministres. Mithra, qui était d'abord son égal, devint sa créature. Autour du trône royal sont groupés les archanges ou Amshaspents, princes des sphères célestes, ayant sous leurs ordres les anges, ou Izeds. Au-dessous s'échelonne toute une armée de fonctionnaires divins, les Ferouers, types immortels des êtres vivants. On peut les comparer aux Génies de la religion romaine. La hiérarchie infernale est calquée sur la hiérarchie céleste. Le mauvais esprit, Angra Mainyu, en persan Ahriman, répond à Spenta Mainyu, un des noms d'Ormuzd. Aux anges et aux archanges sont opposés symétriquement les Diables, Daevas, et les archidiabls, Darvends. Il y a même des diabls, les Pairikas, ou Périss. Il y a des animaux sacrés, comme le chien, et des animaux diaboliques, comme les reptiles et les fourmis, qu'il est méritoire de tuer. Quand aux hommes, ils peuvent s'enrôler dans l'une ou dans l'autre des armées ennemies, mais après la mort, ceux qui ont fait un mauvais choix, quand ils passeront sur le pont Cinvat, tomberont dans l'enfer d'Ahriman, tandis que les bons entreront sans peine au paradis d'Ormuzd.

La législation mazdéenne se rattache au nom de Zoroastre comme la législation brahmanique à celui de Manou. Zoroastre et Manou sont des révélateurs mythologiques et n'appartiennent pas plus l'un que l'autre à l'histoire. A la naissance de zoroastre, Ormuzd, craignant que le héros nouveau-né n'embrasse pas son parti, invoque la Déesse Anâhita : « Il offrit un sacrifice à Ardivi Sûtra Anâhita, lui, le Créateur, Ahura Mazda ; offrit le Haoma, le Myazda, le Baresma, les saintes paroles, et la supplia, disant : ô Déesse sublime, puissante, immaculée, accorde-moi cette grâce : que je puisse entraîner le fils de Pourushasana, le saint Zarathustra, à penser selon la loi, à

parler selon la loi, à travailler selon la loi ! Ardvî Sûra Anâ-hita accorda cette grâce à celui qui lui offrait des libations, des sacrifices et des prières » (Yast V, 18). Zoroastre prend le parti d'Ormuzd. Les ennemis sortent de l'enfer pour le tuer et s'enfuient épouvantés. Il lance contre Ahriman, leur chef, des pierres grosses comme des maisons, mais son arme la plus puissante c'est la Parole sainte, le Verbe divin, Honover. « Chaque Dieu de la tempête, dont la voix descend sur la terre, peut devenir, dit M. Darmsteter, un messenger divin, un législateur comme Zarathustra. Il n'est pas le seul prophète dont parle l'Avesta : Gayô Maratan, Yima, l'oiseau Karsiptan, malgré la différence des noms, des formes, des fonctions, sont comme Zarathustra, des champions divins dans la lutte pour la lumière, ils connaissent la loi comme lui... De même qu'il a, pendant sa vie, écrasé Angra Mainyu par ses enchantements, il l'écrasera à la fin des temps par la main d'un fils qui naîtra de lui. » Ce fils posthume de Zoroastre, le victorieux Saoshyant (Soshios), viendra des régions inférieures pour affranchir le monde de la corruption et de la pourriture, et les morts ressusciteront pour la vie éternelle.

Par suite d'une tendance qu'on nomme l'Evhémérisme, mais qui a existé dans toutes les religions bien avant Evhémère, on a fait passer Zoroastre de la mythologie dans l'histoire, mais ceux qui l'ont représenté comme un personnage réel ne s'accordent ni sur le temps ni sur le pays où il aurait vécu. Pline dit qu'Eudoxe et Aristote le plaçaient six mille ans avant la mort de Platon ; la plupart des traditions le font naître en Médie, mais Ctésias et Justin en font un roi de Bactriane. Selon Ammien Marcellin, la magie des Chaldéens a été perfectionnée par Zoroastre et par le roi Hystaspès père de Darius. Les légendes persanes le font prêcher à la cour d'un roi de Bactriane nommé Vistaspa ou Goustap, qui se convertit en voyant ses miracles. Pour les Musulmans, Zoroastre est un fondateur de religion comme Mahomet ; pour la plupart des savants modernes, c'est un réformateur comme Luther et Calvin. On a même attribué la séparation des Indiens et des Iraniens à une guerre de religion provoquée par cette réforme. M. Darmsteter n'admet pas ce système fondé principalement

sur l'emploi d'un même mot pour signifier les Dieux dans le Vêda et les Diables dans l'Avesta. Selon lui, le Dualisme de l'Iran n'est pas plus une réforme du Panthéisme de l'Inde que la langue zende n'est une réforme de la langue sanskrite ; ce sont deux fleuves divergents sortis d'une source commune. Les passages de l'Avesta où l'ascétisme est condamné lui paraissent des interpolations dirigées contre les doctrines manichéennes. On pourrait, ce me semble, les faire remonter plus haut, vers le temps du roi Açoka, et y voir une protestation contre le Bouddhisme qui s'était répandu à cette époque dans la Bactriane.

Les textes de l'Avesta doivent être considérés, selon M. Darmsteter, comme l'œuvre collective et successive des Mages qui formaient la caste sacerdotale en Médie ; ils ont été écrits dans la langue des Mèdes, par les prêtres de Ragha et de l'Atropatène, pays où la tradition a placé le berceau de Zoroastre. Quand la suprématie politique passa des Mèdes aux Perses, les Mages gardèrent la suprématie religieuse, de même qu'après la chute de l'empire d'Occident les conquérants barbares reconnurent, dans ce qui touchait à la religion, l'autorité du clergé gallo-romain. Les Mages n'étaient pas aimés, mais eux seuls pouvaient offrir les sacrifices selon les rites, ils possédaient seuls les formules d'incantation. La différence entre les prêtres et le reste du peuple consistait surtout dans des observances parfois très gênantes, mais qui n'étaient que des conséquences extrêmes des principes de la religion. Les éléments sont des créations d'Ormuzd ; l'eau, la terre, le feu, seraient souillés par le contact d'un cadavre, car la mort est l'œuvre d'Ahriman. Les mages regardaient comme une impiété de brûler les corps ou même de les ensevelir ; on les exposait dans des tours appelées *dakhmas*, où ils étaient mangés par les oiseaux de proie. Il n'était pas permis de souffler le feu avec la bouche, car l'haleine était impure, ni de cracher dans les fleuves ou dans la mer, de peur de souiller la pureté de l'eau, et quand le mage Tiridate, frère du roi Vologèse, rendit visite à Néron, il fit un immense détour le long des côtes pour ne pas traverser la mer. Un mage avait grand soin d'éviter qu'un de ses cheveux ne tombât sur le sol, car cela eût souillé la pureté de la terre.

Ce fanatisme de pureté n'empêchait pas les mages de pratiquer systématiquement l'inceste entre le frère et la sœur et même entre le fils et la mère, si toutefois on peut s'en rapporter sur ce point au témoignage de Ctésias et de Strabon.

La législation tient très peu de place dans ce qui nous reste de l'Avesta, et la disproportion des délits et des peines aurait indigné Beccaria. L'homicide est puni de quatre-vingt-dix coups de fouet, tandis qu'il en faut deux cents pour expier le crime d'avoir donné de mauvaise nourriture à un chien de berger, huit cents si on le tue, et de plus on va dans l'enfer. Le Vendidad est un code de purification ; de toutes les souillures dont il faut se purifier, la plus grave est le contact d'un cadavre. On trouve des traces de cette idée dans les autres religions indo-européennes ; peut-être de violentes épidémies avaient-elles fait croire que la mort était contagieuse. Mais nulle part cette crainte de la contagion n'a été poussée aussi loin que dans le Mazdéisme. La maison d'un mort est pendant trois jours au pouvoir d'un Démon dont la présence menace les vivants. La femme qui accouche d'un enfant mort est impure, car son sein a renfermé un cadavre. Elle n'a pas le droit de boire de l'eau, à moins d'être en danger de mort, et dans ce cas, il faut que la souillure de l'eau soit expiée. Toute maladie est une souillure, et pour la chasser, rien ne vaut les exorcismes : « Si plusieurs médecins se présentent, ô saint Zarathustra, l'un qui soigne avec des couteaux, l'autre avec des plantes, un autre avec la sainte parole, c'est celui-ci qui chassera seul la maladie du corps. » Les incantations ont précédé la médecine comme les horoscopes ont précédé l'astronomie. La magie, ou science des mages, pénétra en Grèce et à Rome avec l'astrologie des Chaldéens. Ainsi que toutes les déviations religieuses, la magie a été l'œuvre du sacerdoce, et on pourrait dire, en empruntant au Mazdéisme sa langue mythologique : Aussitôt qu'Ormuzd eut créé la religion pour servir de sanction à la morale, Ahriman créa les prêtres pour remplacer la morale par des pratiques superstitieuses et corrompre la religion en l'exploitant à leur profit.

CHAPITRE II

L'Empire Mède.

Les tribus Iraniennes, rapprochées par la communauté d'origine et par l'affinité des religions et des langues, mais séparées en plusieurs groupes par des territoires déserts, n'arrivèrent que tardivement à l'unité politique. Justin parle d'un ancien royaume de Bactriane, dont le roi Zoroastre, inventeur de la magie, de la physique et de l'astronomie, aurait été vaincu et tué par Ninus, fondateur de l'empire d'Assyrie. Les Mèdes et les Perses furent pendant très longtemps soumis aux rois de Ninive qui, après la conquête du royaume d'Israël, transportèrent en Palestine des Cuthéens enlevés en Médie et en Perse, pour remplacer les Israélites transportés en Perse et en Médie. Ces échanges de populations, que les Assyriens pratiquaient sur une très grande échelle, expliquent peut-être en partie certains points de ressemblance entre la religion des Juifs et celle des Iraniens. On ne sait pas à quelle époque les Mèdes s'affranchirent du joug de l'Assyrie. La révolte d'Arbakès contre Sardanapale est regardée comme une légende ; on a même contesté l'exactitude du récit d'Hérodote sur la fondation de l'empire Mède par Dèïokès ; M. Grote trouve à ce récit une couleur trop grecque, mais il ne semble pas qu'il y ait là une raison suffisante pour le rejeter entièrement.

« Les Assyriens dominaient la Haute Asie depuis cinq cent vingt ans lorsque les Mèdes commencèrent les premiers à se révolter. En combattant pour la liberté contre les Assyriens, ils s'aguerrirent et parvinrent à s'affranchir de la servitude. Les autres nations les imitèrent. Tous les peuples de ce continent furent d'abord indépendants ; voici comment ils tombèrent au pouvoir d'un maître. Il y avait parmi les Mèdes un habile homme nommé Dèïokès, fils de Phraortès. Ce Dèïokès, désirant la tyrannie, s'y prit ainsi pour y parvenir. Les Mèdes vivaient dispersés en bourgades. Dèïokès, considéré depuis

longtemps dans la sienne, montrait un grand zèle pour la justice, sachant qu'il y avait beaucoup de désordre dans toute la Médie, et que l'iniquité est odieuse aux hommes justes. Les habitants de son village, voyant ses manières, le choisirent pour leur juge, et comme il était ambitieux du pouvoir, il se montrait droit et juste. Il s'attira ainsi de grands éloges de la part des citoyens, et les habitants des autres cantons, opprimés jusque-là par d'injustes sentences, apprenant que Dèïokès jugeait seul selon le droit, accouraient avec plaisir vers lui pour se faire juger, et ne voulaient plus s'adresser à d'autres.

« La foule des clients augmentait tous les jours, à cause de l'opinion qu'on avait de son équité. Quant il vit que tout reposait sur lui, il ne voulut plus s'asseoir là où il siégeait auparavant et déclara qu'il ne rendrait plus de jugements, qu'il se faisait tort à lui-même en négligeant ses affaires pour employer la journée à aplanir les différends des autres. Le brigandage et le désordre revinrent donc plus que jamais dans les cantons. Les Mèdes s'assemblèrent et délibérèrent sur ce qu'il convenait de faire. Ce furent, à ce que je pense, les amis de Dèïokès qui tinrent les plus beaux discours. « Nous ne pouvons plus, dans ces conditions, habiter le pays. Voyons, qu'il y ait un roi parmi nous, l'ordre s'établira, nous retournerons à nos affaires et nous ne serons plus troublés par l'anarchie. » Ils se persuadèrent ainsi qu'il fallait se donner un roi. On se consulta aussitôt sur le choix à faire. De tous les côtés on proposa Dèïokès, on chanta ses louanges et il réunit tous les suffrages. Il ordonna qu'on lui bâtît une demeure digne de la royauté, et qu'on lui donnât des gardes du corps. Les Mèdes obéirent : ils lui construisirent, à l'endroit qu'il désigna, un édifice vaste et fortifié, et lui laissèrent choisir parmi eux des satellites à son gré.

« Dès qu'il se vit au pouvoir, il força les Mèdes à élever une ville, à l'orner et à la fortifier, sans s'inquiéter des autres places. Dociles à ses ordres, les Mèdes construisirent la ville qu'on nomme Échatane, avec de grandes et fortes murailles s'enveloppant l'une l'autre, de manière que chaque enceinte dépasse l'enceinte inférieure seulement de la hauteur des créneaux ; disposition favorisée par l'assiette du lieu, qui s'élève

en colline. Il y avait en tout sept enceintes, et dans la dernière étaient le palais et les trésors du roi. Le circuit de la plus grande égale à peu près celui d'Athènes. Les créneaux de la première sont peints en blanc, ceux de la seconde en noir, ceux de la troisième en pourpre, ceux de la quatrième en bleu, ceux de la cinquième en vermillon ; quant aux deux dernières, les créneaux de l'une sont argentés, ceux de l'autre dorés. Ayant construit et fortifié sa maison, Dèïokès ordonna au peuple d'habiter à l'entour, et il établit le premier cette règle que nul n'entrerait chez le roi, que tout se ferait par des messagers, sans que personne pût voir le roi, car il eût été indécent de rire et de cracher en sa présence. Son but était d'empêcher des hommes braves et forts, qui avaient été ses compagnons et ses égaux, de l'outrager et de lui dresser des embûches ; en se rendant invisible il passerait pour être d'une espèce différente. Quand il eut établi ces règlements et qu'il fut affermi dans la tyrannie, il se montra gardien sévère de la justice. Les procès lui étaient envoyés par écrit : il les jugeait et les renvoyait avec sa décision. Quant à la police, s'il apprenait que quelqu'un eût fait une violence, il le faisait venir et lui infligeait une peine proportionnée au délit, et pour cet effet, il avait dans tout le pays des inspecteurs et des agents. »

On peut reconnaître le nom de Dèïokès dans celui de Bet-Dayakhou, un des pays soumis vers 713 par Sargon, d'après les inscriptions assyriennes. Mais il n'est pas facile de concilier les documents assyriens avec les traditions des Mèdes recueillies par Hérodote. Ces traditions rapportent à Dèïokès la réunion des tribus Médiqes sous une seule autorité, et lui attribuent un règne paisible de cinquante-trois ans, précisément à l'époque de la grande puissance militaire des Assyriens sous la dynastie des Sargonides. Hérodote ajoute que Phraortès, fils et successeur de Dèïokès, après avoir soumis les Perses, puis plusieurs autres peuples de l'Asie, se crut assez fort pour attaquer Ninive, mais que les Assyriens, quoique réduits à leurs seules forces, car tous leurs alliés avaient secoué le joug, détruisirent l'armée de Phraortès qui périt dans cette expédition après un règne de vingt-deux ans (658-636). Son

filz Kyaxarès prépara une revanche et commença par donner aux Mèdes une meilleure organisation militaire. « Il fut le premier en Asie, dit Hérodote, à séparer les troupes en différents corps, les lanciers, les cavaliers, les archers ; car auparavant toutes les armes étaient confondues..... Après avoir soumis toute l'Asie au-dessus du fleuve Halys, il rassembla toutes les forces de son empire et marcha contre Ninive, résolu de venger son père par la destruction de cette ville. Après avoir vaincu les Assyriens en bataille rangée, il assiégeait déjà Ninive quand survint une grande armée de Scythes commandée par Madyès, fils de Protothyès. C'était en chassant d'Europe les Kimmériens qu'ils s'étaient jetés sur l'Asie ; la poursuite des fuyards les avait conduits jusqu'en Médie. Les Mèdes leur ayant livré bataille la perdirent avec l'empire de l'Asie » (634).

Les Scythes n'étaient pas venus comme auxiliaires de l'empire d'Assyrie, mais leur invasion en retarda la ruine. Pendant vingt-huit ans, selon Hérodote, ils pillèrent et ravagèrent l'Asie. Enfin Kyaxarès et les Mèdes invitèrent les principaux chefs à un banquet, les firent boire et les égorgèrent. Les Scythes privés de direction se dispersèrent ou furent massacrés. Les Mèdes recouvrèrent à la fois l'indépendance et la domination des pays qu'ils avaient possédés. Kyaxarès reprit ses projets contre Ninive qui fut prise et détruite de fond en comble. Joseph, dans un des deux passages où il fait allusion à la ruine de l'empire d'Assyrie, l'attribue aux Babyloniens et aux Mèdes ; Hérodote nomme seulement les Mèdes, et ne dit qu'un mot de la prise de Ninive en renvoyant pour les détails à son histoire d'Assyrie qui ne nous est pas parvenue. La date de cet événement est fixée par les uns à 625, par les autres à 606 avant l'ère chrétienne. Les savants ne s'accordent pas davantage sur l'époque de la guerre de Kyaxarès contre les Lydiens. Cette guerre s'étant terminée, selon Hérodote, par une éclipse de soleil, on a essayé d'en établir la date par des calculs astronomiques, mais plusieurs éclipses ont eu leurs partisans : Volney est pour 625, Larcher pour 597, d'autres pour 610, d'autres pour 603. Voici, d'après Hérodote à quelle occasion éclata la guerre entre les Lydiens et les Mèdes : « Des dissensions

avaient obligé une troupe de Scythes nomades à se retirer sur les terres de la Médie. Kyaxarès les reçut d'abord avec humanité, comme des suppliants, et même il conçut tant d'estime pour eux qu'il leur confia des enfants mèdes pour leur apprendre à parler la langue scythique et à tirer de l'arc. Au bout de quelque temps, ces Scythes prirent l'habitude d'aller à la chasse et de lui rapporter du gibier. Quelquefois cependant il leur arrivait de revenir les mains vides, et Kyaxarès, qui était d'un caractère violent, les accablait de reproches. Les Scythes, indignés d'un pareil traitement, résolurent de couper en morceaux un des enfants dont l'éducation leur était confiée, de le préparer comme ils avaient coutume d'apprêter le gibier, de le servir à Kyaxarès comme un produit de leur chasse, et de se retirer aussitôt à Sardes près du roi Alyattès, fils de Sadyattès. Ils mirent ce projet à exécution. Kyaxarès et ses convives mangèrent ce qui leur était servi, et les Scythes, après cette vengeance se rendirent comme suppliants chez Alyattès. Kyaxarès demanda qu'ils lui fussent livrés, et sur le refus d'Alyattès, une guerre s'alluma entre les Lydiens et les Mèdes. Pendant cinq ans, la victoire fut tantôt d'un côté tantôt de l'autre ; la sixième année il y eut une espèce de combat nocturne, car pendant que les deux armées combattaient, il arriva que le jour se changea tout à coup en nuit. Thalès de Milet avait prédit ce changement aux Ioniens et il en avait fixé le temps en l'année où il s'opéra. Les Lydiens et les Mèdes, voyant que la nuit avait pris la place du jour, cessèrent le combat et s'empressèrent de faire la paix. Les médiateurs furent Syennesis de Kilikie et Labynètos de Babylone. Pour confirmer le traité par un serment et un mariage, il engagèrent Alyattès à donner sa fille Aryénis à Astyagès fils de Kyaxarès. Les serments se font chez ces nations comme chez les Grecs, mais de plus on se fait des incisions aux bras et on lèche réciproquement le sang qui en découle. »

Kyaxarès mourut après avoir régné quarante ans et laissa le trône à son fils Astyagès (595). Après trente-cinq ans d'un règne assez paisible, Astyagès fut renversé par Kyros que nous appelons Cyrus, et l'empire des Mèdes fut remplacé par celui des Perses. Cette révolution a été entourée de circonstances

romanesques, et la légende de Kyros a servi de modèle plus tard à celle de Romulus et de Rémus. D'après cette légende Kyros était fils de Mandanè, fille d'Astyagès, et de Cambyès roi des Perses qui étaient alors vassaux des Mèdes. Averti par un songe que son petit-fils le détrônerait un jour, Astyagès ordonne à son ministre Harpagos de faire mourir l'enfant. Harpagos transmet l'ordre à un des bergers royaux, qui expose l'enfant dans les bois, où il est allaité par une chienne. D'après la religion mazdéenne, le chien est un animal sacré. Selon Hérodote, qui cherche une explication rationaliste, la femme du berger s'appelait Spaco, nom qui veut dire chienne dans la langue des Perses; comme elle venait justement de mettre au monde un enfant mort, elle persuade à son mari de l'exposer à la place du petit prince qu'elle adopte et qui grandit parmi les bergers. Justin s'en tient à la chienne, qui sans doute lui paraît aussi vraisemblable que la louve de Romulus. L'enfant, qui prit plus tard le nom de Kyros, montre une grande supériorité sur ses petits camarades qui, dans leurs jeux, le choisissent pour roi. Il prend son titre au sérieux et fait battre de verges le fils d'un grand personnage qui bravait son autorité. Appelé devant Astyagès, il répond fièrement qu'il a fait son métier de roi. Ses traits, son âge et les aveux du berger le font reconnaître de son grand-père; les mages déclarent que l'oracle est accompli par cette royauté exercée sur des enfants et qu'il n'y a plus de danger à craindre. Astyagès consent à épargner Kyros, mais irrité contre Harpagos qui lui a désobéi, il égorge son fils et le lui fait servir dans un festin. Harpagos dissimule sa colère, attend l'occasion de se venger, et lorsque Kyros, qui avait été renvoyé en Perse près de ses parents a atteint l'âge viril, il lui écrit une lettre qu'il cache dans le ventre d'un lièvre. Kyros ouvre le lièvre, lit la lettre qui l'excitait à la révolte et persuade aux Perses de s'affranchir du joug des Mèdes. Astyagès rassemble son armée, en donne le commandement à Harpagos qui, naturellement, s'empresse de le trahir; le vieux roi est fait prisonnier, son petit-fils le traite avec douceur et se contente de régner à sa place.

Dans la Kyropaidie de Xénophon, il n'y a ni exposition d'en-

fant ni révolte du petit-fils contre son aïeul. Kyros est correctement élevé à la cour d'Astyagès qui suit avec intérêt les progrès de son éducation. Astyagès a pour successeur son fils Kyaxarès II, oncle de Kyros qui le sert en fidèle sujet et lui succède comme héritier légitime. La Kyropaidie est généralement regardée comme un roman politique. La démocratie déplaisait beaucoup aux disciples de Socrate, comme à la plupart des gens de lettres ; l'idéal du gouvernement était, pour les uns une aristocratie dont les philosophes auraient été les chefs, pour les autres un monarque dont les philosophes auraient fait l'éducation. A la république communiste et aristocratique de Platon, Xénophon oppose le tableau non moins utopique de la monarchie selon ses rêves. Dans la liste donnée par Diogène de Laërte des ouvrages d'Antisthènes, qui était aussi élève de Socrate, on trouve un traité intitulé *Kyros, ou de la royauté*. Si cet écrit nous était parvenu, il est probable qu'il ne fournirait pas plus de renseignements sur l'histoire de Kyros que le livre de Xénophon. Ctésias de Cnide, qui vivait à la même époque, a pu consulter les archives de la Perse puisqu'il était médecin du roi Artaxerxès Mnémon ; son témoignage a donc de l'importance. D'après un des fragments qui nous restent de son ouvrage, Kyros n'était en aucune façon parent d'Astyagès. Poursuivi par Kyros dans Ecbatane, Astyagès fut caché par sa fille Amytis et son gendre Spitamas, mais les voyant menacés de la torture, eux et leurs enfants, il sortit de sa cachette et se livra au vainqueur. Kyros ne lui fit aucun mal, mais il fit mourir Spitamas et épousa Amytis, s'alliant ainsi à la dynastie des rois mèdes. Strabon dit qu'il s'appelait Agradatos, et qu'en montant sur le trône il prit le nom de Kyros, qui signifie le soleil. Selon Nicolaos de Damas, historien plus récent, dont quelques fragments ont été retrouvés, il était fils d'une gardienne de chèvres et d'un aventurier qui vivait de brigandages ; sa bravoure le fit remarquer du roi des Mèdes qui l'appela à un poste important, et il en profita pour renverser son bienfaiteur. Dans ses inscriptions, Kyros s'attribue une illustre origine ; il se dit « fils de Cambysès, roi puissant » et se rattache à la famille des Achéménides.

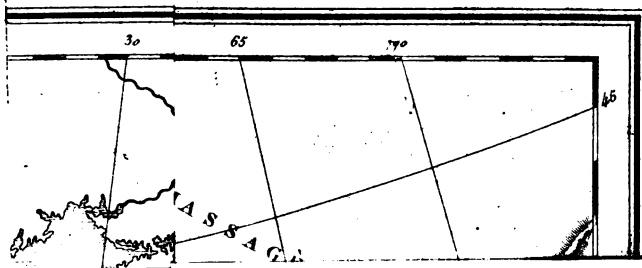
La révolution accomplie par Kyros n'était pas une conquête ;

c'était un déplacement du centre de gravité dans le grand empire d'Asie, comme il y en avait eu en Égypte, quand les dynasties du Delta avaient succédé aux dynasties thébaines. Il ne fut pas difficile de faire des Perses et des Mèdes une seule nation ; ils étaient de la même race, parlaient un dialecte de la même langue et pratiquaient à peu près la même religion, malgré quelques différences qu'il nous est difficile de déterminer. Parmi les tribus médiques, les Mages formaient une caste sacerdotale qui n'avait pas d'analogue chez les Perses ; ceux-ci devinrent une sorte de caste militaire, car ils avaient conservé dans leurs montagnes une rudesse de mœurs que les Mèdes avaient perdue sous l'influence de la richesse et de la civilisation. Les familles perses les plus puissantes se groupèrent autour du roi, qui était de leur race, et probablement occupèrent les plus hauts emplois à sa cour ; le reste de la nation fut exempté d'impôts. Mais les Mèdes ne furent traités ni comme des étrangers ni comme des vaincus. Quant aux autres provinces de l'empire, rien n'était changé à leur situation. Selon Ctésias, les Bactriens essayèrent de résister, mais après une bataille sans résultat, ayant appris que Kyros traitait Astyagès comme un père et Amytis comme une mère et une épouse, ils se soumirent spontanément à Amytis et à Kyros. Ctésias parle aussi d'une guerre contre les Sakas dont le roi Amorgès fut fait prisonnier. Mais Kyros ayant été pris à son tour par la femme d'Amorgès, les prisonniers furent échangés et une alliance fut conclue. Enfin, d'après les traditions arméniennes, Tigrane, roi d'Arménie, qui avait à se plaindre d'Astyagès, fut le premier allié de Kyros, et après l'avoir soutenu dans sa révolte, l'aïda à soumettre les populations riveraines du pont Euxin jusqu'au fleuve Halys. Au delà de ce fleuve s'étendait, jusqu'à l'archipel, le royaume de Lydie, qui allait devenir la première conquête de Kyros.

CHAPITRE III

L'empire Perse. — Kyros.

La Lydie avait alors pour roi Kroisos, fils d'Alyattès. Ses aventures forment le sujet d'un de ces beaux récits qu'Hérodote place comme une préface morale et poétique au seuil de son histoire. Kroisos était riche et puissant ; il avait les paillettes d'or du Pactole ; tous les peuples en deçà de l'Halys lui étaient soumis, excepté les Lykiens et les Kilikiens ; il avait achevé la conquête des villes grecques de l'Asie commencée par son père Alyattès. Sa domination n'était pas oppressive, et il ressemblait moins à un roi barbare qu'aux Pélopidès de la légende épique, ces princes phrygiens adoptés par la Grèce. Il honorait les Dieux helléniques, consultait leurs oracles et leur envoyait de magnifiques offrandes, car il était très libéral, mais trop fier de ses richesses : les Dieux n'aiment pas qu'on s'enorgueillisse de leurs faveurs comme d'un mérite, et l'homme qui se croit au-dessus de la condition humaine reçoit tôt ou tard de durs avertissements. Parmi les sages qui étaient venus voir Kroisos dans sa ville de Sardes, on citait l'Athénien Solon qui, à la prière de ses compatriotes, avait rédigé pour eux une constitution démocratique et un code de lois. Le roi le reçut avec distinction, le logea dans son palais, et après lui avoir montré ses trésors, lui demanda quel était l'homme le plus heureux qu'il eût rencontré. Solon répondit : « C'est Tellos d'Athènes ; il a vécu dans une ville florissante, il a eu des enfants beaux et vertueux, et des petits-fils qui lui ont tous survécu. Enfin, il est mort en combattant pour sa patrie, et ses concitoyens lui ont élevé un tombeau. — Et qui estimas-tu le plus heureux après celui-là, demanda Kroisos ? — Cléobis et Biton d'Argos, répondit Solon. Un jour de fête, leur mère, qui était prêtresse d'Hérè, ne put se rendre au temple, parce que les bœufs n'étaient pas revenus des champs. Les deux frères étaient robustes, ils avaient remporté des prix dans



les jeux publics ; ils se mirent sous le joug et traînèrent le char de leur mère. Les Argiennes la félicitaient d'avoir de tels fils. Elle, debout devant la statue, pria la Déesse de leur accorder le plus grand bonheur que pût obtenir un mortel. Sa prière fut exaucée, car, après le sacrifice et le festin qui termina la fête, Cléobis et Biton s'endormirent dans le temple et ne se réveillèrent plus. Les Argiens firent faire leurs statues qu'ils envoyèrent à Delphes. »

« Athénien, mon hôte, dit Kroisos, fais-tu si peu de cas de ma félicité que tu me juges indigne d'être comparé à de simples particuliers ? — Kroisos, dit Solon, tu m'interroges sur la vie humaine, et moi je sais que le divin est envieux du bonheur de l'homme et se plaît à le troubler. Dans une longue carrière il y a place pour bien des choses fâcheuses, et l'homme n'est que vicissitude. Tu as certainement de grandes richesses et tu régnes sur un peuple nombreux, mais ta question, je n'y puis répondre sans savoir si tu termineras heureusement ta vie. Il faut considérer la fin de toutes choses, car bien souvent le Dieu, après nous avoir montré le bonheur, en arrache jusqu'à la racine. » La réponse de Solon déplut au roi qui le fit renvoyer de la cour. Mais après son départ, « une grande Némésis du Dieu tomba sur Kroisos parce qu'il s'était cru le plus heureux des hommes ». Il avait deux fils ; l'un était muet de naissance ; l'autre nommé Atys, surpassait tous les jeunes gens de son âge. Un songe avertit Kroisos que son fils Atys périrait par une arme de fer. Il lui chercha une femme, l'éloigna des armées et fit enlever les piques et les flèches suspendues dans les appartements. Pendant qu'il s'occupait du mariage de son fils, arrive à Sardes un malheureux dont les mains étaient impures ; il était Phrygien et de race royale. Il demanda à Kroisos de le purifier selon les rites du pays. Kroisos y consent, et après les cérémonies expiatoires lui demande d'où il vient et qui il a tué. « Roi, dit l'étranger, je suis fils de Gordios et petit-fils de Midas. Je m'appelle Adrestos. J'ai tué mon frère sans le vouloir. Chassé par mon père et dépouillé de tout, je suis venu chercher ici un asile. — Tu es d'une race amie et tu es venu chez des amis. Tu ne manqueras de rien chez moi tant que tu y resteras. »

Dans ce même temps, un énorme sanglier, descendu de l'Olympe de Mysie, ravageait les campagnes. Les Mysiens ne parvenaient pas à s'en délivrer ; ils prièrent Kroisos d'envoyer son fils à la tête d'une troupe de jeunes gens avec sa meute. Le roi, se rappelant son rêve, leur dit : « Ne parlons pas de mon fils ; il n'est occupé que de son mariage. Je vous donnerai mon équipage de chasse avec l'élite de la jeunesse lydienne. » Mais Atys avait entendu leur demande et le refus de Kroisos : « Mon père, dit-il, je pouvais autrefois m'exercer à la guerre et à la chasse ; tu m'éloignes maintenant de l'une et de l'autre, sans avoir remarqué en moi ni faiblesse ni lâcheté. De quel œil me regardera-t-on sur la place publique ? Que penseront les citoyens, que pensera ma jeune femme ? — Je n'ai pas de lâcheté à te reprocher, mon fils, dit le roi ; mais les Dieux m'ont annoncé en songe que tu mourrais d'une pointe de fer ; c'est le seul motif de mes précautions. — On les comprendrait, dit le jeune homme, si j'étais menacé d'une dent de sanglier ; puisque ce ne sont pas des hommes que j'ai à combattre, laisse-moi partir. » Le père finit par céder, mais il appelle le Phrygien Adrestos : « Tu étais malheureux, lui dit-il ; je t'ai accueilli et je t'ai purifié ; rends-moi à ton tour un service ; mon fils part pour la chasse ; je le confie à ta garde. — Roi, dit Adrestos, sans un tel motif, je ne me mêlerais pas à la société des hommes ; je n'en ai ni le droit ni le désir. Mais je dois répondre à tes bienfaits. Sois sûr que ton fils reviendra sain et sauf, autant qu'il dépendra de son gardien. » Il part avec Atys, les jeunes gens et les chiens. On arrive au mont Olympe, on cherche le sanglier, on le trouve et on lance sur lui les traits ; mais le javelot d'Adrestos manque la bête et frappe le fils de Kroisos : ainsi s'accomplit le songe du roi. On lui apporte la nouvelle ; il invoque Zeus expiateur et hospitalier, le prenant à témoin que l'homme qu'il a purifié d'un meurtre est devenu le meurtrier de son fils. Le corps d'Atys est rapporté à la ville. Adrestos le suivait ; il tend les mains vers Kroisos, le suppliant de l'immoler, la vie lui est devenue doublement odieuse. Le roi, malgré sa douleur, est touché de compassion : « Je ne t'accuse pas de ce meurtre, dit-il, puisqu'il est involontaire ; je n'accuse que celui des Dieux qui me l'avait

annoncé. » On célèbre les funérailles, et après la cérémonie, Adrestos, meurtrier de son frère, meurtrier du fils de son hôte, sentant qu'il est le plus malheureux des hommes, se tue sur le tombeau d'Atys.

Tel est le résumé de la légende racontée par Hérodote ; sa sincérité empêche de croire qu'il l'ait inventée ; il est probable qu'elle avait cours de son temps dans la Grèce d'Asie, mais la chronologie empêche de l'admettre : Kroisos ne devint roi de Lydie qu'en 560, et le voyage de Solon est antérieur à cette date. L'histoire d'Atys et du sanglier, qui n'est peut-être qu'une forme lydienne de la fable d'Adonis, est rattachée dans le récit d'Hérodote à la conversation de Solon avec Kroisos, et si on est obligé de rejeter la première partie de ce récit, il est difficile de conserver la seconde. On a essayé cependant de le concilier avec la chronologie en supposant que Kroisos avait été associé au trône du vivant de son père Alyattès. Quoi qu'il en soit, Hérodote dit qu'après avoir pleuré son fils pendant deux ans il fut distrait de sa douleur par les révolutions qui agitaient la Haute-Asie. Son beau-frère Astyages venait d'être détrôné par Kyros ; le désir de venger son parent lui offrait un prétexte pour arrêter les progrès menaçants du nouvel empire des Perses. Il résolut de consulter les oracles les plus fameux, mais il voulait d'abord mettre leur véracité à l'épreuve. Il donna ordre aux députés qu'il envoyait de se présenter le centième jour à compter de leur départ de Sardes, de demander ce que faisait en ce moment Kroisos, fils d'Alyattès, roi de Lydie, et de lui apporter les réponses par écrit. On ne connaît que celle de l'oracle de Delphes ; aussitôt que les Lydiens eurent fait la question qui leur était prescrite, la Pythie répondit ainsi en vers hexamètres : « Je sais le nombre des grains de sable et la mesure de la mer. Je comprends le langage du muet, j'entends celui qui ne parle pas. Mes sens sont frappés de l'odeur d'une tortue écailleuse bouillie avec de la chair d'agneau, airain dessus, airain dessous. » Les députés écrivirent cette réponse sans la comprendre et revinrent à Sardes. En la recevant, Kroisos fut saisi d'une crainte respectueuse. Il avait imaginé la chose la plus impossible à deviner : le jour convenu, il avait coupé par mor-

ceaux une tortue et un agneau et les avait fait cuire ensemble dans un vase d'airain, avec un couvercle de même métal.

Pour se rendre propice le Dieu de Delphes, Kroisos immola trois mille victimes et brûla sur un grand bûcher des lits dorés et argentés, des vases d'or et des robes de pourpre. Puis il envoya à Delphes des offrandes magnifiques dont Hérodote donne le détail, des lingots d'or et d'argent, des statues, de grandes coupes appelées *cratères*, des bassins pour l'eau lustrale, les colliers et les ceintures de la reine. Il envoya aussi des présents à l'oracle d'Amphiaraios, dont la réponse, qu'on ne connaît pas, avait été également satisfaisante. Il fit demander en même temps s'il devait faire la guerre aux Perses et s'il devait s'assurer des auxiliaires. Les deux oracles d'Apollon et d'Amphiaraios firent une réponse ambiguë. Ils prédirent l'un et l'autre que si Kroisos entreprenait la guerre contre les Perses il détruirait un grand empire. Ils lui conseillèrent en même temps de rechercher l'alliance des États les plus puissants de la Grèce. Kroisos interpréta l'oracle dans le sens de ses espérances ; il fit distribuer à chacun des Delphiens deux statères d'or par tête (46 francs) et interrogea de nouveau le Dieu pour savoir si sa monarchie serait de longue durée. La Pythie répondit : « Quand un mulot sera roi des Mèdes, fuis alors, Lydien efféminé, sur les bords de l'Hermos : garde-toi de résister, et ne rougis pas de ta lâcheté. » Persuadé qu'on ne verrait jamais un mulot sur le trône des Mèdes, Kroisos n'hésita plus ; il fit une alliance défensive et offensive avec les Spartiates qui tenaient le premier rang parmi les Grecs. Il avait déjà pour alliés le roi d'Égypte Ahmès (Amasis) et le roi de Babylone Nabonahid (Labynètos). Mais, trop confiant dans ses forces et dans les oracles dont il n'avait pas saisi le sens, il commença la guerre sans attendre le secours de ses alliés. Il traversa l'Halys avec son armée, à l'aide d'un canal de dérivation construit par Thalès de Milet, ravagea la Pterie, un des cantons les plus importants de la Kappadokie, et prit quelques villes dont il transporta ailleurs les habitants.

Kyros ne perdit pas de temps ; il rassembla son armée, prit tout ce qu'il put trouver d'hommes sur sa route et, pour opé-

rer une diversion, engagea les Ioniens à se révolter contre Kroisos mais n'y put réussir. Il vint camper en vue de l'ennemi. Après une bataille dont le résultat fut indécis, Kroisos, s'apercevant que son armée était très inférieure en nombre, fit dire à ses alliés de se préparer à lui envoyer des secours au printemps, car il comptait passer l'hiver à Sardes; il congédia même ses mercenaires. Kyros l'apprit et ne lui laissa pas le temps d'assembler de nouvelles forces. Il fit aussitôt passer son armée en Lydie et se présenta sous les murs de Sardes, dans une grande plaine coupée par plusieurs rivières qui se jettent dans l'Hermos. La cavalerie lydienne était excellente, mais Kyros, par le conseil d'Harpagos, mit ses chameaux en avant de son armée. Les chevaux lydiens n'en purent supporter la vue ni l'odeur, et reculèrent en désordre. Les cavaliers lydiens descendirent de cheval et combattirent à pied, mais après une perte considérable ils furent obligés de se renfermer dans leurs murailles où les Perses les assiégèrent. Kroisos envoya de pressants messages à Sparte, en Égypte et à Babylone, pour demander une prompte assistance. Les Spartiates, quoi qu'ils fussent alors engagés dans une guerre contre leurs voisins d'Argos, n'hésitèrent pas à donner le secours promis. Déjà les troupes étaient prêtes et les vaisseaux équipés, quand un autre courrier vint annoncer que Sardes était prise et Kroisos prisonnier. Ils en furent très affligés et restèrent chez eux.

Les Perses n'avaient pu prendre Sardes que par surprise, car la ville était très forte et pouvait soutenir un long siège. On disait que Mèles, le premier roi du pays, avait dans son harem une femme qui mit au monde un lion. Les devins de Telmissos, interrogés sur ce prodige, avaient répondu que si on promenait ce lion autour des murailles, Sardes serait imprenable. Mèles le fit porter sur tous les points où on pouvait forcer la ville, mais il avait négligé le côté qui regarde le mont Tmolos, parce que la citadelle était bâtie sur un rocher à pic. C'est par là que la ville fut prise. Le siège durait seulement depuis quatorze jours quand un soldat perse, nommé Hyroiadès, vit un soldat lydien descendre par cet endroit pour ramasser son casque, qui avait roulé jusqu'en bas du rocher, et remonter

ensuite par le même chemin. Kyros avait promis une récompense à celui qui entrerait le premier dans la citadelle. Hyroiadès y monta et après lui le reste de l'armée. Sardes tomba ainsi au pouvoir des Perses et fut livrée au pillage. « Quant à Kroisos, voici, dit Hérodote, quel fut son sort. Il avait un fils dont j'ai déjà fait mention. Ce fils avait toutes sortes de bonnes qualités, mais il était muet. Dans le temps de sa prospérité, Kroisos avait mis tout en usage pour le guérir ; entre autres moyens, il avait eu recours à l'oracle de Delphes. La Pythie avait répondu : « Lydien, roi de peuples nombreux, insensé Kroisos, ne souhaite pas d'entendre dans ta maison la voix désirée de ton fils. Il vaudrait mieux pour toi qu'il ne parlât jamais, car il parlera le jour où commenceront tes malheurs. » Après la prise de la ville, un Perse allait tuer Kroisos sans le connaître. Kroisos le voyait fondre sur lui, mais, accablé par ses malheurs, il négligeait de l'éviter, et peu lui importait de mourir sous ses coups. Mais son fils muet, à la vue du danger de son père, fit un effort qui lui rendit la voix et s'écria : « Homme, ne tue pas Kroisos ! » Tels furent ses premiers mots et il conserva la parole le reste de sa vie.

« Ainsi, à la prise de Sardes, les Perses ajoutèrent celle de Kroisos. Il avait régné quatorze ans, soutenu un siège d'autant de jours, et, conformément à l'oracle, détruit son grand empire. Les Perses qui l'avaient fait prisonnier le menèrent à Kyros. Celui-ci le fit monter, chargé de fers, sur un bûcher, voulant savoir si Kroisos, dont on vantait la piété, serait sauvé des flammes par quelque Dieu. » A la scène racontée par Hérodote, Nicolaos de Damas ajoute quelques détails pathétiques qu'il emprunte peut-être à Xanthos de Lydie : quand le roi captif est amené devant le bûcher, tous les assistants, hommes et femmes, versent des larmes et poussent de longs cris de douleur, car tout le peuple le regardait comme un père. Lui seul ne pleurait pas ; il demande seulement à voir son fils, dont il voudrait encore entendre la voix. Kyros le fait amener et Kroisos, en le voyant, ne peut plus retenir ses larmes. « O mon pauvre père, dit le jeune homme, toi qui avais tant de piété, est-ce que les Dieux ne viendront pas à notre secours ? Et vous, disait-il aux Perses, brûlez-moi donc

avec lui, j'étais votre ennemi aussi, moi ! — Non, mon fils, dit Kroisos, moi seul ai voulu cette guerre, j'en dois seul porter la peine. Tu es jeune, ne repousse pas la vie, et ne m'ôte pas le dernier espoir que les Dieux m'ont laissé. » Il embrasse son fils, salue tout le peuple lydien et monte sur le bûcher. On retient son fils qui voulait le suivre et qui s'écriait : « O prince Apollon, ne laisse pas mourir Kroisos, ou il n'y aura plus de piété parmi les hommes ! » Quand le bûcher est allumé, Kroisos



Kroisos sur son bûcher (d'après un vase grec).

pousse un profond soupir et dit : « Solon, Solon, Solon ! » Kyros fait demander par ses interprètes quel est ce nom qu'il entend invoquer. On lui raconte l'entretien de Kroisos avec le législateur d'Athènes, qui disait que nul ne devait être appelé heureux avant l'heure de sa mort. Kyros réfléchit à l'instabilité des choses humaines et ordonne d'éteindre le bûcher ; mais les plus grands efforts ne purent surmonter la violence des flammes. Alors, racontaient les Lydiens, Kroisos, voyant cette foule empressée à éteindre le feu sans pouvoir y réussir, implore Apollon, et le conjure, si ses offrandes lui ont été agréables,

de le sauver de la mort. Aussitôt, au milieu d'un ciel pur et serein, des nuages se rassemblent, un orage éclate et une pluie abondante éteint le bûcher.

Cette tradition était si généralement admise parmi les Grecs, qu'une peinture de vase représente Kroisos éteignant le feu de son bûcher par une libation. Ctésias, qui puise ses renseignements chez les Perses, attribue aussi la délivrance de Kroisos à une intervention divine, mais les détails sont différents : les chaînes de Kroisos se détachent d'elles-mêmes au milieu du tonnerre et des éclairs. Il n'est pas question de bûcher ; c'eût été accuser Kyros d'un sacrilège, car le feu est sacré d'après la religion mazdéenne, et Hérodote dit lui-même que les Perses regardaient comme une impiété de brûler les corps. Selon Nicolaos de Damas, les Perses effrayés par l'orage miraculeux qui éteignait le bûcher de Kroisos, se rappelèrent que Zoroastre avait défendu de souiller le feu et remirent ses prescriptions en vigueur. Xénophon, qui orne Kyros de toutes les vertus, ne pouvait oublier la clémence, vertu des rois ; cette clémence, dans la Kyropaidie, est toute spontanée ; Solon et Apollon n'y sont pour rien. Justin prétend que si Kroisos avait été maltraité, tous les Grecs se seraient levés pour le venger ; cela n'est guère vraisemblable. Sauf les Spartiates qui étaient liés par un traité particulier, les Grecs n'avaient pas de raison pour soutenir le roi de Lydie qui le premier avait porté atteinte à l'autonomie des villes ioniennes. Ce qui est certain, c'est que Kroisos fut traité aussi bien que peut l'être un roi détrôné. On croit même, dit Nicolaos de Damas, que Kyros l'aurait laissé à Sardes, comme gouverneur, s'il n'avait craint qu'il ne fût révolter les Lydiens. Selon Ctésias et Justin, il reçut la ville de Barène en Médie, pour y vivre dans une condition presque royale. Selon Hérodote il vécut à la cour de Kyros dont il devint le conseiller et l'ami.

Il avait demandé, comme unique faveur, la permission d'envoyer ses chaînes au temple de Delphes, pour savoir si les Dieux des Grecs avaient pour habitude d'être ingrats. Cette permission ayant été accordée, on assure, dit Hérodote, que la Pythie fit cette réponse aux envoyés lydiens : « Il est impossible, même à un Dieu, d'empêcher ce qui doit être. Kroisos expie le

crime de son cinquième aïeul (Gygès), qui étant garde du corps des Héracléides a cédé aux artifices d'une femme et tué son maître dont il a pris la place, sans y avoir aucun droit. Loxiès (Apollon) a fait tous ses efforts pour que le malheur de Sardes ne tombât pas sur Kroisos, mais seulement sur ses enfants. Il n'a pas pu détourner les Moires. Tout ce qu'elles ont cédé, il l'a saisi et l'a donné. Il a reculé de trois ans la prise de Sardes, et que Kroisos sache qu'il a gagné trois ans sur la destinée. De plus, lorsqu'il allait être brûlé, il a été secouru. Quant à l'oracle rendu, Kroisos a tort de se plaindre. Loxiès avait annoncé qu'en faisant la guerre aux Perses il détruirait un grand empire. Pour prendre une sage résolution, il fallait s'informer s'il s'agissait du sien ou de celui de Kyros. N'ayant ni compris ni interrogé de nouveau, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même. Enfin, quant à l'oracle de Loxiès sur le mulet, il ne l'a pas compris non plus. Ce mulet était Kyros, né de deux races différentes ; sa mère est plus noble que son père, étant Mède et fille du roi Astyagès, et lui Perse et sujet des Mèdes ; quoiqu'inférieur en tout, il avait épousé sa souveraine. » Les Lydiens, ajoute Hérodote, s'en retournèrent à Sardes avec cette réponse de la Pythie et la communiquèrent à Kroisos. Alors il reconnut que c'était sa faute et non celle du Dieu.

Aussitôt que les Grecs de la côte, Aoliens et Ioniens, eurent appris la soumission de la Lydie, ils envoyèrent demander à Kyros de les recevoir au nombre de ses sujets aux mêmes conditions qu'ils l'avaient été de Kroisos. Comme ils avaient refusé avant la guerre d'échanger la suzeraineté des Lydiens contre celle des Perses, Kyros leur répondit par cet apologue : Un joueur de flûte aperçut des poissons dans la mer. Il joua de la flûte, s'imaginant qu'ils allaient venir vers lui. Trompé dans son attente, il jeta son filet et en prit un grand nombre qu'il tira sur le bord, et comme il les vit sauter : « Cessez de danser maintenant, leur dit-il, puisque vous n'avez pas voulu le faire au son de la flûte. » Les Milésiens, qui ne s'étaient soumis à la Lydie qu'après une énergique résistance, obtinrent seuls de Kyros un traité particulier ; il se contenta du tribut qu'ils payaient à Kroisos et les détacha ainsi de l'alliance des autres villes, qui demandèrent l'appui des Spartiates. Ceux-ci

furent dire à Kyros que s'il attaquait une ville grecque, Sparte ne le souffrirait pas. Kyros s'informa de ce qu'étaient ceux qui lui faisaient une pareille défense et de quelles forces ils disposaient ; et plein de dédain pour les Grecs en général : « Je m'inquiète peu, dit-il, de ces gens qui passent leur vie sur une place publique à se tromper les uns les autres. Si les Dieux me conservent la santé, ils auront bientôt à s'occuper de leurs malheurs plutôt que de ceux des Ioniens. » Il retourna à Agbatane pour achever la soumission de la Haute-Asie, et chargea un lieutenant de soumettre les Ioniens, dont il ne faisait pas assez de cas pour marcher contre eux en personne. Il emmena Kroisos avec lui, en laissant à Sardes un gouverneur perse nommé Tabalos, et chargea le Lydien Pactyès de transporter en Perse les trésors de Kroisos.

« Kyros ne fut pas plus tôt éloigné de Sardes que Pactyès fit soulever les Lydiens. Comme il avait entre les mains toutes les richesses de la ville, il descendit vers la mer, leva des troupes mercenaires, engagea les habitants à combattre avec lui et revint à Sardes où il assiégea Tabalos dans la citadelle. Kyros en reçut la nouvelle en chemin ; il dit à Kroisos : « Quand donc cela finira-t-il, Kroisos ? Il paraît que les Lydiens ne cesseront pas de susciter des embarras à moi et à eux-mêmes. Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux les réduire en servitude. Je ressemble à un homme qui ayant tué le père épargnerait les enfants. Je t'ai fait prisonnier, toi qui étais pour eux plus qu'un père, et je leur ai laissé leur ville. Comment m'étonner qu'ils se révoltent ! » Kroisos, craignant qu'il ne dépeuplât la ville de Sardes, lui répondit : « O roi, ce que tu dis est spécieux, mais ne cède pas à la colère en détruisant une ville ancienne, qui n'est coupable ni des troubles précédents ni de ceux d'aujourd'hui. J'ai été la cause des premiers qui sont retombés sur ma tête. Ceux-ci sont l'œuvre de Pactyès à qui tu avais confié la ville, c'est lui qui doit être puni. Pardonne aux Lydiens, et pour les empêcher de se soulever et de devenir redoutables, fais-leur défendre d'avoir des armes de guerre, ordonne-leur de porter des tuniques sous leurs manteaux, de chausser des brodequins, de faire apprendre à leurs enfants à jouer de la guitare, à chanter et à boire ; bien-

tôt les hommes seront devenus des femmes, ils ne seront plus à craindre et ne se révolteront plus. » Kroisos donna ce conseil, qu'il croyait plus avantageux pour les Lydiens que d'être vendus comme esclaves. Kyros en fut satisfait et dit qu'il voulait le suivre. Il manda un Mède nommé Mazarès, lui ordonna de faire ce que Kroisos conseillait, de réduire en servitude ceux qui s'étaient révoltés, et surtout de lui amener Pactyès vivant. Ces ordres donnés, il continua sa route vers la Perse. » Cet énervement systématique d'une nation ne serait, selon M. Grote, qu'une fable imaginée par les contemporains ou les prédécesseurs d'Hérodote pour expliquer comment les Lydiens, qui avaient été autrefois une race belliqueuse, étaient devenus mous et efféminés après deux ou trois générations.

« A l'approche de l'armée des Perses, Pactyès s'enfuit à Kymè. Mazarès fit exécuter sans retard les ordres du roi ; les Lydiens se soumirent et changèrent leur manière de vivre. Il fit ensuite sommer les Kyméens de lui livrer Pactyès. Ils envoyèrent demander à l'oracle des Branchides, oracle d'Apollon situé près de Milet, ce qu'ils devaient faire pour se rendre agréables aux Dieux. Il leur fut répondu qu'il fallait livrer Pactyès. Mais un citoyen nommé Aristodicos, se défiant de cet oracle ou soupçonnant d'infidélité le rapport des députés, engagea les Kyméens à envoyer une seconde ambassade dont lui-même fit partie. Quand les députés furent arrivés aux Branchides, Aristodicos interrogea ainsi le Dieu : « O prince, le Lydien Pactyès est venu chez nous pour éviter le supplice dont le menacent les Perses. Ceux-ci le réclament et ordonnent aux Kyméens de le livrer. Mais nous, tout en redoutant la colère des Perses, nous n'avons pas osé livrer le suppliant avant de savoir clairement de toi ce que nous devons faire. » Telle fut sa question, et le Dieu rendit la même réponse, ordonnant de livrer Pactyès. Aussitôt Aristodicos alla, de dessein prémédité, autour du temple et enleva les moineaux et autres oiseaux de toute espèce qui y avaient fait leur nid. Alors, on entendit sortir du sanctuaire une voix qui disait : « O le plus scélérat des hommes, qu'oses-tu faire ? tu arraches de mon temple mes suppliants ! » Mais Aristodicos, sans se troubler, répondit : « Prince, tu défends tes suppliants et tu nous ordonnes de

livrer le nôtre ? — Oui, je l'ordonne, dit le Dieu, afin que par cette impiété vous hâtiez votre perte, et que vous ne veniez plus demander aux Dieux s'il faut livrer les suppliants. »

Sur le rapport de leurs députés, les Kyméens, ne voulant ni s'exposer à périr en livrant Pactyès, ni se faire assiéger en le gardant chez eux, l'envoyèrent à Mitylène. Mazarès le fit demander aux Mitylèniens en offrant une forte somme d'argent. On ne sait si ce marché eût été accepté, mais les Kyméens le craignirent et envoyèrent un vaisseau à Lesbos pour transporter Pactyès à Chios. Les habitants de cette île l'arrachèrent du temple d'Athènè protectrice et le livrèrent en échange du territoire d'Atarneus, en Mysie, vis-à-vis de Lesbos. Les Perses ayant Pactyès en leur pouvoir le gardèrent étroitement pour le présenter à Kyros. Depuis lors, pendant beaucoup de temps, les habitants de Chios n'osèrent pas, dans les sacrifices, répandre sur la victime l'orge d'Atarneus ni offrir à aucun Dieu des gâteaux faits avec la farine de ce pays ; on excluait des temples tout ce qui en provenait. Quand Pactyès lui eut été livré, ceux qui l'avaient aidé à assiéger Tabalos furent attaqués par Mazarès. Il réduisit les Prièniens en servitude, fit une excursion dans la plaine du Maiandros et permit à ses soldats de tout piller. Il traita de même la Magnésie. Après quoi il tomba malade et mourut. Harpagos lui succéda dans le commandement de l'armée. » Il soumit successivement toutes les villes grecques de l'Asie. Les habitants de Phokeia et de Téos aimèrent mieux renoncer à la patrie qu'à la liberté ; les Phokeiens émigrèrent en Corse puis en Italie où ils fondèrent la ville d'Elée ou Vélia. Quelques-uns allèrent rejoindre leurs compatriotes à Marseille. Les Téiens s'établirent à Abdère sur la côte de Thrace. Les Lykiens, qui n'avaient jamais été soumis à la Lydie, ne subirent le joug des Perses qu'après une résistance héroïque : les habitants de Xanthos mirent le feu à leur ville et se firent tous tuer en combattant. Les Cauniens suivirent l'exemple des Lykiens.

Pendant qu'Harpagos achevait la conquête de l'Asie Mineure, Kyros étendait son empire du côté de l'Orient jusqu'à l'Indos. Toutes les populations iraniennes se trouvaient ainsi réunies sous la domination des Perses. La Susiane leur était déjà

soumise avant l'avènement de Kyros, car dans ses inscriptions il donne à son père et à son grand-père le titre de rois de Sussiane. Il ne restait plus dans l'Asie occidentale qu'un royaume indépendant, celui de Babylone : Kyros l'attaqua, on ne sait sous quel prétexte. « Tandis qu'il essayait de traverser le Gyn-dès, un des affluents du Tigre, un des chevaux sacrés, emporté par le courant, se noya dans les flots. Kyros, indigné contre ce fleuve, menaça de le rendre si petit et si faible que les femmes pussent le traverser sans se mouiller les genoux. Il suspend l'expédition contre Babylone, partage son armée en deux corps, trace au cordeau, de chaque côté de la rivière cent quatre-vingts canaux qui venaient y aboutir en tous sens, et les fait ensuite creuser par ses troupes. On en vint à bout parce qu'on y employa un grand nombre de travailleurs ; mais cette entreprise les occupa pendant tout l'été. Après s'être vengé du Gyn-dès en le coupant en trois cent soixante canaux, Kyros continua sa marche vers Babylone dès le commencement du printemps suivant. Les Babyloniens, ayant mis leurs troupes en campagne, l'attendirent de pied ferme et lui livrèrent bataille près de la ville : mais ayant été vaincus ils se renfermèrent dans leurs murailles. Comme ils savaient depuis longtemps que Kyros ne pouvait se tenir tranquille et qu'il attaquait toutes les nations, ils avaient amassé des provisions pour un grand nombre d'années ; aussi le siège ne les inquiétait-il en aucune manière ; Kyros, au contraire, se trouvait fort embarrassé, et au bout de plusieurs mois il n'était pas plus avancé que le premier jour.

« Enfin, soit qu'on lui eût donné un bon conseil, soit qu'il eût reconnu de lui-même ce qu'il fallait faire, voici le moyen qu'il employa. Il plaça son armée, partie à l'endroit où l'Euphrate entre dans Babylone, partie à l'endroit d'où il sort, avec ordre de s'introduire dans la ville par le lit du fleuve dès qu'il serait guéable. Son armée ainsi postée et cet ordre donné, il se rendit au lac avec ses plus mauvaises troupes. Lorsqu'il y fut arrivé, il détourna, à l'exemple de la reine de Babylone, par le canal de communication, le fleuve dans le lac, qui était un grand marais. Les eaux s'y écoulèrent et l'ancien lit de l'Euphrate devint guéable. Cela fait, les Perses qui avaient été pla-

cés exprès sur les bords du fleuve entrèrent dans Babylone par le lit de la rivière, dont les eaux s'étaient tellement retirées, qu'ils n'en avaient guère que jusqu'au milieu des cuisses. Si les Babyloniens eussent été instruits d'avance du dessein de Kyros, ou s'ils s'en fussent aperçus au moment de l'exécution, ils auraient fait périr l'armée entière, loin de la laisser entrer. Ils n'auraient eu qu'à fermer toutes les petites portes qui conduisaient au fleuve et qu'à monter sur le mur dont il est bordé ; ils l'auraient prise comme dans un filet. Mais les Perses survinrent lorsqu'ils s'y attendaient le moins. Si l'on en croit les Babyloniens, les extrémités de la ville étaient déjà au pouvoir de l'ennemi, que ceux qui demeuraient au milieu n'en avaient aucune connaissance, tant elle est grande. Comme ses habitants célébraient en ce jour une fête, ils étaient tout entiers aux danses et aux plaisirs, qu'ils continuèrent jusqu'au moment où ils apprirent le malheur qui venait d'arriver. C'est ainsi que Babylone fut prise pour la première fois (538). »

La chute de l'empire chaldéen était une délivrance pour les Juifs que Nabucodorusor avait transportés à Babylone. Ils se persuadèrent facilement que Kyros avait été suscité par Iahweh pour les venger de leurs oppresseurs. Quoique rien ne prouve qu'ils aient contribué à préparer sa victoire, l'extrême bienveillance qu'il leur témoigna peut faire supposer qu'il leur avait quelque grande obligation. Il est probable aussi qu'il crut de son intérêt de placer, entre la Chaldée qu'il venait de conquérir et l'Égypte dont il méditait la conquête, une population énergique qu'il pouvait s'attacher par la reconnaissance. Deux ans après la prise de Babylone, il permit aux Juifs de retourner dans leur patrie et de relever leur temple. Il leur rendit les vases sacrés, bassins, plats et autres ustensiles d'or et d'argent enlevés de Jérusalem à l'époque de la conquête et conservés depuis lors dans les temples et dans les trésors. Voici les termes de l'édit de Kyros, d'après le livre d'Esdras : « Ainsi parle Koresh (Kyros), roi de Perse : Iahweh, le Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, et il m'a ordonné de lui faire bâtir une maison à Jérusalem en Judée. Ceux d'entre vous qui font partie de son peuple, que leur Dieu les protège et qu'ils montent à Jérusalem pour bâtir la maison d'Iahweh,

Dieu d'Israël, qui demeure là. Les habitants des pays où ils séjournent actuellement leur donneront des secours en argent, en or, mobilier et bétail et en offrandes volontaires pour la maison du Dieu qui est à Jérusalem. » La première phrase de cet édit a fait douter de son authenticité, parce que Kyros appelait le Dieu du ciel Ahura Mazda et non Iahweh, mais rien n'empêche de croire que le rédacteur du décret ou celui qui l'a traduit en hébreu regardait ces deux noms comme désignant le même Dieu dans deux langues différentes, de même qu'Hérodote quand il parle d'un Dieu étranger, lui donne le nom qu'il croit équivalent. D'après des inscriptions récemment déchiffrées, le décret relatif aux Juifs n'était pas un acte isolé : Kyros permit à toutes les populations déportées à Babylone de retourner dans leur pays et il leur rendit leurs divinités, dont il réclama la protection pour lui-même et pour son fils.

On n'est pas d'accord sur la manière dont mourut Kyros. Selon Xénophon, après avoir employé les dernières années de sa vie à régler l'administration de son vaste empire, il eut une vision qui lui annonçait qu'il irait bientôt rejoindre les Dieux. Il réunit autour de lui ses enfants et ses amis, et mourut paisiblement après avoir donné de sages conseils. Suivant Ctésias, il fut blessé dans une guerre contre les Derbikes, peuple voisin de l'Inde, et mourut de sa blessure trois jours après la bataille, pendant que son vassal Amorgès, roi des Sakas, remportait une grande victoire sur les Derbikes, et soumettait le pays aux Perses. Hérodote dit qu'il y avait plusieurs traditions sur la mort de Kyros, et qu'il a choisi celle qui lui paraissait le plus vraisemblable : « Lorsque Kyros eut subjugué les Babyloniens, il voulut réduire encore les Massagètes sous sa puissance. C'est un peuple brave, et dont le pays est à l'Est, au delà de l'Araxès. Il en est qui prétendent que ce sont des Scythes. Tomyris, veuve du dernier roi, régnait alors sur les Massagètes. Kyros lui envoya des ambassadeurs, sous prétexte de la rechercher en mariage. Mais elle, comprenant qu'il était plus épris de la royauté des Massagètes que de sa personne, lui interdit l'entrée de ses États. Kyros marcha alors ouvertement contre les Massagètes, et s'avança jusqu'à l'Araxès. Il jeta un pont sur ce fleuve et fit élever des tours

sur des bateaux destinés au passage des troupes. Tomyris lui fit dire : « Roi des Mèdes, si tu as tant d'envie de mesurer tes forces contre celles des Massagètes, discontinues le pont que tu as commencé. Nous nous retirerons à trois journées du fleuve pour te donner le temps de passer dans notre pays, ou, si tu aimes mieux nous recevoir dans le tien, fais comme nous. »

« Kyros s'avança à une journée de l'Araxès, puis, d'après le conseil de Kroisos, il fit égorger une quantité de bétail et préparer un grand repas avec beaucoup de vin pur dans les cratères. Après quoi, ne laissant au camp que ses plus mauvaises troupes, il retourna vers le fleuve avec ses meilleures. Les Massagètes vinrent attaquer le camp avec le tiers de leurs forces, et passèrent au fil de l'épée ceux qui le gardaient. Voyant ensuite toutes choses prêtes pour le repas, ils se mirent à table, et après avoir bu et mangé avec excès ils s'endormirent. Mais les Perses survinrent, en tuèrent un grand nombre et firent encore plus de prisonniers, parmi lesquels se trouvait leur général, fils de la reine Tomyris, nommé Spargapisès. En apprenant le malheur arrivé à ses troupes et à son fils, Tomyris envoya dire à Kyros : « Ne sois pas fier de ce succès, Kyros, insatiable de sang ; tu le dois au jus de la vigne. Écoute et suis un bon conseil. Rends-moi mon fils et je te laisserai sortir de ce pays, quoique tu aies détruit le tiers de mon armée. Si non, je jure par le soleil, maître des Massagètes, que je t'assouvirai de sang, en fusses-tu insatiable. » Kyros ne tint aucun compte de ces menaces. Quant à Spargapisès, revenu de son ivresse, il pria Kyros de lui faire ôter ses chaînes, et dès qu'il fut en liberté il se tua. Tomyris rassembla ses forces et livra bataille. Ce fut, je crois, le plus furieux combat qui se soit livré entre des peuples barbares. On se tira d'abord une multitude de flèches. Les flèches épuisées, on se battit corps à corps, à coups de lances et d'épées. La victoire fut longtemps indécise ; enfin les Massagètes l'emportèrent ; la plus grande partie de l'armée des Perses fut détruite et Kyros périt dans le combat après vingt-neuf ans de règne. Tomyris le fit chercher parmi les morts, insulta son cadavre et plongea sa tête dans une outre pleine de sang : « Quoique

vivante et victorieuse, dit-elle, tu m'as perdue en faisant périr mon fils, mais je t'assouvirai de sang comme je te l'ai promis » (529).



Bas-relief à Mourgab.

Sur l'emplacement de Pasargade, dans la plaine de Mourgab, on a retrouvé un monument en marbre blanc qui passe pour le tombeau de Kyros, et des piliers sur l'un desquels est un bas-relief représentant le fondateur de la monarchie des Perses avec quatre ailes et une coiffure compliquée pareille à celle qui est attribuée aux rois et aux Dieux dans les monu-

ments de l'Égypte. Au-dessus est cette inscription en trois langues : « Je suis Kurus, roi, Achéménide. »

CHAPITRE IV

Cambyès.

Kyros avait deux fils : Cambyès, l'aîné, monta sur le trône après la mort de son père. Le plus jeune, Bardiya, appelé Smerdis par Hérodote, Tanyoxarkès par Ctésias, eut le gouvernement de la Bactriane et des autres provinces orientales avec exemption de tribut. Cambyès fit mourir son frère, meurtre qui amena plus tard de graves complications dans l'histoire politique de la Perse. D'après l'inscription de Behistoun, document officiel très important, écrit sous le règne de Dareios, ce fut au commencement de son règne que Cambyès donna ordre de tuer son frère ; Hérodote place la mort de Smerdis pendant la campagne de Cambyès en Égypte. Ctésias et Justin, d'accord sur ce point avec Hérodote, ne s'accordent ni avec lui ni entre eux, sur les circonstances de cette mort. Il y a la même divergence quant à la conquête de l'Égypte. Ctésias prétend que le dernier roi, qu'il nomme Amyrtaïos, fut trahi par un des eunuques, auquel Cambyès avait promis le gouvernement du pays. Hérodote rapporte plusieurs traditions sur les causes de la guerre. D'après les Perses, Cambyès avait fait demander la fille d'Amasis (Ahmès). Sachant bien qu'il n'avait pas dessein d'en faire une reine, mais de la placer dans son harem, Amasis lui envoya Nitetis, fille de son prédécesseur Apriès (Ouhabra). Quelque temps après, Cambyès l'ayant saluée du nom de son père, « O roi, lui dit-elle, Amasis t'a trompé ; il m'a envoyée ici avec une robe d'or comme si j'étais sa fille, mais je suis la fille d'Apriès, son maître, contre qui il s'est révolté et qu'il a fait mourir. » Cambyès irrité résolut de venger ce meurtre en portant la guerre en Égypte. Les Égyptiens au contraire revendiquaient Cam-

bysès, prétendant qu'il était fils de cette fille d'Apriès, et que ce n'était pas lui mais Kyros qui avait envoyé demander la fille d'Amasis. Hérodote rejette avec raison cette fable par laquelle les Égyptiens représentaient la conquête de leur pays comme une restauration de la dynastie légitime.

La véritable cause de la guerre, c'était le caractère entreprenant de la monarchie des Perses, qui voulait devenir une monarchie universelle. Kyros avait soumis les royaumes de Médie, de Lydie et de Chaldée; l'Égypte restait debout : Cambysès voulut l'ajouter aux conquêtes de son père. La principale difficulté à surmonter était le passage du désert qui sépare l'Égypte de la Palestine. Un Grec qui avait abandonné le service d'Amasis conseilla à Cambysès de faire alliance avec le roi des Arabes qui lui fournirait de l'eau pour son armée. « Il n'y a pas de peuples plus religieux observateurs des serments que les Arabes, dit Hérodote. Voici les cérémonies qu'ils observent à cet égard. Lorsqu'ils veulent engager leur foi, un médiateur, debout entre les deux contractants, tient une pierre aiguë et tranchante avec laquelle il fait à tous deux une incision à la paume de la main, près des grands doigts. Il prend ensuite un petit morceau de l'habit de chacun, le trempe dans leur sang et en frotte sept pierres qui sont au milieu d'eux, en invoquant Dionysos et Ouraniè. Ce sont les seules divinités des Arabes; ils donnent à Dionysos le nom d'Ourotal, et à Ouraniè celui d'Alilat. Quand le roi d'Arabie eut conclu le traité avec les ambassadeurs de Cambysès, il fit remplir d'eau des peaux de chameaux et en fit charger tous les chameaux qu'il y avait dans ses États. Cela fait, on les mena dans les lieux arides où il alla attendre l'armée de Cambysès. Je ne dois point passer sous silence une autre manière de raconter le même fait, quoique moins croyable. Il y a en Arabie un grand fleuve nommé Corys, qui se jette dans la mer Erythrée (mer Rouge). Depuis ce fleuve, le roi d'Arabie fit faire, à ce qu'on dit, un canal avec des peaux de bœufs et autres animaux, crues et cousues onsemble. Ce canal qui s'étendait depuis le fleuve jusqu'aux lieux arides, portait de l'eau dans de grandes citernes qu'on y avait creusées. Or, il y a douze jours de chemin du fleuve au désert. On

ajoute qu'il y conduisit l'eau en trois endroits par trois canaux différents. »

Ahmès était mort avant l'arrivée des Perses et avait été remplacé par son fils Psamétik III appelé Psamménitos par Hérodote. Peu de temps après son avènement, il tomba de la pluie à Thèbes, ce qui fut regardé comme un mauvais présage. La pluie est très rare dans la Haute-Égypte; à l'époque de l'expédition de Bonaparte, les Arabes disaient : « Nous nous attendions à un malheur, car il avait plu à Thèbes. » Un seul combat livré près de Péluse suffit pour soumettre l'Égypte aux Perses; il y périt beaucoup de monde de part et d'autre. Lorsqu'Hérodote visita le champ de bataille où les ossements se trouvaient encore, les habitants du pays lui firent remarquer qu'on distinguait facilement les Perses des Égyptiens : les crânes des Perses étaient si tendres qu'on pouvait les percer avec un caillou, ceux des Égyptiens pouvaient à peine être brisés à coups de pierres. On attribuait cette différence à ce que les Égyptiens se rasaient la tête dans le bas-âge, tandis que les Perses avaient toujours la tête couverte d'une tiare. A la nouvelle de la conquête de l'Égypte, les Libyens, les Barkéens et les Kyrénéens envoyèrent leur soumission à Cambysès. Il voulut aussi réduire Carthage, et il résolut d'y envoyer son armée navale, composée de Phéniciens, de Kypriotes et de Grecs; mais les Phéniciens refusèrent d'obéir parce que Carthage étant une colonie de Tyr, ils auraient cru violer les droits du sang et de la religion en combattant contre leurs propres enfants. Cambysès se crut obligé de respecter ce scrupule, car les Phéniciens s'étaient donnés à lui volontairement, et comme le reste de la flotte n'aurait pas suffi pour l'expédition qu'il voulait faire contre Carthage, il fut obligé d'y renoncer.

Après la bataille de Péluse, Psamménitos s'était enfermé dans Memphis; Cambysès le fit sommer de se rendre, mais la foule furieuse massacra les ambassadeurs. La ville fut prise après quelques jours de siège. J'ai rapporté dans un autre chapitre, d'après le dramatique récit d'Hérodote, la manière dont Cambysès traita le roi vaincu, et les outrages qu'il fit subir à la momie d'Amasis. Il voulut ensuite compléter sa conquête

par la soumission des Ammonéens et des Ethiopiens. Il fit venir d'Éléphantine des Ichthyophages qui savaient la langue éthiopienne et les envoya vers le roi de Méroë avec des présents. Le roi de Méroë s'aperçut facilement que ces ambassadeurs étaient des espions. « Vous venez examiner les forces de mes États, leur dit-il, et votre maître n'est pas un homme juste. S'il l'était, il ne chercherait pas à réduire en esclavage un peuple dont il n'a reçu aucune injure. Portez-lui cet arc de ma part, et dites-lui de venir me faire la guerre quand il pourra se servir d'un arc de cette grandeur aussi facilement que moi. En attendant, qu'il rende grâces aux Dieux de n'avoir pas inspiré aux Ethiopiens le désir d'agrandir leur pays par de nouvelles conquêtes. » Sur le rapport de ses espions, Cambysès transporté de colère se mit en marche contre les Ethiopiens sans penser à faire préparer des vivres pour son armée. Arrivé à Thèbes il détacha environ cinquante mille hommes qu'il envoya vers l'oasis d'Ammon avec ordre de réduire les habitants en esclavage et de brûler le temple du Dieu. Puis il continua sa route vers l'Ethiopie avec le reste de l'armée.

« Ses troupes n'avaient pas fait la cinquième partie du chemin, que les vivres manquèrent tout à coup. On mangea les bêtes de somme, bientôt après elles manquèrent aussi. Cambysès, sans s'inquiéter de rien, continua à marcher en avant. Les soldats se nourrirent d'herbes tant que la campagne put leur en fournir ; mais lorsqu'ils furent arrivés dans les sables, quelques-uns firent une chose horrible : ils se mettaient dix par dix, tiraient au sort et mangeaient celui que le sort désignait. Cambysès l'ayant appris et craignant qu'ils ne se dévorassent les uns les autres, se décida à rebrousser chemin et revint à Thèbes après avoir perdu une grande partie de son armée. De Thèbes, il alla à Memphis où il congédia les Grecs qui l'avaient accompagné et leur permit de se mettre en mer. Tel fut le succès de son expédition contre les Ethiopiens. Quant aux troupes qu'il avait envoyées contre les Ammonéens, elles partirent de Thèbes avec des guides, et il est certain qu'elles allèrent jusqu'à la ville d'Oasis, habitée par des Samiens qu'on dit être de la tribu Aischrionienne. Ce pays

qui est à sept journées de Thèbes, au milieu des sables, s'appelle, dans la langue des Grecs, l'île des bienheureux. On dit que l'armée arriva jusque-là ; mais ce qu'elle devint ensuite, personne ne le sait. Ce qui est certain c'est qu'elle n'arriva pas au pays des Ammonéens et ne revint pas en Égypte. Les Ammonéens racontent qu'à peu près à la moitié du chemin qui les sépare d'Oasis, pendant que cette armée prenait son repas, il s'éleva du Sud un vent impétueux qui l'ensevelit sous des montagnes de sable. Ainsi périt cette armée, au rapport des Ammonéens. »

En rentrant à Memphis, Cambyès trouva la ville en fête à l'occasion de l'épiphanie d'Apis. Il crut que les Égyptiens se réjouissaient de ses revers. Il blessa le taureau sacré d'un coup de poignard et fit battre de verges ses prêtres. Il n'avait jamais eu beaucoup de bon sens, et on disait qu'il était sujet à l'épilepsie. Après son retour d'Éthiopie sa tyrannie devint si fantasque et si violente que les Égyptiens l'attribuèrent à une folie envoyée par les Dieux en punition de son impiété. C'est à ce moment qu'Hérodote place le meurtre de son frère. Cambyès l'avait renvoyé en Perse, jaloux de ce qu'il avait seul tendu, à deux doigts près, la corde de l'arc envoyé par le roi de Méroë. Après son départ, il vit en songe un courrier qui lui annonçait que Smerdis, assis sur le trône, touchait le ciel de sa tête. Il ordonna à Prexaspès, celui de tous les Perses en qui il avait le plus confiance, de faire mourir son frère, et l'ordre fut exécuté. Après son frère, il tua sa sœur qui était en même temps sa femme. Plusieurs auteurs assurent que l'inceste était pratiqué par les Mages, mais il paraît que les Perses ne l'avaient pas admis avant Cambyès. Désirant épouser une de ses sœurs, il avait demandé aux juges royaux si ce mariage était permis par les lois. Ils répondirent qu'ils ne trouvaient pas de loi autorisant un frère à épouser sa sœur, mais qu'il y en avait une qui permettait au roi de faire tout ce qu'il voulait. Sur cette réponse, il ne se contenta pas d'épouser une de ses sœurs, il en épousa deux. La plus jeune l'avait suivi en Égypte. Elle assista un jour au combat d'un jeune chien contre un lionceau. Le chien ayant le dessous, un autre jeune chien, son frère, rompit sa laisse pour courir à son secours et les

deux chiens réunis eurent l'avantage sur le lionceau. Ce combat amusait Cambysès ; sa sœur pleurait ; il lui en demanda la cause : « Je n'ai pu retenir mes larmes, dit-elle, en voyant le jeune chien accourir au secours de son frère ; je pensais à Smerdis dont personne ne vengera la mort. » Cambysès irrité lui donna un coup de pied dont elle mourut.

Il demanda un jour à Prexaspès ce que les Perses pensaient de lui : « Ils te comblent de louanges, répondit-il, mais ils trouvent que tu aimes un peu trop le vin. » Cambysès apercevant dans le vestibule le fils de Prexaspès qui occupait à la cour la charge d'échanson, prit un arc et des flèches et dit au père : « Tu vas voir si le vin me trouble la vue ; je vise au cœur. » Le jeune homme tomba ; on ouvrit le corps et la flèche se trouva juste au milieu du cœur. « Qu'en penses-tu ? » dit Cambysès. Prexaspès répondit : « Je ne crois pas que le Dieu même puisse tirer si juste. » Une autre fois Cambysès fit, sans aucun motif, enterrer vifs jusqu'à la tête douze Perses de haute distinction. Kroisos essaya de lui donner de sages conseils comme Kyros l'en avait chargé ; il lui montra les dangers d'une tyrannie qui devait finir par pousser ses sujets à l'insurrection. « Toi aussi, répondit Cambysès, tu prétends me donner des avis, toi qui as si bien gouverné tes États, toi qui as perdu mon père en lui persuadant de passer l'Araxès, au lieu d'attendre les Massagètes chez lui ! Il y a longtemps que je cherchais un prétexte pour le venger. » Et il prit ses flèches pour percer Kroisos qui parvint à se sauver. Il donna ordre de le poursuivre et de le tuer. Ses serviteurs, connaissant l'inconstance de son caractère, firent cacher Kroisos ; et lorsqu'ils virent que le roi paraissait le regretter, ils lui apprirent que Kroisos était vivant. Il en témoigna une grande joie, mais il les fit mourir pour lui avoir désobéi. Hérodote rapporte encore d'autres actes qu'il attribue à la folie : « Il fit ouvrir les anciens tombeaux pour voir les morts. Il entra dans le temple d'Héphaïstos (Phta) et se moqua de sa statue. (Cette statue ressemble aux Pataïques que les Phéniciens mettent à la proue de leurs navires. Ces Pataïques, pour en donner l'idée à ceux qui ne les ont pas vus, ont la forme d'un pygmée.) Il entra aussi dans le temple des Cabires, dont les lois interdisent l'accès à

tout autre qu'aux prêtres, et il fit brûler leurs statues après s'en être moqué. Ce sont là des preuves de folie ; sans cela, il n'aurait pas osé se jouer de la religion et des lois. »

Cambysès avait quitté l'Égypte et venait d'entrer en Syrie quand un héraut se présenta devant le camp, proclamant la déchéance de Cambysès et ordonnant aux troupes d'obéir désormais au roi Bardiya (Smerdis) fils de Kyros. Un mage nommé Gaumata avait profité de l'éloignement de Cambysès et du mécontentement des Perses pour usurper le trône en se faisant passer pour Smerdis, dont la mort n'était connue que d'un très petit nombre de personnes. Cambysès se préparait à châtier l'usurpateur, lorsqu'en montant à cheval il se blessa de son cimeterre à la cuisse, au même endroit où il avait frappé le bœuf Apis. Il demanda le nom de la ville où il était, on lui dit qu'elle s'appelait Agbatane. Il se rappela que l'oracle de Bouto lui avait prédit qu'il mourrait à Agbatane ; il avait cru finir ses jours dans la capitale de la Médie, où étaient ses trésors. Il comprenait maintenant que l'oracle avait désigné Agbatane de Syrie, et sentant que sa blessure était mortelle, il convoqua les princes des Perses qui étaient dans son armée : « Il faut vous déclarer ce que j'avais voulu cacher, leur dit-il. J'ai fait tuer mon frère Smerdis sur la foi d'un songe, et plutôt aux Dieux que cela ne fût pas arrivé. J'ai versé un sang que je n'aurais pas dû répandre, mais l'homme ne peut détourner l'avenir. Celui dont un Démon m'annonçait la révolte, c'était le mage Smerdis, le frère de Pafizithès à qui j'avais confié l'administration de mes biens. Je vous adjure donc, par les Dieux royaux, vous tous, ô Perses, et surtout les Achéménides ici présents, de ne pas souffrir que l'empire retourne aux Mèdes. S'ils l'ont acquis par la ruse, recouvrez-le par la ruse, s'ils s'en sont emparés par la force, reprenez-le par la force. Si vous le faites, puissiez-vous être toujours libres, que la terre vous donne ses fruits, que vos femmes soient fécondes, que vos troupeaux se multiplient. Si vous ne le faites pas, que mes imprécations vous accompagnent et que chacun des Perses finisse comme moi. »

Peu de temps après, Cambysès mourut des suites de sa blessure ; il avait régné sept ans et cinq mois. Les paroles qu'il

avait prononcées avant de mourir furent généralement attribuées au désir de se venger de son frère qui s'était soulevé contre lui. Prexaspès niait par prudence que le fils de Kyros eût péri da sa main. Le mage Gaumata, le faux Smerdis, put régner pendant quelques mois comme s'il eût été l'héritier légitime du trône. Le secret fut d'autant mieux gardé, dit Justin, que chez les Perses il est de la majesté des rois de se soustraire à tous les regards. Pour se concilier la faveur des peuples soumis à l'empire des Perses, il fit publier dans toutes les provinces des édits par lesquels il exemptait ses sujets pendant trois ans de tout tribut et du service militaire. Cette exemption de tribut avait été jusqu'alors le privilège exclusif des Perses. Eux seuls ne gagnaient rien au changement de règne. Les faveurs ne leur étaient plus réservées et la suprématie dont ils étaient en possession depuis Kyros semblait leur échapper pour retourner aux Mèdes. Voyant leurs intérêts menacés, ils attachèrent plus d'importance aux révélations faites par Cambysès sur son lit de mort, et commencèrent à soupçonner que le nouveau roi pouvait bien être un imposteur. Hérodote et Justin expliquent de la même manière comment les soupçons se changèrent en certitude. Selon l'usage oriental, le successeur de Cambysès avait pris possession de son harem. Un seigneur perse, nommé Otanès, fit dire à sa fille, l'une des femmes du harem royal, d'examiner les oreilles de son époux pendant qu'il dormirait, car celle du Mage avaient été coupées par ordre de Kyros, on ne sait pour quel motif. Elle se chargea de cette mission dangereuse et le résultat fut décisif : le roi n'avait pas d'oreilles.

Otanès communiqua sa découverte à quelques amis occupant comme lui un rang élevé parmi les Perses, notamment à Dareios, fils d'Hystaspès, de la famille des Achéménides. Ils furent tous d'avis qu'on ne pouvait supporter plus longtemps le joug d'un mage mède et surtout d'un homme sans oreilles. Les conspirateurs étaient au nombre de sept, mais leurs noms sont rapportés diversement par Hérodote et par Ctésias. Pendant qu'ils discutaient entre eux sur les moyens de s'introduire dans le palais en trompant la surveillance des gardes, le roi mage et son frère, qui probablement avaient de vagues

soupçons, cherchaient à gagner Prexaspès pour qu'il attestât devant tout le peuple qu'il était faux qu'il eût tué Smerdis, fils de Kyros, et que c'était lui qui régnait et non un autre. Prexaspès y consentit, et les Perses ayant été convoqués devant les murs du palais, il monta sur une tour, mais au lieu de parler comme il avait promis de le faire, il déclara qu'il avait tué Smerdis, fils de Kyros, par ordre de Cambysès, et que c'était un mage qui avait usurpé son nom. Après quoi il se précipita la tête la première du haut de la tour. Les conjurés marchèrent sans retard vers le palais, cachant des poignards sous leurs vêtements. Les gardes, ne soupçonnant rien, les laissèrent passer par respect pour leur rang, mais les eunuques chargés de présenter les requêtes essayèrent de les empêcher d'entrer. Une lutte s'engage, les deux frères attirés par le tumulte accourent et se mettent en défense, deux des conjurés sont blessés ; un troisième, Gobryas, saisit le faux Smerdis dans ses bras, et voyant que Dareios hésitait à se servir de son arme : « Pourquoi ne frappes-tu pas, lui dit-il. — J'ai peur de l'atteindre. — Qu'importe ? frappe toujours. » Dareios obéit, et le mage fut tué. Ils coupèrent les têtes des deux frères et les montrèrent au peuple en appelant à l'insurrection. Tous les mages qu'on rencontra furent massacrés. En souvenir de cette journée on institua une fête appelée la *Magophonia* ; « ce jour-là, dit Hérodote, il n'est pas permis aux mages de paraître en public ; ils restent chez eux ».

Après cette révolution, les conjurés tinrent conseil, dit Hérodote, sur le gouvernement à établir. On nie assez généralement cette délibération sur les inconvénients et les avantages de la démocratie, de l'oligarchie et de la monarchie. Hérodote l'avait prévu, mais il maintient formellement la véracité de son récit : leurs discours, dit-il, paraîtront incroyables à quelques-uns des Grecs, ils n'en sont cependant pas moins vrais. Otanès exhorta les Perses à remettre l'autorité au peuple. « Je crois, dit-il, qu'on ne doit plus laisser le gouvernement aux mains d'un seul, la monarchie n'est ni agréable ni bonne. Vous savez à quelle insolence en était venu Cambysès, vous avez éprouvé celle du mage. Quel ordre peut exister quand tout est soumis à une volonté irresponsable ? Le

meilleur des hommes sera perverti par le pouvoir. L'insolence qui naît de la satiété, l'envie qui est dans la nature humaine, lui feront commettre tous les crimes. Un tyran ne devrait rien envier, puisqu'il a tous les avantages ; c'est le contraire qui arrive : il est jaloux de toute supériorité et n'en supporte pas l'existence, il lui faut des gens de nulle valeur. Il accueille toutes les calomnies ; les louanges modérées ne lui suffisent pas ; si elles sont excessives, il croit qu'on le flatte pour le tromper. Enfin, ce qui est le plus grave, il renverse les lois de la patrie, fait violence aux femmes et tue sans jugement. Que le peuple soit souverain, il n'y a rien de plus beau que l'égalité. On évite tous les inconvénients de la monarchie : les fonctions publiques sont électives, les magistrats sont responsables, les résolutions se prennent en commun. Je suis donc d'avis d'abolir la royauté et d'établir la démocratie, parce que tout est dans le peuple. »

Telle fut l'opinion d'Otanès ; Mégabyzès qui parla ensuite, conseilla d'instituer l'oligarchie : « Je m'associe à tout ce qu'a dit Otanès contre la tyrannie, mais quand il veut remettre le pouvoir au peuple, il a tort. Rien n'est plus sot et plus insolent que la multitude. Il n'y a pas de tyrannie plus intolérable. Un roi sait du moins ce qu'il fait, mais le peuple ne sait rien, il n'a rien appris, il ne peut comprendre ce qui est juste et convenable, il se jette en avant comme un torrent déchaîné. Puissent les ennemis des Perses s'en tenir à la démocratie ; pour nous, réunissons les hommes les plus distingués et confions-leur le pouvoir, car nous serons du nombre et il est à croire que les honnêtes gens gouverneront bien. » Tel fut l'avis de Mégabyzès ; Darcios parla le troisième et proposa le sien en ces termes : « Mégabyzès a bien apprécié la démocratie ; mais ce qu'il a dit de l'oligarchie ne me paraît pas juste. Des trois gouvernements, en les supposant parfaits, la monarchie est le meilleur, car rien ne vaut l'autorité d'un homme de bien. Ses résolutions étant secrètes, les ennemis n'en ont pas connaissance. Dans l'oligarchie, l'émulation des efforts produit des inimitiés, puis des factions et des luttes sanglantes qui ramènent la monarchie. Si c'est le peuple qui gouverne, le désordre est inévitable, les vauriens, loin de se

diviser, s'entendent pour brouiller les affaires jusqu'à ce qu'ils soient réprimés par quelque favori du peuple qui devient bientôt un monarque. Enfin, qui nous a rendus libres? Ce n'est ni le peuple ni l'oligarchie, c'est un roi (Kyros). Mon avis est de ne pas renoncer à de bonnes traditions: cela ne vaut rien. »

Les quatre qui n'avaient pas encore parlé se rallièrent à la proposition de Dareios. Alors Otanès, qui aurait voulu établir l'égalité parmi les Perses, voyant son avis rejeté, parla ainsi: « Puisqu'il faut qu'un de nous devienne roi, par le sort, par élection ou autrement, je ne vous ferai pas concurrence; je ne veux ni commander ni obéir. Je vous cède toute prétention au pouvoir, à condition de n'être soumis à aucun de vous, ni moi ni aucun de mes descendants à perpétuité. » Les autres y consentirent, et il se retira. Sa maison était la seule, du temps d'Hérodote, qui jouit d'une entière liberté, n'obéissant qu'autant qu'elle le voulait bien, pourvu qu'elle ne transgressât pas les lois des Perses. Les six qui avaient voté pour la monarchie décidèrent d'abord que le roi ne pourrait prendre femme que dans la famille d'un de ceux qui avaient détrôné le mage, et que chacun d'eux aurait ses entrées libres au palais sans être obligé de se faire annoncer. Quant à la manière dont il fallait élire le nouveau roi, il fut décidé que le lendemain matin ils se rendraient à cheval devant la ville, et reconnaîtraient pour roi celui dont le cheval hennirait le premier au lever du soleil, « car le soleil, dit Justin, est le seul Dieu des Perses, et les chevaux lui sont consacrés ». Dareios fut élu grâce à une ruse de son écuyer. Il descendait, comme Kyros, de la famille des Achéménides. Son premier soin fut de se rattacher à la maison royale par des mariages. Il épousa deux filles de Kyros, Atossa, qui avait été femme de son frère Cambyès, et une autre plus jeune nommée Artystonè. Il prit ensuite pour femme Parmys, fille de Smerdis et petite-fille de Kyros, et Phaidymè, fille d'Otanès, qui avait découvert l'imposture du mage. Très peu de temps après l'avènement de Dareios, Intaphernès, un des sept, qui avait voulu entrer au palais malgré la résistance des gardes, et leur avait coupé le nez et les oreilles, fut mis à mort avec toute sa famille. Les

autres conjurés reçurent, à titre de satrapies héréditaires, les provinces qu'ils avaient gouvernées avant la révolution.

CHAPITRE V

Dareios.

Près de la route de Bagdad à Téhéran, sur le territoire de l'ancienne Médie, on trouve un rocher de 456 mètres de hauteur appelé Behistoun. Il est taillé à pic, et une partie de la surface est couverte de figures sculptées et d'inscriptions en caractères cunéiformes. Il faudrait deux mois, dit le voyageur Ker Porter, pour copier les figures et les inscriptions, et on courrait de grands risques, car il faudrait se faire hisser au haut du rocher. Danville a cru retrouver dans ce rocher de Behistoun, le mont Bagistanos, sur lequel, selon Diodore, Sémiramis se fit représenter au milieu de ses gardes, et où elle fit graver des inscriptions en lettres syriennes. L'inscription de Behistoun, la plus considérable qu'on connaisse, est écrite dans les trois langues officielles de l'empire, en perse, en mède et en assyrien. Le type perse qui a été lu le premier a servi à déchiffrer les deux autres. L'inscription de Behistoun, qui a rendu, pour la lecture des cunéiformes, le même service que la pierre de Rosette pour la lecture des hiéroglyphes, a été traduite en latin par H. Rawlinson, en français par M. Oppert. Elle se rapporte non à Sémiramis, comme le croyait Diodore, mais à Dareios, fils d'Hystaspès : « Je suis Daryavous (Dareios), roi grand, roi des rois, roi des contrées qui contiennent beaucoup de nations, roi de ce monde immense et son soutien, fils d'Hystaspès, Achéménide. » Il nomme ses ancêtres, puis il énumère les royaumes qui lui sont soumis et raconte comment il est monté sur le trône. Mais, comme un récit officiel dissimule toujours une partie de la vérité, la conspiration des sept est laissée dans l'ombre ; c'est Dareios qui a tout fait, avec l'appui de quelques hommes

fidèles. Leurs noms, qui se trouvent à la fin de l'inscription, sont les mêmes que dans Hérodote. Voici le passage relatif à l'usurpation et à la chute du mage :

« Le roi Daryavous déclare : Voici ce que j'ai fait avant d'être roi : Cambouzia (Cambysès, fils de Kourous (Kyros), de notre race, régnait ici avant moi. Ce Cambouzia avait un frère nommé Barziya (Smerdis), du même père et de la même mère que lui. Un jour, Cambouzia tua Barziya ; le peuple ne connut pas sa mort. Ensuite Cambouzia partit pour l'Égypte. Pendant qu'il était en Égypte, le peuple devint rebelle, le mensonge se propagea dans le pays, en Perse, en Médie et dans les autres provinces. — Il y avait un mage nommé Gaumata ; il se souleva dans Pisiagades (Pasargade) ; il y a là une montagne nommée Arcadris ; ce fut le 24 du mois de Viyakhna (février) qu'il s'insurgea. Il trompa le peuple en disant : Je suis Barziya, fils de Kourous et frère de Cambouzia. Et le peuple entier devint rebelle ; il se tourna vers lui en abandonnant Cambouzia... Ensuite Cambouzia mourut en se blessant lui-même. Cet empire que Gaumata le mage ravit à Cambouzia avait appartenu à notre race depuis longtemps. Après que Gaumata le mage eut enlevé à Cambouzia la Perse, la Médie et les autres pays, il fit sa volonté, il fut roi. Il n'y avait pas un homme de notre race qui osât arracher la couronne à ce Gaumata le mage. Le peuple le craignait à cause de sa cruauté. Il aurait tué beaucoup de ceux qui connaissaient le vrai Barziya. Pour cela il aurait tué tout le peuple afin qu'on ne pût reconnaître qu'il n'était pas Barziya, fils de Kourous. Personne n'osait rien dire contre ce Gaumata le mage, jusqu'à ce que je vinsse. Alors je priai Ahoura Mazda (Ormuzd), et Ahoura Mazda me secourut. Le 10 du mois Bagayadis (mars), je tuai, accompagné d'hommes fidèles, ce Gaumata le mage et ses principaux complices. Il y a un fort appelé Sikthauvatis, dans le pays de Nisée, en Médie ; c'est là que je le tuai ; je lui ravis l'empire. Par la volonté d'Ahoura Mazda, je devins roi ; l'empire qui avait été arraché à notre race, je l'ai restauré. Les autels que Gaumata le mage avait renversés, je les ai relevés en sauveur du peuple ; j'ai rétabli les chants et les saintes cérémonies. » La dernière phrase est assez obs-

cure : il semble que le roi craint d'être soupçonné d'impiété pour avoir tué un mage, et c'est le mage lui-même qu'il accuse avec peu de vraisemblance d'avoir renversé les autels.

Le bas-relief auquel l'inscription sert de commentaire, représente Dareios foulant aux pieds le mage Gaumata, qui lève les bras en l'air comme pour demander grâce. Le roi, dans une attitude tranquille, porte le costume des Mèdes, et tient un arc à la main. Derrière lui sont deux gardes armés l'un d'un arc, l'autre d'une lance. Neuf prisonniers liés entre eux par



Bas-relief de Behistoun.

une corde passée autour du cou, et les mains attachées derrière le dos, défilent devant Dareios. Ils ont la tête nue excepté le dernier, qui porte un bonnet pointu; sur l'habit du troisième est une inscription en caractères cunéiformes, et des inscriptions semblables sont placées au-dessus de la tête des autres; ces inscriptions donnent les noms des personnages qui sont tous qualifiés d'imposteurs, excepté le dernier. Dans le ciel, en face du roi est une figure symbolique semblable à celle qui accompagne les rois d'Assyrie dans les bas-reliefs de Ninive : c'est un buste humain sortant d'un anneau auquel s'attachent des ailes et une queue d'oiseau. On suppose que ce symbole, qui représente Assour dans les monuments assyriens, représente dans le bas-relief de Behistoun, le Ferouer du roi. Les captifs placés devant le roi, sont les chefs rebelles qui, avant ou

après l'avènement de Dareios, avaient essayé de soulever les provinces et de rejeter la domination des Perses. Voici leurs noms d'après les inscriptions qui les accompagnent : « Celui-ci est Gaumata le mage, qui a menti en disant : Je suis Barziya, fils de Kourous, et je suis roi. Celui-ci est Athrina, qui a menti, en disant : Je suis roi de Susiane. Celui-ci est Naditabira, qui a menti en disant : Je suis Nabucodorossor, fils de Nabonahid, et je suis roi de Babylone. Celui-ci est Fravartis (Phaortes), qui a menti en disant : je suis Xatthrita, de la race de Kyaxarès, et je suis roi des Mèdes. Celui-ci est Martiya, qui a menti en disant : Je suis Umanès, et je suis roi de Susiane. Celui-ci est Citratakhma, qui a menti en disant : Je suis roi des Sagartiens, de la race de Kyaxarès. Celui-ci est Vahyazdata, qui a menti en disant : Je suis Barziya, fils de Kourous, et je suis roi. Celui-ci est Arakhou, qui a menti en disant : Je suis Nabucodorossor, fils de Nabonahid, et je suis roi de Babylone. Celui-ci est Frada, qui a menti en disant : Je suis roi de Margiane. Celui-ci est Sarukha, le Saka. »

Les chefs révoltés que le bas-relief de Behistoun représente enchaînés à la même corde, n'ont pas été pris simultanément, mais vaincus et tués l'un après l'autre. Pendant la courte durée de son règne, le mage avait comblé tous ses sujets de bienfaits, dit Hérodote, de sorte qu'après sa mort il fut regretté de tous les peuples de l'Asie, excepté des Perses. Il fallait recommencer à payer les tributs, dont on s'était cru affranchi pour trois ans, des révoltes éclatèrent de toutes parts. En Asie, les insurrections n'ont pas pour objet un changement dans la forme du gouvernement ; dans chaque province, il se trouvait toujours quelque aventurier qui, pour réveiller les souvenirs de l'indépendance nationale, et pour exploiter à son profit le mécontentement public, se disait descendant des anciens rois du pays. Il groupait autour de lui quelques partisans, et donnait un centre à la résistance. L'inscription nous apprend qu'il y eut successivement deux Nabucodorossor à Babylone, deux soi-disant descendants de Kyaxarès en Médie ; il y eut même un autre faux Smerdis en Perse. Les premiers soulèvements se produisirent en Susiane et en Chaldée. Voici la suite de l'inscription : « Le roi Dariavous déclare : Lorsque j'eus tué

le mage Gaumata, un homme nommé Athrina, fils d'Upardarna, se révolta en Susiane. Il disait au peuple : Je suis le roi de Susiane. Et un homme babylonien nommé Naditabira, fils d'Aniri, se révolta aussi en Babylonie. Il dit en mentant au peuple : Je suis Nabucodorossor, fils de Nabonahid. Et le peuple babylonien passa tout entier à ce Naditabira. Alors j'envoyai une armée en Susiane ; lui, Athrina, fut amené enchaîné devant moi. Je le tuai. Alors je marchai vers Babylone, contre ce Naditabira qui se disait Nabucodorossor. Son armée défendait le Tigre ; elle se tenait sur des bateaux... Ahoura Mazda m'accorda son secours ; par sa volonté je franchis le Tigre. Je tuai beaucoup de monde à Naditabira. Alors je marchai contre Babylone. Lorsque je fus venu à une ville nommée Zazâna, sur l'Euphrate, Naditabira s'approcha avec son armée. Nous livrâmes bataille. Ahoura Mazda me prêta son secours, je tuai beaucoup de monde. Ensuite je pris Babylone et je tuai ce Naditabira.»

Le siège de Babylone est raconté par Hérodote, avec des détails auxquels l'inscription de Behistoun ne fait pas même allusion et qui sont peut-être légendaires. Les Babyloniens s'étaient préparés à soutenir un long siège : « Pour ménager les provisions, chaque homme avait tué toutes les femmes de sa maison, à l'exception de sa mère et d'une autre qu'il garda pour lui apprêter à manger. Dareios arriva bientôt devant la ville, en fit le siège et employa pour la prendre toutes sortes de stratagèmes, sans oublier celui qui avait réussi à Kyros, mais les assiégés étaient sur leurs gardes. Ils se moquaient de lui, dansaient sur leurs remparts et criaient aux Perses que Babylone serait prise quand les mules feraient des petits. On sait que les mules fécondes sont excessivement rares ; on en voyait une, il y a quelques années au Jardin d'Acclimatation. Le vingtième mois du siège de Babylone, parmi les mules qui portaient les provisions, il s'en trouvait une qui fit un poulain. Elle appartenait à Zopyros, dont le père, Mégabyzès, était un des sept meurtriers du mage. Ce Zopyros se crut désigné par les Dieux pour prendre Babylone. Il se coupe le nez et les oreilles, se déchire le corps à coups de fouet et va dans cet état se présenter au roi. Dareios indigné lui demande qui l'a mutilé ainsi et pourquoi. « Personne autre que toi n'eût été assez puissant

pour me traiter de la sorte, répond Zopyros. Je l'ai fait moi-même ; si je t'avais annoncé mon dessein, tu m'aurais défendu de l'exécuter. Maintenant suis mes conseils, et Babylone est à nous ». Il communique son plan au roi, puis se rend comme transfuge chez les Babyloniens. Il est accueilli sans défiance ; l'outrage dont il montre les marques semble une garantie de sa bonne foi. Dans plusieurs sorties successives il remporte des avantages concertés d'avance avec le roi. Les assiégés lui confient le commandement de la ville, et au jour convenu il en ouvre les portes aux Perses.

Dareios fit abattre les murs et enlever les portes de Babylone. Kyros, qui l'avait prise avant lui, n'avait fait ni l'un ni l'autre. Il fit mettre en croix environ trois mille hommes, des plus distingués de la ville, il permit aux autres d'y demeurer comme auparavant. Pour remplacer les femmes que les Babyloniens avaient étranglées au commencement du siège, il ordonna aux peuples voisins d'en envoyer, et chaque nation fut taxée à un certain nombre. Elles se montaient en tout à cinquante mille. Quant à Zopyros, il lui donna la ville de Babylone pour en jouir sa vie durant, sans aucune redevance. Il aurait mieux aimé, disait-il, que Zopyros ne se fût pas traité si cruellement que de devenir maître à ce prix de vingt villes comme Babylone. Un jour qu'il tenait une grenade, raconte Plutarque, quelqu'un lui dit : Que voudrais-tu posséder en aussi grand nombre que les grains de ce fruit ? Il répondit : « Des Zopyros. » Les Babyloniens auraient pu trouver que le trahéme de Zopyros était une trahison odieuse, mais il paraît que, dès cette époque, on se croyait permis de trahir des insurgés et que les Perses, qui se vantaient, dit-on, d'avoir le mensonge en horreur, savaient l'admirer quand il leur était utile. « Au jugement de Dareios, dit Hérodote, il n'y a jamais eu personne en Perse ni dans les temps anciens ni depuis, qui ait surpassé Zopyros par ses belles actions, excepté Kyros, à qui jamais aucun Perse ne se crut digne d'être comparé. » La ruse de Sextus Tarquin au siège de Gabies, à part la mutilation du nez et des oreilles, est renouvelée de celle de Zopyros : elle est digne de celui qui, peu de temps après s'introduisait chez son cousin Collatinus pour déshonorer sa femme. Justin ra-

conte la prise de Babylone de la même manière qu'Hérodote ; Ctésias la place sous le règne de Xerxès et transporte l'histoire de Zopyros à son fils Mégabysès, gendre du roi. Cette divergence rend l'anecdote douteuse et le silence de l'inscription de Behistoun a paru suffisant à la plupart des historiens modernes pour la reléguer au rang des fables.

Après la prise de Babylone, Hérodote fait marcher Dareios contre les Scythes ; mais dans une autre partie de son livre (I, 130) il fait allusion à une tentative des Mèdes pour secouer le joug de Dareios. On avait cru qu'il parlait de la révolte des Mèdes contre Dareios Nothos, en 408. Mais M. Grote a établi qu'Hérodote ne devait plus vivre à cette époque. Comme l'inscription de Behistoun parle d'une révolte des Mèdes sous Dareios, fils d'Hystaspès, l'allusion d'Hérodote doit s'y rapporter. Voici, d'après l'inscription, la suite des événements : « Pendant que j'étais à Babylone, les provinces suivantes devinrent rebelles contre moi : la Perse, la Susiane, la Médie, l'Assyrie, l'Arménie, la Parthyène, la Margiane, la Sattagydie, la Scythie... Un homme de Perse nommé Martiya se souleva en Susiane et parla ainsi au peuple : « Je suis Umanès, roi de Susiane. » Alors je me mis en marche vers la Susiane, et les Susiens, tremblant devant moi, prirent ce Martiya, qui était leur chef, et le tuèrent. Le roi Daryavous déclare : « Un homme nommé Fravartis (Phraortès) se révolta en Médie ; il parla ainsi au peuple : « Je suis Xathrita, de la race de Kyaxarès. » Et le peuple mède devint rebelle contre moi et suivit ce Fravartis ; il était roi en Médie. L'armée perse et mède qui était auprès de moi m'était fidèle ; je l'envoyai avec mon serviteur Hydarnès, que je fis chef. Je parlai ainsi aux soldats : « Allez, battez cette armée mède qui ne m'obéit point. » Ormuzd m'accorda son secours ; l'armée d'Hydarnès battit l'armée rebelle. »

Dans les documents officiels il faut lire entre les lignes : l'insurrection n'était pas domptée, puisque son chef n'était pas pris. Elle s'étendait à la fois sur la Médie, l'Arménie et l'Assyrie. Le roi, retenu par le siège de Babylone, envoie en Arménie son serviteur Dadarsar un Arménien. Par la grâce d'Ornmuzd, il tue beaucoup de monde, mais malgré trois bulletins de victoires, il faut envoyer un nouveau général, Omisès. Dareios a beau

lui dire : « Marche, anéantis cette armée rebelle qui ne m'obéit pas », l'armée rebelle s'avance jusqu'en Assyrie, et deux nouvelles victoires ne suffisent pas pour en venir à bout. Enfin après la prise de Babylone, Dareios peut marcher avec toutes ses forces contre les provinces insurgées : « Ensuite je partis de Babylone, je marchai contre la Médie pour la pacifier. Il y a en Médie une ville nommée Gundurus; c'est là que Fravartis, qui se disait roi de Médie, me rencontra avec son armée : nous livrâmes bataille, Ormuzd m'accorda son secours et je tuai beaucoup de monde. Ce Fravartis s'enfuit avec quelques cavaliers fidèles à Raga, en Médie. J'envoyai à sa poursuite ; il fut pris et amené devant moi. Je lui coupai le nez, les oreilles et la langue. Il fut tenu enchaîné à ma porte ; tout le monde le voyait. Ensuite je le fis crucifier à Ecbatane, lui et ceux qui avaient été ses complices. »

On voit que, pour la manière de traiter les prisonniers, le roi de Perse reprenait les traditions des rois d'Assyrie. Après la mort de Fravartis un nommé Cithratakhma, se disant aussi de la race de Kyaxarès, se souleva en Sagartie. Dareios envoya contre lui une armée perse et mède : « Ormuzd m'accorda son secours, mon armée anéantit l'armée rebelle. Cithratakhma fut amené devant moi. Je lui coupai le nez et les oreilles. Il fut tenu enchaîné à ma cour, tout le peuple le voyait ; plus tard, je le fis crucifier à Arbèles. » La Parthyène et l'Hyrcanie, qui avaient embrassé le parti de Fravartis furent soumises par Hystaspès père de Dareios ; un satrape de Bactriane fit rentrer la Margiane dans l'obéissance. Mais dans le même temps un nouveau prétendant nommé Vahyazdata, qui se donnait aussi pour Smerdis, fils de Kyros, se révoltait en Perse et envoyait un de ses partisans soulever l'Arachosie. Il fut pris et crucifié comme les autres. Une seconde révolte de Babylone, sous la conduite de l'Arménien Arakhou, se disant Nabucodorossor, fils de Nabonahid, fut comprimée par un général mède nommé Intaphrès, pendant que Gobryas, un des sept meurtriers du mage, réprimait un troisième soulèvement de la Susiane. M. Oppert croit pouvoir fixer les dates suivantes à quelques-uns des événements rapportés dans l'inscription de Behistoun : décembre 520, Dareios force les Babyloniens à se retirer der-

rière leurs murailles ; janvier 519, commencement du siège de Babylone ; août 518, fin du siège, qui a duré vingt mois ; pendant ce siège, soulèvement des Mèdes et des Arméniens ; décembre 519, première bataille contre les Mèdes ; novembre 518, défaite des Mèdes par Dareios ; mai, août et décembre 519, et mai 518, batailles livrées aux Arméniens par les troupes de Dareios ; avril 515, première défaite des Parthes. Quant à la guerre contre les Sakas et leur roi Sarukha, l'homme au bonnet pointu du bas-relief de Behistoun, on croit qu'elle a eu lieu en 514, mais la partie de l'inscription qui s'y rapporte est mutilée.

Dareios résume ainsi les événements de son règne : « Voici ce que j'ai fait par le secours d'Ormuzd : J'ai livré dix-neuf combats aux provinces rebelles ; je les ai domptées et j'ai emmené neuf rois captifs. » Ce sont les neuf captifs représentés dans le bas-relief. Puis il ajoute : « Qui que tu sois, lis cette inscription, et sache que je n'ai rien dit que je n'aie fait, et que j'ai fait beaucoup d'autres choses que je n'ai pas dites. Si tu ne caches pas cette inscription, qu'Ormuzd te soit ami, te donne une nombreuse postérité et une longue vie. Si tu la caches, qu'Ormuzd te soit ennemi et qu'il ne te vienne pas de postérité. Ormuzd et les autres Dieux qui existent m'ont été propices, parce que je n'ai été ni irréligieux, ni menteur, ni tyran. Qui que tu sois, qui un jour verras cette inscription et ces images, n'y fais aucune dégradation. Tant que tu les conserveras, tu te conserveras toi-même. Si tu les dégrades, qu'Ormuzd te soit ennemi, reste sans postérité, et qu'Ormuzd trompe toutes tes espérances dans tout ce que tu entreprendras. »

Hérodote n'a pas cru nécessaire de nous donner le détail des révoltes et des batailles énumérées d'une façon assez monotone dans l'inscription de Behistoun ; mais il nous a conservé le souvenir d'un événement dont cette inscription ne parle pas, sans doute parce qu'elle n'était pas de nature à faire honneur à Dareios. Oroïtès, satrape de Phrygie, de Lydie et d'Ionie, prenait des allures d'indépendance inquiétantes. Il avait profité des embarras du nouveau roi pour faire périr Mitrobatès gouverneur de Daskylion et son fils Cranapès, quoiqu'ils fussent en grande considération parmi les Perses. Un messenger de

Dareios lui ayant apporté des ordres qui ne lui étaient pas agréables, il apostâ le long du chemin des meurtriers qui le tuèrent. Comme il avait un gouvernement étendu, des richesses considérables et une garde de mille Perses, Dareios résolut de s'en défaire par la ruse. Il convoqua les Perses les plus fidèles à sa personne et dit : « Qui de vous exécutera une chose où il ne faut que de l'habileté et où il n'est pas nécessaire d'employer la force ? Les crimes d'Oroïtès ne peuvent se supporter. Qui me l'amènera mort ou vif ? » Trente Perses s'offrirent pour servir le roi. Il ordonna que le sort déciderait. Le sort tomba sur Bagaïos fils d'Artoutès, et voici comment il s'y prit. Il écrivit plusieurs lettres qu'il scella du sceau du roi et partit avec ces dépêches. Arrivé à Sardes, il alla trouver Oroïtès et donna les lettres l'une après l'autre au secrétaire royal, car tous les préfets avaient près d'eux des secrétaires du roi. Son intention était de sonder les gardes. Ayant remarqué qu'ils avaient beaucoup de respect pour ces lettres et pour les ordres du roi, il en donna une autre conçue en ces termes : « Perses, le roi vous défend de servir désormais de gardes à Oroïtès. » Ils déposèrent aussitôt leurs piques. Encouragé par cette soumission, Bagaïos mit entre les mains du secrétaire la dernière lettre, qui portait : « Le roi Dareios ordonne aux Perses qui sont à Sardes de tuer Oroïtès. » A l'instant les gardes tirent leurs cimeterres et tuent le satrape.

L'expédition contre les Indiens n'est pas mentionnée dans l'inscription de Behistoun. Hérodote y fait allusion et donne quelques détails sur les mœurs des Indiens et sur la manière dont ils recueillaient l'or. Mais comme il n'avait pas visité l'Inde, il n'en pouvait parler que d'après les récits plus ou moins fabuleux des Perses : « De tous les peuples que nous connaissons, il n'y en a pas qui soit plus près de l'aurore et du lever du soleil que les Indiens ; ils sont de ce côté les premiers habitants de l'Asie ; à l'est, les sables rendent le pays désert. On comprend sous le nom d'Indiens plusieurs peuples qui ne parlent pas une même langue ; les uns sont nomades, les autres ont une demeure fixe. Il y en a qui habitent dans les marais formés par les débordements du fleuve et qui se nourrissent de roissons crus, qu'ils pêchent de dessous leurs canots de cannes

ou de roseaux. Ils coupent ces cannes de nœud en nœud : chaque morceau forme une nacelle. Les autres Indiens, qui habitent à l'est de ceux-ci, sont nomades et vivent de chair crue. On les appelle Padéens. Voici les coutumes qu'on leur attribue. Quiconque parmi eux tombe malade, si c'est un homme, ses plus proches parents et ses meilleurs amis le tuent, apportant pour raison que la maladie le ferait maigrir et que sa chair en serait moins bonne. Il a beau nier qu'il soit malade, ils l'égorgent impitoyablement et se nourrissent de sa chair. Si c'est une femme, ses plus proches parentes la traitent de la même manière que les hommes en agissent entre eux. Ils tuent ceux qui sont parvenus à un grand âge, et les mangent ; mais il s'en trouve peu, parce qu'ils ont grand soin de tuer tous ceux qui tombent malades. »

« D'autres Indiens, continue Hérodote, ont des usages différents. Ils ne tuent aucun animal, ne sèment rien, n'ont point de maison et vivent d'herbages. Ils ont chez eux une espèce de grain que la terre produit d'elle-même. Il est de la grosseur du millet et vient dans une cosse. Ils le recueillent, le font bouillir avec sa cosse et le mangent. Si quelqu'un d'entre eux tombe malade, il va dans un lieu désert et s'y tient, sans que personne s'en occupe, soit pendant sa maladie, soit après sa mort. Ils sont tous de la même couleur, et elle approche beaucoup de celle des Ethiopiens. Ces sortes d'Indiens sont fort éloignés des Perses ; ils habitent du côté du midi, et n'ont jamais été soumis à Dareios. Il y en a d'autres qui habitent au nord ; ils sont voisins de la ville de Caspatyros et de la Pactuiké. Leurs mœurs et leurs coutumes approchent beaucoup de celles des Bactriens. Ils sont aussi les plus braves de tous les Indiens, et ce sont eux qu'on envoie chercher l'or. Il y a aux environs de leur pays des endroits que le sable rend inhabitables. On trouve dans ces déserts et parmi ces sables des fourmis plus petites qu'un chien, mais plus grandes qu'un renard. On en peut voir chez le roi de Perse qui ont été prises à la chasse. Ces fourmis se font une habitation sous la terre, en repoussant le sable, comme celles qu'on voit en Grèce, et qui leur ressemblent beaucoup. Le sable qu'elles repoussent est mêlé d'or. Les Indiens qu'on envoie dans le désert pour le ramasser attellent

ensemble trois chameaux, un mâle de chaque côté, et entre deux, une femelle sur laquelle ils montent. Dès qu'ils sont arrivés sur les lieux où se trouve l'or, ils remplissent de sable les sacs de cuir qu'ils ont apportés et s'en retournent en toute hâte, car les fourmis, averties par l'odeur, les poursuivent, à ce que disent les Perses. Il n'est pas, selon eux, d'animal si rapide à la course, et si les Indiens ne prenaient les devants pendant qu'elles se rassemblent, il ne s'en sauverait pas un seul. C'est pourquoi les chameaux mâles sont attachés avec les femelles, qui courent plus vite parce que le souvenir de leurs petits leur donne des forces. »

Mégasthènes et Pline ont répété cette fable de fourmis chercheuses d'or et grosses comme des renards. Ce qui paraît certain, c'est que l'or se trouvait en abondance dans la région montagneuse de Caboul. C'est ce pays qu'Hérodote appelle l'Inde. Il ne connaît pas la contrée arrosée par le Gange, car il dit que l'Indos est avec le Nil le seul fleuve où on trouve des crocodiles. On ne sait si la domination des Perses s'étendait sur le Penjab où si elle s'arrêtait à l'Indos. Hérodote dit seulement que Dareios fit explorer le cours du fleuve jusqu'à la mer. « Il envoya sur des vaisseaux des hommes sûrs et véridiques, et entre autres Skylax de Caryanda. Ils s'embarquèrent à Cataspyros dans la Pactuikè, descendirent le fleuve vers l'aurore jusqu'à la mer; de là, naviguant vers l'occident, ils arrivèrent enfin, le trentième mois après leur départ, au même point où les Phéniciens s'étaient autrefois embarqués par ordre du roi d'Égypte pour faire le tour de la Libye. Ce périple achevé, Dareios subjuguait les Indiens et se servit de cette mer. C'est ainsi qu'on a reconnu que l'Asie, si on en excepte la partie orientale, ressemble en tout à la Libye. Quant à l'Europe, il ne paraît pas que personne ait jusqu'ici découvert si elle est environnée par la mer à l'est et au nord. Mais on sait qu'en sa longueur elle surpasse les deux autres parties de la terre. » On voit par ce passage combien les connaissances géographiques des anciens étaient peu avancées. Le voyage de Skylax, quoique plus étendu que celui que Néarchos exécuta du temps d'Alexandre, n'est pas mentionné par Arrien. Cela ne suffit pas pour faire révoquer en doute l'assertion d'Hérodote. On a

sous le nom de Skylax la relation d'un voyage sur les côtes de la Méditerranée, mais on ne croit pas que ce soit le même qui navigua par ordre de Dareios sur la mer des Indes.

En même temps que ses lieutenants soumettaient les Indiens, Dareios dirigeait lui même une expédition contre les Scythes d'Europe. Selon plusieurs savants, les Grecs auraient réuni sous le nom de Scythes des peuples nomades qui n'étaient pas tous de la même famille, et tandis que les Scythes d'Asie, ou Sakas, appartenaient à la race tartare, les Scythes d'Europe seraient les ancêtres des populations germaniques. Le quatrième livre d'Hérodote contient de curieux détails sur les mœurs des Scythes et des autres barbares qui occupaient alors les régions situées au nord du Pont-Euxin. « Les Scythes crèvent les yeux à tous leurs esclaves, afin de les employer à traire le lait, dont ils font leur boisson ordinaire. Ils sont, de tous les peuples connus, celui qui a trouvé le moyen le plus sûr de conserver son indépendance : ils ne se laissent pas joindre par ceux qui viennent les attaquer quand ils ne le veulent pas. Ils n'ont ni villes ni forteresses, et ils traînent avec eux leurs maisons, c'est-à-dire leurs chariots; ils sont habiles à tirer de l'arc, même à cheval et ne vivent pas des fruits du labourage, mais du bétail qu'ils emmènent avec eux. Parmi les Dieux, les seuls qu'ils invoquent sont d'abord Histie, puis Zeus et la Terre, qu'ils croient femme de Zeus, ensuite Apollon, Aphrodite céleste, Héraklès et Arès. Les Scythes qu'on nomme royaux sacrifient en outre à Poseidon. » Hérodote. donne ensuite les noms de ces divinités en langue scythique, et la plupart de ces noms peuvent se rattacher à des racines indo-européennes. Puis il ajoute que les Scythes, tout en reconnaissant plusieurs Dieux, n'élèvent de temple et d'autel qu'au Dieu de la guerre.

« Ce temple est ainsi construit : on entasse des fagots de menu bois et on en fait une pile de trois stades en longueur et en largeur, mais moins haute. Sur cette pile on pratique une espèce de plate-forme carrée, dont trois côtés sont inaccessibles, la quatrième va en pente; de manière qu'on y puisse monter. Tous les ans on y jette cinquante charretées de bois pour réparer l'affaissement produit par l'injure des saisons. Au haut de cette pile, chaque nation scythe plante, un vieux

cimeterre de fer qui tient lieu de simulacre d'Arès. Ils offrent chaque année à ce cimeterre des sacrifices de chevaux et d'autres animaux. Ils lui sacrifient aussi le centième de tous les prisonniers qu'ils font sur leurs ennemis, mais non de la même manière que les animaux. Ils font d'abord des libations avec du vin sur la tête de ces victimes humaines, les égorgent ensuite sur le vase, portent ce vase en haut de la pile et répandent le sang sur le cimeterre. Pendant qu'on porte ce sang au haut de la pile, ceux qui sont au bas coupent le bras droit avec l'épaule à tous ceux qu'ils ont immolés, et les jettent en l'air. Après avoir achevé le sacrifice de toutes les autres victimes, ils se retirent ; le bras reste où il tombe, et le corps reste étendu dans un autre endroit. Tels sont les sacrifices établis parmi ces peuples ; mais ils n'immolent jamais de porcs, et ne veulent pas même en nourrir dans leur pays.

« Quant à la guerre, voici les usages qu'ils observent. Un Scythe boit du sang du premier homme qu'il renverse, coupe la tête à tous ceux qu'il tue dans les combats et la porte au roi. Quand il lui a présenté la tête d'un ennemi, il a part à tout le butin ; sans cela il en serait privé. Pour écorcher une tête, le Scythe fait d'abord une incision à l'entour, vers les oreilles, et, la prenant par le bout, il en arrache la peau en la secouant. Il pétrit ensuite cette peau entre ses mains, après en avoir enlevé la chair avec une côte de bœuf, et quand il l'a bien amollie, il s'en sert comme d'une serviette. Il la suspend à la bride du cheval qu'il monte et s'en fait honneur ; car plus un Scythe peut avoir de ces sortes de serviettes, plus il est réputé vaillant et courageux. Il s'en trouve beaucoup qui cousent ensemble des peaux humaines comme des capes de bergers et s'en font des vêtements. La peau d'homme est en effet épaisse, et de toutes les peaux c'est presque la plus brillante par sa blancheur. D'autres enfin écorchent les hommes depuis les pieds jusqu'à la tête, et lorsqu'ils ont étendu leurs peaux sur des morceaux de bois, ils les portent sur leurs chevaux.

« Les Scythes n'emploient pas à l'usage que je vais dire toutes sortes de têtes indifféremment, mais seulement celles de leurs plus redoutables ennemis. Il scient le crâne à la hauteur des *sourcils* et le nettoient. Les pauvres se contentent de le revêtir

par dehors d'un morceau de cuir de bœuf, sans apprêt; les riches, non seulement le couvrent d'un morceau de bœuf, mais ils le dorent aussi en dedans, et tous s'en servent, tant les pauvres que les riches, comme d'une coupe à boire. Ils font la même chose des têtes de leurs proches, si après avoir eu quelque querelle ensemble, ils ont remporté sur eux la victoire en présence du roi. S'il vient chez eux quelque étranger dont ils fassent cas, ils lui présentent ces têtes, lui content comment ceux à qui elles appartenaient les ont attaqués, quoiqu'ils fussent leurs parents, et comment ils les ont vaincus. Ils en tirent vanité et appellent cela des exploits. Chaque gouverneur donne tous les ans un festin dans son nome où on sert du vin mêlé avec de l'eau dans un cratère. Tous ceux qui ont tué des ennemis boivent de ce vin; ceux qui n'en ont point tué encore n'en boivent point. Ils sont honteusement assis à part, et c'est pour eux une grande ignominie. Ceux qui ont tué un grand nombre d'ennemis boivent à la fois dans deux coupes jointes ensemble. » Ce dernier trait de mœurs est représenté sur une plaque d'or de travail grec récemment découverte dans un tombeau de Panticapée.

« Les devins, continue Hérodote, sont en grand nombre parmi les Scythes, et se servent de baguettes de saule pour exercer la divination. Ils apportent des faisceaux de baguettes, les posent à terre, les délient, et lorsqu'ils ont mis à part chaque baguette, ils prédisent l'avenir. Si le roi des Scythes tombe malade, il envoie chercher trois des plus célèbres d'entre ces devins. Ils lui répondent ordinairement que tel et tel, dont ils disent les noms, ont fait un faux serment en jurant par les Dieux de la tente royale, ce qui est pour les Scythes le plus grand de tous les serments. Aussitôt on saisit l'accusé : s'il nie le crime en s'indignant qu'on ait pu le lui imputer, le roi fait venir deux fois autant d'autres devins. Ceux-ci le convainquent-ils aussi de parjure selon les règles de la divination, on lui tranche sur-le-champ la tête, et ses biens sont confisqués au profit des premiers devins. Si les devins que le roi a mandés en second lieu le déclarent innocent, on en fait venir d'autres, et puis d'autres encore, et lorsqu'il est déchargé de l'accusation par le plus grand nombre, la sentence qui l'absout

est l'arrêt de mort des premiers devins. Voici comment on les fait mourir : on remplit de menu bois un chariot auquel on attèle des bœufs ; on place les devins au milieu de ces fagots, les pieds attachés, les mains liées derrière le dos, et un bail lon à la bouche. On met ensuite le feu aux fagots et on chasse les bœufs en les épouvantant. Plusieurs de ces animaux périssent avec les devins ; d'autres se sauvent à demi brûlés, lorsque la flamme a consumé le timon. Le roi fait mourir les enfants mâles de ceux qu'il punit de mort, mais il épargne les filles.

« Les tombeaux de leurs rois sont dans le pays des Gerrhes, où le Borysthène (Dnieper) commence à être navigable. Quand le roi meurt, ils font dans cet endroit une grande fosse carrée. Cette fosse achevée, ils enduisent le corps de cire, lui fendent le ventre et, après l'avoir nettoyé et rempli de souchet broyé, de parfums, de graine d'ache et d'anis, ils le recousent. On porte ensuite le corps sur un char à travers toutes les provinces. Les habitants se coupent un morceau de l'oreille, se rasent les cheveux autour de la tête, se font des incisions aux bras, se déchirent le front et le nez, et se passent des flèches à travers la main gauche. Ils suivent le convoi d'une province à l'autre, et quand le corps est arrivé dans le pays des Gerrhes, à l'extrémité de la Scythie, on le place sur un lit de verdure et de feuilles entassées. Autour du corps on place des piques et on pose par dessus des planches qu'on couvre de branches de saule. Dans l'espace vide on met une des femmes du roi, après l'avoir étranglée, son échanson, son cuisinier, son ministre, un de ses serviteurs, des chevaux, en un mot les prémices de toutes les choses à son usage, et des coupes d'or ; car ils ne connaissent ni l'argent ni le cuivre. Cela fait, ils emplissent la fosse de terre et travaillent tous à élever sur le lieu de la sépulture un tertre très haut. L'année révolue, ils prennent, parmi les serviteurs du roi, ceux qui lui étaient les plus utiles. Ces serviteurs sont tous Scythes de nation, le roi n'ayant pas d'esclaves achetés et se faisant servir par ceux de ses sujets à qui il l'ordonne. Ils en étranglent une cinquantaine, avec un pareil nombre de ses plus beaux chevaux. Ils leur ôtent les entrailles, leur nettoient le ventre et, après l'avoir rempli de

paille, ils le recousent. Ils disposent les chevaux sur des demi-cercles de bois, pour les soutenir, après leur avoir fait passer des pieux dans toute la longueur du corps, jusqu'au cou, et ils leur mettent un mors et une bride qu'ils attachent à un pieu. Puis ils prennent les cinquante jeunes gens qu'ils ont étranglés, les placent chacun sur un cheval, après leur avoir fait passer le long de l'épine du dos, jusqu'au cou, une perche emboîtée dans le pieu qui traverse le cheval. Enfin, lorsqu'ils ont arrangé ces cinquante cavaliers autour du tombeau ils se retirent. »

L'Istros (Danube) formait la limite méridionale du pays des Scythes et le séparait de celui d'une population thrace appelée les Gètes. « Les Gètes, dit Hérodote, se croient immortels, et pensent que celui qui meurt va trouver le Démon Zalmoxis. Selon les Grecs, ce Zalmoxis était un homme qui avait été esclave de Pythagore. Tous les cinq ans, continue Hérodote, les Thraces tirent au sort quelqu'un de leur nation, et l'envoient porter de leurs nouvelles à Zalmoxis, avec ordre de lui représenter leurs besoins. Voici comment se fait la députation. Trois d'entre eux sont chargés de tenir chacun une javeline la pointe en haut, tandis que d'autres prennent par les pieds et par les mains celui qu'on envoie à Zalmoxis. Ils le mettent en branle et le lancent en l'air, de façon qu'il retombe sur la pointe des javelines. S'il meurt de ses blessures, ils croient que le Dieu leur est propice ; s'il n'en meurt pas, ils l'accusent d'être méchant, ils en députent un autre et lui donnent aussi leurs ordres pendant qu'il est encore en vie. Ces mêmes Thraces tirent aussi des flèches contre le ciel, quand il tonne et qu'il éclaire, pour menacer le Dieu, croyant qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le leur. »

Une autre population thrace, les Agathyrses, occupait à l'ouest des Scythes le pays qui forme aujourd'hui la Roumanie : « Les Agathyrses, dit Hérodote, portent la plupart du temps des ornements d'or, et sont les plus efféminés de tous les hommes. Les femmes sont communes entre eux, afin qu'étant tous unis par les liens du sang, et ne faisant pour ainsi dire qu'une seule famille, ils ne soient sujets ni à la haine ni à la jalousie ». Sur la côte nord-ouest du Pont-

Euxin et sur la côte méridionale de la presqu'île qu'on nomme aujourd'hui la Crimée et qui s'appelait alors ; Chersonèse Taurique, les Grecs avaient fondé des colonies qui formaient des oasis au milieu de la barbarie environnante. Les Taures, qui donnaient leur nom à la presqu'île, offraient des victimes humaines à une Déesse que les Grecs, selon leur habitude de retrouver partout leurs traditions nationales, prenaient pour Artémis ou pour Iphigénie. « Quant à leurs ennemis, si un Taure fait dans les combats un prisonnier, il lui coupe la tête et l'emporte chez lui. Il la met ensuite au bout d'une perche qu'il place sur sa maison, et surtout au-dessus de la cheminée. Ils élèvent de la sorte la tête de leurs prisonniers, afin, disent-ils, qu'elle garde et protège toute la maison. Ils vivent du butin qu'ils font à la guerre. »

A l'est du Tanaïs (Don), les Sarmates ou Sauromates séparaient les Scythes d'Europe des Scythes d'Asie. On les disait issus des Amazones, et chez eux une fille ne pouvait se marier avant d'avoir tué un ennemi. Quant aux peuples établis au nord des Scythes, on ne les connaissait que vaguement, par des récits qu'Hérodote rapporte sans y croire : « Les Neures observent les mêmes usages que les Scythes. Une génération avant l'expédition de Darius ils furent forcés de sortir de leur pays à cause d'une multitude de serpents qu'il produisit et parce qu'il en vint un grand nombre des déserts qui sont au-dessus d'eux. Ils en furent tellement infestés qu'ils s'expatrièrent et se retirèrent chez les Budins. Il paraît que ces peuples sont des enchanteurs. En effet, s'il faut en croire les Scythes et les Grecs établis en Scythie, chaque Neure se change une fois par an en loup pour quelques jours et reprend ensuite sa première forme ; mais ceux qui le disent ne me persuadent pas, quoiqu'ils l'affirment par serment. Il n'est pas d'hommes qui aient des mœurs plus sauvages que les Androphages (mangeurs d'hommes). Ils ne connaissent ni les lois ni la justice. Leurs habits ressemblent à ceux des Scythes, mais ils ont une langue particulière. De tous les peuples dont je viens de parler, ce sont les seuls qui mangent de la chair humaine.

« Les Melanchlaines portent tous des habits noirs ; de là vient leur nom. Ils suivent les coutumes et les usages des Scythes.

Les Budins forment une grande et nombreuse nation. Ils se peignent le corps entier en bleu et en rouge. Ils sont autochthones, nomades, et les seuls de cette contrée qui mangent de la vermine. » Au milieu de ces sauvages, vivait une population d'origine grecque, les Gélons, qu'Hérodote distingue soigneusement des Budins. Les Gélons avaient une ville entièrement bâtie en bois, et des temples de bois consacrés aux Dieux de la Grèce ; leur langue était mêlée de grec et de scythe, ils cultivaient la terre et vivaient de blé. En remontant vers le nord on trouvait les Argippéens, chauves de naissance, avec le nez plat et le menton allongé, les Issédons qui, à la mort de leurs parents, en mangeaient les chairs mêlées à de la viande de bétail, et plus loin encore les Aigipodes ou hommes aux pieds de chèvre, d'autres peuples qui dormaient six mois de l'année, les Arimaspes, qui n'avaient qu'un œil, et les Gryphons qui gardaient de l'or. Hérodote a soin d'ajouter qu'il se borne à rapporter les récits faits par les Scythes, mais sans y ajouter foi.

Il est difficile de comprendre pourquoi Dareios, au lieu de compléter la conquête facile et productive de l'Inde, mit sur pied toutes les forces de son empire pour s'emparer des steppes de la Scythie. Selon Hérodote, il voulait punir les Scythes d'avoir envahi l'Asie un siècle auparavant, sous Kyaxarès. Justin prétend que Dareios était irrité contre le roi des Scythes qui avait refusé de lui donner sa fille en mariage. Ctésias parle d'une expédition préalable conduite par le satrape de Cappadokie, Ariamnès, avec trente vaisseaux chargés par Dareios de ramener des captifs. Ariamnès avait pris un frère du roi des Scythes qui était alors en disgrâce. Le roi écrivit une lettre insolente à Dareios qui leva une armée de huit cent mille hommes, jeta des ponts sur le Bosphore et sur l'Istros et s'avança en Scythie à quinze jours de marche. Les deux rois s'envoyèrent mutuellement leurs arcs ; Dareios, voyant que l'arc de son adversaire était le plus fort, se hâta de repasser les ponts. Quatre-vingt mille hommes de son armée qui avaient déjà traversé l'Istros furent massacrés par les Scythes. Hérodote ne dit rien de la campagne préliminaire d'Ariamnès. Il parle des vastes préparatifs de la guerre contre les Scythes, et

cette entreprise, telle qu'il la raconte, paraît aussi folle et aussi injuste que celle de Cambysès contre les Éthiopiens.

« Quand le grand roi se fut décidé à cette expédition, il dépêcha de toutes parts des courriers, pour ordonner aux uns de lever une armée de terre, aux autres d'équiper une flotte, à d'autres enfin de construire un pont de bateaux sur le Bosphore de Thrace. Cependant Artabanos, fils d'Hystaspès et frère de Dareios, n'était nullement d'avis que le roi entreprit de porter la guerre en Scythie. Il lui représenta la pauvreté des Scythes ; mais quand il vit que ses remontrances, quoique sages, ne pouvaient persuader le roi, il n'insista pas. Les préparatifs achevés, Dareios partit de Suse à la tête d'une armée formidable. Un Perse nommé Oiobazos, dont les trois fils étaient de cette expédition, pria Dareios d'en laisser un auprès de lui. Le roi lui répondit, comme à un ami dont la demande était modérée, qu'il les lui laisserait tous les trois. Le Perse, charmé de cette réponse, se flattait que ses trois fils allaient avoir leur congé, mais le roi ordonna à ceux qui faisaient les exécutions de tuer tous les fils d'Oiobazos ; et après leur mort on les laissa en cet endroit-là même.

« Dareios se rendit de Suse à Chalkédoine, sur le Bosphore, où Mandroclès de Samos avait construit par son ordre un pont de bateaux. Il fit élever en cet endroit deux colonnes de pierres blanches et fit graver, sur l'une en caractères assyriens, sur l'autre en lettres grecques, les noms de toutes les nations qu'il avait à sa suite. Or il menait à cette guerre tous les peuples qui lui étaient soumis. On comptait dans son armée sept cent mille hommes avec la cavalerie, sans y comprendre la flotte qui était de six cents voiles. Il fit de riches présents à Mandroclès, l'architecte du pont. Mandroclès en employa les prémices à faire faire un tableau qui représentait le pont du Bosphore avec le roi Dareios assis sur son trône et regardant défiler ses troupes. Il offrit ce tableau au temple d'Hèrè avec cette inscription : « Mandroclès a consacré à Hèrè ce monument en mémoire du pont jeté sur le poissonneux Bosphore. Ayant réussi au gré du roi Dareios, il s'est acquis une couronne pour lui-même et un grand honneur pour les Samiens. »

Les Ioniens, les Aioliens et les Hellespontiens conduisaient l'armée navale. Dareios leur ordonna de faire voile par le Pont-Euxin jusqu'à l'Istros, de jeter un pont sur ce fleuve quand ils y seraient arrivés et de l'attendre en cet endroit. La flotte passa donc les îles Kyanées, arriva à l'Istros, et après avoir remonté le fleuve pendant deux jours, depuis la mer jusqu'à l'endroit où il se partage en plusieurs bras qui forment autant d'embouchures, toute l'armée navale y construisit un pont. Dareios ayant traversé le Bosphore sur le pont de bateaux prit son chemin par la Thrace et arriva aux sources du Téaros. Les peuples qui habitent aux bords de ce fleuve prétendent que ses eaux sont excellentes contre toute espèce de maux et particulièrement qu'elles guérissent les hommes et les chevaux de la gale. Ses sources sortent du même rocher au nombre de trente-huit ; les unes sont chaudes et les autres sont froides. Elles sont à deux journées de la ville d'Héraion, près de Périnthos, et à la même distance d'Apollonie. Dareios y campa trois jours et y fit élever une colonne avec cette inscription : « Les sources du Téaros donnent les meilleures et les plus belles eaux du monde. Sur ses bords est arrivé, en marchant contre les Scythes, le meilleur et le plus beau des hommes, Dareios fils d'Hystaspès, roi des Perses et de tout le continent. » Dareios partit de là pour se rendre sur une autre rivière, qu'on appelle Artiscos et qui traverse le pays des Odryses. Il désigna à ses troupes un certain endroit où il ordonna à chaque soldat de mettre une pierre en passant. L'ordre fut exécuté par toute l'armée qui laissa en ce lieu un grand amas de pierres.

« Avant d'arriver à l'Istros, les Gètes furent le premier peuple que soumit Dareios. Les Thraces de Salmydessos et ceux qui demeurent au-dessus d'Apollonie et de la ville de Mésembria, qu'on appelle Kyrmiades et Mipsaiens, s'étaient rendus sans combat. Les Gètes essayèrent de résister, mais ils furent réduits en esclavage et suivirent l'armée. Arrivé sur les bords de l'Istros, Dareios trouva le pont préparé et fit passer ses troupes de terre de l'autre côté du fleuve, puis il ordonna aux Grecs de rompre le pont et de le suivre en Scythie ; mais, comme ils allaient exécuter ses ordres, Coès, de Lesbos, qui commandait les Mityléniens, comprit le danger auquel l'armée serait

exposée si on abandonnait un passage si nécessaire. Il conseilla au roi de confier aux Grecs la garde du pont. Dareios adopta ce conseil et promit à Coès de le récompenser à son retour. Mais, comme il n'était pas sûr de revenir par le même chemin, il fit soixante nœuds sur une courroie de cuir, et ayant mandé les tyrans des Ioniens il leur dit : « Ioniens, j'ai changé d'avis au sujet du pont : prenez cette courroie et ayez soin d'exécuter mes ordres. Quand vous me verrez parti pour la Scythie, commencez à défaire chaque jour un de ces nœuds. Si je ne suis pas de retour après que vous les aurez tous dénoués, vous retournerez dans votre patrie. Gardez le pont jusqu'à ce temps, et ne négligez rien, tant pour le défendre que pour le conserver. »

Les Scythes, comprenant qu'ils ne pourraient, avec leurs seules forces, vaincre en bataille rangée une armée aussi nombreuse que celle de Dareios, envoyèrent des ambassadeurs à leurs voisins pour les engager à faire cause commune contre un ennemi qui les menaçait tous. Les Gélons, les Budins et les Sauromates promirent leur secours, mais les Taures, les Agathyrses, les Neures, les Androphages et les Melanchlaines déclarèrent qu'ils ne combattraient pas à moins d'être attaqués. Les Scythes employèrent alors la tactique qui devait réussir plus tard aux Russes contre Napoléon. « Ils résolurent de ne pas présenter la bataille aux Perses, de céder peu à peu le terrain en comblant les puits et les fontaines, en détruisant le fourrage, et d'attirer l'ennemi sur les terres de ceux qui avaient refusé leur alliance, afin de les forcer à faire la guerre malgré eux, puisqu'ils ne voulaient pas la faire de bonne volonté. Ils devaient ensuite retourner dans leur pays et même attaquer l'ennemi si, après en avoir délibéré, ce parti leur paraissait avantageux. Cette résolution prise, les Scythes allèrent au devant de Dareios et se firent précéder par des coureurs, l'élite de leur cavalerie. Ils avaient fait prendre les devants à leurs chariots, qui tenaient lieu de maisons à leurs femmes et à leurs enfants, et leur avaient donné l'ordre d'avancer toujours vers le nord. Ces chariots étaient accompagnés de leurs troupes, dont ils ne menaient avec eux que ce qui leur était nécessaire pour vivre. »

S'il faut en croire Hérodote, Dareios poursuivit les Scythes sans pouvoir les atteindre, passa le Tanaïs à leur suite, pénétra dans le pays des Sauromates, des Budins et des Gélon et mit le feu à la ville de bois qu'il trouva entièrement déserte. Puis il s'engagea sur les terres des Androphages, des Melanchlaines et des Neures qui s'enfuirent dans les déserts du nord. Hérodote ne nous dit pas comment l'immense armée des Perses pouvait subsister dans un pays entièrement dévasté par ses habitants, ni comment elle a pu traverser de grands fleuves comme le Borysthène et le Tanaïs. Cette longue marche à travers la Russie méridionale paraît tout à fait inadmissible, et on est obligé de reconnaître, avec MM. Grote et Connop Thirlwall, que si le récit d'Hérodote est vrai dans son ensemble, il n'est guère possible d'en accepter tous les détails. Il vaut peut-être mieux s'en tenir au récit de Ctésias qui ne fait avancer les Perses que jusqu'à quinze jours de marche au delà de l'Istros.

En même temps qu'ils réduisaient l'ennemi à la disette, les Scythes ne cessaient de le harceler par leur cavalerie. Fatigué de les poursuivre, Dareios envoya un messenger à leur roi Idanthyrso pour lui parler en ces termes : « Pourquoi fuis-tu devant moi ? Si tu te crois assez fort pour résister, livre bataille ; si tu te sens trop faible, soumets-toi à ton maître en lui livrant la terre et l'eau. » Il répondit : « Je ne fuis pas devant toi, je fais ce que j'ai coutume de faire même en temps de paix. Comme nous ne craignons ni qu'on prenne nos villes, puisque nous n'en avons pas, ni qu'on ravage nos terres puisqu'elles ne sont pas cultivées, nous n'avons pas de motif pour livrer bataille. Si tu veux nous y forcer, cherche les tombeaux de nos pères et essaie de les renverser, tu verras si nous savons les défendre. Au lieu de la terre et de l'eau, je t'envverrai des présents plus convenables. » Ces présents étaient un rat, une grenouille, un oiseau et cinq flèches. Dareios crut voir dans ces présents énigmatiques des gages de soumission : les Scythes lui livraient la terre, l'eau, l'air et les armes. Gobryas, un des sept qui'avaient détrôné le mage, trouva une autre explication : « Perses, dit-il, ces présents signifient que si vous ne vous en-volez pas dans les airs comme des oiseaux, ou si vous ne vous

cachez pas sous terre comme des rats, ou si vous ne sautez pas dans les marais comme des grenouilles, vous ne reverrez jamais votre patrie, mais que vous périrez par ces flèches. » Il conseilla la retraite et le roi se rendit à son avis. Dès que la nuit fut venue, il laissa dans le camp les malades et ceux qu'il se souciait peu de perdre ; il laissa aussi les ânes afin que leurs cris fissent croire aux Scythes que les Perses étaient toujours dans leur camp. Puis il fit allumer des feux et marcha en grande hâte vers l'Istros, abandonnant son camp, ses malades et tout ce qui aurait pu retarder sa fuite.

Dès que les Scythes s'aperçurent du départ de l'ennemi, ils marchèrent vers le pont, et comme ils connaissaient le chemin le plus court, ils y arrivèrent longtemps avant les Perses ; ils parlèrent ainsi aux Ioniens qui étaient sur leurs vaisseaux : « Ioniens, le terme qui vous a été prescrit est passé. Rompez le pont, retirez-vous, et remerciez les Dieux et les Scythes de vous avoir rendu la liberté. Quant à celui qui était votre maître, nous allons le traiter de manière qu'il ne fera plus la guerre à personne. » Les Grecs délibérèrent. L'Athénien Miltiade, tyran de la Chersonèse de l'Hellespont, fut d'avis de suivre le conseil des Scythes et de rendre la liberté à l'Ionie ; mais Histiaios, tyran de Milet, s'y opposa. Il fit remarquer que si la puissance de Dareios était détruite, les tyrans, qui ne régnaient dans leurs villes que par lui, perdraient aussitôt leur autorité, car toutes les villes préféraient la démocratie à la tyrannie. Tous ceux qui avaient été d'abord de l'avis de Miltiade revinrent aussitôt à celui d'Histiaios. Mais, pour tromper les Scythes, on rompit la partie du pont qui était du côté de leur pays. Ils rebroussèrent chemin pour aller chercher les Perses, mais ils les manquèrent. Les Perses arrivèrent pendant la nuit, et trouvant le pont rompu craignirent que les Ioniens ne les eussent abandonnés. Il y avait dans l'armée un Égyptien d'une voix très sonore. Par ordre de Dareios, il se tint au bord de l'Istros et appela Histiaios de Milet. Aux premiers cris de l'Égyptien, Histiaios mit tous les vaisseaux en état de passer l'armée et rétablit le pont. Les Perses échappèrent par ce moyen ; les Scythes disaient à cette occasion : « Considérés comme des hommes libres, les Ioniens sont les plus vils et les plus lâches de tous ; mais

comme esclaves, il n'y en a pas de plus attachés à leurs maîtres. »

Dareios traversa la Thrace et arriva à Sestos, dans la Chersonèse, où il s'embarqua pour passer en Asie. Il nomma le Perse Mégabazos général des troupes qu'il laissait en Europe au nombre de quatre-vingt mille, pour achever la conquête de la Thrace. Puis il se rendit à Sardes, et s'étant rappelé le service d'Histiaios de Milet et l'avis de Coès de Mitylène, il les fit appeler et remit à leur choix la récompense qu'ils désiraient. Histiaios, qui était déjà tyran de Milet, ne souhaitait pas d'autre tyrannie ; il se contenta de demander Myrkinos dans le canton des Edoniens, où il voulait bâtir une ville. Quant à Coès, comme il n'était pas tyran, mais simple particulier, il choisit la tyrannie de Mitylène. Ayant obtenu tous les deux ce qu'ils désiraient, ils se mirent en route. » Pendant ce temps Mégabazos parcourut la Thrace avec son armée et subjuguait tous les peuples et toutes les villes en commençant par Perinthos. Les Perinthiens combattirent inutilement pour leur liberté. Mégabazos passa le Strymon, soumit les Paioniens, qui furent transportés d'Europe en Asie, et s'avança jusqu'aux frontières de la Macédoine. La population de ce pays était barbare, mais ses rois étaient de race grecque. Amyntas, qui régnait à cette époque (510 avant J.-C.), fut sommé de livrer la terre et l'eau, ce qui était la formule ordinaire de la sujétion, et céda sans résistance. Après avoir étendu la domination des Perses jusqu'à l'Olympe et aux frontières de la Thessalie, Mégabazos revint en Asie où il ramena les Paioniens qu'il avait soumis et fut remplacé dans le commandement des troupes par Otanès, non pas celui qui avait conspiré contre le faux Smerdis, mais un autre dont le père avait été écorché par Cambyès pour avoir vendu la justice. Plusieurs villes grecques d'Europe et d'Asie, Byzance, Chalkédoine, Lamponion, Antandros de Troade, furent soumises par Otanès, qui avec des vaisseaux lesbiens s'empara ensuite des îles d'Imbros et de Lemnos, habitées par les Pélasges.

Le prétexte de ces conquêtes était de punir les villes et les peuples qui n'avaient pas aidé les Perses dans leur expédition contre les Scythes ou qui avaient harcelé l'armée à son retour.

D'après Ctésias, Dareios fit incendier les temples et les maisons des Chalkédoniens parce qu'ils avaient essayé de rompre le pont construit par Mandroclès sur leur territoire. Strabon dit aussi qu'il fit brûler plusieurs villes de la Propontide, notamment Abydos, pour les mettre hors d'état de fournir des moyens de transport aux Scythes dont il redoutait l'invasion. Cette invasion fut tentée en effet, mais elle ne put dépasser la Chersonèse de Thrace. Lemnos, qui s'était énergiquement défendue contre les Perses, reçut pour gouverneur un frère de Maiandrios qui avait été tyran de Samos. C'était un système chez les rois de Perse d'établir ou de maintenir la tyrannie dans les villes grecques. C'est ainsi que Dareios, pour récompenser un service que lui avait rendu autrefois Syloson, frère de Polycratès, chargea Otanès de conquérir Samos pour la lui donner. Presque tous les habitants furent massacrés. La même chose arriva en Kyrénaïque. Le tyran Arkésilaos, qui s'était soumis à Cambyès, ayant été assassiné à Barkè, sa mère Phérétimè implora le secours d'Aryandès, satrape d'Égypte. Il prit la ville par trahison et la livra aux vengeances de Phérétimè qui fit crucifier les chefs du parti populaire et arracha les seins à leurs femmes. Il paraît que les Carthaginois effrayés envoyèrent un tribut, car dans l'inscription de son tombeau à Persépolis, Dareios nomme Carthage parmi les États soumis à sa domination.

CHAPITRE VI

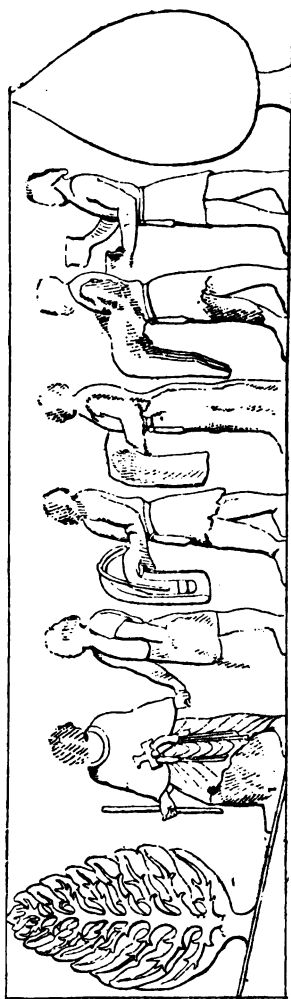
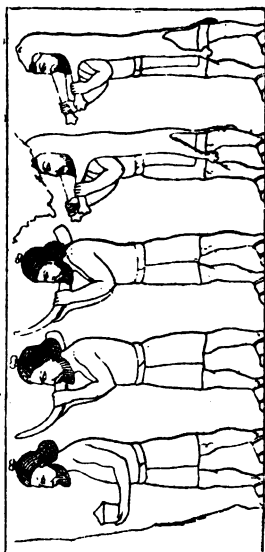
Organisation de l'empire sous Dareios.

Si Dareios ne brillait pas par les talents militaires, comme le prouve son expédition contre les Scythes, il avait des aptitudes administratives, ce qui était important dans l'état où se trouvait l'empire des Perses. Ce vaste empire qui s'étendait de la mer Caspienne aux cataractes du Nil, de l'Indos au Danube et à la Méditerranée, était formé de nations agglomérées par la conquête. Ni Kyros, ni Cambyès n'avaient eu le temps d'en

faire un tout homogène. Dès qu'il eut étouffé les insurrections qui avaient troublé les débuts de son règne, Dareios partagea ses États en vingt gouvernements que les Perses appelaient satrapies et dans chacune il établit un satrape, c'est-à-dire un gouverneur révocable comme nos préfets ou les pachas de l'empire ottoman. Il s'occupa surtout des finances de l'État. Les rois d'Assyrie et de Chaldée avaient eu pour revenus les produits de leurs immenses domaines et les contributions levées sur les vaincus après chaque campagne. Sous les règnes de Kyros et de Cambyès il n'y avait rien de réglé concernant les tributs ; on donnait au roi des dons gratuits. Le faux Smerdis s'était rendu populaire en les supprimant pour trois ans. Dareios les remplaça par un impôt régulier. On disait à cette occasion que Kyros avait été pour ses sujets un père, Cambyès un maître, et que Dareios était un marchand faisant argent de tout. Ce mot semble indiquer que le peuple ne croyait pas ce remplacement des tributs irréguliers par des taxes périodiques aussi avantageux pour lui que pour la royauté. Dans tous les temps et dans tous les pays l'impôt va toujours en augmentant. Il faut seulement que la progression ne soit pas assez brusque pour réduire les contribuables à la misère ; l'habileté des gouvernements consiste à ne pas tuer la poule aux œufs d'or.

La division du territoire en satrapies avait surtout pour but de faire arriver les richesses des provinces dans le trésor royal ; elle était donc plutôt financière que géographique. « Dareios, dit Hérodote, régla le tribut que chaque nation devait lui payer, et à cet effet il joignait à une nation les peuples limitrophes, et quelquefois, passant par dessus ceux qui étaient voisins, il mettait dans un même département des peuples éloignés l'un de l'autre. » La liste des satrapies, telle que la donne Hérodote, répond cependant à peu près à l'énumération des provinces de l'empire d'après l'inscription de Behistoun. Le nombre des satrapies varia selon les temps : l'inscription de Persépolis en compte vingt-cinq, celle de Nakschi-Roustam trente et une. Je citerai en entier le passage d'Hérodote qui nous donne le budget de chaque province : « Les Ioniens, les Magnètes d'Asie, les Aioliens, les Kariens, les Lykiens, les Melyens et les Pam-

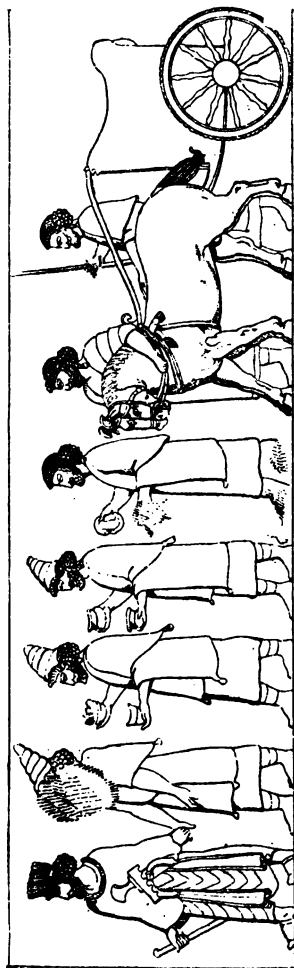
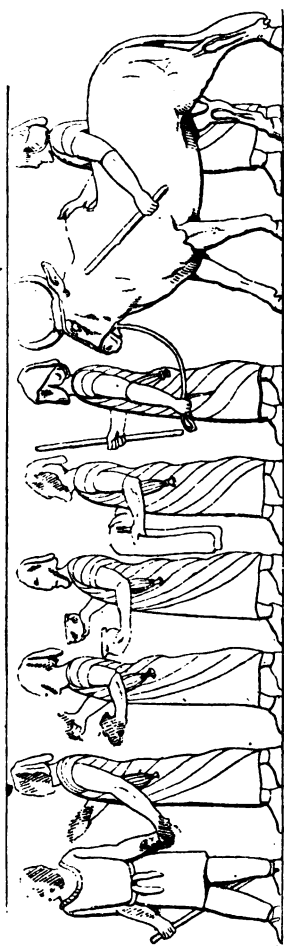
phyliens composaient la première satrapie et payaient ensem-



Peuples tributaires. (Bas-relief de Persépolis.)

ble 400 talents d'argent. — Les Mysiens, les Lydiens, les Aly-

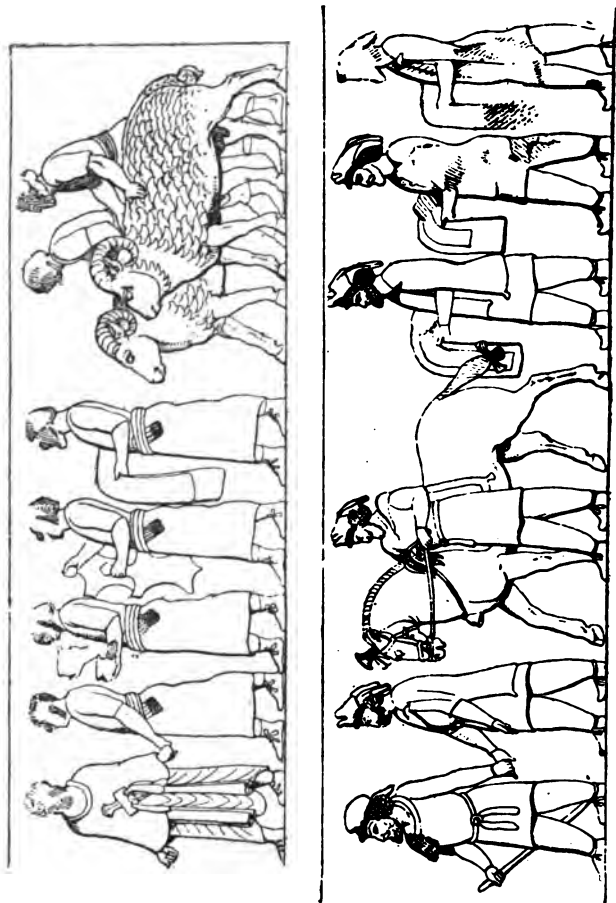
sones, les Cabaliens et les Hygenniens étaient taxés à 500 talents



Peuples tributaires. (Bas-relief de Persépolis.)

d'argent et formaient la deuxième satrapie. — Les Hellespon-

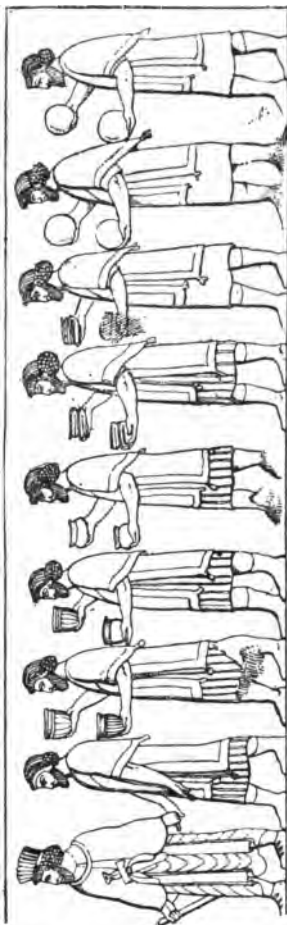
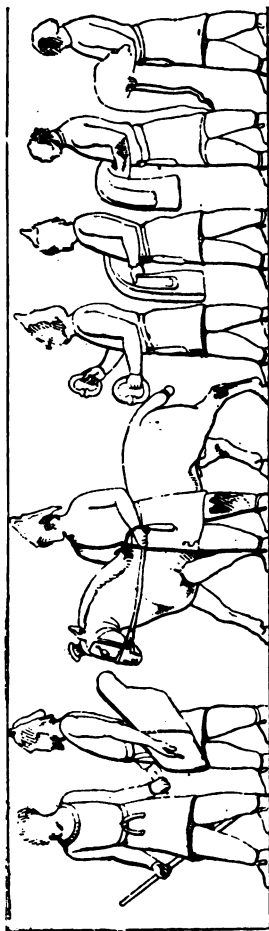
tiens qu'on trouve à droite en naviguant de ce côté, les Thraces d'Asie, les Paphlagones, les Mariandènes et les Syriens (de



Peuples tributaires. (Bas-relief de Persépolis.)

Cappadokie) faisaient le troisième nome et payaient 360 talents.
— Les Kilikiens donnaient tous les jours un cheval blanc,

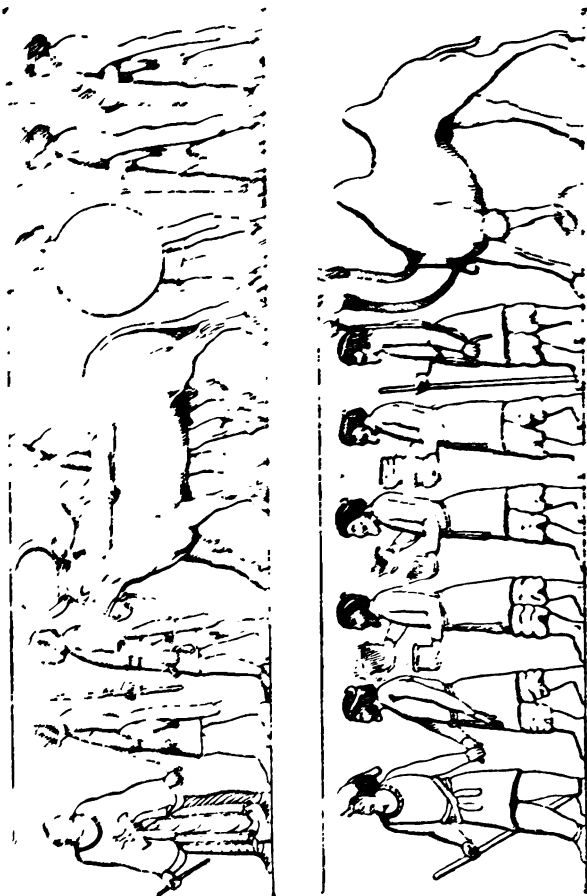
360 en tout; et outre cela 500 talents d'argent, dont 140 se distribuient à la cavalerie qui gardait le pays; les 360 autres



Peuples tributaires. (Bas-relief de Persépolis.)

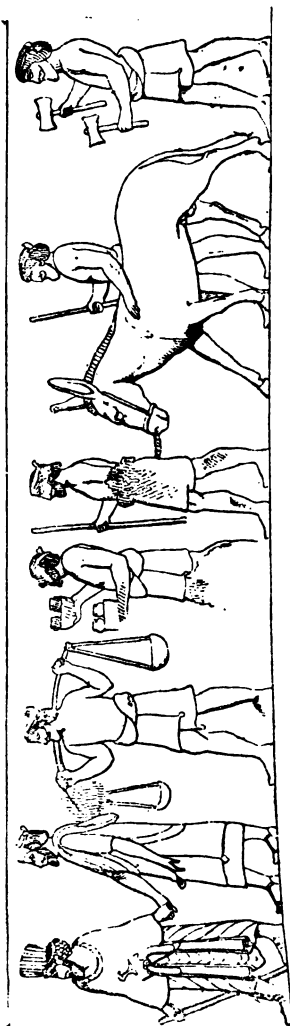
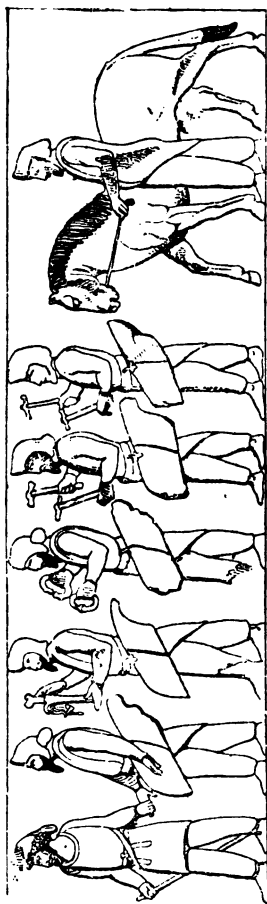
talents entraient dans les coffres de Dareios; c'était le quatrième département. — Le cinquième s'étendait depuis la ville

le Perside, adèle aux frontières de la Médie et de la Syrie par Antiochus, des à l'empire, jusqu'en Égypte.



Peuples tributaires. (Bas-relief de Persépolis.)

ainsi y comprendre le pays des Arabes qui était exempt de tribut. Ce nome, qui comprenait toute la Phénicie, la Syrie de



Peuples tributaires. (Bas-relief de Persépolis.)

Palestine et l'île de Kypros, payait 350 talents. — De l'Égypte, des Libyens voisins de l'Égypte, de Kyrenè et de Barkè qui étaient compris dans le gouvernement de l'Égypte, il revenait au roi un tribut de 700 talents, sans compter le produit de la pêche du lac Mœris et 700 talents en blé : car on en fournissait 120,000 mesures aux Perses en garnison dans le château blanc de Memphis et aux troupes auxiliaires qui étaient à leur solde. Ce nome était le sixième.

« Le septième comprenait les Sattagydes, les Gandariens, les Dadikes et les Aparytes; tous ensemble payaient 170 talents. — Suse et le reste du pays des Kissiens formaient le huitième gouvernement et rendaient au roi 300 talents. — De Babylone et du reste de l'Assyrie, il lui revenait 100 talents et 500 jeunes eunuques ; c'est la neuvième satrapie. — D'Ecbatane et du reste de la Médie, des Parycaniens et des Orthocorybantes qui faisaient le dixième nome, il tirait 450 talents. — Les Caspiens, les Pausikes, les Pantimathes et les Darites composaient le onzième département et payaient ensemble 200 talents. — La douzième satrapie, comprenant tout le pays depuis les Bactriens jusqu'aux Aigles, rendait un tribut de 360 talents. — La treizième, qui payait 400 talents, s'étendait depuis la Pactuikè, l'Arménie et les pays voisins, jusqu'au Pont-Euxin. — Les Sagartes, les Saranges, les Thamanes, les Outiens, les Mèkes et ceux qui habitent les îles de la mer Erythrée, où le roi envoie ceux qu'on nomme les déportés, étaient taxés à 600 talents et formaient le quatorzième nome. — Le quinzième, composé des Sakas et des Caspiens, donnait 250 talents. — Le seizième qui comprenait les Parthes, les Chorasmes, les Sogdiens et les Areiens, fournissait 300 talents. — Les Paricanes et les Ethiopiens d'Asie en rendaient 400 et formaient le dix-septième gouvernement. — Le dix-huitième qui renfermait les Mantiènes, les Sarpeires et les Alarodes, était taxé à 200 talents. — Les Mosches, les Tibarènes, les Macrons, les Mosynoïques et les Mardes payaient 300 talents et formaient le dix-neuvième nome. — Le plus nombreux de tous les peuples connus, les Indiens, payaient autant d'impôts que tous les autres ensemble : ils étaient taxés à 360 talents de paillettes d'or. C'était la vingtième satrapie.



« Si l'on veut réduire au talent euboïque tout cet argent qui se payait au poids du talent babylonien, on trouvera 9880 talents, et si on évalue le poids de l'or à treize fois celui de l'argent, en le réduisant au talent euboïque on aura 4680 talents de paillettes d'or. En réunissant toutes ces sommes, on verra que Dareios retirait par an un tribut de 14,560 talents euboïques, sans y comprendre d'autres sommes plus petites que je passe sous silence. » D'après M. Lenormant cela ferait en poids environ 82,800,000 francs, et en tenant compte de la valeur de l'argent à cette époque, comparée à ce qu'elle est aujourd'hui, cette somme représenterait plus de 660 millions. « Tels étaient, continue Hérodote, les revenus que Dareios



Dariques.

tirait de l'Asie et d'une petite partie de la Libye. Il leva aussi, dans la suite, des impôts sur les îles, ainsi que sur les peuples qui habitaient l'Europe jusqu'en Thessalie. Le roi met ses revenus dans ses trésors, et voici comment. Il fait fondre l'or et l'argent dans des vases de terre ; lorsqu'ils sont pleins on enlève le vase ; et quand il a besoin d'argent, il en fait frapper autant qu'il en faut. » La conquête de la Lydie et de l'Ionie avait introduit chez les Perses l'usage de la monnaie dont l'invention est due soit aux Grecs, soit aux Lydiens. On donne le nom de dariques aux monnaies perses, en or ou en argent. Les dariques les plus anciennes, celles qui peuvent dater du temps de Dareios, sont des lingots portant l'empreinte en re-

lief d'un archer qui lance une flèche ; au revers il n'y a qu'une sorte de carré creux, comme dans toutes les monnaies primitives. Plus tard il y eut des empreintes en relief des deux côtés. Les monnaies où est représentée une galère portent généralement des caractères phéniciens et ont dû être frappées en Phénicie sous la domination persane. Sur d'autres on voit le roi sur un char, ou combattant un lion ; il y a aussi un archer sur un cheval marin où une chouette avec un fléau.

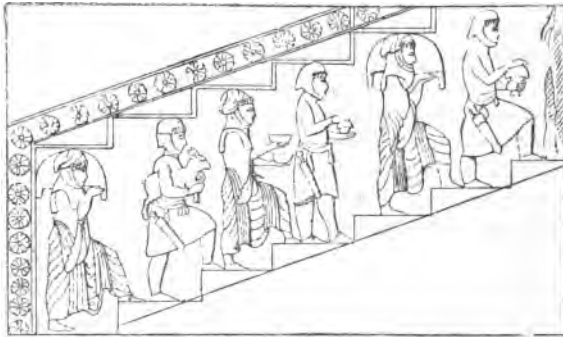
Outre les taxes d'or et d'argent il y avait des impôts en nature. A ceux dont parle Hérodote, les chevaux de Kilikie, les



Doryphores.

eunuques de Babylone, le blé d'Égypte, il faut ajouter ceux qu'on trouve mentionnés dans Strabon : « La Cappadokie paie chaque année aux Perses, outre le tribut en argent, quinze cents chevaux, deux mille mulets, cinquante mille moutons, et la Médie en fournissait à peu près le double. » Strabon dit aussi que le satrape d'Arménie envoyait chaque année au roi vingt mille poulains. La Perse n'était pas taxée, mais elle offrait au roi des dons plus ou moins volontaires : « Chaque fois que le roi traverse le pays, dit *Ælien*, tous les habitants, même les agriculteurs et les ouvriers, lui offrent des cadeaux proportionnés à leurs ressources ; les uns donnent des bœufs ou des moutons, les autres du blé ou du vin, les plus pauvres apportent du lait, des dattes, du fromage ou des fruits de la saison. » C'est aussi à titre de dons gratuits que les Ethiopiens portaient

tous les trois ans au roi deux chénices d'or fin avec deux cents troncs d'ébène et vingt grandes dents d'éléphant. Les habitants de la Colchide envoyaient de cinq ans en cinq ans, pour don gratuit, cent jeunes garçons et autant de jeunes filles. Les Arabes donnaient tous les ans au roi mille talents d'encens. Les impôts en nature, qu'on ne connaît que très imparfaitement, les tributs dont Hérodote donne le compte, ne formaient que ce que nous appelons la liste civile : l'entretien des satrapes était en dehors ainsi que celui des troupes



Échansons et domestiques.

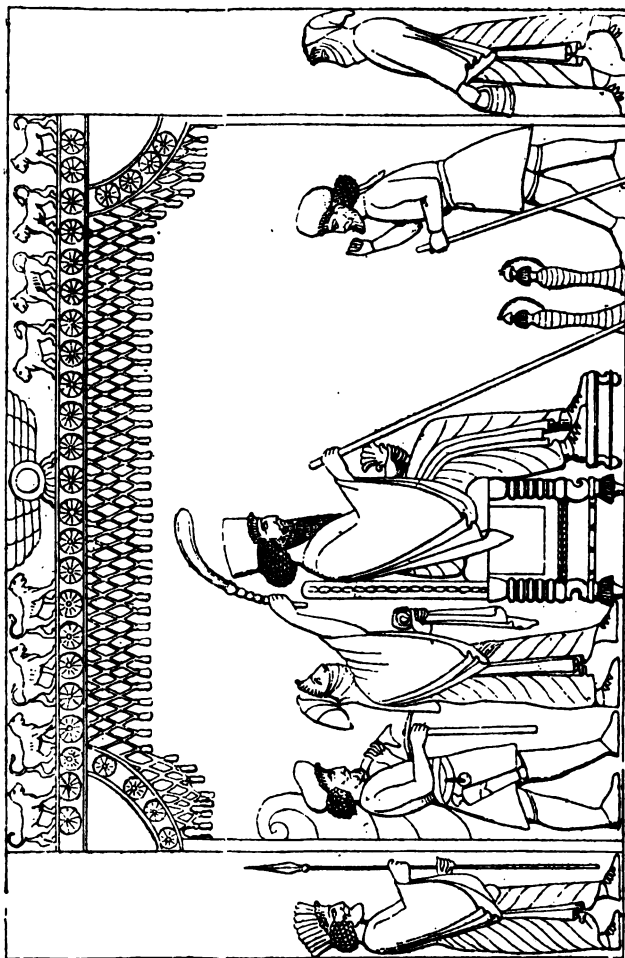
et encore bien d'autres dépenses. Voici ce que dit Hérodote des charges imposées à la seule ville de Babylone : « Entre autres preuves de la richesse des Babyloniens, j'insiste sur celle-ci : Outre les tributs ordinaires, tous les États du grand roi entretenaient sa table et nourrissent son armée. Or, de douze mois dont l'année est composée, la Babylonie fait cette dépense pendant quatre mois et celle des huit autres se répartit sur le reste de l'Asie. Le gouvernement de cette province est le plus productif de tous : il rapportait par jour un atarbe d'argent à Tritaichmès, fils d'Artabazos, à qui le roi l'avait donné. Cette province entretenait encore au roi, en particulier, sans compter les chevaux de guerre, un haras de huit cents étalons et de seize mille cavales. On y nourrissait aussi une grande

quantité de chiens indiens. Quatre grands bourgs, situés dans la plaine, étaient chargés de les nourrir, et exempts de tout autre tribut. »

Le palais des rois de Perse s'appelait la porte, comme chez les Turcs ; en Occident on dit la cour. Le roi avait plusieurs résidences ; il passait le printemps à Ecbatane, l'été à Suse, l'hiver à Babylone. Il ne buvait que du vin de Chalybon en Syrie et de l'eau du Choaspès qu'on transportait à sa suite dans des fioles d'argent. Son costume était resplendissant d'or et de pierreries. Il faut croire que ce luxe inspirait du respect aux populations, car les rois modernes ont beaucoup perdu de leur prestige depuis qu'ils ont cessé de se montrer avec le sceptre à la main et la couronne sur la tête. Le cérémonial de la pompe royale, réglé à l'origine par Kyros, selon Xénophon, fut observé tant que dura la monarchie des Perses. Les bas-reliefs de Persépolis nous montrent le grand roi sur son trône : derrière lui un eunuque agite un chasse-mouches, la bouche couverte d'un voile pour ne pas souiller de son haleine l'air que respire Sa Majesté. On n'obtenait que très difficilement une audience du grand roi, et il fallait commencer par se prosterner. Les ambassadeurs des républiques grecques s'y refusèrent souvent, au risque de compromettre les intérêts qu'ils représentaient. Dans l'Europe moderne l'usage de s'agenouiller devant les rois a duré jusqu'à la Révolution, et aujourd'hui encore on baise la main de la reine d'Angleterre et les pieds du pape. Presque toujours renfermés dans le harem, les rois de Perse devinrent les esclaves de leurs eunuques et de leurs femmes, dont les intrigues et les cruautés remplissent l'histoire des successeurs de Dareios. On s'étonne que Xénophon, né dans une cité libre, ait proposé cette monarchie pour modèle à ses concitoyens. C'est qu'en général les lettrés et les philosophes se croient très supérieurs aux autres hommes ; ils veulent bien qu'il y ait un peuple, mais ils ne veulent pas en faire partie. Il leur faut un prince dilettante, faisant des pensions aux littérateurs, et autour de lui une élite de fonctionnaires instruits, véritable aristocratie du mérite et de l'intelligence, où chacun se croit destiné à occuper le premier rang.

D'après la Kyropaidie, Kyros aurait établi pour règle que les

commandants des troupes régulières et des forteresses seraient,



Audience royale.

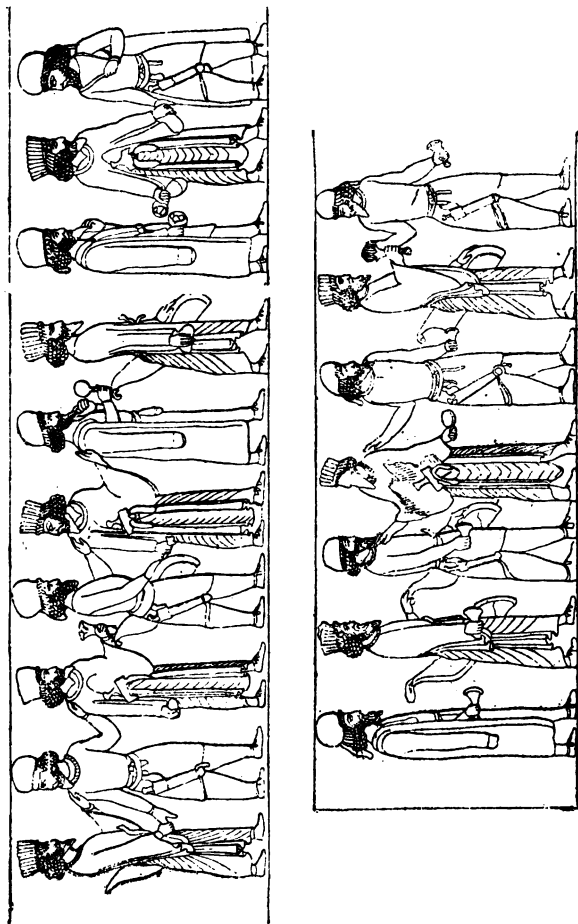
dans chaque province, indépendants du satrape et recevraient immédiatement les ordres du roi. Heeren a cru trouver une

preuve de cette division du pouvoir dans ce fait, rapporté par Hérodote, qu'en Lydie Mazarès commandait l'armée et Tabalos la garnison de Sardes, tandis que Pactyès avait la garde du trésor. Mais M. Thirlwall fait remarquer que Pactyès semble n'avoir reçu qu'une mission temporaire et que Mazarès fut envoyé seulement pour apaiser la révolte. L'histoire d'Oroïtès, dont Dareios ne put se débarrasser que par la ruse, montre assez que les satrapes étaient investis d'une autorité sans partage, et qu'ils pouvaient en abuser, ce qui arriva plus d'une fois dans la suite. La seule précaution prise contre eux était la surveillance que pouvaient exercer des inspecteurs royaux qui parcouraient les provinces et qu'on nommait les yeux et les oreilles du roi.

Au reste les satrapes n'avaient pas de motifs pour renoncer à une fidélité fort lucrative et peu onéreuse : on ne leur demandait que de lever les tributs destinés au roi, ainsi que ceux qui leur étaient attribués à eux-mêmes, et qu'ils n'avaient garde d'oublier. Ils avaient des palais, des parcs, un harem et une cour, tout cela entretenu aux frais du pays, et quand le roi donnait les revenus d'une ville entière à ses femmes ou à ses favoris, il ne perdait rien de son propre revenu. Quant aux dépenses d'utilité publique, elles étaient en dehors : le gouvernement ne s'en chargeait pas, c'était au peuple à s'imposer pour les faire, s'il lui restait de l'argent quand il avait payé les tributs exigés par le roi et le satrape et par les princes indigènes ou établis dans les provinces. Ces vassaux, qu'on nommait tyrans dans les villes grecques, n'exerçaient qu'une autorité nominale sous la surveillance des satrapes, mais ils avaient une cour, une garde et tous les profits de la royauté, et, comme le fit remarquer Histiasios de Milet, ils étaient intéressés à maintenir leurs sujets dans la dépendance du suzerain, qui prenait le titre de roi des rois. C'était un régime assez semblable à celui de l'Europe féodale au moyen âge. Les troupes étaient entretenues aux frais des provinces où elles tenaient garnison.

En Perse comme dans toutes les monarchies, la justice était rendue au nom du roi. Les prévarications des juges royaux étaient punies d'une manière très sévère. Un juge nommé Sisamnès ayant reçu de l'argent pour rendre une sentence

injuste, Cambysès le fit écorcher et fit couvrir avec sa peau le siège où son fils le remplaça. Dareios en fit crucifier un autre,



Satrapes et hauts fonctionnaires. (Bas-relief de Persépolis.)

mais estimant que les services qu'il avait rendus l'emportaient sur ses torts, il le fit détacher de la croix.

Pour entretenir des communications avec les provinces, les rois de Perse avaient établi des courriers et des relais de chevaux. « Rien n'est aussi rapide, dit Hérodote, que les messagers perses. Voici comment leur service est organisé ; autant de journées de marche, autant il y a d'hommes et de chevaux séparés par la distance qu'on franchit en un jour. Nul obstacle ne les empêche de faire ce trajet avec une extrême vitesse. Le premier courrier, au bout de son parcours, transmet au second, et le second au troisième, le message qui passe de l'un à l'autre comme le flambeau chez les Grecs aux fêtes d'Héphaistos. » Ces relais d'hommes et de chevaux sont la première ébauche de la poste, mais Heeren a fait remarquer qu'il n'y avait pas de poste proprement dite, puisque les courriers n'étaient employés que pour le service du roi. Dans la Kyropaidie, cette institution est attribuée à Kyros : « Après avoir examiné ce qu'un cheval pouvait faire dans un jour sans s'excéder, il ordonna que sur les routes on construisît des écuries distantes l'une de l'autre de ce même intervalle, qu'on y mit des chevaux et des palefreniers. Dans chacune il devait y avoir un homme intelligent pour recevoir les lettres qu'un courrier apportait, les remettre à un autre courrier, avoir soin des hommes et des chevaux qui arrivaient fatigués et en fournir de frais. Quelquefois même la nuit ne retarde pas la marche des courriers ; celui qui a couru le jour est remplacé par un autre qui se trouve prêt à courir la nuit ; aussi a-t-on dit d'eux que les grues ne faisaient pas autant de chemin dans le même espace de temps. » Parmi les routes qui rattachaient Suse et Ecbatane aux provinces éloignées, Hérodote décrit en détail la route impériale de Sardes à Suse qui était de quatre-vingt-dix relais. La poste du roi de Perse s'appelait *angara*, mot qui dans le langage pehlvi a le sens de corvée, parce que les relais établis à l'usage exclusif du roi étaient entretenus aux frais des provinces. M. Ferdinand Dessenne, auteur d'un ouvrage sur l'origine des postes, croit que ces relais, dont Xénophon attribue l'invention à Kyros, étaient empruntés fait aux Chinois, qui en possédaient de semblables dès le temps de la dynastie des Han.

Xénophon rapporte à Kyros toutes les institutions politiques

de la Perse ; aujourd'hui on les attribue à Dareios ; elles ne sont en réalité que des conséquences nécessaires du système monarchique. Elles n'ont qu'un seul objet : la concentration de toutes les forces, de toutes les richesses, de toutes les ressources de l'empire entre les mains du roi. Elles n'ont pas été établies toutes à la fois par un seul individu, elles se sont développées successivement dans un ordre logique. Les rois d'Assyrie s'étaient bornés à conquérir des provinces, et comme les révoltes étaient fréquentes, ils passaient leur temps à recommencer la conquête. Les rois de Perse rendirent les révoltes plus difficiles par une occupation militaire permanente, et établirent des satrapies qui remplaçaient les groupes ethnographiques par une division administrative et fiscale. Les impôts ne furent pas moins excessifs, mais ils furent plus réguliers ; si les peuples n'y gagnaient rien, la royauté y trouvait son avantage. L'empire médio-persique a servi de modèle à Alexandre et à ses successeurs, aux empereurs romains et aux rois de l'Europe moderne. La décadence de cet empire sous les successeurs de Dareios a été constatée par Xénophon lui-même, dans les dernières pages de son roman, et ne peut étonner que ceux qui n'ont pas d'autre idéal politique que la monarchie. On peut résumer en un mot les vices et les dangers de ce système de gouvernement : Il fait dépendre la prospérité générale des qualités personnelles d'un individu. Si le prince est énergique et intelligent, ses sujets ont confiance en lui, ses fonctionnaires cherchent à lui plaire et craignent de lui désobéir. S'il est faible d'esprit et de caractère, il est mené par ses femmes ou ses ministres, ses fonctionnaires le trompent et échappent à son autorité, le peuple n'a plus de recours contre les tyrannies particulières ; et si un peuple mécontent n'a pas toujours le courage de se soulever, il est toujours disposé à accepter n'importe quelle révolution, et même la conquête étrangère, comme une délivrance.

CHAPITRE VII

Mœurs et coutumes.

La domination des rois de Perse, comme plus tard celle des empereurs romains, n'était qu'une suzeraineté fiscale et militaire. Le grand roi demandait aux provinces de fournir des impôts proportionnés à leur richesse et des soldats en temps de guerre. L'autorité centrale n'entraînait pas dans les menus détails de l'administration ; elle maintenait la paix entre les peuples de l'empire, mais sans les assujettir à ce niveau uniforme qu'on a l'habitude de considérer chez nous comme la garantie de l'unité politique. Chaque pays conservait sa religion, sa langue, ses usages, et même une certaine liberté locale. Les renseignements que donne Hérodote sur les mœurs et coutumes des Perses s'appliquent uniquement à la race conquérante et ne doivent pas être étendus aux autres populations de l'empire. Jusqu'au règne de Kyros, les Perses avaient conservé dans leurs montagnes la vie dure et grossière des pasteurs nomades. Mais quand un peuple barbare soumet un pays d'une civilisation plus avancée, il s'approprie bientôt cette civilisation par ses plus mauvais côtés, le goût du luxe et la mollesse qui en est la suite. C'est ce qui arriva aux Perses quand ils eurent succédé aux Mèdes dans la domination de l'Asie. La fusion était d'autant plus facile que les deux peuples avaient une origine commune et qu'ils étaient peu différents l'un de l'autre par la religion et par la langue. Mais à l'époque d'Hérodote cette fusion n'était pas encore complète, et sur plusieurs points il a soin d'établir une distinction.

« Voici les coutumes qu'observent, à ma connaissance, les Perses : leur usage n'est pas d'élever aux Dieux des statues, des temples, des autels ; ils traitent au contraire d'insensés ceux qui le font. C'est, à mon avis, parce qu'ils ne croient pas, comme les Grecs, que les Dieux aient une forme hu-

maine. Ils ont coutume de sacrifier à Zeus sur le haut des montagnes, et ils appellent Zeus toute la voûte du ciel. Ils font encore des sacrifices au Soleil, à la Lune, à la Terre, au Feu, à l'Eau et aux Vents, et ils n'en offrent depuis le commencement qu'à ces divinités. Mais depuis ils ont emprunté des Assyriens et des Arabes le culte de la Déesse céleste. Les Assyriens donnent à Aphrodité le nom de Mylitta, les Arabes celui d'Alitta ; les Perses l'appellent Mithra. » Cette dernière phrase embarrasse beaucoup les savants ; Mithra, dont le culte prit une grande importance à l'époque romaine, était un Dieu solaire, et la Déesse qui répond à Aphrodité chez les Perses s'appelait Anaïtis. Il faut croire, ou qu'Hérodote s'est trompé, ou que Mithra avait de son temps un caractère androgyne qu'il a perdu depuis. Quant au Dieu suprême des Perses, Hérodote l'appelle Zeus, par suite de l'habitude qu'avaient les Grecs de traduire les noms des divinités étrangères par des noms grecs qu'ils croyaient équivalents ; mais on sait par l'inscription de Behistoun que les Perses donnaient au Dieu du ciel le nom d'Ahoura-Mazda, dont les Parsis ont fait Ormuzd. Comme il n'est question d'Ahriman ni dans Hérodote, ni dans l'inscription de Behistoun, on n'est pas absolument certain que le dualisme zoroastrien fut admis dès cette époque chez les Perses.

« Voici, continue Hérodote, les rites qu'observent les Perses en sacrifiant aux Dieux dont je viens de parler. Quand ils veulent immoler des victimes, ils ne dressent pas d'autel, n'allument point de feu, ne font pas de libations et ne se servent ni de flûtes, ni de bandelettes, ni de grains d'orge, mais ils conduisent la victime dans un lieu pur et invoquent le Dieu en se couvrant la tête d'une tiare couronnée ordinairement de myrte. Il n'est pas permis à celui qui offre le sacrifice de faire des vœux pour lui seul en particulier ; il faut qu'il prie pour la prospérité du roi et celle de tous les Perses en général, car il est compris dans le nombre. Après qu'il a coupé la victime en morceaux et qu'il en a fait bouillir la chair, il étend de l'herbe la plus tendre, et principalement du trèfle. Il pose sur cette herbe les morceaux de la victime et les y arrange. Quand il les a ainsi placés, un mage qui est là présent entonne un

chant qu'ils appellent une théogonie, car sans un mage il ne leur est pas permis de sacrifier. Peu après, celui qui a offert le sacrifice emporte les chairs de la victime et en dispose comme il lui plaît. »

On voit par ce passage que malgré l'origine médique des Mages, leur autorité en matière religieuse était reconnue par les Perses. L'influence des augures étrusques à Rome, celle des évêques gallo-romains après l'invasion des barbares, ont offert d'autres exemples du prestige exercé par un clergé constitué sur des conquérants d'une autre race. Selon Xénophon, ce fut Kyros qui établit en Perse le sacerdoce des Mages. Leur autorité fut un moment ébranlée par la chute du faux Smerdis, mais elle se rétablit et alla toujours en augmentant. Les prières qu'ils chantaient pendant les sacrifices et qu'Hérodote appelle théogonies étaient peut-être les Gathas qui forment la partie la plus ancienne de l'Avesta. Ces prières sont écrites dans la langue Zend, qui n'était pas celle des Perses, de même qu'aujourd'hui, dans les pays catholiques, les prêtres chantent en latin devant un public français, italien ou allemand. La différence entre les Perses et leurs prêtres portait moins sur les croyances religieuses que sur la rigidité des observances. De même que la discipline catholique n'impose le célibat qu'au clergé, les règles de l'Avesta relatives à la pureté des éléments n'étaient strictement observées que par les Mages; c'est ce qui résulte du passage d'Hérodote sur les funérailles : « Les usages qui se pratiquent relativement aux morts étant cachés, on n'en peut rien dire de certain. Ils prétendent qu'on n'enterre pas le corps d'un Perse qu'il n'ait été auparavant déchiré par un oiseau ou par un chien. Quant aux Mages, j'ai la certitude qu'ils pratiquent cette coutume, car ils la pratiquent à la vue de tout le monde. Une autre chose que je puis assurer, c'est que les Perses enduisent de cire les corps morts, et qu'ensuite ils les mettent en terre. » Plus tard, quand les rois Sassanides eurent fait du Mazdéisme une religion d'État, les rites funèbres qui jusqu'alors étaient particuliers aux Mages furent étendus aux laïques.

« Les Mages, dit Hérodote, diffèrent beaucoup des autres hommes, et particulièrement des prêtres d'Égypte. Ceux-ci ont

toujours les mains pures du sang des animaux, et ne tuent que ceux qu'ils immolent aux Dieux. Les Mages, au contraire, tuent de leurs propres mains toutes sortes d'animaux, à la réserve de l'homme et du chien ; ils regardent même comme très méritoire de tuer les fourmis, les serpents et autres animaux reptiles ou volatiles. » La destruction de certains animaux considérés comme des créatures d'Ahriman est un moyen de purification, d'après l'Avesta, et la distinction entre les animaux purs et les animaux impurs avait autant d'importance dans la religion des Perses que dans celle des Juifs. Mais ce qui rapprochait surtout ces deux religions, c'était leur caractère iconoclaste ; aussi la Bible n'adresse-t-elle jamais aux Perses le reproche d'idolâtrie dont elle est si prodigue envers les autres peuples. Les Juifs ne se soulevèrent jamais contre les Perses, tandis que plus tard, sous les Maccabées, ils secouèrent le joug des Grecs, qui leur inspiraient autant d'horreur que les Assyriens et les Chaldéens. L'Égypte, au contraire, essaya plusieurs fois de s'affranchir de la domination des Perses et reçut Alexandre comme un libérateur. Ces sympathies et ces antipathies tenaient uniquement à des causes religieuses. La destruction systématique des temples grecs pendant la guerre médique lui donne presque le caractère d'une guerre de religion.

La culture de la terre est fortement recommandée dans l'Avesta : « Créateur du monde corporel et purificateur, qu'est-ce qui donne à la terre le plus de joie ? — C'est lorsqu'un homme saint marche sur elle, ô Zoroastre, lorsqu'il se construit une demeure pourvue de feu, de bétail, où il y a une femme, des enfants et de bons troupeaux..... C'est l'endroit où la culture de la terre a fait venir des grains, des fourrages et des arbres fruitiers, où l'homme arrose la terre sèche ou ôte l'eau à des terres trop humides ; c'est l'endroit où naît le plus de bestiaux et d'animaux de trait qui y laissent leur fumier..... La terre qui n'est pas cultivée n'est pas satisfaite. Celui qui travaille à la terre à droite, à gauche, avec le bras droit, avec le bras gauche, ô saint Zoroastre, reçoit de la terre son opulence véritable. De même qu'un ami généreux envers un ami qu'il chérit, elle lui donne de la postérité et des richesses.....

Celui qui ne cultive pas cette terre, elle lui dit : Homme, si tu ne me consacres pas ton travail à droite, à gauche, avec le bras droit, avec le bras gauche, tu seras toujours errant devant les portes d'autrui, pour mendier tes aliments..... Celui qui cultive les fruits de la terre cultive la pureté, il accomplit la loi mazdéenne autant qu'il le ferait par cent prières, par mille offrandes, par dix mille sacrifices. » On peut croire d'après cela que les encouragements donnés par les rois de Perse à l'agriculture avaient un caractère religieux ; mais en même temps le trésor royal en profitait, puisque les terres bien cultivées peuvent fournir plus d'impôts que les autres. On ignore d'ailleurs en quoi consistaient ces encouragements, et s'ils étaient plus efficaces que les toasts portés à l'agriculture dans nos banquets régionaux. Quant au commerce, qui mérite bien aussi le titre de mamelle de l'État, il ne semble pas avoir été estimé en Perse, à en juger par le mot dédaigneux de Kyros sur les gens qui passent leur vie sur des marchés à se tromper les uns les autres. Il est probable cependant que c'étaient les marchands qui avaient établi, pour leurs caravanes, ces fameuses routes dont les rois profitaient pour leurs expéditions militaires, leurs relais de poste et leurs voyages d'agrément.

Si la caste sacerdotale appartenait à la race des Mèdes, celle des Perses formait une caste militaire analogue à la noblesse féodale de l'Europe moderne. Comme tous les peuples conquérants, ils n'estimaient que la force : « Après les vertus guerrières, dit Hérodote, ils regardent comme un grand mérite d'avoir beaucoup d'enfants. Le roi accorde tous les ans des présents à ceux qui ont la famille la plus nombreuse. Ils commencent à cinq ans à instruire ces enfants, et depuis cet âge jusqu'à vingt, ils ne leur apprennent que trois choses : à monter à cheval, à tirer de l'arc et à dire la vérité. Avant l'âge de cinq ans, un enfant ne se présente pas devant son père, il reste entre les mains des femmes. Cela s'observe afin que s'il meurt dans ce premier âge, sa perte ne cause aucun chagrin au père. » Cette coutume, qui paraît louable à Hérodote, n'annonce pas un grand développement du sentiment de la famille. Arrien compare l'éducation des Perses à celle des Spartiates ; il y a cependant de grandes différences : à Sparte, l'éducation

des enfants ne se bornait pas aux exercices du corps ; à côté de la gymnastique, il y avait la musique, les poèmes d'Homère et de Tyrtée, et cette finesse de réparties qui a gardé le nom de laconisme. Par-dessus tout, il y avait à Sparte une sobriété ascétique ; cette vertu qui est, pour les races guerrières, le seul préservatif d'une prompte décadence, manquait absolument aux Perses : « Ils sont, dit Hérodote, fort adonnés au vin et délibèrent ordinairement sur les affaires les plus sérieuses après avoir bu avec excès. » Cet usage choquait beaucoup les Grecs ; sans l'approuver plus qu'eux, nous avons moins le droit de nous en étonner, puisque les affaires d'État se traitent chez nous dans des banquets diplomatiques.

La hiérarchie des rangs avait autant d'importance en Perse qu'elle en a eue dans les sociétés féodales : « Quand deux Perses se rencontrent dans les rues, dit Hérodote, on reconnaît bien vite s'ils sont de même condition, car, dans ce cas, ils se saluent en se baisant à la bouche ; si l'un est d'une naissance un peu inférieure à l'autre, ils se baisent seulement à la joue, et si la condition de l'un est fort au-dessous de celle de l'autre, l'inférieur se prosterne devant le supérieur. Les nations voisines sont celles qu'ils estiment le plus, toutefois après eux-mêmes. Celles qui les suivent occupent le second rang dans leur esprit, et réglant ainsi leur estime proportionnellement au degré d'éloignement, ils font le moins de cas des plus éloignées. Cela vient de ce que, se croyant en tout d'un mérite supérieur, ils pensent que le reste des hommes ne s'attache à la vertu que dans la proportion dont on vient de parler, et que ceux qui sont le plus éloignés d'eux sont les plus mauvais. » Cette vanité nationale n'est pas particulière aux Perses ; il serait difficile de trouver un peuple qui ne se crût pas le premier peuple du monde et le foyer lumineux d'où rayonne la civilisation.



































CHAPITRE VIII

Écriture et monuments des Perses.

L'empire des Perses étant composé de différentes nations, il y avait plusieurs langues officielles : les actes publics étaient promulgués en langue grecque sur les côtes de l'Asie Mineure, en langue araméenne dans la Syrie, la Palestine et la Kappadokie ; la langue égyptienne et l'écriture hiéroglyphique étaient employées en Égypte. Dans l'Asie centrale, les inscriptions sont rédigées dans la langue des Perses, dans celle des Mèdes, dans celle des Assyriens. Ces trois langues s'écrivaient en caractères cunéiformes, mais il n'y a de commun entre les trois systèmes d'écriture que le dessin et l'aspect général des signes employés qui sont tous composés de coins ou de clous groupés de diverses manières. L'écriture des Assyriens et celle des Mèdes est syllabique et idéographique ; quand les Perses leur ont emprunté le système cunéiforme, ils ont fait un choix parmi les signes auxquels ils ont fait représenter des consonnes ou des voyelles, de même que les Phéniciens ont tiré leur alphabet des hiéroglyphes égyptiens. Le système cunéiforme employé par les Perses, et qu'on nomme arien ou iranien, beaucoup moins compliqué que les autres, a été déchiffré le premier.

Un clou oblique isolé paraît très souvent dans les inscriptions persanes ; on supposa qu'il marquait la séparation des mots. Partant de cette hypothèse, le savant danois Grotefend proposa, en 1802, une méthode de déchiffrement. La comparaison de plusieurs inscriptions avait fait remarquer que la plupart des mots ou groupes de signes restant les mêmes, certains groupes disparaissaient ou se trouvaient associés à des groupes nouveaux, mais dans un autre ordre. Grotefend supposa que ces mots qui changeaient de place étaient des noms de rois, et que chacun de ces rois inscrivait le nom de son père à côté du sien ; par exemple, si dans une inscription Dareios s'intitule fils d'Hystaspès, dans une autre, gravée après

ALPHABET PERSEPOLITAIN

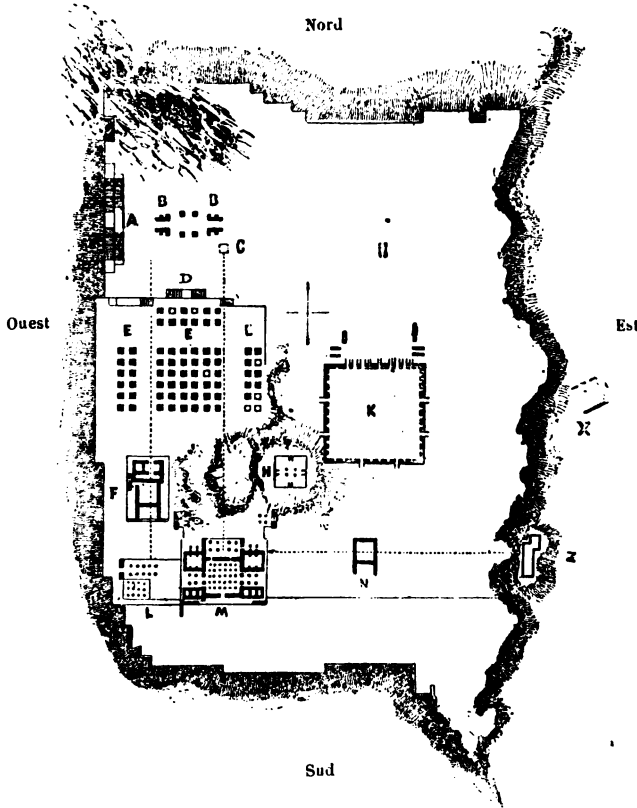
	A		F
	I		B
	U		M devant a
	K devant a, i		M devant i
	K devant u		N devant a, i
	Kh		N devant u
	G devant a, i		Y
	G devant u		R devant a, i
	C		R devant u
	J devant i		V devant i
	T devant u		V devant a, u
	T devant a, i		Ç
	Th		S
	D devant a		Z
	D devant i		H
	D devant u		Thr
	P		Q

sa mort, Xerxès doit s'intituler fils de Dareios, et le nom d'Hystaspès aura disparu.

Cette ingénieuse conjecture donna la clé des inscriptions persanes. Les noms des rois de Perse pouvaient se présenter sous une forme plus ou moins différente de celle que leur donnent les auteurs grecs, mais la valeur de certaines lettres devait être la même. Plusieurs tentatives heureuses lui firent reconnaître que la supposition était juste; il réussit à lire des noms de rois sous leur forme originale et par suite à reconstituer la plupart des lettres de l'alphabet cunéiforme des Perses. Les mots autres que les noms propres devaient appartenir à une langue de la famille indo-européenne, voisine du sanskrit, et dont le persan moderne représente la dernière transformation, de même que le copte dérive de l'ancienne langue égyptienne et le grec moderne du grec ancien. Grotefend donna la traduction de quelques inscriptions cunéiformes et une analyse de son système de déchiffrement dans un appendice à l'ouvrage de Heeren sur les principales nations de l'antiquité, qui fut publié en 1815. D'autres savants, plus familiers que lui avec les études sanskrites, notamment Lassen, Rask et Eugène Burnouf, rectifièrent quelques erreurs de détails, mais reconnurent l'excellence de la méthode, et établirent définitivement l'alphabet, composé de trente-six lettres dont nous donnons le tableau. La découverte de Grotefend fut le point de départ d'une autre conquête scientifique non moins importante. Comme je l'ai dit dans un chapitre précédent, l'inscription trilingue de Behistoun fut pour le déchiffrement des cunéiformes ce qu'avait été la pierre de Rosette pour le déchiffrement des hiéroglyphes. La première partie pouvant être lue et traduite avec certitude servit à expliquer les deux autres. La difficulté était encore plus grande, car l'écriture des Assyriens et celle des Mèdes sont syllabiques, et les signes sont très nombreux; mais on avait un moyen de contrôle qui empêchait les explications arbitraires.

On ne sait pas si les Perses avaient une littérature, mais ils avaient un art, et ils ont élevé des monuments dont il reste encore des ruines importantes. Les plus célèbres sont celles qu'on nomme *Tchil-minar* ou les Quarante colonnes, dans la

plaine de Mardascht, à douze lieues environ de Schiraz. Tous les savants s'accordent à y reconnaître les restes des palais de



PLAN DES RUINES DE PERSEPOLIS.

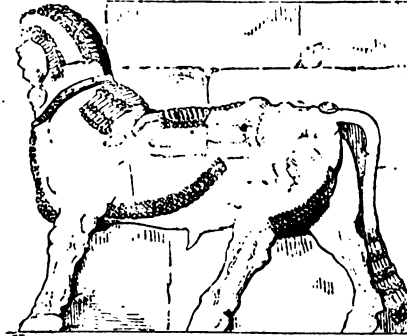
A, escalier de la première terrasse; BB, portiques; C, citerne; D, escalier de la deuxième terrasse; EEE, colonnade du Nord (Tchil-minar); F, palais de l'Ouest; H, palais du centre; K, palais de l'Est; L, palais du Sud-Ouest; M, palais du Sud; N, palais du Sud-Est; X et Z, tombeaux des rois Dareios et Xerxès.

Persépolis. Ces ruines s'élèvent sur une plate-forme presque

rectangulaire dont les faces répondent à peu près aux quatre points cardinaux. Elle est taillée dans le roc, au pied d'une montagne qui en enveloppe une partie, tandis que le reste s'avance dans la plaine sur des substructions artificielles. Le sol de cette vaste plate-forme est inégal, et sur des masses de rochers souvent saillantes, on voit encore la trace des instruments avec lesquels on les a attaqués. On peut y distinguer plusieurs terrasses s'élevant en retraite les unes au-dessus des autres, et dont chacune est circonscrite par une muraille à pic, construite avec de grands blocs de marbre taillés et appareillés avec une rigoureuse précision, sans chaux ni ciment. Quelques-uns de ces blocs ont jusqu'à 50 pieds de long sur 6 de hauteur. Ils sont inégaux et de forme souvent irrégulière, mais disposés en assises parallèles. L'enceinte la plus extérieure a 4,150 pieds de circonférence. Chaque mur était couronné d'un parapet dont on retrouve les vestiges. L'ensemble des monuments élevés sur ces terrasses échelonnées devait présenter l'aspect d'un vaste amphithéâtre. On ne peut arriver sur la plate-forme que par son côté occidental. Là se trouve un double escalier de 22 pieds de largeur, à rampes opposées et parallèles, interrompu à la moitié de sa hauteur par un large palier. A l'escalier de gauche, Niebuhr a compté cinquante-sept degrés au-dessous du palier et quarante-sept au-dessus. Selon Chardin, dix chevaux pourraient y monter de front.

En atteignant la plate-forme, on voit en face de l'escalier les restes d'un portique dont les deux piliers sont ornés de quadrupèdes de dimensions colossales, sculptés en demi-reliefs, sauf les têtes et les jambes de devant qui sont dégagées. Leurs formes sont celles d'un taureau, mais Hereen et Niebuhr pensent que c'étaient des licornes ; il est difficile de le savoir, car les têtes sont très mutilées. Un large espace occupé par quatre colonnes, dont une seule est restée debout, sépare ce portique d'un autre de même dimension et d'un aspect analogue, mais les quadrupèdes qui décorent ce second portique sont des taureaux ailés à tête humaine, à peu près semblables à ceux des palais assyriens, seulement ils n'ont que quatre jambes et les plumes de leurs ailes sont relevées à leur extrémité. Leur tête porte une coiffure cylindrique sur laquelle se

replie une triple paire de cornes. A droite du second portique,



Taureau (ou licorne) du premier portique.



Taureau ailé à tête humaine du deuxième portique.

on rencontre une citerne creusée dans le roc, où l'eau arrivait par des aqueducs souterrains, puis un second escalier à double rampe, qui regarde le nord et conduit à la seconde terrasse. Il a la même largeur que le premier, mais il est beaucoup moins haut, on n'y compte que trente marches. A chaque extrémité, à l'est et à l'ouest, s'élèvent deux autres escaliers devant lesquels celui du nord avance en saillie. Les murs de ces trois escaliers sont couverts de bas-reliefs. Sur la partie saillante, qui forme l'escalier du milieu, on voit de chaque côté de grandes figures de doryphores ou lanciers de la garde royale, séparés en deux groupes par un espace vide qui paraît destiné à recevoir une inscription. D'autres lanciers plus petits sont échelonnés le long des marches de l'escalier ; au-dessous d'eux, dans les deux angles on voit un lion dévorant un taureau unicolore.

Le même groupe est répété aux angles des deux escaliers latéraux. Puis, après une tablette couverte de caractères cunéiformes, il y a trois rangs de bas-reliefs séparés par une bordure de roses. La bande supérieure, dans les deux escaliers, est en très mauvais état ; il ne reste que le bas des figures. Les deux autres sont mieux conservées, surtout la troisième qui était restée pendant des siècles cachée sous les décombres et en a été dégagée par des voyageurs anglais. Ces bas-reliefs, dont nous avons reproduit les principaux dans le précédent chapitre, représentent les délégués des provinces de l'empire apportant au roi leur tribut annuel. Chaque groupe a pour introducteur un satrape portant, soit la longue robe des Mèdes avec une coiffure cylindrique et cannelée, soit le costume national des Perses, une redingote courte, un large pantalon et un bonnet qui rappelle le bonnet phrygien. Quelques figures dont les jambes sont nues seraient, disent les voyageurs, mieux exécutées que les figures complètement vêtues. Pour vérifier l'exactitude de cette assertion, il faudrait avoir sous les yeux des moulages ou des photographies. Malheureusement, à l'exception de quelques figures de doryphores qu'on peut voir au British Museum, les bas-reliefs de Persépolis ne nous sont connus que par des gravures plus ou moins exactes, ce qui est tout à fait insuffisant pour appré-



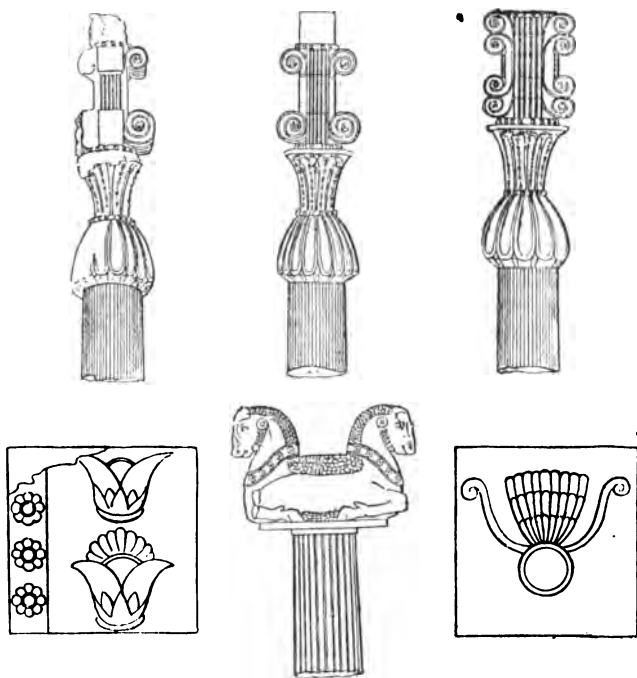
L'escalier de Tchil-minar (Persépolis).

cier la valeur artistique de ces sculptures. Il eût été intéressant de les comparer sous ce rapport, d'une part, avec les œuvres de l'art assyrien, de l'autre, avec celles de l'art gréco-asiatique, par exemple les sculptures du monument d'Harpagos, qui sont dans la salle des antiquités lykiennes au British Museum.

Le palais dont les ruines occupent la seconde terrasse aurait été bâti, d'après les inscriptions du grand escalier, sous le règne de Xerxès. C'est ce palais qu'on nomme proprement Tchil-minar, c'est-à-dire les quarante colonnes, mais c'est un nombre souvent employé dans le langage oriental. Les colonnes du palais de Xerxès étaient au nombre de soixante-douze dont quinze seulement sont encore debout, les unes entières, les autres mutilées. Ces colonnes étaient disposées en quatre groupes : trente-six formaient du côté du sud une salle hypostyle carrée flanquée au nord, à l'ouest et à l'est, par une double rangée de six colonnes chacune. Le fût de ces colonnes qui va en diminuant légèrement de bas en haut a cinquante-deux cannelures et repose sur un tore au-dessus d'une fleur de lotus renversée. Le chapiteau a la forme d'une coupe renversée, ou d'un corsage de femme, portant un dé orné en haut et en bas de volutes affrontées sur les quatre faces. Dans les colonnes de la salle hypostyle ces volutes sont au nombre de deux sur chaque face du dé ; dans les colonnes des galeries, ainsi que dans celles du grand portique de la terrasse inférieure, le nombre des volutes est double, il y en a seize par chapiteau. La hauteur des colonnes est de 50 pieds dans la salle hypostyle, de 60 dans les galeries. Il est très probable que la toiture était en bois de cèdre revêtu de lames métalliques et que la salle principale et les galeries n'étaient séparées que par des tapis attachés aux colonnes, ce qui expliquerait l'élévation et la forme particulière des chapiteaux. Le plan du Tchil-minar rappelle celui des palais égyptiens de Thèbes ; M. Texier retrouve les mêmes dispositions dans le palais d'Ispahan, et Ker Porter fait remarquer qu'elle répond à la description de la salle du trône de Salomon. Il y a toujours en Orient une grande salle à colonnes pour les audiences royales ; les appartements, les bains, le harem,

sont dans d'autres bâtiments , séparés par des jardins.

Au sud-ouest du Tchil-minar sont les ruines d'un édifice construit sur une terrasse plus haute d'environ 6 pieds que la précédente. On y arrivait par plusieurs escaliers décorés de sculptures, mais qui sont en partie détruits ou cachés dans les



Chapiteaux et ornements de Persépolis.

décombres. Ce ne sont plus des gardes du corps qui sont échelonnés sur les marches, mais des courtisans et des domestiques portant des provisions et des offrandes. Cet édifice, qui, d'après une inscription, avait été élevé sous le règne de Xerxès, est bâti en pierres énormes parfaitement appareillées. Les chambres sont assez petites. Parmi les bas-reliefs qui

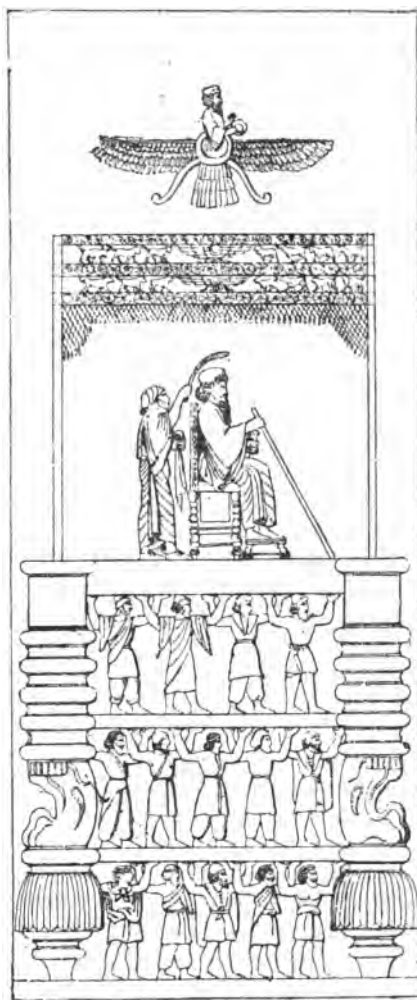
ornaient le montant des portes on remarque la figure d'un roi debout, suivi de deux officiers dont l'un portait un chasse-mouches, l'autre un parasol, signes distinctifs de la royauté. D'après les recherches de M. Texier, ces bas-reliefs étaient rehaussés de couleur, et il en était probablement de même



Le roi et ses serviteurs.

des autres bas-reliefs de Persépolis, car il est reconnu que l'usage de la sculpture polychrome était général dans l'antiquité. A l'est du palais et au sud de la grande colonnade il y a un espace de 300 pieds couvert de décombres informes au milieu desquels il est impossible de rien distinguer. Il

ne reste debout que trois portes qui devaient servir d'entrée à



Le roi sur son trône.

un second édifice. D'après les conjectures de Ker Porter, cet amas de ruines (H) répond à l'emplacement du palais auquel Alexandre mit le feu dans une orgie, à l'instigation de la courtisane Thaïs. On a mis cet acte insensé sur le compte de l'ivresse : c'est une excuse, bonne ou mauvaise, que les admirateurs d'Alexandre sont bien souvent obligés d'invoquer en sa faveur.

A l'est du Tchil-minar et à peu près au centre de la plateforme on trouve les ruines d'un palais (K) bâti, d'après une inscription, sous le règne de Dareios. C'est un vaste édifice carré, dont chaque face a près de 200 pieds. Les murs ont 10 pieds d'épaisseur. Deux portes s'ouvrent de chaque côté ; celles du nord ont 13 pieds de largeur, les autres n'en ont que 7. Au nord et au sud, les montants des portes sont ornés de bas-reliefs représentant une audience royale (page 635). Le roi, vêtu comme à l'ordinaire de la longue robe médique et coiffé d'une toque basse, est assis sur un trône et tient à la main un long sceptre. Au-dessus de lui est un dais formé d'un réseau à larges mailles. Derrière le trône, un serviteur dont la bouche est couverte d'un voile, agite une chasse-mouches et tient de l'autre main un mouchoir. Aux pieds du roi sont deux brûle-parfums assez semblables aux narghilés des Turcs. Devant le trône, un personnage vêtu de la tunique courte et coiffé d'un bonnet adresse la parole au roi en ayant soin de tenir sa main devant sa bouche. Un autre personnage, vêtu aussi du costume persique, porte la hache d'armes et l'arc du roi, et en dehors de la tente se tiennent d'un côté un domestique, de l'autre un garde du corps. Dans un autre bas-relief, consacré, comme ils le sont tous, à la gloire du roi, on voit au-dessous du trône un double rang de personnages qui semblent le soutenir sur leurs mains comme des caryatides. La diversité de leurs costumes peut faire supposer qu'ils représentent les différents peuples tributaires de l'empire. Le tout est encadré dans de lourdes colonnes portées sur des pattes de lion et servant de bases aux légers supports de la tente royale.

Dans tous les bas-reliefs où le roi est représenté, on voit au-dessus de lui un cercle auquel s'attachent deux ailes étendues et une queue d'oiseau, et d'où sort une demi-figure

humaine. Ce symbole, qu'on nomme ordinairement le féroüer



Combats symboliques.

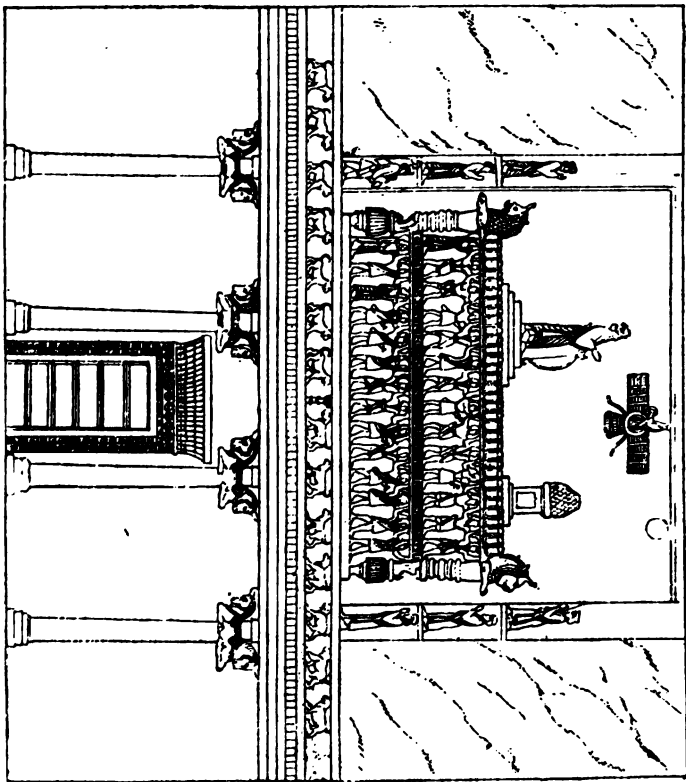
royal, est également représenté dans les sculptures assyriennes et alors on lui donne le nom d'Assour. En réalité, on ne sait pas ce qu'il signifie. C'est d'ailleurs le seul emblème religieux qu'on ait trouvé dans les ruines de Persépolis. Les Perses aussi bien que les Juifs s'abstenaient de représenter le Dieu sous une forme visible, ils regardaient même comme une impiété, dit Hérodote, de l'enfermer dans des temples. Aussi n'ont-ils pas eu d'art religieux. Il y a cependant des bas-reliefs dont le caractère est évidemment symbolique. Tantôt un personnage vêtu de la longue robe médique et coiffé de la toque basse des rois de Perse étouffe un lion dans ses bras comme le Samdan de Khorsabad, tantôt il saisit à la gorge un animal fantastique, un griffon, une licorne ou un lion ailé, et lui perce gravement le ventre d'un large poignard. Il y a des scènes analogues dans les bas-reliefs assyriens, mais presque toujours le héros dompteur de monstres a des ailes et une triple paire de cornes : c'est un ange ou un Dieu. A Persépolis, c'est un homme, on l'appelle ordinairement le pontife-roi. Les habitants du pays disaient à Ker Porter que ces sculptures représentaient les combats de Djemschid et de Roustam contre les mauvais génies. Pour quelques antiquaires, le héros serait Achéménès, le fondateur de la dynastie royale. On pourrait tout aussi bien y voir Zoroastre, mais peut-être est-ce tout simplement une allégorie de l'autorité, domptant le monstre de l'anarchie et les passions subversives des ennemis de l'ordre. Il y a probablement une intention allégorique du même genre dans le groupe du lion et de la licorne répété à tous les angles du grand escalier de Tchil-minar.

La partie méridionale de la plate-forme est couverte d'édifices en ruines dont on ne peut guère déterminer que le plan. A l'angle sud-ouest est une terrasse couverte de colonnes dont les bases existent encore ; plus loin, sur une cinquième terrasse beaucoup plus étendue s'élevait un grand palais avec une salle hypostyle carrée, soutenue par trente-six colonnes, et des chambres plus étroites qui devaient être, selon Ker Porter, les appartements particuliers du roi. Toutes ces constructions sont en très mauvais état. Quelques portes cependant sont restées entières, et on est frappé de la ressemblance de

leur couronnement avec celui qu'on retrouve dans les monuments égyptiens: c'est une espèce d'entablement avec une large moulure concave, ornée de côtes ou de feuilles verticales, et surmontée d'un larmier. Dans cette partie du palais, on a trouvé les traces d'un aqueduc souterrain. Cet aqueduc, dont on peut suivre les vestiges jusqu'à la citerne du nord, près du portique des taureaux, avait été pris par d'anciens voyageurs pour un passage secret conduisant aux tombeaux des rois dans la montagne à laquelle s'adosse la plate-forme. Mais cette communication souterraine n'a jamais existé. Les tombeaux des Achéménides ont été creusés dans le rocher à près de quatre cents pieds de hauteur: « C'est, dit Diodore, un rocher taillé dont l'intérieur renferme plusieurs compartiments où étaient déposés les cercueils. Aucun passage fait de main d'homme n'y donnait accès: les corps étaient introduits dans les tombeaux au moyen de machines artificiellement construites. » Ces tombeaux subsistent encore, à deux lieues environ de Tchil-minar, dans une partie de la montagne qu'on nomme Nakschi Roustam. Les sculptures qui les décorent sont toujours les mêmes. Comme celles de Behistoun, elles ont échappé au zèle iconoclaste des Musulmans, grâce à leur élévation qui les rend très difficiles à atteindre. Les deux tombes les plus rapprochées de Persépolis sont celles de Dareios et de Xerxès. Voici la description qu'en donne M. Flandin :

« Deux tombes avaient été disposées sur la pente de la montagne qui forme l'enceinte du palais à l'est. Elles étaient creusées dans la roche vive; aucune pièce rapportée ne figurait dans leur façade ornée de lignes architecturales et de bas-reliefs: c'était le rocher même qui avait été taillé et avait fourni, sans déplacement aucun, tous les matériaux nécessaires à l'édification et à l'ornementation de ces monuments. Aucun escalier n'y conduisait, et il fallait, pour atteindre ces tombes, escalader le rocher. Le rocher avait été habilement taillé et ménagé. La façade offre à la base un portique simulé par quatre colonnes engagées; leurs chapiteaux sont formés de deux corps adossés de taureaux dont les fronts cornus supportent une corniche à denticules. Au-dessus de l'entablement, la façade se rétrécit et, dans un cadre compris entre deux

parties saillantes du rocher, se trouve un grand bas-relief dont le sujet paraît essentiellement religieux. A la partie supérieure est le *mihr*, qui semble présider à un acte du culte du feu,



accompli par un personnage dans lequel j'ai cru reconnaître le roi. Ce personnage est debout, monté sur trois degrés. Il tient un arc de la main gauche et il étend la droite en signe de serment ou d'adoration vers un autel sur lequel est représentée
 ' sacrée. Cette scène semble avoir pour motif la con-

sécration de la foi au culte du feu par le souverain dont la dépouille mortelle a été déposée dans ce caveau. Cette première partie du bas-relief est placée sur une espèce de table ornée d'une rangée d'oves et terminée aux deux bouts par le double corps de ce monstre bizarre qui réunit la nature du lion à celle de l'aigle. Quatorze figures sur deux rangs, de physionomies et de costumes différents, paraissent supporter cette espèce d'estrade; d'autres figures sont placées sur le côté et semblent pleurer. »

Ker Porter est entré dans une des sépultures royales de Nakschi Roustam. Il y a à l'intérieur une chambre de huit pieds de hauteur sur trente de largeur, et au fond trois niches cintrées correspondant à trois sarcophages qui ont été entièrement dépouillés. Après avoir étudié avec soin les ruines qui couvrent la plate-forme de Persépolis, Ker Porter visita la plaine pour y chercher des vestiges de l'ancienne ville. Il en trouva bien peu. Une colonne isolée qui était encore debout lors du voyage de Chardin avait été renversée par les gens du pays, pour avoir le fer qui en unissait les morceaux. « Mais pareille chose n'arrivera plus, disait à Ker Porter un paysan qui lui servait de guide, car l'un de nous est mort le lendemain, et c'était évidemment une vengeance de Salomon et du Diable qui avaient construit jadis ces édifices. » Malheureusement la crainte du Diable et de Salomon n'arrêtera pas longtemps les Kurdes et les Arabes qui habitent ces ruines. Tant qu'il restera deux pierres l'une sur l'autre, ils croiront qu'il y a dessous des trésors cachés. A quelques lieues au nord de Nakschi Roustam, dans la vallée de Mourgab, se trouve un édifice appelé par les habitants le tombeau de la mère de Salomon, et qui serait, selon Ker Porter, le monument funéraire de Kyros. C'est une construction pyramidale de seize pieds de hauteur, reposant sur une base carrée, et composée de six degrés en retraite les uns sur les autres. Le sarcophage est placé sur le gradin supérieur. On voit à l'entour les traces d'une enceinte et des débris de colonnes. C'est là que se trouve le pilier portant l'image de Kyros, que nous avons reproduit plus haut. Ker Porter pense que les ruines de la vallée de Mourgab représentent l'emplacement de Pasargade, l'ancienne capitale des Perses, où était,

selon Arrien, le tombeau de Kyros. Quant à Suse, résidence ordinaire des rois Acheménides, il n'en reste que des murs en briques dont quelques-unes sont couvertes de couleur. On y a reconnu les substructions d'un palais, avec une grande salle hypostyle de trente-six colonnes, comme le Tchil-minar. Parmi les décombres qui marquent l'emplacement d'Ecbatane, l'ancienne capitale de la Médie, Ouseley a trouvé une colonne tout à fait dans le style de celles de Persépolis.

L'art perse, autant qu'on peut le juger par les rares monuments qui en restent, n'est qu'un prolongement de l'art assyrien. Les principales différences tiennent à la nature des matériaux ; ainsi les terrasses sur lesquelles s'élèvent les palais, au lieu d'être en terres rapportées, sont taillées dans le roc ; les colonnes, au lieu d'être en bois, sont en pierre, mais elles trahissent par leur légèreté l'imitation des supports de bois. Il y a des détails de provenance égyptienne, par exemple la moulure concave qui couronne les portes. D'autres semblent empruntés aux Lykiens ou aux Grecs d'Asie Mineure, comme les entablements à denticules des tombes de Nakschi Roustam. Les colonnes de Persépolis rappellent les colonnes ioniques par le tore de la base, la légèreté et les cannelures du fût et même les volutes du chapiteau, quoique les volutes soient employées d'une manière différente. Il est probable, d'ailleurs, que cet élément de décoration vient de l'Assyrie. Pour la sculpture, comme il reste très peu de statues assyriennes et pas de statues perses, la comparaison ne peut porter que sur les bas-reliefs. Les sujets favoris de la sculpture assyrienne, les scènes militaires et les chasses royales, lui permettaient de déployer des qualités de vie et de mouvement qu'on ne peut trouver dans les processions de gardes du corps, de domestiques et de courtisans solennels, si souvent reproduites sur les escaliers de Persépolis. Si, d'autre part, on veut comparer ces processions persépolitaines à celles des Panathénées sur la frise du Parthénon, on pourra mesurer l'abîme qui sépare l'art oriental, toujours monarchique et réaliste, de l'art idéaliste et républicain de la Grèce.

Il est facile d'expliquer le caractère éclectique des monuments de la Perse ; ils ne sont pas, comme ceux de l'Égypte et

de l'Assyrie, les produits spontanés d'un art indigène. Les Perses n'avaient pas d'art avant de devenir les maîtres de l'Asie. Quand leurs rois voulurent se faire bâtir des palais comme ceux de Ninive et de Babylone, ce n'est pas parmi les tribus guerrières et à demi sauvages de leurs montagnes, qu'ils pouvaient trouver des artistes ; ils en firent venir de l'Égypte, de la Chaldée et des autres provinces civilisées de leur empire. « Lorsque Cambysès eut pillé les temples de l'Égypte, dit Diodore, il en fit porter les richesses en Asie et y appela en même temps des artistes égyptiens qui bâtirent les fameux palais de Persépolis, de Suse et de la Médie. » Darius, qui avait un médecin grec à sa cour, qui faisait frapper ses dariques dans les villes grecques de l'Asie, pouvait bien y chercher aussi des architectes et des sculpteurs. Ces ouvriers étrangers, tout en se conformant aux goûts et aux besoins de ceux qui les faisaient travailler, ne pouvaient s'empêcher de mettre leur style dans leurs ouvrages ; et si le style assyrien domine à Persépolis, c'est parce que les ouvriers assyriens étaient les plus nombreux. S'il restait des ruines du temple et des palais de Jérusalem, ce n'est pas le style des Juifs qu'on y trouverait, mais celui des Phéniciens, puisque David et Salomon avaient demandé des ouvriers au roi de Tyr. Les Perses n'étaient pas plus artistes que les Juifs, mais ceux-ci ont une littérature, les Perses n'en ont pas : le Zend Avesta, qui n'a d'ailleurs aucune valeur littéraire, appartient aux Mèdes. Les Perses ne sont que des conquérants. Il est vrai que sous ce rapport ils sont supérieurs aux Assyriens, car ils ont su organiser leurs conquêtes ; mais ils ne faut pas les comparer aux Romains, qui ont justifié les leurs en versant à pleines mains sur l'Occident barbare tous les trésors de la civilisation hellénique. Les Perses n'ont su que lever des impôts ; les Romains sont la plus grande force politique qui ait paru dans le monde, et, comme disait Saint-Just, le monde semble vide depuis qu'ils n'y sont plus. Ils ont en outre une admirable littérature, la première après celle des Grecs.

Lorsque les Grecs donnaient aux Perses, comme à tous les étrangers, le nom de barbares, ils ne voulaient pas dire que ces peuples n'avaient ni art, ni industrie, ni organisation poli-

tique ; les Grecs savaient parfaitement que plusieurs peuples étrangers, les Égyptiens, par exemple, étaient civilisés depuis bien plus longtemps qu'eux. Mais le titre de barbare impliquait à leurs yeux une conception différente et inférieure de l'ordre social, et ils exprimaient cette idée en disant que les barbares étaient des esclaves et les Grecs des hommes libres. Les esclaves travaillent pour un maître, et la volonté du maître est pour eux la loi ; pour les hommes libres la loi est un contrat mutuel, ils la font eux-mêmes, et lorsqu'ils choisissent des chefs pour la faire exécuter, ils peuvent toujours les révoquer et ne les paient jamais. Le roi de Perse avait des sujets qui lui payaient un tribut et recevaient ses ordres transmis par un satrape : ces gens étaient donc des esclaves, et ce mot est constamment employé par les auteurs grecs dans le sens de tributaires et de sujets. La cité grecque reposait au contraire sur le double principe de la législation directe et du gouvernement gratuit. C'est par là, quoiqu'on ne l'ait jamais remarqué, et seulement par là que les républiques de l'antiquité se distinguent à la fois des sociétés orientales et des sociétés modernes. Le mot barbarie a chez nous un tout autre sens ; nous l'opposons au mot civilisation qui n'a pas de véritable équivalent en grec. Nous ne pourrions sans injustice appliquer aux Perses l'épithète de barbares, car ils avaient une civilisation qui ressemblait beaucoup plus que celle des Grecs à la nôtre. Les conseils municipaux, qui sont chez nous la seule fonction gratuite, sont la seule de nos institutions qui se rapproche un peu de celles des Grecs.

Les Perses étaient parvenus à réunir presque toutes les nations civilisées de l'ancien monde dans l'unité d'une vaste monarchie. Cette unité, quoique fondée sur la conquête et maintenue par la force, n'était pas oppressive. Chaque peuple avait ses lois, ses mœurs, son administration indigène sous la suzeraineté des préfets du grand roi et n'était astreint qu'au tribut et au service militaire. Un système régulier d'impôts, de routes commerciales et stratégiques et de postes royales, faisait affluer d'immenses richesses au centre du gouvernement. Une armée dressée à l'obéissance passive, marchant
us le fouet, comme disaient les Grecs, maintenait l'ordre

et la sécurité dans toute l'étendue de l'immense empire. Enfin, au sommet d'une hiérarchie de fonctionnaires analogue à la nôtre et largement rétribuée, au milieu d'une cour nombreuse, dans des palais magnifiques, planait, environnée de luxe et de respect, une royauté toute-puissante dont le principe n'était jamais discuté.

Les Grecs n'avaient rien de tout cela : pas d'unité politique, pas même une fédération comme en Suisse et aux États-Unis, pas d'autre lien que la religion nationale, lien assez faible, car l'Hellénisme offre le seul exemple d'une religion sans clergé. Les armées n'étaient que des gardes nationales et le peuple ne faisait la guerre que quand il l'avait votée. Les luttes étaient presque continuelles entre les cités rivales et, dans chaque ville, entre les factions. Enfin il y avait des constitutions très différentes, quoique reposant toujours sur le double principe du gouvernement direct et de la gratuité absolue des fonctions publiques. Si les cités grecques de la côte d'Asie avaient pu conserver leurs institutions républicaines sous la suzeraineté du grand roi, leur condition eût été celle des communes du moyen âge ; mais les Perses, qui voyaient un danger pour eux dans les magistratures électives, favorisaient l'usurpation des tyrans ou en établissaient eux-mêmes dans les villes. Au point où nous en sommes arrivés, les Perses se préparent à imposer le même régime à la Grèce d'Europe. C'est ici, vers la fin du sixième siècle avant notre ère, que s'arrête notre programme. La lutte qui se prépare est assez importante pour qu'il y ait une halte dans l'histoire : il s'agit de savoir si les communes autonomes livreront la terre et l'eau, en signe de sujétion et d'esclavage, ou s'il restera dans le monde un petit coin de terre libre. Ce n'est pas comme on l'a souvent répété, le duel de la barbarie et de la civilisation, mais c'est le duel de la monarchie et de la république, de l'autorité et de la liberté.

Dans ce conflit entre l'Orient et l'Occident, les forces étaient si inégales que l'issue ne pouvait paraître douteuse. L'empire des Perses s'étendait depuis les rives de l'Indos jusqu'à l'Archipel et à la Grande-Syrie. Les parties les plus riches du monde grec, l'Ionie et la Kyrénaïque, faisaient partie

de ce vaste empire, et tout devait faire croire qu'il engloberait bientôt la Grèce proprement dite, la Hellade. S'il y avait eu alors des théoriciens fatalistes appliquant les lois de la physique au calcul des probabilités de l'histoire, ils n'auraient pas manqué d'annoncer, pour un avenir prochain, l'absorption de ce petit pays dans la grande unité monarchique de l'Asie. Si on leur avait dit que, dans les événements humains, il faut tenir compte de l'imprévu, et qu'une volonté peut déranger tous les calculs, ils auraient répondu que les accidents se perdent dans l'ensemble, que l'intelligence de deux ou trois hommes, l'énergie de deux ou trois villes sont des quantités négligeables pour qui sait voir de haut et de loin. Quand on assiste au spectacle de la marée montante, on ne peut pas se figurer que l'irrésistible flot, qui a si vite envahi l'immense plage, va être arrêté par un petit rocher. Les guerres médiques ont prouvé qu'il y a aussi dans l'ordre moral d'infranchissables falaises, le culte de la patrie et celui de la liberté.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

(Programme du 2 août 1880.)

INTRODUCTION. — Monde connu des anciens..... !

LIVRE PREMIER

Les Égyptiens.

CHAPITRE PREMIER. — Description de l'ancienne Égypte. —	
Le Nil.....	15
— II. — L'Ancien Empire.....	19
— III. — Le Moyen Empire. — Invasion des pasteurs.	42
— IV. — Le Nouvel Empire.....	
<i>(Les dynasties guerrières)</i>	57
<i>(Décadence politique de l'Égypte)</i>	115
— V. — Monuments.....	137
— VI. — Religion.....	162
— VII. — Mœurs et coutumes.....	201
— VIII. — Les systèmes d'écriture. — Les découvertes de Champollion et de Mariette.....	247

LIVRE II

Assyriens et Babyloniens.

CHAPITRE PREMIER. — La région du Tigre et de l'Euphrate..	260
— II. — Temps primitifs.....	267

CHAPITRE III. — La dynastie des Sargonides.....	285
— IV. — Le nouvel empire Chaldéen.....	310
— V. — Monuments.....	316
Religion.....	331
Mœurs et coutumes.....	346

LIVRE III

Les Israélites.

CHAPITRE PREMIER. — Géographie de la Palestine.....	363
— II. — Les Israélites en Égypte et dans la Terre promise. — Moïse.....	372
— III. — Les juges.....	386
— IV. — Le royaume de David et de Salomon.....	409
— V. — Schisme des dix tribus.....	434
— VI. — Destruction des deux royaumes.....	455

LIVRE IV

Les Phéniciens.

CHAPITRE PREMIER. — Géographie de la Phénicie.....	476
— II. — Sidon et Tyr. — Fondation de Carthage....	480
— III. — Le commerce maritime et terrestre, l'indus- trie, les colonies.....	485
— IV. — L'alphabet.....	492

LIVRE V

Les Indiens.

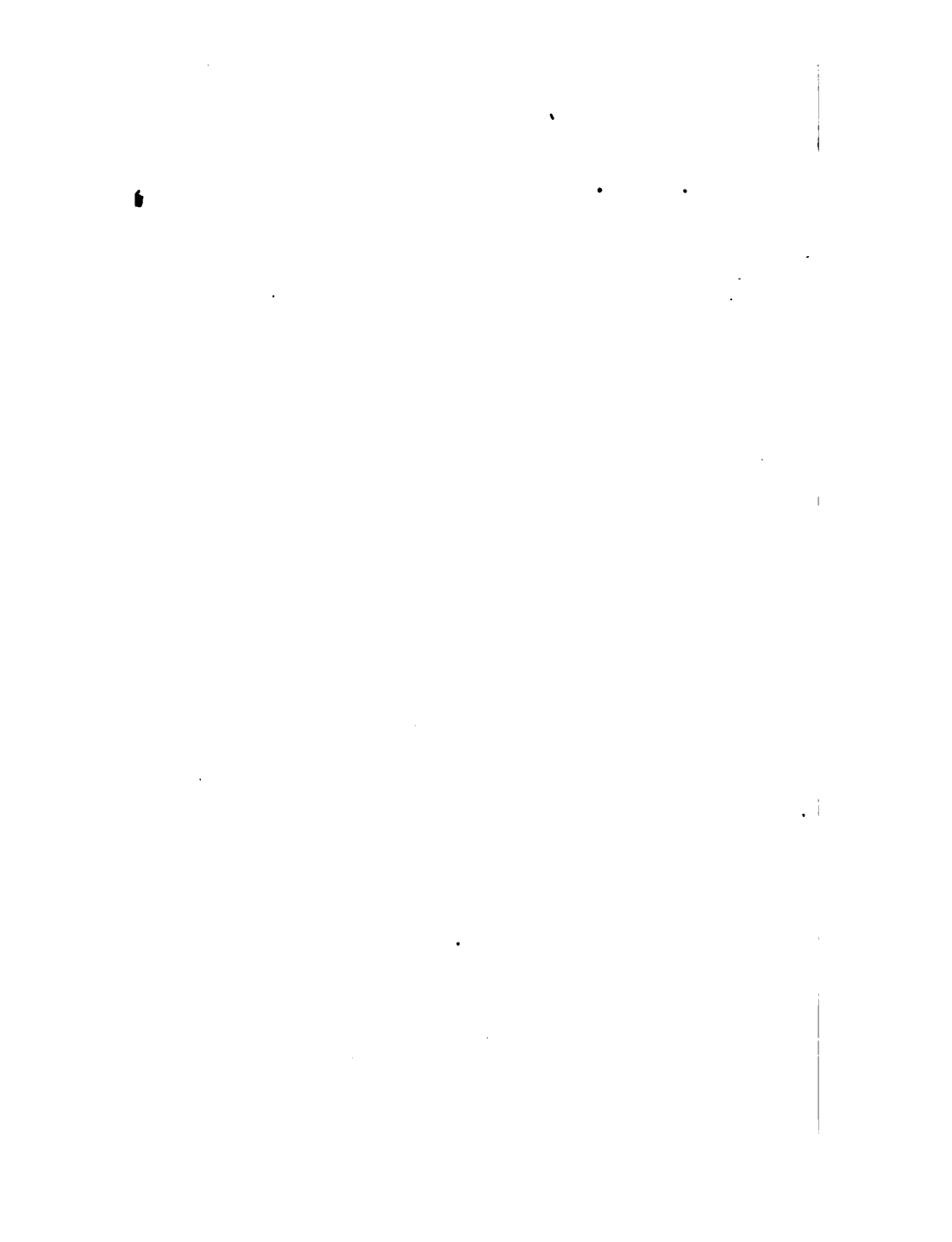
CHAPITRE PREMIER. — Les Aryas primitifs.....	497
— II. — Les Aryas de l'Inde. — Le Vêda.....	502
— III. — La société brahmanique. — Lois de Manou.	515
— IV. — Le Bouddhisme.....	531

LIVRE VI

Les Mèdes et les Perses.

CHAPITRE PREMIER. — Les Iraniens. — Zoroastre.....	551
— II. — L'Empire Mède.....	560
— III. — L'Empire Perse. — Kyros.....	568
— IV. — Cambysès.....	586
— V. — Dareios.....	597
— VI. — Organisation de l'empire sous Dareios.....	622
— VII. — Mœurs et coutumes.....	640
— VIII. — Écriture et monuments des Perses..	646

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



LISTE DES GRAVURES

Races humaines d'après les peintures égyptiennes.....	5 et 6
Le mode d'après Homère.....	8
Le monde d'après Hérodote.....	9
Le monde suivant Aristote.....	10
Le monde suivant Ératosthènes.....	10
Le monde d'après Strabon.....	12
Le monde suivant Ptolémée.....	12
Les pyramides de Gizeh et le grand Sphinx.....	25
Coupe de la pyramide du Chéops.....	27
Porte d'entrée, galerie intérieure et chambres de la pyramide de Chéops.....	27
Coupe de la deuxième pyramide.....	27
Statue du roi Schaфра (Musée de Boulaq).....	30
PEINTURES DES TOMBEAUX PRÈS DES PYRAMIDES : Récolte des fruits	
— chasseur — joutes sur l'eau — cuisine (3 gravures). — Chèvres piétinant la semence. — Parc de gibier. — Pêche au filet. — Préparation des poissons. — Propriétaire visitant ses troupeaux.....	33, 35 et 36
Statue en bois de Ra-em-Ke (Musée de Boulaq).....	39
Statuettes funéraires de l'ancien empire égyptien (Musée de Boulaq).....	40
Le Nil (statue gréco-romaine du Musée du Vatican).....	45
Grottes sépulcrales de Beni Hassan.....	48
Plan d'une des grottes de Beni Hassan. — Colonne prismatique de Beni Hassan.....	49
PEINTURES DES GROTTES DE BENI HASSAN : Labourage et piochage.	
— Soins donnés aux animaux domestiques (4 gravures). Émigration d'une famille asiatique en Égypte.....	50 et 52
Retour triomphal du roi ramenant ses prisonniers de guerre....	59

Tributs apportés au roi Thoutmès III.....	62 et 63
Pilier à statue d'Osiris. — Statue et tête de Thoutmès III.....	65
Colonnes du temple de Louqsor. — Plan du temple de Louqsor.....	67
Sphinx et béliers.....	68
Couronnement d'Amenhotep III. — Colosses de Memnon restaurés (2 gravures).....	70
Colosses de Memnon.....	71
La reine Tai (Musée de Boulaq).....	72
Amenhotep IV. — Sacrifice à Aten (peinture de Tell el Amarna). — Séti I ^{er}	73
Guerre de Séti I ^{er} contre un peuple asiatique.....	74
Séti I ^{er} ramenant ses prisonniers.....	75
Plan de la salle hypostyle de Karnak. — Colonne des quinconces. — Colonne de l'avenue centrale.....	77
Séti I ^{er} combattant.....	78
Séti I ^{er} offrant ses prisonniers au Dieu Ammon.....	79
Guerre contre les nègres.....	80
Butin et prisonniers (bas-relief de Bet-Oually).....	81
Guerre de Ramsès II contre les Schétas.....	84
Attaque et prise d'une forteresse.....	85
Ammon dans la victoire à Ramsès II.....	86
Ramsès tue le chef des Schétas.....	87
Ramsès II combattant. — Retour triomphal de Ramsès II.....	88
Pylones et obélisques de Louqsor.....	90
Transport d'une statue colossale.....	92
Spéos d'Aïhor à Abou-Simbel.....	94
Spéos de Phré à Abou-Simbel.....	95
Tête colossale de Ramsès II. — Statue colossale de Ramsès II.....	96
Prisonniers éthiopiens. — Inscription de prisonniers.....	97
Esclaves asiatiques (Hébreux?) fabriquant des briques.....	98
Ménephta.....	100
On amène à Ramsès III son char de guerre.....	102
Ruines des temples et palais de Medineh Tabou.....	103
Colonnade intérieure à Medineh Tabou.....	104
Ramsès III part pour la guerre.....	105
Combat livré par Ramsès III au bord de la mer. — Combat naval.....	108 et 109
Joueurs de harpe.....	110
Défilé des captifs et compte des mains coupées.....	111
Retour triomphal de Ramsès III.....	112
Le roi de Juda. — Piankhi, roi éthiopien, sacrifiant à Ammon.....	117
La reine Améniritis, femme du roi Piankhi.....	118

Le roi Tahraka.....	120
Pylone et cour intérieure du temple de Karnak avec les colonnes de Psamétik.....	124
Procession du bœuf Apis (époque de Ramsès III).....	133
Maison et jardin.....	140
Mineur. — Transport d'une pierre. — Tailleurs de pierres (2 gravures). — Transport d'un bloc de pierre. — Polissage d'une colonne. — Transport d'une chapelle.....	142
Pilier osiridien. — Colonne à chapiteau en bouton tronqué avec son architrave. — Le panache et la hampe du Papyrus. — Colonne de bois imitée des tiges de Papyrus. — Trois variétés de chapiteaux campanulés. — Chapiteau à tête d'Athor.....	145
Sculpteur. — Polissage d'un sphinx. — Sculpteurs travaillant à des statues colossales (2 gravures).....	146
Préparation d'un bas-relief ou d'une peinture.....	147
Statuettes du temps de l'ancien empire.....	148
Pilons et mortiers pour préparer les couleurs. On broie la couleur et on l'étend. — Peinture d'un tableau et coloriage d'une statue.....	150
Matinée musicale avec danse et rafraîchissements (peinture égyptienne du British Muséum).....	151
Barques sacrées (3 gravures).....	154
Trônes et sièges divers, coffre, lit et support de tête. — Pesage et embarquement des marchandises.....	156
Vases, tapis, chaise et tabouret, table, pliant.....	157
Menuisiers (3 gravures). — Cordonniers, menuisiers, cordiers. — Construction d'une barque.....	159
Tanneurs. — Corroyeurs (2 gravures). — Cordonniers. — Charron. — Figures de captifs sous des sandales.....	160
Lavage de l'or. — Tamisage de l'or. — Coulage de l'or. — Fonte de l'or (2 gravures). Orfèvres (2 gravures).....	161
Ammon Knouphis, seigneur de l'inondation.....	164
Thoth marquant le point où doit s'arrêter la crue du Nil.....	165
Le bœuf Apis.....	166
Statuette d'Isis ou d'Athor tenant Hôros sur ses genoux. — Osiris-Apis (zodiaque d'Esneh). — Thot, inventeur de l'écriture, sous la figure d'un singe cynocéphale (temple de Philé).....	167
Coiffures symboliques des Dieux et des Déeses.....	168
Hôros, le soleil levant, sortant d'une fleur de lotus.....	170
Isis allaitant Hôros devant deux Déeses protectrices.....	171
Prêtre offrant un bouquet d'oignons. — Roi offrant quatre vœux à Ammon.....	172

Offrandes sur un autel. — Table et offrandes.....	173
Jugement de l'âme.....	186
Jugement de l'âme.....	187
Anubis gardant la momie d'Osiris.....	188
On enveloppe la momie dans ses bandelettes. — Lit funèbre. — Peinture et polissage du cercueil. — Têtes de momies.....	189
Canopes.....	192
Bolte de momie.....	193
Convoi funèbre par terre.....	194 et 195
Convoi funèbre par eau.....	196 et 197
Offrande au mort.....	199
Les Dieux portent le roi. — Ils lui donnent la double couronne.	201
Les Dieux assurent la victoire au roi. — Ils écrivent son nom sur les feuilles de l'arbre sacré.....	202
Le roi chef militaire de l'Égypte. — Le roi chef religieux de l'Égypte.	203
Offrandes du roi à son père Ammon.....	204
Cortège royal.....	205
Le roi. — La reine. — La suite du roi.....	208
Le prince royal. — Prêtre. — Prêtresse. — L'arc royal et le chasse-mouches. — Prêtre et sa femme.....	209
Frondeur. — Infanterie. — Archers.....	210
Archers. — Gardes de la porte. — Hangars mobiles pour l'atta- que des forteresses.....	211
Armes diverses et enseignes militaires.....	212
Semences et labour. — Coupe des blés.....	214
Battage. — Vanneurs. — On mesure et on note la moisson. — Grange.....	215
On lie les gerbes. — Récolte du lin. — Papyrus. — Récolte du doura.	216
Récolte des figues. — Arrosement. — Récolte des fruits. — Bû- cherons. — Puits.....	217
Vendange. — Pressurage. — Pressurage du vin. — Cuisson et filtrage du vin. — Foulage des raisins. — Cave au vin.....	220
Vache laitière. — On traite la vache. — Soins du bétail. — On ra- mène les bœufs à l'étable. — On marque le bétail.....	221
Cuisine. — Boucherie. — Salaison des volailles.....	222
Boulangerie (2 gravures).....	223
On arrête les voleurs. — On les conduit devant la justice. — Bastonnade. — Après la bastonnade.....	224
Servante. — Préparatifs du repas. — Concierge. — Collation. — Conversation. — Toilette d'une dame. — Intempérance.....	226
Barbier. — Toilette. — Confection de colliers. — Pose du collier. Rafraîchissements. — Fête avec repas et musique.....	227

LISTE DES GRAVURES.

677

Jeux divers (10 gravures).....	229
Luttes (12 gravures).....	230
Danses et chants (6 gravures).....	231
Tours de force et d'adresse par des femmes (6 gravures).....	232
Cavaliers. — Bouffons. — Nains. — Combats de taureaux (3 gravures).....	233
Promenade en litière. — Départ pour la chasse. — Retour du maître. — Recensement.....	234
Chasse aux antilopes. — Chasse à l'hippopotame. — Lièvres ou fennecs. — Hyène ou sanglier.....	236
Chasse et pêche dans les marais.....	237
Chasse aux oiseaux aquatiques (2 gravures) chassée à l'autruche. — Chasse au crocodile.....	238
Pêche au filet. — Pêche à la ligne (2 gravures). Marchand de poissons.....	239
Préparation du lin.....	240
Tisseuses et fileuses. — Tisseuses. — Fileur et tisserand. — Tisserand.....	241
Harpes, lyres, guitares, flûtes, doubles flûtes, etc.....	242
Joueurs de tambourin. — Prêtresse avec un sistre. — Musiciens aveugles. — Nègres dansant au tambour.....	243
Potier pétrissant l'argile. — Potier. — Cuisson des vases d'argile. — Soufflage du verre (2 gravures).....	244
Caricatures égyptiennes sur des papyrus (3 gravures).....	245
Colosses en haut-relief de Khorsabad (Musée du Louvre).....	265
Inscriptions cunéiformes.....	270
Inscriptions cunéiformes.....	271
Assour-nazir-pal traversant un fleuve. — Attaque d'une forteresse.....	272
Chasse au lion. — Chasse au taureau sauvage.....	273
Retour de la chasse au taureau.....	274
Obélisque de Nimroud.....	276
Bas-relief de l'obélisque de Nimroud (British Museum).....	277
Shalmaneser et son visir. — Statue et bas relief-d'Assour-nazir-pal.....	278
Tiglat-Pileser.....	279
Cavaliers assyriens.....	280
Chars de guerre.....	281
Cavalier se retournant pour lancer une flèche. — Cavalier poursuivi par les Assyriens.....	282
Combat. — Cavaliers poursuivant un arabe monté sur un chameau.....	283

